
3 1761 09939929 7

ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

---

LE

# COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

I

# CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

## ŒUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND

Format grand in-18.

| | Vol. |
|---|---|
| LES AMOURS DE L'AGE D'OR | 1 |
| ADRIANI | 1 |
| ANDRÉ | 1 |
| ANTONIA | 1 |
| AUTOUR DE LA TABLE | 1 |
| LE BEAU LAURENCE | 1 |
| LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ | 2 |
| CADIO | 1 |
| CÉSARINE DIETRICH | 1 |
| LE CHATEAU DE PICTORDU | 1 |
| LE CHATEAU DES DÉSERTES | 1 |
| LE CHÊNE PARLANT | 1 |
| LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE | 2 |
| LA COMTESSE DE RUDOLSTADT | 2 |
| LA CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE | 2 |
| CONSTANCE VERRIER | 1 |
| CONSUELO | 3 |
| CORRESPONDANCE | 6 |
| LA COUPE | 1 |
| LES DAMES VERTES | 1 |
| LA DANIELLA | 2 |
| LA DERNIÈRE ALDINI | 1 |
| LE DERNIER AMOUR | 1 |
| DERNIÈRES PAGES | 1 |
| LES DEUX FRÈRES | 1 |
| LE DIABLE AUX CHAMPS | 1 |
| ELLE ET LUI | 1 |
| LA FAMILLE DE GERMANDRE | 1 |
| LA FILLEULE | 1 |
| FLAMARANDE | 1 |
| FLAVIE | 1 |
| FRANCIA | 1 |
| FRANÇOIS LE CHAMPI | 1 |
| HISTOIRE DE MA VIE | 4 |
| UN HIVER A MAJORQUE. — SPIRIDION | 1 |
| L'HOMME DE NEIGE | 3 |
| HORACE | 1 |
| IMPRESSIONS ET SOUVENIRS | 1 |
| INDIANA | 1 |
| ISIDORA | 1 |
| JACQUES | 1 |
| JEAN DE LA ROCHE | 1 |
| JEAN ZISKA — GABRIEL | 1 |
| JEANNE | 1 |
| JOURNAL D'UN VOYAGEUR PENDANT LA GUERRE | 1 |
| LAURA | 1 |
| LÉGENDES RUSTIQUES | 1 |
| LÉLIA. — MÉTELLA. — CORA | 2 |
| LETTRES D'UN VOYAGEUR | 1 |
| LUCREZIA FLORIANI. — LAVINIA | 1 |
| MADEMOISELLE LA QUINTINIE | 1 |
| MADEMOISELLE MERQUEM | 1 |
| LES MAITRES SONNEURS | 1 |
| LES MAITRES MOSAISTES | 1 |
| MALGRÉ TOUT | 1 |
| LA MARE AU DIABLE | 1 |
| LE MARQUIS DE VILLEMER | 1 |
| MA SŒUR JEANNE | 1 |
| LA MARQUISE | 1 |
| MAUPRAT | 1 |
| LE MEUNIER D'ANGIBAUT | 1 |
| MONSIEUR SYLVESTRE | 1 |
| MONT-REVÊCHE | 1 |
| NANON | 1 |
| NARCISSE | 1 |
| NOUVELLES LETTRES D'UN VOYAGEUR | 1 |
| PAULINE | 1 |
| LA PETITE FADETTE | 1 |
| LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE | 1 |
| LE PICCININO | 2 |
| PIERRE QUI ROULE | 1 |
| PROMENADE AUTOUR D'UN VILLAGE | 1 |
| QUESTIONS D'ART ET DE LITTÉRATURE | 1 |
| QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES | 1 |
| LE SECRÉTAIRE INTIME | 1 |
| LES SEPT CORDES DE LA LYRE | 1 |
| SIMON | 1 |
| SOUVENIRS DE 1848 | 1 |
| TAMARIS | 1 |
| TEVERINO. — LÉONE LÉONI | 1 |
| THÉATRE COMPLET | 4 |
| THÉATRE DE NOHANT | 1 |
| LA TOUR DE PERCEMONT. — MARIANNE | 1 |
| L'USCOQUE | 1 |
| VALENTINE | 1 |
| VALVÈDRE | 1 |
| LA VILLE NOIRE | 1 |

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

LE

# COMPAGNON
# DU TOUR DE FRANCE

PAR

GEORGE SAND

I

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

# NOTICE

En lisant l'ouvrage d'un homme alors assez obscur, et aujourd'hui fort en vue (le *Livre du Compagnonnage*, par Agricol Perdiguier, menuisier au faubourg Saint-Antoine, aujourd'hui représentant du peuple), je fus frappé, non-seulement de la poésie des antiques initiations du *Devoir*, mais encore de l'importance morale du sujet, et j'écrivis le roman du *Compagnon du Tour de France* dans des idées sincèrement progressives. Il me fut bien impossible, en cherchant à représenter un type d'ouvrier aussi avancé que notre temps le comporte, de ne pas lui donner des idées sur la société présente et des aspirations vers la société future. Cependant on cria, dans certaines classes, à l'impossible, à l'exagération, on m'accusa de flatter le peuple et de vouloir l'embellir. Eh bien, pourquoi non? Pourquoi, en supposant que mon type fût trop idéalisé, n'aurais-je eu le droit de faire pour les hommes du peuple ce qu'on m'avait permis de faire pour ceux des autres classes? Pourquoi n'aurais-je pas tracé un portrait, le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligents et bons eussent le désir de lui ressembler? Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines? Il en peut être ainsi, je le sais, et Balzac, un maître devant le talent duquel je me suis toujours incliné, a fait la *Comédie humaine*. Mais, tout en étant lié d'amitié avec cet homme illustre, je voyais les choses humaines sous un tout autre aspect, et je me souviens de lui avoir dit, à peu

près à l'époque où j'écrivais le *Compagnon du Tour de France* : « Vous faites la *Comédie humaine*. Ce titre est modeste ; vous pourriez aussi bien dire le *drame*, la *tragédie humaine*. — Oui, me répondit-il, et vous, vous faites l'*épopée humaine*. — Cette fois, repris-je, le titre serait trop relevé. Mais je voudrais faire l'*églogue humaine*, le *poëme*, le *roman humain*. En somme, vous voulez et savez peindre l'homme tel qu'il est sous vos yeux, soit ! Moi, je me sens porté à le peindre tel que je souhaite qu'il soit, tel que je crois qu'il doit être. » Et comme nous ne nous faisions pas concurrence, nous eûmes bientôt reconnu notre droit mutuel.

A cette époque-là, il y a une dizaine d'années, mon type de Pierre Huguenin pouvait paraître embelli pour les gens du monde qui n'avaient pas de rapports directs avec ceux de l'atelier. Cependant Agricol Perdiguier lui-même était au moins aussi intelligent, au moins aussi instruit que Pierre Huguenin. Un autre ouvrier, le premier venu, pouvait être jeune et beau, personne ne le niera. Une femme *bien née*, comme on dit, peut aimer la beauté dans un homme sans naissance, cela s'est vu ! Une femme de cœur et d'esprit peut n'apprécier que le cœur et l'esprit dans l'homme qu'elle aime. Cela se verra, j'espère, si cela ne se voit déjà au temps où nous sommes. Enfin tout ce qui n'existait pas alors, à ce qu'on assurait, pouvait être et devait être bientôt. Et la preuve, c'est que quelques années plus tard, Eugène Sue prit pour héros d'un roman à immense succès, un ouvrier qu'il fit poëte, philosophe, et socialiste, qui plus est. Personne n'y trouva à redire. Est-ce parce qu'il fut présenté avec plus d'adresse, et habillé avec plus de vraisemblance ? c'est possible. J'ai toujours du plaisir, et jamais du chagrin à voir mes confrères réussir ce que j'ai pu manquer. Mais la question reste la même au fond. Un ouvrier est un homme tout

pareil à un autre homme, un *monsieur* tout pareil à un autre *monsieur*, et je m'étonne beaucoup que cela étonne encore quelqu'un. Il n'est pas nécessaire d'avoir été reçu bachelier pour être aussi instruit que tous les bacheliers du monde. Ce n'est pas au collége qu'on apprend à être moral et religieux, puisqu'on n'y apprend que le grec et le latin. On y acquiert fort lentement une certaine instruction qu'un ouvrier, tout comme une femme, peut acquérir plus tard et plus vite avec de l'intelligence et de la volonté. Enfin cette prétendue infériorité de race ou de sexe est un préjugé qui n'a même plus l'excuse aujourd'hui d'être soutenu de bonne foi, et le combattre davantage serait même fort puéril à l'heure qu'il est.

J'ai publié, pour la première fois, le roman qu'on va lire sous le poids des anathèmes de deux castes, la noblesse et la bourgeoisie, sans compter le clergé, dont les journaux m'accusaient sans façon d'aller étudier les mœurs des ouvriers, tous les dimanches, à la barrière, *d'où je revenais ivre avec Pierre Leroux*. Voilà comment un certain monde et une certaine religion accueillent les tentatives de moralisation, et comment un livre dont l'idée évangélique était le but bien déclaré, fut reçu par les conservateurs de la morale et les ministres de l'Évangile.

Nohant, 23 octobre 1851.

GEORGE SAND.

# AVANT-PROPOS

Faire l'histoire des sociétés secrètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours serait une tâche bien utile, bien intéressante, mais qui dépasse nos forces. On l'a tenté plusieurs fois ; mais, quel que soit le mérite des divers travaux entrepris sur cette matière, ils n'ont pas encore jeté une bien grande clarté sur ces associations mystérieuses, où se sont élaborées tant de vérités importantes, mêlées à tant d'erreurs étranges.

Les sociétés secrètes ont été jusqu'ici une nécessité des empires. L'inégalité régnant dans ces empires, l'égalité a dû nécessairement chercher l'ombre et le mystère pour travailler à son œuvre divine. Quand la sainte philosophie du Christianisme était proscrite du sol romain, il fallait bien qu'elle se cachât dans les catacombes.

On peut dire qu'il ne se commet pas dans les sociétés humaines, une seule injustice, une seule violation du principe de l'égalité, qu'à l'instant même il n'y ait un germe de société secrète implanté aussi dans le monde, pour réparer cette injustice et punir cette violation de l'égalité. Quand les patriciens de Rome immolèrent Tibérius Gracchus, il prit une poignée de poussière et la jeta vers le ciel ; cette poussière jetée vers le ciel dut enfanter une société secrète, une société de vengeurs qui travailleraient dans l'ombre à l'œuvre que l'on proscrivait et que l'on martyrisait à la lumière du jour.

Comment tomba la république romaine, et comment tombent les empires, sinon parce qu'à la cité patente se substituent obscurément toutes sortes de cités secrètes,

qui travaillent sourdement en elle et ruinent peu à peu ses fondements? L'édifice social est encore debout et élève son dôme dans les airs, un observateur superficiel le croirait durable et solide; mais, palais ou temple, cet édifice, miné et lézardé, s'écroulera au premier souffle.

Les historiens ont trop été jusqu'ici cet observateur superficiel dont l'œil s'arrête à la surface des choses. Que de peines ils se donnent souvent pour parer des cadavres! Que ne s'occupent-ils plutôt à percer le mystère de ce qui s'agite et vit dans ces cadavres, à étudier soigneusement ce qui, principe de mort aujourd'hui pour la société générale, sera demain principe de vie pour cette même société! Il y a des instants, dans l'histoire des empires, où la société générale n'existe plus que nominalement, et où il n'y a réellement de vivant que les sectes cachées en son sein.

Un grand nombre d'associations secrètes n'ont qu'un but éphémère, et s'anéantissent presque aussitôt qu'elles sont formées, quand ce but est atteint ou qu'il paraît définitivement manqué. D'autres ont une persistance qui les fait durer pendant des siècles. Cette persistance, de même que cette durée passagère, dépendent du but que les adeptes se proposent. Mais, quel que soit ce but et lors même que le principe de l'association serait le plus large possible, la société secrète, précisément parce qu'elle est secrète et proscrite, doit nécessairement altérer elle-même la vérité de son principe. Il arrive nécessairement qu'elle répond à l'intolérance par l'intolérance, à l'égoïsme de la grande société par un égoïsme en sens contraire, à l'aveugle fanatisme qui repousse ses idées par un fanatisme également aveugle. De là, dans certaines sociétés secrètes que l'histoire a consacrées sans qu'elles soient encore véritablement jugées, l'ordre du Temple par exemple, un double caractère qui les a fait attribuer à l'esprit du mal

ou au génie du bien, suivant l'aspect qu'il a plu aux écrivains de considérer.

Tel est le mal inhérent aux sociétés secrètes. Mais que les sociétés patentes et officielles cessent pourtant d'accuser amèrement leurs rivales de tous les malheurs qui leur arrivent : les sociétés secrètes sont le résultat nécessaire de l'imperfection de la société générale.

Depuis l'antique régime des castes jusqu'à notre siècle, où tout tend à l'abolition définitive de ce régime, les hommes ont constamment essayé de constituer la vraie cité. Mais la cité est toujours devenue caste, sous quelque forme qu'elle se manifestât dans le monde. Qui dit cité dit association, et qui dit association dit égalité ; car il n'y a pas d'autre principe qui puisse réunir deux hommes, que le principe de réciprocité ou d'égalité. Mais la cité, toujours créée en vue et au moyen du principe d'égalité, est toujours devenue oppressive et destructive de l'égalité. Ce fut une loi de nature, une condition d'existence pour toutes les associations du passé, que cet esprit de castes. Qu'importent les noms, qu'importe que la cité se soit appelée république, aristocratie, monarchie, Église, monachisme, bourgeoisie, corporation, suivant les lieux et les temps ! Tant que la société officielle ne sera pas construite en vue de l'égalité humaine, la société officielle sera caste ; et tant que la société officielle sera caste, la société officielle engendrera des sociétés secrètes. C'est à l'avenir de réaliser l'œuvre qui a germé si longtemps dans l'humanité et qui fermente si énergiquement aujourd'hui dans son sein ; car c'est à l'avenir de résumer dans une seule foi, dans une seule unité, diversifiée seulement dans sa forme multiple, toutes les notions éparses, toutes les manifestations incomplètes de l'éternelle vérité.

A côté du grand courant suivi par les principales idées religieuses et sociales, d'obscurs et minces ruisseaux se

sont donc formés à l'infini sur chaque rive. De grandes vérités se sont agitées dans ce concours d'affluents tantôt repoussés, tantôt absorbés par la source-mère. L'idée devait prendre toutes les formes, toutes les directions, avant de se réunir à l'Océan autour duquel viendront s'asseoir les familles de la cité future.

Telle me paraît être la légitimation, dans le plan providentiel, des sociétés secrètes, si violemment anathématisées par les historiographes brevetés des diverses tyrannies qui ont pesé jusqu'ici sur la terre. On peut de cette façon les justifier en principe sans attaquer pour cela la société générale. Les idées régnantes ayant toujours engendré de nombreuses sectes, et la doctrine officielle ayant toujours tenté d'étouffer les doctrines particulières, il est évident que toute dissidence d'opinions, soit dans la foi, soit dans la politique, a dû se manifester en société secrète, en attendant le grand jour, ou l'anéantissement de l'oubli. De là, je le répète, cette multitude de ténébreux conciles, de conspirations avortées, de sciences occultes, de schismes et de mystères, dont les monuments sont encore enfouis pour la plupart dans un monde souterrain, s'ils n'y sont ensevelis à jamais. Leur découverte serait pourtant bien précieuse, sinon à cause de ces choses en elles-mêmes, du moins à cause du jour qu'en recevraient celles qui ont surnagé. La filiation qui s'établirait entre toutes les sociétés secrètes serait une clef nouvelle pour pénétrer dans les arcanes de l'histoire, et les grands principes de vérité y puiseraient une autorité immense. Mais il est bien difficile, j'en conviens, de rassembler les fils de ce vaste réseau. Nous avons de la peine même à établir la véritable parenté des sociétés secrètes contemporaines, telles que l'Illuminisme, la Maçonnerie et le Carbonarisme. Il en est d'autres qui règnent aujourd'hui même dans toute leur vigueur sur une portion considérable de la so-

ciété, et dont la généalogie sera plus incertaine encore. Je veux parler des associations d'ouvriers connues sous le nom générique de *Compagnonnage.*

Tout le monde sait qu'une grande partie de la classe ouvrière est constituée en diverses sociétés secrètes, non avouées par les lois, mais tolérées par la police, et qui prennent le titre de *Devoirs.* Devoir, en ce sens, est synonyme de Doctrine. La grande, sinon l'unique doctrine de ces associations, est celle du principe même d'association. Peut-être que dans l'origine ce principe, isolé aujourd'hui, était appuyé sur un corps d'axiomes religieux, de dogmes et de symboles inspirés par l'esprit des temps. Les différents rites de ces Devoirs remontent, en effet, selon les uns au moyen âge, selon d'autres à la plus haute antiquité. Le symbole du Temple de Salomon les domine pour la plupart, ainsi qu'on le voit aussi dans la Maçonnerie. Au reste, le besoin de se constituer en corps d'état et de maintenir les priviléges de l'industrie a pu, dans les temps les plus reculés, faire éclore ces associations fraternelles entre les ouvriers. Elles ont pu, par le même motif, se perpétuer à travers les âges, et se transmettre les unes aux autres un certain plan d'organisation. Mais la division des intérêts a amené des scissions, par conséquent des différences de forme. En outre, les institutions de ces sociétés ont subi l'influence des institutions contemporaines. Chez quelques-unes, néanmoins, certains textes de l'ancienne loi se sont conservés jusqu'à nous, et se retrouvent dans les nouveaux règlements. Ainsi le *Devoir de Salomon* prescrit, de par Salomon, à ses adeptes d'aller à la messe le dimanche. Plusieurs antiques Devoirs se sont *perdus*, au dire des Compagnons; celui des tailleurs, par exemple. D'autres se sont formés depuis la Révolution française. Différents corps d'état, qui jusque-là ne s'étaient point constitués en société, ont adopté les titres, les cou-

tumes et les signes des Devoirs anciens. Ceux-ci les ont repoussés et ne les acceptent pas tous encore, s'attribuant un droit exclusif à porter les glorieux insignes et les titres sacrés de leurs prédécesseurs. Le Compagnonnage confère à l'initié une noblesse dont il est aussitôt fier et jaloux jusqu'à l'excès. De là des guerres acharnées entre les Devoirs, toute une épopée de combats et de conquêtes, une sorte d'Église militante, un fanatisme plein de drames héroïques et de barbare poésie, des chants de guerre et d'amour, des souvenirs de gloire et des amitiés chevaleresques. Chaque Devoir a son Iliade et son Martyrologe.

M. Lautier a publié à Avignon, en 1838, un poëme épique très-bien conduit sur les persécutions au sein desquelles le Devoir des cordonniers s'est maintenu triomphant. Il y a de fort beaux vers dans ce poëme ; ce qui n'empêche pas le barde prolétaire de faire des bottes excellentes, et de chausser ses lecteurs à leur grande satisfaction.

Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer avec les véritables mœurs populaires, si peu connues des autres classes. Cette littérature commence au sein même du peuple ; elle en sortira brillante avant qu'il soit peu de temps. C'est là que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille. C'est dans la race forte qu'elle trouvera la jeunesse intellectuelle dont elle a besoin pour prendre sa volée.

L'auteur du conte qu'on va lire n'a pas la prétention d'avoir fait cette découverte. S'il est du nombre de ceux qui l'ont pressentie, il n'en est guère plus avancé pour cela, car il ne se sent ni assez jeune ni assez fort pour donner l'élan à la littérature populaire sérieuse, telle qu'il la conçoit. Il a essayé de colorer son tableau d'un reflet qui se laisse voir, mais qui ne se laisse guère saisir par les

mains débiles. En traçant cette esquisse, il s'est convaincu d'une vérité dont il avait depuis longtemps le sentiment : c'est que, dans les arts, le simple est ce qu'il y a de plus grand à tenter, de plus difficile à atteindre.

Quelque peu de mérite et d'importance qu'il attribue à ce roman, l'auteur croit devoir rappeler qu'il en a puisé l'idée dans un des livres les plus intéressants qu'il ait rencontrés depuis longtemps. C'est un petit in-18, intitulé *le Livre du Compagnonnage*, et publié récemment par *Avignonnais-la-Vertu*, compagnon menuisier. Cet ouvrage, que *le National* a extrait presque textuellement, sans le nommer, dans un feuilleton rempli de détails neufs et curieux, renferme tout ce que l'initié au Compagnonnage pouvait révéler sans trahir les secrets de la Doctrine. Il a été composé naïvement et sans art, sous l'empire des idées les plus saines et les plus droites. Le but de celui qui l'a écrit n'était pas d'amuser les oisifs ; il en a un bien autrement sérieux. Depuis dix ans son âme s'est vouée à une seule idée, celle de réconcilier tous les Devoirs entre eux, de faire cesser les coutumes barbares, les jalousies, les vanités, les batailles. Peu sensible à la poésie des combats, doué d'un zèle apostolique, persévérant, actif, infatigable, dominé et comme assailli à toute heure par le sentiment de la fraternité humaine, il a essayé de faire comprendre à ses frères, les compagnons du *Tour de France*, la beauté de l'idéal éclos dans son cœur. Après avoir écrit son livre, il est parti pour faire un pèlerinage de cinq cents lieues, durant lequel il a répandu son idée et son sentiment parmi tous les ouvriers qu'il a pu toucher et convaincre. Sa mission évangélique n'a pas été sans succès. Sur tous les points de la France il a éveillé des sympathies et noué des relations amicales avec les plus intelligents adeptes des diverses sociétés industrielles. Etranger à la politique, et poursuivant sans mystère la

plus haute des entreprises, il a pris pour tâche de réaliser la devise de saint Jean : *Aimons-nous les uns les autres.*

C'est sous l'empire du même sentiment que *le Compagnon du Tour de France* a été écrit, ou pour mieux dire essayé. Quelques journaux trop bienveillants pour l'auteur, et mal informés sans doute, ont annoncé, à la place de ce roman, un ouvrage complet, un travail étendu et important. L'auteur d'*André* et de *Mauprat* se récuse. La tâche d'écrire l'histoire moderne du prolétaire est trop forte pour lui, et il renvoie l'honneur de l'entreprise aux hommes graves qui voulaient l'en investir.

---

# LE COMPAGNON

# DU TOUR DE FRANCE

---

## CHAPITRE PREMIER.

Le village de Villepreux était, au dire de M. Lerebours, le plus bel endroit du département de Loir-et-Cher, et l'homme le plus capable dudit village était, au sentiment secret de M. Lerebours, M. Lerebours lui-même, quand la noble famille de Villepreux, dont il était le représentant, n'occupait pas son majestueux et antique manoir de Villepreux. Dans l'absence des illustres personnages qui composaient cette famille, M. Lerebours était le seul dans tout le village qui sût écrire l'orthographe irréprochablement. Il avait un fils qui était aussi un homme capable. Il n'y avait qu'une voix là-dessus, ou plutôt il y en avait deux, celle du père et celle du fils, quoique les malins de l'endroit prétendissent qu'ils étaient trop honnêtes gens pour avoir entre eux deux volé le Saint-Esprit.

Il est peu de commis-voyageurs fréquentant les routes de la Sologne pour aller offrir leur marchandise de château en château, il est peu de marchands forains promenant leur bétail et leurs denrées de foire en foire, qui n'aient, à pied, à cheval ou en patache, rencontré, ne fût-ce qu'une fois en leur vie, M. Lerebours, économe, régisseur, intendant, homme de confiance des Villepreux. J'invoque le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

N'est-il pas vrai que c'était un petit homme très-sec, très-jaune, très-actif, au premier abord sombre et taciturne, mais qui devenait peu à peu communicatif jusqu'à l'excès? C'est qu'avec les gens étrangers au pays il était obsédé d'une seule pensée, qui était celle-ci : Voilà pourtant des gens qui ne savent pas qui je suis ! — Puis venait cette seconde réflexion, non moins pénible que la première : Il y a donc des gens capables d'ignorer qui je suis ! — Et quand ces gens-là ne lui paraissaient pas tout à fait indignes de l'apprécier, il ajoutait pour se résumer : Il faut pourtant que ces braves gens apprennent de moi qui je suis.

Alors il les tâtait sur le chapitre de l'agriculture, ne se faisant pas faute, au besoin, de captiver leur attention par quelque énorme paradoxe; car il était membre correspondant de la société d'agriculture de son chef-lieu, et il n'en était pas plus fier pour cela. S'il réussissait à se faire questionner, il ne manquait pas de dire : J'ai fait cet essai dans *nos terres*. Et si on l'interrogeait sur la qualité de ces terres, il répondait : Elles ont toutes les qualités. Il y a quatre lieues carrées d'étendue; nous avons donc du sec, du mouillé, de l'humide, du gras, du maigre, etc.

En Sologne on n'est pas bien riche avec quatre lieues de terrain, et la terre de Villepreux ne rapportait guère que trente mille livres de rente; mais la famille de Villepreux en possédait deux autres d'un moindre revenu, qui étaient affermées, et que M. Lerebours allait visiter une fois par an. Il avait donc une triple occupation, une triple importance, une triple capacité, et d'éternels sujets de discours et de démonstrations agricoles.

Quand il avait fait son premier effet, comme il ne demandait pas mieux que d'être modeste, et que l'aveu d'une haute position coûte toujours un peu, il hésitait quelques instants, puis il hasardait le nom de Villepreux; et si l'au-

diteur était pénétré d'avance de l'importance de ce nom, M. Lerebours disait en baissant les yeux : C'est moi qui fais les affaires de *la famille.* — Si cet auditeur était assez ennemi de lui-même pour demander ce que c'était que la famille, oh! alors, malheur à lui! car M. Lerebours se chargeait de le lui apprendre; et c'étaient d'interminables généalogies, des énumérations d'alliances et de mésalliances, une liste de cousins et d'arrière-cousins; et puis la statistique des propriétés, et puis l'exposé des améliorations par lui opérées, etc., etc. Quand une diligence avait le bonheur de posséder M. Lerebours, il n'était ni cahots ni chutes qui pussent troubler le sommeil délicieux où il plongeait les voyageurs. Il les entretenait de la famille de Villepreux depuis le premier relais jusqu'au dernier. Il eût fait le tour du monde en parlant de *la famille.*

Quand M. Lerebours allait à Paris, il y passait son temps fort désagréablement; car, dans cette fourmilière d'écervelés, personne ne paraissait se soucier de la famille de Villepreux. Il ne concevait pas qu'on ne le saluât point dans les rues, et qu'à la sortie des spectacles la foule risquât d'étouffer, sans plus de façon, un homme aussi nécessaire que lui à la prospérité des Villepreux.

De données morales sur *la famille*, de distinctions entre ses membres, d'aperçus des divers caractères, il ne fallait pas lui en demander. Soit discrétion, soit inaptitude à ce genre d'observations, il ne pouvait rien dire de ces illustres personnages, sinon que celui-ci était plus ou moins économe, ou entendu aux affaires que celui-là. Mais la qualité et l'importance de l'homme ne se mesuraient, pour lui, qu'à la somme des écus dont il devait hériter; et quand on lui demandait si mademoiselle de Villepreux était aimable et jolie, il répondait par la supputation des valeurs qu'elle apporterait en dot. Il ne comprenait pas qu'on fût curieux d'en savoir davantage.

Un matin, M. Lerebours se leva encore plus tôt que de coutume, ce qui n'était guère possible, à moins de se lever, comme on dit, la veille; et descendant la rue principale et unique du village, dite *rue Royale*, il tourna à droite, prit une ruelle assez propre, et s'arrêta devant une maisonnette de modeste apparence.

Le soleil commençait à peine à dorer les toits, les coqs mal éveillés chantaient en fausset, et les enfants, en chemise sur le pas des portes, achevaient de s'habiller dans la rue. Déjà cependant le bruit plaintif du rabot et l'âpre gémissement de la scie résonnaient dans l'atelier du père Huguenin, les apprentis étaient tous à leur poste, et déjà le maître les gourmandait avec une rudesse paternelle.

— Déjà en course, monsieur le régisseur? dit le vieux menuisier en soulevant son bonnet de coton bleu.

M. Lerebours lui fit un signe mystérieux et imposant. Le menuisier s'étant approché :

— Passons dans votre jardin, lui dit l'économe, j'ai à vous parler d'affaires sérieuses. Ici, j'ai la tête brisée; vos apprentis ont l'air de le faire exprès, ils tapent comme des sourds.

Ils traversèrent l'arrière-boutique, puis une petite cour, et pénétrèrent dans un carré d'arbres à fruit dont la greffe n'avait pas corrigé la saveur, et dont le ciseau n'avait pas altéré les formes vigoureuses; le thym et la sauge, mêlés à quelques pieds d'œillet et de giroflée, parfumaient l'air matinal; une haie bien touffue mettait les promeneurs à l'abri du voisinage curieux.

C'est là que M. Lerebours, redoublant de solennité, annonça à maître Huguenin le menuisier la prochaine arrivée de la famille.

Maître Huguenin n'en parut pas aussi étourdi qu'il aurait dû l'être pour complaire à l'intendant.

— Eh bien, dit-il, c'est votre affaire à vous, mon-

sieur Lerebours; cela ne me regarde pas, à moins qu'il n'y ait quelque parquet à relever ou quelque armoire à rafistoler.

— Il s'agit d'une chose autrement importante, mon ami, reprit l'intendant. La famille a eu l'idée (je dirais, si je l'osais, la singulière idée) de faire réparer la chapelle, et je viens voir si vous pouvez ou si vous voulez y être employé.

— La chapelle? dit le père Huguenin tout étonné; ils veulent remettre la chapelle en état? Tiens, c'est drôle tout de même. Je croyais qu'ils n'étaient pas dévots; mais c'est obligé, à ce qu'il paraît, dans ce temps-ci. On dit que le roi Louis XVIII...

— Je ne viens pas vous parler politique, répondit Lerebours en fronçant le sourcil : je viens savoir seulement si vous n'êtes pas trop jacobin pour travailler à la chapelle du château, et pour être bien récompensé par la famille.

— Oui-da, j'ai déjà travaillé pour le bon Dieu; mais expliquez-vous, dit le père Huguenin en se grattant la tête.

— Je m'expliquerai quand il sera temps, repartit l'économe; tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis chargé d'aller chercher, soit à Tours, soit à Blois, d'habiles ouvriers. Mais si vous êtes capable de faire cette réparation, je vous donnerai la préférence.

Cette ouverture fit grand plaisir au père Huguenin; mais, en homme prudent, et sachant bien à quel économe il avait affaire, il se garda d'en laisser rien paraître.

— Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir pensé à moi, monsieur Lerebours, répondit-il; mais j'ai bien de l'ouvrage dans ce moment-ci, voyez-vous! La besogne va bien, c'est moi qui fais tout dans le pays parce que je suis seul de ma partie. Si je m'embarquais dans l'ouvrage du

château, je mécontenterais le bourg et la campagne, et on appellerait un second menuisier qui m'enlèverait toutes mes pratiques.

— Il est pourtant joli de mettre en poche en moins d'un an, en six mois peut-être, une belle somme ronde et payée comptant. Je veux bien croire que vous avez une clientèle nombreuse, maître Huguenin, mais tous vos clients ne payent pas.

— Pardon, dit le menuisier blessé dans son orgueil démocratique, ce sont tous d'honnêtes gens et qui ne commandent que ce qu'ils peuvent payer.

— Mais qui ne payent pas vite, reprit l'économe avec un sourire malicieux.

— Ceux qui tardent, répondit Huguenin, sont ceux à qui je veux bien faire crédit. On s'entend toujours avec ses pareils; et moi aussi je fais bien quelquefois attendre l'ouvrage plus que je ne le voudrais.

— Je vois, dit l'économe d'un air calme, que mon offre ne vous séduit pas. Je suis fâché de vous avoir dérangé, père Huguenin; — et soulevant sa casquette, il fit mine de s'en aller, mais lentement; car il savait bien que l'artisan ne le laisserait pas partir ainsi.

En effet, l'entretien fut renoué au bout de l'allée.

— Si je savais de quoi il s'agit, dit Huguenin, affectant une incertitude qu'il n'éprouvait pas : mais peut-être que cela est au-dessus de mes forces... c'est de la vieille boiserie; dans l'ancien temps on travaillait plus finement qu'aujourd'hui... et les salaires étaient sans doute en proportion de la peine. A présent il nous faut plus de temps et on nous récompense moins. Nous n'avons pas toujours les outils nécessaires... et puis les seigneurs sont moins riches et partant moins magnifiques...

— Ce n'est toujours pas le cas de la famille de Villepreux, dit Lerebours en se redressant; l'ouvrage sera

payé selon son mérite. Je me fais fort de cela, et il me semble que je n'ai jamais manqué d'ouvriers quand j'ai voulu faire faire des travaux. Allons! il faudra que j'aille à Valençay. Il y a là de bons menuisiers, à ce que j'ai ouï dire.

— Si l'ouvrage était seulement dans le genre de la chaire que j'ai confectionnée dans l'église de la paroisse... dit le menuisier rappelant avec adresse l'excellent travail dont il s'était acquitté l'année précédente.

— Ce sera peut-être plus difficile, reprit l'intendant, qui, la veille, avait examiné attentivement la chaire de la paroisse et qui savait fort bien qu'elle était sans défauts.

Et comme il s'en allait toujours, le père Huguenin se décida à lui dire :

— Eh bien, monsieur Lerebours, j'irai voir cette boiserie; car, à vous dire vrai, il y a longtemps que je ne suis entré là, et je ne me rappelle pas ce que ce peut être.

— Venez-y, répondit l'économe qui devenait plus froid à mesure que l'ouvrier se laissait gagner; la vue n'en coûte rien.

— Et cela n'engage à rien, reprit le menuisier. Eh bien, j'irai, monsieur Lerebours.

— Comme il vous plaira, mon maître, dit l'autre; mais songez que je n'ai pas un jour à perdre. Pour obéir aux ordres de la famille, il faut que ce soir j'aie pris une décision, et si vous n'en avez pas fait autant, je partirai pour Valençay.

— Diable! vous êtes bien pressé, dit Huguenin tout ému. Eh bien! j'irai aujourd'hui.

— Vous feriez mieux de venir tout de suite, pendant que j'ai le temps de vous accompagner, reprit l'impassible économe.

— Allons donc, soit! dit le menuisier. Mais il faut que j'emmène mon fils; car il s'entend assez bien à faire

un devis à vue d'œil; et, comme nous travaillons ensemble...

— Mais votre fils est-il un bon ouvrier? demanda M. Lerebours.

— Quand même il ne vaudrait pas son père, répondit le menuisier, ne travaille-t-il pas sous mes yeux et sous mes ordres?

M. Lerebours savait fort bien que le fils Huguenin était un homme très-précieux à employer. Il attendit que les deux artisans eussent passé leurs vestes et qu'ils se fussent munis de la règle, du pied-de-roi et du crayon. Après quoi, ils se mirent tous trois en route, parlant peu et chacun se tenant sur la défensive.

## CHAPITRE II.

Pierre Huguenin, le fils du maître menuisier, était le plus beau garçon qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Ses traits avaient la noblesse et la régularité de la statuaire; il était grand et bien fait de sa personne; ses pieds, ses mains et sa tête étaient fort petits, ce qui est remarquable chez un homme du peuple, et ce qui est très-compatible avec une grande force musculaire dans les belles races; enfin ses grands yeux bleus ombragés de cils noirs et le coloris délicat de ses joues donnaient une expression douce et pensive à cette tête qui n'eût pas été indigne du ciseau de Michel-Ange.

Ce qui paraîtra singulier, et ce qui est positif, c'est que Pierre Huguenin ne se doutait pas de sa beauté, et que ni les hommes, ni les femmes de son village ne s'en doutaient guère plus que lui. Ce n'est pas que dans aucune classe l'homme naisse dépourvu du sens du beau, mais ce sens a besoin d'être développé par l'étude de l'art et par l'habi-

tude de comparer. La vie libre et cultivée des gens aisés les met sans cesse en présence des chefs-d'œuvre de l'art ou en rapport avec des types qu'autour d'eux ils voient apprécier par l'esprit de critique répandu dans la société. Leur jugement se forme ainsi; et ne fût-ce qu'au frottement de l'art contemporain qui, pauvre ou florissant, conserve toujours un reflet de l'éternelle beauté, ils ouvrent les yeux sans effort à un monde idéal, au seuil duquel le génie comprimé du pauvre se heurte longtemps, et trop souvent se brise sans pouvoir pénétrer.

Ainsi le premier laboureur venu, avec un teint coloré, de larges épaules et l'œil vif, avait plus de succès dans les fêtes de village, et faisait rire et danser plus de filles que le noble et calme Huguenin. Mais les bourgeoises le suivaient de l'œil, en disant : « Mon Dieu ! quel est ce beau garçon ? » Et deux jeunes peintres qui passaient par le village de Villepreux pour se rendre à Valençay avaient été tellement frappés de la beauté du garçon menuisier, qu'ils lui avaient demandé la permission de faire son portrait; mais il s'y était refusé assez sèchement, prenant cette demande pour une mauvaise plaisanterie de leur part.

Le père Huguenin, qui, lui-même, était un superbe vieillard, et qui ne manquait pas de bon sens, ne s'était pas toujours douté de la haute intelligence et de la beauté idéale de son fils. Il voyait en lui un garçon bien bâti, laborieux, rangé, un bon aide en un mot; mais quoiqu'il eût été un réformateur dans son temps, il n'était nullement épris des jeunes idées libérales, et il trouvait que Pierre donnait beaucoup trop dans l'amour des nouveautés. Il avait entendu parler de Rome et de Sparte par les orateurs du village au temps de la république, et il avait adopté dans ce temps-là le surnom de *Cassius*, qu'il avait prudemment abdiqué depuis le retour des Bourbons. Il croyait donc à un antique âge d'or de la liberté et de l'égalité; et

depuis la chute de la Convention, il pensait fermement que le monde tournait pour toujours le dos à la vérité. — La justice est morte en 93, disait-il, et tout ce que vous inventerez désormais pour la ressusciter ne fera que l'enterrer plus avant.

Il avait donc le travers des vieillards de tous les temps, il ne croyait pas à un meilleur avenir. Sa vieillesse était un continuel gémissement, et parfois une acrimonie, dont sa bonté naturelle et la sérénité de sa conscience le sauvaient à grand'peine.

Il avait élevé son fils dans les plus purs sentiments démocratiques; mais il lui avait donné cette foi comme un mystère, pensant qu'elle n'avait plus rien à produire, et qu'il fallait la garder en soi comme on garde le sentiment de sa propre dignité en subissant une injuste dégradation. Ce rôle passif ne pouvait suffire longtemps à l'intelligence active de Pierre. Bientôt il voulut en savoir plus sur son temps et sur son pays, que ce qu'il pouvait apprendre dans sa famille et dans son village. Il fut saisi à dix-sept ans de l'ardeur voyageuse qui, chaque année, enlève à leurs pénates de nombreuses phalanges de jeunes ouvriers pour les jeter dans la vie aventureuse, dans l'apprentissage ambulant qu'on appelle *le tour de France.* Au désir vague de connaître et de comprendre le mouvement de la vie sociale se mêlait l'ambition noble d'acquérir du talent dans sa profession. Il voyait bien qu'il y avait des théories plus sûres et plus promptes que la routine patiente suivie par son père et par les anciens du pays. Un compagnon tailleur de pierres, qui avait passé dans le village, lui avait fait entrevoir les avantages de la science en exécutant devant lui, sur un mur, des dessins qui simplifiaient extraordinairement la pratique lente et monotone de son travail. Dès ce moment il avait résolu d'étudier le *trait*, c'est-à-dire le dessin linéaire applicable à

l'architecture, à la charpenterie et à la menuiserie. Il avait donc demandé à son père la permission et les moyens de faire son tour de France. Mais il avait rencontré un grand obstacle dans le mépris que le père Huguenin professait pour la théorie. Il lui avait fallu presque une année de persévérance pour vaincre l'obstination du vieux praticien. Le père Huguenin avait aussi la plus mauvaise opinion des initiations mystérieuses du compagnonnage. Il prétendait que toutes ces sociétés secrètes d'ouvriers réunis sous différents noms en *Devoirs* n'étaient que des associations de bandits ou de charlatans qui, sous prétexte d'en apprendre plus long que les autres, allaient consumer les plus belles années de la jeunesse à battre le pavé des villes, à remplir les cabarets de leurs cris fanatiques, et à couvrir de leur sang versé pour de sottes questions de préséance la poussière des chemins.

Il y avait un côté vrai dans ces accusations; mais elles donnaient un tel démenti à l'estime dont jouit le compagnonnage dans les campagnes, que, selon toute apparence, le père Huguenin avait quelque grief personnel. Quelques anciens du village racontaient qu'on l'avait vu rentrer un soir chez lui, couvert de sang, la tête fendue et les vêtements en lambeaux. Il avait fait une maladie à la suite de cet événement; mais il n'avait jamais voulu en expliquer le mystère à personne. Son orgueil se refusait à avouer qu'il eût cédé sous le nombre. Nous soupçonnons fort qu'il était tombé dans une embûche dressée par quelques compagnons du Devoir à certains rivaux, et qu'il avait été victime d'une méprise. Le fait est que depuis ce temps il avait nourri un vif ressentiment et professé une aversion persévérante contre le compagnonnage.

Quoi qu'il en soit, la vocation du jeune Pierre était plus forte que la pensée de tous les périls et de toutes les souffrances prédites par son père. Sa résolution l'emporta, et

maître Cassius Huguenin fut forcé de lui donner un beau matin la clef des champs. S'il n'eût écouté que son cœur, il l'eût muni d'une bonne somme pour lui rendre l'entreprise agréable et facile; mais se flattant que la misère le ramènerait au bercail plus vite que toutes les exhortations, il ne lui donna que trente francs, et lui défendit de lui écrire pour en demander davantage. Il se promettait bien dans son âme de faire droit à sa première requête; mais il croyait l'effrayer par cette apparence de rigueur. Le moyen ne réussit pas; Pierre partit et ne revint qu'au bout de quatre ans. Durant ce long pèlerinage il n'avait pas demandé une seule obole à son père, et dans ses lettres il s'était borné à s'informer de sa santé et à lui souhaiter mille prospérités, sans jamais l'entretenir ni de ses travaux, ni d'aucune des vicissitudes de son existence nomade. Le père Huguenin en était à la fois inquiet et mortifié; il avait bien envie de le lui exprimer avec cet élan de tendresse qui eût désarmé l'orgueil du jeune homme; mais le dépit l'emportait toujours lorsqu'il tenait la plume, et il ne pouvait s'empêcher de lui écrire d'un ton de remontrance sévère qu'il se reprochait aussitôt que la lettre était partie. Pierre n'en témoignait ni dépit, ni découragement. Il répondait d'un ton respectueux et plein d'affection; mais il était inébranlable; et le curé, qui aidait le vieux menuisier à lire ses lettres, lui faisait remarquer, non sans plaisir, que l'écriture de son fils devenait de plus en plus belle et coulante, qu'il s'exprimait en termes choisis, et qu'il y avait dans son style une mesure, une noblesse et même une élégance qui le plaçaient déjà bien au-dessus de lui et de tous les vieux ouvriers du pays qu'il appelait ses compères.

Enfin, Pierre revint par une belle journée de printemps. C'était trois semaines avant la visite et la communication de M. Lerebours. Le père Huguenin, un peu vieilli, un

peu cassé, bien las de travailler sans relâche, et surtout attristé d'être toujours en lutte dans son atelier avec des apprentis grossiers et indociles, mais trop fier pour se plaindre, et affectant un enjouement qui était souvent loin de son âme, vit entrer chez lui un beau jeune homme qu'il ne connaissait pas. Pierre avait grandi de toute la tête; son port était noble et assuré; son teint clair et pur, que le soleil n'avait pu ternir, était rehaussé par une légère barbe noire. Il était vêtu en ouvrier, mais avec une propreté scrupuleuse, et portait sur ses larges épaules un sac de peau de sanglier bien rebondi qui annonçait un bon trousseau de hardes. Il salua en souriant dès le seuil de la porte, et, prenant plaisir à l'incertitude et à l'étonnement de son père, il lui demanda la demeure de M. Huguenin, le maître menuisier. Le père Huguenin tressaillit au son de cette voix mâle qui lui rappelait confusément celle de son petit Pierre, mais qui avait changé comme le reste. Il resta quelque temps interdit, et comme Pierre semblait prêt à se retirer, voilà, pensa-t-il, un gars de bonne mine, et qui, certainement, ressemble à mon fils ingrat; et un soupir s'échappa de sa poitrine; mais aussitôt Pierre s'élança dans ses bras, et tous deux se tinrent longtemps embrassés, n'osant se dire une parole dans la crainte de laisser voir l'un à l'autre des yeux pleins de larmes.

Depuis trois semaines que l'enfant prodigue était rentré dans les habitudes paisibles du toit paternel, le vieux menuisier sentait une douce joie mêlée de quelques bouffées de chagrin et d'inquiétude. Il voyait bien que Pierre était sage dans sa conduite, sensé dans ses paroles, assidu au travail. Mais avait-il acquis cette supériorité de talent dont il avait nourri le désir ambitieux avant son départ? Le père Huguenin souhaitait ardemment qu'il en fût ainsi; et pourtant, par suite d'une contradiction qui est naturelle à l'homme et surtout à l'artiste, il craignait de trouver son

fils plus savant que lui. D'abord il s'était attendu à le voir étaler sa science, trancher du maître avec ses élèves, bouleverser son atelier et l'engager d'un ton doctoral à troquer tous ses antiques et fidèles outils contre des outils de fabrique nouvelle et d'un usage inconnu à ses vieilles mains. Mais les choses se passèrent tout autrement; Pierre ne dit pas un mot relatif à ses études, et lorsque son père fit mine de l'interroger, il éluda toute question en disant qu'il avait fait de son mieux pour apprendre, et qu'il ferait de son mieux pour pratiquer; puis, il se mit à la besogne le jour même de son arrivée et prit les ordres de son père comme un simple compagnon. Il se garda bien de critiquer le travail des apprentis, et laissa la direction suprême de l'atelier à qui de droit. Le père Huguenin, qui s'était préparé à une lutte désespérée, se sentit fort à l'aise; et triomphant dans son esprit, il se contenta de murmurer entre ses dents à plusieurs reprises que le monde n'était pas si changé qu'on voulait bien le dire, que les anciennes coutumes seraient toujours les meilleures, et qu'il fallait bien le reconnaître, même après s'être flatté de tout réformer. Pierre feignit de ne pas entendre; il poursuivit sa tâche, et le père fut forcé de déclarer qu'elle était faite avec une exactitude sans reproche et une rapidité extraordinaire.

— Ce que j'aime, lui disait-il de temps en temps, c'est que tu as appris à travailler vite et que l'ouvrage n'en est pas moins soigné.

— Si vous êtes content, tout va bien, répondait Pierre.

Quand cette inquiétude du vieux menuisier fut tout à fait dissipée, il se sentit tourmenté d'une autre façon. Il avait besoin de triompher ouvertement, et il était blessé que Pierre ne répondît pas à ses insinuations lorsqu'il lui donnait à entendre que son tour de France, sans lui être nuisible, n'avait pas eu tous les avantages qu'il s'était

vanté d'en retirer; qu'il n'avait rien découvert de merveilleux; qu'en un mot, il eût pu apprendre à la maison tout ce qu'il avait été chercher bien loin. Une sorte de dépit s'empara de lui insensiblement et fit assez de progrès pour le rendre soucieux et méfiant.

— Il faut, disait-il tout bas à son compère le serrurier Lacrête, que mon garçon me cache quelque secret. Je parierais qu'il en sait plus qu'il n'en veut faire paraître. On dirait qu'en travaillant pour moi, il s'acquitte d'une dette, mais qu'il réserve ses talents pour le temps où il travaillera à son compte, afin de m'écraser tout d'un coup.

— Eh bien, répondait le compère Lacrête, tant mieux pour vous; vous vous reposerez alors, car vous n'avez que ce fils, et vous n'aurez pas besoin de l'aider à s'établir; il se fera tout seul une bonne position, et vous jouirez enfin de la vie en mangeant vos revenus. N'êtes-vous pas assez riche pour quitter la profession, et voulez-vous donc disputer la clientèle du village à votre enfant unique?

— Dieu m'en garde! reprenait le menuisier, je ne suis pas ambitieux et j'aime mon fils comme moi-même; mais voyez-vous, il y a l'amour-propre! Croyez-vous qu'on se résigne, à soixante ans, à voir sa réputation éclipsée par un jeune homme qui n'a pas même voulu prendre vos leçons, les jugeant indignes de son génie? Croyez-vous que ce serait une belle conduite de la part d'un fils, de venir dire à tout le monde : voyez, je travaille mieux que mon père, donc mon père ne savait rien!

En raisonnant ainsi, le maître menuisier rongeait son frein. Il essayait de trouver quelque chose à reprendre dans le travail de son fils, et s'il surprenait la moindre trace d'enjolivement à ses pièces de menuiserie, il la critiquait amèrement. Pierre n'en montrait aucun dépit. D'un coup de rabot il enlevait lestement l'ornement qui semblait s'être échappé malgré lui de sa main : il était

résolu à tout souffrir, à se laisser humilier mille fois plutôt que de faire mauvais ménage avec son père. Il le connaissait trop bien pour ne pas avoir prévu qu'il ne fallait pas essayer de le primer. Content d'avoir acquis les talents qu'il avait ambitionnés, il attendait que l'occasion de les faire apprécier vînt d'elle-même, et il savait bien qu'elle ne tarderait pas. En effet, elle se présenta le jour où l'économe conduisit les deux menuisiers au château pour examiner les travaux en question.

## CHAPITRE III.

Ils furent introduits dans un antique vaisseau qui avait servi successivement de chapelle, de bibliothèque, de salle de spectacle et d'écurie, suivant les vicissitudes de la noblesse ou les goûts des divers possesseurs du château. Cette salle était située dans un corps de bâtiment plus ancien que les autres constructions qui composaient le vaste et imposant manoir de Villepreux. Elle était d'un beau style gothique flamboyant, et les arceaux de la charpente annonçaient qu'elle avait été consacrée au culte religieux. Mais en changeant son usage à diverses époques, on avait changé ses ornements, et les dernières traces de réparation qui subsistaient, c'étaient les boiseries du quinzième siècle, qu'au dix-huitième on avait couvertes de planches et de toiles peintes pour jouer des pastorales, l'opéra du *Huron*, et la *Mélanie* de M. de La Harpe. Un reste de ce décor, barbouillé de guirlandes fanées et d'Amours éraillés, avait été enlevé ; et une certaine pièce située dans une tourelle adjacente avait pu ouvrir une porte, longtemps murée, sur la grande salle déblayée de ses oripeaux. Or, la tourelle était un lieu favori pour une certaine personne de la famille. Dès qu'on eut découvert

une nouvelle issue à cette pièce et un usage à cette porte, on voulut qu'elle pût communiquer avec la chapelle; mais il n'y manquait qu'une chose, c'était un escalier. Dans le principe, la porte donnait sur une tribune dans laquelle le châtelain et sa famille venaient écouter les offices, et la tourelle servait d'oratoire. Sous la régence, la tribune servit à appuyer la toile de fond du théâtre, et la tourelle fut tantôt le foyer des comédiens amateurs, tantôt le cabinet de toilette de quelque prima donna de haute volée. On avait pratiqué, pour la communication avec les coulisses, un de ces escaliers à roulettes, qu'on appelle échelles a marches en termes de menuiserie, et dont on se sert dans les bibliothèques ou dans les ateliers de peinture, pour atteindre aux rayons supérieurs ou aux parties élevées des grandes toiles. C'était un ouvrage grossier, provisoire, et pouvant se déplacer suivant l'exigence du décor. La famille de Villepreux, ayant su apprécier la beauté des boiseries méprisées et mutilées par la génération précédente, avait résolu d'utiliser cette vaste pièce abandonnée depuis la révolution aux rats et aux chouettes.

On avait donc décrété ce qui suit :

L'ex-chapelle du moyen âge, ex-bibliothèque sous Louis XIV, ex-salle de spectacle sous la régence, ex-écurie durant l'émigration, servirait désormais d'atelier de peinture, ou pour mieux dire de musée. On y rassemblerait tous les vieux vases et meubles rares, tous les portraits de famille et anciens tableaux, tous les livres de prix, toutes les gravures, en un mot toutes les curiosités éparses dans le château. Il y avait place pour tout cela et pour toutes les tables, modèles et chevalets qu'on voudrait y ajouter.

La partie qui avait été tour à tour le chœur de la chapelle et l'emplacement du théâtre, reprendrait, comme monument, sa forme demi-circulaire et son apparence de

chœur recouvert de boiseries sculptées. C'étaient ces belles sculptures en plein chêne noir qu'il s'agissait de restaurer. L'ancienne porte de la tourelle que les maçons venaient de démasquer donnerait comme autrefois sur une tribune; mais cette tribune servirait de palier, garnie d'une balustrade, à un escalier tournant dont plusieurs dessins avaient été essayés et parmi lesquels on devait choisir le plus convenable.

Cette chapelle, cet escalier et cette tourelle auront trop d'importance dans le cours de notre récit, pour que nous n'ayons pas cherché à en présenter l'image à l'esprit du lecteur. Nous devons ajouter que ce corps de bâtiment était situé entre une partie du parc où la végétation avait envahi les allées, et une petite cour ou préau qui avait été tour à tour cimetière, parterre et faisanderie, et qui n'était plus qu'une impasse obstruée de décombres.

C'était donc l'endroit le plus silencieux et le moins fréquenté du château, une retraite philosophique, ou un laboratoire artistique que l'on voulait déblayer et restaurer, mais conserver mystérieux et sombre, soit pour y travailler sans distraction, soit pour s'y retrancher contre les visiteurs importuns.

C'est vers ce lieu solitaire que M. Lerebours conduisit les deux menuisiers, l'un calme, et l'autre s'efforçant de le paraître.

Mais d'abord, Pierre ne songea ni à son père ni à lui-même. L'amour de sa profession, qu'il comprenait en artiste, fut le seul sentiment qui s'empara de lui lorsqu'il pénétra dans cette antique salle, véritable monument de l'art de la menuiserie. Il s'arrêta au seuil, saisi d'un grand respect; car il n'est point d'âme plus portée à la vénération que celle d'un travailleur consciencieux. Puis il s'avança lentement sous la voûte et parcourut toute l'enceinte d'un pas inégal, tantôt se pressant pour examiner les

détails, tantôt s'arrêtant pour admirer l'ensemble. Une joie sainte rayonnait sur son visage, sa bouche entr'ouverte ne laissait pas échapper un seul mot, et son père le regardait avec étonnement, comprenant à demi son transport, et se demandant quelle pensée l'agitait pour le faire ainsi paraître fier, assuré, et plus grand de toute la tête qu'à l'ordinaire. Quant à l'économe, il était incapable de rien concevoir à ce ravissement, et comme les deux menuisiers gardaient le silence, il se décida à entamer la conversation.

— Vous voyez, mes amis, leur dit-il de ce ton benin qui était chez lui le signe précurseur d'un accès de ladrerie, qu'il n'y a pas tant d'ouvrage qu'on pourrait le croire. Je vous ferai observer que les frises et les figurines étant un travail hors de votre compétence, nous ferons venir de Paris des artistes tourneurs et sculpteurs en bois pour raccommoder celles qui sont brisées et pour rétablir celles qui ont disparu. Ainsi vous n'avez à vous occuper que des grosses pièces; vous aurez à mettre des morceaux dans les panneaux endommagés, à resserrer les parties disjointes, à confectionner çà et là quelques moulures, à rapporter des morceaux dans les corniches, etc. Je pense que vous pouvez faire proprement ces oves?... Vous, maître Pierre, qui avez voyagé, vous ne serez pas embarrassé pour les torsades incrustées en balustres, n'est-ce pas? Et l'économe accompagnait d'un sourire, moitié paternel, moitié dédaigneux, ces impertinentes dubitations.

Le père Huguenin, qui était assez bon ouvrier pour comprendre la difficulté du travail, à mesure qu'il l'examinait, fronça les sourcils à cette interpellation directe aux talents de son fils. Dans ce moment il était encore partagé entre la secrète jalousie de l'artiste et l'espoir orgueilleux du père. Son front s'éclaircit lorsque Pierre,

qui n'avait pas semblé écouter M. Lerebours, répondit d'une voix assurée :

— Monsieur l'économe, j'ai appris dans mes voyages tout ce que j'ai pu apprendre ; mais il n'y a rien dans ces oves, dans ces torsades, et dans le rapport de toutes ces pièces, que mon père ne soit capable d'entreprendre et de mener à bien. Quant aux figures et aux ornements délicats, ajouta-t-il en baissant un peu la voix par un sentiment de secrète modestie, ce serait une tâche faite pour nous tenter l'un et l'autre ; car c'est un beau travail et il y aurait de la gloire à l'accomplir. Mais cela nous demanderait beaucoup de temps, nous n'aurions peut-être pas tous les outils nécessaires, et, à coup sûr, nous ne trouverions pas dans le pays de compagnons pour nous seconder. Ainsi nous nous tiendrons à notre partie. Maintenant vous plaît-il de nous montrer la place et le plan de l'escalier dont vous avez parlé ?

Au fond de la chapelle, la petite porte dont j'ai parlé, mystérieusement enfoncée dans l'épaisseur du mur, et recouverte d'une vieille tapisserie, n'avait plus pour palier extérieur que quelques planches vermoulues, dernier vestige de la tribune.

— C'est ici, dit M. Lerebours. Comme il n'y a pas de cage d'escalier dans la muraille, il faut faire un escalier extérieur, tout en bois, et tournant en spirale. Voyez, prenez vos mesures, si vous voulez. Voici une échelle qu'on peut approcher.

Pierre approcha l'échelle à marches et monta jusqu'à la tribune, qui n'était élevée que d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol. Il souleva la portière et admira le travail exquis de la porte sculptée, ainsi que les ornements d'architecture à filets délicatement enroulés qui encadraient les chambranles et le tympan.

— Cette porte est aussi à réparer, dit-il; car les armoiries qui forment le centre des médaillons ont été brisées.

— Oui, dans la révolution, répondit l'économe, en détournant les yeux d'un air hypocrite; et ce fut une grande barbarie, car c'était l'œuvre d'un ouvrier bien habile, on n'en saurait douter.

Les joues du père Huguenin se colorèrent d'un rouge vif. Il connaissait bien le vandale qui avait donné jadis le meilleur coup de hache à cette dévastation.

— Les temps sont changés, dit-il avec un sourire où la malignité surmontait la confusion; et les écussons aussi. Dans ce temps-là on brisait tout, et on ne se doutait guère qu'on se taillait de la besogne pour l'avenir.

— Ce n'est pas si mauvais pour vous, dit l'intendant avec un rire froid et saccadé dont il accompagnait toujours ce qu'il lui plaisait d'appeler ses traits de gaieté.

— Ni pour vous non plus, monsieur Lerebours, répondit le vieux menuisier. Si on n'avait pas enfoncé ces portes, vous n'en auriez pas aujourd'hui les clefs; si on n'eût pas vendu ce château, la branche cadette des Villepreux n'aurait pas fait le bon marché de l'acheter en assignats à la branche aînée, et ne serait pas si riche à l'heure qu'il est.

— La famille de Villepreux a toujours été riche, dit M. Lerebours d'un ton altier; et avant d'acheter cette terre, elle n'était pas, je pense, sur le pavé.

— Bah! reprit le père Huguenin d'un ton goguenard; à pied, à cheval ou en carrosse, nous y sommes tous sur ce pauvre pavé du bon Dieu!

Pendant cette digression, Pierre, examinant toujours la porte, essayait de l'ouvrir afin d'en voir les deux faces. M. Lerebours l'arrêta.

— On n'entre pas ici, dit-il d'un ton doctoral, la porte

est fermée en dedans ; c'est le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux, et moi seul ai le droit d'y pénétrer en son absence.

— Il faudra toujours bien enlever la porte pour la réparer, dit le père Huguenin, à moins que vous ne vouliez y laisser des chatières.

— Ceci viendra en son temps, répondit M. Lerebours ; vous n'avez affaire maintenant qu'avec l'escalier. Voici la place, et si vous voulez descendre je vais vous montrer le plan.

Pierre descendit de l'échelle, et l'économe déroula d'abord devant lui plusieurs planches ; c'étaient diverses gravures à l'eau-forte d'après des tableaux de vieux intérieurs flamands.

— Mademoiselle, dit M. Lerebours, a désiré que l'on se conformât au style de ces escaliers, et que l'on choisît, parmi les échantillons que voici, celui qui s'adapterait le mieux aux exigences du local. J'ai fait en conséquence tracer un plan suivant les lois de la géométrie ; je présume qu'en vous le faisant expliquer vous pourrez vous y conformer.

— Ce plan est défectueux, dit Pierre aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur la planche de trait que l'intendant déroulait devant lui d'un air important.

— Songez à ce que vous dites, mon ami, répondit l'économe ; ce plan a été exécuté par mon fils,... par mon propre fils.

— Monsieur votre fils s'est trompé, reprit Pierre froidement.

— Mon fils est employé aux ponts et chaussées, apprenez cela, maître Pierre, s'écria l'intendant tout rouge de dépit.

— Je ne dis pas le contraire, dit Pierre en souriant ;

mais si monsieur votre fils était ici, il reconnaîtrait son erreur et ferait un autre plan.

— Sous votre direction, sans doute, monsieur l'entendu?

— Sous celle du bon sens, monsieur l'économe; et il m'en donnerait une que je pourrais suivre.

Le père Huguenin riait de plaisir dans sa barbe grise; il était enchanté que son fils le vengeât des allusions de M. Lerebours.

— Voyons donc ce plan, dit-il d'un air capable; et tirant de la poche de son gilet, qui lui descendait sur le genou, une paire de lunettes de corne, il s'en pinça le nez et fit mine de commenter la planche, quoiqu'il n'y comprît rien du tout. Le dessin linéaire était un grimoire qu'il avait toujours affecté de mépriser; mais une foi instinctive lui disait en cet instant que son fils était dans le vrai. Il ne manqua pas d'affirmer que le plan était faux, que cela sautait aux yeux, et il le soutint avec tant d'aplomb que Pierre l'eût cru converti à l'étude du trait s'il ne se fût aperçu qu'il tenait la planche à l'envers. Il se hâta de la lui ôter des mains, de peur que l'économe, qui n'était du reste guère plus versé que lui dans cette partie, ne le remarquât.

— Monsieur votre fils peut être très-habile dans les ponts et chaussées, poursuivait le père Huguenin en ricanant; mais il ne fait pas beaucoup d'escaliers sur les grandes routes, que je sache. Chacun son métier, monsieur Lerebours, soit dit sans vous offenser.

— Ainsi, vous refusez de faire cet escalier? dit Lerebours en s'adressant à Pierre.

— Je me charge de le rectifier, répondit Pierre avec douceur. Ce ne sera pas difficile, et le mouvement sera le même. J'y ajouterai une rampe de chêne découpée à jour dans le style de la boiserie, et des pendentifs assortis à ceux de la voûte de la charpente.

— Vous êtes donc sculpteur aussi? dit M. Lerebours avec aigreur; vous avez tous les talents!

— Oh! non pas tous, répondit Pierre avec un soupir plein de bonhomie, non pas même tous ceux que je devrais avoir. Mais essayez-moi dans ma partie, et, si vous êtes content, vous me pardonnerez de vous avoir contredit; c'était sans intention de vous blesser, je vous jure. Si j'avais à m'occuper de la construction d'un pont ou d'un projet de route, je me mettrais avec plaisir sous les ordres de M. Isidore, parce que je sais que j'aurais beaucoup de choses utiles à apprendre de lui.

M. Lerebours, un peu radouci, consentit à écouter la critique pleine de douceur que Pierre lui fit du plan d'escalier. La démonstration fut faite avec clarté, et le père Huguenin la comprit d'emblée, car il était arrivé, par la pratique et la logique naturelle, à une connaissance assez élevée de son art; mais M. Lerebours, qui n'avait ni la théorie ni la pratique, suait à grosses gouttes tout en feignant de comprendre; et, pour clore le différend, il fut décidé que Pierre ferait un autre plan, et qu'on le soumettrait à l'architecte que la famille honorait de sa clientèle. M. Lerebours était bien aise de faire cette épreuve avant d'employer le jeune menuisier, et l'on arrêta que le devis du travail et les conditions du salaire seraient ajournés jusqu'au jugement de l'architecte.

Lorsque les Huguenin furent rentrés chez eux, le père garda un profond silence. En attendant le soir, on reprit les travaux, et Pierre, sans plus d'orgueil que les autres jours, se mit à raboter les planches que lui présentait son père; mais il était facile de voir que celui-ci ne lui taillait plus la besogne avec autant d'assurance, et qu'il lui parlait avec plus d'égards que de coutume. Il alla même jusqu'à le consulter sur un procédé fort simple que Pierre employait en débitant certaines pièces.

— Votre manière est bonne aussi, lui répondit Pierre.

— Mais enfin, dit le vieillard, la tienne vaut mieux, sans doute?

— Elle m'est plus facile, répondit Pierre.

— Tu désapprouves donc la mienne? dit encore le père Huguenin.

— Nullement, répondit le jeune homme, puisque avec un peu plus de temps et de peine vous arrivez au même résultat.

Le vieux menuisier comprit cette critique délicate et se mordit les lèvres, puis un sourire d'approbation effaça cette grimace involontaire.

Après le souper, Pierre se mit à l'œuvre. Il tira de son carton une grande feuille de papier, prit son crayon, son compas et sa règle, tira des lignes et les coupa par d'autres lignes, arrondit des courbes, des demi-courbes, fit des projections, des développements, et à minuit son plan fut terminé. Le père Huguenin, qui feignait de sommeiller auprès de la cheminée, le suivait des yeux par-dessus son épaule. Quand il vit qu'il refermait son portefeuille et s'apprêtait à se coucher sans dire un mot : Pierre, dit-il enfin d'une voix oppressée, tu joues gros jeu! Es-tu bien sûr d'en savoir plus long que le fils de M. Lerebours, qu'un jeune homme qui a été élevé dans les écoles, et qui est employé par le gouvernement? Ce matin, pendant que tu expliquais les fautes de son plan, quoique tu te servisses de mots qui ne me sont pas très-familiers, j'ai compris que tu pouvais avoir raison; mais il est facile de blâmer, et malaisé de faire mieux. Comment peux-tu te flatter de ne pas te tromper toi-même dans toutes ces lignes que tu viens de croiser sur un chiffon de papier? Il n'y a qu'en essayant les pièces les unes avec les autres, et en retouchant à mesure, qu'on peut être bien sûr de ce qu'on fait. Si tu commets une faute en travaillant, ce

n'est qu'une journée et un peu de bois perdus; tu corriges, personne ne s'en aperçoit, et tout est dit. Au lieu que si tu fais là un trait de plume à faux, voilà tous les beaux savants auxquels tu veux t'en rapporter qui vont crier que tu es un ignorant, un maladroit; et tu seras perdu de réputation avant d'avoir rien fait. Voilà tantôt quarante-cinq ans que j'exerce mon métier avec honneur et profit; une faute sur le papier eût pu me faire échouer au début de ma carrière. Aussi me suis-je bien gardé de me mettre en concurrence avec ceux qui prétendaient en savoir plus long que moi. J'ai fait mon petit chemin, avec mon petit proverbe: « A l'œuvre on connaît l'artisan. » Prends garde à toi, mon enfant! méfie-toi de ton amour-propre.

—Mon amour-propre n'est pas ici en jeu, soyez-en sûr, mon bon père, répondit Pierre; je ne veux humilier personne ni chercher à me faire valoir; mais il y a au-dessus de nous tous quelque chose qui est infaillible, et qu'aucune vanité, aucune jalousie ne peut plier à son profit: c'est la vérité démontrée par le calcul et l'expérience. Quiconque a entrevu clairement cette vérité une bonne fois ne peut jamais s'égarer dans de fausses applications. Je vous l'ai déjà dit, vos procédés sont bons, puisqu'ils vous font réussir à tout ce que vous entreprenez; et j'ajouterai que, plus j'examine votre travail, plus j'admire ce qu'il vous a fallu de présence d'esprit, d'intelligence, de courage et de mémoire pour vous passer de géométrie. La théorie ne vous apprendrait rien, à vous qui avez un esprit supérieur; mais vous comprendrez le bienfait de cette théorie lorsque je vous dirai qu'avec son concours le plus borné de vos apprentis pourrait arriver, dans peu de temps, non à la même habileté, mais à la même certitude que quarante-cinq années de travail assidu vous ont fait acquérir. La science exacte n'est autre chose que le résultat de l'expérience de tous les hommes raisonnée, con-

statée, et démontrée dans des termes dont le technique vous effraie à tort; car leur précision est plus facile à retenir que toutes les vagues définitions de l'usage vulgaire. Avec le secours du dessin, vous eussiez pu savoir à vingt ans ce que vous saviez peut-être à peine à quarante, et vous eussiez pu exercer votre grande intelligence sur de nouveaux sujets.

— Il y a du bon dans tout ce que tu dis là, répondit le père Huguenin; mais si tu triomphes dans le défi que tu portes au fils de l'économe, crois-tu que son père ne nous en voudra pas mortellement, et ne confiera pas à quelque autre le travail qu'il nous a proposé ce matin?

— Il n'aura garde de mécontenter ses maîtres. Rappelez-vous, mon père, que M. de Villepreux est un homme actif, vigilant, économe; M. Lerebours sait bien qu'il faut que les choses soient bien faites et sans prodigalité; c'est pourquoi il vous a choisi, quoiqu'il n'aime pas les anciens patriotes. Il vous conservera la pratique du château, n'en doutez pas, et d'autant plus que l'architecte lui dira que vous êtes plus capable que bien d'autres.

Dominé par la sagesse de son fils, le père Huguenin s'endormit tranquille, et, trois jours après, il fut mandé au château pour s'entendre avec l'architecte qui était venu en personne examiner les lieux et faire un devis des dépenses totales pour le compte du châtelain.

L'architecte était passablement enclin à donner gain de cause aux plus puissants, c'est-à-dire à M. Lerebours et à sa progéniture. Aussi, dès qu'il eut jeté les yeux sur les deux plans, il s'écria :

—Sans aucun doute le plan de monsieur votre fils est excellent, mon petit père Lerebours; et le vôtre, mon pauvre ami Pierre, est boiteux de trois jambes. En parlant ainsi, il jetait dédaigneusement sur la table le plan

de l'employé aux ponts et chaussées, ne doutant pas que ce ne fût l'œuvre du menuisier.

— Permettez, monsieur, lui dit Pierre avec sa tranquillité accoutumée, le plan que vous rejetez n'est pas le mien. Veuillez regarder le plan que vous venez d'approuver ; mon nom est écrit en petit caractère sur la dernière marche de l'escalier.

— Ma foi, c'est vrai ! s'écria l'architecte avec un gros rire ; j'en suis fâché pour vous, mon pauvre père Lerebours, votre fils s'est blousé. Allons, n'en soyez pas désolé, cela peut arriver à tout le monde. — Quant à toi, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers le fils Huguenin et en lui frappant sur l'épaule, tu entends ton affaire, et si tu es aussi bon sujet que tu es bon géomètre, tu pourras faire ton chemin. Voilà une planche dessinée avec beaucoup de goût et d'intelligence, continua-t-il en retournant au dessin de Pierre Huguenin, et cet escalier pourra être aussi commode qu'élégant. Employez-moi ce menuisier-là, père Lerebours, vous en pourrez faire venir de loin qui ne le vaudront pas.

— C'est aussi mon intention, répondit Lerebours avec le calme d'une profonde politique. Je sais rendre justice au talent, et reconnaître le mérite où il se trouve. Mon fils est certainement un homme très-fort en géométrie, mais il a une tête si jeune, si ardente...

— Allons, allons, il aura pensé à quelque jolie femme en dessinant son plan, dit l'architecte. Le gaillard est assez bel homme pour avoir souvent de telles distractions !...

Le père Lerebours se mit à rire comme une crécelle, tandis que l'architecte lui répondait comme une grosse cloche. Quand ils eurent épuisé toute leur gaieté légère, ils se mirent à faire le devis général des travaux, tandis que le maître menuisier et son fils faisaient celui qui con-

cernait leurs attributions. Le prix fut débattu avec une horrible ténacité de la part de Lerebours et une grande fermeté de la part de Pierre Huguenin. Ses prétentions étaient si modérées que son père, sachant bien que Lerebours voudrait les réduire sans pudeur, l'accusait secrètement de ne pas savoir faire ses affaires. Mais Pierre fut inébranlable, et l'architecte, forcé de convenir que la demande était sensée, termina le différend en disant tout bas à l'oreille de l'économe :

— Concluez vite avant que le père ne défasse le marché.

Le contrat fut donc signé. L'architecte se chargea de toiser à la fin des travaux. Après tout, au point où en sont les institutions qui sacrifient toujours l'ouvrier à celui qui l'emploie, l'affaire était bonne pour le maître menuisier.

— Allons, disait-il à son fils en revenant au logis, tu t'entends à toutes choses; voici la première fois de ma vie que je termine un marché sur mon premier mot.

## CHAPITRE IV.

A huit jours de là, les Huguenin, ayant achevé de remplir tous les engagements contractés envers leur clientèle villageoise, prirent possession de la chapelle et commencèrent leurs travaux. Ordinairement, à Paris, les ouvriers emportent les pièces d'ouvrage à leur domicile, et ne reviennent au local dont ils ont l'entreprise que pour poser et rajuster les parties. Mais, dans les châteaux, il est assez d'usage que le vaisseau en réparation devienne l'atelier des travaux communs.

Pierre était toujours levé avant le jour. Aux premiers rayons du soleil il promenait déjà le compas sur les vieux ais de chêne de la boiserie séculaire, et déjà la tâche était taillée aux apprentis lorsqu'ils arrivaient, les yeux encore

gonflés par le sommeil. Il advint qu'un soir Pierre, absorbé par l'examen de la boiserie, et ayant tracé plusieurs figures à la craie sur un panneau noirci par le temps, oublia, dans ses calculs, l'heure avancée et la solitude qui s'était faite autour de lui. Son père s'était retiré depuis longtemps avec tous ses ouvriers, les portes du château étaient fermées, et les chiens de garde étaient lâchés dans les cours. Le vigilant économe, surpris de voir une lampe briller encore derrière le haut vitrage de l'atelier, vint, son trousseau de clefs dans une main et sa lanterne sourde dans l'autre, regarder à la porte avec précaution.

— C'est vous, maître Pierre? s'écria-t-il lorsqu'il eut reconnu le jeune menuisier à travers les fentes; n'avez-vous pas assez travaillé pour un jour?

Pierre lui ayant répondu qu'il avait encore de l'ouvrage pour une heure, M. Lerebours lui remit la clef d'une des portes du parc, lui recommanda de bien éteindre sa lumière et de bien refermer les portes en s'en allant, puis lui souhaita bon courage et alla se livrer aux douceurs du repos.

Pierre travailla encore deux heures, et, lorsqu'il eut résolu le problème qui l'embarrassait, il se décida à aller dormir; mais il entendit sonner deux heures à l'horloge du château. Pierre craignit que sa sortie à une pareille heure ne fût remarquée dans le village et ne donnât lieu à des commentaires. Il fuyait la réputation de bizarrerie que son amour pour l'étude n'eût pas manqué de lui attirer. D'ailleurs ses apprentis devaient bientôt arriver, et, s'il allait se coucher, il ne pourrait se réveiller avec assez d'exactitude pour les recevoir et les mettre à l'ouvrage. Il se décida à s'étendre sur un monceau de ces menus copeaux et de ces rubans de bois que les menuisiers enlèvent de leurs planches en rabotant. Ce fut un lit assez doux pour ses membres robustes. Sa veste lui servit d'o-

reiller et sa blouse de couverture. Mais, à mesure que le jour approchait, l'air devenait plus frais, l'humidité du matin pénétrait par les fenêtres dont la plupart des châssis étaient enlevés, et ce malaise du froid était augmenté par un peu de courbature que Pierre avait prise à se tenir tout le jour sur les échelles. Il chercha autour de lui s'il ne trouverait rien pour se réchauffer, et ses yeux se portèrent sur la vieille tapisserie qui couvrait la petite porte dont il a été parlé au précédent chapitre de cette histoire. La porte avait été enlevée pour être raccommodée, et la tapisserie seule restait. Pierre monta sur l'échelle, mais seulement alors il se souvint que le soigneux économe avait cloué cette tapisserie au mur de tous côtés pour empêcher la poussière ou les regards profanes de pénétrer dans le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux.

Il se souvint aussi en cet instant du ton d'importance avec lequel l'intendant lui avait interdit d'entr'ouvrir cette porte, le jour où il avait voulu l'examiner des deux côtés. Un sentiment de curiosité s'empara de lui; non cette curiosité vulgaire et intéressée qui est propre aux esprits étroits, mais ce besoin aventureux qu'éprouve une imagination vive, vouée à l'ignorance de la plupart des choses qu'elle pourrait comprendre. Le cabinet d'étude de la demoiselle du château doit être, pensa-t-il, rempli de ces objets d'art qu'on veut installer dans l'atelier. Il doit y avoir là des livres, des tableaux, et, à coup sûr, quelque ancien meuble fort curieux et fort intéressant pour moi. Je n'ai que deux ou trois clous à enlever; je ne suis ni un espion ni un voleur : pourquoi l'air que ma poitrine exhale, pourquoi mon regard respectueux pour tout ce qui est beau, profanerait-il ce sanctuaire?

Ce fut bientôt fait. Un coup de main dégagea un côté de la tapisserie, et Pierre entra dans le cabinet. C'était

une petite rotonde occupant tout le second étage d'une des tourelles élancées du château. On avait décoré avec recherche cette jolie pièce qu'éclairait une seule vaste croisée dominant les jardins, les bois et les prairies à perte de vue. Un beau tapis turc, des rideaux de damas, des plâtres, un chevalet, de vieilles gravures richement encadrées, un beau bahut de la Renaissance, un dressoir du même style, des livres, un crucifix, un vieux luth peint et doré, une tête de mort, des vases de la Chine, mille détails de ce goût moderne sans ordre, sans plastique et sans but, mais élégant, excentrique, érudit, qui semble vénérer le passé en se jouant du présent : voilà le pandémonium artistique qui frappa les regards du jeune ouvrier. A cette époque le goût des curiosités n'était pas encore descendu dans la vie vulgaire. La boutique de *bric-à-brac* n'était pas aussi essentielle dans chaque rue de Paris, et même dans les quartiers de la banlieue, que la boutique du boulanger et l'enseigne du marchand de vin. Il était du meilleur ton de rechercher sur les quais ces vestiges ternis du luxe de nos pères. On ne trouvait pas aussi facilement qu'aujourd'hui des ouvriers habiles et savants pour les réparer. Tous les objets pillés dans les anciens châteaux ou proscrits par la mode grecque et romaine de l'empire, et jetés au rebut dans tous les coins du monde, n'étaient pas sortis des greniers et des chaumières, comme la baguette magique de la mode nouvelle les en a tirés depuis quelques années. On ne les imitait pas avec tant d'art qu'il fût impossible de constater leur antiquité; enfin on les croyait bien plus précieux parce qu'on les croyait plus rares. S'entourer de ces objets hétérogènes et vivre dans la poussière du passé était déjà une mode, mais une mode exquise et répandue seulement dans les hautes classes ou chez les artistes en vogue. C'est de là que partit la littérature des bahuts, des hanaps et des crédences, la

peinture des dressoirs et des trophées, la mise en scène lyrique des cottes de mailles, des dagues et des rondaches, et tant d'autres tendances de l'art, puériles et bienfaisantes manies qui de tout temps ont eu le privilége d'amuser et de ruiner les riches, les oisifs et les *singeurs* tous tant que nous sommes.

Pierre s'éprit naïvement de toutes ces babioles, s'imaginant que mademoiselle de Villepreux était la seule demoiselle assez artiste pour s'asseoir sur une chaise du temps de Charles IX, et assez courageuse pour avoir un crâne humain parmi ses rubans et ses dentelles. Il en conçut une haute admiration pour cette jeune personne qu'il se rappelait confusément avoir vue dans les jeux de son enfance, et il se sentit doublement heureux d'avoir à faire le noble travail de la chapelle sous les auspices d'une dame capable d'en apprécier le mérite. Puis il contempla avec délices la Vierge à la chaise gravée par Morghen, et se représenta la jeune châtelaine sous ces traits à la fois angéliques et puissants. Ému, transporté, il se serait oublié là tout le jour s'il n'eût été rappelé à son devoir par le bruit de ses ouvriers qui arrivaient en sifflant le long des allées du parc. Il se hâta de sortir de la tourelle et de rentrer dans l'atelier, après avoir soigneusement recloué la tapisserie.

Depuis, M. Lerebours demanda bien des fois que la porte du cabinet fût réparée et mise en place. Il s'impatientait; il disait que la poussière entrait par là, que la famille allait arriver, que mademoiselle serait fort mécontente de ne pouvoir s'enfermer tout de suite dans sa tourelle, car elle aimait particulièrement cette pièce; enfin que c'était la première chose à faire. Tantôt il prenait un ton patelin et caressant, tantôt il grondait et roulait ses petits yeux d'un air indigné. Pierre promettait toujours et ne tenait point parole. Il avait si bien caché la porte der-

rière des tas de planches et de soliveaux qu'il était impossible de la retrouver. Toutes choses allaient si vite et si bien d'ailleurs, que M. Lerebours n'osait pas se fâcher trop fort.

Le fait est que Pierre passa plus d'une fois les premières heures de la nuit dans la tourelle, debout en extase devant les meubles, les gravures et les modèles. Ce qui le tentait plus que tout le reste, c'étaient les beaux livres reliés et dorés qui brillaient sur les rayons d'une petite bibliothèque d'ébène attachée à la muraille. Pierre n'avait qu'à étendre la main pour satisfaire sa curiosité, mais il craignait de commettre quelque chose comme un abus de confiance en portant sur ces riches reliures une main durcie et noircie par le travail. Un dimanche que tout le monde était sorti du château, même M. Lerebours, Pierre succomba à la tentation. Il était d'une propreté recherchée le dimanche; car il avait le goût inné de l'élégance, et la moindre tache sur ses habits, la moindre poussière à ses mains ou à ses cheveux le tourmentait plus qu'il n'appartient peut-être à un ouvrier parfaitement sage. Quand il se fut assuré, en se regardant à la psyché du cabinet, que sa toilette, pour être moins riche que celle d'un bourgeois, n'était pas moins irréprochable, il se décida à ouvrir un livre... Ce livre fut l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Pierre le savait par cœur; il se l'était procuré à Lyon, et il l'avait lu à la veillée avec plusieurs compagnons de ses amis durant son tour de France. Sur le même rayon, Pierre trouva les *Martyrs* de Chateaubriand, les tragédies de Racine, la Vie des Saints, les Lettres de Sévigné, le Contrat social, la République de Platon, l'Encyclopédie, divers ouvrages historiques, et beaucoup d'autres assez étonnés de se trouver ensemble. Il dévora dans l'espace de trois mois, c'est-à-dire durant la somme d'environ soixante heures, réparties entre une

douzaine de dimanches, non la lettre, mais la substance de la plupart de ces ouvrages; et il a dit souvent depuis que ces heures avaient été les plus belles de sa vie. Il s'y mêlait je ne sais quel attrait de mystère romanesque qui rendait plus suave la poésie de certains livres et plus solennelle la gravité de certains autres. Mais ce qui le captiva le plus, ce fut tout ce qui avait un rapport philosophique avec l'histoire des législations. Il y cherchait avec avidité le grand secret de l'organisation de la société en castes diverses, et il se confirmait dans les idées qu'il avait acquises précédemment en lisant des abrégés et en recevant, quoique d'un peu loin, le choc des impressions politiques. Quelle étendue de connaissances, quelle supériorité d'idées n'eût-il pas acquises à cette époque s'il eût eu du temps et des livres à discrétion! mais il ne fallait pas négliger le travail, et au bout de quelques séances nocturnes dans le cabinet de la tourelle, Pierre s'était aperçu qu'il avait la tête pesante et les bras engourdis le lendemain. Il jugea donc nécessaire de s'interdire ces douceurs intellectuelles durant la semaine, d'autant plus qu'il mettait un excessif amour-propre à ne laisser dans le cabinet aucune trace des pas poudreux de l'ouvrier. Je ne sais à quel chagrin il se fût livré s'il eût terni de ses doigts humides les marges satinées de ces beaux livres. Quelle était sa fantaisie secrète en nourrissant cette crainte frivole? Il eût été bien embarrassé de vous le dire alors. Des pensées vagues, étranges, irrésistibles, fermentaient dans son sein. Il sentait en lui une noblesse de nature plus pure et plus exquise que toutes les illustrations acquises et consacrées par les lois du monde. Il était forcé à toute heure d'étouffer les élans d'une organisation quasi princière dans l'enveloppe d'un manœuvre. Il s'y résignait avec une force et une égalité d'âme qui caractérisaient d'autant plus cette grandeur innée. Mais durant ces heures

de mystérieuse étude, assis avec noblesse sur les coussins d'un sofa de velours, il contemplait un paysage admirable dont il sentait la poésie se révéler à lui à mesure que les descriptions des poëtes lui traduisaient l'art divin dont la création est l'expression visible. Dans ces moments-là Pierre Huguenin se sentait le roi du monde; mais lorsqu'il retrouvait sur son front pensif, sur ses mains sèches et meurtries, les éternels stigmates de sa chaîne d'esclave, des larmes brûlantes coulaient de ses yeux. Puis il tombait à genoux, étendait ses bras vers le ciel, et lui demandait patience pour lui-même, justice pour tous ses frères, abandonnés sur la terre à l'ignorance et à l'abrutissement de la misère.

Aux émotions violentes et profondes de l'histoire succédèrent un charme ineffable et des transports d'imagination, lorsque les premiers romans de Walter Scott lui tombèrent sous la main. Vous saurez bientôt comment ce plaisir si pur lui devint dangereux, et combien il subit l'influence de cette dernière lecture.

## CHAPITRE V.

Un fâcheux incident interrompit les travaux de l'atelier au moment où ils allaient le mieux. Un des meilleurs apprentis du père Huguenin se démit l'épaule en tombant d'une échelle; et, comme un malheur n'arrive jamais seul, le père Huguenin s'enfonça dans le pouce un éclat de bois qui le mit hors de travail. M. Lerebours lui prodigua de gracieuses condoléances pendant un jour ou deux; mais quand il vit que l'apprenti était retourné chez ses parents pour se faire soigner, et quand le médecin du village eut visité la main du vieux menuisier, et décrété qu'il fallait quinze jours de repos à cette blessure,

l'intraitable économe parla de faire commencer l'escalier par d'autres entrepreneurs. Ce fut une crainte mortelle pour le père Huguenin, qui mettait encore plus d'amour-propre que d'intérêt personnel à rester seul chargé de tout le travail. Il voulut se remettre à l'ouvrage; mais le mal s'envenima, et de nouveau il fallut s'interrompre. Le médecin menaçait de couper le doigt, la main, le bras peut-être, si on persistait.

— Coupez-moi donc la tête tout de suite! dit le père Huguenin, en jetant son ciseau avec désespoir sur le plancher, et il alla s'enfermer chez lui de colère et de douleur.

— Mon père, lui dit Pierre à l'heure de la veillée, il faut prendre un parti. Vous ne pouvez travailler d'ici à plusieurs semaines sans compromettre votre santé, votre vie peut-être. Guillaume était votre meilleur ouvrier; il lui faut deux mois, au moins, pour se rétablir. Me voilà seul avec des jeunes gens zélés sans doute, mais inexpérimentés, et manquant des connaissances nécessaires pour un travail de cette importance. Moi-même je ne vous cache pas que, forcé depuis plusieurs jours à travailler pour trois, je sens mes forces décroître; mon appétit s'en va, le sommeil m'abandonne. Je puis tomber malade; j'irai tant que je pourrai, sans plaindre ma peine, vous le savez bien; mais il arrive toujours un moment où la fatigue nous surmonte, et alors M. Lerebours, à supposer qu'il prenne patience jusque-là, sera bien fondé à nous remplacer.

— Que veux-tu! le sort nous en veut! répondit le père Huguenin avec un profond soupir, et quand le diable se met après les pauvres gens, il faut qu'ils succombent.

— Non, mon père, le sort n'en veut à personne; et quant au diable, s'il est vrai qu'il soit méchant, il est certain qu'il est lâche. Vous ne succomberez pas si vous vou-

lez m'écouter. Il nous faut deux bons ouvriers, et tout ira bien.

— Et où les prendras-tu? les maîtres menuisiers des environs voudront-ils nous céder les leurs? Quand ils sont bons, on n'en a jamais de reste; et s'ils sont mauvais, on en a toujours de trop. Proposerai-je à un de ces maîtres de se mettre de moitié avec moi? Dans ce cas-là, j'aime autant me retirer tout à fait. A quoi bon prendre la peine s'il faut partager l'honneur?

— Aussi faut-il que l'honneur vous reste en entier, répondit le jeune menuisier, qui connaissait bien le faible de son père; il ne faut vous associer avec personne. Seulement je vais vous chercher deux ouvriers, et des meilleurs, je vous en réponds; laissez-moi faire.

— Mais, encore un coup, où les pêcheras-tu? s'écria le père Huguenin.

— J'irai les embaucher à Blois, répondit Pierre.

Ici le vieillard fronça le sourcil d'une étrange manière, et son visage prit une expression de reproche si sévère, que Pierre en fut interdit.

— C'est bien! reprit le père Huguenin après un silence énergique, voilà où tu voulais en venir. Il te faut des compagnons du *Tour de France*, des *enfants du Temple*, des sorciers, des libertins, de la canaille de grands chemins? Dans quel *Devoir* les choisiras-tu? car tu ne m'as pas fait l'honneur de me dire à quelle société diabolique tu es affilié, et je ne sais pas encore si je suis le père d'un *loup*, d'un *renard*, d'un *bouc* ou d'un *chien* [1]?

— Votre fils est un homme, dit Pierre en reprenant courage, et soyez sûr, mon père, que personne ne lui adressera jamais un terme méprisant; je savais bien que

1. Appellations diverses que les sociétés de compagnons de divers métiers se donnent les unes aux autres.

j'allais encourir votre colère en vous parlant d'embaucher des compagnons; mais je me flatte que vous y réfléchirez, et qu'un injuste préjugé ne vous empêchera pas de recourir au seul moyen qui vous reste de garder l'entreprise du château.

— En vérité, voilà qui est étrange! et je vois bien que toute cette feinte douceur cachait de mauvais desseins contre moi. Les *dévorants* vont donc entrer chez moi par la fenêtre! car certainement je leur fermerai la porte au nez; Dieu sait s'ils ne m'égorgeront pas dans mon lit, comme ils s'égorgent les uns les autres au coin des bois et dans les cabarets.

En parlant ainsi, le père Huguenin élevait la voix, et, sans songer à sa main malade, il frappait sur la table de toutes ses forces.

— A qui donc en avez-vous? dit en entrant le maître serrurier son voisin, attiré par le bruit; voulez-vous renverser la maison, et n'avez-vous pas de honte à votre âge de faire un pareil vacarme? Voyons, jeune homme, est-ce vous qui *obstinez* votre père? ce n'est pas bien, cela! La jeunesse est une gâchette qui doit obéir au grand ressort de l'âge mûr.

Quand Pierre eut exposé le fait au père Lacrête, celui-ci se prit à rire.

— Ah! ah! dit-il en se retournant vers son compère, je te reconnais bien là, vieux fou de voisin, avec ta rancune contre les compagnons? Que diable t'ont-ils fait, ces bons compagnons? Est-ce qu'ils t'ont battu parce que tu ne voulais pas *toper?* Est-ce qu'ils ont mis ta boutique en interdit parce que tu ne sais pas *hurler?* Tu as pourtant la voix assez forte et le poing assez lourd pour avoir les talents requis. Ma foi, je te trouve bien sot d'aller ainsi contre les usages; et quant à moi, je regrette bien de n'avoir pas une trentaine d'années de moins sur les épaules;

j'irais me faire recevoir dans quelque société, car il paraît que les plus forts y font de bons repas aux dépens des plus poltrons, et qu'ensuite on évoque le diable dans un cimetière, ou la nuit entre quatre chemins. Le diable vient avec des légions de dix mille diablotins, et cela doit être curieux à voir. Quand je pense qu'il y a soixante ans passés que j'entends parler du diable et que je n'ai jamais pu réussir à le rencontrer! Voyons, Pierre, tu le connais, toi qui es reçu compagnon; dis-moi un peu comment il est fait?

— Est-il possible, dit Pierre en riant, que vous croyiez à de telles folies, voisin?

— Je n'y crois pas tout à fait, répondit le serrurier avec une bonhomie maligne; mais enfin, j'y crois un peu. Je ne peux pas oublier la peur que j'avais quand j'étais tout jeune et que j'entendais sur la montagne de Valmont, où je travaillais alors comme forgeron avec mon père, les cris singuliers et les hurlements effroyables qu'on appelait la chasse de nuit ou le sabbat. Je me cachais tout tremblant dans la paille de mon lit, et mon père me disait : Allons, allons, dormez, petit! ce sont les loups qui hurlent dans la forêt. — Mais il y en avait d'autres qui disaient : Ce sont les compagnons charpentiers qui reçoivent un nouveau frère dans leur corps, et ils lui font signer un pacte avec le diable; celui qui restera éveillé jusqu'à une heure du matin verra Satan passer dans le ciel sous la forme d'une grande équerre de feu. — Vraiment, je le croyais si bien que, tout en me mourant de peur, je grillais d'envie de le voir; mais je ne pouvais jamais m'empêcher de m'endormir avant l'heure, car la fatigue était plus forte que la curiosité. Mais, voyez un peu! depuis qu'on m'a dit que les serruriers avaient un Devoir, je commence à penser que tout cela n'est pas si sorcier, et peut être bon à quelque chose.

— Et à quoi bon? s'écria le père Huguenin de plus en plus courroucé. Vraiment, vous me faites sortir de moi! Dirait-on pas qu'il va étudier la *franche maçonnerie* des compagnons, à son âge?

— Oui, à mon âge, je voudrais m'y instruire, répondit le père Lacrête, qui était taquin et têtu comme un vrai serrurier; et si vous voulez savoir à quoi cela est bon, je vous dirai que cela sert à s'entendre, à se connaître, à se soutenir les uns les autres, à s'entr'aider, ce qui n'est pas si fou ni si mauvais.

— Et moi je vais vous dire à quoi cela leur sert, reprit le père Huguenin avec indignation: à s'entendre contre vous, à se faire connaître les uns aux autres les moyens de vous soutirer votre argent, à se soutenir pour faire tomber votre crédit, enfin à s'entr'aider pour vous ruiner.

— Ils sont donc bien fins, poursuivit le voisin; car je ne m'aperçois pas de tout cela, et pourtant je ne passe pas d'année sans en embaucher deux ou trois. Je n'ai jamais une commande un peu *conséquente* dans le château, sans aller chercher à la ville quelque bon garçon bien intelligent, bien adroit, bien gai surtout, car moi, j'aime la gaieté! Ces gaillards-là ont toujours de belles chansons pour nous réjouir les oreilles et nous donner courage quand nous tapons en cadence sur nos enclumes. Ils sont braves comme des lions, travaillent mieux que nous, savent toutes sortes d'histoires, racontent leurs voyages, et vous parlent de tous les pays. Cela me rajeunit, cela me fait vivre. Eh! eh! père Huguenin, vos cheveux ont blanchi plus vite que les miens, parce que vous avez gardé votre morgue de vieux maître et que vous n'avez jamais voulu frayer avec la jeunesse.

— La jeunesse doit vivre avec la jeunesse, et quand les vieux veulent partager ses divertissements, elle les raille et les méprise. Vous avez fait de belles affaires, à fré-

quenter les compagnons, n'est-il pas vrai? Au lieu de former de ces bons apprentis qui travaillent pour vous tout en vous payant, vous trouvez votre profit (un singulier profit!) à payer et à nourrir de grands coquins qui vous font passer pour un ignorant et qui vous ruinent.

— S'ils me font passer pour un ignorant, c'est que je le suis apparemment; et s'ils me ruinent, c'est que je veux bien me laisser faire. Et si cela m'amuse, moi, de manger au jour le jour ce que je gagne? Je n'ai pas d'enfants. N'ai-je pas le droit de mener joyeuse vie avec ces enfants d'adoption que j'aime et qui m'aident à enterrer l'ennui de la solitude et le souci des années?

— Vous me faites pitié, répondit le père Huguenin en haussant les épaules.

Quand les deux compères se furent bien querellés, ils s'aperçurent que Pierre, au lieu de prendre plaisir à se voir soutenu par le voisin, avait été se coucher tranquillement. Cette conduite prudente d'une part, de l'autre les contradictions hardies du voisin qui épuisèrent toute la colère du père Huguenin en une séance, enfin la nécessité de prendre un parti, firent réfléchir le vieux menuisier, et le lendemain il dit à son fils : — Allons, va-t'en à la ville et amène-moi des ouvriers. Prends ceux que tu voudras, pourvu qu'ils ne soient pas Compagnons.

Cette autorisation contradictoire fut comprise de Pierre. Il savait que son père cédait souvent en fait, sans jamais céder en paroles. Il prit sa canne, partit pour Blois, décidé à embaucher les premiers bons Compagnons qu'il trouverait, et à les faire passer pour des apprentis non agrégés s'il retrouvait son père aussi mal disposé que de coutume contre les sociétés secrètes.

## CHAPITRE VI.

Tandis que Pierre Huguenin cheminait pédestrement par les coursières fleuries, si bien connues des ouvriers nomades, qui coupent la France dans toutes ses directions à vol d'oiseau, une lourde berline de voyage roulait en soulevant des flots de poussière sur la grande route de Blois à Valençay. Ce n'était rien moins que la famille de Villepreux qui approchait de son château avec une imposante rapidité.

Il n'est pas besoin de dire que le bouillant économe, en proie depuis huit jours à de fortes émotions, était parti ce jour-là sur son bidet gris de fer pour aller au-devant de la famille. Il était vivement contrarié de ce retour annoncé d'abord pour le courant de l'automne, et puis décrété plus récemment pour le commencement de l'été. Il ne comprenait pas que le comte son vieux maître pût lui jouer (c'était son expression) un tour semblable. Rien n'était suffisamment préparé pour le recevoir. Le temps avait manqué; car il n'eût pas fallu moins de six mois à M. Lerebours pour faire les choses comme il l'entendait, et il n'en avait eu que trois. Aussi était-il en proie à une noire mélancolie, tout en marchant au petit trot à la rencontre de ses maîtres. Sa main laissait flotter les rênes sur le cou de son bidet, qui baissait la tête d'un air non moins accablé que lui. — Hélas ! se disait M. Lerebours, la chapelle n'est pas réparée. Il y a plus de la moitié de l'ouvrage à faire, la maison sera pleine de poussière, M. le comte aura sa toux le matin et son humeur s'en ressentira. Le bruit des ouvriers importunera mademoiselle. Pourra-t-elle seulement travailler dans son cabinet favori ? Et si, du moins, cette maudite porte était réparée ! Mais non, rien ! pas

un ouvrier pour la replacer. Il faut que le père Lacrête soit ivre dès le matin, et que le fils Huguenin se soit mis en route pour aller Dieu sait où, un jour comme aujourd'hui! Ah! les insouciants manœuvres! Peuvent-ils se douter seulement des chagrins et des anxiétés qui rongent jour et nuit la cervelle d'un intendant tel que moi?

Il était en proie à ces réflexions déchirantes lorsque le galop d'un autre bidet, plus rapide et plus vigoureux que le sien, le tira de sa rêverie. Le bidet gris de fer dressa l'oreille et hennit d'aise en reconnaissant les émanations d'un certain bidet noir qui appartenait au fils de son maître. Le front de l'économe s'éclaircit un peu à l'approche de son cher Isidore, l'employé aux ponts et chaussées.

— Je commençais à craindre que tu n'eusses pas reçu ma lettre, dit le père.

— Je l'ai reçue ce matin même, répondit le fils; votre messager m'a trouvé à deux lieues d'ici sur la route nouvelle, et fort occupé avec l'ingénieur, qui est un ignorant fieffé et qui ne peut faire un pas sans moi. Je lui ai demandé deux jours de congé qu'il a eu bien de la peine à m'accorder; car en vérité je ne sais comment il va se tirer d'affaire sans mes conseils. J'ai insisté; je n'avais garde de manquer à mon devoir envers la famille, et surtout je suis impatient comme tous les diables de revoir Joséphine et Yseult; elles doivent être bien changées! Joséphine sera toujours jolie, j'imagine! Quant à Yseult, elle va être bien contente de me voir!

— Mon fils, dit l'intendant en faisant allonger le trot à sa monture, j'ai deux objections à vous faire: d'abord, quand vous parlez de ces deux dames, vous ne devez pas nommer la cousine la première; et ensuite, quand vous parlez de la fille de M. le comte, vous ne devez pas dire Yseult tout court; vous ne devez même pas dire mademoiselle Yseult; vous devez dire tout au plus mademoiselle

de Villepreux ; vous devez dire en général *mademoiselle*.

— Et pourquoi donc cela? reprit l'employé aux ponts et chaussées. Est-ce que je ne l'ai pas toujours appelée ainsi sans que personne ait songé à le trouver mauvais? Est-ce que, il y a quatre ans encore, nous n'avons pas joué à colin-maillard et à la cligne-musette ensemble? Je voudrais bien qu'elle fît la bégueule avec moi ! Vous allez voir qu'elle va m'appeler Isidore tout court : par conséquent....

— Par conséquent, mon fils, vous devez vous tenir à votre place, vous rappeler que mademoiselle n'est plus une enfant, et que, depuis quatre ans que vous ne l'avez vue, elle vous a sans doute parfaitement oublié. Vous devez surtout ne jamais oublier, vous, qui elle est, et qui vous êtes.

Ennuyé des représentations de son père, M. Isidore haussa les épaules, se mit à siffler, et pour couper court, donna de l'éperon à son cheval qui prit le galop, couvrit de poussière les habits neufs de l'économe, et l'eut bientôt laissé loin derrière lui.

Nous n'avons rapporté cet entretien que pour montrer au lecteur perspicace la suffisance et la grossièreté qui étaient les faces les plus saillantes du caractère de M. Isidore Lerebours. Ignorant, envieux, borné, bruyant, emporté et intempérant, il couronnait toutes ces qualités heureuses par une vanité insupportable et une habitude de hâbleries sans pudeur. Son père souffrait de ses inconvenances sans savoir les réprimer, et, vain lui-même jusqu'à l'excès, n'en persistait pas moins à croire Isidore un homme plein de mérite et destiné à faire son chemin par la seule raison qu'il était son fils. Il attribuait son étourderie à la fougue d'un tempérament trop généreux, et il ne pouvait se lasser d'admirer en lui-même les gros muscles et la pesante carrure de cet Hercule aux cheveux

crépus, aux joues cramoisies, à la voix tonnante, au rire éclatant et brutal.

Isidore arriva à la poste la plus voisine du château vingt minutes avant son père. C'était là que la famille devait relayer pour la dernière fois. Son premier soin fut de demander une chambre dans l'auberge et de défaire sa valise pour mettre ordre à sa toilette. Il endossa la veste de chasse la plus ridicule du monde, quoiqu'il l'eût fait copier sur celle d'un jeune élégant de bonne maison avec lequel il avait couru le renard dans les bois de Valençay. Mais ce vêtement court et dégagé devenait grotesque sur une taille carrée et déjà chargée d'embonpoint. Sa chemise de percale rose, sa chaîne d'or garnie de breloques, le nœud arrogant de sa cravate, ses gants de daim blanc crevassés par l'exubérance d'une peau rouge et gonflée, tout en lui était déplaisant, impertinent et vulgaire.

Il n'en était pas moins content de sa personne, et pour se mettre en verve, il commença par embrasser la servante de l'auberge; puis il battit son cheval à l'écurie, jura à casser toutes les vitres du village, et avala plusieurs bouteilles de bière entrecoupées de verres de rhum, tout en débitant ses gasconnades accoutumées aux oisifs de l'endroit qui l'écoutaient, les uns avec admiration, les autres avec mépris.

Enfin, vers le coucher du soleil, on entendit claquer les fouets des postillons sur la hauteur; M. Lerebours courut à l'écurie faire harnacher les chevaux qui devaient au plus vite conduire avant la nuit l'illustre famille à son gîte seigneurial. Lui-même fit brider son bidet, afin d'être prêt à escorter ses maîtres; et le front tout en sueur, le cœur palpitant d'émotion, il se trouva sur le seuil de l'hôtellerie au moment où la berline s'arrêta.

— Allons vite, les chevaux! cria d'une voix encore ferme le vieux comte en s'avançant à la portière. — Ah!

vous voilà, monsieur Lerebours? J'ai bien l'honneur de vous saluer. Vous me faites honneur; pas trop bien, et vous-même? Voilà ma fille! Charmé de vous revoir! Ayez la bonté de nous faire vite amener les chevaux.

Tel fut l'accueil bref et poliment ennuyé du comte, où les réponses attendaient à peine les demandes. Les chevaux attelés, on allait repartir sans faire la moindre attention à M. Isidore, qui se tenait debout auprès de son père, lançant des regards effrontés dans la voiture, si le postillon ne se fût fait attendre, suivant l'usage; alors une petite tête brune et pâle, d'une expression assez fine, sortit à demi de la voiture, et reçut d'un air froidement étonné le salut familier de l'employé aux ponts et chaussées.

— Qu'est-ce que ce garçon-là? dit le comte en toisant Isidore.

— C'est mon fils, répondit l'intendant d'un air humble et triomphant en dessous.

— Ah! ah! c'est Isidore! Je ne te reconnaissais pas, mon garçon. Tu as bien grandi, bien grossi! Je ne t'en fais pas mon compliment. A ton âge il faut être plus élancé que cela. As-tu fini par apprendre à lire?

— Oh oui! monsieur le comte, répondit Isidore, attribuant l'appréciation rapide que le comte faisait de son physique et de son moral à la bienveillance railleuse qu'il lui connaissait: je suis *employé*, j'ai fini mes études depuis longtemps.

— En ce cas, dit le comte, tu es plus avancé que Raoul, qui n'a pas terminé les siennes.

En parlant ainsi, le vieux comte désignait son petit-fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, assez étiolé et d'une physionomie insignifiante, qui, pour mieux voir le pays, était grimpé sur le siége à côté du valet de chambre. Isidore jeta un regard vers son ancien compagnon d'enfance, et ils échangèrent un salut en soulevant leurs cas-

quettes respectives. Isidore fut mortifié de voir que la sienne était de coutil, tandis que celle du jeune vicomte était de velours, et il se promit d'en faire faire une semblable dès le lendemain, se réservant d'y ajouter un gland d'or.

— Eh bien! où est donc le postillon? demanda le comte avec impatience.

— Appelez donc le postillon, cria le valet de chambre.

— Il est incroyable que le postillon se fasse attendre! vociféra M. Lerebours en se démenant à froid pour faire preuve de zèle.

Pendant ce temps, Isidore passait à l'autre portière afin de regarder la jolie marquise Joséphine des Frenays, nièce du comte de Villepreux. Elle seule fut affable pour lui, et cet accueil lui donna plus de hardiesse encore.

— Mademoiselle Yseult ne se souvient pas de moi? dit-il en s'adressant à mademoiselle de Villepreux, après avoir échangé quelques mots avec Joséphine.

La pâle Yseult le regarda fixement d'un air indéfinissable, lui fit une légère inclination de tête, et reporta les yeux sur le livre de poste qu'elle consultait.

— Nous avons fait autrefois de belles parties de barres dans le jardin, reprit Isidore avec la confiance de la sottise.

— Et vous n'en ferez plus, répondit le vieux comte d'un ton glacial, ma petite-fille ne joue plus aux barres. — Allons! postillon, cent sous de guides, ventre à terre!

— Pour un homme qui a tant d'esprit, se dit Isidore stupéfait en regardant courir la berline, voilà une parole bien oiseuse. Je sais bien que sa petite-fille ne doit plus jouer aux barres. Est-ce qu'il croit que j'y joue encore, moi?

Remonter sur son bidet et suivre la voiture, fut pour Lerebours père l'affaire d'un instant. S'il était parfois troublé, irrésolu à la veille de l'événement, on le retrouvait toujours à la hauteur de sa position dans les grandes

choses. Il prit donc résolument le galop, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, non plus qu'à son bidet.

— Le *Solognot* de votre papa court bien! dit le garçon d'écurie en amenant à Isidore, d'un air demi-niais, demi-narquois, son bidet noir.

— Mon *Beauceron* court mieux, répondit Isidore en lui jetant une pièce de monnaie d'une manière méprisable qu'il croyait méprisante, et il fit mine d'enfourcher le bidet; mais le Beauceron, qui avait ses raisons pour n'être pas de bonne humeur, commença à reculer et à détacher des ruades de mauvais augure. Isidore l'ayant brutalisé sur nouveaux frais, il fallut bien se soumettre; mais Beauceron, en sentant l'éperon lui déchirer le flanc, partit comme un trait, l'oreille couchée en arrière et le cœur plein de vengeance.

— Prenez garde de tomber, pas moins! cria le garçon d'écurie, en faisant sauter dans le creux de sa main la mince monnaie qu'il venait de recevoir.

Isidore, emporté par Beauceron, passa auprès de la berline avec le fracas de la foudre. Les chevaux de poste en furent effrayés et se jetèrent un peu de côté, ce qui tira le vieux comte de sa rêverie et mademoiselle Yseult de sa lecture.

— Ce butor va se casser la mâchoire, dit M. de Villepreux avec indifférence.

— Il nous fera verser, répondit Yseult avec le même sang-froid.

— Il n'a pas changé à son avantage, ce jeune homme, dit la marquise avec un ton de bonté compatissante qui fit sourire sa compagne.

Isidore, arrivé à une côte assez rude, ralentit son cheval afin d'attendre la voiture. Il n'était pas fâché de se montrer aux dames sur cette vigoureuse bête qui le se-

couait impétueusement et qu'il se flattait de faire caracoler à la portière du côté d'Yseult.

— Cette petite pimbêche a été fort sotte avec moi tout à l'heure, se disait-il; elle croit pouvoir me traiter comme un enfant; il est bon de lui montrer que je suis un homme, et tout à l'heure, en me voyant passer bride abattue, elle a dû faire quelques réflexions sur ma bonne mine.

La voiture gagnait aussi la côte, et montait au pas. Le comte, penché à la portière, adressait quelques questions à son intendant : c'était le moment pour Isidore de briller du côté des demoiselles, qui précisément le regardaient. Beauceron, toujours fort contrarié, secondait, sans le vouloir, les intentions de son maître en roulant de gros yeux et s'encapuchonnant d'un air terrible. Mais un incident inattendu changea bien fatalement l'orgueil du cavalier en colère et en confusion. Le Beauceron, battu par lui dans l'écurie et ne sachant à qui s'en prendre, avait mordu la Grise, une pauvre vieille jument fort paisible qui se trouvait maintenant attelée en troisième à la berline. La Grise ne sentit pas plus tôt le Beauceron passer et repasser auprès d'elle, que son ressentiment s'éveilla. Elle lui lança un coup de pied auquel le bidet voulut riposter; Isidore trancha le différend en appliquant à sa monture de vigoureux coups de cravache à tort et à travers; le Beauceron hors de lui se cabra si furieusement que force fut au cavalier de se prendre aux crins; le postillon, impatienté des distractions de la Grise, allongea un coup de fouet qui atteignit le Beauceron; celui-ci perdit patience : et de sauts en écarts, de soubresauts en ruades réitérées, le vaillant Isidore fut désarçonné et disparut dans la poussière.

— Voilà ce que j'attendais! dit le comte avec son calme imperturbable.

M. Lerebours courut ramasser son fils, la bonne Joséphine devint pâle, la voiture allait toujours.

— S'est-il tué? demanda le comte à son petit-fils qui, du haut du siége, en se retournant, voyait la piteuse figure d'Isidore.

— Il ne s'en porte que mieux! répondit le jeune homme en riant.

Le valet de chambre et le postillon en firent autant, surtout quand ils virent Beauceron, débarrassé de son fardeau et bondissant comme un cabri, passer auprès d'eux et gagner le large au grand galop.

— Arrêtez! dit le comte; cet imbécile est peut-être écloppé de l'aventure.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! s'empressa de crier M. Lerebours en voyant la voiture arrêtée; il ne faut pas que M. le comte se retarde.

— Mais si fait! dit le comte, il doit être *moulu*, et d'ailleurs le voilà à pied; car, au train dont va le cheval, il aura gagné l'écurie avant son maître. Allons, mon fils va rentrer dans la voiture, et le vôtre montera sur le siége.

Isidore tout rouge, tout sali, tout ému, mais s'efforçant de rire et de prendre l'air dégagé, s'excusa; le comte insista avec ce mélange de brusquerie et de bonté qui était le fond de son caractère.

— Allons, allons, montez! dit-il d'un ton absolu, vous nous faites perdre du temps.

Il fallut obéir. Raoul de Villepreux entra dans la berline, et Isidore monta sur le siége, d'où il eut le loisir de voir courir son cheval dans le lointain. Tout en répondant, comme il pouvait, aux condoléances malignes du valet de chambre, il jetait à la dérobée un regard inquiet dans la voiture. Il s'aperçut alors que mademoiselle de Villepreux se cachait le visage dans son mouchoir. Avait-elle été

épouvantée de sa chute au point d'avoir des attaques de nerfs? On l'eût dit à l'agitation de toute sa personne, jusqu'alors si roide et si calme. Le fait est qu'elle avait été prise d'un fou-rire en le voyant reparaître, et, comme il arrive aux personnes habituellement sérieuses, sa gaieté était convulsive, inextinguible. Le jeune Raoul, qui, malgré sa nonchalance et le peu de ressort de son esprit, était persifleur de sang-froid comme toute sa famille, entretenait l'hilarité de sa sœur par une suite de remarques plaisantes sur la manière ridicule dont Isidore avait fait le plongeon. Le parler lent et monotone de Raoul rendait ces réflexions plus comiques encore. La sensible marquise n'y put tenir, malgré l'effroi qu'elle avait eu d'abord, et le rire s'empara d'elle comme de sa cousine. Le comte, voyant ces trois enfants en joie, renchérit sur les plaisanteries de son petit-fils avec un flegme diabolique. Isidore n'entendait rien, mais il voyait rire Yseult qui, renversée au fond de la voiture, n'avait plus la force de s'en cacher. Il en fut si amèrement blessé, que dès cet instant il jura de l'en punir, et une haine implacable contre cette jeune personne s'alluma dans son âme vindicative et basse.

## CHAPITRE VII.

Cependant Pierre Huguenin marchait toujours vers Blois par la traverse, tantôt sur la lisière des bois inclinés au flanc des collines, tantôt dans les sillons bordés de hauts épis. Quelquefois il s'asseyait au bord d'un ruisseau, pour laver et rafraîchir ses pieds brûlants, ou à l'ombre d'un grand chêne, au coin d'une prairie, pour prendre son repas modeste et solitaire. Il était excellent piéton et ne redoutait ni la chaleur ni la fatigue ; et pourtant il abrégeait avec peine ces haltes délicieuses au sein d'une solitude

agreste et poétique. Un monde nouveau s'était révélé à lui depuis ses dernières lectures. Il comprenait la mélodie d'un oiseau, la grâce d'une branche, la richesse de la couleur et la beauté des lignes d'un paysage. Il pouvait se rendre compte de ce qu'il avait senti jusqu'alors confusément, et la nouvelle puissance dont il était investi lui créait des joies et des souffrances inconnues. — A quoi me sert, se disait-il souvent, de n'être plus le même dans mon esprit, si ma position ne doit pas changer? Cette belle nature, où je ne possède rien, me sourit et m'enivre aussi bien que si j'étais un des princes qui l'oppriment. Je n'envie pas la gloire d'étendre et de marquer mes domaines sur sa face mutilée; mais si je me contente d'une tranquille contemplation, si je demande seulement à repaître mes sens des parfums et des harmonies qui émanent d'elle, cela même ne m'est point permis. Travailleur infatigable, il faut que, de l'aube à la nuit, j'arrose de mes sueurs un sol qui verdira et fleurira pour d'autres yeux que les miens. Si je perds une heure par jour à sentir vivre mon cœur et ma pensée, le pain manquera à ma vieillesse, et le souci de l'avenir m'interdit la jouissance du présent. Si je m'arrête ici un instant de plus sous l'ombrage, je compromets mon honneur lié par un marché à la dépense incessante de mes forces, à l'entier sacrifice de ma vie intellectuelle. Allons, il faut repartir; ces réflexions même sont des fautes.

En rêvant ainsi, Pierre s'arrachait douloureusement à ces joies de la liberté; car pour l'artisan, la liberté, c'est le repos. Il n'en souhaite pas d'autre, et le plus laborieux est souvent celui qui éprouve ce besoin au plus haut degré. En raison de la distinction de sa nature, il doit maudire souvent la continuité d'une tâche forcée où son intelligence n'a même pas le temps de contempler et de mûrir l'œuvre de ses mains.

Il ne fallait pas plus de deux journées de marche au jeune menuisier pour se rendre à Blois. Il passa la nuit à Celles, dans une auberge de rouliers, et le lendemain, dès la pointe du jour, il se remit en route. La clarté du matin était encore incertaine et pâle, lorsqu'il vit venir à lui un homme de haute taille, ayant comme lui une blouse et un sac de voyage; mais à sa longue canne, il reconnut qu'il n'était pas de la même société que lui, qui n'en portait qu'une courte et légère. Il se confirma dans cette pensée, en voyant cet homme s'arrêter à une vingtaine de pas devant lui, et se mettre dans l'attitude menaçante du *topage*. — *Tope, coterie! quelle vocation?* s'écria l'étranger d'une voix de stentor. A cette interpellation, Pierre, à qui les lois de sa *Société* defendaient le *topage*, s'abstint de répondre, et continua de marcher droit à son adversaire; car, sans nul doute, la rencontre allait être fâcheuse pour l'un des deux. Telles sont les terribles coutumes du compagnonnage.

L'étranger, voyant que Pierre n'acceptait pas son défi, en conclut également qu'il avait affaire à un ennemi; mais comme il devait se mettre en règle, il n'en continua pas moins son interrogatoire suivant le programme. *Compagnon?* cria-t-il en brandissant sa canne. Comme il ne reçut pas de réponse, il continua: *Quel côté? quel devoir?* Et voyant que Pierre gardait toujours le silence, il se remit en marche, et, en moins d'une minute, ils se trouvèrent en présence.

A voir la force athlétique et l'air impérieux de l'étranger, Pierre comprit qu'il n'y aurait pas eu de salut pour lui-même si la nature ne l'eût doué, aussi bien que son adversaire, d'une taille avantageuse et de membres vigoureux. — Vous n'êtes donc pas ouvrier? lui dit l'étranger d'un ton méprisant dès qu'ils se virent face à face.

— Pardonnez-moi, répondit Pierre.

— En ce cas, vous n'êtes pas compagnon? reprit l'étranger d'un ton plus arrogant encore; pourquoi vous permettez-vous de porter la canne?

— Je suis compagnon, répondit Pierre avec beaucoup de sang-froid, et vous prie de ne pas l'oublier maintenant que vous le savez.

— Qu'entendez-vous par là? avez-vous dessein de m'insulter?

— Nullement, mais j'ai la ferme résolution de vous répondre si vous me provoquez.

— Si vous avez du cœur, pourquoi vous soustrayez-vous au topage?

— J'ai apparemment des raisons pour cela.

— Mais savez-vous que ce n'est pas la manière de répondre? Entre compagnons on se doit la déclaration mutuelle de la profession et de la société. Voyons, ne sauriez-vous me dire à qui j'ai affaire, et faut-il que je vous y contraigne?

— Vous ne sauriez m'y contraindre, et il suffit que vous en montriez l'intention pour que je refuse de vous satisfaire.

L'étranger murmura entre ses dents : — Nous allons voir ! et il serra convulsivement sa canne entre ses mains. Mais au moment d'entamer le combat, il s'arrêta, et son front s'obscurcit comme traversé d'un souvenir sinistre. — Écoutez, lui dit-il, il n'est pas besoin de tant dissimuler, je vois que vous êtes un *gavot.*

— Si vous m'appelez gavot, répondit Pierre, je suis en droit de vous dire que je vous connais pour un *dévorant*, et telles sont mes idées, que je ne reçois pas plus votre épithète comme une injure que je ne prétends vous injurier en vous donnant l'épithète qui vous convient.

— Vous voulez politiquer, repartit l'étranger, et je vois à votre prudence que vous êtes un vrai fils de Salomon.

Eh bien ! moi, je me fais gloire d'être du Saint Devoir de Dieu, et par conséquent je suis votre supérieur et votre ancien ; vous me devez le respect, et vous allez faire acte de soumission. A cette condition les choses se passeront tranquillement entre nous.

— Je ne vous ferai aucune soumission, répondit Pierre, fussiez-vous maître Jacques en personne.

— Tu blasphèmes ! s'écria l'étranger ; en ce cas tu n'appartiens à aucune société constituée. Tu n'as pas de *Devoir*, ou bien tu es un révolté, un indépendant, un *Renard de liberté*, ce qu'il y a de plus méprisable au monde.

— Je ne suis rien de tout cela, répondit Pierre en souriant.

— Gavot, gavot, en ce cas ! s'écria l'étranger en frappant du pied. Écoutez, qui que vous soyez, *Coterie*, *Pays* ou *Monsieur*, vous n'avez pas envie de vous battre, ni moi non plus ; et j'aime à croire que ce n'est pas plus poltronnerie de votre part que de la mienne. Je sais qu'il est parmi les gavots des gens assez courageux, et que la prudence n'est pas chez tous, sans exception, un faux semblant de sagesse pour cacher le manque de cœur. Quant à moi, vous ne supposerez pas que je sois un lâche quand je vous aurai dit mon nom, et je vais vous le dire, vous n'êtes peut-être pas sans avoir entendu parler de moi *sur le tour de France*. Je suis Jean Sauvage, dit *La terreur des gavots, de Carcassonne.*

— Vous êtes, dit Pierre Huguenin, tailleur de pierres, *compagnon passant*. J'ai entendu parler de vous comme d'un homme brave et laborieux ; mais on vous reproche d'être querelleur et d'aimer le vin.

— Et si vous connaissez si bien mes défauts, reprit Jean Sauvage, vous devez savoir aussi la malheureuse aventure qui m'est arrivée à Montpellier, avec un jeune

homme qui s'était avisé de vouloir me dire mes vérités.

— Je sais que vous l'avez tellement maltraité qu'il en est resté estropié; et que, si les compagnons des deux partis n'eussent eu la générosité de garder le secret sur cette affaire, l'autorité vous en eût fait cruellement repentir, au défaut de votre conscience.

Le Dévorant, outré de la liberté avec laquelle Pierre lui parlait, devint pâle de rage et leva de nouveau sa canne. Pierre, saisissant la sienne, attendait avec une bravoure froide et réfléchie l'explosion de cette fureur. Mais tout à coup le tailleur de pierres laissa retomber sa canne, et son visage prit une expression noble et douloureuse.

— Sachez, monsieur, dit-il, que j'ai bien expié un moment de délire; car si je suis bouillant et irritable, sachez que je ne suis pas une bête brute, un animal cruel, comme il plaît sans doute à vos gavots de le faire croire. J'ai pleuré amèrement ma faute, et j'ai tout fait pour la réparer. Mais le jeune homme que j'ai estropié n'en est pas moins hors d'état de travailler pour le reste de ses jours, et je ne suis pas assez riche pour nourrir son père, sa mère et ses sœurs, dont il était l'unique soutien. Voilà donc toute une famille malheureuse à cause de moi, et les secours que je lui envoie, en travaillant de toutes mes forces, ne suffisent pas à lui procurer l'aisance qu'elle aurait dû avoir. Car, moi aussi, j'ai des parents, et la moitié de ce que je gagne leur appartient. Voilà pourquoi, travaillant pour deux familles, je n'amasse rien pour moi-même; et l'on me fait passer pour ivrogne et dépensier sans se douter des efforts que j'ai faits pour me corriger, et du triomphe que j'ai remporté sur mes mauvais penchants. Maintenant que vous savez mon histoire, vous ne serez plus étonné de ce qui me reste à vous dire. J'ai fait serment de ne jamais chercher querelle à personne, et

de tout faire pour éviter de nouveaux malheurs. Cependant je ne puis me résigner à passer pour lâche, et l'honneur de mon Devoir, la gloire des enfants de Maître Jacques, doit l'emporter sur mes scrupules. Vous venez de me parler avec une assurance que je ne veux pas châtier et que je ne puis cependant pas subir. Consentez, non pas à me dire qui vous êtes, puisque vous semblez avoir des raisons pour le cacher; mais avouez au moins, par une simple déclaration, qu'*il n'y a qu'un Devoir*, et que ce Devoir est le plus ancien de tous.

— S'il n'y en a qu'un, répondit Pierre en souriant, il est évident qu'il n'en est pas de plus ancien; et si vous exigez que je reconnaisse le vôtre pour le plus ancien de tous, c'est me forcer à reconnaître qu'il n'est pas le seul.

Le Dévorant fut singulièrement mortifié de cette raillerie, et toute sa colère se ralluma.

— Je reconnais bien là, dit-il en se mordant les lèvres, l'insupportable dissimulation de votre société. Vous avez pourtant bien compris ma proposition, et vous voyez que je connais l'existence des faux Devoirs qui prennent insolemment le même titre que nous. Mais soyez sûr que nous n'y consentirons jamais, et que les Gavots cesseront de se dire compagnons du Devoir, ou qu'ils auront à se repentir de l'avoir fait.

— Ils ne se donnent pas ce nom, répondit Pierre; ils se nomment compagnons du *Devoir de liberté*, afin précisément qu'on ne les confonde pas avec vous autres Dévorants, qui n'êtes partisans d'aucune liberté, comme chacun sait.

— Et vous, vous êtes partisans de la liberté de voler le nom et les titres des autres. C'est de quoi il faudra pourtant vous abstenir. Nous vous ferons la guerre jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que vous vous soyez soumis à vous intituler *compagnons de liberté* tout simplement.

— Je vous avoue que si cela dépendait de moi, répondit Pierre, on ne se disputerait pas pour si peu de chose. Le mot de liberté est si beau qu'il me paraîtrait bien suffisant pour illustrer ceux qui le portent sur leur bannière. Mais je ne crois pas que les choses s'arrangent ainsi, tant que votre parti le réclamera avec des injures et des menaces. Ainsi, quant à ce qui me concerne, soyez sûr qu'aucun compagnon d'aucun Devoir que ce soit ne me contraindra jamais, par de tels moyens, à proclamer l'ancienneté et la supériorité de son parti sur un parti quelconque.

— Ah çà, vous n'êtes donc pas compagnon? Je vois que, depuis une heure, vous me raillez, et que vous n'avez de préférence pour aucune couleur. Cela me prouve que vous êtes un Indépendant ou un Révolté; peut-être même avez-vous été chassé de quelque société pour votre mauvaise conduite. Je saurai vous reconnaître, et s'il en est ainsi, vous démasquer en quelque lieu que je vous trouve.

— Toutes vos paroles sont hostiles, et pourtant je reste calme; vos discours respirent la haine et ne provoquent pas la mienne; vous me menacez et n'obtenez de moi qu'un sourire : quiconque, sans nous connaître, nous verrait ainsi, en présence l'un de l'autre, ne serait pas porté à vous considérer comme le plus noble et le plus sage des deux. Je ne comprends pas qu'au lieu de chercher votre gloire dans des paroles de malédiction et des actes de violence, vous ne la cherchiez pas dans des pratiques sages et des sentiments d'humanité.

—Vous êtes un beau parleur, à ce que je vois. Eh bien, soit; je ne hais pas les gens instruits, et j'ai cherché moi-même à secouer le poids de mon ignorance; j'ai orné ma mémoire des meilleures chansons de nos poëtes, et, quoique je n'accepte pas l'esprit des vôtres, je rends justice

aux talents de quelques-uns de vos chansonniers. Je sais que si nous avons *Va-sans-Crainte de Bordeaux*, *Vendôme-La Clef des cœurs*, et tant d'autres, vous avez *Marseillais-Bon accord*, *Bordelais-La Prudence*, *Bourguignon-La Fidélité*, *Nantais-Prêt à bien faire*, etc., qui ne sont pas sans talent. Mais j'ai reconnu avec chagrin, je l'avoue, qu'il était impossible d'être à la fois *auteur* et bon ouvrier. Il faut apprendre, pour rimer, bien des choses qui demandent du temps et qui en font perdre par conséquent. C'est à cause de vos belles paroles que je crains que vous ne soyez un homme perdu de dettes, ayant rompu son ban ou trahi son Devoir, un *brûleur*, en un mot.

— Cette crainte ne m'inquiète pas, répondit Pierre; nous nous rencontrerons peut-être ailleurs et dans des relations plus cordiales que vos manières actuelles n'en marquent le désir. Vous plaît-il maintenant de me laisser partir? je ne puis m'arrêter plus longtemps.

— Vous êtes un homme fort prudent, repartit l'obstiné tailleur de pierres; mais je le suis aussi, et ne me soucie pas de compromettre ma réputation en vous laissant continuer votre chemin de la sorte.

— Voulez-vous me dire en quoi une rencontre paisible avec un compagnon qui voyage pourrait nuire à votre honneur?

— Les Gavots sont si arrogants envers nous (surtout hors de notre présence) qu'ils ne manquent jamais de dire qu'ils ont fait baisser le ton à quelqu'un des nôtres en les rencontrant sur le *tour de France*. Quand ils n'ont pu faire preuve de courage en public, ils se vantent de prouesses qui n'ont pas eu de témoins.

— Les Dévorants ne se vantent-ils pas aussi quelquefois? N'avez-vous dans votre société ni imposteurs, ni faux braves? Vous êtes bien heureux, en ce cas.

— Sans doute, il y a partout de mauvaises têtes et de mauvaises langues; mais vous n'avez rien à craindre de mes propos, puisque vous me connaissez par mon nom, tandis que vous me refusez de me dire le vôtre. Qui me répondra de votre sincérité? Qui vous empêchera de dire à Blois, où vous allez sans doute: — J'ai rencontré sur mon chemin *La terreur des gavots*, *de Carcassonne*, et je l'ai humilié en paroles sans qu'il ait osé me répondre? ou bien: J'ai refusé le topage à un *compagnon passant*, et, comme il insistait, je lui ai fait mordre la poussière? Je me soucie peu de l'opinion de vos associés; mais je ne puis me passer de l'estime des miens. Et que penseraient-ils de moi si de pareils faits leur étaient rapportés? Déjà n'a-t-on pas cherché à me nuire? N'a-t-on pas dit que, depuis l'affaire de Montpellier, des remords exagérés avaient abattu mon courage? c'est pour cela que, malgré le chagrin que j'en éprouve, je suis forcé, pour garder mon honneur, à ne pas transiger avec vous autres. Voyons, finissons-en, faites-vous connaître.

— Mon nom ne vous donnera aucune garantie, répondit Pierre. Il n'est pas illustre comme le vôtre. Mais si mon silence engendre vos soupçons, je consens à parler, vous déclarant que je n'entends pas, en cela, me rendre à un ordre de votre part, mais au conseil de ma raison. Je me nomme Pierre Huguenin.

— Attendez donc! n'est-ce pas vous que l'on a surnommé *L'ami du trait*, à cause de vos connaissances en géométrie? N'avez-vous pas été premier compagnon à Nîmes?

— Précisément. Nous serions-nous rencontrés déjà?

— Non; mais vous quittiez cette ville comme j'arrivais, et j'ai entendu parler de vous. Vous êtes un habile menuisier, à ce qu'on dit, et un bon sujet; mais vous êtes un gavot, l'ami, un vrai gavot!

— Et vous, répondit Pierre Huguenin, je vous connais maintenant; vous êtes un homme de cœur. Vos remords pour l'affaire de Montpellier, et les secours que vous envoyez à la famille d'*Hippolyte le sincère*, me l'ont prouvé. Mais vous êtes rempli d'orgueil et de préjugés, et, si vous ne secouez pas ces liens misérables, vous vous préparerez bien d'autres regrets.

— Vous prononcez un nom qui réveille bien des souffrances, reprit Sauvage. Si on m'eût laissé faire, j'aurais abjuré mon nom, *La terreur des gavots*, pour un nom qui me passa par la tête dans ce temps-là. Je voulais m'appeler *Le cœur brisé*. Le Devoir ne le permit pas; et il fit bien, car on se serait moqué de moi.

— C'est possible; mais moi je vous estime pour en avoir eu la pensée.

— Si vous n'étiez pas de *Salomon*, vous ne seriez pas si touché de cela. Si j'avais tué un *renard du père Soubise*, vous y seriez fort indifférent, et pourtant je ne me le reprocherais pas moins.

— Je vous trouverais aussi coupable de l'avoir fait, et je vous estimerais également de le réparer comme vous faites.

— D'où vient cela? vous êtes donc mécontent de vos gavots?

— Nullement. Mais je suis, comme vous, le fils d'un père plus humain et plus illustre que Salomon ou Jacques.

— Que voulez-vous dire? Y a-t-il une nouvelle société qui se vante d'un fondateur plus fameux que les nôtres?

— Oui. Il y a une plus grande société que celle des Gavots et des Dévorants : c'est la société humaine. Il y a un maître plus illustre que tous ceux du Temple et tous les rois de Jérusalem et de Tyr : c'est Dieu. Il y a un Devoir plus noble, plus vrai que tous ceux des initiations

et des mystères : c'est le devoir de la fraternité entre tous les hommes.

Jean le dévorant resta interdit, et regarda Pierre le gavot d'un air moitié méfiant, moitié pénétré. Enfin il s'approcha de lui, et fit le geste de lui tendre la main; mais il ne put s'y résoudre, et la retira aussitôt.

— Vous êtes un homme singulier, lui dit-il, et les paroles que vous me dites m'enchaînent malgré moi. Il me semble que vous avez beaucoup réfléchi sur des choses dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper, et qui cependant, m'ont tourmenté comme des cris de la conscience. Si vous n'étiez pas un gavot, il me semble que je voudrais vous connaître intimement et vous faire parler de ce que vous savez; mais mon honneur me défend de contracter amitié avec vous. Adieu! puissiez-vous ouvrir les yeux sur les abominations de votre Devoir de liberté, et venir à nous qui, seuls, possédons l'ancien, le véritable, *le très-saint Devoir de Dieu*. Si vous aviez pris la bonne voie, j'aurais été heureux de vous y faire admettre et de vous servir de répondant et de parrain. Votre nom eût été Pierre *le Philosophe*.

Ainsi se quittèrent les deux compagnons, chacun emportant la pensée, quoique chacun à un degré différent, que ces distinctions et ces inimitiés du compagnonnage étouffaient bien des lumières et brisaient bien des sympathies.

## CHAPITRE VIII.

Vers le soir, Pierre Huguenin arriva sur les bords de la Loire. A la vue de ce beau fleuve qui promenait mollement son cours paisible au milieu des prairies, il se sentit tout à coup comme soulagé de la pesante chaleur du jour, et il marcha quelque temps sur le sable fin, par

un sentier tracé dans les oseraies de la rive. Il apercevait déjà, dans le lointain, les noirs clochers de Blois, et les hautes murailles du sombre château où périrent les Guises, et d'où s'évada, plus tard, Marie de Médicis, prisonnière de son fils. Mais en vain il doubla le pas; il vit bientôt qu'il lui serait impossible d'arriver avant l'orage. Le ciel était chargé de lourdes nuées, dont les eaux reflétaient la teinte plombée. Les osiers et les saules du rivage blanchissaient sous le vent, et de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, Il se dirigea vers un massif d'arbres, afin d'y chercher un abri; et bientôt, à travers les buissons, il distingua une maisonnette assez pauvre, mais bien tenue, qu'à son bouquet de houx il reconnut pour un de ces gîtes appelés *bouchons* dans le langage populaire.

Il y entra, et à peine eut-il passé le seuil, qu'il fut accueilli par une exclamation de joie. — *Villepreux* [1], *l'Ami-du-trait!* s'écria l'hôte de cette demeure isolée: sois le bienvenu, mon enfant! — Surpris de s'entendre appeler par son nom de gavot, Pierre, dont les yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité qui régnait dans la cabane, répondit : — J'entends une voix amie, et pourtant je ne sais où je suis. — Chez ton compagnon fidèle, chez ton frère de *liberté*, répondit l'hôte en s'approchant de lui les bras ouverts : chez *Vaudois-la-Sagesse!*

— Chez mon ancien, chez mon vénérable! s'écria Pierre en s'avançant vers le vieux compagnon, et ils s'embrassèrent étroitement; mais aussitôt Pierre recula d'un pas en laissant échapper une exclamation douloureuse : *Vaudois-la-Sagesse* avec une jambe de bois!

— Eh mon Dieu oui! reprit le brave homme, voilà ce

1. Les compagnons gavots ajoutent à un surnom significatif celui qu'ils tirent de leur pays, ou simplement le nom de leur village.

qui m'est arrivé en tombant d'un toit sur le pavé. Il a fallu laisser là l'état de charpentier, et ma jambe à l'hôpital. Mais je n'ai pas été abandonné. Nos braves frères se sont cotisés, et du fruit de leur collecte j'ai pu acheter un petit fonds de marchand de vin, et louer cette baraque, où je fais mes affaires tant bien que mal. Les pêcheurs de la Loire et les fromagers de la campagne ne manquent guère de boire ici un petit coup en s'en revenant chez eux, quand ils ont fait leurs affaires au marché de Blois. Ceux-là m'appellent *la jambe de bois;* mais nos anciens amis les bons compagnons qui résident dans le pays, et qui viennent souvent, le dimanche, manger du poisson frais et boire le vin du coteau sous ma ramée de houblon, appellent mon bouchon le *berceau de la sagesse*. Ce sont des jours de fête pour moi. Tout en leur versant, avec modération, mon nectar à deux sous la pinte, je leur prêche la sagesse, l'union, le travail, l'étude du dessin : et ils m'écoutent avec la même déférence qu'autrefois; nous chantons ensemble nos vieilles ballades, la gloire de Salomon, les bienfaits du beau devoir de liberté et du beau tour de France, les malheurs de nos pères en captivité, les adieux au pays, les charmes de nos maîtresses... Ah! pour ces chansons-là, je ne les chante plus avec eux, Cupidon et la jambe de bois ne vont guère de compagnie; mais je souris encore à leurs amours, et je ne proscris de nos doux festins que les chants de guerre et les satires; car la sagesse n'est pas boiteuse, et la mienne marche toujours sur ses deux jambes. Tu vois que je ne suis pas si malheureux.

— Mon pauvre Vaudois! répondit Pierre, je vois avec plaisir que vous avez conservé votre courage et votre bonté. Mais je ne puis me faire à l'idée de cette jambe qui ne vous portera plus sur les échelles et sur les poutres de charpente. Vous, si bon ouvrier, si habile dans

votre art, si utile aux jeunes gens de la profession!

— Je leur suis encore utile, répondit Vaudois-la-Sagesse ; je leur donne des conseils et des leçons. Il est rare qu'ils entreprennent un ouvrage de quelque importance sans venir me consulter. Plusieurs m'ont offert de me payer un cours de dessin, mais je le leur fais gratis. Il ferait beau voir qu'après s'être cotisés pour me procurer mon établissement, ils ne me trouvassent pas reconnaissant et désintéressé envers eux! C'est bien assez, c'est déjà trop, qu'ils payent ici leur écot. Aussi, comme je suis content, comme je suis fier, quand j'en vois qui passent devant ma porte, et qui refusent d'entrer, faute d'argent dans la poche! Cela arrive bien quelquefois; alors je les prends au collet, je les force de s'asseoir sous mon houblon, et, bon gré, mal gré, il faut qu'ils mangent et qu'ils boivent. Brave jeunesse! que d'avenir dans ces âmes-là!

— Un avenir de courage, de persévérance, de talent, de travail, de misère et de douleur! dit Pierre en s'asseyant sur un banc et en jetant son paquet sur la table avec un profond soupir.

— Qu'est-ce que j'entends là? s'écria la Jambe-de-bois; oh! oh! je vois que mon fils l'*Ami-du-trait* manque à la sagesse! je n'aime pas à voir les jeunes gens mélancoliques. Vous avez besoin de passer une heure ou deux avec moi, pays Villepreux; et, pour commencer, nous allons goûter ensemble.

— Je le veux bien; la moindre chose me suffira, ré pondit Pierre en le voyant s'empresser de courir à son buffet.

— Vous ne commandez pas ici, mon jeune maître, reprit avec enjouement le charpentier. Vous ne ferez pas la carte de votre repas; car vous n'êtes pas à l'auberge, mais bien chez votre ancien, qui vous invite et vous traite.

Alors la Jambe-de-bois, avec une merveilleuse agilité, se mit à courir dans tous les coins de sa maison et de son jardin. Il tira de sa poissonnerie deux belles tanches qu'il mit dans la poêle, et la friture commença de frémir et de chanter sur le feu, tandis que la pluie battait les vitres en cadence, et que la Loire, bouleversée par l'ouragan, mugissait au dehors. Pierre voulait empêcher son hôte de prendre tous ces soins; mais quand il vit qu'il avait tant de plaisir à lui faire fête, il l'aida dans ses fonctions de maître d'hôtel et de cuisinier.

Ils allaient se mettre à table, lorsqu'on frappa à la porte.

— Allez ouvrir, s'il vous plaît, dit Vaudois à son hôte, et faites les honneurs de la maison.

Mais il faillit laisser tomber le plat fumant qu'il tenait dans ses mains, lorsqu'il vit l'*Ami-du-trait* et le nouvel arrivant sauter au cou l'un de l'autre avec transport. Ce voyageur, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, n'était rien moins que l'excellent compagnon menuisier Amaury, dit *Nantais-le-Corinthien*, un des plus fermes soutiens du Devoir de liberté, l'ami le plus cher de Pierre Huguenin, en outre un des plus jolis garçons qu'il y eût *sur le tour de France*.

— C'est donc le jour des rencontres! s'écria Vaudois, à qui Pierre avait conté son aventure avec *la Terreur des gavots de Carcassonne*. Voici un de nos frères, sans doute; car vous vous donnez une accolade de bien bon cœur.

Aussitôt que le bon Vaudois sut que son hôte était l'ami de Pierre et l'enfant de son *Devoir*, il fit flamber son feu, invita le Corinthien à s'approcher, et lui prêta même une veste, de peur qu'il ne s'enrhumât, pendant qu'il faisait sécher la sienne.

Tandis que le jeune homme se réchauffait, car toute

pluie d'orage est froide malgré l'été, le soleil reparaissait aux cieux assombris, la nuée s'envolait lentement vers l'est, et l'arc-en-ciel, répété dans la Loire, élevait un pont sublime de l'onde au firmament. Bientôt le temps fut si pur, l'air si doux et la terre si riante, après cette généreuse ondée, que les heureux compagnons mirent le couvert sous la ramée. Quelques gouttes de pluie tombèrent bien, du calice des fleurs humides, sur le pain des voyageurs; mais il ne leur en parut pas moins bon. Les chèvrefeuilles du père Vaudois exhalaient un doux parfum, son merle apprivoisé chantait d'une voix mélodieuse sur le buisson voisin, le soleil s'abaissait vers l'horizon, la Loire était en feu, et les poissons y traçaient mille cercles étincelants. Cette belle soirée, la joie de retrouver deux amis si parfaits, l'animation qu'un vin peu délicat sans doute, mais naturel et pur de toute fraude, faisait circuler dans les veines, les sages propos de Vaudois, les aimables épanchements d'Amaury, tout contribuait à élever aux plus hautes régions les nobles pensées de Pierre Huguenin, ou de *Villepreux*, *l'Ami-du-trait*, comme l'appelaient ses compagnons.

Mais à mesure que la nuit se faisait autour de lui, il redevint triste. Sa voix ne se mêla plus à celles de ses deux amis pour fêter l'*heureuse rencontre*, les *douceurs de la vie errante*, la *gloire de la menuiserie*, et tous ces beaux textes qui inspirent aux compagnons des chants si naïfs et souvent si poétiques. Amaury, qui l'avait vu souvent rêveur, ne s'en étonna guère; mais Vaudois, qui était un homme du bon vieux temps, et qui ne comprenait rien à la mélancolie, lui fit reproche de la sienne.

—Jeune homme, lui dit-il, pourquoi ton front s'est-il obscurci en même temps que l'horizon? Crois-tu que le soleil ne se lèvera pas demain? L'amitié n'a-t-elle de pouvoir sur toi que pendant une heure? As-tu trop d'esprit

et de science pour te complaire à la gaîté de tes pareils? Voyons! pourquoi ces soupirs qui t'échappent, et ces regards qui se détournent de nous? As-tu quelque chagrin? Tu nous as dit qu'au retour de tes voyages tu avais retrouvé ton vieux père en bonne santé, que vous viviez en bonne intelligence, que l'ouvrage ne vous manquait pas: que peux-tu donc désirer?

—Je l'ignore, répondit Pierre. Je n'ai point à me plaindre du sort, et pourtant je ne me sens pas heureux comme je l'étais avant de quitter mon village, et comme je l'ai été durant les premières années de mon tour de France. Depuis que j'ai regardé dans d'autres livres que ceux qui concernent exclusivement ma profession, je me suis senti agité, tantôt de joies exaltées, tantôt de souffrances amères. Je puis me rendre à moi-même ce témoignage, que je ne me suis point abandonné à ces vaines émotions; mais je les ai ressenties profondément, et je ne m'en suis jamais bien relevé. Je pense à trop de choses pour m'absorber dans la jouissance d'une seule. Les honnêtes plaisirs du repos et l'enjouement d'une société aussi aimable que la vôtre ne sauraient captiver mon âme au delà d'un certain temps; c'est un tort, c'est une maladie, c'est peut-être un vice. Mais je sens toujours au dedans de moi quelque chose qui me presse et me domine; j'entends une voix qui me dit tout bas: Marche, travaille; ne t'arrête pas ici, ne te contente pas de cela; tu as tout à apprendre, tout à faire, tout à conquérir, pour remplir ta vie comme tu le dois. Mais dès que je me remets à l'œuvre, un abattement affreux, une crainte mortelle s'emparent de moi. La voix me dit: Que fais-tu là? à quoi sert ta peine? où tendent tes efforts? crois-tu être plus habile qu'un autre? espères-tu changer ta destinée en usant tes forces et tes jours à ce travail grossier? ton avenir est-il si magnifique qu'il faille lui sacrifier la jouissance du pré-

5.

sent? Et, dans cette alternative d'ardeur et de dégoût, ma vie s'écoule comme un rêve confus dont ma mémoire ne fixe aucune phase, mais dont la fatigue seule se fait sentir. O mes amis! expliquez-moi ce mal qui me ronge. Si je suis coupable (et je le crois, car je ne suis pas sans remords), éclairez-moi, et remettez-moi dans le bon chemin.

Amaury-le-Corinthien avait écouté ce discours avec une tristesse sympathique, et Vaudois avec une stupeur profonde. Le jeune homme comprenait cette souffrance, sans la partager. Moins initié que l'Ami-du-trait aux angoisses de la réflexion, il l'était assez néanmoins pour connaître la cause de son mal, mais l'invalide, philosophe par nature, tranquille par bon sens, et content par habitude, ne pouvait s'expliquer l'inquiétude qui s'attache à la nouvelle génération.

— Il faut que ta conscience ait quelque chose de trop lourd à porter, lui répondit-il, ou que ton amour pour l'étude t'ait conduit à l'ambition. J'ai connu quelques jeunes gens avides, qui à force de vouloir s'élever au-dessus de leur position, sont restés au-dessous de ce qu'ils eussent été avec plus de simplicité et de résignation. Je crois, mon pauvre Villepreux, que tu désires la richesse ou la réputation outre mesure. Tu veux que ton nom domine tous les noms *illustres* du tour de France; ou bien tu rêves une fortune, une belle maison, des terres, une grosse maîtrise. Tout cela peut t'arriver, puisque tu as du talent, du zèle, un père bien établi, un petit héritage à recueillir, ainsi que tu l'avoues toi-même. Tant d'avantages devraient suffire à ton contentement. Mais ceci est une chose que j'ai remarquée souvent et que je ne puis comprendre : plus l'homme possède, plus il désire ; plus il réussit, plus il veut entreprendre ; et plus il a renversé d'obstacles, plus il s'en crée de nouveaux. C'est peut-être

uu bienfait de la Providence que d'ôter le désir à ceux qui n'ont point sujet d'espérer. Parlez-moi des gueux pour être *stoïciens*. J'ai ouï dire que le fondateur de cette morale fut un esclave. J'ai oublié son nom ; mais ce fut bien un vrai pauvre diable, puisqu'il eut tant de raison et de patience. Allons! c'est bien certain, la richesse est un grand mal, la science un grand poison, le génie une mauvaise fièvre. Et pourtant il faut de tout cela, et tous tant que nous sommes nous courons après.

Quand Vaudois-la-Sagesse eut prononcé cet arrêt, que Pierre écouta avec tristesse et recueillement, Amaury, consulté par les regards de son ami, prit la parole à son tour.

— Moi, sans vous offenser, dit-il, je pense que l'ambition n'est pas un mal, et que le succès n'est point un crime. Pourquoi étudions-nous? c'est pour avancer dans la science; et quand nous en tenons un peu, nous l'appliquons à l'édifice de notre fortune. Et pourquoi cherchons-nous à nous enrichir? c'est pour arriver au repos. Otez-nous tous ces désirs, tous ces besoins : que sommes-nous? des ignorants, des paresseux, quand nous ne sommes que cela ; car la grossièreté engendre le vice, et qui dit fainéant parmi nous, dit un ivrogne, un débauché, un brutal, un *sans cœur*. Voyons, père Vaudois! vous voici arrivé au repos. Votre infirmité vous prive de votre travail: mais l'estime de vos frères vous a restitué ce qui vous était dû, ce que vous eussiez acquis par vous-même : c'est justice. Vous voilà dans une sorte de bien-être qui est légitime, et que vous pouvez regarder comme votre propre ouvrage, puisque l'homme qui travaille bien et qui se conduit bien a droit à une récompense. Dites-nous à quoi vous passez votre temps désormais, et ce qui occupe votre esprit aux heures où la clientèle ne vous tient pas en haleine. Vous lisez, car voilà des livres sur un rayon. Vous tracez des plans de charpente, car voici de

jolis modèles et de bons lavis de trait. Vous vous livrez à la poésie, car vous avez recueilli avec soin tous les vieux chants de votre *Devoir ;* vous les savez par cœur, et voilà des cahiers écrits de votre main (et très-bien écrits, vraiment!) où vous avez restitué aux vieux auteurs tout ce que la mauvaise mémoire ou l'ignorance des chanteurs vulgaires avait mutilé et corrompu. Vous ne vous êtes donc pas arrêté au milieu de votre vie pour obéir tristement à la fatalité qui vous faisait impotent, solitaire, inutile, désolé? Vous avez, au contraire, fait un nouveau bail avec l'avenir ; vous avez cultivé votre intelligence, soigné votre écriture, et perfectionné votre orthographe, orné votre mémoire, étudié la science, la morale, et même la politique ; car j'ai vu tout cela en vous. Enfin, vous avez obéi à une secrète ambition qui vous défendait de subir l'arrêt de l'adversité, et qui ne se fût pas contentée des plaisirs de la table et des profits du petit négoce. Vous êtes donc un ambitieux, un rêveur, un fou, vous aussi, avec toute votre sagesse? Voyons, répondez à cela, mon philosophe!

— Villepreux, ton ami parle comme un livre, dit le Vaudois, un peu flatté intérieurement des éloges qu'il recevait sous forme de dilemme ; et je vois bien qu'il a raison; car je m'ennuierais cruellement dans ma solitude si je n'avais pas le goût des livres, des chansons anciennes et nouvelles, des almanachs et des conversations instructives avec les voyageurs qui s'arrêtent sous mon berceau. Mais pourquoi trouvé-je tant d'amusement à tout cela? Je veux bien être ambitieux, mais vous conviendrez que je ne suis pas triste. Les souffrances dont parle l'Ami-du-trait, je ne les ai jamais éprouvées ; je n'ai été malheureux qu'une fois dans ma vie : c'est lorsque j'ai vu ma pauvre jambe sortir de mon lit sans moi, et que je me suis dit que mes bras et ma tête ne me serviraient plus de rien. Mais les amis sont venus, m'ont prouvé que cela servirait encore,

et j'en ai bien rappelé! Cependant un regret, un désir m'agitent. Je voudrais revoir ma montagne, mon pays de Vaud, ma Suisse, quoique je n'y connaisse plus quasi personne. Mais enfin c'est un rêve, et, lié que je suis au rivage de la Loire par la reconnaissance et l'amitié, je soupire bien un peu. Je regarde les nuages du couchant qui s'amoncellent là-bas en grosses masses blanches, dorées, argentées, pourprées comme le Mont-Blanc. Voici, dans mon jardin, un ruisseau que j'ai creusé moi-même, et qui s'appelle le Rhône. Cette butte, où j'ai planté des rosiers et des lilas, c'est le Jura. Tout cela m'amuse et me console. J'ai quelquefois une larme au bord des yeux; et puis je fais quelques vers, et je les chante; et je suis heureux, au bout du compte. Il y a donc deux sortes d'ambitions : une qui souffre toujours et ne se contente de rien; une autre qui réjouit l'âme et s'arrange de peu. Ne saurais-tu prendre la mienne, *pays Villepreux?*

— Vous avez dit tous deux des choses bien vraies, reprit Pierre Huguenin, et pourtant aucun de vous n'a mis le doigt sur la plaie. Je ne suis pas meilleur chirurgien que vous, et mon cœur saigne sans que je sache d'où s'échappent le sang, l'espoir et la vie. Pourtant je puis, devant Dieu et devant vous, faire un serment : c'est que je ne désire rien au delà de ma condition, si ce n'est quelques heures de plus par semaine pour me livrer à la rêverie et à la lecture. Ni gloire ni richesse ne me tente, je le jure encore et sur l'honneur! Pensez-vous que la légère privation dont je me plains suffise à me rendre malheureux? Je ne le crois pas. Le mal a sa source plus haut. Peut-être ce mystère s'éclaircira-t-il avec le temps. Jusque-là je souffrirai en silence, je vous le promets, et je ne chercherai jamais à décourager les autres.

## CHAPITRE IX.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Pierre se disposa à partir pour Blois avec Amaury, qui s'y rendait aussi. Il n'avait pas voulu troubler l'entretien philosophique du souper par la préoccupation de ses propres affaires ; mais il lui tardait de se trouver seul avec son ami. Le Vaudois les supplia tous deux de passer la nuit sous son toit ; mais ils alléguèrent que tous leurs moments étaient comptés. Le Corinthien promit que, s'il s'arrêtait à Blois, comme il en avait le dessein, il reviendrait souvent vider une bouteille de bière sous le Berceau de la Sagesse ; et Pierre, qui songeait à reprendre le plus tôt possible le chemin de son village, s'engagea à s'arrêter quelques instants au retour pour serrer, au passage, la main du vieux charpentier. L'orage avait inondé, en plusieurs endroits, l'oseraie où serpente le chemin. L'invalide leur en enseigna un plus sûr, et les guida lui-même pendant un quart de lieue, marchant devant eux avec une agilité et une adresse remarquables. Quand il les eut mis sur la route, il leur souhaita le bonsoir et la bonne chance.

— Allons, leur dit-il, je vous reverrai bientôt ; car, certes, vous allez tous deux rester à Blois. J'irai vous y voir, si vous ne venez pas chez moi. Je ne vais pas souvent à la ville. mais il y a des occasions... et celle qui se prépare...

— Quelle occasion? demanda l'Ami-du-trait.

— C'est bon, c'est bon, repartit Vaudois. Vous avez raison de ne pas parler de cela. Je ne suis pas de votre métier, et je suis censé ne rien savoir. J'estime la discrétion, et ne veux point la confondre avec la méfiance en ce qui me concerne ; quoique, après tout, quand on est du même Devoir, on pourrait bien se confier certaines

choses… N'importe! l'affaire est encore secrète, et vous ferez bien de n'en pas causer avant qu'elle éclate. Au revoir donc, et le grand Salomon soit avec vous! La lune est levée; prenez à droite, et puis à gauche, et puis tout droit jusqu'à la chaussée.

Il leur serra la main, et reprit le chemin de sa baraque. Mais les deux amis entendirent longtemps sa voix mâle et accentuée chanter, en se perdant peu à peu, ces derniers couplets d'une longue et naïve chanson dont il était l'auteur :

Jadis sur le beau tour de France
Je promenais mes pas errants.
Je n'allais point en diligence,
J'avais deux jambes et vingt ans.
J'avais alors bonne prestance,
Travail, amour, et l'âge heureux :
Je n'ai gardé que l'espérance,
Bon pied, bon œil et cœur joyeux.

Amis, sur ce beau tour de France
J'ai bien lassé mes pieds poudreux;
Dans les chantiers de la Provence
J'ai fatigué mes bras nerveux;
Dans les *rêves de la science*
J'ai consumé mon âge heureux :
Dans les bras de la Providence
Je repose mon cœur pieux.

— Digne et brave homme! dit Pierre en s'arrêtant pour l'entendre encore. Amaury, Amaury, n'est-ce pas une belle chose que la chanson d'un homme de bien? Cette voix mâle et forte qui remplit la campagne, jetant ses rimes sans art à tous les échos, n'est-elle pas comme l'hymne de triomphe de la conscience? Tenez, nous voici sur la chaussée : cette belle voiture qui roule légèrement, emporte-t-elle des cœurs aussi purs? répand-elle des chants aussi suaves? Non! pas une voix humaine ne s'échappe

de cette maison ambulante, où toutes les aises de la vie accompagnent le riche. Voici un marchand voyageant sur un bon et fort cheval ; il porte une lourde valise, et la crosse de ses pistolets brille au clair de la lune. Voyez pourtant ! il nous craint, il nous soupçonne... Il retient la bride de son cheval, et prend l'autre revers du chemin pour éviter de passer près de nous. Son cheval est chargé d'or et son âme de soucis ; sa marche est inquiète et silencieuse. Pauvre trafiquant, entends-tu cette cadence joyeuse, là-bas au fond du ravin de la Loire ? Supposes-tu que ce chant sonore soit celui d'un vieillard invalide sans famille, sans argent, sans armes, et sans autre appui qu'une jambe de bois et le cœur de quelques amis aussi pauvres que lui ?

— Ce que tu dis me frappe, reprit Amaury, et, je ne sais pourquoi, je me sens les yeux pleins de larmes en écoutant cette chanson. Explique-moi cela, Pierre, toi qui expliques tant de choses !

— Dieu est grand et l'homme aussi ! répondit Pierre avec un soupir.

— Qu'entendez-vous par là ? reprit son camarade.

— Il y aurait trop à dire, mon Corinthien, et le mieux sera de parler d'autre chose, dit l'Ami-du-trait en reprenant sa marche. Tu as à m'expliquer les dernières paroles que Vaudois nous disait en nous quittant. J'ignore de quelle grande affaire et de quel grand secret il voulait parler.

— Comment ! s'écria Amaury, ignores-tu ce qui se passe à Blois entre les Dévorants et nous ? Je pensais que tu avais reçu une lettre de convocation et que tu te rendais à l'appel de nos frères.

— Je vais à Blois pour une affaire toute personnelle, et dont la moitié est faite, ami, si je ne me flatte pas d'un vain espoir.

Ici Pierre expliqua au Corinthien le besoin qu'il avait de deux bons ouvriers pour l'aider dans son travail, et lui fit part du désir qu'il éprouvait de commencer par lui son embauchage. Il lui vanta la beauté du travail auquel il désirait l'associer, lui fit des offres avantageuses, et le pria ardemment de ne pas les rejeter.

— Sans doute, ce serait un grand contentement pour mon cœur de travailler avec toi, lui répondit Amaury, et tes offres sont au-dessus de mes prétentions; mais tu vas juger toi-même si je puis user de ma liberté dans ce moment. Apprends donc que notre Devoir de liberté va jouer la ville de Blois contre *le Devoir dévorant.*

Comme tous nos lecteurs ne comprendront peut-être pas, aussi bien que Pierre Huguenin fut à portée de le faire, cette étrange révélation, nous leur expliquerons en peu de mots de quoi il s'agissait. Quand deux sociétés rivales ont établi leur Devoir dans une ville, il est rare qu'elles y puissent rester en paix. La moindre infraction à la trêve tacitement consentie amène d'éclatantes ruptures. Au moindre sujet, et parfois sans sujet, on se dispute l'occupation exclusive de la ville, et la discussion se poursuit souvent des années entières au milieu d'épisodes sanglants. Enfin quand les disputes, les débats oratoires et les coups n'ont rien terminé entre partis égaux en obstination, en force et en prétentions, il y a un dernier moyen de trancher la question : c'est de jouer la ville, c'est-à-dire le droit d'occuper les lieux et d'exploiter les travaux, à l'exclusion de la partie perdante. Il y a aujourd'hui cent dix ans (ceci est un fait historique) que les tailleurs de pierre de Salomon, autrement dits *compagnons étrangers* ou *loups*, jouèrent la ville de Lyon pour cent ans contre les tailleurs de pierre de Maître Jacques, dits *compagnons passants* ou *loups-garous*. Ces derniers la perdirent, et, durant cent ans, le pacte fut observé rigou-

reusement. Aucun compagnon-passant ne mit le pied sur le domaine des compagnons-étrangers. Mais, dans ces derniers temps, le terme du traité étant expiré, les bannis se crurent en droit de revenir exploiter un pays redevenu libre. Les enfants de Salomon n'en jugèrent pas ainsi ; ils trouvaient la position bonne, et prétendaient que cent ans de possession devaient leur constituer un droit imprescriptible. On parlementa, on ne s'entendit point ; on se battit, l'autorité intervint pour séparer les combattants. Plusieurs champions des deux partis avaient commis de tels exploits qu'ils furent envoyés en prison, et même aux galères. Mais la loi, ne protégeant pas et n'avouant pas ce mode d'organisation du travail en sociétés maçonniques, ne put terminer le différend. La cause est pendante devant les tribunaux secrets du compagnonnage, et il est à craindre que bien des héros du tour de France n'y sacrifient encore leur sang ou leur liberté. Espérons pourtant que les tentatives philosophiques de quelques-uns de ces compagnons, esprits éclairés et généreux, qui ont entrepris récemment le grand œuvre d'une fusion entre tous les Devoirs rivaux, vaincront les préjugés qu'ils combattent et feront triompher le principe de fraternité.

Il nous reste un mot à dire sur le genre d'épreuve à laquelle on a soumis jusqu'à présent ces débats. On ne s'en remet pas au sort, mais au concours. De part et d'autre on exécute une pièce d'ouvrage équivalant à ce que, dans les antiques jurandes, on appelait le *chef-d'œuvre*. Tout le monde sait que, dans l'ancienne organisation par confréries ou corporations, nul ne pouvait être admis à la maîtrise sans avoir présenté cette pièce au jugement des syndics, jurés et gardes-métier chargés de constater la capacité de l'aspirant. Hoffmann a consacré un de ses contes (celui qu'il eût pu, à bon droit, appeler

lui-même son chef-d'œuvre), *Maître Martin le Tonnelier*, à poétiser cette belle phase de la jeunesse de l'apprenti, qui renferme la présentation à la maîtrise, l'exécution du chef-d'œuvre, la réception du nouveau maître, etc. Aujourd'hui que la maîtrise n'est plus un droit conquis et disputé, mais un fait libre et facultatif, on ne voit guère reparaître publiquement [1] le chef-d'œuvre que dans les défis du compagnonnage. Lorsqu'il s'agit de jouer une ville, le concours s'établit. Chaque parti choisit, parmi ses membres les plus habiles, un ou plusieurs champions qui travaillent avec ardeur à confondre l'orgueil des rivaux par la confection d'une pièce difficile proposée au concours. Le jury est composé d'arbitres choisis indifféremment dans les divers Devoirs, et quelquefois parmi des maîtres étrangers à toute société, ou d'anciens compagnons retirés de l'association et réputés intègres, et le plus souvent parmi des gens de l'art. Leur sentence est sans appel. Quelque mécontentement, quelques secrets murmures qu'elle excite, le parti vaincu dans son représentant est forcé de quitter la place pour un temps plus ou moins long, suivant les conventions réglées avant l'épreuve.

Telle était la crise décisive où se trouvaient les Devoirs de Blois à l'approche de Pierre et d'Amaury. Les Gavots n'occupant Blois que depuis quelques années soutenaient, pour s'y maintenir contre les autres sociétés plus anciennement établies, des luttes violentes. Déjà la guerre avait éclaté sur plusieurs points. Les charpentiers *Drilles* ou *du père Soubise* n'étaient pas moins acharnés que les menuisiers Dévorants contre les menuisiers Gavots. En face de tant d'ennemis menaçants, ces derniers avaient dû songer à se préserver, du moins, de la violence des menuisiers par la trêve que nécessite un concours; et,

1. On l'exige dans certains corps d'état pour la réception du compagnon.

à l'égard des charpentiers, ils se flattaient de les tenir en respect par une attitude hautaine et courageuse. Amaury, étant un des meilleurs menuisiers parmi les Gavots, avait été mandé par le conseil de son ordre, et se préparait, avec une vive émotion de crainte et de joie, à entrer en lice avec plusieurs artisans de mérite, ses émules, contre l'élite des artistes Dévorants.

Ce ne fut pas sans un peu d'orgueil qu'il en fit la confidence à son ami; mais il ajouta aussitôt avec une modestie affectueuse et sincère :

— Je m'étonne bien, cher Villepreux, d'avoir été appelé, et de voir que tu ne l'es pas; car, s'il y a un ouvrier supérieur à tous les autres et en toutes choses, ce n'est pas le Corinthien, mais bien l'Ami-du-trait.

— Je n'accepte cet éloge que comme une douce et généreuse illusion de ton amitié pour moi, répondit Pierre. Mais quand même je serais assez fou pour croire au mérite que tu m'attribues, je serais mal fondé à me plaindre de l'oubli où l'on me laisse. Cet oubli, je l'ai cherché, je te l'avoue, et j'en sortirais à mon corps défendant. Lorsque, après quatre ans de pèlerinage, j'ai repris le chemin du pays, j'ai agi de manière à ce que ma retraite ne fût point remarquée sur le tour de France. Je n'ai point fait d'adieux solennels; je suis parti un beau matin, après avoir rempli tous mes engagements et m'être acquitté de tous les services rendus par des services équivalents. Je ne pense pas que personne ait eu rien à me reprocher; et, si l'on m'accuse d'un peu de bizarrerie, nul ne peut m'accuser d'ingratitude. J'avais besoin de sortir de cette vie agitée, j'avais soif de l'air natal. Tout ce qui pouvait me retenir un jour de plus me semblait une contrainte; et, depuis deux mois que je travaille auprès de mon père, je n'ai renoué aucune relation avec mes anciens amis.

— Pas même avec moi! dit Amaury d'un ton de reproche.

— Je comptais sur la Providence, qui nous rassemble aujourd'hui, et j'éprouve un si grand besoin de vivre près de toi que je ne comprends pas de plus douce joie que celle de t'emmener, si je puis. Mais écrire à ceux qu'on aime quand on souffre n'est pas toujours un soulagement. Bien au contraire, il est certaines situations morales où l'on n'ose pas s'exprimer, de peur de se décourager soi-même ou de décourager celui qui vous est cher. Aurais-je pu d'ailleurs te faire comprendre une mélancolie que je ne comprends pas moi-même? Tu aurais eu sur mon compte les mêmes soupçons que Vaudois exprimait tantôt. Une lettre ne peut jamais remplacer l'épanchement d'une entrevue.

— Cela est vrai, dit Amaury; mais si ta conduite est naturelle en ceci, la tristesse qui l'a dictée est de plus en plus étrange à mes yeux. Je t'ai toujours connu grave, réfléchi, sobre et fuyant le tumulte; mais je te voyais si cordial, si bienveillant, si ardent à l'amitié, que je ne conçois pas ta sauvagerie actuelle et l'espèce d'éloignement que tu témoignes pour ton Devoir. Aurais-tu subi quelque injustice? tu sais qu'en pareil cas tu as droit à une réparation. On assemble le conseil, on expose ses griefs, et le chef de la société prononce équitablement.

— Je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer de mes compagnons, répondit Pierre. J'estime presque tous ceux que j'ai connus particulièrement, et j'en aime ardemment plusieurs. Je crois que mon Devoir est le mieux organisé et le plus honorable de tous, et c'est pour cela qu'après un certain examen des coutumes et des règlements, je l'ai embrassé de préférence aux autres, où il m'a semblé voir des usages moins libéraux, une civilisation moins avancée. Il est possible que je me sois trompé,

mais j'ai agi dans la loyauté de mon cœur, en m'enrôlant sous la bannière blanche et bleue. Nos lois proscrivent le topage, les hurlements; et si la coutume générale nous force encore à croiser souvent la canne, du moins l'esprit de notre institution semble interdire les provocations fanatiques que l'esprit des autres sociétés proclame et sanctifie. Mais si tu veux absolument que je te confie les causes du dégoût secret qui s'est emparé de moi, je vais t'ouvrir mon cœur tout entier. Je ne voudrais pas refroidir ton enthousiasme, ni ébranler en toi cette foi vive au Devoir, qui est le mobile et le ressort de la vie du compagnon. Pourtant il faut bien que je t'avoue à quel point cette foi s'est évanouie en moi. Hélas, oui! le feu sacré de l'esprit de corps m'abandonne de plus en plus. A mesure que je m'éclaire sur la véritable histoire des peuples, la fable du temple de Salomon me semble un mystère puéril, une allégorie grossière. Le sentiment d'une destinée commune à tous les travailleurs se révèle en moi, et ce barbare usage de créer des distinctions, des castes, des camps ennemis entre nous tous, me paraît de plus en plus sauvage et funeste. Eh quoi! n'est-ce pas assez que nous ayons pour ennemis naturels tous ceux qui exploitent nos labeurs à leur profit? Faut-il que nous nous dévorions les uns les autres? Opprimés par la cupidité des riches, relégués par l'imbécile orgueil des nobles dans une condition prétendue abjecte, condamnés par la lâche complicité des prêtres à porter éternellement, sur nos bras meurtris, la croix du Sauveur dont ils revêtent les insignes sur l'or et la soie, ne sommes-nous pas assez outragés, assez malheureux? Faut-il encore que, subissant l'inégalité qui nous rejette au dernier rang, nous cherchions à consacrer entre nous cette inégalité absurde et coupable? Nous raillons les prétentions des grands; nous rions de leurs armoiries et de leurs livrées; nous

avons leur généalogie en exécration et en mépris : que faisons-nous, cependant, autre chose que de les imiter? Nous nous disputons la préséance dans des sociétés rivales ; nous vantons sottement l'antiquité de nos origines ; et nous n'avons pas assez de chansons satiriques, pas assez d'injures, de menaces et d'outrages pour les sociétés nouvellement formées qui nous semblent entachées de roture et de bâtardise. Sur tous les points de la France, nous nous provoquons, nous nous égorgeons pour le droit de porter exclusivement l'équerre et le compas ; comme si tout homme qui travaille à la sueur de son front n'avait pas le droit de revêtir les insignes de sa profession ! La couleur d'un ruban placé un peu plus haut ou un peu plus bas, l'ornement d'un anneau d'oreille, voilà les graves questions qui fomentent la haine et font couler le sang des pauvres ouvriers. Quand j'y pense, j'en ris de pitié, ou plutôt j'en pleure de honte.

L'émotion empêcha le jeune réformateur de poursuivre son ardente déclamation. Son cœur était plein ; mais il n'avait pas assez de paroles pour répandre l'indignation généreuse qui le suffoquait. Il s'arrêta, la poitrine oppressée, le front brûlant. Amaury, Amaury ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, en saisissant le bras de son compagnon, tu voulais savoir de quoi je souffre ; je te l'ai dit, et il me semble que tu dois me comprendre. Je ne suis ni un fou, ni un rêveur, ni un ambitieux, ni un traître ; mais j'aime les hommes de ma race, et je suis malheureux parce qu'ils se haïssent.

Critique impartial (lecteur bénévole, comme nous disions jadis), sois indulgent pour le traducteur impuissant qui te transmet la parole de l'ouvrier. Cet homme ne parle pas la même langue que toi, et le narrateur qui lui sert d'interprète est forcé d'altérer la beauté abrupte, le tour original et l'abondance poétique de son texte, pour

te communiquer ses pensées. Peut-être accuseras-tu ce pâle intermédiaire de prêter à ses héros des sentiments et des idées qu'ils ne peuvent avoir. A ce reproche, il n'a qu'un mot à répondre : informe-toi. Quitte les sommets où la muse littéraire se tient depuis si longtemps isolée de la grande masse du genre humain. Descends dans ces régions où la poésie comique puise si largement pour le théâtre et la caricature; daigne envisager la face sérieuse de ce peuple pensif et profondément inspiré que tu crois encore inculte et grossier : tu y verras plus d'un Pierre Huguenin à l'heure qu'il est. Regarde, regarde, je t'en conjure, et ne prononce pas sur lui l'arrêt injuste qui le condamne à végéter dans l'ignorance et la férocité. Connais ses défauts et ses vices, car il en a, et je ne te les farderai point; mais connais aussi ses grandeurs et ses vertus : et tu te sentiras, à son contact, plus naïf et plus généreux que tu ne l'as été depuis longtemps.

Ce qu'il y a d'admirable dans le peuple, c'est la simplicité du cœur, cette sainte simplicité, perdue pour nous, hélas! depuis l'énorme abus que nous avons fait de la forme de nos pensées. Chez le peuple, toute forme est nouvelle, et la vérité sous celle du lieu commun lui arrache encore des larmes d'enthousiasme et de conviction. O noble enfance de l'âme! source d'erreurs funestes, d'illusions sublimes et de dévouements héroïques, honte à qui t'exploite! Amour et bénédiction à qui te ferait entrer dans l'âge viril en te conservant la pureté sans l'ignorance.

A cause de cette candeur qui réside au fond des âmes incultes, la parole de Pierre Huguenin rencontrait peu d'obstacles dans les bons esprits de sa trempe, et celui de son ami le Corinthien ne se révolta point dans une âcre discussion. Il l'écouta longtemps en silence; puis il lui dit en lui serrant la main : — Pierre, Pierre, tu en sais

plus long que moi sur tout cela, et je ne trouve rien à te répondre. Je me sens triste avec toi, et ne sais aucun remède à notre mal.

## CHAPITRE X.

Il y aurait de curieuses recherches à faire pour découvrir, dans le passé, les causes d'inimitié qui présidèrent à ces dissensions dont se plaignait Pierre Huguenin parmi les différentes associations d'ouvriers. Mais ici règne une profonde obscurité. Les ouvriers, s'ils les connaissent, les cachent bien; et je crois fort qu'ils ne les connaissent guère mieux que nous. Que signifie, par exemple, entre les deux plus anciennes sociétés, celle de Salomon et celle de Maître Jacques, autrement dites des gavots et des dévorants, autrement dites encore le *Devoir* et le *Devoir de liberté*, cette interminable et sanglante question du meurtre d'Hiram dans les chantiers du temple de Jérusalem, question qu'au reste la plupart des compagnons prennent au sérieux et dans le sens le plus matériel? Chaque société renvoie à sa rivale cette terrible accusation; c'est à qui s'en lavera les mains; on se les couvre de gants dans les solennités de l'ordre, pour témoigner qu'on est pur de ce crime : on se provoque, on s'assomme, on s'étrangle, pour venger la mémoire d'Hiram, le conducteur des travaux du temple, égorgé et caché sous les décombres par une moitié jalouse et cruelle de ses travailleurs. Il y a là sans doute quelque grand fait historique, ou quelque principe vital du passé et de l'avenir du peuple, caché sous une fiction qui n'est pas sans poésie. Mais, comme chez les peuples enfants, le mythe est pris à la lettre par les ouvriers, véritable race de l'enfance, imbue de toutes les illusions crédules, de tous les instincts indomptés, de tous les élans tendres et candides de l'enfance. Oui, chère et

merveilleuse lectrice, le peuple vous représente un géant au berceau, qui commence à sentir la vie déborder de son sein puissant, et qui se lève pour essayer des pas incertains au bord d'un abîme. Qui de lui ou de nous y tombera? Madame, madame! hâtez-vous d'être belle et de faire briller vos diamants. Peut-être sont-ils trempés dans le sang d'Hiram, et peut-être faudra-t-il un jour les cacher, ou les jeter loin de vous.

Quelques ouvriers lettrés et érudits (car il y en a, et ce n'est pas le fait le moins certain que je puisse vous attester[1]) ont cherché philosophiquement à lever le voile de ce mystère. Les uns attribuent la création de leur ordre aux ruines de l'ordre du Temple, et selon eux le fameux Maître Jacques, charpentier en chef de Salomon, ne serait autre que le grand maître Jacques de Molay, martyr immolé par un roi cupide et cruel du nom de Philippe. Selon d'autres il faudrait remonter plus haut, et chercher la source de l'inextinguible aversion, dans le ressentiment des races dépossédées et persécutées du midi de la France, des Albigeois, ou habitants riverains des gaves[2] (de là gavots) contre les bourreaux du nord et les inquisiteurs de Dominique. Et nous, nous pouvons, si nous voulons, supposer que toutes ces grandes insurrections de pastoureaux, de vaudois, de protestants et de calvinistes, tous plus ou moins zélateurs ou continuateurs de la doctrine de l'*Évangile éternel*, qui ont, à diverses époques, arrosé de leur sang les plaines et les chemins de la France, n'ont pas été étouffées sans que bien des souvenirs amers,

1. J'écrivais ceci en 1841. Deux ans ne se sont pas encore écoulés, et déjà ces faits que j'attestais sont devenus évidents et nombreux. Dans dix ans on s'étonnera que j'aie été obligé d'affirmer la droiture et la culture de l'esprit populaire à une classe de lecteurs qui m'accusait d'engouement et de paradoxe. (*Note de la deuxième édition.*)

2. On sait que gave signifie torrent du côté des Pyrénées.

bien des ressentiments funestes, restassent debout, et fussent légués en héritage de génération en génération jusqu'à nos jours. La cause est oubliée, perdue ou dénaturée dans la nuit de la tradition; mais la passion subsiste. N'allez pas en Corse chercher la poésie tragique de la vendetta : elle est à votre porte, elle est dans votre maison. Le tailleur de pierres qui a élevé votre demeure est l'irréconciliable ennemi du charpentier qui l'a couverte; et pour un mot, pour un signe, pour un regard, leur sang a coulé sur cette pierre, écusson de leur noblesse, fondement mystique de leur droit.

Il y a deux sociétés de fondation immémoriale; nous venons de les nommer[1]. De ces deux sociétés, ou de l'une des deux est issue une troisième société : celle de *l'Union* ou des *Indépendants*, dits *les Révoltés.* Elle fut créée en 1830 à Bordeaux, par des aspirants qui se révoltèrent contre leurs compagnons. A Lyon, à Marseille, à Nantes, de nombreux insurgés du même ordre se joignirent à eux et constituèrent *l'Union.* Une quatrième société est celle du *Père Soubise*, qui se dit aussi Dévorante. Ainsi quatre sociétés principales ou Devoirs, qui se composent chacune de plusieurs corps de métiers, et auxquelles se rattachent de nombreuses adjonctions d'institution plus ou moins récente, les unes acceptées cordialement, les autres repoussées avec acharnement par les sociétés auxquelles elles veulent s'unir de gré ou de force.

Il faudrait tout un livre pour énumérer toutes les sociétés, leurs prétentions, leurs titres, leurs statuts, leurs origines, leurs coutumes et leurs relations mutuelles. Telle société est alliée à une autre : par exemple les enfants du Père Soubise s'honorent d'être, comme ceux de Maître Jacques, compagnons du Devoir, et n'en vivent pas en

1. Voyez le livre du Compagnonnage, par Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu.

meilleure intelligence pour cela. Telle autre société est ennemie née de telle autre. Dans le sein d'un même Devoir il y a des corps de métiers qui se tolèrent, d'autres qui se soutiennent, d'autres qui se haïssent mortellement. En général les sociétés nouvellement formées sont repoussées par l'orgueil des anciennes, et ne conquièrent leur droit de cité dans le compagnonnage qu'au prix de leur sang. Chaque Devoir a son code. Dans les uns il y a deux grades; dans d'autres il y en a trois et quatre. La condition de l'aspirant est heureuse ou misérable, suivant l'esprit despotique ou libéral de la société. Enfin tous ces camps divers et dissidents sont réunis dans une même appellation, les *Compagnons du tour de France*.

Chaque société a ses *villes de Devoir*, où les compagnons peuvent stationner, s'instruire et travailler, en participant à l'aide, aux secours et à la protection d'un corps de compagnons qu'on appelle par application générique *société*, et dont les membres se fixent ou se renouvellent suivant leurs intérêts ou leurs besoins. Quand ils sont trop nombreux pour subsister, quelques-uns parmi les premiers arrivés doivent faire place aux derniers arrivants.

Certaines villes peuvent être occupées par des Devoirs différents; certaines autres sont la propriété exclusive d'un seul Devoir, soit par antique coutume, soit par transaction, comme il est arrivé pour le marché de cent ans de la ville de Lyon.

Certaines bases sont communes à tous les Devoirs et à tous les corps qui les composent: et à voir la chose en grand, ces bases principales sont nobles et généreuses. L'*embauchage*, c'est-à-dire l'admission de l'ouvrier au travail; le *levage d'acquit*, c'est-à-dire la garantie de son honneur; les rapports du compagnon avec le maître; la *conduite*, c'est-à-dire les adieux fraternels érigés en cérémonies; les soins et secours accordés aux malades,

les honneurs rendus aux morts, la célébration des fêtes patronales, et beaucoup d'autres coutumes, sont à peu près les mêmes dans tout le compagnonnage. Ce qui diffère, ce sont les formes extérieures, les formules, les titres, les insignes, les couleurs, les chansons, etc.

La majeure partie des ouvriers de la province est enrôlée dans le compagnonnage. Une faible partie en ignore l'importance, et ne songe point à en percer les mystères. Dans les campagnes arriérées du centre, où le métier est presque toujours héréditaire, le fils ou le neveu est naturellement l'apprenti du maître. Dans ces existences fixées d'avance et peu soucieuses de perfectionner l'art, le compagnonnage est inutile et le tour de France inusité.

Certains corps de métiers ont eu des Devoirs qui se sont *perdus;* c'est-à-dire que leurs statuts, n'étant plus nécessaires à leur organisation et à leur sécurité, sont tombés en désuétude [1]. Des sentiments, des liens politiques, suffisent à ces compagnies plus éclairées peut-être, mais peut-être aussi moins unies. A Paris, le compagnonnage tend chaque jour de plus en plus à se perdre et à se disperser, dans le vaste champ des travaux et des intérêts divers. Aucune société n'y pourrait monopoliser le travail. D'ailleurs, l'esprit sceptique d'une civilisation plus avancée a fait justice des gothiques coutumes du compagnonnage, trop tôt peut-être; car une association fraternelle étendue à tous les ouvriers n'était pas encore prête à remplacer les associations partielles. Cependant les haines de parti ne s'y effacent pas toujours. Les charpentiers *compagnons de liberté* y habitent la rive gauche de la Seine; leurs adversaires, les charpentiers *compa-*

1. Il est arrivé que les usages de certaines sociétés remontaient trop haut dans le moyen âge pour être observés désormais. Les nouveaux adeptes ont reculé devant la barbarie des pratiques que les vieux sectaires voulaient en vain conserver.

*gnons passants*, occupent la rive droite. Ils sont tenus par une convention à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé. Ils se battent néanmoins, et les autres compagnies ne se tolèrent pas toujours. Mais en général on peut dire que le compagnonnage, avec ses pouvoirs et ses passions, se trouve là comme perdu et absorbé au sein du grand mouvement qui entraîne tout vers une marche indépendante et soutenue.

Ce qui conserve dans les provinces l'importance du compagnonnage, c'est l'instruction, l'ardeur belliqueuse, l'esprit d'association et l'habitude d'organisation régulière infusée à une masse de jeunes gens qu'y jettent un caractère entreprenant, l'amour du progrès, le besoin d'échapper à l'isolement, à l'ignorance et à la misère. Ce sont les nobles enfants perdus de la grande famille des travailleurs, les artistes bohémiens de l'industrie, les Mamertins audacieux de la Rome primitive. Les uns y sont poussés par le despotisme grossier de la famille qui les opprimait et les exploitait; les autres, par l'absence de famille et de premier capital. Une position perdue, un amour contrarié, un sentiment d'orgueil légitime, et par-dessus tout le besoin de voir, de respirer et de vivre, y poussent chaque année l'élite d'une ardente jeunesse. Le tour de France, c'est la phase poétique, c'est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan. Celui qui ne possède ni maison ni patrimoine s'en va sur les chemins chercher une patrie, sous l'égide d'une famille adoptive qui ne l'abandonne ni durant la vie ni après la mort. Celui même qui aspire à une position honorable et sûre dans son pays veut, tout au moins, dépenser la vigueur de ses belles années, et connaître les enivrements de la vie active. Il faudra qu'il revienne au bercail, et qu'il accepte la condition laborieuse et sédentaire de ses proches. Peut-être, dans tout le cours de cette future existence, ne retrou-

vera-t-il plus une année, une saison, une semaine de liberté. Eh bien! il faut qu'il en finisse avec cette vague inquiétude qui le sollicite; il faut qu'il voyage. Il reprendra plus tard la lime ou le marteau de ses pères; mais il aura des souvenirs et des impressions, il aura vu le monde, il pourra dire à ses amis et à ses enfants combien la patrie est belle et grande : il aura fait son tour de France.

Je crois que cette digression était nécessaire à l'intelligence de mon récit. Maintenant, beaux lecteurs, et vous, bons compagnons, permettez-moi de courir après mes héros, qui ne se sont pas arrêtés ainsi que moi sur la chaussée de la Loire.

## CHAPITRE XI.

Ils arrivèrent à Blois comme dix heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Ils s'étaient assez reposés au Berceau de la Sagesse, pour ne ressentir aucune fatigue de cette dernière étape, faite en causant doucement à la clarté des étoiles. Ils dirigèrent leurs pas vers la Mère de leur Devoir.

Par *Mère*, on entend l'hôtellerie où une société de compagnons loge, mange et tient ses assemblées. L'hôtesse de cette auberge s'appelle aussi la Mère; l'hôte, fût-il célibataire, s'appelle la Mère. Il n'est pas rare qu'on joue sur ces mots et qu'on appelle un bon vieux hôtelier *le père la Mère*.

Il y avait environ un an qu'Amaury le Corinthien n'était venu à Blois. Pierre avait remarqué qu'à mesure qu'ils approchaient de la ville, son ami l'avait écouté moins attentivement. Mais lorsqu'ils eurent dépassé les premières maisons, il fut tout à fait frappé de son trouble.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il; tu marches tantôt si vite que je puis à peine te suivre, tantôt si lentement que je

suis forcé de t'attendre. Tu te heurtes à chaque pas, et tu sembles agité comme si tu craignais et désirais à la fois d'arriver au terme de ton voyage.

— Ne m'interroge pas, cher Villepreux, répondit le Corinthien. Je suis ému, je ne le nie pas; mais il m'est impossible de t'en dire la cause. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, hormis un seul que je te confierai peut-être quelque jour; mais il me semble que le temps n'est pas venu.

Pierre n'insista pas, et ils arrivèrent chez la Mère au bout de quelques instants. L'auberge était située sur la rive gauche de la Loire, dans le faubourg que le fleuve sépare de la ville. Elle était toujours propre et bien tenue comme de coutume, et les deux amis reconnurent la servante et le chien de la maison. Mais l'hôte ne vint pas comme de coutume au-devant d'eux pour les embrasser fraternellement. — Où donc est l'ami Savinien? demanda le jeune Amaury d'une voix mal assurée. La servante lui fit un signe comme pour lui couper la parole, et lui montra une petite fille qui disait sa prière au coin du feu, et qui, sur le point de s'aller coucher, avait déjà sa petite coiffe de nuit. Amaury crut que la servante l'engageait à ne pas troubler la prière de l'enfant. Il se pencha sur la petite Manette, et effleura de ses lèvres, avec précaution, les grosses boucles de cheveux bruns qui s'échappaient de son béguin piqué. Pierre commençait à deviner le secret du Corinthien en voyant la tendresse pleine d'amertume avec laquelle il regardait cette enfant.

— Monsieur Villepreux, dit la servante à voix basse en attirant Pierre Huguenin à quelque distance, il ne faut pas que vous parliez de notre défunt maître devant la petite : ça la fait toujours pleurer, pauvre chère âme ! Nous avons enterré monsieur Savinien il n'y a pas plus de quinze jours. Notre maîtresse en a bien du chagrin.

A peine avait-elle dit ces mots qu'une porte s'ouvrit, et la veuve de Savinien, celle qu'on appelait la Mère, parut en deuil et en cornette de veuve. C'était une femme d'environ vingt-huit ans, belle comme une Vierge de Raphaël, avec la même régularité de traits et la même expression de douceur calme et noble. Les traces d'une douleur récente et profonde étaient pourtant sur son visage, et ne le rendaient que plus touchant; car il y avait aussi dans son regard le sentiment d'une force évangélique.

Elle portait son second enfant dans ses bras, à demi déshabillé et déjà endormi, un gros garçon blond comme l'ambre, frais comme le matin. D'abord elle ne vit que Pierre Huguenin, sur lequel se projetait la lumière de la lampe.

— Mon fils Villepreux, s'écria-t-elle avec un sourire affectueux et mélancolique, soyez le bienvenu, et, comme toujours, le bien-aimé. Hélas! vous n'avez plus qu'une Mère! votre père Savinien est dans le ciel avec le bon Dieu.

A cette voix le Corinthien s'était vivement retourné; à ces paroles un cri partit du fond de sa poitrine.

— Savinien mort! s'écria-t-il; Savinienne veuve par conséquent!...

Et il se laissa tomber sur une chaise...

A cette voix, à ces paroles, le calme résigné de la Savinienne[1] se changea en une émotion si forte, que, pour ne pas laisser tomber son enfant, elle le mit dans les bras de Pierre Huguenin. Elle fit un pas vers le Corinthien; puis elle resta confuse, éperdue; et le Corinthien, qui se levait pour s'élancer vers elle, retomba sur sa chaise et cacha son visage dans les cheveux de la petite Manette,

1. Dans les provinces du centre, l'usage du peuple, qui n'emploie guère, comme on sait, le mot de *madame*, est de former le nom de la femme de celui du mari : *Raymonet*, la *Raymonette; Sylvain*, la *Sylvaine*, etc.

qui, agenouillée entre ses jambes, venait d'éclater en sanglots au seul nom de son père.

La Mère reprit alors sa présence d'esprit; et, venant à lui, elle lui dit avec dignité : — Voyez la douleur de cette enfant. Elle a perdu un bon père; et vous, Corinthien, vous avez perdu un bon ami.

— Nous le pleurerons ensemble, dit Amaury sans oser la regarder ni prendre la main qu'elle lui tendait.

— Non pas ensemble, répondit la Savinienne en baissant la voix; mais je vous estime trop pour penser que vous ne le regretterez pas.

En ce moment la porte de l'arrière-salle s'ouvrit, et Pierre vit une trentaine de compagnons attablés. Ils avaient pris leur repas si paisiblement qu'on n'eût guère pu soupçonner le voisinage d'une réunion de jeunes gens. Depuis la mort de Savinien, par respect pour sa mémoire autant que pour le deuil de sa famille, on mangeait presque en silence, on buvait sobrement, et personne n'élevait la voix. Cependant, dès qu'ils aperçurent Pierre Huguenin, ils ne purent retenir des exclamations de surprise et de joie. Quelques-uns vinrent l'embrasser, plusieurs se levèrent, et tous le saluèrent de leurs bonnets ou de leurs chapeaux; car, à ceux qui ne le connaissaient pas, on venait de le signaler rapidement comme un des meilleurs compagnons du tour de France, qui avait été *premier compagnon* à Nîmes et *dignitaire* à Nantes.

Après l'effusion du premier accueil, qui ne fut pas moins cordial pour Amaury de la part de ceux qui le connaissaient, on les engagea à se mettre à table, et la Mère, surmontant son émotion avec la force que donne l'habitude du travail, se mit à les servir.

Huguenin remarqua que sa servante lui disait :

— Ne vous dérangez pas, notre maîtresse; couchez tranquillement votre petit; je servirai ces jeunes gens.

Et il remarqua aussi que la Savinienne lui répondit :

— Non, je les servirai, moi ; couche les enfants.

Puis elle donna un baiser à chacun d'eux, et porta le souper au Corinthien avec un empressement qui trahissait une secrète sollicitude. Elle servit aussi Huguenin avec le soin, la bonne grâce et la propreté qui faisaient d'elle la perle des Mères, au dire de tous les compagnons. Mais une invincible préférence la faisait passer et repasser sans cesse derrière la chaise du Corinthien. Elle ne le regardait pas, elle ne l'effleurait pas en se penchant sur lui pour le servir ; mais elle prévenait tous ses besoins, et se tourmentait intérieurement de voir qu'il faisait d'inutiles efforts pour manger.

— Chers compagnons fidèles ! dit *Lyonnais la-Belle-conduite* en remplissant son verre, je bois à la santé de Villepreux l'Ami-du-trait et de Nantais le Corinthien, sans séparer leurs noms ; car leurs cœurs sont unis pour la vie. Ils sont frères en Salomon, et leur amitié rappelle celle de notre poëte *Nantais Prêt-à-bien-faire* pour son cher *Percheron*.

Et il entonna d'une voix mâle ces deux vers du poëte menuisier :

Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre.

— Bien dit, mais mal chanté, dit *Bordelais le Cœur-aimable*.

— Comment, mal chanté ! se récria Lyonnais la-Belle-conduite. Voulez-vous que je vous chante :

Gloire à Percheron-*le-chapiteau*,
Rendons hommage à sa science...?

— Mal ! mal ! toujours plus mal ! reprit le Cœur-aimable. On chante toujours mal quand on chante mal à propos.

Et un regard vers la Mère rappela le chanteur à l'ordre.

— Laissez-le chanter, dit la Savinienne avec douceur. Ne le contrariez pas pour si peu de chose. Quand on chante l'amitié, d'ailleurs...

— Quand on a commencé on ne peut plus s'arrêter, observa le Cœur-aimable, et quand on a pris une résolution de ne pas chanter sans nécessité...

— Il faut la tenir, interrompit la Belle-conduite. C'est juste ; je vous remercie, frère, j'ai eu tort. Mais on peut boire un coup en l'honneur des amis, même deux...

— Pas plus de trois après la soif, dit *Marseillais l'Enfant-du-génie ;* c'est le règlement. Il ne faut pas de bruit ici. Que diraient les Dévorants s'ils entendaient du vacarme chez une Mère en deuil ? D'ailleurs, qui de nous voudrait faire de la peine à la nôtre, à Savinienne la la belle, la bonne, l'honnête, la ménagère, la tranquille ?

— C'est à elle que je bois mon second coup, s'écria Lyonnais la-Belle-conduite. Est-ce que vous ne trinquez pas, le *pays*? ajouta-t-il en voyant qu'Amaury avançait son verre en tremblant. Est-ce qu'il a la fièvre, le *pays* [1]?

— Silence, là-dessus, dit *Morvandais Sans-crainte* à l'oreille de son voisin la Belle-conduite. Ce *pays*-là en a voulu conter, *dans les temps*, à la Mère ; mais elle était trop honnête femme pour l'écouter.

— Je le crois bien ! reprit la-Belle-conduite. C'est pourtant un joli compagnon, blanc comme une femme, de beaux cheveux dorés, et le menton comme une pêche ; avec cela fort et solide. On dit qu'il a du talent ?

— Sinon plus, du moins autant que l'Ami-du-trait, et

1. Les tailleurs de pierres des deux partis s'interpellent du nom de *Coterie ;* tous les compagnons des autres états se disent *Pays*. Ils ne se tutoient jamais quand ils sont rassemblés.

pas plus de rivalité entre eux pour le talent que pour l'amour.

— Parlez plus bas, dit l'Enfant-du-génie, qui, placé à côté d'eux, les avait entendus ; voici le Dignitaire, et si on parlait légèrement de la Mère devant lui, ça pourrait mener plus loin qu'on ne veut.

— Personne n'en parle légèrement, mon cher pays, répondit Sans-crainte.

Le Dignitaire entra. En reconnaissant *Romanet le Bon-soutien*, Pierre Huguenin se leva, et ils se retirèrent dans une autre pièce pour échanger les saluts d'usage ; car ils étaient Dignitaires tous les deux, et pouvaient marcher de pair. Cependant la dignité de l'Ami-du-trait n'était plus qu'honorifique. C'est un règne qui ne dure que six mois, et que deux compagnons ne pourraient d'ailleurs exercer à la fois dans une ville. L'autorité de fait de Romanet le Bon-soutien pouvait donc s'étendre, dans sa résidence, sur Pierre Huguenin comme sur un simple compagnon.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la salle et que le Dignitaire de Blois aperçut Amaury le Corinthien, il devint pâle, et ils s'embrassèrent avec émotion.

— Soyez le bien arrivé, dit le Dignitaire au jeune homme. Je vous ai fait appeler pour le concours, et je vois avec satisfaction que vous avez accepté. Je vous en remercie au nom de la société. Mes pays, ce jeune homme est un des plus agréables talents que je connaisse : vous en jugerez. Pays Corinthien, ajouta-t-il en s'adressant à Amaury plus particulièrement, et en s'efforçant de ne pas paraître mettre trop d'importance à sa demande, saviez-vous que nous avions perdu notre excellent père Savinien ?

— Je ne le savais pas, et j'en suis triste, répondit Amaury d'un ton de franchise qui rassura le Dignitaire.

— Et vous, le pays, reprit le Bon-Soutien en s'adressant à Pierre Huguenin, quand on s'appelle l'Ami-du-trait, on est un savant modeste. Si nous avions su où vous prendre, nous vous aurions invité au concours; mais puisque vous témoignez par votre présence que vous n'avez point abandonné le saint Devoir de liberté, nous vous prions et vous engageons à vous mettre aussi sur les rangs. Nous n'avons pas beaucoup d'artistes de votre force.

— Je vous remercie cordialement, répondit Huguenin; mais je ne viens pas pour le concours. J'ai des engagements qui ne me permettent pas de séjourner ici. J'ai besoin d'aides, et je viens, au nom de mon père qui est Maître, pour embaucher ici deux compagnons.

— Peut-être pourriez-vous les embaucher et les envoyer à votre père à votre place. Quand il s'agit de l'honneur du Devoir de liberté, il est peu d'engagements qu'on ne puisse et qu'on ne veuille rompre.

— Les miens sont de telle nature, répondit Pierre, que je ne saurais m'y soustraire. Il y va de l'honneur de mon père et du mien.

— En ce cas, vous êtes libre, dit le Dignitaire.

Il y eut un moment de silence. La table était composée de compagnons des trois ordres : compagnons *reçus*, compagnons *finis*, compagnons *initiés*. Il y avait aussi bon nombre de simples *affiliés;* car chez les gavots règne un grand principe d'égalité. Tous les ordres mangent, discutent et votent confondus. Or, parmi tous ces jeunes gens, il n'y en avait pas un seul qui ne souhaitât vivement de concourir. Comme on devait choisir entre les plus habiles, beaucoup n'espéraient pas être appelés; et aucun d'eux ne pouvait comprendre qu'il y eût une raison assez impérieuse pour refuser un tel honneur. Ils s'entre-regardèrent, surpris et même un peu choqués de la

réponse de Pierre Huguenin. Mais le Dignitaire, qui voulait éviter toute discussion oiseuse, invita l'assemblée, par ses manières, à ne pas exprimer son mécontentement.

— Vous savez, dit-il, que l'assemblée générale a lieu demain dimanche. Le *rouleur* vous a convoqués. Je vous engage à vous y trouver tous, mes chers pays. Et vous aussi, pays Villepreux l'Ami-du-trait. Vous pourrez nous aider de vos conseils : ce sera une manière de servir encore la société. Quant aux ouvriers que vous demandez, on verra à vous les procurer.

— Je vous ferai observer, lui répondit Huguenin en baissant la voix, qu'il me faut des ouvriers du premier mérite; car le travail que j'ai à leur confier est très-délicat, et requiert des connaissances assez étendues.

— Oh! oh! dit le rouleur [1] en riant avec un peu de dédain, vous n'en trouverez qu'après le concours; car tout homme qui se sent du talent et du cœur veut concourir; et vous n'aurez même pas le premier choix, nous l'enlèverons pour notre glorieux combat.

Le repas terminé, les compagnons, avant de se séparer, se formèrent en groupes pour s'entretenir entre eux des choses qui les intéressaient personnellement.

Bordelais le Cœur-aimable s'approcha de Pierre Huguenin et d'Amaury : — Il est étrange, dit-il au premier, que vous ne vouliez pas concourir. Si vous êtes le plus habile d'entre nous, comme plusieurs le prétendent, vous êtes blâmable de déserter le drapeau la veille d'une bataille.

— Si je croyais cette bataille utile aux intérêts et à

1. Les fonctions du *rouleur* (ou *rôleur*) consistent à présenter les ouvriers aux maîtres qui veulent les embaucher, et à consacrer leur engagement au moyen de certaines formalités. C'est lui qui accompagne les *partants* jusqu'à la sortie des villes, qui lève les acquits, etc.

l'honneur de la société, répondit Huguenin, je sacrifierais peut-être mes intérêts et jusqu'à mon propre honneur.

— Vous en doutez! s'écria le Cœur-aimable. Vous croyez que les dévorants sont plus habiles que nous? raison de plus pour mettre votre nom et votre talent dans la balance.

— Les dévorants ont d'habiles ouvriers, mais nous en avons qui les valent; ainsi, je ne préjuge rien sur l'issue du concours. Mais, eussions-nous la victoire assurée, je me prononcerais encore contre le concours.

— Votre opinion est bizarre, reprit le Cœur-aimable, et je ne vous conseillerais pas de la dire aussi librement à des pays moins tolérants que moi; vous en seriez blâmé, et l'on vous supposerait peut-être des motifs indignes de vous.

— Je ne vous comprends pas, répondit Pierre Huguenin.

— Mais... reprit le Cœur-aimable, tout homme qui ne désire pas la gloire de sa patrie est un mauvais citoyen, et tout compagnon...

— Je vous entends maintenant, interrompit l'Ami-du-trait; mais si je prouvais que, d'une manière ou de l'autre, ce concours sera préjudiciable à la société, j'aurais fait acte de bon compagnon.

Pierre Huguenin ayant répondu jusque-là à ces observations sans aucun mystère, ses paroles avaient été entendues de quelques compagnons qui s'étaient rassemblés autour de lui. Le Dignitaire, voyant cette réunion grossir et les esprits s'émouvoir, rompit le groupe en disant à Pierre : — Mon cher pays, ce n'est pas l'heure et le lieu d'ouvrir un avis différent de celui de la société. Si vous avez quelques bonnes vues sur nos affaires, vous avez le droit et la liberté de les exposer demain devant l'assemblée; et je vous convoque, certain d'avance que

si votre avis est bon, on s'y rendra, et que s'il est mauvais, on vous pardonnera votre erreur.

On se sépara sur cette sage décision. Une partie des compagnons présents logeait chez la Mère. Une petite chambre avait été préparée pour Huguenin et Amaury, qui y furent conduits par la servante. La Mère s'était retirée avant la fin du souper.

Quand les deux amis furent couchés dans le même lit suivant l'antique usage des gens du peuple, Huguenin, cédant à la fatigue, allait s'endormir ; mais l'agitation de son ami ne le lui permit pas.—Frère, dit le jeune homme, je t'ai dit qu'un jour viendrait peut-être où je pourrais te confier mon secret. Eh bien, ce jour est venu plus tôt que je ne le prévoyais. Je suis amoureux de la Savinienne.

—Je m'en suis aperçu ce soir, répondit Pierre.

—Je n'ai pu, reprit le Corinthien, maîtriser mon émotion en apprenant qu'elle était libre, et un instant de folle joie a dû me trahir. Mais bientôt la voix de ma conscience m'a reproché ce sentiment coupable, car j'étais l'ami de Savinien. Ce digne homme avait pour moi une affection particulière. Tu sais qu'il m'appelait son Benjamin, son saint Jean-Baptiste, son Raphaël : il n'était pas ignorant, et il avait des expressions et des idées poétiques. Excellent Savinien ! j'eusse donné ma vie pour lui, et je la donnerais encore pour le rappeler sur la terre ; car la Savinienne l'aimait, et il la rendait heureuse. C'était un homme plus précieux et plus utile que moi en ce monde.

— J'ai compris tout ce qui se passait dans ton cœur, dit l'Ami-du-trait.

—Est-il possible?

— On lit aisément dans le cœur de ceux qu'on aime. Eh bien, maintenant qu'espères-tu ? La Savinienne connaît ton amour, et je crois qu'elle y répond. Mais es-tu le mari qu'elle choisirait? Ne te trouvera-t-elle pas bien

jeune et bien pauvre pour être le soutien de sa maison, le père de ses enfants?

— Voilà ce que je me dis et ce qui m'accable. Pourtant, je suis laborieux; je n'ai pas perdu mon temps sur le tour de France, je connais mon état. Tu sais que je n'ai pas de mauvais penchants, et je l'aime tant, qu'il ne me semble pas qu'elle puisse être malheureuse avec moi. Me crois-tu indigne d'elle?

— Bien au contraire, et, si elle me consultait, je dissiperais les craintes qu'elle peut avoir.

— Oh! faites-le, mon ami, s'écria le Corinthien, parlez-lui de moi. Tâchez de savoir ce qu'elle pense de moi.

— Il vaudrait mieux savoir d'avance jusqu'où va votre liaison, répondit Pierre en souriant. Le rôle que tu me confies serait moins embarrassant pour elle et pour moi.

— Je te dirai tout, répondit Amaury avec abandon. J'ai passé ici près d'une année. J'avais à peine dix-sept ans (j'en ai dix-neuf maintenant). J'étais alors simple affilié, et je passai au grade de Compagnon-reçu après un court séjour, ce qui donna de moi une bonne opinion à Savinien et à sa femme. Je travaillais à la préfecture que l'on réparait. Tu sais tout cela, puisque c'est toi qui m'avais fait affilier à mon arrivée, et que tu ne nous quittas que six mois après. J'ai toutes ces dates présentes; car c'est le jour de ton départ pour Chartres que je m'aperçus de l'amour que j'avais pour la Savinienne. Je me souviens de la belle conduite que nous te fîmes sur la chaussée. Nous avions nos cannes et nos rubans, et nous te suivions sur deux lignes, nous arrêtant à chaque pas pour boire à ta santé. Le rouleur portait ta canne et ton paquet sur son épaule. C'est moi qui entonnais les chants de départ, auxquels répondaient en chœur tous nos pays. La solennité de cette cérémonie si honorable pour ceux à qui on la décerne, et dont j'étais fier de te voir le héros, me donna

de l'enthousiasme et du courage. Je t'embrassai sans faiblesse, et je revins en ville avec *la Conduite*, chantant toujours et ne songeant pas à l'isolement où j'allais me trouver, loin de l'ami qui m'avait instruit et protégé. J'étais, je crois, un peu exalté par nos fréquentes libations, auxquelles je n'étais pas accoutumé et auxquelles je crains fort de ne m'habituer jamais. Quand les fumées du vin se furent dissipées, et que je me retrouvai sans toi chez la Mère, sous le manteau de la cheminée, tandis que nos frères continuaient la fête autour de la table, je tombai dans une profonde tristesse. Je résistai longtemps à mon chagrin; mais je n'en fus pas le maître, et je fondis en larmes. La Mère était alors auprès de moi, occupée à préparer le souper des compagnons. Elle fut attendrie de me voir pleurer; et pressant ma tête dans ses mains de la même manière qu'elle caresse ses enfants : Pauvre petit Nantais, me dit-elle, c'est toi qui as le meilleur cœur. Quand les autres perdent un ami, ils ne savent que chanter et boire jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de voix et ne puissent plus tenir sur leurs jambes. Toi, tu as le cœur d'une femme, et celle que tu auras un jour sera bien aimée. En attendant, prends courage, mon pauvre enfant. Tu ne restes pas abandonné. Tous tes pays t'aiment, parce que tu es un bon sujet et un bon ouvrier. Ton père Savinien dit qu'il voudrait avoir un fils tout pareil à toi. Et quant à moi, je suis ta mère, entends-tu? non pas seulement comme je suis celle de tous les compagnons, mais comme celle qui t'a mis au monde. Tu me confieras tous tes embarras, tu me diras tes peines, et je tâcherai de t'aider et de te consoler.

En parlant ainsi, cette bonne femme m'embrassa sur la tête, et je sentis une larme de ses beaux yeux noirs tomber sur mon front. Je vivrais autant que le juif errant que je n'oublierais pas cela. Je sentis mon cœur se

fondre de tendresse pour elle, et, je te l'avoue, pendant le reste de ce jour-là, je ne pensai presque plus à toi. J'avais toujours les yeux sur la Savinienne. Je suivais chacun de ses pas. Elle me permettait de l'aider aux soins de la maison, et le brave Savinien disait en me regardant faire : — Comme ce garçon est complaisant! quel bon enfant! quel cœur il a ! — Savinien ne se doutait pas que dès ce jour-là j'étais son rival, l'amoureux de sa femme.

Il ne s'en douta jamais; et plus j'étais amoureux, plus il avait de confiance. Lui qui avait la cinquantaine, il ne pouvait sans doute pas s'imaginer qu'un enfant comme moi eût d'autres yeux pour la Savinienne que ceux d'un fils. Mais il oubliait que la Savinienne eût pu être sa fille, et qu'elle n'eût pas pu être ma mère. Cette Mère chérie vit bien l'état de mon cœur. Jamais je n'osai le lui dire ; je sentais bien que cela eût été coupable, puisque Savinien était si bon pour moi. Et puis je savais combien elle est honnête. Il n'y aurait pas eu un seul compagnon, même parmi les plus hardis, qui se fût hasardé, fût-ce dans le vin, à lui manquer de respect. Mais je n'avais pas besoin de parler; mes yeux lui disaient malgré moi mon attachement. A peine avais-je fini ma journée que je courais chez la Mère, et j'arrivais toujours le premier. J'avais un amour et des soins pour ses enfants comme ceux d'une femme qui les aurait nourris. Dans ce temps-là elle sevrait son garçon. Elle fut malade, et ses cris l'empêchaient de reposer. Elle ne voulait pas le confier à sa servante, parce que Fanchon avait le sommeil dur, et l'eût mal soigné, malgré sa bonne volonté. Elle permit que je prisse l'enfant dans mon lit pendant les nuits. Je ne pouvais fermer l'œil; mais j'étais heureux de le bercer et de le promener dans mes bras autour de la chambre, en lui chantant la chanson de la poule qui pond un œuf d'argent pour les jolis marmots. Cela dura deux mois. La

Mère était guérie, et le petit s'était habitué à dormir tranquillement avec moi. Quand elle voulut le reprendre, il ne voulut plus me quitter, et il a reposé dans mes bras tout le temps que j'ai passé ici. Je crois qu'il n'y a pas de lien plus tendre que celui d'une femme avec la personne qui aime son enfant et qui en est aimée. Nous étions comme frère et sœur, la Savinienne et moi. Quand elle me parlait, quand elle me regardait, il y avait dans sa voix et dans ses yeux la douceur du paradis, et je n'étais soucieux de rien, quoiqu'il y eût auprès de nous quelqu'un qui eût pu donner bien de l'inquiétude à Savinien et à moi. C'était Romanet le Bon-soutien, aujourd'hui Dignitaire. Quel bon cœur! quel brave compagnon encore que celui-là! il aimait la Savinienne comme je l'aime, et je crois bien qu'il l'aimera toute sa vie. Dans ce temps-là, les affaires de Savinien étaient assez embarrassées. Il avait du crédit, mais pas d'argent; et il était obligé de payer chaque année une partie de ce qu'il avait emprunté sur parole pour acheter son fonds. Et comme il ne gagnait pas beaucoup (il était trop honnête homme pour cela), il voyait avec effroi arriver le moment où il serait obligé de céder son auberge à un autre. Si j'avais eu quelque chose, combien j'aurais été heureux de l'aider! Mais je ne possédais alors que le vêtement que j'avais sur le dos; et mes journées suffisaient à peine à m'acquitter envers Savinien, qui m'avait nourri et logé gratis dans les commencements. Romanet le Bon-soutien était dans une meilleure position. Il était riche. Il avait un héritage de plusieurs milliers d'écus. Il le vendit, et le mit dans les mains de Savinien, sans vouloir accepter de billets, ni recevoir d'intérêt, en lui disant qu'il le lui rendrait dans dix ans s'il ne pouvait faire mieux. Il a agi ainsi par amitié pour Savinien, je le veux bien; mais, sans rien ôter à son bon cœur, on peut bien deviner que la Savinienne entrait

pour beaucoup dans le plaisir qu'il avait à faire cette bonne action. Le brave jeune homme n'en était que plus timide avec elle, et, comme moi, il se fût fait un crime de manquer au devoir de l'amitié envers son mari. Nous l'aimions donc tous les deux, et elle nous traitait tous les deux comme ses meilleurs amis. Mais Romanet, retenu par la modestie à cause de son bienfait, et demeurant en ville, la voyait moins souvent que moi. Enfin, quelle qu'en fût la cause, la Mère avait pour moi une préférence bien marquée. Elle vénérait le Bon-soutien comme un ange, mais elle me choyait comme son enfant; et il n'y avait pas quatre personnes plus unies et plus heureuses sur la terre que Savinien, sa femme, le Bon-soutien et moi.

Mais le temps vint enfin où il fallut m'éloigner. Les travaux de la préfecture étaient terminés, et l'ouvrage allait manquer pour le nombre des compagnons réunis à Blois. De jeunes compagnons arrivèrent; ce fut aux plus anciennement arrivés de leur grade à leur céder la place. J'étais de ce nombre. On décréta qu'on nous ferait la conduite et que l'on nous dirigerait sur Poitiers.

C'est alors que je m'aperçus de la force de mon sentiment. J'étais comme fou, et la douleur que j'éprouvais en apprit plus à la Savinienne que je n'aurais voulu lui en dire. C'est elle qui me donna la force d'obéir au Devoir en me parlant de son honneur et du mien; et, dans cette exhortation, il y eut des paroles échangées que nous ne pûmes pas reprendre après les avoir dites. Enfin, je partis le cœur brisé, et je n'ai jamais pu aimer ou même regarder une autre femme que la Savinienne. Je suis encore aujourd'hui aussi pur que le jour où tu quittais Blois, et où la Savinienne m'embrassait au front sous le manteau de la cheminée.

Pierre, attendri par le récit de cette passion naïve et vertueuse, promit à son ami de le servir dans ses amours,

et s'engagea à ne pas quitter Blois sans avoir pénétré les desseins de la Savinienne et soulevé le voile qui cachait l'avenir du Corinthien.

## CHAPITRE XII.

Ce fut le lendemain, un dimanche bien entendu, que tous les compagnons et affiliés du Devoir de liberté de Blois employèrent leur journée à délibérer sur l'affaire du concours. La chambre consacrée aux séances étant livrée aux maçons pour cause d'urgente réparation, l'assemblée eut lieu ce jour-là dans la grange de la Savinienne. Tous les membres s'assirent sans façon sur des bottes de paille. Le Dignitaire avait une chaise, et devant lui une table pour écrire, autour de laquelle étaient assis le secrétaire et les *anciens*. Pierre eût désiré terminer ses affaires et partir dès le matin. Mais, outre que l'avertissement du rouleur n'était que trop vrai et qu'il ne pouvait trouver un seul bon ouvrier qui ne fût intéressé au concours, il regardait comme un devoir de répondre à l'appel qui le convoquait. Quand on eut proposé la pièce du concours, et lorsqu'on allait procéder à l'élection des concurrents, il demanda la parole, afin de pouvoir se retirer ensuite. Elle lui fut accordée; et, malgré l'agitation soulevée par l'affaire principale, on se disposa à l'écouter avec attention. Chacun était curieux de voir ce qu'un compagnon généralement estimé pouvait alléguer contre une chose aussi glorieuse et aussi sainte que la lutte contre les dévorants. Pierre prit la parole. Il démontra d'abord que la victoire était toujours chanceuse; que le jury le plus intègre et le mieux composé pouvait se tromper; qu'en matière d'art il n'y avait pas d'arrêts incontestables; que le public luimême était souvent abusé par une tendance au mauvais

goût, et que jamais le triomphe d'un artiste n'était accepté par ses rivaux; qu'ainsi l'honneur que la société voulait attacher au concours, et la gloire qu'elle se flattait d'en retirer n'étaient qu'illusion et déception.

Il parla aussi des dépenses qu'on allait faire pour ce concours. On allait priver de travail un certain nombre de concurrents. Il faudrait les soutenir pendant ce temps, et les indemniser ensuite sur le fonds commun. Il faudrait aussi nourrir et payer, pendant les cinq ou six mois que durerait la confection du chef-d'œuvre, les gardiens préposés à la claustration des concurrents. C'étaient là des dépenses qui endetteraient certainement la société pour plusieurs années. Pierre prouva ses assertions par des chiffres. Mais il fut interrompu par des murmures. Il y avait là des amours-propres irritables qui n'entendaient pas raillerie sur le fait de leur capacité scientifique et artistique. Comme il arrive dans toute assemblée, quels qu'en soient les éléments et le but, ces têtes chaudes et vaniteuses menaient tout, et venaient à bout de persuader à tous que la seule affaire était de les admirer et de leur ménager des triomphes. Quand Pierre Huguenin leur disait :

— De quoi servira à la société qu'une demi-douzaine de ses membres ait passé une demi-année sur un colifichet ruineux, sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de notre folie et de notre vanité?

Ils lui répondaient :

— Et si la société veut se charger de cette dépense, que vous importe? Si vous ne voulez pas y participer, remerciez la société [1]; vous êtes libre, vous avez fini votre tour de France.

1. Remercier la société, c'est s'en retirer en ce sens qu'on ne participe plus à ses dépenses, à ses entreprises, ni à ses profits. On reste lié de cœur, mais on n'est plus obligé envers elle que par la conscience.

Et Pierre avait bien de la peine à leur faire comprendre que, s'il eût été riche, il eût mieux aimé se charger de toute la dépense que de laisser la société se ruiner, s'endetter pour vingt ans peut-être.

— La société s'imposera toutes les privations, s'il le faut, répondaient-ils. L'honneur est plus précieux pour elle que la richesse. Laissez-nous abaisser l'orgueil des dévorants, leur prouver que nous seuls connaissons la partie, les forcer de nous céder la place, et vous verrez ensuite que personne ne se plaindra.

— Ce n'est pas vous qui vous plaindrez, dit, à ce propos, Pierre Huguenin à un des plus exaltés aspirants au concours; vous qui allez recueillir tout l'honneur du combat si vous gagnez, et qui, même en cas de défaite, serez indemnisé et récompensé de vos peines par la société. Mais tous ces jeunes affiliés qui, par la suite, viendront admirer dans vos salles d'études le chef-d'œuvre de votre concours, seront-ils dédommagés, par la vue de ce trophée, des leçons qui leur manqueront et des avances qui ne pourront leur être faites? Quant à moi, j'approuve le principe de l'émulation, mais à condition que la gloire des uns n'appauvrira pas les autres, et que les écoliers ne payeront pas pour rester écoliers, en proclamant la science des maîtres de l'art.

Ces bonnes raisons commençaient à avoir prise sur les gens désintéressés. Pierre Huguenin essaya de les dissuader de leur ambitieux dessein par des raisons non plus positives, mais plus larges. Il s'abandonna aux sentiments et aux idées qui depuis longtemps fermentaient dans son cœur, en leur démontrant le tort moral que de semblables luttes causaient de part et d'autre aux sociétés.

— N'est-ce pas, leur dit-il, une grande injustice que nous commettons, lorsque nous disons à des hommes laborieux et nécessiteux comme nous : Cette ville ne sau-

rait nous contenir tous, et nous faire vivre au gré de notre orgueil ou de notre ambition; tirons-la au sort, ou bien essayons nos forces; que les plus habiles l'emportent, et que les vaincus s'en aillent pieds nus sur la route pénible de la vie, chercher un coin stérile où notre orgueil dédaigne de les poursuivre? Direz-vous que la terre est assez grande, et qu'il y a partout du travail? Oui, il y a partout de l'espace et des ressources pour les hommes qui s'entr'aident. Il n'y en a pas, non, l'univers n'est pas assez grand pour des hommes qui veulent s'isoler ou se disperser en petits groupes haineux et jaloux. Ne voyez-vous donc pas le monde des riches? ne vous êtes-vous jamais demandé de quel droit ils naissent heureux, et pour quel crime vous vivez et mourez dans la misère? pourquoi ils jouissent dans le repos, tandis que vous travaillez dans la peine? Qu'est-ce donc que cela signifie? Les prêtres vous diront que Dieu le veut ainsi; mais êtes-vous bien sûrs que Dieu le veuille ainsi en effet? Non, n'est-ce pas? Vous êtes sûrs du contraire; autrement vous seriez des impies, des idolâtres, et vous croiriez en un Dieu plus méchant que le diable, ennemi de la justice et du genre humain. Eh bien! voulez-vous que je vous dise comment s'est établie la richesse et comment s'est perpétuée la pauvreté? Par le savoir-faire des uns, et par la simplicité des autres. C'est pour cela que les simples ont accepté leur défaite et leur exclusion du partage de tous les biens et de tous les honneurs; car les habiles leur ont prouvé que cela devait être ainsi. Et voilà qu'il y a eu tant et tant de simples, que vos pères et vous avez été condamnés à travailler pour les riches sans vous plaindre et sans vous lasser. Vous trouvez cela fort injuste. Du matin au soir je l'entends dire, et je le dis moi-même. Ce que vous trouvez injuste contre vous, trouveriez-vous donc juste de le faire souffrir aux autres?

Quelquefois, malgré l'arrêt du sort, il vous est permis de sortir de votre misère : mais à quelles conditions? Il faut que vous soyez très-laborieux, très-persévérants, et peut-être très-égoïstes : il faut que vous vous éleviez par le gain, l'avarice et l'âpreté au travail au-dessus de tous vos pareils; car quels sont ceux d'entre nous qui réussissent à amasser quelque bien et à s'établir quelque part? Ceux-là seulement qui ont un héritage, ou bien ceux qui ont un génie supérieur. Je sais le respect qu'on doit à l'intelligence ; mais trouvez-vous bien juste, bien généreux qu'un homme croupisse dans la misère et périsse sur la paille, parce que Dieu ne lui a pas donné autant d'esprit ou de santé qu'à vous? Quel est l'esprit de notre société, quelle est sa cause, quel est son but? La nécessité d'employer l'intelligence et le courage des uns à stimuler et à corriger l'ineptie ou la mollesse des autres ; et pour cela il faut les soutenir et les aider de notre gain, c'est-à-dire de notre travail, jusqu'à ce qu'ils aient profité de nos leçons et reconnu la nécessité de travailler eux-mêmes sans se ménager.

La pensée qui a institué le Devoir de liberté, et, permettez-moi de vous le dire, la pensée qui a institué les différents Devoirs de compagnonnage, est donc grande, morale, vraie, et selon les desseins de *Salomon*[1]. Eh bien ! ce que vous faites lorsque vous travaillez à expulser une société est tout à fait opposé à cette pensée auguste, à ces suprêmes desseins. Si les travailleurs du Temple ont cru devoir se diviser en diverses tribus sous la conduite de plusieurs chefs, c'est que leur mission était de par-

1. *Salomon* était alors pour les compagnons et sera encore longtemps pour un grand nombre un être de raison, une sorte de fétiche auquel on attribue toutes les perfections, toutes les puissances. Son nom équivaut presque à celui de l'Eternel, et Pierre Huguenin devait l'employer pour donner plus d'autorité à son invocation religieuse.

courir le monde par différents chemins, afin de porter sur plusieurs points à la fois la lumière et le bienfait de l'industrie. Soyez sûrs que les enfants de Jacques et ceux de Soubise sont aussi bien que nous les enfants du grand Salomon...

Un murmure désapprobateur faillit interrompre l'Ami-du-trait. Il se hâta de reprendre avec adresse (car un peu d'allégorie était bien nécessaire avec des esprits moins éclairés que le sien).

— Ce sont des enfants égarés, il est vrai, des enfants rebelles, si vous voulez. Dans leur long et pénible pèlerinage, ils ont oublié les sages lois et jusqu'au nom auguste de leur père. Jacques fut peut-être un imposteur qui corrompit leur jugement, et se fit prophète pour s'approprier le culte du vrai maître ; et c'est pourquoi ils ont tant d'animosité contre nous; c'est pourquoi ils nous provoquent et nous maltraitent avec fanatisme, cherchant à s'isoler de nous et à nous disputer le travail, héritage sacré de tous les compagnons. Imiterez-vous donc leur exemple, et, parce qu'ils sont aveugles et inhumains, agirez-vous comme eux? relèverez-vous le gant du combat? O mes pays! ô mes frères! rappelez-vous une grande leçon que Salomon nous a donnée. Deux mères se disputaient un enfant; il ordonna qu'on le coupât en deux, et que chacune en emportât la moitié. La mère supposée accepta le partage, la vraie mère s'écria qu'on le donnât tout entier à sa rivale. Cet apologue est l'emblème de notre destinée. Ceux de nous qui demandent le partage de la terre et du travail sont sans entrailles, et ne songent pas que ce lambeau partagé par le glaive de la haine ne sera plus entre leurs mains qu'un cadavre.

Pierre leur parla encore longtemps. Je ne sais s'il portait dans son sein la révélation d'un temps et d'une société où le principe de liberté individuelle pourrait se

concilier avec le droit de tous. Je sais que son cerveau intelligent eût pu s'élever à cette conception, telle qu'elle est entrée aujourd'hui dans les cœurs et dans les esprits d'élite. Mais il est à remarquer qu'à cette époque le principe du Saint-Simonisme (la première des doctrines modernes qui se soit popularisée sous le règne des Bourbons) ne s'était pas encore développé. Les germes d'une philosophie sociale et religieuse couvaient dans de secrets conciles ou s'élucubraient dans les méditations des économistes. Probablement Pierre Huguenin n'en avait jamais entendu parler; mais un esprit droit et assez cultivé, une âme ardente, une imagination poétique, faisaient de lui un être mystérieux et singulier, assez semblable aux pâtres inspirés qui naissaient dans l'ancienne tradition avec le don de prophétie. On pouvait dire avec la Savinienne, qu'il était rempli de l'esprit du Seigneur; car, dans la candeur de son enthousiasme, il touchait aux plus hautes questions humaines, sans savoir lui-même quelles étaient ces cimes voilées où son rêve l'avait porté. C'est pourquoi ses discours, dont nous ne pouvons vous donner ici que la substance sèche et grossière, avaient un caractère de prédication dont l'effet était grand sur des esprits simples et sur des imaginations encore vierges. Il leur conseilla de tenter, au lieu d'une épreuve douteuse, une paix honorable. Les Dévorants, las de querelles, commençaient à s'adoucir. Il serait peut-être plus facile qu'on ne pensait de les amener à reconnaître le droit des Enfants de Salomon. Pourquoi, si ces derniers étaient capables d'écouter la raison, de comprendre la justice, les Dévorants ne le seraient-ils pas aussi? N'étaient-ils donc pas des hommes, et, au risque de n'être pas écouté, ne devait-on pas essayer de les ramener à des sentiments humains plutôt que d'envenimer leur haine par un défi d'amour-propre? Enfin, ne serait-on pas en-

core à temps de reprendre la décision du concours, s'il venait à être bien démontré que c'était le seul moyen d'éviter de nouveaux combats? Mais que ne fallait-il pas entreprendre avant d'abandonner les chances de paix et d'alliance! L'avait-on fait? Tout au contraire, on n'avait songé qu'à répondre injure pour injure, bravade pour bravade. On s'était, de gaieté de cœur, précipité dans mille dangers qu'il eût été facile d'éviter dans le principe, avec plus de calme et de dignité. N'avait-on pas provoqué aussi les charpentiers Drilles, en chantant le matin même, devant leurs ateliers, des chants de guerre et d'anathème? Pierre avait été témoin de ce fait. Il le censura avec force, avec douleur. — Vous avez l'orgueil d'être les seigneurs, les patriciens du tour de France, leur dit-il; ayez donc au moins les manières nobles qui conviennent quand on s'estime supérieur au reste des hommes.

Lorsqu'il cessa de parler, il se fit un long silence. Les choses qu'il avait dites étaient si nouvelles et si étranges, que les auditeurs avaient cru faire un rêve dans une autre vie, et qu'il leur fallut quelque temps pour se reconnaître dans les ombres de la terre.

Mais peu à peu les passions contenues reprirent l'essor. Leur règne n'était pas encore près de finir; et le peuple des travailleurs n'avait gardé du grand principe d'égalité fraternelle proclamé par la révolution française, qu'une devise au lieu d'une foi, quelques mots glorieux, profonds, mais déjà aussi mystérieux pour lui que les rites du compagnonnage. Les murmures succédèrent bientôt à la muette adhésion de quelques-uns, à la stupeur profonde du grand nombre; et ceux dont le cœur avait tressailli involontairement rougirent tout aussitôt d'avoir senti cette émotion ou de l'avoir laissée paraître. Enfin un des plus exaltés prit la parole. — Voilà un beau discours, dit-il, et un sermon mieux fait qu'un curé en chaire

n'eût pu le débiter. Si tout le mérite d'un compagnon est de connaître les livres et de parler comme eux, honneur à vous, pays Villepreux l'Ami-du-trait! Vous en savez plus long que nous tous; et si vous aviez affaire à des femmes, vous les feriez peut-être pleurer. Mais nous sommes des hommes, des enfants de Salomon; et si la gloire d'un compagnon du Devoir de liberté est de soutenir sa société, de se dévouer corps et âme pour elle, de repousser l'injure, de lui faire un rempart de sa poitrine, honte à vous, pays Villepreux! car vous avez mal parlé, et vous mériteriez d'être réprimandé. Comment donc! nous avons écouté jusqu'au bout les conseils d'une lâche prudence, et nous ne nous sommes pas indignés? On nous a dit qu'il fallait abjurer notre honneur, oublier le meurtre de nos frères, tendre la joue aux soufflets, rayer notre nom apparemment du tour de France, et nous avons écouté tout cela patiemment! Vous voyez bien, pays Villepreux, que nous sommes doux et modérés autant qu'on peut l'être. Vous voyez bien que nous avons le respect du Devoir et la fraternité du compagnonnage bien avant dans le cœur, puisque nous ne vous avons pas réduit au silence comme un insensé, ou jeté hors d'ici comme un faux frère. Vous avez une si belle réputation, et vous avez été revêtu de dignités si éminentes dans la société, que nous persistons à croire vos intentions bonnes et votre cœur droit. Mais votre esprit s'est égaré dans les livres, et ceci doit servir d'enseignement à tous ceux qui vous ont entendu. Qui en sait trop, n'en sait pas assez; et quiconque apprend beaucoup de choses inutiles, risque d'oublier les plus nécessaires, les plus sacrées.

D'autres orateurs plus véhéments encore renchérirent sur l'indignation de celui-là, et bientôt une discussion violente s'engagea contre Pierre Huguenin. Il répondit

avec calme; il supporta avec la résignation d'un martyr et la fermeté d'un stoïque les accusations, les reproches et les menaces. Il disait d'excellentes choses, variant ses arguments et appropriant les formes de son langage à la portée d'esprit de ses divers interlocuteurs. Mais il voyait avec douleur que le petit nombre de ses adhérents diminuait de plus en plus, et il s'attendait à des outrages publics; car la séance était livrée à la confusion, et la vérité n'avait plus de pouvoir sur ces âmes endurcies ou exaltées. Enfin le Dignitaire, après bien des efforts inutiles, obtint le silence, et prit la défense des intentions de Pierre Huguenin.

— Je le connais trop, dit-il, pour douter de lui; et si un soupçon contre son honneur pouvait entrer dans ma pensée, je crois qu'un instant après je lui en demanderais pardon à genoux. Il n'y aura donc ici de réprimandes que contre ceux qui se permettraient de l'insulter. Sur tous les points il a parlé suivant sa conscience, et sur plusieurs points mes sentiments sont d'accord avec les siens. Cependant je crois que ses idées ne sont pas applicables pour le moment; c'est pourquoi je propose de passer outre : mais je demande, une fois pour toutes, qu'on respecte la liberté des opinions, et qu'on les combatte sans aigreur et sans brutalité. Consolez-vous, pays Villepreux, de la contradiction un peu violente que vous avez rencontrée ici. Si vous vous êtes trompé en quelque chose, vous n'en avez pas moins dit certaines vérités qui resteront gravées dans plus d'un cœur ami, et dans le mien particulièrement. Soyez sûr qu'il en restera aussi quelques-unes, même dans l'esprit des plus exaltés. Peut-être les idées de paix et d'union générale que vous avez osé proclamer seront-elles mieux écoutées dans des jours plus heureux. Je trouve, moi, que vous avez bien parlé, et que votre cœur n'a pas été corrompu par la science

des livres. Vous êtes libre de vous retircr, si la discussion de nos intérêts, comme nous les entendons pour le moment, blesse votre croyance; mais nous vous prions de ne pas quitter la ville avant que la crise où nous sommes ait changé de face. S'il fallait en venir à de nouveaux combats, et si la société vous ordonnait de marcher, nous savons que vous vous conduiriez comme un brave soldat de l'armée de Salomon.

Pierre s'inclina en signe de respect et de soumison. Il se retira, et le Corinthien le suivit. — Frère, lui dit ce noble jeune homme, ne sois pas humilié, ne sois pas triste, je t'en supplie; ce que le Dignitaire vient de dire est bien vrai, tes paroles ont retenti dans des cœurs amis du tien.

— Je ne suis point humilié, répondit l'Ami-du-trait, et ta sympathie suffirait à elle seule pour me dédommager de l'emportement des autres. Mais je suis inquiet, je te l'avoue, et pour une chose toute personnelle. Le Dignitaire vient de m'ordonner en quelque sorte de rester ici. Je comprends la délicatesse de cette intention; il voit que plusieurs m'accuseront de manquer de cœur à l'heure du combat, et il me fournit l'occasion de me réhabiliter à leurs yeux; mais je ne suis pas jaloux de cet honneur farouche, et je l'accepterai avec douleur. Une raison non moins grave me fait regretter d'avoir renoué mes relations avec la société. J'ai donné ma parole d'honneur à mon père d'être de retour sous trois jours, et mon père a donné la sienne de reprendre ses travaux demain. Il ne peut le faire sans moi. Il est malade, et plus sérieusement peut-être depuis que je suis absent. Il est d'un caractère bouillant, d'une loyauté scrupuleuse. A l'heure qu'il est, il m'attend sur la route, et je crois le voir tourmenté par l'inquiétude, par l'impatience, par la fièvre.

Pauvre père ! Il avait tant de foi à la promesse que je lui ai faite ! Il me faudra donc y manquer !

— Pierre, répondit le Corinthien, je sens que tu es entre deux devoirs : le saint *Devoir de liberté* et le devoir filial qui n'est pas moins sacré. Il faut que tu partages ton fardeau. J'en veux prendre la moitié. Tu resteras ici pour obéir aux lois de la société, et moi j'irai chez ton père. J'inventerai quelque prétexte pour t'excuser, et je me mettrai à l'ouvrage à ta place. Une heure d'attention va me suffire pour recevoir tes instructions. Je sais comme tu démontres, et tu sais comme je t'écoute. Viens dans le jardin, et avant la nuit je me mettrai en route. Je coucherai chez la Jambe-de-bois, et, avant le jour, je prendrai la diligence qui passe par là. Demain soir je serai chez ton père, après-demain matin dans la chapelle de ton vieux château. De cette manière tout s'arrangera, et tu auras l'esprit tranquille.

— Cher Amaury, répondit Pierre Huguenin, je n'attendais pas moins de ton amitié et d'un cœur comme le tien ; mais je ne puis accepter ton dévouement. Il est probable que le concours aura lieu, et je ne dois ni ne veux que tu perdes l'occasion de te faire connaître et d'acquérir de la gloire. Ce n'est pas parce que tu es mon élève, mais je suis certain que tu es le plus fort de tous ceux qui se présenteront au concours. Si tu ne remportes le prix du compas d'or, du moins tu feras de telles preuves de talent qu'il en sera parlé sur le Tour de France. De pareilles occasions ne se présentent que rarement, et souvent elles décident de tout l'avenir d'un ouvrier. A Dieu ne plaise que je te fasse perdre celle qui peut s'offrir demain !

— Et moi, je veux la perdre, répondit le Corinthien, et je la perdrais dans tous les cas. Tu me crois bien borné si tu crois que, depuis ce matin, mes idées et mes senti-

ments n'ont pas marché. J'ai ouvert les yeux, frère ; et je ne suis déjà plus l'homme aveugle et grossier qui t'écoutait hier soir avec stupeur sur la chaussée de Blois. Les paroles que tu viens de dire devant l'assemblée sont tombées dans mon cœur, comme le bon grain dans le sillon fertile. Il m'a semblé qu'un nuage s'enlevait de terre entre nous deux, et je t'avais aimé jusqu'ici à travers un voile. Oui, mon ami, tu ne m'avais pas semblé autre chose qu'un compagnon instruit, honnête et bon. A présent je vois bien que tu es plus que cela, plus qu'un ouvrier, plus qu'un homme peut-être. Que vais-je te dire ? je me suis figuré le Christ, ce fils d'un charpentier, pauvre, obscur, errant sur la terre, et parlant à de misérables ouvriers comme nous, sans argent, presque sans pain, sans éducation (c'est ainsi qu'on nous les dépeint). Je me suis rappelé ce qu'on raconte de sa beauté, de sa jeunesse, de sa douceur, des préceptes de sagesse et de charité qu'il expliquait, comme tu l'as fait aujourd'hui, en paraboles. Je ne veux pas blesser ta modestie, Pierre, en te comparant à celui qu'on appelle Dieu ; mais je me disais : Si le Christ revenait parmi nous et qu'il passât devant cette maison, que ferait-il ? Il verrait la Savinienne au seuil, avec son air affable et ses deux beaux enfants, et il les bénirait. Et alors la Savinienne le prierait d'entrer ; elle laverait ses pieds poudreux et brûlants, et elle abriterait ses petits dans les plis de la robe du Sauveur tandis qu'elle irait lui chercher l'eau la plus pure pour étancher sa soif. Et pendant ce temps, le fils du charpentier interrogerait les enfants, et il saurait d'eux qu'il y a là, dans la grange, des hommes qui parlent et qui concertent quelque chose. Alors l'homme divin voudrait connaître le cœur de ses frères, de ses fils, les pauvres travailleurs. Il entrerait dans la grange, et ne dédaignerait pas de s'asseoir, comme nous, sur une botte de

paille, lui qui naquit sur la paille d'une étable ; puis il écouterait. Et tout en faisant ce rêve, je me représentais la belle figure de Jésus, attentive et souriante, et ses beaux yeux attachés sur toi avec une expression de douceur et d'attendrissement... Et quand tu eus fini de parler (car ceci, Pierre, n'était pas une simple supposition que je faisais dans mon esprit c'était comme une vision que j'avais devant les yeux), quand tu eus fini de parler, je le vis s'approcher, se pencher sur toi, et te dire en t'imposant les mains ce qu'il disait aux pauvres hommes du peuple dont il faisait ses disciples : « Viens avec moi, quitte tes filets et suis-moi ; je veux te faire pêcheur d'hommes. » Et il me sembla qu'une grande lumière jaillissait du front du Christ, et t'enveloppait dans son rayon. Alors je me dis en moi-même : Pierre est un apôtre ; comment ne le savais-je pas ? Il prophétise ; comment ne l'avais-je pas compris ? Et moi aussi, je me levai, transporté d'un zèle qui me brûlait. J'allais m'écrier : Oh ! Christ, emmenez-moi avec mon frère ; je ne suis pas digne de délier les cordons de vos souliers, mais je vous écouterai et je ramasserai les miettes qui tomberont de votre table... Alors les compagnons se sont agités. Ils t'ont contredit, ils t'ont blâmé. Ma vision s'est effacée, mais il m'en est resté comme un tremblement dans tout le corps ; j'ai eu beaucoup de peine à me contenir ; j'étais prêt à pleurer, comme dans le temps où la Savinienne, cette pieuse femme qui aime tant Dieu, sans aimer les prêtres, me lisait, de sa voix douce, l'Écriture Sainte dans une vieille Bible qui est dans sa famille depuis deux ou trois cents ans. Aussi je ne serai jamais impie, et, dût-on se moquer de moi, je ne me moquerai jamais de Jésus, le fils du charpentier. Qu'il soit Dieu ou non, qu'il soit tout à fait mort ou qu'il soit ressuscité, je ne peux pas examiner cela, et je ne m'en inquiète pas. Il y en a même qui disent qu'il n'a

jamais existé. Moi, je dis qu'il est impossible qu'il n'ait pas existé ; et j'en suis plus sûr depuis que j'ai compris ce que tu penses et ce que tu veux faire comprendre aux autres. Pourquoi serais-tu le premier ouvrier qui aurait eu de telles idées ? Je ne conçois pas comment je ne les ai pas eues plus tôt ; et je me dis que tu ne les aurais pas si des hommes ou des dieux comme Jésus ne les avaient pas répandues dans le monde. C'est pourquoi je ne veux plus écouter que toi ; je ne veux plus agir, ni penser, ni travailler, ni aimer même, sans que tu m'aies dit : Cela est bon, cela est juste. Et je ne te quitterai plus jamais..., excepté que je vais te quitter ce soir, mais pour aller t'attendre chez ton père. Tu vois que je ne comprends plus ce que c'est que des concours, de la gloire, des chefs-d'œuvre... nous avons bien autre chose à faire, c'est de travailler sans nuire aux autres, sans les humilier, sans leur disputer ce qui leur appartient aussi bien qu'à nous.

La Savinienne, inquiète de voir Pierre et Amaury quitter l'assemblée et s'enfoncer dans le jardin pour causer avec chaleur, les y avait suivis. Peu à peu elle s'était approchée ; et, appuyée sur le dossier de leur banc, elle les écoutait. Pierre la voyait bien, mais il était heureux qu'elle entendît les discours exaltés du Corinthien, et il se gardait de trahir sa présence. Quand le Corinthien se tut, la Savinienne lui dit avec un soupir : — Je voudrais que Savinien fût encore là pour vous entendre ; mais j'espère que dans le ciel il vous voit et vous bénit. Corinthien, vous avez un cœur et un esprit comme je n'en ai jamais connus..., si ce n'est mon pauvre Savinien ; mais il lui restait encore bien des choses à apprendre, et, comme l'on dit, la vérité sort de la bouche des enfants.

Pierre sourit de joie en voyant que la Savinienne comprenait le Corinthien. Il vit la rougeur et le transport de son ami, quand la Mère lui tendit la main en lui disant :

8

— C'est à la vie et à la mort entre nous pour l'estime, mon fils Amaury.

— Et pour l'amitié? s'écria le jeune homme enhardi et troublé à la fois.

— Amitié veut dire une chose entre les hommes, et une autre entre hommes et femmes, répondit-elle naïvement. Vous avez la mienne comme si nous étions deux hommes ou deux femmes.

Amaury ne répondit rien. La robe noire de la veuve lui imposait silence. Elle s'éloigna, et Pierre reprit, en regardant son ami qui la suivait des yeux : — Et maintenant, frère, veux-tu encore partir? N'es-tu pas retenu ici par quelque chose de plus cher et de plus sérieux que la gloire?

— Je serais à la veille d'être son mari, répondit le Corinthien, que pour sauver ton honneur je partirais encore. Mais nous n'en sommes pas là. Je ne peux rester ici. Je ne sais où je prendrais la force de ne jamais dire ce que je pense; et ce que je pense, une femme en deuil ne doit pas l'entendre. Je manquerais à moi-même, à la mémoire de Savinien; je perdrais l'estime de la Savinienne, et tout cela malgré moi. Fais-moi partir, Pierre, tu me rendras service, peut-être plus qu'à toi-même.

Pierre sentit que son ami avait raison. — Eh bien! quant à moi, j'accepte, dit-il; mais je doute fort que la société y consente. Dans l'excès de ta modestie, tu oublies que si le concours a lieu, on aura besoin de toi plus que de tout autre, et qu'on ne te laissera pas partir ainsi. Quelle que soit l'issue de nos différends avec le *Devoir*, ta présence ici est regardée comme nécessaire, puisqu'on t'a convoqué.

— Pierre, Pierre! s'écria le Corinthien avec tristesse, as-tu donc oublié déjà ce que tu me disais hier soir sur la chaussée? N'es-tu pas dégoûté de ce pacte qui nous subor-

donne aux caprices et aux préjugés d'hommes ignorants et emportés? Nous leur devons assistance quand ils sont dans le malheur ou le danger; car ils sont nos frères. Mais quand ils sont enivrés d'orgueil ou de vengeance, leur devons-nous une aveugle soumission? Non! Quant à moi, ce rêve s'efface, et tout à l'heure, en les voyant se tourner contre toi, je les trouvais si coupables que les liens de l'affection jurée se brisaient malgré moi dans mon cœur. Viens, rentrons dans l'assemblée. Je vais leur demander de me laisser partir, leur dire de ne pas compter sur moi pour le concours; et, s'ils me refusent, je remercie la société, je reprends ma liberté...

— Tu n'en as pas le droit devant Dieu. Égarés ou coupables, ils sont nos frères. Leur situation est pénible et périlleuse. Nous ne sommes pas en nombre ici, et nos ennemis sont les plus forts, les plus exaltés. S'ils persistent à vouloir nous expulser de Blois par la violence, il vaudra certainement mieux en venir à l'épreuve du concours qu'à celle des coups. Prenons donc patience. Je saurai me résigner encore. S'il faut que d'une manière ou de l'autre mon honneur soit compromis, je sacrifierai mes intérêts à ceux d'autrui; et si mon père me condamne, ma conscience m'absoudra.

## CHAPITRE XIII.

La séance terminée, les Gavots se mirent à table. Le concours était voté, et le Corinthien était du nombre des concurrents élus. Cette nouvelle lui causa une émotion où la joie eut plus de part que le regret, il faut bien l'avouer. Quoique sincère dans son dévouement pour Pierre Huguenin, et dans ses vertueuses résolutions à l'égard de la Savinienne, son jeune cœur tressaillait, malgré lui, à

l'idée de passer plusieurs mois auprès de celle qu'il aimait, et d'être absous, par la volonté du destin, de ce qui eût été un tort en d'autres circonstances. Il faut bien dire aussi que le Corinthien n'était pas sans avoir ressenti plus d'une fois déjà les chatouillements de l'ambition. Il avait trop de talent pour n'être pas un peu sensible à la gloire; et si, dans un mouvement d'enthousiasme généreux, il revenait aux idées évangéliques dont l'avait nourri la pieuse Savinienne, bientôt après les séductions de l'art et de la renommée reprenaient leur empire naturel sur cette âme d'artiste et d'enfant, candide, ardente, et mobile comme les nuages légers d'un beau ciel au matin.

Il s'efforça de recevoir la nouvelle de son élection avec une résignation dédaigneuse. Mais, en dépit de lui-même, la gaieté communicative de ses compagnons ranimait peu à peu les roses de son teint, et l'aspect de la Savinienne remplissait son cœur d'un espoir plein d'agitations et de combats. Sa voix ne se mêla pas aux propos enjoués de la table; mais il y avait dans sa gravité une expression de joie sérieuse et profonde, qui n'échappa point à Pierre. De temps en temps le regard de l'aimable Corinthien semblait demander grâce à son austère ami; puis ses yeux se reportaient invinciblement vers la Savinienne, et un nuage de volupté passionnée les troublait aussitôt. — Prends garde à toi, mon enfant! lui dit Pierre, tandis que le bruit des convives couvrait leurs voix. N'oublie pas que tout à l'heure tu voulais partir pour fuir le danger. Maintenant qu'il faut l'affronter, ne sois pas téméraire.

— Ne vois-tu pas que ma main tremble en soutenant mon verre? répondit le Corinthien. Va, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Je sens le sort plus puissant que moi, et je prie Dieu qu'il me donne un peu de ta force pour me soutenir.

En ce moment plusieurs jeunes gens de la société ren-

trèrent d'une course qu'ils avaient été faire en ville, à la sortie de la séance. Ils racontèrent qu'ils avaient vu un grand repas de charpentiers Drilles dans un cabaret. En passant devant la porte, ils avaient jeté un regard dans leur salle et avaient remarqué des militaires attablés avec eux. Les chants de guerre des Dévorants étaient venus frapper leurs oreilles :

> Gavot abominable,
> Mille fois détestable,
> Pour toi plus de pitié ! etc.

Alors un de ces jeunes Gavots, transporté d'indignation, s'avança jusque sur le seuil du cabaret, et écrivit sur la porte avec son crayon blanc : « Lâches ! lâches ! »

Cette action d'une bravoure insensée eut le destin étrange de n'être remarquée d'aucune des personnes qui étaient dans la salle. Les convives étaient apparemment trop absorbés par le plaisir de la table, et ceux qui les servaient trop affairés pour faire attention à ce qui se passait sous leurs yeux. Les autres Gavots n'attendirent pas que la téméraire inscription attirât les regards ; ils ne se donnèrent même pas le temps de l'effacer. Voyant que *Marseillais-le-Résolu* (c'était le nom de leur jeune confrère) allait se précipiter dans l'antre aux lions comme un martyr des premiers siècles, ils l'arrachèrent à une mort certaine en se jetant sur lui et en l'entraînant presque de force. Ils racontèrent ce qu'il avait fait, en donnant des éloges à son courage, mais en blâmant son imprudence. Le Dignitaire se joignit à eux pour lui reprocher de n'avoir pas réprimé un mouvement de colère qui pourrait attirer sur la société de nouveaux désastres. — Fasse le ciel, dit-il, qu'il ne faille pas du sang pour effacer ce que vous venez d'écrire !

Vers la fin du souper, on parla de la pièce du concours.

C'était un modèle de chaire à prêcher, qui devait réunir toutes les qualités de la science et toutes les beautés de l'art. Pierre, se soumettant à la décision adoptée, donna son avis sans morgue et sans affectation. Toute dissension était oubliee entre lui et ses compagnons. Les ambitieux qu'il avait froissés, n'ayant plus rien à craindre de son opposition, ne rougissaient pas de l'écouter; car il raisonnait sur son art avec une incontestable supériorité. Déjà les Gavots se livraient à des rêves flatteurs; on se croyait assuré de la victoire, et la belle chaire s'élevait comme un monument gigantesque dans les imaginations excitées par les fumées de la gloire, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte de l'auberge. — Qui donc peut s'annoncer aussi brutalement? dit le Dignitaire en se levant. Ce ne peut être un de nos frères.

— Ouvrons toujours, répondirent les compagnons, nous verrons bien si l'on entrera chez nous sans saluer.

— N'ouvrez pas, s'écria la servante, qui avait regardé par la fenêtre de l'étage supérieur; ce ne sont pas des amis. Ils sont armés. Ils viennent avec de mauvaises intentions.

— Ce sont les charpentiers du père Soubise, dit un compagnon qui avait été regarder par la serrure; ouvrons! c'est une députation qui vient parlementer.

— Non, non! dit la petite Manette, tout effrayée; il y a de grands vilains hommes avec des moustaches; ce sont des voleurs. Et elle courut se réfugier dans les bras de sa mère, qui pâlit et se pressa instinctivement derrière la chaise du Corinthien.

— Eh bien! ouvrons toujours, s'écrièrent les compagnons; si ce sont des ennemis, ils trouveront à qui parler.

— Un instant! dit le Dignitaire; courons prendre nos cannes pour les recevoir; on ne sait ce qui peut arriver.

Les coups cessèrent d'ébranler la porte ; mais des voix menaçantes s'élevèrent dehors. Elles chantaient un verset de la sauvage chanson du seizième siècle :

Tous ces Gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers.

Les compagnons s'étaient levés en tumulte. Quelques-uns voulaient défendre la porte, qu'on cherchait de nouveau à enfoncer, tandis que d'autres rassembleraient les armes. Mais avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître, une fenêtre fut brisée, la porte vola en éclats, et les charpentiers se précipitèrent dans la salle avec des cris affreux. Il y eut alors une scène de fureur et de confusion impossible à retracer. Chacun s'armait de ce qui lui tombait sous la main. Aux terribles cannes ferrées des Dévorants et aux sabres des soldats de la garnison, dont plusieurs s'étaient laissé attirer dans les rangs des Drilles à la suite d'une orgie, les Gavots opposèrent des tronçons de bouteilles dont ils frappaient les assaillants au visage, des tables sous lesquelles ils les renversaient, des broches dont ils se servaient comme de lances, et dont l'un des plus vigoureux colla son adversaire à la muraille. Leur défense était légitime; elle fut opiniâtre et meurtrière. Pierre Huguenin s'était d'abord jeté entre les combattants, espérant faire entendre sa voix et empêcher le carnage. Mais il fut repoussé violemment, et dut bientôt songer à défendre sa vie et celle de ses frères. La Savinienne s'élança sur l'escalier de sa chambre, et le gravit avec sa force et la rapidité d'une panthère, emportant ses deux enfants dans ses bras. Elle les poussa dans le grenier, leur montrant avec énergie un dégagement par lequel ils pouvaient fuir vers la grange et se mettre en sûreté. Puis elle re-

vint, et, pleine d'indignation, de courage et de désespoir, elle redescendit l'escalier et se jeta dans la mêlée, croyant que la vue d'une femme désarmerait la fureur des assaillants. Mais ils ne voyaient plus rien et frappaient au hasard. Elle reçut un coup qui, sans doute, ne lui était pas destiné, et tomba ensanglantée dans les bras du Corinthien. Jusque-là ce jeune homme, consterné, s'était battu mollement. C'était la première fois qu'il prenait part à ces horribles drames, et il en ressentait un tel dégoût qu'il semblait chercher à se faire tuer plus qu'à se défendre. Quand il vit la Savinienne blessée, il devint furieux; et, comme le jeune Renaud du Tasse, il fit voir que, s'il avait la beauté d'une femme, il avait la force et l'intrépidité d'un héros. L'insensé qui avait répandu quelques gouttes du précieux sang de la Mère le paya de tout le sien. Il tomba la figure fendue et la tête fracassée, pour ne jamais se relever.

Ce terrible acte expiatoire tourna contre le Corinthien tous les efforts des Dévorants. Jusque-là il semblait qu'on plaignît ou qu'on méprisât sa jeunesse et qu'on eût voulu l'épargner; mais quand on le vit se dresser, les yeux ardents et les bras ensanglantés, entre la Mère évanouie et le cadavre étendu à ses pieds, il y eut un hourra général, et vingt bras furent levés pour l'anéantir. Pierre n'eut que le temps de se mettre devant lui et de lui faire un rempart de son corps. Il reçut plusieurs blessures, et tous deux allaient certainement périr accablés sous le nombre, lorsque la garde, attirée par le bruit, pénétra dans la maison, et à grand'peine sépara les combattants. Pierre, malgré le sang qu'il perdait, conserva toute sa force et toute sa présence d'esprit. Il emporta la Savinienne dans sa chambre; et, l'ayant déposée sur son lit, il força le Corinthien, qui l'avait suivi, à se réfugier dans la grange pour se soustraire aux arrestations auxquelles on était en

train de procéder. Il le cacha dans la paille, ramena les enfants transis d'effroi auprès de leur mère, et redescendit dans la salle avec assez de prestesse pour faire évader encore quelques compagnons de son Devoir. Les plus acharnés au combat avaient été saisis ; on les emmenait en prison. D'autres s'étaient dispersés à temps, laissant leurs ennemis aux prises avec la garde. Pierre avait d'abord l'intention de se livrer de lui-même à la force publique, afin de rendre hautement témoignage de son innocence et de celle de ses amis. Mais quand il vit la maison pleine de soldats, de morts et de blessés, il songea à l'abandon où se trouverait la Savinienne dans cette crise déplorable, et il se tint à l'écart jusqu'à ce que la garde se fût retirée emportant les morts et emmenant les prisonniers des deux partis, les uns à l'hôpital, les autres à la prison. Il ordonna alors à la servante de laver au plus vite le sang dont la maison était inondée, et il courut chercher un médecin pour la Savinienne; mais ses courses furent inutiles. Il y avait eu assez de blessés à secourir et à transporter pour occuper tous les gens de l'art qu'on avait pu trouver. Il revint fort alarmé; mais il retrouva la Savinienne debout comme la femme forte de la Bible. Elle avait lavé et pansé elle-même sa blessure, qui n'était pas grave heureusement, et qui ne laissa qu'une légère cicatrice à son front large et pur. Elle avait rassuré et couché ses enfants, et elle aidait sa servante à rétablir dans la maison l'ordre, cette fin sérieuse et sacrée vers laquelle tendent sans relâche et sans distraction tous les soins et toutes les forces de la femme du peuple. Son cœur était cependant tourmenté par de cruelles tortures; elle ignorait ce que le Corinthien était devenu et lesquels de ses amis avaient péri. Elle songeait aux châtiments sans pitié que la loi allait faire peser peut-être sur les innocents comme sur les coupables; et, en proie à ces angoisses,

pâle comme la mort, le cœur serré, la main tremblante, elle travaillait, au milieu de la nuit, à rassembler les débris épars de ses pénates violés, de ses foyers dévastés, sans verser une larme, sans proférer une plainte.

Quand elle vit rentrer Pierre Huguenin, elle n'eut pas le courage de l'interroger ; mais elle lui sourit avec une sublime expression de joie qui semblait accepter les plus grands malheurs, en échange du salut d'un ami tel que lui. Il la prit par la main, et courut avec elle à la grange où il avait caché et renfermé le Corinthien. Durant cette retraite forcée, le désolé jeune homme, en proie à mille anxiétés, avait d'abord tenté de rentrer à tout risque dans la maison, pour savoir le sort de ses compagnons et surtout celui de la Mère. Mais l'émotion et la fatigue lui avaient ôté la force d'enfoncer les portes que Pierre, redoutant son imprudence, avait barricadées sur lui. Il était si accablé qu'il faillit s'évanouir en revoyant sa maîtresse et son ami hors de danger. On visita et on pansa ses blessures, qui étaient assez graves. On lui fit, avec des matelas et des couvertures, un lit improvisé dans une chambre qu'on lui improvisa de même, en superposant des bottes de paille dans la charpente de la grange. Il était urgent de le tenir caché ; car il était un des plus compromis dans l'affaire, et Pierre ni la Savinienne n'étaient d'avis de s'en remettre à l'intégrité de la justice pour distinguer les provoqués des agresseurs.

Quand Pierre eut songé à tout et épuisé le reste de ses forces, il en resta encore à la Savinienne pour le soigner, Lui aussi était blessé et affaibli, et surtout brisé dans le fond de son âme. Que ne devait pas souffrir, en effet, cette organisation toujours portée vers l'idéal, et rejetée sans cesse dans la plus brutale réalité ! Quand il fut seul, il se sentit désespéré, et, se souvenant des coups qu'il avait été forcé de porter, voyant se dresser devant lui tous les

spectres de l'insomnie et de la fièvre, il désira mourir, et tordit ses mains dans l'excès d'une horrible douleur. Le sommeil vint enfin à son secours, et il resta plongé dans un accablement presque léthargique depuis le jour naissant jusqu'à la nuit.

La Savinienne se reposa à peine deux ou trois heures. Elle partagea sa sollicitude, tout le reste du jour, entre sa fille, que la peur avait rendue malade aussi, le Corinthien et l'Ami-du-trait.

Le Dignitaire et ceux des compagnons qui avaient su s'échapper à temps de la scène du combat, vinrent la voir et la rassurer. Plusieurs des blessés étaient hors de danger; on lui cacha, tant qu'on put, l'agonie et la mort de quelques autres. Mais on craignait l'effet des poursuites judiciaires. On avait déjà fait sauver un compagnon qui, comme Amaury, avait donné la mort à un de ses ennemis, et on conseilla à Pierre de fuir aussi avec le Corinthien. Dès que ce dernier put marcher, c'est-à-dire la nuit suivante, Pierre le conduisit à la cabane du Vaudois, en attendant qu'il pût prendre la diligence et se rendre à Villepreux. Le bon charpentier le cacha dans sa soupente, et lui prodigua tous les soins de l'amitié. Il était devenu médecin lui-même, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir eu affaire à des médecins. Il se mit en devoir de le médicamenter; et Pierre, tranquillisé sur son compte, retourna à Blois, décidé à ne point abandonner ses frères captifs tant que ses démarches et son témoignage pourraient servir à leur justification et à leur délivrance.

Il revenait, aux premières lueurs du matin, le long des rives verdoyantes de la Loire, en proie à une grande tristesse, à un dégoût profond. Cette fatale nécessité de soutenir une guerre de parti acharnée contre des hommes du peuple, contre ces enfants du travail et de la pauvreté

qu'il considérait pieusement comme ses frères, et qu'il eût voulu, au prix de sa vie, réconcilier et réunir en une seule famille, était pour lui un remords devant Dieu, un supplice, une honte vis-à-vis de lui-même. Et pourtant, que faire? Avait-il à se reprocher d'avoir négligé quelque chose pour maintenir la paix? Ne s'était-il pas livré au blâme de ses propres compagnons, en voulant leur prouver que les Dévorants étaient des hommes semblables à eux! Et voilà que ces Dévorants avaient eu un nouvel accès de fureur, et que les Gavots, persécutés pour leur foi, étaient rejetés pour longtemps sans doute dans un fanatisme devenu nécessaire à la conservation de leur indépendance, dans une haine presque légitime après de tels outrages!

Pierre n'était pas assez avancé (quoiqu'il le fût peut-être plus que les esprits les plus forts de cette époque) pour faire une distinction nette entre le principe et le fait. C'est une notion encore bien nouvelle pour nous, et dont l'habitude s'insinue difficilement dans nos esprits inquiets et troublés, que cette acceptation courageuse des faits, et cette foi persévérante aux principes, qui nous aide à vivre dans la pensée d'un avenir meilleur. On nous a si longtemps élevés dans la coutume de juger ce qui se doit par ce qui se fait, et ce qui se peut par ce qui est, qu'à tout instant nous tombons dans le découragement en voyant le présent donner tant de démentis à nos espérances. C'est que nous ne comprenons pas encore suffisamment les lois de la vie dans l'humanité. Nous devrions étudier la société comme nous observons l'homme, dans son développement physiologique et moral. Ainsi les cris, les pleurs, l'absence de raison, les instincts sans mesure, la haine du frein et de la règle, tout ce qui caractérise l'enfance et l'adolescence de l'homme, ne sont-ce pas là autant de crises pénibles,

mais inévitables, mais nécessaires à la floraison et à la maturité de ce germe qui grandit dans la souffrance comme tout ce qui s'enfante au sein de l'univers? Pourquoi n'appliquerions-nous pas cette idée à l'humanité? Pourquoi le présent nous ferait-il renoncer à notre idéal? Pourquoi, puisque nous assistons à la manifestation de l'idée dans le monde, n'accepterions-nous pas ses défaillances, comme les savants observent sans effroi celles de la lumière dans les astres impérissables? Mais enfants nous-mêmes, et ignorants que nous sommes, nous croyons souvent que l'enfant va périr parce qu'il se fait homme, que les soleils vont s'éteindre parce que leurs foyers se couvrent de nuages!

Si Pierre Huguenin avait pu se rendre bien compte du passé et de l'avenir du peuple, il ne se fût pas tant effrayé du présent où il le voyait engagé. Il se serait dit que le principe de fraternité et d'égalité, toujours en travail dans l'âme des opprimés, subissait en ce moment-là une crise nécessaire ; et que le compagnonnage, qui est une des formes essayées par l'instinct fraternel, devait alors sa conservation à ces luttes, à ces combats, à ce sang versé, à cet orgueil en délire. Dans un temps où l'esprit des classes éclairées n'avait pas encore songé à la plus importante des vérités, à la plus nécessaire des initiations, c'était la Providence qui conservait dans le peuple cet esprit d'association mystique et d'enthousiasme républicain, à travers les vanités de famille, les jalousies de métier, les préjugés de secte, et le brutal héroïsme de l'esprit de corps.

Le prolétaire philosophe se débattait en vain dans ce problème obscur de la notion du bien et du mal; distinction fictive dans l'ordre abstrait, en présence de l'idée éternelle; vraie seulement dans l'ordre des choses créées dans la manifestation temporaire. Il se laissait donc abat-

tre sous les revers passagers; et, dans son besoin de vérité et de justice, il se laissait aller à l'impiété de rougir de ses frères. Il était tout près de les haïr, de les abandonner, de porter ailleurs sa foi, son amour et son zèle. Mais à qui les consacrer désormais? Infortuné, se disait-il à lui-même, qui voudrait de toi, flétri comme te voilà par la misère, enchaîné par l'esclavage du travail? Ces classes éclairées, polies, vers lesquelles te portent souvent une secrète séduction et des rêves dangereux, pourrais-tu comprendre seulement leur langage, et pourraient-elles se faire à la rudesse du tien? Sans doute, parmi cette jeunesse qui s'instruit aux écoles, parmi ces industriels puissants et fiers qui luttent contre la noblesse et le clergé, parmi ces braves militaires qui, dit-on, conspirent de toutes parts contre la tyrannie, il y a des volontés généreuses, des principes purs, des sentiments démocratiques; et tandis que nous autres, malheureux aveugles, nous épuisons notre énergie dans des luttes criminelles contre notre propre race, ces agitateurs éclairés travaillent pour nous, conspirent pour nous, montent pour nous à l'échafaud! Oui, c'est pour nous, c'est pour le peuple, c'est pour la liberté que meurent les Borie, les Berton, et tant d'autres dont le sang a naguère coulé sans que le peuple l'ait compris, sans que le peuple s'en soit ému! Oh! oui, ce sont là des héros, des martyrs; et nous, peuple ingrat et stupide, nous n'avons pas arraché ces victimes à la main du bourreau, nous n'avons pas brisé les portes de leurs prisons, nous n'avons pas renversé leurs échafauds! Mais où donc étions-nous, et que faisons-nous aujourd'hui que nous ne songeons point à les venger?

— Je vous demande pardon d'avoir troublé votre rêverie, dit en ce moment une voix inconnue à l'oreille de Pierre Huguenin. Mais il y a longtemps que je vous cherche, et il faut que je rompe la glace d'un seul coup, car le

temps est précieux; j'espère qu'il nous en faudra peu pour nous entendre.

Pierre, surpris de cet étrange préambule, regarda de la tête aux pieds la personne qui lui parlait ainsi. C'était un tout jeune homme, fort bien mis et d'une figure assez agréable. Il y avait dans sa manière d'être un mélange de bonhomie et de rudesse qui plaisait au premier abord. Il avait ou il affectait quelque chose de l'allure militaire sous son habit bourgeois; sa parole était rapide, brève, décidée, et son demi-grasseyement annonçait un Parisien.

— Monsieur, répondit Pierre après l'avoir bien examiné, je crois que vous me prenez pour un autre; car je n'ai pas du tout l'honneur de vous connaître.

— Eh bien! moi, je vous connais, répliqua l'étranger, et je vous connais si bien que je lis à cette heure dans votre pensée, comme je vois le fond de cette eau limpide qui coule à nos pieds. Vous êtes soucieux, préoccupé au point que je vous suis pas à pas depuis un quart d'heure sans que vous m'ayez remarqué. Vous êtes en proie à un chagrin profond; car votre visage en porte l'empreinte malgré vous. Voulez-vous que je vous dise à quoi vous songez?

— Vous me feriez plaisir, dit en souriant Pierre, qui commençait à prendre ce jeune homme pour un fou.

— Pierre Huguenin, reprit l'étranger avec une assurance qui fit tressaillir notre héros, vous pensiez à l'inutilité de vos efforts, à l'endurcissement des cœurs sur lesquels vous voulez agir, à la force des obstacles qui paralysent votre énergie, votre zèle et vos grandes intentions.

Pierre fut si frappé de voir devant lui un homme qui semblait sortir de terre et refléter comme un miroir ses plus secrètes pensées, qu'il faillit croire à une apparition surnaturelle, et qu'il n'eut pas la force de répondre un

seul mot, tant il se sentit troublé, presque effrayé de ce qu'il entendait.

— Mon pauvre Pierre, répondit l'étranger, vous avez raison d'être accablé et dégoûté du métier que vous faites de parler à des sourds, et d'agiter le flambeau de la vérité devant des aveugles. Vous ne tirerez jamais rien de ces âmes ineptes; vous ne réformerez pas ces mœurs féroces. Vous êtes un homme supérieur, et pourtant vous ne ferez pas un tel miracle. Il n'y a rien à espérer de vos Compagnons.

— Qu'en savez-vous, vous qui me parlez avec tant d'assurance de ce que vous présumez et ne savez pas? Connaissez-vous les ouvriers pour vous prononcer ainsi contre eux? Êtes-vous des nôtres? Portez-vous la même livrée que nous?

— J'en porte une plus belle, repartit l'étranger; c'est celle de serviteur de l'humanité.

— Vous devez être un serviteur très-occupé, dit Pierre en secouant la tête avec un peu de dédain; car sa nouvelle connaissance commençait à lui inspirer plus de méfiance que de sympathie.

L'étranger, poursuivant son cours de divination, lui dit avec un sourire bienveillant : — Cher maître Huguenin, dans ce moment-ci vous vous demandez si je ne suis point un homme de la police, un agent provocateur.

Interdit de ce nouveau prodige, Pierre se mordit les lèvres. — Si j'ai cette pensée, répondit-il, n'êtes-vous pas tout préparé à en subir les conséquences, vous qui m'abordez d'une façon si étrange, vous que je ne connais pas?...

— Pourquoi, reprit l'étranger, voulez-vous qu'une action aussi simple que celle de vous aborder sur un chemin cache des motifs mystérieux? Êtes-vous donc de ces hom

mes qui tremblent au seul mot de conspiration, et qui prennent leur ombre pour un gendarme?

— Je n'ai sujet de rien craindre, et je n'ai pas le caractère craintif, répondit Pierre.

— Mettez-vous donc à l'aise avec moi, reprit l'étranger, car vous voyez en moi un homme qui voyage pour étudier et connaître les hommes. Pénétré d'un ardent amour de l'humanité, j'étends à toutes les classes de la société l'ardeur de mes investigations; et, dans toutes, je recherche les âmes nobles, les esprits éclairés. Quand je les rencontre sur mon chemin, j'éprouve donc le besoin de fraterniser avec elles.

— Ainsi, dit Pierre en souriant, vous exercez la profession de philanthrope! Mais si vous procédez seulement comme vous venez de le dire, ce n'est pas une profession aussi utile que je la concevais; car si vous ne recherchez que l'élite des hommes, ces gens-là n'ayant pas besoin d'être réformés, il en résulte qu'en les fréquentant sur votre passage vous voyagez absolument pour votre plaisir. A votre place, je croirais mieux employer mon temps en recherchant les hommes égarés, les esprits incultes, afin de les redresser ou de les instruire.

— Je vois que vous méritez votre réputation, reprit l'étranger en riant à son tour; vous êtes un homme de raisonnement et de logique, et avec vous il faut prendre garde à tout ce qu'on dit.

— Oh! ne croyez pas, dit Pierre avec douceur, que j'aie la prétention de discuter avec vous; non, non, monsieur: quand j'interroge, c'est pour m'instruire.

— Eh bien, mon ami, sachez que je répands ma sollicitude sur tous les hommes. A ceux-ci le respect, à ceux-là la compassion; à tous le dévouement et la fraternité. Mais ne vous semble-t-il pas que, dans le temps où nous vivons, ayant à lutter contre la tyrannie et la corruption

qu'elle entraîne, contre l'esprit prêtre et le fanatisme qu'il excite, le plus pressé est de rassembler les capacités et de s'entendre avec elles pour préparer l'œuvre du libéralisme ?

— Je ne présume pas, dit Pierre en souriant, que vous veniez à moi pour cela. J'ai tout à apprendre, rien à enseigner.

— Je vais vous prouver que vous pouvez être très-favorable à mes vues régénératrices. Vous connaissez l'élément populaire au sein duquel vous vivez, tout en vous en détachant par votre supériorité intellectuelle. Vous pouvez me donner de bonnes idées sur les moyens de répandre la lumière et de propager les saines doctrines politiques sur ce terrain-là.

— Ce sont là des questions que je voudrais vous adresser. Est-il possible que vous attendiez après moi pour entamer une mission si vaste et si difficile ? Oh ! vous voulez me railler ! Vous savez bien qu'un pauvre ouvrier ne peut vous ouvrir aucun chemin vers ce but immense, et que tout au plus il y marcherait en tremblant à la suite des gens éclairés qui voudraient le guider.

— Je commence à voir que, malgré votre excessive modestie, nous nous entendons assez bien. Je parlerai donc plus clairement. Si vous voulez vous associer au grand œuvre de la délivrance physique et morale des peuples, des hommes sympathiques vous tendront les bras ; et, au lieu de vous laisser dans le rang obscur où vous semblez vous retrancher, on facilitera le noble essor, on trouvera le haut emploi de vos énergiques facultés. Durant le peu de jours que je viens de passer à Blois, j'ai assez bien employé mon temps. Je connais déjà tout ce qu'on peut attendre de vous. J'ai noué autour de vous des relations que vous connaîtrez bientôt ; je vous ai déjà vu, déjà observé. Je sais que vous joignez à un courage in-

trépide un esprit de conciliation qui malheureusement doit échouer dans les luttes obscures où vous êtes engagé, mais qui rendra d'immenses services à la patrie, quand vous serez entré dans une voie plus large, plus féconde et plus digne de vous. Je ne veux pas vous en dire davantage maintenant. Vous ne pourriez pas m'accorder l'entière confiance à laquelle je prétends et que je saurai conquérir bientôt. D'ailleurs nous voici dans la ville, et il est très-important pour moi de n'être pas vu avec vous. Je ne vous recommande qu'une chose : c'est de vous informer de moi auprès des personnes dont voici le nom, et de vouloir bien vous trouver au rendez-vous indiqué sur cette carte. Elle vous servira de laissez-passer. Vous y viendrez avec certaines précautions que l'on vous indiquera, et vous serez libre de nous amener ceux de vos amis dont vous pouvez répondre comme de vous-même. Adieu, et au revoir.

L'étranger serra vivement la main de l'ouvrier, et s'éloigna d'un pas rapide.

## CHAPITRE XIV.

Pierre n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps à cette bizarre rencontre. Il avait beaucoup à faire ; car, malgré son découragement intérieur, il ne laissait pas de servir ses malheureux compagnons de tout son pouvoir. Il sentait si bien la sainteté de ce devoir-là qu'il ne voulut plus prendre en considération les inquiétudes et les impatiences de son père, et qu'il surmonta ses chagrins personnels avec héroïsme. Il courut toute la journée, avec le Dignitaire et les principaux membres de la société, de la prison à l'hôpital, de la demeure des autorités à celle des avocats. Il réussit à faire relâcher quelques-uns de ses com-

pagnons qui avaient été arrêtés sans motifs suffisants. Son activité, son air de franchise et son éloquence naturelle firent une telle impression sur les magistrats qu'ils n'osèrent entraver son zèle. Le lendemain il eut de plus tristes devoirs à remplir : ce fut de rendre les derniers honneurs à un de ses compagnons, mort dans la bataille. Cette cérémonie, à laquelle assistèrent tous les Gavots de Blois et que présida le Dignitaire, s'accomplit selon les rites du Devoir de liberté. Lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, Pierre s'agenouilla, et prononça une courte et belle prière à l'*Être-Suprême*, conforme au texte des livres sacrés ; puis il se releva, et, avançant un pied au bord de la fosse ouverte, il tendit la main à un des compagnons, qui prit la même attitude, saisit sa main et pencha son visage vers le sien pour échanger les mystérieuses paroles qui ne se prononcent pas tout haut ; après quoi ils s'embrassèrent, et tous les autres compagnons accomplirent lentement la même formule, s'éloignant deux à deux de la tombe après y avoir jeté chacun trois pelletées de terre.

Comme les Gavots quittaient le cimetière, un autre convoi arrivait, et les phalanges ennemies se rencontrèrent dans un morne silence sur la terre du repos, dans l'asile de l'éternelle paix. C'étaient les charpentiers Dévorants qui venaient aussi ensevelir leurs morts. Il y avait sans doute d'amères pensées et un repentir vainement combattu dans leurs âmes ; car leurs regards évitèrent ceux des Gavots, et les gendarmes qui les surveillaient à distance n'eurent pas besoin de maintenir l'ordre entre les deux camps. La circonstance était trop lugubre pour qu'on songeât de part et d'autre à exercer des représailles. Les Gavots entendirent, en se retirant, les hurlements étranges des charpentiers Dévorants, sorte de lamentation sauvage dont ils accompagnent leurs solennités, et

dont les intonations réglées sur un rhythme ont un sens caché.

Le soir de ce triste jour, Pierre alla visiter le Corinthien, et sa joie fut vive en le voyant à moitié rétabli. Grâce aux bons traitements et aux doctes ordonnances de la Jambe-de-bois, Amaury pouvait espérer de partir bientôt, et Pierre lui fit la démonstration des travaux à entreprendre au château de Villepreux. Puis il le quitta, en lui promettant de parler sérieusement de lui à la Savinienne aussitôt qu'il trouverait l'occasion favorable.

Il la trouva le soir même. Resté seul avec elle et ses enfants endormis qu'il l'aidait à soigner, il entra en matière naturellement; car elle ne manquait pas de l'interroger chaque soir avec sollicitude sur la situation du Corinthien. Il lui parla de son ami avec la délicatesse qu'il savait mettre dans toutes choses. La Savinienne, l'ayant écouté attentivement, lui répondit :

— Je puis vous parler avec sincérité et me confier à vous comme à un homme au-dessus des autres, mon cher fils Villepreux. Il est bien vrai que j'ai eu pour le Corinthien une amitié plus forte que je ne le devais et que je ne le voulais. Je n'ai rien à lui reprocher, et je n'ai rien de volontaire à me reprocher non plus dans ma conscience. Mais, depuis la mort de Savinien, je suis plus effrayée de cette amitié que je ne l'étais durant sa vie. Il me semble que c'est une grande faute de penser à un autre qu'à lui quand la terre qui le couvre est encore fraîche. Les larmes de mes enfants m'accusent, et je ne cesse de demander pardon à Dieu de ma folie. Mais, puisque nous sommes ici pour nous expliquer, et que votre prochain départ me force à parler de ces choses-là plus tôt que je n'aurais voulu, je vais tout vous dire. Il m'est venu quelquefois, pendant la vie de Savinien, des idées bien coupables. Certainement j'aurais donné ma vie, à moi, pour qu'il ne

quittât pas ce monde ; mais enfin, comme il était plus âgé que moi et que depuis deux ans les médecins me disaient qu'il avait une maladie bien sérieuse, il me venait malgré moi à l'esprit que, si je perdais mon cher mari, mon devoir serait de me remarier, et alors je me disais, tout en tremblant : Je sais bien qui je choisirais. Des idées semblables venaient à Savinien lorsqu'il se sentait plus malade que de coutume ; et quand il fut tout à fait retenu au lit, elles lui vinrent si souvent qu'il finit par m'en parler. — Femme, me dit-il quelques jours avant sa mort, je ne suis pas bien, et je crains un peu que tu ne deviennes veuve plus tôt que je ne comptais. Cela me tourmente pour toi et pour nos pauvres enfants ; tu es encore trop jeune pour rester exposée à toutes les amitiés que les compagnons vont prendre pour toi. Comme je te sais honnête femme, tu souffriras de n'avoir pas un porte-respect, et tu quitteras peut-être ton auberge. Ce sera la ruine de nos enfants ; car tu n'es pas bien forte, et ce qu'une femme peut gagner est si peu de chose que tu n'auras pas de quoi faire donner de l'éducation à ces petits. Tu sais cependant que toute mon idée était de leur faire bien apprendre à lire, à écrire et à compter ; sans cela on n'est bon à rien, et je vous vois d'ici, tous les trois, tomber dans la misère. Si j'avais pu m'acquitter avec Romanet le Bon-Soutien, je serais un peu plus tranquille ; mais je n'ai pas pu lui rendre seulement le tiers de ce qu'il m'a prêté, et cela me fâche grandement de mourir banqueroutier, surtout envers un ami. Il n'y a qu'un moyen de réparer tout cela ; c'est que tu deviennes la femme du Bon-Soutien si je m'en vas. Il a pour toi un honnête attachement ; il te considère comme la meilleure des femmes, et il a raison ; il aime nos enfants comme s'ils étaient ses neveux : il les aimera comme s'ils étaient ses enfants quand il sera ton mari. C'est l'homme à qui je me fie le

plus sur la terre. Notre fonds est sa propriété, puisque c'est lui qui l'a payé en grande partie; il rentrera ainsi dans son argent et fera marcher notre commerce. Il donnera de l'éducation aux enfants; car il est instruit lui-même, et sait ce que cela vaut. Enfin il te rendra heureuse et t'aimera comme je t'aime. C'est pourquoi je veux que vous me promettiez tous deux de vous marier ensemble si je suis forcé de vous quitter.

Je fis, comme vous pouvez croire, tout mon possible pour lui ôter cette idée; mais plus il se sentait périr, plus il songeait à fixer mon sort. Enfin le jour où il reçut les derniers sacrements, il fit venir le Bon-Soutien; et, sur son lit de mort, il mit nos mains ensemble. Romanet promit tout, en pleurant; moi, je pleurais trop pour promettre. Mon Savinien rendit l'âme, me laissant désolée de le perdre et bien triste d'être engagée à un homme que je respecte et que j'aime, mais que je ne voudrais pas prendre pour mari. Cependant je sens que je le dois, que je ne peux rester veuve, que le sort de mes enfants et la dernière volonté de mon mari me commandent de prendre cet homme sage et généreux, qui a mis tout son avoir dans nos mains, et à qui je ne pourrais rendre son bien sans ruiner ma famille. Voilà ma position, maître Pierre; voilà ce qu'il faut dire au Corinthien, afin qu'il ne pense plus à moi, comme moi je vais prier le bon Dieu de ne plus me laisser penser à lui.

— Tout ce que vous m'avez dit est d'une femme vertueuse et d'une bonne mère, répondit Pierre. Je vous approuve de combattre dans ce moment le souvenir du Corinthien, et je vais lui conseiller de ne pas se livrer à de trop vives espérances. Cependant, ma bonne Mère, permettez-moi, et promettez à mon ami, de ne pas croire absolument que tout soit perdu. J'ai assez connu notre Savinien pour être bien sûr que s'il eût pu lire au fond de

votre cœur c'est au Corinthien qu'il vous eût fiancée. Il se serait fié à l'avenir de ce jeune homme, si courageux, si bon, si habile dans son art, et aussi dévoué à sa mémoire, à sa veuve et à ses enfants que le Bon-Soutien lui-même. Je connais aussi le Bon-Soutien; je sais qu'il a des sentiments trop élevés pour accepter le sacrifice de votre vie et de vos sentiments. Il entendra raison là-dessus. Il souffrira sans doute ; mais c'est un homme, et un homme d'un grand cœur. Il restera votre ami et celui d'Amaury. Quant à la dette, je vous prie de n'y pas penser davantage, ma Mère. Il faudra que vous rendiez à Romanet tout ce qu'il a prêté. Si, à l'époque où votre deuil doit finir, le Corinthien, malgré son talent et son courage, n'avait pu compléter cette somme, ce serait à moi de la trouver ; et ce sera votre fils qui me remboursera quand il sera en âge d'homme et au courant de ses affaires. Ne me répondez pas là-dessus. Nous avons bien des soins dans la tête, et il ne faut pas perdre de temps en paroles inutiles. Je ne dirai au Corinthien que ce qu'il doit savoir, et je me fie à l'honneur du Dignitaire pour ne pas vous adresser, pendant tout le temps que durera votre deuil, un seul mot qui vous force à un engagement ou à une rupture. Pleurez votre bon Savinien sans remords et sans amertume, ma brave Savinienne. Ne le pleurez pas jusqu'à vous rendre malade : vous vous devez à vos enfants, et l'avenir vous récompensera du courage que vous allez avoir.

Ayant ainsi parlé, Pierre embrassa la Savinienne comme un frère embrasse sa sœur ; puis il s'approcha du berceau des enfants pour leur donner aussi un baiser :

— Donnez-leur votre bénédiction, maître Pierre, dit la Savinienne en se mettant à genoux auprès du berceau dont elle soulevait la courtine ; la bénédiction d'un ange comme vous leur portera bonheur.

## CHAPITRE XV.

Le récit de ce qui s'était passé entre la Savinienne et Pierre donna du courage au Corinthien, et hâta sa guérison. Il fixa au jour suivant son départ pour Villepreux, résolu de mériter son bonheur par une année au moins de courage et de résignation. Pierre, sans cesser de s'occuper activement de ses chers prisonniers, dut songer à se procurer un second compagnon pour escorter le Corinthien dans sa route et l'aider à son ouvrage. Il n'était pas absolument nécessaire que ce second associé aux travaux du château de Villepreux fût un artiste distingué ; le talent d'Amaury pouvait compter pour deux. Il ne fallait qu'un ouvrier adroit et diligent pour scier, tailler et débillarder. Le Dignitaire lui présenta un brave enfant du Berry, qui n'était pas beau, quoiqu'on l'appelât, par antithèse sans doute, *la Clef-des-cœurs*. C'était un bon garçon et un rude abatteur d'ouvrage, au dire de tous les compagnons. Cet utile Berrichon, trouvé, embauché et mis au courant du travail qu'on lui confiait, fit son paquet, ce qui ne fut pas long, car il n'avait pas beaucoup de hardes ; et le rouleur ayant levé son acquit, c'est-à-dire ayant constaté, chez le maître qu'il quittait et chez la Mère, qu'il ne devait rien et qu'il ne lui était rien dû, il se tint prêt à partir. Pierre fit encore, dans cette journée, pour ses compagnons plusieurs démarches qui ne furent pas sans succès ; et, l'horizon commençant à s'éclaircir de ce côté-là, il se mit en route pour le Berceau de la Sagesse, accompagné de son Berrichon, et le cœur un peu moins accablé qu'il ne l'avait eu les jours précédents. Chemin faisant, il prévint la Clef-des-cœurs de l'aversion que son père avait pour le compagnonnage, et tâcha de lui faire comprendre la conduite qu'il devait tenir avec maître

Huguenin. La Clef-des-cœurs était, certes, un ouvrier très-adroit, mais un diplomate très-gauche. A cette ingénuité parfaite il unissait la singulière prétention d'être fort rusé, et de savoir conduire finement une affaire délicate. Pierre, qui ne le connaissait pas, se méfia un peu de ses promesses. Mais le Berrichon y revint avec tant d'assurance, que Pierre se disait en lui-même tout en le regardant : On a vu quelquefois beaucoup de sens et de finesse se loger, comme par mégarde, dans ces grosses têtes, dont les yeux ternes et béants ne ressemblent pas mal aux fenêtres peintes que l'on simule sur les murs des maisons mal percées.

La nuit était close lorsqu'ils arrivèrent à la porte du Vaudois. Elle était fermée avec soin, et il fallut se nommer pour entrer. — Que signifie ce redoublement de précaution ? dit Pierre à voix basse en embrassant son hôte. La police serait-elle sur les traces du Corinthien ? — Non, grâce à Dieu, répondit la Sagesse ; mais il a quitté sa soupente pour se rendre à l'invitation de notre voyageur, et il fallait bien se tenir sur ses gardes ; car c'est ici la maison du bon Dieu : tout le monde peut y entrer. — Quel voyageur ? demanda Pierre étonné. — Celui que vous savez bien, répondit le Vaudois, puisque vous venez au rendez-vous ; il est là qui vous attend avec des gens de votre connaissance.

Pierre ne comprenait rien à ces paroles. Il entra dans la salle, et vit avec quelque surprise l'étranger mystérieux qui l'avait abordé trois jours auparavant au bord de la Loire, attablé avec le Dignitaire, un des quatre anciens maîtres serruriers du Devoir de liberté, et un jeune avocat de Blois que Pierre Huguenin avait fréquenté à son premier séjour en cette ville. Ce dernier vint à lui, et, lui prenant la main d'un air affectueux, le fit approcher de la table : — J'ai bien des reproches à vous faire, maître Hu-

guenin, lui dit-il, pour n'être pas venu me voir depuis huit jours que vous êtes dans ce pays-ci, et pour ne m'avoir pas confié la défense de vos compagnons inculpés dans cette dernière affaire. Vous avez oublié apparemment que nous étions amis, il y a deux ans.

Cet accueil empressé et ce mot d'*amis* étonna un peu l'oreille de Pierre Huguenin. Il se souvenait bien d'avoir travaillé pour le jeune avocat, et de l'avoir trouvé affable et bienveillant; mais il ne se souvenait pas d'avoir été traité par lui sur ce pied d'égalité. Il ne répondit donc pas à ses avances avec tout l'abandon qu'elles semblaient provoquer. Malgré lui, il tournait ses regards avec froideur vers l'étranger, qui s'était levé à son approche, en lui tendant une main qu'il avait hésité à serrer. — J'espère que vous ne vous méfiez plus de moi, lui dit ce dernier en souriant. Vous avez dû prendre sur mon compte des informations satisfaisantes, et vous me trouvez dans une société qui doit vous rassurer complétement. Asseyez-vous donc avec nous, et partagez ces rafraîchissements. J'espère, en ma qualité de commis-voyageur, en procurer à notre cher hôte qui lui feront faire plus de profits que par le passé.

Le Vaudois répondit à cette promesse par un sourire malin en clignant de l'œil; et le Berrichon, qui avait l'habitude sympathique de sourire toutes les fois qu'il voyait sourire, se mit à copier, du mieux qu'il put, le sourire et le clignotement du Vaudois. Il fit cette grimace bénévole au moment où l'étranger interrogeait du regard cette figure inconnue, et peu belle, il faut l'avouer, quoique douce et pleine de candeur. Le prétendu commis voyageur crut donc, à cet air d'intelligence, que le Berrichon était préparé aux ouvertures qu'on voudrait lui faire, et lui tendit la main avec la même popularité qu'il avait témoignée à Pierre Huguenin. Le Berrichon serra de toute sa force, et

sans la moindre méfiance, cette main protectrice, en s'écriant d'un ton pénétré : A la bonne heure, voilà des bourgeois qui ne sont pas fiers !

— Je vous remercie, mon brave, dit l'étranger, d'avoir bien voulu venir souper avec nous. Cette franche cordialité vous fait honneur.

— L'honneur est de mon côté, répondit le Berrichon radieux.

Et il s'assit sans façon à côté de l'étranger, qui se mit en devoir de le servir.

Pierre voyait bien qu'il y avait là une méprise, et il ne se fit point un cas de conscience d'en profiter pour s'instruire sans se compromettre. Il avait encore la pensée que cet étranger pouvait bien être un espion, une sorte d'agent provocateur comme on croyait en voir partout, et comme il y en avait effectivement beaucoup à cette époque-là. C'était l'été de 1823. De nombreuses conspirations avortées et cruellement punies n'avaient pas encore découragé les sociétés secrètes. On travaillait peut-être en France avec moins de hardiesse que les années précédentes au renversement des Bourbons, mais on y travaillait avec un reste d'espoir à la frontière d'Espagne. Ferdinand VII était prisonnier dans les mains du parti libéral, et l'on se flattait encore d'une révolte dans l'armée française commandée par le duc d'Angoulême. Cependant les secrets du Carbonarisme étaient un peu éventés, et partout les agents du pouvoir étaient sur sa piste. Pierre était donc assez fondé à se méfier du recruteur qui s'efforçait de conquérir ses sympathies. Il voyait avec effroi le Corinthien, le Dignitaire et le maître serrurier se mettre en rapport avec lui. Il était résolu à préserver ces derniers du piége qui pouvait leur être tendu, et il dissimula d'abord ses craintes afin d'observer mieux l'inconnu auprès duquel le hasard venait de le ramener.

D'abord celui-ci ne se livra guère, attendant que Pierre Huguenin se livrât le premier.

— Voyons, dit-il, vous venez ici pour faire *des affaires*, n'est-il pas vrai?

— Certainement, répondit Pierre, qui voulait le laisser s'engager.

— Et votre compagnon aussi? dit le prétendu commis voyageur en regardant le Berrichon qui souriait toujours.

— Oui, répondit Pierre; c'est un homme très-propre à toutes sortes d'affaires.

Le Dignitaire et le maître serrurier se retournèrent et regardèrent la Clef-des-cœurs avec surprise. Pierre eut quelque peine à garder son sérieux.

— A merveille! s'écria le voyageur. Eh bien! mes enfants, nous pourrons nous entendre, et sans beaucoup de façons. Sans doute vous vous êtes vus? ajouta-t-il en regardant alternativement le Dignitaire et Pierre Huguenin.

— Certainement, répondit Pierre, nous nous voyons du matin au soir.

— Je comprends, reprit le voyageur; j'aurai donc peu de préambule à vous faire.

— Permettez, dit le Dignitaire; je n'ai point parlé de vous avec mon pays Villepreux.

— En ce cas, c'est notre ami l'avocat, reprit le voyageur.

— Ce n'est pas moi non plus, répondit l'avocat; mais qu'importe, puisque l'ami Pierre est ici?

— Au fait, dit le voyageur, cela prouve qu'il est sûr de nous; et, quant à nous, nous sommes sûrs de lui.

Pierre tira l'avocat un peu à l'écart :

— Vous connaissez ce monsieur? lui demanda-t-il à voix basse.

— Comme moi-même, répondit l'avocat.

Pierre adressa la même question au Dignitaire, qui lui fit à peu près la même réponse.

Enfin il interrogea aussi le maître serrurier, qui lui répondit :

— Pas plus que vous ; mais on m'a répondu de lui, et je suis tenté de me mettre dans la politique. Pourtant je veux d'abord savoir à quoi m'en tenir.

Pierre examina le Vaudois, et se convainquit bientôt qu'un lien, sinon mystérieux, du moins sympathique, existait entre lui et le commis voyageur. Il commença donc à changer d'opinion sur le compte de ce dernier, et à l'écouter avec autant d'intérêt qu'il avait fait d'abord avec répugnance.

Il se disposait à l'avertir de la nullité du rôle du Berrichon, lorsqu'on frappa à la porte, et deux personnes en costume de chasse, ayant le fusil sur l'épaule et la carnassière au côté, entrèrent avec leurs chiens et leur provision de gibier, qu'ils déposèrent sur la table en échangeant d'affectueuses poignées de main avec l'avocat et le commis voyageur.

— Allons, s'écria l'un des chasseurs dont la figure n'était pas inconnue à Pierre Huguenin, nous n'avons pas fait buisson-creux aujourd'hui..... et je vois qu'on peut vous faire le même compliment, ajouta-t-il en baissant la voix et en s'adressant au commis voyageur, tout en regardant Pierre, le Corinthien, le maître serrurier et le Berrichon, qui s'étaient groupés à un bout de la table par discrétion.

— Père Vaudois, mettez-nous ce maître lièvre à la broche, dit un autre chasseur que Pierre reconnut pour un des jeunes médecins qui avaient soigné à l'hospice les compagnons blessés chez la Mère ; nos chiens l'ont forcé; il sera tendre comme une alouette. Nous mourons de faim et de fatigue, et nous sommes bien heureux de n'être pas forcés d'aller jusqu'à Blois pour souper.

— C'est une excellente rencontre, s'écria le commis voyageur; et vous allez nous aider à goûter les bons petits vins dont j'ai apporté ici les échantillons. C'est vous, messieurs, qui donnerez conseil au père Vaudois pour remonter sa cantine; et comme vous avez quelquefois affaire avec elle dans vos parties de chasse, vous serez sûrs de ne pas la trouver à sec.

Les deux chasseurs se récrièrent sur l'heureux hasard qui les réunissait à leurs amis. Mais Pierre, qui les observait attentivement, ne fut point dupe de cette prétendue rencontre fortuite. Il surprit des regards échangés qui lui prouvèrent bien qu'il était, ainsi que le maître serrurier, l'objet d'un sérieux examen de la part de ces messieurs. Le plus âgé des deux était un capitaine licencié de l'ancienne armée, établi dans les environs. Pierre avait eu occasion de le voir autrefois à Blois, et même de lui donner quelques leçons de géométrie. A cette époque, le capitaine, effrayé des privations que lui imposait sa demi-solde, avait eu l'envie d'exercer une profession industrielle et de monter un atelier de menuiserie dans son village natal. Mais Pierre avait trouvé cette cervelle de militaire plus dure que le bronze d'un canon, et l'éducation n'avait pas été au delà des premières notions de la science.

Ce brave capitaine fit à son ancien précepteur un accueil plein de cordialité. Né dans le peuple, il n'avait point de peine à s'y remettre. Le médecin tâcha de se montrer aussi fraternel avec l'ouvrier; mais il n'y réussit pas : il était aisé de voir que son rôle était forcé. L'avocat y mettait plus d'aisance et de savoir-faire; mais Pierre se souvenait fort bien que cet agréable jeune homme n'avait pas, deux ans auparavant, l'habitude de lui serrer la main lorsqu'il allait lui présenter son compte de journées.

On se mit à table tous ensemble. Le Berrichon était allé aider complaisamment le Vaudois à faire tourner la

brocne. Pierre l'oublia d'autant plus vite qu'il prenait plus d'intérêt à la conversation ; elle fut bientôt dirigée vers la politique. — Quelles nouvelles, monsieur Lefort ? demanda le capitaine au commis voyageur. — Des nouvelles d'Espagne, répondit celui-ci, et de bonnes ! Tout va bien pour le bon parti ; les Cortès réunies à Séville ont décidé le départ de Ferdinand pour Cadix. Le vieux sournois a fait mine de résister ; on a prononcé sa déchéance à l'unanimité, et une régence provisoire a été nommée : elle se compose de Valdès, Ciscar et Vigodet.

Cette nouvelle parut exciter des transports de joie chez les amis du voyageur ; mais les ouvriers y prirent peu de part. On eut soin de leur expliquer l'importance des succès du libéralisme en Espagne, et l'influence que la victoire de ce parti exercerait en France. A ce sujet, la politique du moment fut débattue sous toutes ses faces. Achille Lefort (c'était le nom du commis voyageur) démontra l'impossibilité de subir le gouvernement des Bourbons en Europe, et vanta le bienfait de l'esprit de propagande qui travaillait sur plusieurs foyers simultanément à la destruction des pouvoirs tyranniques. On s'anima, et lorsque l'on apporta le civet fumant, le commis voyageur exhiba de nombreux échantillons de vins, que Pierre trouva bien recherchés pour être avec vraisemblance destinés à la cave du Vaudois. Il se méfia de ces stimulants au patriotisme, et vit avec plaisir que le maître serrurier se tenait aussi sur ses gardes. Quoiqu'ils ne suspectassent plus la bonne foi du voyageur, ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre de s'enrôler sous une bannière qui ne représenterait pas leurs veritables sentiments.

Le Berrichon, ayant accompli ses fonctions de marmiton, se disposa à remplir celles de convive, et vint se placer à la droite de M. Achille Lefort, qui, ainsi que l'avocat, se mit en frais pour lui plaire. Ils y réussirent aisément,

car nulle âme au monde n'était plus bienveillante à table que celle du Berrichon. Pierre cherchait un prétexte pour l'éloigner, mais ce n'était pas facile ; car la bonne chère, jointe aux rasades qu'on lui versait abondamment de droite et de gauche, le mettait en joie, et ne le disposait guère à goûter l'avis de s'aller coucher. Il n'était guère aisé non plus de faire comprendre aux assistants que ce convive réjoui n'était pas un néophyte ardent ; car il était là sous la caution de Pierre, et celui-ci se rappelait que le commis voyageur lui avait dit en le quittant : Amenez qui vous voudrez, pourvu que vous en puissiez répondre comme de vous-même. De plus, le Berrichon abondait vaillamment dans le sens de ses généreux amphitryons. On voulait sonder ses opinions, et lui, désireux de plaire et très-rusé à sa manière, se gardait bien de laisser voir qu'il ne comprenait goutte aux questions qui lui étaient adressées. Il répondait à tout avec cette ambiguité qui distingue l'artisan berrichon ; et dès qu'il avait saisi un mot, il le répétait avec enthousiasme en buvant à la santé de toute la terre. Le vieux militaire parlait de Napoléon : — Ah ! oui, le petit caporal! s'écria le Berrichon à tue-tête ; vive l'Empereur ! moi je suis pour l'Empereur ! — Il est mort, lui dit Pierre brusquement.— Ah oui ! c'est vrai ! Eh bien, vive son enfant ! vive Napoléon II ! Un instant après, l'avocat parlait de La Fayette : — Vive La Fayette ! s'écria le Berrichon, si toutefois il n'est pas mort aussi, celui-là. Enfin, le mot de république s'échappa des lèvres du commis voyageur : le Berrichon cria : Vive la république ! accompagnant chaque exclamation d'une nouvelle rasade.

Le commis voyageur, qui l'avait fort goûté d'abord, commençait à le trouver un peu simple, et ses regards interrogèrent Pierre Huguenin. Celui-ci ne répondit qu'en

remplissant coup sur coup le verre du Berrichon, et en l'excitant à boire, si bien qu'au bout de cinq minutes la Clef-des-cœurs menaçait de s'endormir en travers de la table. Pierre le prit dans ses bras vigoureux, et, quoique ce ne fût pas un mince fardeau, il l'emporta dans la soupente et le déposa sur le lit du Corinthien. Puis il revint se mettre à table, et, délivré de toutes ses inquiétudes, il prit part à la conversation. Jusque-là, c'était une causerie générale, une sorte de dissertation où plusieurs opinions étaient débattues sous forme dubitative. On était animé pourtant, mais sans aigreur, et les convives paraissaient être d'accord sur un point principal qu'ils n'articulaient pas, mais qui semblait établir entre eux un lien sympathique. Ce ton vif et enjoué séduisait Pierre; sa curiosité était excitée de plus en plus, et bientôt il cessa de voir qu'il était lui-même l'objet de la curiosité d'autrui. On n'y mettait pourtant pas infiniment d'adresse; et le commis voyageur, celui qui paraissait être le président improvisé de cette réunion, avait si peu de réserve, que Pierre était surpris de voir un homme si jeune et si étourdi chargé d'une mission aussi dangereuse. Mais ce jeune homme s'exprimait avec une facilité qui lui plaisait et qui exerçait une sorte de fascination sur le Dignitaire et sur le Vaudois. Pierre se sentit entraîné à sortir de sa réserve habituelle et à faire des questions à son tour. — Vous prétendiez tout à l'heure, Monsieur, dit-il à l'étranger, qu'un parti puissant existe en France pour proclamer la république?...

— J'en suis certain, répondit l'étranger en souriant; j'ai assez parcouru la France pour avoir été, grâce à mon négoce, en relation avec des Français de toutes les classes. Je puis vous assurer que partout j'ai trouvé des sentiments républicains; et si, par je ne sais quelle cata-

strophe imprévue, les Bourbons venaient à être renversés, je crois que le parti ultra-libéral l'emporterait sur tous les autres.

Le vieux militaire secoua la tête; le médecin sourit. Chacun d'eux avait une pensée différente. — Mon opinion semble erronée à ces messieurs, reprit le voyageur avec politesse : eh bien ! qu'en pensez-vous, monsieur Huguenin ? Croyez-vous que dans le peuple il y ait un autre sentiment que le sentiment républicain ?

— Je me demande comment il peut y en avoir un autre, répondit Pierre. N'est-ce pas votre opinion, à vous autres qui représentez ici le peuple avec moi ? ajouta-t-il en interpellant le Dignitaire et les autres ouvriers.

Le Dignitaire mit la main sur son cœur, et son silence fut une réponse éloquente. Le Vaudois ôta son bonnet de coton, et, l'élevant au-dessus de sa tête : — Je ne voudrais le teindre dans le sang d'aucun Français, s'écria-t-il; mais, pour le voir arborer sur la France, j'offrirais ma tête avec.

Le maître serrurier rêva quelques instants, puis il dit d'un air réservé : — La république ne nous a pas fait tout le bien qu'elle nous promettait : je ne puis prévoir celui qu'elle pourrait nous faire à présent; mais pour du sang, ajouta-t-il avec une rage concentrée, j'en voudrais répandre. Je voudrais voir couler celui de nos ennemis jusqu'à la dernière goutte. — Bravo ! s'écria le commis voyageur, oh oui ! haine à l'étranger, guerre aux ennemis de la France ! Et vous, et vous, maître Huguenin, quel souhait formez-vous ?

— Je voudrais que tous les hommes vécussent ensemble comme des frères, répondit Pierre; voilà tout ce que je voudrais. Avec cela, bien des maux seraient supportables; sans cela, la liberté ne nous ferait aucun bien.

— Je vous le disais, reprit le commis voyageur en s'a-

dressant à ses amis, c'est un philanthrope, un philosophe du siècle dernier...

— Non, monsieur, non, je ne crois pas, répondit Pierre vivement. Le plus libéral de tous ces philosophes était Jean-Jacques Rousseau, et il a dit qu'il n'y a pas de république possible sans esclaves.

— A-t-il pu dire une pareille chose? s'écria l'avocat. Non, il ne l'a pas dite; c'est impossible!

— Relisez le *Contrat social*, répondit Pierre, vous vous en convaincrez.

— Ainsi vous n'êtes pas républicain à la manière de Jean-Jacques?

— Ni vous non plus, monsieur, je présume.

— Par conséquent vous ne l'êtes pas à la manière de Robespierre?

— Non, monsieur.

— Eh bien! vous l'êtes à la manière de La Fayette! Bravo!

— Je ne sais pas quelle est la manière de La Fayette.

— Son système est celui des gens sages, des ennemis de l'anarchie, des vrais libéraux pour tout dire. Une révolution sans proscriptions, sans échafauds.

— Une révolution dont nous sommes loin par conséquent! répondit Pierre. Et cependant l'on conspire!...

Ce mot fut suivi d'un silence général.

— Qui est-ce qui conspire? demanda le commis voyageur avec une assurance enjouée. Personne ici, que je sache.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Pierre; moi, je conspire.

— Vous! comment? dans quel but? avec qui? contre qui?

— Tout seul, dans le secret de mes pensées, en rêvant presque toujours, en pleurant quelquefois. Je conspire

contre tout le mal qui existe, et dans le but, sinon dans l'espoir de tout changer. Voulez-vous être de mon parti?

— J'en suis! s'écria le commis voyageur avec un enthousiasme un peu affecté. Vous me paraissez notre maître à tous, et j'aime cette âme de tribun et de réformateur, ce courage de Brutus, ce sombre fanatisme, cette fermeté profonde digne de Saint-Just et de Danton. Je bois à la mémoire de ces héros méconnus, illustres martyrs de la liberté!

Le toast du commis voyageur n'eut qu'un seul écho. Le vieux maître serrurier tendit son verre, et l'approcha de celui de l'orateur. Mais il le retira aussitôt en disant : Je ne trinque pas avec mon verre plein contre un verre vide. Je me suis toujours méfié de cela.

— Vous ne trinquez pas à la mémoire de ceux-là? dit le Vaudois irrésolu à Pierre Huguenin. — Non, répondit Pierre. Ce sont des hommes et des choses que je ne comprends pas bien encore, et que je me sens trop petit pour juger.

Les convives regardaient Pierre Huguenin avec quelque surprise; le médecin voulut le forcer à s'expliquer davantage.

— Vous me paraissez, tout en vous retranchant dans d'honorables scrupules, avoir des idées bien arrêtées, lui dit-il. Pourquoi nous en faire un mystère? Ne sommes-nous pas sûrs les uns des autres ici? et, d'ailleurs, faisons-nous autre chose que de causer pour causer? Il y a deux principes politiques soulevés et débattus en France à l'heure qu'il est : le gouvernement absolu et le gouvernement constitutionnel. Voilà ce qui intéresse aujourd'hui les vrais Français, sans qu'il soit nécessaire de se reporter vers un passé pénible à rappeler pour les uns, dangereux à invoquer pour les autres. Les choses ont changé de nom; pourquoi ne pas se conformer aux formes du langage que

la France a voulu adopter? Ce que nos pères appelaient République indivisible, nous l'appelons Charte constitutionnelle. Acceptons cette dénomination, et rangeons-nous sous cette bannière, puisque c'est la seule déployée.

— Cette manière de voir simplifie beaucoup la question, répondit Pierre en souriant.

— Et maintenant qu'elle est ainsi posée, reprit le médecin, voulez-vous nous dire si vous êtes pour ou contre la Charte?

— Je suis, dit Pierre, pour ce principe inscrit en tête de la Charte constitutionnelle : Tous les Français sont égaux devant la loi. Mais comme je ne vois pas que ce principe soit mis en pratique dans les institutions consacrées par la Charte, je ne puis me passionner pour un gouvernement constitutionnel, quel qu'il soit, tant que je verrai le texte de la loi divine écrit sur vos monuments et rayé de vos consciences. La république, dont vous invoquez le souvenir, ne l'entendait pas ainsi, je pense; elle cherchait à pratiquer la justice, et tous les moyens lui semblaient bons. Dieu m'est témoin que je ne suis pas un homme de sang, et pourtant j'avoue que je comprends bien mieux cette rigueur sauvage qui disait aux puissances renversées : « Faites la paix avec nous, ou recevez la mort, » qu'un système vague qui nous promettrait l'égalité sans nous la donner.

— Je vous le disais! s'écria le commis voyageur avec son ton de bienveillance hypocritement superbe; il est montagnard, pur jacobin de la vieille roche. Eh bien! c'est beau, cela! c'est franc, c'est hardi. Que voulez-vous de plus? Il faut prendre les gens comme ils sont.

— Sans doute, répondit le médecin; mais ne pourrait-on, pour plus de franchise et de clarté, tâcher de s'entendre avec maître Pierre? Un homme comme lui mérite

bien qu'on prenne la peine de lui montrer les choses sous leur vrai jour.

— Je ne demande que cela, dit Pierre. Voyons, les portes sont-elles bien fermées? Y a-t-il quelqu'un parmi vous devant qui je ne doive pas m'expliquer? Quant à moi, je n'éprouve ni crainte ni embarras à vous dire ce que je pense. Vous conspirez ou vous ne conspirez pas, messieurs, peu m'importe; mais vous exprimez des vœux, des sentiments, et je ne vois pas pourquoi je ne me donnerais pas le même plaisir. Je ne suis pas venu ici pour être interrogé, je pense; car vous n'avez rien à apprendre de moi, et vous savez probablement tout ce que j'ignore. Laissez-moi donc parler. Il est bien évident que personne ici ne croit à l'amour des Bourbons pour les institutions libérales. Il est bien certain que nous n'avons ni confiance ni sympathie pour ce gouvernement-là, et que nous en choisirions, si nous pouvions, un autre dès demain. Quel serait-il? Ici, nous autres gens simples, nous resterons court en attendant votre réponse. Nous trouvons plusieurs noms sur vos programmes; car nous lisons quelquefois les journaux, et nous voyons bien que les libéraux ne sont pas tout à fait d'accord entre eux. Je crois, par exemple, que, sans sortir d'ici, on trouverait des avis bien différents. Monsieur l'avocat serait pour La Fayette, si je ne me trompe, et monsieur le médecin pour un autre qu'il ne nomme pas. Monsieur le capitaine serait pour le roi de Rome, et le père Vaudois ne voudrait pas entendre parler de cela peut-être; ni moi non plus : qui sait? Enfin vous avez tous quelqu'un en vue, et je ne gagnerais rien à savoir ce que veut chacun de vous; aussi n'est-ce pas là ce que je demande...

— Que demandez-vous donc? dit le médecin un peu sèchement.

— Je ne demande pas qui l'on mettrait à la place du

roi ; je demande ce qu'on mettrait à la place de la Charte.

— Ah ! ah ! la Charte ne vous satisfait pas ! dit l'avocat en riant.

— Il serait possible, répondit Pierre avec un peu de malice. Et si une partie de la nation était dans le même cas que moi, que lui répondriez-vous pour la satisfaire ?

— Parbleu ! cela n'est pas bien embarrassant ! dit le commis voyageur gaiement. On dirait à ceux qui trouvent la Charte mal faite : Faites-la meilleure.

— Et si nous disions que nous la trouvons tout à fait mauvaise, et que nous en voulons une toute neuve ? dit le maître serrurier qui avait écouté toute cette discussion avec l'austérité rancunière d'un vieux jacobin.

— Dans ce cas-là, on vous dirait, répondit Achille Lefort : Faites-en vite une autre, et en avant la *Marseillaise !*

— Est-ce votre avis à tous ? s'écria le vieillard d'une voix de tonnerre en se levant et en promenant un regard sombre sur les auditeurs stupéfaits : en ce cas je suis des vôtres, et j'ouvre ma veine pour signer le pacte avec mon sang ; autrement, je brise le verre où j'ai bu à vos santés.

Et en parlant ainsi, il étendait son bras droit retroussé jusqu'au coude et tatoué de figures cabalistiques, tandis que de la main gauche il frappait avec son verre sur la table ébranlée. Sa figure triste et sèvère, son épais sourcil blanc frémissant sur un œil enflammé, tout son aspect à la fois brutal et imposant fit une impression désagréable sur l'avocat et le médecin. D'abord la sortie de ce vieux *sans-culotte* les avait fait sourire dédaigneusement ; mais ce sourire expira sur leurs lèvres lorsqu'ils virent combien son action était sérieuse et son apostrophe passionnée. Le Vaudois, électrisé par son exemple, s'était levé aussi ; et

le Corinthien, qui avait écouté toutes ces choses sans dire un mot, absorbé dans une attention mélancolique et profonde, étendit sa main sur celle du maître serrurier, et l'y tint fixe et contractée, avec la pâleur sur les lèvres et le cœur serré d'indignation. Trop modeste ou trop fier pour parler, il avait senti une mortelle antipathie se développer et croître en lui de minute en minute contre ces conspirateurs aux mains blanches; et chacune de leurs paroles flatteuses, chacun de leurs sourires moqueurs, avait fait dans son âme orgueilleuse une plaie brûlante.

Pierre regarda les trois prolétaires debout en face de ces révolutionnaires au petit pied, et formant un peu le groupe du serment des trois Suisses au Ruthly Il sourit de voir leur puissante attitude et leur expression profonde déconcerter tout à coup ces hommes si malicieusement polis. Il sentit en même temps un vif élan de tendresse pour ceux-là qui étaient ses frères; et, quoiqu'il n'eût ni les passions politiques des deux vieillards ni l'ambition secrète du jeune homme, il jura dans son cœur foi et alliance à eux et à toute leur race; car de ce côté était le droit divin.

Cependant le commis voyageur fut bientôt revenu de sa surprise. En homme habitué à braver toutes sortes de résistances et à supporter toutes sortes d'oppositions, il se mit à railler doucement le vieux patriote.

— Eh bien! à qui donc en a ce vieux brave? s'écria-t-il gaiement. Ne dirait-on pas qu'il nous prend pour des raccoleurs politiques, et qu'il assiste à notre souper comme à un complot? Si l'on vous entendait du dehors, mon maître, on nous passerait la corde au cou. Vraiment, ce n'est pas bien de ne pas savoir causer tranquillement des affaires publiques. Chacun n'est-il pas libre au cabaret de chanter sa chanson et de fêter son saint? Si le vôtre est saint Couthon ou saint Robespierre, qui vous empêche de

le célébrer? Je ne vois pas pourquoi vous vous fâchez contre nous, à moins que vous ne nous preniez pour des gendarmes. Dieu merci, nous sommes dans une maison sûre, et nous nous connaissons tous; autrement vous nous feriez peur, comme Croquemitaine aux petits enfants. Allons, mon maître, videz votre verre au lieu de le fêler. Je vous ferai raison en l'honneur de qui vous voudrez; car, moi, je respecte toutes les opinions, et je salue toutes les gloires de la France. La France, mes amis! quand on aime la France, on ne comprend pas que ses vrais enfants puissent se quereller entre eux pour des noms propres. Mais c'est assez de politique pour ce soir, puisque cela trouble le bon accord de notre réunion. Père Vaudois, parlons de nos affaires. Je vous enverrai donc deux barriques de ce vin blanc?... Tout à l'heure, capitaine, nous causerons de votre quartaut de bourgogne; et quant à vous autres, messieurs, si vous voulez bien rédiger vos notes de commande, je les inscrirai sur mon livre dans l'instant.

Le médecin et l'avocat se mirent à parler sérieusement de leur cave, et tout autre sujet de conversation fut écarté, comme si le but principal du souper eût été une séance de dégustation. Puis ils parlèrent de chasse, de port d'armes, de chiens et de perdreaux, et bientôt toute trace d'une tentative ou d'un projet sérieux fut effacée de la réunion.

Le Dignitaire prit Pierre à part.

— La société dans laquelle vous êtes venu ici, lui dit-il en faisant allusion au Berrichon, me prouve que vous ne vous attendiez pas à y trouver certaines personnes. On paraissait cependant compter sur vous. D'où vient cette méprise?

— Je me le suis demandé comme vous d'abord, répondit Pierre, et puis je me suis souvenu qu'on m'avait

donné un rendez-vous qui m'était sorti de la mémoire. Je ne suis venu ici que pour faire partir le Corinthien avec le Berrichon, comme cela est convenu entre nous.

— Ne vous avait-on pas remis une note? dit le Dignitaire.

— En effet, dit Pierre; mais tant d'autres soins m'ont absorbé que je n'ai même pas songé à l'ouvrir. Je dois l'avoir encore sur moi.

Il chercha dans ses poches, et y trouva effectivement la note mystérieuse de l'étranger. Il la déplia, l'approcha de la clarté qu'envoyait le foyer, et y lut les noms du Dignitaire et de l'avocat, ainsi que ceux de plusieurs autres personnes recommandables et bien connues de lui dans la ville de Blois.

— Ce sont là, lui dit Romanet, les gens qui devaient vous répondre de la loyauté de ce négociant; mais puisque vous ne les avez pas consultés et que nous voici, nous serons, si vous voulez, ses répondants auprès de vous, de même que nous avons été les vôtres auprès de lui. Quant au rendez-vous, consultez encore votre note, il doit être désigné pour ce soir et pour le lieu où nous sommes.

— Il l'est effectivement, répondit Pierre après avoir de nouveau regardé le papier. Mais pourquoi ce singulier prétexte : *Pour la qualité des vins, consulter messieurs tels et tels*, etc.... ? *Pour les goûter, aller à l'auberge de*, etc.... ? Il est vrai que ma négligence à lire cette note prouve que ces sortes de choses sont bien faciles à perdre.

— Et comme le moindre prétexte peut donner prise à la persécution, vous feriez bien de la brûler, dit le Dignitaire.

Pierre remit la note au Dignitaire, qui s'empressa de la jeter au feu. — Est-ce que, par hasard, vous seriez plus avancé que moi avec ces gens-là? dit Pierre en désignant à la dérobée les personnes restées à table.

L'espèce d'embarras avec lequel le Bon-Soutien répondit qu'il n'avait jamais eu que des affaires de commerce avec ce voyageur, joint au silence qu'il avait gardé pendant toute la discussion du souper, prouvèrent à Pierre qu'il était engagé plus qu'il ne pouvait l'avouer. Le prétexte dont il se servait pour motiver sa liaison avec cet agent de sociétés secrètes était trop invraisemblable pour laisser le moindre doute à cet égard. Pierre comprit qu'il ne devait pas interroger un homme lié par des serments; et, feignant de se payer de ses défaites, il le quitta pour aider le Corinthien à réveiller le Berrichon, car on entendait déjà rouler au loin la patache qui devait les transporter à Villepreux. Avec beaucoup de peine, ils réussirent à mettre le compagnon sur pied; et, après des adieux fraternels, l'Ami-du-trait et le Corinthien se séparèrent, l'un prenant avec le Berrichon la route de Villepreux, l'autre reprenant celle de Blois avec le Dignitaire et le vieux maître serrurier.

— Je crois, dit ce dernier en sortant du cabaret, qu'on a été plus loin qu'on ne voulait avec nous, ou qu'on nous a crus plus simples que nous ne sommes. N'importe, certaines choses, à moitié devinées, sont aussi sacrées que si elles étaient confiées tout à fait; n'est-ce pas votre avis, pays Villepreux?

— C'est une loi pour ma conscience, répondit Pierre Huguenin. Le Dignitaire garda un profond silence. Il était lié depuis longtemps, et peut-être faisait-il en cet instant des réflexions qui ne lui étaient pas encore venues. Ses deux compagnons eurent la délicatesse de lui parler d'autre chose.

Tandis qu'ils cheminaient vers la ville, le Vaudois, absorbé dans ses pensées, rangeait ses plats et ses bouteilles d'un air mélancolique. M. Achille Lefort, prétendu commis voyageur, en réalité membre du comité de re-

crutement de la Charbonnerie, le capitaine napoléoniste, l'avocat lafayettiste et le médecin orléaniste, groupés sous le manteau de la cheminée, s'entretenaient à demi-voix.

Le médecin. — Eh bien ! mon pauvre Achille, voilà encore une de tes bêtises. Ah ! tu veux faire du sans-culottisme ! Vois comme cela te réussit !

Achille Lefort. — C'est ta faute, à toi. Si j'avais été seul, j'aurais tourné ces gens-là comme j'aurais voulu. J'ai cru leur donner de la confiance en leur montrant des personnes recommandables ; j'aurais dû me rappeler que ces personnes-là ne sont bonnes à rien. Est-ce que vous savez parler au peuple, vous autres ?

L'avocat, *au médecin.* — Il est joli, son peuple ! On dirait que nous ne le connaissons pas, le peuple, nous qui sommes en relations continuelles avec lui !

Achille Lefort. — Vous ne le voyez que malade de corps ou d'esprit. Un avocat, un médecin ! mais vous n'avez affaire qu'à des plaies dans l'ordre moral et physique ! Vous ne connaissez pas le peuple en bonne santé. Est-ce que ce menuisier n'est pas un homme intelligent et instruit ?

Le médecin. — Beaucoup trop ergoteur et beaucoup trop lettré pour un ouvrier. Avec ces cervelles bourrées de lectures mal ordonnées et de théories mal digérées on ne fera jamais rien qui vaille. S'il fallait gouverner une nation composée de pareils hommes, Napoléon lui-même reviendrait en vain sur la terre.

Le capitaine. — De son temps il n'y en avait pas. Il les menait à la guerre, et là on n'avait pas le temps d'ergoter.

L'avocat. — De son temps il y en avait ; car il y en a toujours eu. Ils ergotaient dans la guerre comme dans la paix. Seulement, le grand homme, qui n'était pas parti-

san de discussions philosophiques, les priait de vouloir bien se taire. Il les appelait des *idéologues*.

Le capitaine. — Et il vous eût appelés ainsi vous-mêmes. Vraiment, vous me paraissez bien singuliers avec vos théories, vos constitutions et vos distinctions de gouvernements constitutionnel et absolu! Qu'est-ce que tout cela nous fait? Il faut chasser l'ennemi, faire la guerre aux étrangers et à leurs Bourbons, aux royalistes et à leur prêtraille. On verra ensuite. Qu'avez-vous besoin de discuter avec ces braves ouvriers? Il fallait leur parler de prendre chacun un fusil de munition et vingt-cinq cartouches. Voilà le seul langage que le peuple français comprenne.

Achille Lefort. — Vous voyez bien que non, et qu'il veut savoir aujourd'hui où il va. Moi, je connais la matière, et j'en ai enrôlé plus d'un qui ne se doute guère plus que moi du principe pour lequel nous aurons travaillé dans vingt ans. Mais qu'importe? Agiter, soulever, associer, armer, avec cela on va à tout.

Le médecin. — Même à la république. Belle conclusion, et digne de l'exorde!

Achille. — Eh bien ! pourquoi pas la république?

L'avocat. — Eh! certes, la république! Est-ce qu'on peut demander mieux, quand elle est représentée par les hommes les plus purs, les plus intègres et les plus modérés?

Le médecin. — Ces hommes-là sont des niais, s'ils croient pouvoir museler le peuple quand ils l'auront lâché.

Achille. — Bah ! le peuple est doux comme un enfant après la victoire. Vous ne le connaissez pas, vous dis-je; moi, je me fais fort d'en mener dix mille comme ceux que vous venez de voir.

Le médecin. — Oui, comme le vieux serrurier jacobin, par exemple ! Joli échantillon ! J'avoue que je ne me sais

pas de goût pour les buveurs de sang. Avec cette populace déchaînée, nous serons débordés; nous irons droit à l'anarchie, à la barbarie, à la terreur, à toutes les horreurs de 93.

Achille. — Eh bien! allons-y, s'il le faut; cela vaut mieux que l'obscurantisme des jésuites et le calme plat de la tyrannie. Marchons, agissons, n'importe comment, pourvu que nous nous sentions vivre, et que nous ayons quelque chose de grand à faire. N'était-ce pas un beau temps que celui de Robespierre? Un jour de gloire, une mort illustre, un nom immortel, c'est de quoi donner la fièvre, rien que d'y songer.

L'avocat. — Il parle de tout cela en amateur! Si vous êtes amoureux du martyre, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait fusiller avec Caron?

Achille. — Bah! Caron, Berton! des imbéciles, des fous! des gens mécontents de leur position, qui se seraient tenus tranquilles si la cour eût satisfait leur ambition personnelle!

Le capitaine. — Dites des héros que vous avez calomniés et lâchement abandonnés! Mille bombes! si l'on avait voulu me croire dans ce temps-là, ils n'auraient pas péri sur l'échafaud. Voilà pourquoi votre Carbonarisme me fait mal au cœur. Je rougis d'en être à présent! (*Il prend son fusil et se dispose à sortir.*)

Achille. — C'est toujours comme cela. Quand on a essuyé un revers, on s'en prend les uns aux autres, jusqu'à ce qu'une victoire revienne vous mettre d'accord. Connu! connu!...

Le médecin, *prenant son fusil pour s'en aller.* — A vous dire vrai, je ne crois plus à vos victoires. Si les libéraux succombent en Espagne, bonsoir la compagnie. Il faudra bien chercher quelque chose de mieux que vo-

tre Charbonnerie, où personne ne se tient, où personne ne se connaît, et où personne ne s'entend.

L'AVOCAT — Bonsoir, Achille. C'est égal, nous sommes dans le bon chemin, nous deux. Nous avons pour nous tous les hommes de talent, Manuel, Foy, Kératry, d'Argenson, Sébastiani, Benjamin Constant, et le vieux patriarche au cheval blanc. Hein? le père La Fayette? Voilà un homme!

ACHILLE. — Bonsoir, vous autres. Je ne m'inquiète guère de toutes vos boutades. (*A l'avocat.*) Bonsoir, mon petit Mirabeau en herbe! Nous verrons encore du pays avant de mourir, sois tranquille!

L'AVOCAT, *à Achille.* — Bonsoir, mon Barnave.

LE MÉDECIN, *à Achille.*—Bonsoir, mon Père-Duchêne!

ACHILLE. — Comme vous voudrez! L'un ou l'autre, selon l'occasion, pourvu que je serve la France.

LE CAPITAINE, *entre ses dents.* —Une bonne mitraillade sur tous ces bavards-là!...

## CHAPITRE XVI.

L'instruction dirigée contre les fauteurs de la terrible querelle survenue entre les Gavots et les Dévorants eut pour résultat de disculper entièrement les premiers, et de les mettre hors d'accusation. Pierre et Romanet, appelés comme témoins principaux, se distinguèrent par leur courage, leur franchise et leur fermeté. La belle figure, l'air distingué et le langage simple et choisi de Pierre Huguenin attirèrent sur lui l'attention des libéraux de la ville, qui assistaient avec leurs journalistes à la séance du tribunal. Mais il ne fut point l'objet de nouvelles avances, car il partit aussitôt qu'il ne se vit plus nécessaire.

Que faisait et à quoi songeait le père Huguenin pendant

l'absence de son fils? Le bonhomme se dépitait et s'emportait; mais, plus que tout, il s'inquiétait. Il est si exact et si preste à tout ce qu'il entreprend! se disait-il. Il faut qu'il lui soit arrivé malheur! Et alors il se désespérait; car il ne s'était jamais aperçu de l'amour et de l'estime qu'il portait à son fils, autant qu'il le faisait depuis cette dernière séparation.

Comme Pierre l'avait craint, sa fièvre en augmenta; et il n'avait pas pu quitter son lit le jour où, par bonheur, Amaury et le Berrichon arrivèrent. Chemin faisant, le Corinthien avait renouvelé à son compagnon la recommandation que Pierre lui avait déjà faite de ménager les préventions du père Huguenin à l'endroit du compagnonnage; et, comme il lui répugnait un peu de débuter avec son nouveau maître par un mensouge, il chargea le Berrichon de porter la parole le premier. En sautant à bas de la diligence, ils demandèrent la maison du menuisier, et ils y entrèrent, l'un avec l'aisance d'un niais, l'autre avec la réserve d'un homme d'esprit.

— Holà! hé! hohé! cria le Berrichon en frappant de son bâton sur la porte ouverte; ho, la maison, salut, bonjour la maison! N'est-ce pas ici qu'il y a le père Huguenin, maître menuisier?

En ce moment le père Huguenin reposait dans son lit. Il était de si mauvaise humeur qu'il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre. En voyant sa solitude si brusquement troublée, il bondit sur son chevet, et, tirant son rideau de serge jaune, il vit la figure étrangement joviale de Berrichon la Clef-des-cœurs. — Passez votre chemin, l'ami, répondit-il brusquement, l'auberge est plus loin.

— Et si nous voulons prendre votre maison pour notre auberge? reprit la Clef-des-cœurs, qui, comptant sur le plaisir que son arrivée causerait au vieux menuisier, trou-

vait agréable de plaisanter en attendant qu'il se fît connaître.

— En ce cas, répondit le père Huguenin en commençant à passer sa veste, je vais vous montrer que si l'on entre sans façon chez un malade, on en peut sortir avec moins de cérémonie encore.

— Pardon pour mon camarade, maître, dit Amaury en se montrant et en saluant le père de son ami avec respect; nous venons vers vous de la part de Pierre, votre fils, pour vous offrir nos services.

—Mon fils! s'écria le maître, et où donc est-il, mon fils?

— A Blois, retenu pour deux ou trois jours au plus par une affaire qu'il vous dira lui-même; il nous a embauchés, et voici deux mots de lui pour nous annoncer.

Le père Huguenin, ayant lu le billet de son fils, commença à se sentir plus calme et moins malade. — A la bonne heure, dit-il en regardant Amaury, vous avez tout à fait bonne façon, mon fils, et votre figure me revient; mais vous avez là un camarade qui a de singulières manières. Voyons, l'ami, ajouta-t-il en toisant le Berrichon d'un œil sévère, êtes-vous plus gentil au travail que vous ne l'êtes à la maison? Votre casquette vous sied mal, mon garçon.

— Ma casquette? dit le Berrichon tout étonné en se décoiffant et en examinant son couvre-chef avec simplicité. Dame! elle n'est pas belle, notre maître; mais on porte ce qu'on a.

— Mais on se découvre devant un maître en cheveux blancs, dit le Corinthien, qui avait compris la pensée du père Huguenin.

— Ah dame! on n'est pas élevé dans les colléges, répondit le Berrichon en mettant sa casquette sous son bras; mais on travaille de bon cœur, c'est tout ce qu'on sait faire.

— Allons, nous verrons cela, mes enfants, dit le père Huguenin en se radoucissant. Vous venez à point, car l'ouvrage presse, et je suis là sur mon lit comme un vieux cheval sur la litière. Vous allez boire un verre de mon vin, et je vous conduirai au château; car, mort ou vif, il faut que je rassure et contente la pratique.

Le brave homme, ayant appelé sa servante, essaya de se lever, tandis que ses compagnons faisaient honneur au rafraîchissement. Mais il était si souffrant qu'Amaury s'en aperçut, et le supplia, avec sa douceur accoutumée, de ne pas se déranger. Il l'assura que, grâce à Pierre, il était au courant de l'ouvrage comme s'il l'eût commencé lui-même; et, pour le lui prouver, il lui décrivit la forme et la dimension des voussures, des panneaux, des corniches, des limons, des courbes à double courbure, des calottes d'assemblage, etc., etc., à une ligne près, avec tant de mémoire et de facilité que le vieux menuisier le regarda encore fixement; puis, songeant à l'avantage d'une science qui rend si claires et qui grave si bien dans l'esprit les opérations les plus compliquées, il se gratta l'oreille, remit son bonnet de coton, et remonta dans son lit en disant : A la garde de Dieu!

— Fiez-vous à nous, répondit Amaury. L'envie que nous avons de vous contenter nous tiendra lieu pour aujourd'hui de vos conseils; et peut-être que demain vous aurez la force de venir à notre aide. En attendant, faites un bon somme, et ne vous tourmentez pas.

— Non, non, ne vous tourmentez pas, notre maître, s'écria la Clef-des-cœurs en avalant un dernier verre de vin à la hâte. Vous verrez que vous avez eu tort de faire mauvaise mine à deux jolis compagnons comme nous.

— Compagnons! murmura le père Huguenin, dont le front se rembrunit aussitôt.

— Ah! je dis cela pour vous faire enrager, riposta le

Berrichon en riant, parce que je sais que vous ne les aimez pas, les Compagnons.

— Ah ! ah ! vous êtes dans le Compagnonnage ? grommela le père Huguenin, partagé entre sa vieille rancune et je ne sais quelle sympathie subite.

— Oui, oui, continua le Berrichon qui avait au moins l'esprit de savoir plaisanter sur sa laideur ; nous sommes dans le Devoir des beaux garçons, et c'est moi qui suis le porte-enseigne de ce régiment-là.

—Nous ne connaissons qu'un devoir ici, dit le Corinthien en jouant sur le mot, celui de vous bien servir.

— Que Dieu vous entende ! répliqua le père Huguenin ; et il s'enfonça avec accablement dans ses couvertures.

Cependant il dormit paisiblement, et le lendemain, se sentant mieux, il alla visiter ses compagnons. Il les trouva travaillant de grand cœur, faisant bien marcher les apprentis, et taillant d'aussi bonne besogne que Pierre Huguenin lui-même. Rassuré sur son entreprise, réconcilié avec M. Lerebours, qui jusqu'alors l'avait boudé, plein d'espérance, il s'en retourna au lit ; et bientôt il fut tout à fait sur pied pour recevoir son fils, qui arriva trois jours après dans la soirée.

Un calme céleste se peignait sur le front de Pierre Huguenin. Sa conscience lui rendait bon témoignage, et sa gravité ordinaire était tempérée par une satisfaction intérieure qui se communiqua comme magnétiquement à son père. Interrogé par lui sur la cause de son retard, il lui répondit :

— Permettez-moi, mon bon père, de ne pas entrer dans une justification qui prendrait du temps. Quand vous l'exigerez, je vous raconterai ce que j'ai fait à Blois ; mais veuillez m'envoyer tout de suite auprès de mes compagnons, et vous contenter de la parole que je vous donne. Oui, je puis jurer sur l'honneur que je n'ai fait

autre chose qu'accomplir un devoir, et que vous m'auriez béni et approuvé si vous aviez eu l'œil sur moi.

— Allons, tu me réponds comme tu veux, dit le vieux menuisier ; et il y a des instants où tu me persuades que tu es le père, et moi le fils. C'est singulier pourtant, mais c'est ainsi.

Il se trouva si bien ce jour-là, qu'il put souper avec son fils, les deux compagnons et les apprentis. Il se prenait de prédilection pour Amaury, dont la douceur et les soins respectueux le charmaient ; et, quoiqu'il répugnât à le questionner sur certaines choses, il se disait à part lui : Si c'est là un de ces enragés Compagnons, du moins il faut avouer que sa figure et ses paroles sont bien trompeuses. Il commençait aussi à revenir sur le compte du Berrichon, et à reconnaître d'excellentes qualités sous cette rude enveloppe. Ses naïvetés le faisaient rire, et il n'était pas fâché d'avoir quelqu'un à reprendre et à railler ; car il avait, comme on a pu le voir, le caractère taquin des gens actifs ; et la dignité habituelle de son fils et du Corinthien le gênait bien un peu.

Ce soir-là, quand le Berrichon eut apaisé sa première faim, qui était toujours impétueuse, il entama la conversation, la bouche pleine et le coude sur la table.

— Camarade, dit-il au Corinthien, pourquoi donc ne voulez-vous pas que je raconte à maître Pierre ce qui s'est passé à son sujet tantôt avec ce grand *sotiot* de Polydore, Théodore (je ne sais pas comment vous l'appelez), enfin le garçon de l'intendant du château?

Amaury, mécontent de cette indiscrétion, haussa les épaules et ne répondit rien. Mais le père Huguenin n'était pas disposé à laisser tomber le babil du Berrichon.

— Mon cher Amaury, dit-il, je ne vous conseille pas d'avoir des secrets de moitié avec ce garçon-là. Il est fin

et léger comme une grosse poutre de charpente qui vous tomberait sur les doigts du pied.

— Allons, dit Pierre Huguenin, puisqu'il a commencé, il faut le laisser achever. Je vois bien qu'il s'agit de M. Isidore Lerebours. Comment pouvez-vous croire, Amaury, que je me soucie de ce qu'il a pu dire contre moi? il faudrait être bien faible d'esprit pour craindre son jugement.

— Ah! bien, en ce cas, je vas vous le dire; vrai, je vas vous le dire, maître Pierre! s'écria le Berrichon en clignotant du côté d'Amaury, comme pour le supplier de ne pas lui fermer la bouche.

Le Corinthien lui fit signe qu'il pouvait parler, et il commença son récit en ces termes :

— D'abord, c'était une belle dame, une superbe femme, ma foi, toute petite et rouge de figure, qui a passé et repassé, et encore passé, et encore repassé, comme pour regarder notre ouvrage; mais, aussi vrai que je mords dans mon pain, c'était pour regarder le pays Corinthien...

— Que veut-il dire, avec son pays et son Corinthien? demanda le père Huguenin, devant qui on était convenu de ne jamais se donner les noms du Compagnonnage.

Pierre marcha un peu fort sur le pied du Berrichon, qui fit une affreuse grimace et reprit bien vite :

— Quand je dis le pays, c'est comme si je disais l'ami, le camarade... Nous sommes pays, lui et moi : il est de Nantes en Bretagne, et moi, je suis de Nohant-Vic en Berry.

— Très-bien! dit le père Huguenin en se tenant les côtes de rire.

— Et quand je dis le Corinthien, poursuivit le Berrichon, à qui l'on marchait toujours sur le pied, c'est un nom comme ça que je m'amuse à lui donner...

—Enfin cette dame regardait Amaury? reprit le père Huguenin.

— Quelle dame? demanda Pierre, qui, sans savoir comment, se prit à écouter avec attention.

— Une grande belle femme toute petite, comme il vous l'a dit, répondit Amaury en riant; mais je ne la connais pas.

—Si elle est rouge de figure, objecta le père Huguenin, ce n'est pas la demoiselle de Villepreux; car celle-là est pâle comme une morte. Ce sera peut-être sa fille de chambre?

— Ah! peut-être bien, répondit le Berrichon, car on l'appelait madame.

— Elle n'était donc pas seule à vous regarder? demanda Pierre.

— Toute seule, répondit la Clef-des-cœurs; mais M. Colidore, qui était avec elle...

— Isidore! interrompit le père Huguenin d'une grosse voix pour le déconcerter.

— Oui, Théodore, continua le Berrichon, qui avait sa malice tout comme un autre. Eh bien! ce M. Molitor lui a dit comme ça : Y a-t-il quelque chose pour votre service, madame la marquise?

— Ah! ce sera la nièce, la petite madame des Frenays, observa le père Huguenin. Celle-là n'est pas fière et regarde tout le monde..... Regardait-elle Amaury? vrai?

— Comme je vous regarde! s'écria le Berrichon.

— Oh non! autrement? répondit le vieux menuisier riant des vilains gros yeux que faisait le Berrichon. Et enfin vous a-t-elle parlé?

— Nenni! Elle a dit seulement comme ça : Je cherche le petit chien; ne l'auriez-vous pas vu par ici, messieurs les menuisiers? et elle regardait le pays... le camarade

Amaury; dame! elle le regardait comme si elle eût voulu le manger des yeux.

— Allons donc, imbécile! c'est toi qu'elle regardait! dit Amaury. Tu peux bien en convenir : ce n'est pas ta faute si tu es beau garçon.

— Oh! pour ce qui est de cela, vous voulez rire, répondit le Berrichon. Jamais aucune espèce de femme ne m'a regardé, ni riche ni pauvre, ni jeune ni vieille, excepté la Mère... je veux dire la Savinienne, avant qu'elle fût dans les pleurs pour son défunt.

— Elle te regardait, toi? s'écria Amaury en rougissant.

— Oui, en pitié, répondit le Berrichon, qui ne manquait pas de bon sens en ce qui lui était personnel; et elle me disait souvent : Mon pauvre Berrichon, tu as un si drôle de nez et une si drôle de bouche! Est-ce ton père ou ta mère qui avait ce nez-là et cette bouche-là?

— Enfin, l'histoire de la dame? reprit le père Huguenin.

— L'histoire est finie, répliqua le Berrichon. Elle est sortie comme elle est entrée, et M. Hippolyte...

— M. Isidore, interrompit l'obstiné père Huguenin.

— Comme il vous plaira, reprit le Berrichon. Son nom n'est pas plus beau que son nez. *De sorte que*, il s'est établi à côté de nous, les bras croisés comme l'empereur Napoléon tenant sa lorgnette; et voilà qu'il s'est mis à dire que nous faisions de la pauvre ouvrage, de la pauvreté d'ouvrage, quoi! Et voilà que tout d'un coup le pays... le camarade Amaury ne lui a rien répondu, et que, tout de suite, moi, j'ai continué à scier mes planches sans rien dire. C'est ce qui l'a fâché, le monsieur! Il aurait souhaité sans doute qu'on lui demandât pourquoi l'ouvrage ne lui plaisait pas. Et alors il a pris une pièce, en disant que c'était du mauvais matériau, que le bois était déjà fendu, et que, si on laissait tomber ça, ça se casserait comme un verre. Et voilà que le Corinthien (pardon, notre maître,

c'est une *accoutumance* que j'ai de l'appeler comme ça), le Corinthien, que je dis, lui a répondu : Essayez-y donc, notre bourgeois, si le cœur vous en dit. Et voilà qu'il a jeté la pièce par terre de toute sa force ; et voilà qu'elle ne s'est point cassée, sans quoi je lui cassais la tête avec mon marteau.

— Est-ce là tout? demanda Pierre Huguenin.

— Vous n'en trouvez pas assez, maître Pierre? excusez! dit le Berrichon.

— Moi, j'en trouve trop, dit le père Huguenin, qui était devenu pensif. Vois-tu, Pierre, je te l'avais prédit : le fils Lerebours te veut du mal, et il t'en fera.

— Nous verrons bien, répondit Pierre.

En effet, Isidore Lerebours, ayant appris de quelle manière Pierre Huguenin avait critiqué et refait son plan d'escalier, nourrissait contre lui une profonde rancune. La veille il avait dîné au château, à la table du comte de Villepreux; car c'était le dimanche, et ce jour-là le comte invitait, avec le curé, le maire et le percepteur, M. Lerebours et son fils. Le système du comte était qu'il y a toujours dans un village quatre à cinq individus sur lesquels il faut se conserver la haute main, et qu'on enchaîne plus avec la politesse d'un dîner qu'avec le droit et les bonnes raisons. M. Isidore était fort vain de ce privilége. Il portait au château l'éclat de ses plus ridicules toilettes, y cassait chaque fois plus ou moins d'assiettes et de carafes, y savourait les meilleurs vins d'un air de connaisseur, y recevait toujours du maître quelque bonne leçon dont il ne savait pas profiter, et s'y permettait de regarder avec impudence la jolie petite marquise des Frenays.

Ce premier dimanche se présenta fort à point pour assouvir la vengeance d'Isidore. Naturellement, pendant que le comte faisait, après dîner, son cent de piquet avec le curé, on parla des travaux de la chapelle, et le vieux

comte demanda à son intendant si on les avait enfin repris. — Oui, monsieur le comte, répondit M. Lerebours. Quatre ouvriers sont à la besogne, et travaillent même aujourd'hui.

— Malgré le dimanche? observa le curé.

— Vous leur donnerez l'absolution, curé, dit le comte.

— Je crains, dit alors Isidore qui attendait avec impatience le moment de placer son mot, que monsieur le comte ne soit guère content de l'ouvrage qu'ils font. Ils emploient du bois qui n'est pas assez sec, et n'entendent rien à leur besogne. Le vieux Huguenin n'est pas maladroit, mais il est blessé ; et son fils est un ignorant fieffé, un avocat de village, un âne, en un mot.

— Laisse donc les ânes tranquilles, dit le comte en mêlant tranquillement ses cartes, nous n'y pensions pas.

— Que monsieur le comte me permette de lui dire que ce lourdaud n'est pas propre aux travaux qu'on lui a confiés. Il serait bon tout au plus à fendre des bûches.

— En ce cas-là tu ne serais pas en sûreté, répondit le comte, qui, dans son genre, était aussi railleur que le père Huguenin. Mais qui donc a choisi cet ouvrier ? n'est-ce pas monsieur ton père?

M. Lerebours était à l'autre bout de l'appartement, se perdant en exclamations louangeuses sur la tapisserie que brodait madame des Frenays, et n'entendant pas les insinuations de son fils contre Pierre Huguenin.

— Mon père s'est trompé sur cet homme-là, répondit Isidore à demi-voix. On le lui avait vanté. Il a cru faire une bonne affaire en le payant moins cher qu'un homme de talent qu'on eût fait venir d'ailleurs. Mais c'est une erreur ; car tout ce qui a été fait et tout ce qu'on va laisser faire, il faudra le recommencer. Je veux perdre mon nom si la chose n'arrive pas comme je le dis.

— Perdre ton nom! reprit le comte, jouant toujours aux

cartes et le raillant ouvertement sans qu'il voulût s'en apercevoir ; ce serait grand dommage. Si j'avais le bonheur de m'appeler Isidore Lerebours, je ne me risquerais pas ainsi.

La marquise des Frenays, que M. Lerebours ennuyait beaucoup avec ses compliments, prit la parole d'une voix douce et flûtée.

— Vous êtes bien sévère, monsieur Isidore ! dit-elle avec son parler enfantin et coquet. Moi, j'ai traversé par hasard la bibliothèque, et j'ai trouvé la nouvelle boiserie aussi jolie et aussi bien faite que l'ancienne. Comme elle est belle, cette boiserie ! Vous avez eu bien raison de la faire réparer, mon oncle ; ce sera d'un goût parfait et tout à fait de mode.

— De mode? s'écria judicieusement Isidore ; il y a plus de trois cents ans qu'elle est faite.

— Tu as trouvé cela tout seul ? dit le comte.

— Mais il me semble... reprit Isidore.

— C'est la mode à présent ! interrompit avec humeur le curé, à qui le babil d'Isidore donnait des distractions. Toutes les vieilles modes reviennent... Mais laissez-nous donc jouer, monsieur Isidore.

M. Lerebours lança un regard terrible à son fils, qui, satisfait d'avoir pu porter le premier coup à Pierre Huguenin, s'approcha des dames. Mademoiselle Yseult avait pour lui une si invincible répugnance qu'elle se leva et changea de place. Madame des Frenays, moins délicate de nerfs, ne se refusa point à lier conversation avec l'employé aux ponts et chaussées. Elle le questionna sur la bibliothèque et sur ce Pierre Huguenin dont il disait tant de mal ; enfin elle lui demanda lequel, parmi les ouvriers qu'elle avait vus le matin en traversant l'atelier, était Pierre Huguenin. — Il y en a un qui m'a paru avoir une figure distinguée, dit-elle avec une grande ingénuité.

— Pierre Huguenin n'était pas là, répondit Isidore, et celui que vous voulez dire est un compagnon. Je ne sais comment il s'appelle, mais il a un drôle de surnom.

— Ah! vraiment? dites-le-moi donc, cela m'amusera.

— Son camarade l'appelle le Corinthien.

— Oh! que c'est joli, le Corinthien! Mais pourquoi? qu'est-ce que cela veut dire?

— Ces gens-là ont toutes sortes de sobriquets. L'autre s'appelle la Clef-des-cœurs.

— Oh! la bonne plaisanterie! Mais c'est qu'il est affreux! je n'ai jamais rien vu de si laid!

Un autre qu'Isidore eût pu remarquer que, pour une marquise, madame des Frenays avait peut-être trop regardé les ouvriers de la bibliothèque, et qu'elle ne justifiait guère en ce moment la sentence de La Bruyère : « Il n'y a qu'une religieuse pour qui un jardinier soit un homme. » Mais Isidore, qui savait la marquise un peu coquette, et qui se croyait fort agréable, se borna à penser qu'elle lui disait des riens, et qu'elle feignait d'y prendre intérêt, afin de le retenir auprès d'elle et de jouir de sa conversation.

La marquise des Frenays, *née* Joséphine Clicot, et fille d'un gros fabricant de draps de la province, avait été mariée fort jeune au marquis des Frenays, neveu de M. de Villepreux. Ce marquis était un fort bon gentilhomme de Touraine, en tant que noble, mais un fort triste personnage en tant que particulier. Il avait servi sous l'empire; mais, comme il avait peu de talent et point de conduite, il n'était jamais sorti des grades secondaires, où il avait mangé assez grossièrement son patrimoine. Aux cent-jours, il n'avait su prendre son parti ni habilement ni courageusement; c'est-à-dire qu'il avait trahi trop tard la fortune de l'Empereur, et qu'il n'avait su se donner ni le profit de la défection ni le mérite de la fidélité.

Il était alors retombé sur les bras du comte de Villepreux, qui, trouvant sa société un peu fâcheuse et ses dettes un peu fréquentes, avait imaginé de s'en débarrasser au profit de la famille Clicot, en lui faisant épouser la riche héritière Joséphine. Les Clicot savaient fort bien d'avance que le marquis n'était ni beau, ni jeune, ni aimable; que ses mœurs étaient aussi dérangées que sa fortune; en un mot, que sa femme n'aurait aucune chance de bonheur et de véritable considération. Mais l'alliance avec *la famille*, comme le disait fort bien M. Lerebours, leur avait tourné la tête, et la petite Clicot s'était consolée de tout avec le titre de marquise.

Peu d'années suffirent à la désenchanter; le marquis eut bientôt mangé d'une façon triviale la dot de sa femme. Les Clicot, voulant conserver à cette dernière des ressources pour l'avenir, offrirent une séparation amiable, réglèrent une pension de six mille francs au mari, à condition qu'il la mangerait à Paris ou à l'étranger, et reprirent leur fille. La mère Clicot étant morte pendant cet arrangement, le père Clicot s'était remis dans les affaires, afin de réparer la brèche faite à sa fortune; et Joséphine avait été vivre avec lui et deux vieilles tantes dans une grosse maison de campagne très-bourgeoise, attenante à la fabrique, sur les bords du Loiret, à quelques lieues de Villepreux.

Au milieu du bruit et du mouvement sans charme et sans élégance de la vie industrielle, entourée de gens très-prosaïques et condamnée à une vie austère (car ses parents exerçaient sur elle la même surveillance que si elle eût été encore une petite fille), la pauvre Joséphine s'ennuya mortellement. Elle avait vu rapidement un coin du grand monde, et y avait pris le besoin immodéré de la vie élégante et de l'agitation frivole. Pendant un ou deux ans, elle avait eu à Paris un équipage, un bel appartement,

une loge à l'Opéra, un entourage de freluquets, de marchandes de modes, de couturières et de parfumeurs. Reléguée tout à coup dans une usine fumeuse et puante, entourée d'ouvriers ou de chefs d'ateliers qui avaient les intentions meilleures que les manières, n'entendant parler que de laines, de métiers, de salaires, de teintures, de prix-courants et de fournitures, elle n'avait eu d'autres ressources contre le désespoir que de lire des romans le soir et de dormir une partie de la journée, tandis que ses belles robes, ses plumes et ses dentelles, dernières traces d'un luxe effacé, jaunissaient dans les cartons, attendant vainement l'occasion de revoir la lumière. Joséphine avait reçu une pitoyable éducation. Sa mère était bornée et vaine de son argent; son père n'avait d'autre souci et d'autre occupation que d'amasser de l'argent : leur fille n'avait d'autre désir et d'autre faculté que de dépenser de l'argent. Elle n'était plus propre à rien dès qu'elle n'avait plus de parures à commander ou de partie de plaisir à projeter. Elle était âgée au plus de vingt ans, et parfaitement jolie, mais de cette beauté qui parle aux yeux plus qu'à l'esprit. Ne sachant donc plus que faire de sa beauté, de sa jeunesse et de ses atours, son imagination, vive et riante comme sa figure et son naturel, avait pris l'essor dans le monde des romans. Elle se créait dans la solitude des aventures et des conquêtes merveilleuses; mais, forcée de retomber dans la réalité, elle n'en était que plus à plaindre. La mélancolie qui s'était emparée d'elle avait suggéré à ses tantes la précaution dangereuse de la séquestrer d'autant plus; et la pauvre tête de Joséphine, enfermée dans la chaudière industrielle, menaçait de faire explosion, lorsqu'un événement inattendu vint changer son sort.

Le père Clicot tomba dangereusement malade, et, touché des tendres soins que lui prodiguait sa fille, en même

temps que blessé des vues sordides que laissaient percer ses vieilles sœurs, il conspira contre ces dernières en les quittant. Il assura leur existence; mais il abolit leur autorité en appelant à son lit de mort le comte de Villepreux, et en plaçant Joséphine et ses biens sous sa protection. Le comte sentit fort bien qu'ayant fait le malheur de la pauvre jeune bourgeoise en l'unissant à son mauvais sujet de neveu, il avait beaucoup à réparer envers elle. Il comprit ses devoirs, et, l'ayant aidée à fermer les yeux à son père, il se déclara son subrogé-tuteur en attendant sa majorité qui était proche. Il fit exécuter le testament, assembla le conseil de famille, expulsa, selon la volonté du défunt, les vieilles tantes de la fabrique, confia la conduite de l'exploitation industrielle à un chef entendu et probe; puis il emmena la marquise dans sa propre famille, et l'y traita avec une affection paternelle, dont le premier acte fut de signifier au marquis des Frenays qu'il ferait respecter la séparation convenue, et qu'il protégerait au besoin sa femme contre lui.

Cette louable conduite déchaîna contre M. de Villepreux la branche de la famille à laquelle tenait le marquis des Frenays. Cette branche était ultra-royaliste, ruinée, jalouse, et accusait le vieux comte d'être spoliateur, avare et jacobin.

Joséphine, soustraite à tous ses persécuteurs et à tous ses tyrans, commença enfin à respirer. D'abord l'intimité douce et cordiale de son oncle, l'amitié délicate d'Yseult, la tranquillité bienveillante de leurs manières et de leurs habitudes, lui semblèrent le paradis après l'enfer. Mais à cette tête excitée il eût fallu un peu plus de mouvement, soit de dissipations, soit d'aventures, que n'en offrait la vie paisible et rangée du vieux comte. Yseult était aussi une compagne un peu sérieuse pour la romanesque Joséphine. Habituée déjà à s'isoler en esprit de ceux qui

l'entouraient et à se faire un monde de chimères dans le secret de ses pensées, elle feignit donc d'être à l'unisson de la famille, et reprit le train ordinaire de ses rêveries sentimentales sans en faire part à personne.

## CHAPITRE XVII.

Le courage était revenu au cœur de Pierre Huguenin. La chapelle lui paraissait encore plus belle que lorsqu'il y était entré pour la première fois. La guérison de son père, la douce société et la précieuse assistance de son cher Corinthien, ajoutaient à son bonheur. Il prit son ciseau, et entonna d'une voix fraîche et sonore le chant sur la menuiserie :

Notre art a puisé sa richesse
Dans les temples de l'Éternel.
Il a pris son droit de noblesse
En posant son sceau sur l'autel [1].

Puis, avant de donner le premier coup de ciseau, il embrassa son père, serra la main du Corinthien, et se mit à l'ouvrage avec ardeur. Le Berrichon hocha la tête.

— Et pour moi, rien de rien? dit-il d'un gros air triste et bon.

— Pour toi aussi le cœur et la main, dit Pierre en pressant sa main calleuse.

Le Berrichon, rendu à la joie, fit sur le bois qu'il allait entamer une croix avec le ciseau, suivant l'antique coutume chrétienne de son pays, et se mit à chanter à son tour une chanson de l'*Angevin-la-Sagesse*, un des braves poëtes du Tour de France.

1. L'équerre, insigne du travail, qui figure aussi le triangle symbolique de la Trinité divine.

Le père Huguenin, avec son bras en écharpe, les suivait des yeux en souriant. En ce moment, le comte de Villepreux entrait, suivi de sa petite-fille, de la marquise et de M. Lerebours. Le comte, travaillé par la goutte, marchait appuyé d'un côté sur une canne à béquille, de l'autre sur le bras d'Yseult, qui l'accompagnait fidèlement dans toutes ses promenades de propriétaire. M. Lerebours s'était risqué jusqu'à offrir son bras à Joséphine, qui l'avait accepté avec une résignation gracieuse. Le comte s'arrêta à l'entrée de la bibliothèque pour écouter avec curiosité la chanson du Berrichon :

Chassons loin de nous le chagrin
Qui tant d'hommes dévore ;
Pour nous le passé n'est plus rien,
L'avenir rien encore.

— La rime, n'est pas riche, dit le comte à sa fille, mais l'idée va loin.

Et ils s'approchèrent sans être vus. Le bruit de la scie et du rabot couvrait celui de leurs pas et de leurs voix.

— Lequel de tous ceux-là est Pierre Huguenin ? demanda la marquise à l'économe.

— C'est le plus grand et le plus fort de tous, répondit M. Lerebours.

Les yeux de la marquise se portèrent alternativement du Corinthien à l'Ami-du-trait, ne sachant lequel était le plus beau de celui qui ressemblait au chasseur antique avec son air mâle et sa force élégante, ou de l'autre qui rappelait le jeune Raphaël avec sa grâce pensive, sa pâleur et ses longs cheveux.

Le vieux comte, qui avait le goût et le sens du beau, fut frappé aussi du noble trio de têtes grecques que complétait le père Huguenin avec son large front, sa chevelure argentée, les lignes accentuées de son profil et son œil plein de feu.

— On dit que le peuple n'est pas beau en France, dit-il à sa petite-fille en étendant sa béquille comme s'il lui eût fait remarquer un tableau. Voilà pourtant des échantillons de belle race.

— C'est vrai, répondit Yseult en regardant le vieillard et les deux jeunes gens avec le même calme que s'ils eussent été là en peinture.

Le père Huguenin, qui ne travaillait pas, était venu au-devant des nobles visiteurs avec une politesse franche. L'aspect du comte était vraiment vénérable, et quiconque le voyait était forcé d'abjurer en sa présence toute prévention démocratique. Le comte le salua en ôtant son chapeau tout à fait et le baissant très-bas, comme il eût salué un duc et pair. Il n'avait pas suivi les manières de ces roués insolents de la régence qui, en se familiarisant avec le peuple, l'avaient familiarisé avec eux ; il avait reçu et gardé les saines traditions des grands seigneurs de Louis XIV, qui, par une admirable politesse, consacraient *in petto* l'infériorité du peuple. Le vieux comte portait un sentiment nouveau dans cette civilité dès longtemps acquise ; il avait des souvenirs de la révolution qui lui faisaient accepter, moitié ironiquement, moitié franchement, le principe de l'égalité ; il disait lui-même que, toutes les fois qu'il abordait un homme du peuple, il murmurait à part lui cette formule : Peuple souverain, tu veux qu'on te salue !

Il s'informa d'abord de la blessure du vieux menuisier, et lui dit obligeamment qu'il était fort peiné qu'il eût éprouvé cet accident en travaillant pour lui.

— C'est qu'en effet j'allais un peu vite, répondit le père Huguenin. On ne devrait pas être étourdi à mon âge ; mais M. Lerebours me pressait tellement, que, pour contenter monsieur le comte, je donnais de furieux coups dans le bois ; et je me suis aperçu que mon ciseau avait une bonne

trempe quand il a entamé ma vieille peau presque aussi dure que le vieux chêne.

— Vous me faites donc bien méchant, monsieur Lerebours? dit le comte en se tournant vers son intendant. Je n'ai pourtant jamais estropié personne, que je sache.

Pierre Huguenin, immobile, la tête découverte et la poitrine oppressée, regardait mademoiselle de Villepreux avec une émotion indéfinissable. Il s'était souvenu, seulement en l'entendant nommer, de ses veillées dans le cabinet d'étude, et de l'espèce de culte qu'il avait rendu à la divinité inconnue de ce sanctuaire. Il était troublé en sa présence, comme si un lien mystérieux eût été prêt à se nouer ou à se rompre à cette première entrevue. Il s'étonna d'abord de ne pas la trouver aussi belle qu'il se l'était créée. Elle était, en effet, plus distinguée que jolie. Ses traits étaient fins, son front pur et bien dessiné, sa tête élégante et d'un bel ovale; mais rien n'était grand ni frappant dans sa personne. Elle manquait absolument d'éclat. Cependant, en la regardant bien, on voyait qu'elle dédaignait d'en montrer, car son œil petit et noir eût pu s'animer, sa bouche sourire, et toute sa frêle personne dévoiler la grâce cachée qui était en elle. Mais il y avait comme un parti pris de mépriser le travail de la séduction. Elle était toujours vêtue en conséquence; ses robes étaient sombres et sans aucun ornement, et ses cheveux partagés en bandeaux lisses sur son front. Avec cette rigidité d'aspect et d'intention, elle avait un charme bien pénétrant pour qui savait la comprendre; mais cela était impossible à la première vue, et en tout temps assez difficile.

Pierre Huguenin l'examinait; mais tout à coup il rencontra son regard. Ce regard était presque hardi, à force d'être indifférent et calme. Pierre rougit, détourna les yeux, et sentit un poids de glace tomber sur son imagination: non qu'il trouvât l'héroïne de la tourelle dés-

agréable ou antipathique, mais cette gravité étrange dans une si jeune fille détruisait toutes ses notions et dérangeait tous ses rêves. Il ne savait pas s'il devait la considérer comme un enfant malade, ou comme une organisation à jamais frappée d'apathie et de langueur. Et puis il se dit qu'il ne la connaîtrait jamais davantage, qu'il ne la reverrait peut-être pas, qu'il n'aurait aucune occasion d'échanger un second regard avec elle ; et il se sentit triste, comme s'il eût perdu la protection de quelque puissance idéale sur laquelle il aurait compté sans la connaître.

Cependant le comte s'était approché des travaux. Il en examina attentivement toutes les parties :

— Cela est parfaitement exécuté, dit-il, et je ne puis que vous donner des éloges ; mais, êtes-vous bien sûrs, messieurs, de la qualité de votre bois?

— Certainement il ne vaut pas, répondit Pierre, celui de l'ancienne boiserie. Dans deux cents ans il sera bon, et l'ancien ne le sera peut-être plus. Mais ce dont je puis répondre, c'est que le mien ne jouera pas de manière à compromettre l'ensemble. Si une planche se contracte, si un panneau vient à éclater, ce qui n'est pas probable, je le réparerai à mes frais et avant qu'on en ait eu la vue choquée.

— Mais si vous vous étiez trompé sur toute la qualité de la matière? dit le comte ; si l'ouvrage entier était à recommencer?

— Je le recommencerais à mon compte, et je m'engagerais à fournir de meilleur bois, répondit Pierre.

— En ce cas, dit le comte en se retournant vers sa fille comme pour la prendre à témoin, je crois qu'il faut avoir confiance et laisser faire la conscience et le talent des gens. A coup sûr, vous travaillez fort bien, messieurs, et je n'aurais pas cru qu'on pût reproduire aussi fidèlement les anciens modèles.

— Il y a un mince mérite à cela, répondit Pierre ; ce n'est qu'un travail d'artisan appliqué et docile. Mais celui qui a dessiné le modèle était un artiste. Celui-là avait le goût, l'invention, le sentiment, aujourd'hui perdu, de la proportion élégante et simple.

Les yeux du comte s'animèrent, et il frappa légèrement le pavé de sa béquille, ce qui était chez lui l'indice d'une surprise et d'une satisfaction intérieure. Le père Huguenin le savait bien, et il le remarqua.

— Mais c'est être artiste que de comprendre et d'exprimer comme vous faites ! dit le comte.

— Nous prenons tous ce titre, répondit Pierre, mais nous ne le méritons pas. Cependant, ajouta-t-il en désignant Amaury, voici un artiste. Il pratique la menuiserie telle qu'on la fait aujourd'hui, parce qu'il faut gagner sa vie ; mais il pourrait inventer d'aussi belles choses que ce qui est ici. S'il y avait dans le château une pièce à décorer, on pourrait consulter les dessins qu'il a faits à ses moments perdus pour son amusement, et l'on y verrait des modèles que les connaisseurs ne critiqueraient pas.

— En vérité? dit le comte en regardant Amaury, qui, ne s'attendant guère à cette révélation, rougissait jusqu'au blanc des yeux. Est-il votre frère?

— Non, monsieur le comte; mais c'est tout-comme, répondit Pierre.

— Eh bien! nous mettrons ses talents à profit, et les vôtres aussi, monsieur. Charmé de vous connaître! Je suis bien votre serviteur.

Et le comte l'ayant salué avec politesse, et même avec une certaine déférence, s'éloigna, s'émerveillant tout bas, avec sa petite-fille, du bon sens et de la modestie des réponses de Pierre Huguenin.

La première figure qu'ils rencontrèrent en sortant de la bibliothèque fut celle d'Isidore qui, ayant épié le mo-

ment, attendait là l'effet que sa délation avait dû produire. Il ne savait pas que le vieux comte, ayant l'instinct et le goût de ce que les phrénologues appellent aujourd'hui *constructivité*, s'entendait beaucoup mieux que lui à juger les travaux de l'atelier, et qu'il n'était pas facile de l'induire en erreur. Il avait compté sur la brusque vivacité qu'il lui connaissait, et sur l'orgueil un peu irascible du père Huguenin. Il espérait que l'un émettrait quelque doute, et que l'autre répondrait sans respect et sans mesure. Le comte, qui s'était fait raconter le matin par son architecte l'aventure du plan de l'escalier, comprenait fort bien maintenant la conduite d'Isidore et la méprisait parfaitement.

— Je suis fort content de ce que je viens de voir, lui dit-il en élevant la voix et en le regardant droit au visage d'un air sévère; ce sont de bons ouvriers, et je remercie beaucoup votre père de les avoir employés. Qui est-ce donc qui disait, hier soir, qu'ils travaillaient mal? Est-ce mon architecte? n'est-ce pas vous, Isidore?

— Je ne pense pas que l'architecte ait pu dire cela, répondit M. Lerebours; car il est fort content du travail des Huguenin.

— Ce sera donc lui! dit le comte en montrant Isidore avec malice.

— Mon fils n'a pas vu ce qu'ils font; d'ailleurs il ne s'y connaît pas. Les sciences qu'il a étudiées sont d'un ordre plus relevé, et le proverbe qui dit: Qui peut le plus peut le moins, n'est pas toujours vrai. Mais qui donc a pu chercher à indisposer monsieur le comte contre *mes* ouvriers? Ce sera le curé; il m'en veut parce que je le gagne au billard.

— Ce sera le curé, répondit le comte, c'est un sournois. La première fois que nous le verrons, nous lui dirons de se mêler de ses affaires.

Isidore ne comprit pas la leçon. Il crut que le comte

manquait de mémoire, et se promit d'en profiter pour revenir à la charge. Il était de cette race de gens que rien ne peut convaincre d'erreur à leurs propres yeux; par conséquent, il était persuadé que son plan d'escalier était bon, et que celui de Pierre était erroné. Il s'étonnait naïvement de la partialité que l'architecte avait mise dans son jugement, et il attendait son adversaire à l'œuvre pour l'humilier. C'est en vain que le prudent auteur de ses jours lui avait conseillé de ne pas se vanter d'une défaite qu'on oublierait ou qu'on passerait sous silence; Isidore feignait d'adhérer à son conseil, mais il n'en caressait pas moins le projet de se venger.

Le soir, au milieu du souper des Huguenin, un domestique du château vint prier Pierre de se rendre auprès de M. le comte. Ce message fut transmis avec une politesse qui frappa le père Lacrête, présent au souper.

— Jamais je n'ai vu leurs laquais si honnêtes, dit-il tout bas à son compère.

— Je t'assure que mon fils a quelque chose de singulier, repondit de même le père Huguenin. Il impose à tout le monde.

Pierre était monté à sa chambre. Il en redescendit habillé et peigné comme un dimanche. Son père eut envie de l'en plaisanter; il n'osa pas.

— Excusez! dit le Berrichon dès que Pierre fut sorti pour se rendre au château. Il s'est fait brave, notre jeune maître! S'il y va de ce train-là, gare à vous, pays Corinthien! la petite baronne ne vous regardera plus.

— Assez de plaisanteries là-dessus, dit le père Huguenin d'un ton sévère. Les propos portent toujours malheur, et ceux-là pourraient faire du tort à mon fils. Si vous n'y tenez pas, mon Amaury, vous ne laisserez pas continuer.

— Les paroles oiseuses me déplaisent autant qu'à vous,

mon maître, répondit le Corinthien. Ainsi, Berrichon, nous ne parlerons plus de cela, n'est-ce pas, ami ?

— Assez causé, dit la Clef-des-cœurs. Mon affaire, à moi, c'est de faire rire. Quand on ne rit plus...

— Nous savons que tu as de l'esprit, mon garçon, dit le père Huguenin. Tu nous feras rire d'autre chose.

— C'est égal, dit le Berrichon, ces gens du château me reviennent, à moi. Ça n'est pas fier, et c'est gentil comme tout, ces dames nobles !

Quand Pierre vit ouvrir devant lui la porte du cabinet de M. de Villepreux, il sentit un malaise affreux s'emparer de lui. Il n'avait jamais parlé à des gens aussi haut placés dans la vie sociale. Les bourgeois auxquels il avait eu affaire ne l'avaient jamais intimidé ; il s'était toujours senti égal à eux, même dans les manières. Mais il se disait qu'il y avait sans doute dans le vieux seigneur une autre supériorité que celle du rang. Il savait que le comte serait parfaitement poli, mais selon un code d'étiquette auquel il lui faudrait se soumettre, quand même il ne le trouverait pas conforme à ses idées. Ce code est si étrange, qu'un homme du peuple qui prendrait les manières d'un homme du monde serait réputé impertinent. Il ne faut pas, par exemple, qu'un ouvrier salue trop bas ; ce serait demander un salut semblable, et il n'y a pas droit. Pierre avait lu assez de romans et de comédies pour savoir quelles étaient les formes de politesse de ce monde qu'il n'avait pas vu. Mais quelles seraient ces formes avec lui, et comment devait-il y répondre ? En égal ? c'était passer pour un sot. En inférieur ? c'était s'humilier. Ce souci un peu puéril ne lui serait peut-être pas venu, s'il n'eût distingué, à la lueur de la lampe qui éclairait faiblement le cabinet, mademoiselle de Villepreux écrivant sous la dictée de son grand-père. Et toutes ces réflexions, lui arrivant

à la fois, lui serrèrent le cœur, sans qu'il sût comment. et sans que je puisse bien vous dire pourquoi.

Lorsqu'il entra, Yseult se leva. Fut-ce pour le saluer ou pour lui faire place? Pierre se découvrit sans oser la voir.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit le comte en lui montrant un siége.

Pierre se troubla, et prit un siége qui était embarrassé de livres et de papiers. Yseult vint à son secours en lui en plaçant un autre auprès de la table, et elle s'éloigna un peu. Il ne sut pas où elle s'asseyait, tant il craignait de rencontrer son regard.

— Je vous demande pardon si je vous ai fait venir, dit le comte; mais je suis trop vieux et trop goutteux pour me déplacer. J'ai vu ce matin que la réparation des boiseries allait fort vite, et je voudrais savoir de vous si vous croyez pouvoir vous charger d'y mettre les ornements de sculpture.

— Ce n'est pas ma partie, répondit Pierre; mais avec l'aide de mon compagnon, à qui j'ai vu exécuter des ornements très-délicats et très-difficiles, je crois pouvoir copier fidèlement ceux dont il est question.

— Ainsi vous voudrez bien vous en charger? dit le comte. Mon intention était d'abord de faire venir des sculpteurs en bois; mais d'après ce que vous m'avez dit ce matin, et sur ce que j'ai vu de votre travail, l'idée m'est venue de vous confier aussi la sculpture. C'est pourquoi j'ai voulu vous voir seul, afin de ne pas blesser votre compagnon au cas où, dans votre conscience, vous jugeriez cet ouvrage au-dessus de ses forces.

— Je crois que vous serez content de lui, monsieur le comte. Mais je dois vous dire d'avance que ce travail prendra beaucoup de temps; car aucun de nos apprentis ne pourrait nous y aider.

— Eh bien vous prendrez le temps nécessaire. Pouvez-

vous me promettre de ne pas vous laisser interrompre par des travaux étrangers à ceux de ma maison?

— Je le puis, monsieur le comte. Mais un scrupule me retient. Oserai-je vous demander si vous aviez jeté les yeux sur quelque sculpteur pour lui confier cet ouvrage?

— Sur aucun. Je comptais demander à mon architecte de Paris de m'envoyer ceux qu'il y jugerait propres. Mais puis-je vous demander, à mon tour, pourquoi vous me faites cette question?

— Parce qu'il est contraire à l'esprit de notre corps, et, je pense, à la délicatesse en général, de nous charger d'une besogne qui n'est pas dans nos attributions ordinaires, lorsque nous nous trouvons en concurrence avec ceux qu'elle concerne exclusivement. Ce serait empiéter sur les droits d'autrui, et priver des ouvriers d'un profit qui leur revient naturellement plus qu'à nous.

— Ce scrupule est honnête, et ne m'étonne pas de votre part, répondit le comte. Mais vous pouvez être tranquille; je ne m'étais adressé à personne, et d'ailleurs ma volonté à cet égard doit s'exercer librement. Le déplacement d'ouvriers étrangers à la province augmenterait de beaucoup ma dépense. Prenez cette raison pour vous, s'il vous en faut une. Pour moi, j'en ai une autre; c'est le plaisir de vous confier un travail qui doit vous plaire, et dont vous sentez si bien la beauté.

— Je ne commencerai cependant pas, répondit Pierre, sans vous avoir soumis un échantillon de notre savoir-faire, afin que vous puissiez changer d'avis si nous ne réussissons pas bien.

— Pourriez-vous me l'apporter dans quelques jours?

— Je pense que oui, monsieur le comte,

— Et moi, dit mademoiselle de Villepreux, puis-je vous faire une prière, monsieur Pierre?

Pierre tressaillit sur sa chaise en entendant cette voix

s'adresser à lui. Il avait cru que si jamais pareille chose pouvait arriver, ce serait sous l'influence de circonstances bizarres et romanesques. Ce qui est tout naturel ne contente guère une imagination échauffée. Il s'inclina sans pouvoir dire un mot.

— Ce serait, reprit Yseult, de replacer la porte de mon cabinet, que M. Lerebours vous a redemandée déjà bien des fois, et qui est égarée, à ce qu'il prétend. Vous me feriez un grand plaisir de la faire chercher, et de la remettre en place, dans quelque état qu'elle se trouve.

— A propos, c'est vrai ! dit le comte. Elle aime son cabinet, et ne peut plus s'y tenir.

— Cela sera fait demain, répondit Pierre.

Et il se retira tout accablé, tout effrayé de la tristesse qui revenait s'emparer de lui.

— Je suis un fou, se dit-il en reprenant le chemin de sa maison. Cette porte sera replacée demain : il le faut ; il faudra qu'elle soit fermée pour toujours entre *elle* et moi.

## CHAPITRE XVIII.

Lorsque Pierre, qui, chez lui comme en voyage, partageait son lit avec Amaury, à la manière des anciens frères d'armes, raconta à son ami la proposition que le comte lui avait faite, un vif sentiment d'espérance et de joie s'empara du jeune artiste. Il avait toujours senti l'adresse délicate de ses mains et le goût exquis de ses pensées le porter vers la sculpture ; mais ayant commencé l'état de menuisier et s'étant affilié à un compagnonnage de cette profession, il avait craint de se retarder dans sa carrière en embrassant une voie nouvelle. Les encouragements lui avaient manqué. Pierre était le seul qui lui eût conseillé d'aller prendre à Paris les notions de son art de prédilection. Mais à cette époque-là, le Corinthien était

retenu à Blois par son amour pour la Savinienne. Il avait donc renoncé à son rêve, et avait rabattu ses prétentions sur les ornements que comporte la menuiserie en bâtiments. De l'aveu de tous les compagnons, il excellait à la partie difficile des calottes ornées dans les niches, et personne ne découpait comme lui les feuilles légères d'un chapiteau grec. C'est à cause de cette spécialité qu'on lui avait donné l'élégant surnom qu'il portait.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, que la destinée est bonne d'envoyer cette diversion à ma tristesse! Je n'ai pas eu la force de te dire mon admiration pour cette belle boiserie et l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que je l'ai regardée. D'abord, j'ai bien admiré cette belle distribution et cette sagesse de plans dont tu m'avais parlé à Blois. J'ai bien remarqué le caractère de largeur qui se faisait sentir jusque dans les détails de la plus petite dimension. Oui, j'ai compris ce que tu m'expliquais jadis, que la grandeur n'est pas dans l'étendue, mais dans la proportion, et que l'on peut faire mesquinement un colosse d'architecture, tandis qu'on peut donner l'apparence de la hauteur et de la force à un modèle de quelques pouces. Mais je t'avoue qu'en regardant ces arabesques semées avec tant de richesse et de sobriété à la fois (car ceci est encore la même question : peu de moyens, beaucoup d'effet), quand j'ai vu ces médaillons incrustés dans les panneaux et laissant sortir, comme d'une fenêtre, ces jolies petites têtes de saints avec leurs expressions et leurs coiffures diverses : les unes graves comme de vieux philosophes, les autres riantes et moqueuses comme de malins moines; ici un fier soldat avec son casque enfoncé sur les yeux, là une jolie sainte couronnée de fleurs et de perles; là-bas un beau séraphin aux cheveux bouclés et flottants, ailleurs encore une vieille sibylle demi-voilée avançant son cou maigre et anguleux : et autour de tout cela des

oiseaux jouant parmi les guirlandes de fleurs, des monstres infernaux poursuivant des âmes éperdues à travers un réseau de feuilles de lierre; et ces grosses têtes de lions qui semblent gronder à tous les angles, et tous ces bas-reliefs, toutes ces figurines, tous ces festons ; et tout ce mouvement d'êtres divers qui semblent vivre, courir, fuir, danser, chanter ou méditer sur le bois inanimé..... oh ! à la vue de toutes ces merveilles d'un temps où l'art ennoblissait le métier, je me suis senti transporté dans un autre monde, et de grosses larmes étaient prêtes à s'échapper de mes yeux. Heureux, trois fois heureux, pensai-je, l'ouvrier qui a pu à sa fantaisie animer ces lambris de sa propre vie, et faire sortir des flancs bruts du chêne le peuple chéri de ses rêves ! Et comme les ombres du soir commençaient à descendre, il me sembla que je voyais s'agiter autour de moi des légions de petits fantômes qui s'en allaient rampants sur les panneaux, s'accrochant aux corniches, et se débattant avec les antiques créations de l'artiste. Les archanges embouchaient la trompette; les péchés capitaux, monstres fantastiques, fourrageaient dans l'acanthe épineuse; et les belles vierges chrétiennes se jouaient parmi les lis tranquilles, tandis que les moines prévaricateurs, satyres avinés, tiraient la barbe des graves théologiens. J'étais ivre moi-même, j'étais fou. Plus j'essayais de reprendre mes sens, plus ma vision grandissait et s'animait autour de mes tempes ardentes. Il me semblait que tous ces gnômes, tous ces follets, sortaient de ma tête, et de mes maims, et de mes poches. J'allais courir après eux, essayant de les rattraper, de les remettre en ordre, de les incruster dans le bois, respectueux et muets dans les places vides et dans les niches abandonnées que le temps leur avait creusées à côté de leurs ancêtres, quand la voix du Berrichon m'arracha à cette hallucination. Il m'entraîna en me met-

tant sur l'épaule ma scie et mon rabot, grossiers instruments d'un travail plus grossier encore. Je me suis résigné, j'ai travaillé selon mon devoir, mais non selon ma vocation. Et tu le vois aujourd'hui, Pierre, ce rêve était comme un avertissement prophétique de mon heureuse destinée. Voilà qu'enfin je vais pouvoir dire à mon tour : Et moi aussi je suis artiste! Je vais faire de la sculpture, je vais créer des êtres, je vais donner la vie! et mon imagination, qui faisait mon supplice, va faire ma joie et ma puissance!

Le délire du Corinthien causa quelque surprise à son ami. Pierre ne connaissait pas encore toute l'exaltation de cette jeune tête, qui avait dévoré bien des livres et caressé bien des songes dorés dans ses voyages. Il l'embrassa avec une admiration mêlée d'attendrissement, et l'engagea à se calmer pour prendre un peu de repos. Mais le Corinthien ne put dormir, et il était levé avant le jour. Il ne songea point à déjeuner; et, quand son ami arriva à l'atelier, il le trouva occupé à sculpter une figure.

— J'ai commencé par le plus difficile, lui dit-il, parce que je ne suis point inquiet pour le reste. Mais cette tête réussira-t-elle? Je sais bien qu'elle ne ressemblera pas exactement au modèle. Mais pourvu qu'elle ait de la vérité, de l'expression et de la grâce, elle sera digne de subsister. Ce que j'admire dans cette boiserie, c'est qu'il n'y a pas deux ornements ni deux figures semblables. C'est la variété et le caprice infinis dans l'harmonie et la régularité. Oh! mon ami, puissé-je trouver la beauté, moi aussi! puissé-je mettre au jour ce que j'ai dans l'âme, et produire ce que je sens!

— Mais où as-tu appris l'art du dessin? lui demanda Pierre étonné de voir venir une tête humaine sous le ciseau du Corinthien.

—Nulle part et partout, répondit le jeune homme. J'ai toujours été poussé par un instinct irrésistible vers les statues et les bas-reliefs. Je n'ai jamais passé devant un monument sans m'arrêter pour en considérer longtemps tous les ornements et toutes les sculptures. Mais c'est dans les musées des grandes villes que j'ai caché de longues contemplations et savouré des jouissances que je n'aurais osé dire à personne. Nous allons tous voir ces collections, comme on va chercher le spectacle d'objets nouveaux, étranges. Nous y prenons toujours quelques notions d'histoire, de mythologie et d'allégorie; mais la plupart d'entre nous y vont satisfaire une curiosité sans but, et moi je puis dire que j'y allais assouvir une passion. J'ai même fait quelques dessins d'après les modèles. A Arles, j'ai essayé de copier la Vénus antique, et j'ai pris le contour de quelques vases et de quelques sarcophages que je rêvais d'exécuter en bois et de placer comme ornement dans quelque partie de décor. Mais savais-je ce que je faisais? Et sais-je à présent ce que j'ai fait? De grossières caricatures peut-être. J'ai calculé géométriquement les proportions; mais la grâce, la finesse, le mouvement, la beauté en un mot!... Qui me dira que ma main obéit à ma pensée? qui me prouvera que mes yeux ne m'ont pas trompé, quand ils ont cru retrouver sur le papier ce qu'ils avaient découvert et observé dans la pierre et dans le marbre?... Je m'agite dans le chaos, dans le néant peut-être! J'ai vu des enfants dessiner sur les murs des faces grotesques, impossibles, qu'ils croyaient conformes aux lois de la nature; ils se trompaient, et ils étaient contents de leur ouvrage. Mais j'ai vu d'autres enfants tracer naturellement, et comme obéissant à une faculté mystérieuse, des figures animées, des attitudes vraies, des corps bien posés, bien proportionnés. Ils ne savaient pas s'ils avaient mieux fait que les autres! Et

moi, dans quelle classe dois-je me ranger? je l'ignore. Ne saurais-tu me le dire, oh! mon pauvre Pierre?

En parlant ainsi, le Corinthien travaillait avec ardeur; ses yeux étaient brillants et humides, son front était baigné de sueur. Il y avait au fond de son âme une angoisse délicieuse et terrible. Pierre la partageait. Quand la figure fut achevée, Amaury, voyant arriver le père Huguenin et les apprentis, essuya son front, et cacha dans un coin son œuvre et les outils dont il s'était servi pour la faire. Il craignait le jugement de l'ignorance, et d'être découragé par quelque raillerie. Il ne voulait même pas examiner à la dérobée ce qu'il avait fait, crainte d'apercevoir son impuissance et de perdre trop vite l'espoir plein de délices. Quand les ouvriers sortirent à midi pour goûter, il ne les suivit pas, et pria Pierre Huguenin de lui aller chercher un morceau de pain. Mais quand celui-ci le lui rapporta, il ne songea point à y toucher.

— Pierre! s'écria-t-il, je crois que j'ai réussi; mais je tremble de te montrer ce que j'ai fait. Si tu le condamnes, ne me le dis pas encore, je t'en prie. Laisse-moi me flatter jusqu'à ce soir encore.

L'heure du souper étant venue, il enveloppa la figurine dans son mouchoir, et la donnant à Pierre : — Prends-la, dit-il, et attends que tu sois seul pour la regarder. Si tu la trouves mauvaise, brise-la et ne m'en parle plus.

— Je m'en garderai bien, dit Pierre, je ne puis juger le mérite d'une pareille chose; mais je sais quelqu'un qui doit s'y connaître, et je te dirai dans une heure si tu dois poursuivre ou cesser. Va m'attendre à la maison, et soupe, car tu n'as rien pris de la journée.

Pierre ne songea pas à prendre ses beaux habits. Il ne se souvint même pas de l'embarras qu'il avait éprouvé la veille, en paraissant devant le comte et devant sa fille; il ne pensa qu'à l'anxiété de son ami, et il demanda à

parler à M. de Villepreux. On l'introduisit, comme la veille, dans le cabinet. Yseult n'y était pas. Pierre entra sans crainte.

— Voilà, dit-il, ce que mon ami a essayé. Cela me semble bien ; mais je ne m'y connais pas assez pour en décider.

— Comment ! une figure ? s'écria le comte. Mais je n'avais pas demandé cela ; ou, pour mieux dire, je n'avais pas compté là-dessus, ajouta-t-il en regardant la figure avec étonnement.

— Cela ne fait-il pas partie des ornements que monsieur le comte voulait nous confier ?

— Ma foi ! je n'ai pas même songé à vous dire que j'enverrais à Paris quelques-uns des modèles pour les faire copier par des gens de l'art. Je n'aurais jamais cru que votre ami osât entreprendre une chose de cette importance. Son audace m'étonne un peu, je l'avoue..... mais ce qui m'étonne beaucoup c'est le succès ; car cela me paraît remarquable. Pourtant, comme je ne suis guère meilleur juge que vous, je vais montrer cela à ma fille, qui dessine fort bien et qui a beaucoup de goût.

Le comte sonna.

— Ma fille est-elle au salon ? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Mademoiselle est dans son cabinet de la tourelle, répondit le valet.

— Priez-la de venir me trouver, reprit le comte.

— Dans la tourelle ! pensa Pierre Huguenin. Elle était là tout à l'heure pendant que j'étais dans l'atelier, et je ne le soupçonnais pas ! Et pourtant la porte n'est pas encore replacée !...

Son cœur battit avec force lorsque Yseult entra.

— Regarde cela, mon enfant, dit le comte en lui montrant la tête sculptée ; qu'en penses-tu ?

— C'est une fort jolie chose, répondit mademoiselle de Villepreux ; c'est une des figures de la vieille boiserie qu'ils ont grattée ?

— Ce n'est pas une des anciennes, répondit Pierre avec une joyeuse assurance ; c'est l'ouvrage de mon compagnon.

— Ou le vôtre, dit-elle en le regardant.

— Je n'ai pas tant d'adresse, répondit-il ; je ne me risquerais pas à le tenter. Je pourrais faire des feuillages et des bordures, quelques animaux tout au plus ; mais les personnages ne peuvent sortir que du ciseau de mon ami. Veuillez dire votre avis, monsieur.

Dans son trouble, Pierre ne sut pas dire mademoiselle en s'adressant à Yseult, et sa confusion augmenta quand il la vit sourire de sa méprise ; mais reprenant aussitôt son sérieux :

— Savez-vous, mon père, dit-elle, que ceci est bien curieux et bien remarquable ? Il y a là-dedans une naïveté de sentiment qui vaut mieux que l'art ; et un artiste de profession n'aurait jamais compris le style comme cet ouvrier l'a fait. Il aurait voulu corriger, embellir. Ce qui est une qualité principale, l'absence de savoir, lui aurait paru un défaut. Il aurait tourmenté et maniéré ce bois sans en tirer cette forme simple, vraie et pleine de grâce dans sa gaucherie. Il semble que cela soit sorti, comme le modèle, de la main d'un ouvrier du quinzième siècle : même caractère, même ingénuité, même ignorance des règles, même franchise d'intention. Je vous assure que c'est beau dans son genre, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs le sculpteur qui réparera toute la boiserie. Et il faudra le bien récompenser, cela en vaut la peine ; car c'est un travail qui prouve beaucoup d'intelligence. Le hasard vous a toujours bien servi, mon père ; en voici une nouvelle preuve.

Pierre écoutait les paroles d'Yseult résonner à ses oreilles comme de la musique. Les éloges qu'elle donnait à son ami et les expressions dont elle se servait lui semblaient sortir d'un rêve. Il ne songeait plus à voir en elle que la femme de goût et d'intelligence, dont la retraite studieuse l'avait rempli d'enthousiasme avant qu'il vît sa personne. Pendant qu'elle parlait à son père, il avait osé la regarder ; et il la trouvait, dans ce moment, aussi belle qu'il l'avait imaginée. C'est qu'elle parlait avec animation des choses qui remplissaient le cœur et la pensée de l'Ami-du-trait et de l'ami du Corinthien. Il la sentait son égale, tant qu'il la voyait sous cette face d'artiste.

— Nous pouvons donc être quelque chose à ses yeux, pensait-il ; et si elle a la misérable pensée de mépriser nos manières et nos habits grossiers, du moins elle est forcée de comprendre qu'il faut un certain génie pour ennoblir le travail des mains.

Plus fier et plus heureux des éloges qu'on donnait au Corinthien que s'il les eût mérités lui-même, il sentit sa timidité se dissiper tout à coup.

— Je voudrais que le Corinthien fût ici, dit-il, et qu'il entendît comme on parle de son ouvrage. Je voudrais pouvoir retenir les mots qui viennent d'être prononcés, pour les lui transmettre ; mais je crains de ne les avoir pas assez compris pour les lui répéter.

— Ma foi ! c'est tout au plus si je les entends moi-même, dit le vieux comte en riant. La langue s'enrichit tous les jours de subtilités charmantes. Voulez-vous m'expliquer, à moi, tout ce que vous venez de dire, ma fille ?

— Mon père, répondit Yseult, n'est-ce pas qu'il y a des choses qui sont d'autant *mieux* qu'elles ne sont pas tout à fait *bien ?* Est-ce que le sourire naïf d'un enfant n'est pas mille fois plus charmant que l'affabilité étudiée d'un

prince? Dans tous les arts, ce qu'il y a de plus difficile à conserver c'est la grâce naturelle, et c'est là ce que nous chérissons dans les ouvrages du temps passé. Certainement ils ne sont pas tous bons, et dans la sculpture en bois de notre chapelle il y a une complète ignorance des principes et des règles. Pourtant il est impossible de les regarder sans plaisir et sans intérêt. C'est que les ouvriers de cette époque, et particulièrement l'artisan inconnu qui a fait ce travail, avaient le sentiment du beau et du vrai. Il y a bien là des têtes trop grosses, des bras et des jambes dans un mouvement forcé et d'une proportion défectueuse; mais ces têtes ont toutes une expression bien sentie, ces bras ont de la grâce, ces jambes marchent. Tout cela est plein de force et d'action. Les ornements sont simples et larges. En un mot, on voit là le produit des facultés naturelles les plus heureuses, et cette sainte confiance qui fait le charme de l'enfance et la puissance de l'artiste.

Le vieux comte regarda sa fille, et malgré lui il regarda Pierre, poussé par l'invincible besoin de faire partager à quelqu'un le plaisir qu'il éprouvait à l'entendre bien parler. Un sourire de bonheur et de sympathie embellissait le visage déjà si beau du jeune artisan. Mademoiselle de Villepreux s'en aperçut-elle? Le comte vit que ce qu'elle venait de dire avait été parfaitement compris, et il n'en put douter lorsque Pierre s'écria :

— Je pourrai redire tout cela mot à mot au Corinthien.

— Le Corinthien justifie son surnom, dit le comte. Je m'intéresse à ce garçon-là. Où a-t-il été élevé?

— Comme nous tous, sur les chemins, répondit Pierre. Nous travaillons et nous étudions en nous arrêtant de ville en ville. Nous avons nos ateliers et nos écoles, où nous sommes élèves les uns des autres. Mais quant aux dispo-

sitions particulières dont cet ouvrage est la preuve, personne ne les a cultivées dans le Corinthien. Cela lui est venu un beau matin, et il s'est formé tout seul.

— Est-ce qu'il ne serait pas fils de quelque artiste tombé dans la misère? dit le comte.

— Son père était compagnon menuisier comme lui, répondit Pierre.

— Et il est pauvre, ce bon Corinthien?

— Non pas précisément; il est jeune, fort, laborieux et plein d'espérance.

— Mais il n'a rien.

— Rien que ses bras et ses outils.

— Et son génie, dit Yseult en regardant la tête sculptée; car il en a, je vous en réponds.

— Eh bien! il faudrait cultiver cela, reprit le comte, l'envoyer à Paris, dans un atelier de dessin, et puis le placer chez quelque bon sculpteur. Qui sait? il pourrait peut-être faire de la statuaire un jour, et devenir un grand artiste. Nous penserons à cela, n'est-ce pas, ma fille?

— De tout mon cœur, répondit Yseult.

— Engagez-le à continuer, dit le comte à Pierre Huguenin. J'irai le voir travailler; cela m'amusera, et l'encouragera peut-être.

Pierre rapporta mot pour mot à son ami tout cet entretien, et Amaury rêva statuaire toute la nuit. Quant à Pierre, il rêva de mademoiselle de Villepreux. Il la vit sous toutes les formes, tantôt froide et méprisante, tantôt bienveillante et familière; et je ne sais comment l'image de la porte de la tourelle se trouvait toujours mêlée à cette vision. Une fois il lui sembla que la jeune châtelaine, debout au seuil de son cabinet, l'appelait, et qu'il montait jusqu'à cette porte sans escalier, par la seule puissance de sa volonté. Elle lui montrait un grand livre sur lequel étaient tracés des figures et des caractères mystérieux.

Mais au moment où il essayait de les déchiffrer, encouragé par le sourire inspiré de la jeune sibylle, la porte se refermait sur lui avec violence, et sur le panneau de cette porte il voyait la figure d'Yseult; mais ce n'était qu'une figure de bois sculpté, et il se disait : N'ai-je pas été bien fou de prendre cette sculpture pour un être vivant?

Lorsqu'il s'éveilla de ce sommeil pénible, mécontent du trouble involontaire qui avait envahi ses pensées naguère si sereines, il résolut d'en finir avec son rêve en replaçant la porte. Son premier soin fut de la tirer du coin où il l'avait cachée. Les ferrures étaient encore bonnes, et, comme on lui avait prescrit de la remettre en quelque état qu'elle se trouvât, il approcha l'escalier roulant de la muraille et commença son travail.

Tandis qu'il frappait avec force, la face tournée vers l'atelier, mademoiselle de Villepreux entra dans son cabinet pour y chercher une note que lui demandait son grand-père; et, lorsque Pierre se retourna, il la vit debout près d'une table, et feuilletant ses papiers sans faire attention à lui. Il était impossible pourtant qu'elle n'eût pas remarqué sa présence, car il faisait grand bruit avec son marteau.

Il y eut un instant de répit dans le tapage qu'il faisait. Il s'agissait de mesurer un morceau qui manquait en haut, dans la plinthe. En ce moment Pierre faisait face au cabinet. Il était sur le palier, et se sentait moins timide. Il eut la curiosité de regarder mademoiselle de Villepreux, comptant bien qu'elle ne s'en apercevrait pas. Elle lui tournait le dos; mais il voyait sa taille frêle et gracieuse, et ses magnifiques cheveux noirs dont elle était si peu vaine qu'elle les portait en torsade serrée, quoiqu'à cette époque les femmes eussent adopté la mode des *coques* crêpées, orgueilleuses et menaçantes. Il y a dans l'absence de coquetterie quelque chose de touchant, que Pierre

avait trop de délicatesse d'esprit pour ne pas remarquer; et il le remarqua assez longtemps pour que mademoiselle de Villepreux fût tirée de sa préoccupation par ce silence, ainsi qu'il arrive lorsqu'on s'endort dans le bruit et qu'on s'éveille si le bruit cesse.

— Vous regardez cette crédence? lui dit-elle avec le plus parfait naturel et sans que l'idée lui vînt de se croire l'objet d'une telle attention.

Pierre se troubla, rougit, balbutia, et voulant répondre oui, répondit non.

— Eh bien! regardez-la de plus près, dit Yseult, qui n'avait pas écouté sa réponse, et qui s'était remise à ranger ses papiers.

Pierre fit quelques pas dans le cabinet avec un courage désespéré.

— Je ne reverrai plus ce lieu où j'ai passé des heures si précieuses, pensait-il; il faut que je lui fasse mes adieux en le regardant pour la dernière fois.

Yseult, qui s'était assise devant sa table, lui dit sans relever la tête : — N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Cette vierge de Raphaël? dit Pierre tout hors de lui et sans songer à ce qu'il disait : oh oui! elle est bien belle!

Yseult, surprise de ce que la gravure occupait le menuisier plus que la crédence, leva les yeux sur lui, et vit son émotion, mais sans la comprendre. Elle l'attribua à cette timidité qu'elle avait déjà remarquée en lui; et, par une habitude de bonté affable que son grand-père lui avait inculquée, elle désira de le rassurer. — Vous aimez les gravures? lui dit-elle.

— J'aime beaucoup celle-ci, dit Pierre. Si mon compagnon la voyait, il serait bien heureux.

— Voulez-vous que je vous la prête pour la lui montrer? dit Yseult. Emportez-la.

— Je n'oserais pas me permettre..., balbutia Pierre

tout interdit de cette bonté familière à laquelle il ne s'attendait pas.

— Si ! si ! décrochez-la, dit Yseult en se levant. Elle décrocha elle-même la gravure pour la lui remettre. Vous sauriez bien copier ce cadre ? ajouta-t-elle en lui faisant remarquer le cadre de bois sculpté de la madone.

— C'est de l'ébénisterie, répondit-il, et pourtant je crois que je pourrais en faire un semblable.

— En ce cas, je vous en demanderai plusieurs. J'ai ici quelques vieilles gravures très-belles. En parlant, elle ouvrit le carton où elles étaient, et mit Pierre à même de les regarder.

— Voici celle que j'aime le mieux, dit-il en s'arrêtant sur un Marc-Antoine.

— Vous avez bien raison, c'est la meilleure, répondit Yseult, qui prenait un plaisir candide à remarquer le bon sens et le jugement élevé de l'artisan.

— Mon Dieu ! que cela est beau ! reprit-il ; je ne m'y connais pas, mais je sens que cela est grand ! On est heureux de pouvoir regarder souvent de belles choses.

— Elles sont rares partout, dit Yseult avec le désir de détourner l'amertume secrète que lui révélait cette exclamation.

Pierre regardait toujours la gravure. Il l'avait admirée, sans doute, mais il pensait à autre chose. Chaque seconde qui s'écoulait dans cette apparence d'intimité avec l'être qui commençait à bouleverser son esprit passait sur lui comme un siècle de bonheur qu'il savourait en tremblant. Le temps n'avait plus de valeur réelle en cet instant ; ou, pour mieux dire, cet instant se détachait pour lui de la vie réelle, comme il nous semble que cela arrive dans les songes.

— Puisqu'elle vous plaît tant, dit Yseult attendrie dans son âme d'artiste, prenez-la, je vous la donne.

Pierre aurait mieux aimé qu'elle lui dît : — Je vous en prie. Il la força de le dire en refusant avec une certaine fierté.

— Vous me ferez beaucoup de plaisir en l'acceptant, reprit Yseult ; j'en retrouverai une autre pour moi. Ne craignez pas de m'en priver.

— Eh bien ! dit Pierre, je vous ferai un cadre en échange.

— En échange ! dit mademoiselle de Villepreux, qui trouva le mot un peu familier.

— Pourquoi non? dit Pierre qui, dans les choses délicates, retrouvait spontanément le tact et l'aplomb d'une nature élevée. Je ne suis pas forcé d'accepter un cadeau.

— Vous avez raison, répondit Yseult avec un mouvement de noble franchise. J'accepte le cadre, et avec bien du plaisir. Et elle ajouta en voyant le doux orgueil qui brillait sur le front de l'artisan : — Si mon grand-père était là, il serait enchanté de voir cette gravure entre vos mains.

Peut-être que cet innocent et dangereux entretien se fût prolongé ; mais la petite marquise des Frenays vint l'interrompre. Elle débuta par un cri de surprise fort bizarre.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? lui dit Yseult avec un sang-froid qui la déconcerta tout à coup.

— Je m'attendais à vous trouver seule, répondit la marquise.

— *Eh bien! ne suis-je pas seule?* dit Yseult en baissant la voix pour que l'ouvrier n'entendît pas ce mot terrible ; mais il l'entendit : le cœur saisit parfois mieux que l'oreille. L'affreuse réponse tomba comme la mort dans cette âme embrasée d'amour et de bonheur. Il jeta la gravure au fond du carton, et le carton sur une chaise, avec un mouvement d'horreur qui ne put échapper à mademoi-

selle de Villepreux ; et, reprenant son marteau, il acheva de replacer la porte avec une rapidité extrême. Puis, s'éloignant sans saluer, sans tourner les yeux vers les deux dames, il quitta l'atelier plein de haine pour son idole, et plein de mépris pour lui-même aussi, qui s'était laissé bercer par de folles imaginations.

## CHAPITRE XIX.

Quand les jeunes dames se trouvèrent tête à tête, il y eut entre elles une conversation assez singulière.

— Vous avez dit une parole bien dure pour ce pauvre jeune homme, dit la marquise en voyant Pierre Huguenin s'éloigner.

— Il ne l'a pas entendue, répondit Yseult, et d'ailleurs il n'aurait pas pu la comprendre.

Yseult sentait qu'elle se mentait à elle-même. Elle avait fort bien remarqué l'indignation de l'artisan, et comme, malgré les préjugés que l'usage du monde avait pu lui donner, elle était foncièrement bonne et juste, elle éprouvait un repentir profond et une sorte d'angoisse. Mais elle avait trop de fierté pour en convenir.

— Vous direz ce que vous voudrez, reprit Joséphine, ce garçon a été blessé au cœur, cela était facile à voir.

— Il aurait tort de croire que j'ai songé à l'humilier, répondit Yseult, qui cherchait à s'excuser à ses propres yeux. Vous m'eussiez trouvée tête à tête, n'importe avec quel homme autre que mon père ou mon frère, j'aurais pu vous faire la même réponse.

— Oui-da ! repartit la marquise. Vous ne l'auriez pas faite, cousine ! c'eût été mettre au défi tout autre qu'un pauvre diable d'artisan ; et comme vous savez que, du côté

d'un homme *comme cela*, vous n'avez rien à craindre, vous avez été brave et cruelle à bon marché.

— Eh bien! si j'ai eu tort, c'est votre faute, Joséphine, dit mademoiselle de Villepreux avec un peu d'humeur. Vous avez provoqué cette sotte réponse par une exclamation déplacée.

— Eh! mon Dieu! qu'ai-je donc fait de si révoltant? Le fait est que j'ai été surprise de vous trouver en conversation animée avec un garçon menuisier. Qui ne l'eût été à ma place? J'ai fait un cri malgré moi; et quand j'ai vu ce garçon rougir jusqu'au blanc des yeux, j'ai été bien fâchée d'être entrée aussi brusquement. Mais comment pouvais-je prévoir...

— Ma chère, dit Yseult en l'interrompant avec un dépit qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé, permettez-moi de vous dire que vos explications, vos réflexions et vos expressions sont de plus en plus ridicules, et que tout cela est du plus mauvais ton. Faites-moi l'amitié de parler d'autre chose. Si je prenais mon grand-père pour juge de la question, il comprendrait peut-être mieux que moi ce que vous avez dans l'esprit, mais je ne sais pas s'il voudrait me le dire.

— Vous me donnez là une leçon bien blessante, répondit Joséphine, et c'est la première fois que vous me parlez ainsi, ma chère Yseult. J'ai dit apparemment quelque chose de bien inconvenant, puisque j'ai pu vous blesser si fort. C'est la faute de mon peu d'éducation; mais vous, qui avez tant d'esprit, ma cousine, je m'étonne que vous ne soyez pas plus indulgente à mon égard. Si je vous ai offensée, pardonnez-le-moi...

— C'est moi qui vous supplie de me pardonner, dit Yseult d'une voix oppressée en embrassant Joséphine avec force, c'est moi qui ai tort de toutes les manières. Une faute en entraîne toujours une autre. J'ai dit tout à l'heure

une mauvaise parole, et, parce que j'en souffre, voilà que je vous fais souffrir. Je vous assure que je souffre plus que vous dans ce moment.

— N'en parlons plus, dit la marquise en embrassant les mains de sa cousine ; un mot de vous, Yseult, me fera toujours tout oublier.

Yseult s'efforça de sourire, mais il lui resta un poids sur le cœur. Elle se disait que si l'artisan avait entendu le mot cruel qu'elle se reprochait, elle ne pourrait jamais l'effacer de son souvenir ; et, soit la fierté mécontente, soit l'amour de la justice, elle sentait une blessure au fond de sa conscience ; elle n'était pas habituée à être mal avec elle-même.

La marquise cherchait à la distraire.

— Voulez-vous, lui dit-elle, que je vous montre le dessin que j'ai fait hier? vous me le corrigerez.

— Volontiers, répondit Yseult. Et lorsque le dessin fut devant ses yeux : — Vous avez eu, lui dit-elle, une bonne idée de faire la chapelle avant qu'elle ait perdu son caractère de ruine et son air d'abandon. Je vous avoue que je regretterai ce désordre où j'avais l'habitude de la voir, cette couleur sombre que lui donnaient la poussière et la vétusté. Je regrette déjà ces voix lamentables qu'y promenait le vent en pénétrant par les crevasses des murs et les fenêtres sans vitres, les cris des hiboux, et ces petits pas mystérieux des souris qui semblent une danse de lutins au clair de la lune. Cet atelier me sera bien commode ; mais, comme tout ce qui tend au bien-être et à l'utile, il aura perdu sa poésie romantique quand les ouvriers y auront passé.

Yseult examina le dessin de sa cousine, le trouva assez joli, corrigea quelques fautes de perspective, l'engagea à le colorier au lavis, et l'aida à dresser son chevalet sur le palier de la tribune. Elle espérait peut-être qu'en venant

de temps en temps se placer auprès d'elle elle trouverait l'occasion d'être affable avec Pierre Huguenin, et de lui faire oublier ce qu'elle appelait intérieurement son impertinence. Il est certain qu'elle le désirait, et que dès ce jour elle ne le vit plus passer sans éprouver un peu de honte. Il y avait dans cette souffrance une excessive candeur et une sorte de scrupule religieux où le plus austère casuiste n'aurait rien trouvé à reprendre, mais dont certaines femmes du monde se seraient moquées, scandalisées peut-être.

Quoi qu'il en soit, elle ne trouva point l'occasion qu'elle cherchait. Pierre, dès qu'il l'apercevait, sortait de l'atelier, ou se tenait si loin et se plongeait tellement dans son travail, qu'il était impossible d'échanger avec lui un mot, un salut, pas même un regard. Yseult comprit ce ressentiment, et n'osa plus revenir sur le palier tant que dura le dessin de Joséphine. Ainsi, chose étrange ! il y avait un secret des plus délicats entre mademoiselle de Villepreux, la fille du seigneur, et Pierre Huguenin, le compagnon menuisier, un secret qui se cachait dans les fibres du cœur plus qu'il ne se formulait dans les pensées, et que chacun d'eux savait bien devoir occuper l'autre, quoique ni l'un ni l'autre n'eût consenti à se rendre compte de cette douloureuse sympathie.

Il se passait bien autre chose, vraiment, dans l'esprit de la marquise; et je ne sais comment m'y prendre, ô respectable lectrice! pour vous le faire pressentir. Elle dessinait, et son dessin ne finissait pas. Yseult, qui était fort adonnée à la lecture, à la rédaction analytique d'ouvrages assez sérieux pour son sexe et pour son âge, se tenait une partie de la journée dans son cabinet, dont la porte restait ouverte entre elle et sa cousine, mais dont la tapisserie la dérobait aux regards des ouvriers. Elle n'allait plus sur le palier, et regardait le dessin de Joséphine

seulement lorsque celle-ci le lui apportait. Or, Joséphine le lui montrait de moins en moins, et finit par ne plus le lui montrer du tout. Yseult s'en étonna, et lui dit un soir : — Eh bien, cousine, qu'as-tu donc fait de ton dessin? Ce doit être un chef-d'œuvre, car il y a huit jours que tu y travailles.

— Il est horrible, répondit la marquise vivement : affreux, manqué, barbouillé! Ne me demande pas à le voir, j'en suis honteuse; je veux le déchirer et le recommencer.

— J'admire ton courage, reprit Yseult; mais, si ce n'était pas te demander un trop grand sacrifice, je te supplierais, moi, d'en rester là. Le bruit des ouvriers et la poussière qu'ils font m'incommodent beaucoup. J'ai l'habitude de travailler ici, et je serais, je crois, incapable de travailler ailleurs. Il faudra que j'y renonce si tu continues à me laisser la porte ouverte.

— Eh bien! si je dessinais avec la porte fermée?... dit la marquise timidement.

— Je ne sais trop comment motiver ce que je vais te dire, répondit Yseult après un instant de silence; mais il me semble que cela ne serait pas convenable pour toi : que t'en semble?

— Convenable! le mot m'étonne de ta part.

— Oh! je sais bien que je t'ai dit qu'on était seule, quoique tête à tête avec un ouvrier; mais c'était une idée fausse autant qu'une parole insolente, et tu sais que je me la reproche. Non, tu ne serais pas seule au milieu de six ouvriers.

— Au milieu? Mais Dieu me préserve d'aller me mettre au beau milieu de l'atelier! Ce ne serait pas du tout le point de vue pour dessiner.

— Je sais bien que la tribune est à vingt pieds du sol, et que tu es censée dans une autre pièce que celle où ils

travaillent; mais enfin... que sais-je?... Je te le demande à toi-même, Joséphine. Tu dois savoir mieux que moi ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit la marquise avec une petite moue qui ne l'enlaidissait point.

— Cela semble te contrarier, ma pauvre enfant? reprit Yseult.

— Je l'avoue, ce dessin m'amusait. Il y avait là quelque chose de joli à faire, et j'aurais fini par réussir.

— Je ne t'ai jamais vue si passionnée pour le dessin, Joséphine.

— Et toi, je ne t'ai jamais vue si *anglaise*, Yseult.

— Eh bien, si tu y tiens tant, continue. Je supporterai encore le bruit du marteau qui me fend le cerveau, et cette malheureuse scie qui me fait mal aux dents, et cette maudite poussière qui gâte tous mes livres et tous mes meubles.

— Non, non, je ne veux pas de cela. Mais quelle différence trouves-tu donc à ce que nous soyons séparées par une porte ou par une tapisserie?

— Moi? je ne sais pas; il me semble que, moyennant la tapisserie, tu n'as pas l'air d'être seule, et qu'avec la porte ce sera bien différent.

— Est-ce que tu crois que ces gens-là font attention à moi, à la distance où ils sont de la tribune? Je dis plus : crois-tu que je sois *quelqu'un pour eux?*

— Joséphine, dit Yseult en riant et en rougissant à la fois, vous êtes une hypocrite. Pourquoi avez-vous fait un cri lorsque vous avez trouvé Pierre Huguenin ici, causant avec moi, il y a huit jours?

— Je ne sais pas non plus, moi! vraiment je n'en sais rien, Yseult; c'était une sottise de ma part.

— Et c'en était peut-être une de la mienne de trouver

ce tête-à-tête insignifiant; j'y ai songé depuis. Un homme est toujours un homme, quoi qu'on en dise. Je ne causerais pas tête à tête dans mon cabinet avec Isidore Lerebours, par exemple...

— Parce qu'il est sot, suffisant, mal-appris!

— Un artisan, comme Pierre Huguenin, par exemple, qui n'est ni mal-appris, ni suffisant, ni sot, est donc beaucoup plus un homme que M. Isidore?

— Oh! cela est certain!

— Et pourtant tu n'irais pas dessiner dans un atelier où il y aurait plusieurs Isidores rassemblés!

— Oh! non, certes! Pourtant je m'y croirais bien seule; et si j'étais condamnée à vivre dans une île déserte avec le plus parfait d'entre eux...

— Tu ferais le portrait des bêtes les plus laides plutôt que le sien, je le conçois... Mais qu'est-ce donc que ce personnage que je vois là?

Tout en parlant avec sa cousine, Yseult avait ouvert le carton de dessins, et elle avait trouvé celui de l'atelier. Elle y avait jeté les yeux sans que Joséphine préoccupée songeât à l'en empêcher, et elle venait d'y remarquer une jolie petite figure posée gracieusement sur un fût de colonne gothique.

Joséphine fit un petit cri, s'élança sur le dessin, et voulut l'arracher des mains de sa cousine, qui le lui dérobait en courant autour de la chambre. Ce jeu dura quelques instants; puis, Joséphine, qui était très-nerveuse, devint toute rouge de dépit, et arracha le dessin, dont une moitié resta dans les mains d'Yseult: c'était précisément la moitié où figurait le personnage.

— C'est égal, dit Yseult en riant, il est fort gentil, vraiment! Pourquoi te fâches-tu ainsi? Eh bien! te voilà avec les yeux pleins de larmes? que tu es enfant! Tu vou-

lais déchirer ton dessin? C'est fait. T'en repens-tu? je me charge de le recoller; il n'y paraîtra plus. Au fait, ce serait dommage, il est très-joli.

— Ce n'est pas bien, Yseult, ce que tu fais là. Je ne voulais pas que tu le visses.

— Tu as de l'amour-propre avec moi à présent? N'es-tu pas mon élève? Depuis quand les élèves cachent-ils leur travail au maître? Mais dis-moi donc, Joséphine, quel est ce personnage?

— Mais, tu le vois, une figure de fantaisie, un page du moyen âge.

— Bah! c'est un anachronisme. Si la chapelle était debout, le page serait bien placé; mais quand elle est en ruines, il est hors de date. Il est peu probable que ce pauvre jeune homme se soit conservé là dans toute sa fraîcheur et avec les mêmes habits depuis trois cents ans.

— Tu vois bien que tu te moques de moi, c'est ce que je voulais m'épargner.

— Si tu te fâches, je n'oserais plus te rien dire... Pourtant...

— Eh bien! dis, puisque tu es en train. Ne te gêne pas.

— Joséphine, ce page-là ressemble au Corinthien à faire trembler.

— Le Corinthien avec un pourpoint tailladé et une toque de page? tu es folle!

— Le pourpoint est proche parent d'une veste; et quant à cette toque, elle est cousine germaine de celle du Corinthien, qui n'est pas laide du tout, et qui lui sied fort bien. Il porte les cheveux longs et coupés absolument comme ceux-là; enfin il a une charmante figure comme ce page-là. Allons! c'est son ancêtre, n'en parlons plus.

— Yseult, dit la marquise en pleurant, je ne vous croyais pas méchante.

Le ton dont ces paroles furent prononcées, et les larmes qui s'échappèrent des yeux de Joséphine, firent tressaillir Yseult de surprise. Elle laissa tomber le dessin, croyant rêver, et s'efforça de consoler sa cousine, mais sans savoir comment elle avait pu l'offenser; car elle n'avait eu d'autre intention que celle de faire une plaisanterie très-innocente, et qui n'était pas tout à fait nouvelle entre elles deux. Elle n'osa point arrêter sa pensée sur la découverte que ces larmes lui faisaient pressentir, et en repoussa bien vite l'idée comme absurde et outrageante pour sa cousine. Celle-ci, voyant la candeur d'Yseult, essuya ses larmes; et leur querelle finit comme toutes finissaient, par des caresses et des éclats de rire.

Eh bien! vous l'avez deviné, ô lectrice pénétrante? la pauvre Joséphine, ayant lu beaucoup de romans (que ceci vous soit un avertissement salutaire), éprouvait le besoin irrésistible de mettre dans sa vie un roman dont elle serait l'héroïne; et le héros était trouvé. Il était là, jeune, beau comme un demi-dieu, intelligent et pur plus qu'aucun de ceux qui ont droit de cité dans les romans les plus convenables. Seulement il était compagnon menuisier, ce qui est contraire à tous les usages reçus, je l'avoue; mais il était couronné, outre ses beaux cheveux, d'une auréole d'artiste. Ce génie éclos par miracle était choyé et vanté chaque soir au salon par le vieux comte, qui se faisait un amusement et une petite vanité de l'avoir découvert, et cette position intéressante le mettait fort à la mode au château. Ce serait aujourd'hui un rôle usé : on a déjà vu tant de jeunes prodiges qu'on en est las; et puis il est bien certain qu'on en est venu à reconnaître que le peuple est le grand foyer d'intelligence et d'inspiration. Mais, à ces beaux jours de la restaura-

tion dont je vous parle, c'était une nouveauté de l'apercevoir, une hardiesse de ne pas le nier, et une générosité seigneuriale d'en favoriser l'essor. Souvenez-vous que dans ce temps, déjà si éloigné de l'année 1840 par ses mœurs et ses opinions, les gens *comme il faut* ne voulaient point que le peuple apprît à lire, et pour cause. Le vieux comte de Villepreux était d'un libéralisme effréné aux yeux des gentillâtres ses voisins, et ce libéralisme était d'une originalité et d'un goût exquis aux yeux de la jeunesse cultivée du pays. Il était tout simple que la romanesque Joséphine donnât un peu dans cet engouement de la mode, sans en comprendre la portée. Elle voyait dans son héros un Giotto ou un Benvenuto en herbe; et par-dessus tout cela il ne s'appelait ni *la Rose*, ni *la Tulipe*, ni *la Réjouissance*, ni *le Flambeau-d'amour :* le moindre de ces surnoms eût mal sonné aux oreilles, et l'eût *dépoétisé*, comme on dit maintenant; mais il avait un surnom qui plaisait et qu'on aimait à lui confirmer : il s'appelait le Corinthien.

Pourquoi le Corinthien fut-il remarqué, et pourquoi Pierre Huguenin ne le fut-il pas? Ce dernier n'avait guère moins de succès au salon; c'est-à-dire que lorsque, dans les causeries du soir, on mentionnait le Corinthien, on mettait toujours Pierre de moitié dans les éloges qu'on lui donnait. Le comte admirait sa belle prestance, son air distingué, ses manières dont la dignité naturelle était bien digne de remarque, son langage probe, intelligent, sensé, et surtout son ardente et poétique amitié pour le jeune sculpteur. Mais c'est que le sculpteur était doué du feu sacré, et qu'il avait dû refléter sur son ami le menuisier. Lorsqu'on disait ces choses, le front de la marquise s'animait; elle se trompait de cartes en jouant au *reversi* avec son oncle, ou faisait rouler ses pelotes de soie en brodant au métier; et puis elle hasardait un timide re-

gard vers sa cousine. Il lui semblait qu'elle devait surprendre, tôt ou tard, un roman analogue entre elle et Pierre Huguenin, et cette fantaisie de son imagination lui donnait du courage. Pourtant la paisible Yseult lui parlait de Pierre avec tant de calme et de franchise, qu'il n'y avait guère d'illusion à se faire de ce côté-là.

Mais si Joséphine comprenait qu'on pût et qu'on dût faire attention à Pierre, elle n'en avait pas moins accordé la préférence au jeune Amaury. On pouvait se familiariser plus aisément avec celui-ci, que l'on considérait un peu comme un enfant. On le nommait *le petit sculpteur;* on s'entretenait de l'avenir qu'on lui rêvait; tous les jours on allait le voir travailler; le comte le tutoyait, l'appelait *son enfant*, et lui prenait la tête pour le présenter aux personnes qui venaient lui rendre visite et qu'il conduisait à l'atelier. On remarquait la largeur et l'élévation de son front; un docteur du pays, partisan de Lavater et de Gall, voulait mouler son crâne. Enfin il avait un succès plus brillant que maître Pierre, avec qui l'on ne pouvait pas jouer de même. Il est triste de le dire, mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des femmes du monde attendent, pour donner la préférence à un homme, le jugement qu'en porteront les salons; et le plus goûté est, selon elles, le plus accompli. Joséphine avait été trop sensible aux séductions de la vanité pour ne pas subir un peu ce travers. Elle s'était donc monté la tête pour le bel enfant, et ne pouvait plus s'en cacher. Les choses en étaient venues à ce point qu'on l'en plaisantait tout haut dans la famille, et qu'elle se livrait à la plaisanterie de très-bonne grâce. Elle la provoquait même au besoin; ce qui était une assez bonne manœuvre pour empêcher que la remarque ne tournât au sérieux. Voilà pourquoi sa cousine se permettait quelquefois d'en rire avec elle, ne pensant nullement qu'elle pût l'affliger par ce qui lui

semblait un jeu ; et voilà pourquoi aussi elle fut si étonnée lorsqu'elle la vit pleurer à cette occasion. Mais ces larmes ne lui apprirent rien encore; car Joséphine les expliqua par un amour-propre d'artiste, par une migraine, par tout ce qu'il lui plut d'inventer.

Toutes les cajoleries du château n'avaient pas jusqu'alors troublé la cervelle du bon Corinthien. L'engouement du vieux comte partait certainement d'un grand fonds de bienveillance et de générosité; mais il était fort imprudent, car il pouvait égarer le jugement d'un jeune homme arraché à son obscurité paisible pour être lancé d'un bond dans la carrière du succès et de l'ambition. Heureusement Pierre Huguenin veillait sur lui comme la Providence, et le maintenait dans son bon sens par une sage critique. De son côté, le père Huguenin, tout en admirant franchement l'adresse et le goût du jeune sculpteur, lui donnait l'avis paternel de se tenir en garde contre la louange. Il n'avait pas encore à se plaindre de la nouvelle direction que le travail de ce compagnon allait prendre ; car celui-ci, fidèle à sa parole, ne faisait de sculpture que le dimanche, ou le soir pendant une heure ou deux de la veillée, par manière d'essai, et toutes ses journées de la semaine étaient consacrées à terminer la boiserie pour laquelle il avait engagé ses services. Il ne devait sculpter définitivement qu'après avoir satisfait entièrement son maître. Mais si le vieux menuisier ne blâmait pas cette tentative hardie (voyant même avec plaisir son fils s'y associer ; car sur ce terrain cessait toute jalousie de métier, toute concurrence de talent), il n'approuvait pas tout à fait les fréquentes et amicales relations qui s'étaient établies entre le salon et l'atelier. — Certainement, disait-il, je n'ai pas à me plaindre du vieux comte. C'est un homme juste, et son économie ordinaire se change en magnificence quand il rencontre le mérite. Il a des façons

fort honnêtes. Sa fille est aussi avenante et bonne, sous son air tranquille et indifférent. Le jeune homme (il parlait de Raoul, le frère d'Yseult) est un peu borné, paresseux, et, comme dit notre Berrichon, *sert-de-rien;* mais, en somme, ce n'est pas un méchant enfant; et quand ses chiens mangent nos poules, il bat ses chiens sans les ménager. Enfin on voit, aux manières de l'intendant avec nous, que son maître lui a commandé d'être poli et humain pour le *pauvre monde.* Mais, malgré tout cela, je ne peux pas, moi, me mettre à aimer ces gens-là comme j'aimerais d'autres gens, des gens de notre espèce. Je vois le père Lacrête qui n'en est pas content, parce que ses manières un peu sans façon, et son envie bien naturelle de gagner le plus possible, ne sont pas bien venues au château. M. le comte a beau faire, il ne me fera pas croire qu'il aime le peuple, quoiqu'il passe pour un fameux libéral et que les imbéciles le traitent de jacobin. Il tirera bien son chapeau à celui de nous qui aura le plus d'esprit; mais on n'a qu'à s'oublier un peu avec lui, on verra comme il remontera *sur ses grands chevaux* pour passer sur le ventre des manants. Il sortira bien un louis d'or de sa poche pour qu'un pauvre diable boive à sa santé; mais essayons de boire à la république, on verra comme il nous payera les violons! Je vois bien la demoiselle du château faire l'aumône, aller et venir chez les malades comme une sœur de charité, causer avec un gueux comme avec un riche, et porter des robes moins belles que celles de sa fille de chambre; on ne peut pas dire qu'elle veuille écraser le village, ni qu'elle ait jamais refusé de rendre un service; mais allez lui proposer d'épouser le fils d'un gros fermier : eût-il de l'éducation et des écus autant qu'elle, elle vous dira qu'elle ne saurait déroger. Je ne la blâme pas; les bourgeois ne valent pas mieux que les nobles. Mais enfin, rappelez-vous,

mes enfants, que les grands seront toujours les grands, et les petits toujours les petits. On a l'air de chercher à vous le faire oublier ; mais laissez-vous-y prendre, et vous verrez comme on vous rafraîchira la mémoire ! Oh ! oh ! je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir ce que pèse un vilain dans la main de son seigneur.

Il y avait une chose qui déplaisait surtout au père Huguenin : c'était l'assiduité de la marquise à se poser sur la tribune pour dessiner pendant que les ouvriers travaillaient devant elle. Il semblait craindre que son fils n'y fît trop d'attention. Que vient faire là cette belle dame ? disait-il bien bas quand elle était partie. Est-ce la place d'une marquise de se tenir là-haut comme une poule sur un bâton, tandis que des gars comme vous lui regardent le bout du pied ? Je veux bien qu'elle ait le pied petit ; la grosse Marton l'aurait petit aussi, si, au lieu de porter des sabots, elle s'était serrée toute sa vie dans des escarpins. Et moi, je ne vois pas ce que cela a de si beau. En marche-t-on mieux, en saute-t-on plus haut ? Et d'ailleurs, à qui veut-elle plaire, qui veut-elle épouser ? N'est-elle pas mariée ? Et, ne le fût-elle pas, voudrait-elle d'un artisan ? Enfin que fait-elle là-haut sur son perchoir ? Est-ce pour nous surveiller, est-ce pour faire notre portrait ? Ne voilà-t-il pas des messieurs bien costumés, en blouse ou en manches de chemise, pour lui servir de modèles ? On dit qu'il y a à Paris des gens qu'on paye pour avoir une grande barbe et pour *se faire mettre en tableau*. Mais c'est un metier de fainéant, et ça n'est pas le nôtre.

— Ma foi, disait le Berrichon, je ne gagnerais pas beaucoup à ce métier-là, car je ne suis pas beau ; et, à moins qu'il n'y eût un singe à fourrer dans une peinture, je n'aurais pas beaucoup de pratiques. Mais savez-vous, notre maître, qu'elle est bien heureuse, la petite baronne, ou

la petite comtesse, comme on l'appelle, de se trouver avec des garçons honnêtes comme nous, qui ne disons jamais de vilaines paroles et qui ne chantons que des chansons *morales?* Car, enfin, il y a bien des ouvriers qui ne souffriraient pas de se voir lorgnés comme ça, et qui la feraient partir en disant des gros mots exprès devant elle.

— C'est ce que nous ne ferons jamais, j'espère, dit Amaury; nous devons du respect à une femme, qu'elle soit mendiante ou marquise; et, d'ailleurs, nous nous respectons trop nous-mêmes pour tenir des propos grossiers. On est là pour travailler, on travaille. Cette dame travaille aussi. Je ne sais si c'est à quelque chose de beau ou d'utile. Il faut le croire : sans cela quel plaisir trouverait-elle à quitter sa société pour la nôtre?

La marquise ne faisait pas d'autre impression sur Amaury. Il avait bien remarqué qu'elle était jolie, à force de l'entendre dire; mais il ne voulait pas croire qu'elle fût là pour lui, comme le Berrichon et les apprentis le pensaient. D'ailleurs il n'avait dans l'esprit que la sculpture, et dans le cœur que la Savinienne.

## CHAPITRE XX.

Le vieux comte n'était pas très-connu dans son village de Villepreux. Il n'avait pris possession de ce domaine qu'après la révolution, et il n'y était jamais venu que de loin en loin, et pour y faire des stations de trois mois tout au plus. C'était la moins splendide de ses habitations et la plus retirée de ses terres vers l'intérieur paisible de la France. A cette époque-là, la Sologne n'était pas semée, comme aujourd'hui, de belles forêts naissantes, ni coupée de routes praticables. Ce pays, où il reste encore tant à faire, était un désert où la misérable population des

campagnes subsistait à peine, mais où les capitalistes pouvaient tenter d'heureuses améliorations. Sous le prétexte de s'adonner à l'agriculture, le vieux seigneur y avait fait depuis deux ans des pauses plus longues, et, cette fois, il venait de s'y installer avec tous les préparatifs que le projet d'un long séjour entraîne. Les travaux qu'il y faisait faire et la quantité de malles, de livres et de domestiques qu'on y voyait arriver chaque jour, annonçaient une prise de possession en règle. Cela donnait lieu, comme on peut le croire, à beaucoup de commentaires; car, en province, rien ne peut se passer naturellement, il faut à tout une explication mystérieuse. Les uns disaient que le vieux seigneur venait là pour composer des mémoires, ce qui paraissait ressortir des longues dictées qu'il faisait à sa fille et de la vie de cabinet qu'il menait avec elle. Les autres penchaient à croire que cette même fille, qui paraissait lui être si chère, avait dû se mettre en tête, à Paris, quelque amour malheureux dont on venait la soigner et la guérir dans la solitude et le recueillement. La pâleur habituelle de cette jeune personne, son air grave, ses habitudes de retraite, ses longues veilles étaient des choses assez étranges aux yeux des habitants de la contrée pour qu'il fallût les expliquer par un roman.

Ces derniers propos revenaient quelquefois à l'oreille de Pierre Huguenin, et ne lui paraissaient pas dénués de fondement. Mademoiselle de Villepreux était si différente, en effet, des jeunes personnes de son âge, la fraîcheur et la vivacité de sa cousine faisaient un tel contraste à côté d'elle, et puis on exagérait tellement l'excentricité de ses habitudes, qu'il ne savait à quelle idée s'arrêter. Mais que lui importait? C'est la question qu'il se faisait à lui-même; et cependant, lorsqu'il entendait parler de cette passion supposée, il sentait son cœur se serrer d'une manière étrange, et il faisait d'inutiles efforts pour écarter une

préoccupation qui lui semblait maladive et funeste.

En peu de temps, le comte de Villepreux se popularisa dans le village d'une manière merveilleuse. Il faisait beaucoup travailler, et payait avec une libéralité qu'on ne lui avait pas connue. Il dominait le curé, et, à force de cadeaux pour sa cave et pour son église, le forçait d'être tolérant et de laisser danser le dimanche. Il tenait tête au préfet pour la conscription, influençant les médecins préposés pour la visite au conseil de révision. Enfin il ouvrait son parc le dimanche à tous les habitants du village, et payait même le ménétrier pour les faire danser dans le rond-point de la garenne, à l'ombre d'un beau vieux chêne appelé le Rosny, comme tous les arbres séculaires honorés de cette illustre origine.

Les ouvriers du père Huguenin s'habillaient de leur mieux ce jour-là et faisaient danser, de préférence aux paysannes, les pimpantes soubrettes du château. Le Berrichon y déployait toutes ses grâces, et ses entrechats ne manquaient pas de succès. Le Corinthien se livrait aussi à cet amusement, mais sans s'occuper d'une danseuse plus que d'une autre, et seulement peut-être pour satisfaire un peu d'enfantine coquetterie; car il était si gracieux avec sa blouse de toile grise brodée de vert, et la toque béarnaise qu'il avait rapportée de ses voyages lui allait si bien, que tous les regards s'attachaient sur lui et que les jeunes filles enviaient l'honneur de danser avec lui.

Le vieux comte venait avec sa famille, à l'heure où le soleil baisse et où l'air fraîchit, regarder ces danses villageoises, et familiariser *les bonnes gens* avec sa présence seigneuriale. On était flatté du plaisir qu'il y prenait et des choses agréables qu'il savait dire à chacun. Il y avait un banc de gazon sous le chêne, où personne ne se fût permis de s'asseoir à côté de lui et de sa fille, mais auprès duquel il savait attirer les anciens du pays pour causer

avec eux ; voire le père Huguenin, qui affectait vainement son grand air républicain, et qui se laissait prendre tout comme un autre, quoiqu'il n'en convînt jamais.

Dans le commencement, le jeune Raoul de Villepreux dansait avec les plus jolies filles, et ne manquait guère de les embrasser, ce qui faisait rouler de gros yeux à leurs prétendus ; mais il n'en était que cela : si bien qu'un jour le père Lacrête, qui était non loin du banc de gazon, serra le poing d'un air demi-goguenard, demi-farouche, et jura, par tous les dieux dont il put invoquer le nom, que, de son temps, il n'aurait pas laissé embrasser son amoureuse, fût-ce par le dauphin de France. Le père Lacrête avait eu un mémoire réglé par l'architecte du château, et faisait de l'opposition ouvertement contre la famille.

Le comte, qui ne voulait pas compromettre sa popularité, ne releva pas le propos du vieux serrurier ; mais il ne le laissa pas tomber non plus, et le jeune seigneur ne reparut plus aux danses sous le chêne.

M. Isidore dansait, et Dieu sait avec quelle prétention ridicule et quels airs de triomphe impertinents ! Les filles du village en étaient éblouies ; mais les femmes de chambre, qui se connaissaient en belles manières, et la fille de l'adjoint, qui était une princesse, le trouvaient trop familier. Madame des Frenays avait dansé avec son cousin Raoul dans les premiers jours, et n'avait pas dédaigné de mettre sa petite main dans celle du paysan qui lui faisait vis-à-vis à la chaîne anglaise. Mais cette main était couverte d'un gant, ce qui parut fort injurieux à la plupart des danseurs, et ce qui les empêcha de l'inviter, quoiqu'elle mourût d'envie de l'être, car elle dansait à ravir ; ses petits pieds effleuraient à peine le gazon, et il n'est point de manants pour une jolie femme qui se voit admirée.

Quand Raoul s'éclipsa du bal champêtre par ordre su-

périeur, la marquise, n'y tenant plus, accepta l'invitation d'Isidore. Mais, après Isidore, personne ne se présenta, et elle s'en plaignit tout naïvement à son oncle lorsqu'il lui demanda pourquoi elle ne dansait plus.

— Voilà ce que c'est que d'être une belle dame, dit le comte. Mais voyons donc si je ne te trouverai pas un danseur. Viens ici, mon enfant, dit-il au Corinthien qui était à deux pas de lui : je vois bien que tu grilles d'inviter ma nièce, mais que tu n'oses pas. Moi, je te déclare qu'elle sera charmée de danser. Allons, offre-lui la main, et en place pour la contredanse! c'est moi qui vais crier les figures.

Le Corinthien était trop gâté au château pour être étonné ou confus d'un tel honneur. — C'est la première fois que je fais danser une marquise, se disait-il en lui-même; c'est égal, je la ferai danser tout aussi bien qu'un autre, et je ne vois pas pourquoi j'en serais si ébloui.

C'était une réponse intérieure qu'il faisait aux regards écarquillés du Berrichon, placé vis-à-vis de lui, et tout stupéfait de l'aventure.

Tout en sautant légèrement sur le pré avec sa danseuse, le Corinthien, qui, malgré son courage intérieur, n'avait pas encore osé la regarder en face, s'aperçut que cette reine du bal était si troublée qu'elle s'embrouillait dans les figures. Il n'y comprit rien d'abord, et, voulant l'aider à reprendre sa place sans être atteinte par les ronds-de-jambe impétueux du Berrichon, il osa, mais sans aucun autre sentiment que celui d'une déférence naturelle, placer sa main sous le coude de la marquise pour l'empêcher de tomber. Ce coude nu entre une manche courte et une mitaine de soie noire était si rond, si mignon et si doux, que le Corinthien ne le sentit pas d'abord, et que, voyant le Berrichon lancé dans une pirouette irréfrénable et la marquise chanceler, il lui serra le coude pour la remettre

en équilibre. Mais cette pression fut électrique. Joséphine devint rouge comme une fraise, et le Corinthien eut un accès de timidité subite et de malaise insurmontable. Il eut hâte de la reconduire à sa place, aussitôt que la contredanse finit, et de s'éloigner avec une sorte d'effroi. Mais le violon n'eut pas plus tôt donné le signal de la contredanse suivante qu'il se retrouva, comme par magie, auprès de madame des Frenays, et que la main de celle-ci était dans la sienne. De quelle formule s'était-il servi pour l'inviter de nouveau, et comment l'avait-il osé ? Il ne le sut jamais. Un nuage flottait autour de lui, et il agissait comme dans un rêve.

Depuis ce jour, le Corinthien fit danser la marquise tous les dimanches, et plutôt trois fois qu'une. Son exemple encouragea les autres, et Joséphine ne manqua plus une contredanse. Quand le Corinthien ne l'invitait pas, il était toujours son vis-à-vis, et leurs mains se touchaient, leurs haleines se confondaient, et leurs regards se cherchaient pour se fuir et pour se chercher encore. Tous ces petits prodiges s'opèrent si spontanément quand on aime la danse, qu'on n'a pas le temps de se raviser, et que la galerie n'a pas le temps de s'en apercevoir.

Yseult ne dansait jamais, quoique son grand-père l'y engageât souvent, et que la marquise, un peu honteuse du plaisir qu'elle-même y prenait, eût voulu l'entraîner dans le tourbillon champêtre. Était-ce dédain, était-ce nonchalance de la part de la jeune châtelaine? Pierre Huguenin, toujours placé à une assez grande distance d'elle, et masqué soit par des groupes, soit par les buissons derrière lesquels il errait lentement, avait souvent les yeux attachés sur elle, et se demandait quelles pensées remplissaient ce front impénétrable, où tant d'énergie se cachait derriere tant de langueur. Mademoiselle de Villepreux avait toujours l'air d'une personne fatiguée qui

se donne le plaisir de ne pas faire usage de ses facultés en attendant qu'elle les applique à de nouveaux actes de force. Pierre Huguenin l'étudiait comme un livre écrit dans une langue inconnue, où l'on espère trouver un mot qui vous fera deviner le sens. Mais ce livre était scellé, et pas une syllabe n'en révélait le mystère.

Elle n'avait pourtant pas l'air de s'ennuyer. De temps en temps elle adressait la parole aux villageoises, et c'était avec une familiarité polie dont la nuance était bien difficile à saisir. Elle semblait fuir l'affectation de bonté que révélait chaque geste de son grand-père, et en même temps elle était sérieusement et tranquillement bienveillante. Elle n'intimidait jamais les personnes avec qui elle s'entretenait; et il était impossible de trouver la moindre différence dans sa contenance et dans ses traits, soit qu'elle parlât à son grand-père ou à sa cousine, soit qu'elle parlât au père Huguenin ou aux enfants du village. Quoique le pauvre Pierre eût sur le cœur une insulte qui lui semblait ineffaçable, il se disait parfois qu'elle avait le sentiment ou l'instinct de l'égalité au degré le plus net et le plus complet. Mais c'était là un aperçu trop élevé pour les gens du village. Ils ne haïssaient point *la Demoiselle*, comme ils l'appelaient; mais ils n'avaient pas pour elle cet engouement que le vieux comte savait leur inspirer. « Elle ne le montre pas, disaient-ils; mais on dirait bien qu'en dessous elle est fière. »

Un jour, Amaury trouva un volume que la marquise, qui ne venait plus dessiner dans l'atelier, avait laissé traîner dans le parc. Il le porta à son ami Pierre, sachant combien il aimait les livres.

En effet, la vue d'un livre faisait toujours tressaillir Pierre de désir et de joie. Depuis bien des jours, il était sevré de lecture, et il s'imagina que ce délassement favori chasserait les tristes pensées dont il était obsédé.

C'était un roman de Walter Scott, je ne sais plus lequel ; mais un de ceux où le héros, simple montagnard ou pauvre aventurier, s'enamoure de quelque dame, reine ou princesse, est aimé d'elle à la dérobée, et, après une suite d'aventures charmantes ou terribles, finit par devenir son amant et son époux. Cette intrigue à la fois simple et piquante est, comme on sait, le thème favori du roi des romanciers. S'il est le poëte des lords et des monarques, il est aussi le poëte du paysan, du soldat, du proscrit et de l'artisan. Il est vrai que, fidèle à ses prédilections aristocratiques, et trop Anglais pour être hardi jusqu'au dénouement, il ne manque jamais de découvrir à ses nobles vagabonds une illustre famille, un riche héritage, ou de leur faire monter de grade en grade l'échelle des honneurs et de la fortune, pour les mettre aux pieds de leurs belles, sans exposer celles-ci à se mésallier par un pur mariage d'amour. Mais il est certain aussi qu'il faut lui savoir gré de nous avoir peint le peuple sous des couleurs poétiques, et d'en avoir tiré de grandes et sévères figures dont le dévouement, la bravoure, l'intelligence et la beauté rivalisent avec l'éclat du héros principal, souvent jusqu'à le surpasser et à l'effacer. Sans nul doute, il a compris et aimé le peuple, non par principes, mais par instinct, et l'artiste n'a pas été aveuglé par les préjugés du gentleman.

Ces romans-là, malgré leur exquise et adorable chasteté, sont tout aussi dangereux pour les jeunes têtes, tout aussi subversifs du vieux ordre social, que romans le doivent être pour être romanesques et pour être lus avidement par toutes les classes de la société. C'est donc à sir Walter Scott qu'il faut attribuer le désordre qui s'était organisé si l'on peut parler ainsi, dans la cervelle de Joséphine. Elle se rêvait la dame du quinzième ou du seizième siècle que devait poursuivre un jeune artisan,

enfant perdu de quelque grande maison, lancé prochainement dans la carrière du talent et de la gloire, en attendant qu'il recouvrât ses titres ou qu'il en acquît par son mérite et sa réputation. La plupart des grands maîtres de l'art ne sont-ils pas sortis de la plèbe; et quelle marquise, même ayant généalogie, n'eût pas été flattée d'être l'idole et l'idéal de ces illustres prolétaires, Jean Goujon, Puget, Canova, et cent autres que compte l'histoire de l'art dans toutes ses branches?

Ce volume fut dévoré par les deux amis en une soirée, et leur donna une telle envie de connaître le reste du roman, que, n'osant demander au château qu'on le leur prêtât, ils le louèrent chez le libraire de la ville voisine. Cette lecture fit sur eux une impression également profonde, quoique diverse : Pierre y voyait l'idéalisation fantastique de la femme; le Corinthien y voyait la réalisation possible de sa propre destinée, non comme l'héritier méconnu de quelque grande fortune, mais comme le conquérant prédestiné à la gloire dans l'art. Il avouait naïvement à Pierre son ambition et ses espérances.

— Tu es heureux, lui répondait son ami, d'avoir ces douces chimères dans l'esprit. Et après tout, pourquoi ne se réaliseraient-elles pas? les arts sont aujourd'hui la seule carrière où les titres et les priviléges ne soient pas absolument nécessaires. Travaille donc, mon frère, et ne te rebute pas. Dieu t'a beaucoup donné : le génie et l'amour! Il semble qu'il t'ait marqué au front pour une existence brillante; car, à l'âge où nous végétons encore pour la plupart dans une grossière ignorance, interrogeant avec une tristesse apathique le problème de notre avenir, te voilà déjà sûr de ta vocation; te voilà distingué par des gens capables de t'apprécier et de t'aider. Mais ceci n'est rien encore : te voilà aimé de la plus belle et de la plus noble femme qu'il y ait peut-être au monde.

Lorsque Pierre parlait de la Savinienne, Amaury tombait dans une mélancolie que son ami s'efforçait en vain de combattre. — Comment peux-tu t'affecter si profondément d'une absence dont tu sais le terme, lui disait-il, et dans laquelle tu es soutenu par la certitude d'être aimé fidèlement et courageusement ! Je me surprends, moi, à envier ton malheur.

Amaury avait coutume de répondre à ces reproches que l'avenir était couvert d'un voile impénétrable, et que l'espoir dont il s'était bercé était peut-être trop beau pour se réaliser. — Crois-tu donc, disait-il, que Romanet renoncera aisément au trésor que je lui dispute ? Pendant un an qu'il va passer auprès de la Mère, la voyant tous les jours et lui donnant à toute heure des preuves de dévouement et de passion, crois-tu qu'elle ne fera pas de plus sages réflexions que celles dont tu as été le confident dans une heure de trouble et d'enthousiasme ? Lorsqu'elle t'a parlé, nous avions tous la fièvre. C'était à la suite d'émotions violentes ; après une scène où, pour la venger, j'avais commis un meurtre : un meurtre dont le souvenir fatal me poursuit sans cesse et jette un reflet lugubre sur mes pensées d'amour ! Aujourd'hui elle se repent déjà peut-être de ce qu'elle t'a dit ; et avant la fin de son deuil, peut-être qu'elle regrettera l'espèce d'engagement que cette confidence lui a fait contracter indirectement avec moi, comme elle regrettait alors l'engagement que son mari lui avait fait contracter avec le Bon-Soutien.

Ces doutes, qui n'étaient pas d'accord avec le caractère hardi et croyant du Corinthien, étonnaient Pierre, d'autant plus qu'ils semblaient augmenter chaque jour, à tel point qu'il attribua cet abattement au meurtre involontaire commis par son ami. Il essaya de bannir les angoisses de ce souvenir amer, et de justifier le Corinthien à ses propres yeux.

— Non, je n'ai pas de remords, lui répondit le jeune homme. Chaque matin et chaque soir j'élève mon âme à Dieu, et je sais qu'elle est en paix avec lui; car je déteste la violence; je ne suis ni haineux, ni emporté, ni vindicatif, et les querelles du Compagnonnage me font horreur et pitié à l'heure qu'il est. J'ai vu tomber celle que j'aimais, frappée d'un coup que j'ai cru mortel; j'ai donné la mort à son assassin, dans un mouvement de défense plus légitime que celui du soldat à la guerre. Mais ce sang répandu entre la Savinienne et moi laissera des traces douloureuses : c'est un présage affreux, et auquel je ne puis songer sans frémir.

— C'est l'absence qui te rend cette idée plus affreuse encore. Si la Savinienne était ici, tu oublierais, dans le bonheur de la regarder et de l'entendre, les images sinistres qui flottent dans ton souvenir.

— Cela est certain; mais je serais peut-être alors plus coupable que je ne le suis. Pierre, tu me disais, il n'y a pas longtemps, que tu étais dégoûté du Compagnonnage, et que tu éprouvais le besoin d'en finir avec tout ce qui avait rapport à ces luttes criminelles et insensées. J'ai bien plus de motifs aujourd'hui que tu n'en avais alors pour éprouver le même dégoût. Je ne puis supporter l'idée de m'y replonger, et surtout d'y laisser vivre la compagne que j'ai rêvée. Il faudrait que la Savinienne pût quitter ce triste métier; je voudrais l'arracher de ce coupe-gorge, dont je ne pourrai jamais repasser le seuil sans une sueur froide et sans un frisson mortel.

— J'espère, répondit Pierre, que le temps adoucira cette impression, dont je comprends trop bien l'amertume, mais dont tu es dominé peut-être plus qu'il ne faudrait. Rappelle-toi tes jours de bonheur passés dans cette maison si religieusement hospitalière, que la Savinienne sanctifie de sa présence. Plus ferme et plus forte que toi dans l'o-

rage, elle a gardé sa foi et sa clémence toujours au service des victimes que de nouvelles fureurs pourraient venir briser encore sur la pierre de son foyer. Son rôle est bien grand, je t'assure; et plus je la vois entourée de dangers, plus je la trouve digne de respect et d'amour, cette femme pure au milieu de l'orgie, et calme au sein des fureurs qui grondent autour d'elle. Il me semble qu'elle remplit là un devoir plus auguste que celui d'une reine au milieu de sa cour, et qu'en cherchant une vie plus paisible et plus élégante elle renoncerait à une mission que le ciel lui a confiée.

— O Pierre! dit le Corinthien ému, ton esprit ennoblit les choses les plus viles et divinise encore les plus élevées. Oui, la Savinienne est une sainte; mais je ne puis l'aimer sans désirer de l'arracher à l'enfer.

— Tu le feras un jour, répondit Pierre. Quand tu auras conquis, à la sueur de ton front, une existence plus douce, il te sera permis d'y associer ta compagne. Alors elle aura bien assez travaillé, bien assez souffert pour ses nombreux enfants du Tour de France; et ce changement de position sera la récompense, non l'abjuration de ses devoirs.

— Et dans combien d'années cela arrivera-t-il? s'écria le Corinthien avec une expression de déchirement dont Pierre fut vivement frappé.

— O mon cher enfant! lui dit-il, je ne t'ai jamais vu si pressé de vivre. Comment! le courage te manque-t-il à l'heure de ta vie où tu as le plus de force et de puissance?

Le Corinthien cacha son visage dans ses deux mains. Assis sur un arbre renversé dans le parc du château, les deux amis s'entretenaient ainsi depuis une heure. C'était un dimanche, et les ménétriers qui se rendaient au rond-point pour le bal champêtre, passaient le long du mur extérieur en jouant de leurs instruments, au milieu

des rires et des chants de la jeunesse du village qui les escortait.

Le Corinthien se leva brusquement.

—Pierre, dit-il, c'est assez de tristesse pour aujourd'hui. Allons danser sous le Rosny; veux-tu?

— Je ne danse jamais, répondit Pierre, et je m'en félicite; car il me semble que c'est une triste ressource contre le chagrin.

— A quoi vois-tu cela?

— A l'air dont tu m'y invites.

— C'est un singulier plaisir, en effet, dit le Corinthien en se rasseyant; c'est comme celui du vin, qui vous porte à la tête, et qui vous distrait de vos peines pour vous les ramener plus lourdes le lendemain.

— Allons, dit Pierre en se levant à son tour, tous les moyens sont bons, pourvu qu'on vive. Il est bon d'oublier, car il est bon de se souvenir ensuite. L'un est doux, l'autre salutaire. Viens, que je te conduise à la danse.

— Tu devrais plutôt m'empêcher d'y aller, Pierre, répondit le Corinthien sans se lever. Tu ne sais pas ce que tu me conseilles; tu ne sais pas où tu me conduis.

— Tu m'as donc caché quelque chose? dit Pierre se rasseyant auprès de son ami.

— Et toi, tu n'as donc rien deviné? répondit Amaury. Tu n'as donc pas vu qu'il y a là-bas, sous le chêne, une femme que je n'aime pas certainement, car je ne la connais pas, mais dont mes yeux ne peuvent pas se détacher, parce qu'elle est belle, et que la beauté a une puissance irrésistible? Est-ce que l'art n'est pas le culte du beau? Comment pourrais-je jamais rencontrer le regard de deux beaux yeux et détourner les miens? Cela n'est pas possible, Pierre! Et pourtant je ne l'aime pas; je ne peux pas l'aimer, n'est-ce pas? Tout cela est donc bien ridicule.

— Mais que veux-tu dire? Je ne te comprends pas.

Quelle est donc cette femme? Comment une autre que la Savinienne peut-elle te sembler belle? Si j'aimais, et s j'étais aimé, il me semble qu'il n'y aurait pour moi qu'un femme sur la terre. Je ne saurais pas seulement s'il e existe d'autres.

— Pierre, tu ne comprends rien à tout cela. Tu n' jamais été amoureux. Tu crois peut-être à une puissanc surhumaine qui n'est pas dans l'amour. Écoute; je veux t'ouvrir mon cœur; je veux te dire ce qui se passe en moi, et si tu y vois plus clair que moi-même, je suivrai tes conseils. Je te l'ai dit, il y a là-bas une femme que je regarde avec trouble, et à laquelle je pense avec plus de trouble encore quand je ne la vois pas. Souviens-toi de ce que tu me disais dans l'atelier, il y a cinq ou six jours, à propos d'une petite figure que j'ai découpée dans un de mes médaillons?

— C'était la tête, la coiffure, sinon les traits d'une dame...

— Il est bien inutile de la nommer. Elles ne sont que deux: l'une est l'image de l'indifférence, l'autre est l'image de la vie. Tu as prétendu que j'avais voulu faire le portrait de cette dernière, je m'en suis défendu. Je ne le voulais pas en effet; mais, malgré moi, quelque chose de sa forme gracieuse était venu sous mon ciseau. Tu insistas; tu pris Guillaume à témoin. Nous parlions un peu haut peut-être, et je ne sais si du cabinet de la tourelle on n'entend pas ce qui se dit dans l'atelier. Nous sommes sortis, et puis, à la nuit, je suis rentré pour prendre le livre que nous avions laissé là. Tu m'attendais à la maison pour l'achever. Tu m'as attendu assez longtemps. Je t'ai dit que j'avais marché un peu dans le parc pour dissiper un mal de tête. Je ne t'ai pas menti; j'avais la tête en feu, et j'ai marché beaucoup en sortant de l'atelier.

— Que s'est-il donc passé là? Je ne saurais l'imaginer.

Une dame ! une marquise !... Toi un ouvrier ! un compagnon !... Corinthien, n'as-tu pas rêvé, mon enfant?

— Je n'ai pas rêvé, et il ne s'est rien passé de bien romanesque. Cependant écoute. J'entre dans l'atelier sans lumière ; je n'en avais pas besoin pour trouver mon livre, je savais juste la place où je l'avais laissé. Je vois le fond de l'atelier éclairé, et une dame qui examinait ma sculpture, précisément la petite tête qui lui ressemble. En me voyant, elle jette un cri, et laisse tomber son bougeoir. Nous voilà dans l'obscurité tous les deux ; je ne l'avais pas bien reconnue. Je ne sais pourquoi, je m'approche à tâtons en demandant qui est là. J'étendais les mains, et tout à coup je me trouve plus près d'elle que je ne croyais. Elle ne répond pas, quoique je la tienne dans mes bras. Ma tête s'égare, les ténèbres m'enhardissent, je feins de me tromper ; j'approche mes lèvres tremblantes en nommant mademoiselle Julie ; j'effleure des cheveux dont le parfum m'enivre... On me repousse, mais faiblement, en disant : — Ce n'est pas Julie, c'est moi, monsieur Amaury : ne vous y trompez pas. Elle ne cherchait pas sérieusement à se dégager, et moi je ne pouvais me résoudre à la laisser fuir. — Qui donc, *vous?* disais-je, je ne connais pas votre voix. Alors elle s'échappe, car je n'osais plus la retenir, et elle se met à courir dans l'obscurité. Je ne la suivais pas ; elle se heurte contre un établi, et tombe en faisant un cri. Je m'élance, je la relève, je la croyais blessée.

— Non, ce n'est rien, me dit-elle. Mais vous m'avez fait une peur affreuse, et j'ai failli me tuer.

— Comment pouviez-vous avoir peur de moi, madame?

— Mais comment ne me reconnaissez-vous pas, monsieur?

— Si madame la marquise s'était nommée, je ne me serais pas permis d'approcher.

— Vous comptiez trouver Julie à ma place? Elle devait venir ici?

— Nullement, madame; mais je croyais que votre femme de chambre me faisait quelque espièglerie, et..... j'étais si loin de croire...

— Je cherchais un livre que je croyais avoir laissé dans la tribune, et que j'ai aperçu là près de votre sculpture.

— Ce livre est à madame la marquise? Si je l'avais su.....

— Oh! vous avez très-bien fait de le lire si cela vous a tenté. Voulez-vous que je vous le laisse encore?

— C'est Pierre qui le lit.

— Et vous, vous ne lisez pas?

— Je lis beaucoup, au contraire.

Alors elle me demande quels sont les livres que j'ai lus, et la voilà qui cause avec moi comme si nous étions à la contredanse. Il venait un peu de clarté par la fenêtre ouverte, je la voyais près de moi comme une ombre blanche, et le vent jouait dans ses cheveux, qui m'ont paru dénoués. J'étais redevenu si timide que je lui répondais à peine. Je m'étais senti plus hardi quand elle me fuyait; mais quand elle s'est mise à m'interroger, j'ai senti mon néant, j'ai rougi de mon ignorance, j'ai craint de m'exprimer d'une manière triviale; j'ai été si lâche que j'en avais honte. Il me semblait qu'elle devait me mépriser. Cependant elle ne s'en allait pas; sa voix était toute changée, et, en me faisant des questions comme à un enfant qu'on protége, elle paraissait si émue, que je lui ai dit, pour changer la conversation : — Je suis sûr que vous vous êtes fait du mal en tombant. Je sais bien que je devais dire : — Madame la marquise s'est fait du mal. Je n'ai pas voulu le dire; non, pour rien au monde je ne l'aurais dit. — Je ne me suis pas fait de mal, a-t-elle répondu, mais j'ai eu une telle peur que le cœur me bat

encore. J'ai cru que c'était un des ouvriers qui courait après moi.

Cette parole m'a bien surpris, Pierre. Que voulait-elle dire? Est-ce que je ne suis pas un ouvrier, moi? A-t-elle cru me flatter en me disant qu'elle me mettait à part, ou bien est-ce une idée de mépris qui s'est échappée malgré elle? D'ailleurs elle m'avait fort bien reconnu, puisqu'elle m'avait nommé tout d'abord. Elle s'est levée pour partir, et sa robe s'est accrochée à une scie qui se trouvait là. Il m'a fallu l'aider à se dégager, et cette robe de soie qui était si douce m'a fait tressaillir jusqu'au bout des doigts. J'étais comme un enfant qui tient un papillon et qui craint de lui gâter les ailes. Elle a cherché ensuite à se diriger vers l'échelle-à-marches pour regagner la tribune, et je n'osais ni la suivre, ni m'éloigner. Quand elle a été sur les premières marches, elle a fait encore un petit cri, et j'ai entendu craquer les planches. J'ai cru qu'elle tombait encore, et en deux sauts j'ai été auprès d'elle. Elle riait, tout en disant qu'elle s'était fait mal au pied; et elle disait aussi qu'elle n'osait pas remonter, de peur de rouler en bas. Je lui ai proposé d'aller chercher de la lumière.

— Oh! non, non! s'est-elle écriée. Il ne faut pas qu'on me sache ici! Et elle s'est risquée à grimper. J'aurais été bien grossier, n'est-ce pas, si je ne l'avais pas aidée? Elle était vraiment en danger en montant dans l'obscurité cette échelle qui ne serait pas commode pour une femme même en plein jour. J'ai donc monté avec elle, et elle s'est appuyée sur moi. Et voilà qu'au dernier échelon elle a encore failli tomber, et que j'ai été forcé de la retenir encore dans mes bras. Le danger passé, elle m'a remercié d'un ton si doux et avec une voix si flatteuse, que je me suis senti attendri; et quand elle a refermé sur elle la porte de la tourelle, j'ai eu comme un accès de folie.

J'ai appuyé mes deux bras sur cette porte, comme si j'allais l'enfoncer... Mais je me suis enfui aussitôt à travers le parc, et je crois bien que je n'ai pas retrouvé encore toute ma raison depuis ce jour-là. Pourtant il y a des moments où tout cela me paraît autrement. Il me semble qu'il faudrait être bien coquette pour vouloir tourner la tête à un homme qu'on n'oserait pas aimer. Cela serait bien lâche; et si la marquise a eu cette pensée, ce n'est pas le fait d'une femme qui se respecte... Réponds-moi donc, Pierre; qu'en penses-tu?

— C'est une question bien délicate, répondit Pierre, que ce récit avait fort troublé. Une femme, ainsi placée, qui aimerait sérieusement un homme du peuple, ne serait-elle pas bien grande et bien courageuse? De combien de persécutions ne serait-elle pas l'objet! Et, dans cette affection, ne serait-elle pas forcée de faire en quelque sorte les avances? Car quel serait l'homme du peuple qui oserait l'aimer le premier, et qui, comme toi, ne se méfierait pas un peu? Ainsi tu vois que je ne puis blâmer cette dame si elle a de l'amour pour toi. Mais je ne sais pourquoi je n'ai pas grande confiance à la vérité de cet amour. Cette marquise, étant la fille d'un bourgeois, et pouvant choisir parmi ses pareils, s'est laissé marier à un bien mauvais sujet, parce qu'il avait un titre. Elle s'est avilie par ce mariage, croyant s'éloigner de plus en plus du peuple dont elle est sortie.

—Ne pourrait-on pas répondre à cela, dit Amaury, qu'elle était alors un enfant, qu'elle ne savait ce qu'elle faisait, que ses parents l'ont mal conseillée? Et, à présent, n'est-il pas possible qu'elle ait fait des réflexions sérieuses, qu'elle se soit repentie de son erreur, et, qu'ayant reçu du sort une cruelle leçon, elle soit revenue à des sentiments plus nobles?

— Oui, cela est possible, répondit Pierre; tout ce qui

peut excuser et justifier une femme aussi malheureuse, j'aime à l'entendre, et je m'efforce d'y croire. Mais que nous importe de savoir si elle est sincère ou coquette? Pourrais-tu t'arrêter un instant à la pensée de répondre à de telles avances? O mon ami, si un amour disproportionné, irréalisable, venait à s'emparer de toi, sois-en certain, ton avenir serait compromis et ton âme en quelque sorte flétrie. Garde-toi donc des rêves dangereux et des écarts de l'imagination. Tu ne sais pas ce qu'on souffre quand une seule fois on a laissé passer devant le pur miroir de la raison certains fantômes trompeurs qui ne peuvent se fixer dans notre vie de misère et de privation.

— Tu parles de ces chimères comme si ton esprit ferme et sage pouvait les connaître, répondit Amaury, frappé du ton d'amertume qui accompagnait les paroles de son ami. As-tu donc déjà vu quelque exemple de ces amours disproportionnées que tu réprouves?

— Oui, j'en ai vu un, répondit Pierre avec émotion, et quelque jour peut-être je te le raconterai; mais cela me coûterait trop en ce moment: c'est une blessure toute fraîche qui a été faite au cœur d'un honnête homme. Il ne la méritait pas, sans doute; mais elle lui sera salutaire, et il en remercie Dieu.

Amaury comprit à demi que Pierre parlait de lui-même, et n'osa l'interroger davantage. Mais après quelques instants de silence, il ne put s'empêcher de lui demander si la marquise était pour quelque chose dans l'exemple qu'il citait.

— Non, mon ami, répondit Pierre, je crois la marquise meilleure que la personne à laquelle tu me fais songer. Mais, quelle qu'elle soit, Amaury, ne pense pas que cette marquise, sans mari, sans lien conjugal, sans prudence et sans force sur elle-même, soit un être aussi beau, aussi aussi pur et aussi précieux devant Dieu que la noble Sa-

vinienne avec sa résignation, sa fermeté, son courage, sa réputation sans tache et son amour maternel. Une robe de satin, des petits pieds, des mains douces, des cheveux arrangés comme ceux d'une statue grecque, voilà, je l'avoue, de grands attraits, pour nous autres surtout, qui ne voyons ces beautés si bien ornées qu'à une certaine élévation au-dessus de nous, comme nous voyons les Vierges richement parées dans les églises. De belles paroles, un air de bonté souveraine, un esprit plus fin, plus orné que le nôtre, voilà aussi de quoi nous éblouir et nous faire douter si ces femmes sont de la même espèce que nos mères et nos sœurs; car celles-ci sont placées sous notre protection, tandis que nous sommes comme des enfants devant les autres. Mais, sois-en certain, Amaury, nos femmes ont plus de cœur et de vrai mérite que ces grandes dames, qui nous méprisent en nous flattant, et nous foulent aux pieds en nous tendant la main. Elles vivent dans l'or et la soie. Il faut qu'un homme se présente à elles attifé et parfumé comme elles; autrement ce n'est pas un homme. Nous, avec nos gros habits, nos mains rudes et nos cheveux en désordre, nous sommes des machines, des animaux, des bêtes de somme; et celle qui pourrait l'oublier un instant rougirait de nous et d'elle-même l'instant d'après.

Pierre parlait avec amertume, et peu à peu il avait élevé la voix. Il s'interrompit tout à coup, car il lui sembla que le feuillage avait remué derrière lui. Le Corinthien fut frappé aussi de ce frôlement mystérieux. Il tremblait que la marquise ou quelqu'une des soubrettes du château n'eût entendu ses confidences. Une autre pensée était venue à Pierre; mais il la repoussa et ne l'exprima point. Il retint son ami, qui voulait s'élancer dans le fourré à la poursuite de la biche curieuse, et se moqua de sa folie. Mais leurs soupçons s'aggravèrent lorsque,

ayant fait quelques pas, ils virent une figure svelte et légère glisser comme un fantôme sous le berceau d'une petite allée et se perdre dans le crépuscule.

Ils se rendirent sous le chêne afin de voir quelles personnes du château les y avaient devancés. La marquise venait d'arriver avec sa femme de chambre Julie, jeune dindonnière décrassée, comme l'appelait ironiquement le père Lacrête, assez coquette et passablement jolie. Le comte de Villepreux n'y était pas. Sa fille n'y était pas non plus. Cependant ce pouvait bien être elle qui avait traversé les buissons au moment où Pierre prononçait sur elle, sans la nommer, une sorte d'imprécation. Il savait qu'elle s'occupait de botanique, et quelquefois il l'avait vue entrer dans les taillis pour y recueillir des mousses et des jungermanns. Mais ce pouvait être aussi la marquise qui s'était glissée là pour les écouter. Ils en ressentaient quelque perplexité secrète, lorsque le Corinthien, soit pour chercher l'occasion d'éclaircir ce mystère, soit entraîné par un penchant irrésistible, quitta brusquement le bras de son ami, et alla inviter Joséphine. Pierre ne put se défendre d'un sentiment pénible en voyant la puissance de cet attrait réciproque. Il se mit à l'écart pour les observer, et reconnut bientôt qu'un grand danger menaçait la raison et le repos du Corinthien. La marquise ne lui parut guère moins à plaindre. Elle semblait à la fois enivrée et consternée. Lorsque le jeune sculpteur était à ses côtés, elle ne voyait plus que lui ; mais, dès qu'il s'éloignait, elle hasardait autour d'elle des regards effrayés et pleins de confusion. Il faut qu'elle l'aime beaucoup, se disait Pierre, pour venir ici, à peu près seule, danser avec ces braves paysans, qui certes ne sont à ses yeux que des rustres. Pierre se trompait sur ce dernier point. Ces rustres avaient des yeux; ils admiraient la brillante fraîcheur de Joséphine Clicot et la grâce

légère de ses mouvements. Ils se le disaient les uns aux autres. Le Corinthien entendait ces éloges naïfs, et Joséphine voyait bien qu'il ne les entendait pas sans émotion. Elle désirait donc de plaire à tous ses danseurs, afin de plaire davantage à celui qu'elle préférait.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

---

LE

## COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

II

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

# LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

PAR

GEORGE SAND

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

# LE COMPAGNON
# DU TOUR DE FRANCE

## CHAPITRE XXI.

Pierre fit de vains efforts pour arracher le Corinthien de la danse. — Laisse-moi épuiser cette folie, lui répondait le jeune homme. Je t'assure que je suis encore maître de moi-même. D'ailleurs c'est la dernière fois que je braverai ce danger. Mais regarde; la voilà seule au milieu de tous ces villageois, dont quelques-uns sont avinés. Cette petite Julie n'est pas un porte-respect pour elle; et si c'était pour moi, comme tu le penses, qu'elle est venue se risquer dans cette foule un peu brutale, ne serait-ce pas mon devoir de veiller sur elle et de la protéger? Va, Pierre, une femme est toujours une femme, et l'appui d'un homme, quel qu'il soit, lui est toujours nécessaire.

L'Ami-du-trait fut forcé d'abandonner le Corinthien à lui-même. Il se sentait devenir de plus en plus triste en assistant au spectacle de ce bonheur plein de périls et d'ivresse qui réveillait douloureusement en lui sa souffrance cachée. Il se demandait alors s'il avait bien le droit de blâmer une faiblesse à laquelle, dans le secret de ses pensées, il s'était vu près de succomber, et dont il n'eût pu sans mentir se dire radicalement guéri. Il s'enfonça dans le parc, dévoré d'une étrange inquiétude.

Il marchait depuis quelque temps au hasard, lorsqu'il se trouva, au détour d'une allée, non loin de deux personnes qui marchaient devant lui. Il reconnut la robe sombre et la voix assez particulière de mademoiselle de

Villepreux. C'était un timbre élégant et pur, mais ordinairement dénué d'inflexions et peu vibrant. Cet organe était en harmonie avec toute l'apparence de sa personne. Mais quel était donc l'homme qui lui donnait le bras? Il portait un de ces manteaux qu'on appelait alors *quiroga*, et un chapeau dit *à la Morillo*. Sa démarche assurée montrait, aussi bien que son costume, que ce n'était pas le comte de Villepreux. Ce n'était pas non plus le jeune Raoul : Pierre venait de le voir passer, en veste et en casquette, avec un fusil pour tuer des lapins à l'affût. Ce pouvait être un parent nouvellement arrivé au château. Pierre continua de marcher derrière eux à distance. L'obscurité des allées l'empêchait de les bien voir ; mais, lorsqu'ils traversaient une clairière, on pouvait distinguer les gestes animés de l'homme au quiroga. Il parlait avec feu, et quelques notes d'une voix retentissante, qui ne semblait pas inconnue à Pierre Huguenin, arrivaient de temps en temps jusqu'à lui.

Intrigué, tourmenté, Pierre ne put résister au désir de doubler le pas pour les entendre de plus près. Mais, comme il traversait un endroit sombre, il s'aperçut, à la voix, que les promeneurs revenaient sur leurs pas et se rapprochaient de lui de plus en plus. Il ne crut pas devoir les éviter, et bientôt, en recueillant ses souvenirs, il reconnut la voix, l'allure et le ton bref et saccadé de M. Achille Lefort, l'enrôleur patriotique.

Comme Achille passait tout auprès de Pierre, il prononça ces paroles avec un accent fort animé :

— Non, certes, je ne renoncerai pas à l'espérance, et je suis certain que M. le comte...

Il s'interrompit en apercevant Pierre Huguenin qui marchait dans la contre-allée.

Mademoiselle de Villepreux pencha le corps en avant, en baissant un peu la tête, dans l'attitude qu'on prend

quand on cherche à reconnaître quelqu'un dans l'obscurité :

— Tenez, dit-elle en s'arrêtant, voici précisément la personne que vous désiriez de rencontrer. Je vous laisse ensemble.

Elle dégagea son bras, rendit à Pierre son salut silencieux, et voulut s'éloigner.

— Malgré tout le plaisir que j'éprouve à rencontrer maître Pierre, dit le commis-voyageur en se disposant à la suivre, je ne puis me résoudre à vous laisser retourner seule au château.

— Vous oubliez que je suis une campagnarde, répondit-elle, et que je suis habituée à me passer de chevalier. Je vais rejoindre mon père, qui doit avoir fini sa sieste. Au revoir.

Puis elle passa comme à dessein du côté opposé à Pierre, et fit quelques pas en courant; mais bientôt, réprimant cet accès d'une vivacité qui ne lui était pas naturelle, elle s'éloigna d'un pas léger, mais égal et mesuré.

Pierre, tout bouleversé de cette double rencontre, suivait de l'ouïe le petit bruit du sable qu'elle faisait crier sous son pied, et n'entendait pas le préambule par lequel Achille Lefort venait d'entrer en matière. Quand il sortit de cette préoccupation, il reconnut que le bon jeune homme lui disait les choses les plus obligeantes du monde, et il se reprocha d'y répondre avec tant de froideur. Mais, malgré lui, en le voyant tomber encore une fois du ciel, et se présenter à ses regards au milieu d'un tête-à-tête animé avec Yseult, il se sentait pour lui moins de sympathie que jamais.

— Eh bien ! mon brave, lui disait Achille, est-ce que vous avez déjà oublié notre joyeuse rencontre au Berceau de la Sagesse? C'est un bien digne homme que le père Vaudois ! plein d'intelligence, de patriotisme et de cou-

rage ! Donnez-moi donc des nouvelles du vieux jacobin de serrurier qui a tant scandalisé votre ancien élève le capitaine ! et de votre Dignitaire, pour lequel j'ai autant d'estime et de respect que si j'étais son fils ! Parlez-moi de tous nos amis ! Je ne vous demande rien sur le Corinthien : on vient de m'en parler au château avec tant d'éloges, que je ne serais pas étonné de lui voir faire incessamment une brillante fortune. Toute la famille de Villepreux en a la tête tournée. On m'a déjà montré ses sculptures, et j'en suis plus charmé que surpris. J'avais bien pressenti, en le voyant, le grand artiste, l'homme de génie.

— Vous avez, répondit Pierre, un excès de bienveillance qu'on prendrait pour de l'ironie, si l'on ne se disait pas qu'on n'en vaut pas la peine. Faites un peu trêve à tous ces compliments, et dites-moi tout de suite si je puis vous être bon, dans ce pays-ci, à quelque chose qui vous concerne personnellement. Je ne pense pas que vous ayez interrompu la promenade que vous faisiez tout à l'heure pour parler avec moi de choses oiseuses ; et quant à la politique, vous savez que je n'y comprends rien.

— Vous maniez la plaisanterie à merveille, maître Pierre, et si j'étais un enfant je me laisserais déconcerter. Mais je suis habitué à lire dans les consciences ; je suis une espèce de confesseur, et je puis dire que j'en ai confessé de plus méfiants que vous. Vous prétendez ne rien comprendre à la politique ? Certes, si vous jugez celle qui se fait aujourd'hui par les étranges divagations que nous avons entendues dernièrement à notre souper chez le Vaudois, vous devez avoir pitié de nous tous. Mais j'espère pourtant que vous ne me confondez pas tout à fait avec les autres.

— Les autres sont vos amis, vos associés, je dirais *vos complices*, si j'étais royaliste. Comment pouvez-vous en faire aussi bon marché avec moi que vous ne connaissez pas?

— Je vous connais beaucoup, au contraire. Je n'ai pas cherché à me lier avec vous sans avoir étudié votre caractère, vos sentiments, et sans m'être fait raconter avec le plus grand détail la conduite que vous avez tenue à Blois avec vos frères les Gavots. Je sais que, dans vos assemblées, vous avez été grand orateur, grand philosophe, grand politique même; et je pourrais vous redire, en partie, les discours que vous leur avez tenus pour les détourner du concours. Eh bien! maître Pierre, il vous est arrivé là ce qui pourrait bien m'arriver à moi-même, si j'étais, comme vous le supposez, associé à quelque *Devoir* politique. Vous vous êtes trouvé seul de votre avis, seul avec votre bon sens et vos bonnes intentions, au milieu de gens estimables d'ailleurs et dignes de toute votre amitié, mais pleins d'erreurs, de préjugés et de passions contraires. Voilà ma réponse à ce que vous me disiez tout à l'heure à propos de mes prétendus complices.

— Écoutez, monsieur, dit Pierre après avoir gardé le silence un instant, ce que vous dites là peut être vrai. Mais si vous voulez que je cause avec vous, vous me parlerez sans réserve. Vous ne me supposez pas assez simple pour avoir regardé vos avances comme une affaire de pure sympathie de vous à moi. Les éloges ne m'ont jamais tourné la tête. Je ne vous demande pas le nom de vos associés; je pense que, comme nous dans nos sociétés, vous devez être lié aux vôtres par de certaines promesses. Je veux croire que les personnes avec lesquelles vous m'avez mis en rapport sont étrangères à tout complot. Mais je veux que vous me disiez à quoi vous travaillez, vous, personnellement... Car, ou vous me prenez pour un niais qui se laissera conduire les yeux bandés (et, en ce cas, je dois vous dire que vous vous trompez), ou vous me savez incapable de faire le métier infâme de délateur, et dans ce cas vous ne devez pas me parler par

énigmes. Je n'aurais pas le temps d'en chercher le mot.

— Soit, mon brave ! je parlerai aussi clairement que vous voudrez. Je ne vous demande pas si vous êtes à l'abri d'un moment d'oubli et de légèreté qui pourrait compromettre ma liberté et ma vie ; j'en suis persuadé d'avance, vous sachant l'homme le plus sérieux et le plus délicat peut-être qui existe. D'ailleurs, là où je ne risque que ma tête, je ne suis pas habitué à négliger mon devoir par prudence. Que voulez-vous savoir ?

— Votre opinion véritable, monsieur, vos principes, votre foi politique. Je ne vous demande pas compte des actes par lesquels vous servez votre cause, je sais que vous ne pouvez pas les révéler ; mais je veux savoir votre but : sans cela, vous ne me remuerez pas plus qu'une montagne.

— La foi transporte les montagnes, mon digne camarade. Je suis donc sûr de vous remuer, car ma foi est la vôtre : je suis républicain.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Étrange question ! ce que vous entendez vous-même.

— Mais qu'est-ce que j'entends, moi ? le savez-vous ?

— Je le présume, et d'ailleurs vous allez me le dire.

— Non pas ; j'attendrai que vous me disiez votre plan de république, car il est certain pour moi que vous en avez un. Sans cela vous ne vous seriez pas mis à l'œuvre ; tandis que moi, qui ne suis occupé du matin au soir qu'à scier des planches et à les raboter, il est possible que je n'aie jamais songé à refaire la société.

— Vous m'interrogez d'une manière un peu insidieuse, mon bon ami, faites-y attention. Si nous sommes d'accord au fond, nous pouvons nous entendre en nous révélant l'un à l'autre. Si nous ne le sommes pas, vous conservez le droit de me contrecarrer dans mes projets, tandis que je n'ai aucune prise sur les vôtres.

— Il est vrai, puisque, moi, je n'ai pas de projets. Que faire donc? Si je vous dis mes idées et que vous vouliez vous servir de moi, vous serez libre de me répondre que ce sont justement les vôtres.

— Je vous dirai ce que vous me disiez d'abord : ou vous avez confiance en moi, ou...

— Mais pourquoi donc aurais-je confiance en vous? Vous ai-je cherché? Est-ce que je songeais à vous quand vous m'avez accosté sur le bord de la Loire? Est-ce que je cherchais la république tout à l'heure, quand vous m'avez arrêté dans cette allée? Est-ce que j'insiste, dans ce moment-ci, pour être initié à vos secrets? Voulez-vous de moi, ou n'en voulez-vous pas? Parlez ou taisez-vous.

— Vous avez une logique impitoyable, et je vois que j'ai affaire à forte partie. Eh bien! je parlerai; car, sans cela, le débat deviendrait comique, et, pour le terminer selon nos prétentions mutuelles, il faudrait nous mettre à parler tous les deux à la fois, ce qui ne serait pas le moyen de s'entendre. Je commence : Nous avons prononcé le mot de république; et d'abord nous voici arrêtés. Qu'est-ce que la république? est-ce celle de Platon? est-ce celle de Jésus-Christ? est-ce celle de l'ancienne Rome ou de l'ancienne Sparte? est-ce celle des Treize-Cantons? est-ce celle des États-Unis? enfin, est-ce celle de la Révolution française, dans laquelle on peut compter quinze à vingt formes de république tour à tour essayées, dépassées et culbutées?...

Ici Achille Lefort s'arrêta pour respirer. Le bon jeune homme était un peu embarrassé de la définition qu'il fallait donner, et il espérait étourdir son adversaire à force d'érudition. Mais Pierre le suivait fort bien, et rien de ce qu'il entendait ne lui était étranger.

— Ce n'est, à coup sûr, aucune de ces formes que vous avez adoptée, répliqua-t-il. Vous avez trop de jugement

pour ne pas savoir que la république de Platon, tout aussi bien que celles de Rome et de Sparte, est impossible sans les ilotes; que celle des Treize-Cantons est impossible sans les montagnes; celle des États-Unis sans l'esclavage des noirs, et que toutes celles de notre Révolution sont impossibles sans les geôliers et les bourreaux. Reste donc celle de Jésus-Christ, sur laquelle je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion.

— Ce serait peut-être la plus populaire si on comprenait bien l'Évangile, répondit Lefort; mais celle-là aussi est impossible sans les prêtres. Ainsi toutes ont pour nous un empêchement majeur, et il faut en trouver une nouvelle.

— Nous y voilà, dit Pierre en s'asseyant sur le revers d'un fossé et en se croisant les bras. Et il se disait en lui-même : C'est ici que je vais savoir si cet homme est un sage ou un sot.

Achille Lefort n'était ni l'un ni l'autre. Il était l'homme de son temps, un des mille jeunes gens braves, entreprenants, dévoués, mais ignorants et téméraires, que la France voyait pulluler alors dans ses flancs en travail. Dominée par une seule grande idée patriotique, celle de chasser les Bourbons et de ramener les institutions à un libéralisme plus sincère, cette courageuse jeunesse allait à l'aventure, ne se souciant pas de formuler des théories immédiatement applicables, ne voyant partout que le fait, qu'elle décorait dans ce temps-là du nom de principe (ne sachant vraiment pas ce que c'est qu'un principe), et obéissant néanmoins à la loi du progrès qui entraînait tous ses membres pêle-mêle, chacun avec son petit bagage de philosophie scolaire et de passion politique : Voltaire, Adam Smith, Bentham; la Constituante, la Convention, la Charte; Brissot, La Fayette, le duc d'Orléans, et *tutti quanti*. Ces jeunes gens avaient été amenés, pour faire nombre, à l'idée d'initier à leurs sociétés secrètes les mé-

contents du parti impérial, phalange héroïque de cœur et bornée d'esprit, qui fit un peu le rôle de Bertrand dans la fable des marrons, et qui s'en venge aujourd'hui en dirigeant les canons et les fusils de l'Ordre répressif contre la république émeutière. Il y avait donc en ce temps-là un échange inévitable de petites ruses, de promesses fallacieuses et de transactions tant soit peu jésuitiques entre les conspirateurs des diverses opinions et des diverses nuances. Le tout se faisait à bonne intention, et s'il est permis de plaisanter aujourd'hui sur ces épisodes, il ne faut pas oublier d'en tenir compte à la finesse railleuse et à la témérité enjouée de l'esprit français [1].

Achille Lefort, mis au pied du mur par l'esprit ferme, par la conscience vierge et par l'ardente soif de vérité qui poussaient l'homme du peuple à savoir le mot de l'avenir, se tira d'affaire le plus adroitement qu'il put, et malgré le bon sens implacable de Pierre Huguenin, qui ne manquait pas non plus de finesse, il réussit à se dégager de sa férule sans trop de dommage ni de honte. Tout en feignant de s'interroger lui-même consciencieusement (et, l'occasion étant bonne, Achille Lefort joua ce jeu au sérieux), il

1. Toute période historique a deux faces : l'une assez pauvre, assez ridicule, ou assez malheureuse, qui est tournée vers le calendrier du temps; l'autre grande, efficace et sérieuse, qui regarde celui de l'éternité. Nous ne saurions mieux développer cette pensée appliquée aux événements dont il est ici question, qu'en citant un passage de M. Jean Raynaud sur le Carbonarisme. Si quelqu'un nous accusait de ne pas traiter avec assez de respect des tentatives qui eurent leurs périodes tragiques et leurs martyrs couronnés, nous invoquerions ce beau texte comme l'expression de nos sympathies et de notre jugement définitif : « Hélas! ces « complots nous ont coûté du sang, et du plus pur! il a fallu que des « cœurs généreux fussent condamnés prématurément à l'exil du tombeau, « et que de nobles têtes, livrées en holocauste, s'inclinassent douloureu- « sement sous la main pesante du bourreau... Leur sacrifice n'a pas été « inutile pour le monde; et la postérité, dans sa commémoration des « morts, conservera leurs noms. Non, votre sang, ô infortunés patriotes,

amena insensiblement Pierre à lui dire ses répugnances, ses sympathies, ses vœux, et à mettre au jour tout un monde de questions que l'ouvrier s'était faites à lui-même, et qui étaient restées sans réponses, mais qui n'en étaient pas moins de grandes questions, seules dignes d'un grand cœur qui désire et d'un grand esprit qui cherche. Ces éclairs qui jaillissaient de son âme jetèrent leur lumière sur celle du jeune Carbonaro. Ce brave enfant, plein de défauts, de suffisance, de mauvais goût et de présomption, n'en était pas moins une des consciences les plus pures qu'il fût possible de rencontrer. Son cerveau, plein d'enthousiasme et avide d'émotions, s'embrasa au contact de cet homme obscur qui lui soulevait plus de problèmes fondamentaux en une heure qu'il n'en avait rencontré sur son chemin depuis qu'il était au monde. Il comprit qu'il y avait là quelque chose de grand; et son charlatanisme d'amitié pour l'adepte qu'il voulait conquérir se changea en une affection véritable, en une confiance sans bornes.

De son côté, Pierre vit bien que, si ce n'était pas là le philosophe qui pouvait résoudre ses questions, c'était du moins une bonne et généreuse nature. Il vit aussi ses travers, et osa les lui dire. Achille n'osa s'en fâcher. Il

« n'a point été versé en vain; car il a inspiré à tous les amis des hommes « le désir de mourir avec la même grandeur et pour la même cause que « vous; il a élevé témoignage contre les monarchies, au jour où les mo- « narchies étaient puissantes, et où ceux qui étaient censés représenter « la France s'inclinaient devant elles; il a marqué dans nos annales d'un « signe ineffaçable la révolution reparaissant au sein du peuple au même « instant que le sceptre aux mains des monarques; il est allé, comme un « tribut de notre âge, se mêler à ces rivières sacrées faites du sang de « nos pères, et qui, sous la première république, ont mouillé notre fron- « tière nationale d'une ceinture infranchissable; et s'il y a eu dans le « Carbonarisme quelque gloire, ô Borie, Raoulx, Goubin, Pommier, Val- « lée, Caron, Berton, Caffé, Saugé, Jaglin, cette gloire se concentre tout « entière sur vous, qui seuls avez paru à la lumière du ciel, et pour « tomber sous le couperet des rois. »

plia sous la supériorité de l'artisan, sans toutefois y consentir intérieurement ; son amour-propre le lui défendait : et tout en lui déclarant qu'il le regardait comme son maître, tout en le reconnaissant pour tel dans sa conscience sur certains points, il cherchait encore les moyens de l'éblouir par ses démonstrations de force morale et son étalage de vertu civique.

Leur entretien se prolongea si tard, que les violons étaient partis, que le village était couché, que les lumières du château avaient successivement disparu, et que deux heures du matin sonnaient à la grande horloge lorsqu'ils songèrent à se séparer. Ils se promirent de se revoir le lendemain. Achille prit le chemin du château, et Pierre le conduisit jusqu'à la porte d'une tour dans laquelle son appartement était préparé. C'est alors seulement qu'il osa lui demander sous quel titre et sur quel pied il était dans la famille de Villepreux.

— Il y a longtemps que je connais les Villepreux, répondit Achille avec ce ton de familiarité qui lui était propre ; je suis lié avec le vieux bonhomme.

— Et votre connaissance s'est faite comme entre un homme qui achète des vins et un homme qui en vend ? Vous vendez donc réellement des vins ?

— Sans doute ! quels seraient donc mon passe-port pour entrer partout, et ma garantie pour voyager sans mettre la police à mes trousses ? Je vends des vins, et de toutes qualités. Avec le Xérès et le Malvoisie, je pénètre dans les châteaux ; avec l'eau-de-vie et le rhum, dans les cafés, et jusque dans les cabarets de village. Comment ai-je fait la connaissance du Vaudois ?

— Je ne vous demande pas cela. Y a-t-il longtemps que vous venez dans ce château ?

— Cinq ou six ans ; c'est moi qui ai monté la cave.

— Et à Paris, vous avez conservé des relations avec la famille de Villepreux?

—Certainement. Est-ce que cela ne vous paraît pas naturel?

— Oh! mon Dieu, si, répondit Pierre avec un peu d'ironie; il n'est pas nécessaire d'inventer autre chose.

— Comment, inventer? que voulez-vous dire? Supposeriez-vous que je fusse en rapport politique avec le vieux seigneur? Ce serait une chose bien invraisemblable, et d'ailleurs vous ne voudriez pas m'interroger sur un point où il ne s'agirait pas de moi seul.

— Je n'y songeais seulement pas. Vous voyant très à l'aise avec la demoiselle du château...

— Eh bien, eh bien, achevez! que supposiez-vous? Elle a de l'esprit, la petite Yseult, n'est-ce pas? Elle m'a dit qu'elle avait causé avec vous, et je ne sais pas tout le bien qu'elle ne m'a pas dit de vous en trois mots brefs et nets, selon sa coutume. Drôle de fille! la trouvez-vous jolie?

Cette manière de définir et d'analyser la personne à laquelle Pierre n'osait songer sans trembler, lui fit une telle révolution qu'il fut quelques instants sans pouvoir répondre. Enfin, comme Achille insistait singulièrement, il répondit qu'il ne l'avait pas regardée.

— Eh bien, regardez-la, reprit Achille, et je vous dirai ensuite quelque chose. — Eh bien, dites-le-moi tout de suite, afin que je me souvienne de la regarder, répondit Pierre dont la curiosité était vivement et péniblement excitée, mais qui n'en voulait rien laisser paraître.

Achille lui prit le bras, et, s'éloignant du château, il l'emmena à quelque distance d'un air de mystère enjoué qui fit souffrir mille tortures à Pierre Huguenin. Quand ils se furent convenablement éloignés : — Vous n'avez

rien entendu dire à propos d'elle? dit Achille à voix basse. —Rien du tout, répondit Pierre; et comme il craignait que l'autre ne voulût pas continuer son bavardage, il ajouta aussitôt pour le remettre en train : Ah ! si fait; j'ai ouï dire qu'elle avait une grande passion dans le cœur pour un jeune homme qu'on ne veut pas lui donner en mariage. — Ah bah ! vraiment? s'écria Achille. Je n'avais jamais entendu parler de cela ; il serait possible... pourquoi non? Mais je n'en savais rien. — Que vouliez-vous donc m'apprendre ? — Une chose très-particulière ; savez-vous de qui on prétend qu'elle est fille?— Je ne sais. — De l'empereur Napoléon, ni plus ni moins. — Comment cela se pourrait-il ? — Très-naturellement. Son père, le fils du vieux comte, avait épousé une jeune dame attachée aux atours de l'impératrice Joséphine ; si bien que le premier enfant de ce mariage, s'il faut en croire la chronique, serait né un peu plus tôt que de raison, et aurait dans les lignes de son profil une ressemblance adoucie avec l'aigle corse. Que vous en semble?

— Rien ; je n'ai jamais remarqué cela. Cependant la hauteur de son caractère me fait croire qu'elle peut bien avoir du sang de quelque despote dans les veines.

— Est-elle dédaigneuse, ou moqueuse?

— Je vous le demande : vous la connaissez beaucoup, et moi pas le moins du monde. Dans ma position vis-à-vis d'elle, je ne puis...

— Mais passe-t-elle ici pour dédaigneuse?

— Assez.

— Et vous, que vous semble-t-elle?

— Étrange.

— Oui, étrange, n'est-ce pas? d'un sérieux fantasque, d'un bon sens énigmatique; froide, orgueilleuse; une vraie nature de princesse?

— Vous l'avez beaucoup étudiée !....

— Moi ! je me suis pas donné cette peine. Voyez-vous, mon cher, je n'ai pas le temps de me morfondre auprès d'une femme. La vie que je mène me force à ne jamais accorder grande attention à celles qui ne font pas quelque chose pour m'attirer. La fille de Napoléon ne vaut pas pour moi une pipe de tabac, si, au lieu de me plaire, elle cherche à m'éblouir. Il y a ici une petite personne qui me tournerait la tête si je me laissais aller. C'est la délicieuse marquise. Mais, du diable ! je serais forcé de la planter là au bout de huit jours. Il vaut mieux la laisser tranquille, n'est-ce pas? Vous, qui êtes vertueux...

— Vous, vous êtes fat, dit Pierre d'un ton ferme, dont la franchise fit éclater de rire le commis voyageur.

Ce genre de conversation frivole n'était pas du goût de l'artisan grave et passionné. Il souhaita définitivement le bonsoir à son nouvel ami, et reprit à travers le parc le chemin du village.

Mais il lui fut impossible d'effectuer sa sortie. Le parc était clos de tous les côtés. Il n'était pas absolument difficile de passer par-dessus le mur; mais Pierre se sentait pris d'une telle nonchalance d'esprit, qu'il lui était à peu près indifférent de passer la nuit dans le parc ou dans son lit. Il avait là, en cas d'orage (le temps menaçait), la ressource d'aller se mettre à l'abri dans l'atelier, dont il avait toujours une clef sur lui. Se sentant porté, par cette langueur inaccoutumée, à la rêverie plus qu'au sommeil, il s'enfonça dans le plus épais du bois, et continua d'errer lentement, tantôt s'asseyant sur la mousse pour céder à la lassitude de ses jambes, tantôt reprenant sa marche pour obéir à l'inquiétude de son esprit.

## CHAPITRE XXII.

D'abord sa rêverie fut vague et mélancolique. La dernière impression sous laquelle il était resté en quittant Achille Lefort, c'était cette découverte ou cette fable de la bâtardise illustre de mademoiselle de Villepreux. Pierre ne pouvait se défendre de repasser dans sa tête tous les romans qu'il avait lus, et il n'en trouvait aucun aussi étrange que celui qu'il avait fait dans le secret de son cœur, lui épris et presque jaloux de la fille de César. Singulière destinée pour elle, se disait-il, si elle est et si elle se sent quelque peu taillée dans le flanc du colosse, de se trouver placée entre un artisan qui ose l'admirer et un commis voyageur qui se permet de la dédaigner! Combien son orgueil serait en souffrance, si ce qui se passe autour d'elle pouvait lui être révélé!

Et pourtant les paroles qu'il avait entendu sortir de la bouche d'Achille, au moment où son entretien avec mademoiselle de Villepreux avait été rompu, revenaient lui donner de l'inquiétude. Peut-être est-il plus fin qu'il ne semble? se disait-il; peut-être est-ce lui qu'elle aime en secret et contre le vœu de ses parents? peut-être feint-il de ne pas se soucier d'elle, pour cacher son bonheur? Et tout aussitôt Pierre trouvait mille bonnes raisons pour se persuader qu'il en était ainsi. Mais de quel droit cherchait-il à pénétrer un secret qui pouvait être sérieux et digne de respect? « Si elle aimait, se disait-il, un homme sans naissance et sans fortune comme il déclare l'être, ne serait-ce pas une chose bien délicate et bien romanesque que ce semblant de fierté, cette réserve avec tout le monde, cet air d'indifférence pour tout ce qui n'est pas lui? Enfin ce qui paraît étrange en elle ne deviendrait-il

pas poétique et touchant? Ne lui pardonnerais-je pas le mal qu'elle m'a fait, sans le vouloir, sans le savoir peut-être? » Et, tout en s'efforçant de s'intéresser au bonheur présumé d'Achille Lefort, Pierre se sentait malade et désespéré. Ce fut durant cette nuit d'insomnie et de tourment qu'il s'avoua à la fin qu'il aimait passionnément, et qu'il eut pleinement conscience de sa folie.

Cependant l'effroi qu'il ressentit de cette découverte se dissipa bientôt. Comme il arrive dans les grandes crises où la vue lucide du danger ranime les forces et réveille la prudence, il sentit peu à peu revenir en lui la volonté et la puissance de lutter contre la chimère de son imagination. Il résolut d'écarter ce vain fantôme et de tourner sa pensée vers les sujets plus sérieux dont l'avait entretenu Achille pendant toute la soirée.

Il réussit à s'absorber dans ces réflexions nouvelles; mais il ne fit en cela que changer de souffrance. Il y avait un tel vague dans la cervelle du Carbonaro, qu'il n'avait laissé dans celle de son néophyte qu'incohérence et confusion. La contention d'esprit avec laquelle Pierre essayait de débrouiller quelque chose dans le chaos de théories qu'Achille avait mêlées devant lui comme un jeu de cartes, lui donna une sorte de fièvre. Ses idées s'obscurcirent; le malaise que semble éprouver la nature à l'approche du jour passa en lui; et il se jeta tout de son long sur la mousse, oppressé, accablé, et recevant, comme un choc dans tout son être, les douleurs exquises et profondes de René et de Childe-Harold, auxquelles la loi des âges venait l'initier, lui simple manœuvre, sans plus de réserve que si la société l'eût formé pour les souffrances de l'esprit, au lieu de le destiner exclusivement à celles du corps.

Lorsque le jour parut et qu'une faible blancheur se répandit sur les objets, il se sentit, sinon soulagé, du moins

plus doucement ému. L'orage était passé ; l'atmosphère sèche et lourde s'humectait de la fraîcheur du matin, et les brises de l'aube semblaient balayer les soucis de la nuit. Les natures formées dans le robuste milieu populaire vivent beaucoup par les sens, et cette puissance est un perfectionnement de l'être quand elle est jointe à celle de l'intelligence. L'absence de clarté depuis une assez longue suite d'heures avait beaucoup contribué à la tristesse de Pierre. Lorsque la lumière se répandit sur la nature, il se sentit renaître, et admira, dans une sorte de transport d'artiste, ce beau parc, ces arbres immenses de feuillage et de fraîcheur, cette herbe unie et verte au milieu de l'été comme aux premiers jours du printemps, ces sentiers sans cailloux et sans épines, toute cette nature soignée, luxueuse et parée des jardins modernes.

Mais son admiration le ramena peu à peu au problème qui l'avait obsédé toute la nuit.

Il avait lu, dans les philosophes et dans les poëtes du siècle dernier, que *la cabane du laboureur*, la prairie *émaillée de fleurs*, et le champ semé de glaneuses, étaient plus beaux que les parterres, les allées droites, les buissons taillés, les gazons peignés et les bassins ornés de statues qui entourent *le palais des grands;* et il s'était laissé aller à le croire, car cette idée lui plaisait alors. Mais, forcé de parcourir la France, à pied et en toute saison, il avait reconnu que cette *nature* tant vantée au dix-huitième siècle n'était réellement nulle part, sur un sol divisé à l'infini et indignement torturé par les besoins individuels. Si, du haut d'une colline, il avait contemplé avec ravissement une certaine étendue de pays, c'est que, dans l'éloignement, cette division s'efface et se confond à la vue ; les masses reprennent leur apparence de grandeur et d'harmonie ; les belles formes primitives du terrain, la riche couleur de la végétation que l'homme

ne peut détruire, dominent et dissimulent à distance la mutilation misérable qu'elles ont subie. Mais en approchant de ces détails, en pénétrant dans ces perspectives, notre voyageur avait toujours éprouvé un désenchantement complet. Ce qui, de loin, avait l'aspect d'une forêt vierge, n'était plus de près qu'une suite d'arbres alignés maladroitement sur les marges disgracieuses des enclos. Ces arbres eux-mêmes étaient privés de leurs plus belles branches, et n'avaient plus de forme. Les pittoresques chaumières étaient sales, entourées d'eau croupie, privées d'abris naturels contre le vent ou le soleil. Nulle chose n'était à sa place. La maison du riche détruisait la simplicité de la campagne; la cabane du pauvre ôtait au château tout caractère d'isolement et de grandeur. La plus belle prairie, faute d'un filet d'eau qu'on n'avait pas le droit ou le moyen d'emprunter au ruisseau voisin, manquait souvent d'herbe et de fraîcheur. Point d'harmonie, point de goût, et surtout point de fertilité réelle. Partout la terre, livrée à l'ignorance et à la cupidité, s'épuisant sans donner l'abondance, ou bien abandonnée à l'impuissance du pauvre, se flétrissant dans une aridité séculaire. Et pour le voyageur, pas un sentier qu'il ne fallût chercher et conquérir en quelque sorte par la mémoire ou par l'agilité du corps; car tout est clos, tout est défendu, tout se hérisse d'épines et s'entoure de fossés et de palissades. Le moindre coin de terre est une forteresse, et la loi constitue un délit à chaque pas hasardé par un homme sur la propriété jalouse et farouche d'un autre homme. Voilà donc la nature, comme nous l'avons faite, pensait Pierre Huguenin lorsqu'il parcourait ces déserts créés par l'humanité. Dieu peut-il reconnaître là son ouvrage? Est-ce là le beau paradis terrestre qu'il nous avait confié pour l'embellir et l'étendre, d'horizon en horizon, sur toute la face du globe?

Parfois il avait traversé des montagnes, côtoyé des torrents, erré dans des bois épais. Là seulement où la nature se conserve rebelle à l'envahissement de l'homme en résistant à la culture, elle a gardé sa force et sa beauté. D'où vient donc, se disait-il, que la main de l'homme est maudite, et que là seulement où elle ne règne pas, la terre retrouve son luxe et revêt sa grandeur? Le travail est-il donc contraire aux lois divines, ou bien la loi est-elle de travailler dans la tristesse, de ne savoir créer que la laideur et la pauvreté, de dessécher au lieu de produire, de détruire au lieu d'édifier? Est-ce donc bien vraiment ici la vallée des larmes dont parlent les chrétiens, et n'y sommes-nous jetés que pour expier des crimes antérieurs à cette vie funeste?

Pierre Huguenin s'était souvent perdu dans ces amères pensées, et il n'avait pu y trouver une solution. Car si la grande propriété est meilleure conservatrice de la nature, si elle opère avec plus de largeur et de science l'œuvre du travail humain, elle n'en est pas moins une monstrueuse atteinte au droit impérissable de l'humanité. Elle dispose, au profit de quelques-uns, du domaine de tous; elle dévore insolemment la vie du faible et du déshérité qui crie vainement vengeance vers le ciel.

Et cependant, se disait-il, plus on partage, plus la terre périt; plus on assure l'existence de chacun de ses membres, plus le corps de l'humanité languit et souffre. On a rasé des châteaux, on a semé le blé dans les parcs seigneuriaux; chacun a tiré à soi un lambeau de la dépouille, et s'est cru sauvé. Mais de dessous chaque pierre est sorti un essaim de pauvres affamés, et la terre se trouve maintenant trop petite. Les riches se ruinent et disparaissent en vain. Plus on brise le pain, plus de mains s'étendent pour le recevoir, et le miracle de Jésus ne s'opère plus, personne n'est rassasié; la terre se dessèche, et l'homme

avec la terre. L'industrie déploie en vain des forces miraculeuses; elle suscite des besoins qu'elle ne peut satisfaire, elle prodigue des jouissances auxquelles la famille humaine ne participe qu'en s'imposant, sur d'autres points des privations jusqu'alors inconnues. On crée partout le travail, et partout la misère augmente. Il semble qu'on soit en droit de regretter la féodalité, qui nourrissait l'esclave sans l'épuiser, et qui, le sauvant des tourments d'une vaine espérance, le mettait du moins à l'abri du désespoir et du suicide.

Ces réflexions contradictoires, ces incertitudes douloureuses lui revinrent à mesure qu'il voyait les beautés du parc seigneurial de Villepreux se révéler à la clarté du matin. Malgré lui il comparait le soin et l'intelligence qui avaient réglé l'ordonnance de cette nature à l'effet de l'éducation sur le caractère et l'esprit de l'homme. En retranchant les branches inutiles de ces arbres, on leur avait donné la grâce, la santé et la taille majestueuse que le climat leur apporte sous des latitudes plus efficaces que la nôtre. En coupant souvent et en arrosant sans cesse ces gazons, on leur avait donné l'admirable fraîcheur qu'ils reçoivent de la chute des eaux abondantes au versant des montagnes. On avait acclimaté là des fleurs et des fruits de diverses régions en leur ménageant à point l'air, l'ombre ou la lumière. C'était une nature factice, mais étudiée avec art pour ressembler à la nature libre sans perdre les conditions de bien-être, de protection, d'ordre et de charme qu'elle doit avoir pour servir de milieu et d'abri à l'humanité civilisée. On y retrouvait toute la beauté de l'œuvre de Dieu, et on y sentait la main de l'homme, dominatrice avec amour, conservatrice avec discernement. Pierre convint avec lui-même que, dans nos climats, rien ne ressemble plus à la véritable création divine, à la Nature, en un mot, telle que l'ont définie les

philosophes qui ont pris pour drapeau ce mot de Nature, qu'un jardin entendu de cette manière ; tandis que rien ne s'en éloigne autant que la culture nécessitée par la division territoriale et le morcellement de la petite propriété. Dans des clairières assez vastes et sans cesse remuées, on avait semé des grains dont la vigueur et l'abondance étaient décuplées par la richesse de la culture. Le gibier, protégé par la sage prévoyance du maître, était assez abondant pour alimenter sa table sans compromettre les produits du sol. C'était donc bien là l'idéalisation et non pas la mutilation de la nature. C'était la production bien comprise, bien répartie et suffisamment aidée. C'était l'*utile dulci* de la vie patricienne, qui devrait être la vie normale de tous les hommes policés.

Il fallait donc bien le reconnaître, c'était là la demeure et la propriété d'une famille qui y vivait simplement, noblement et d'une manière tout à fait conforme aux lois providentielles. Et cependant aucun pauvre ne pouvait, ne devait voir cela sans haine et sans envie ; et si la loi de la force n'eût protégé le riche, il n'est aucun pauvre qui n'eût trouvé et qui n'eût senti que la violation de cet asile et le pillage de cette propriété étaient des actes légitimes. Comment donc accorder ces deux principes : le droit de l'homme heureux à la conservation de son bonheur, le droit de l'homme misérable à la fin de sa misère ?

Tous deux semblent également les enfants de Dieu, ses représentants sur la terre, les mandataires qu'il a investis de la propriété et de la culture universelles. Ce riche vieillard qui repose sa tête blanche et qui élève ses enfants à l'ombre des arbres qu'il a plantés, ne sera-ce point un crime que de l'arracher de son domaine pour le jeter nu et mendiant sur la voie publique ? Et pourtant, ce mendiant, vieux aussi, père de famille aussi, qui tend la main à la porte du seigneur, n'est-ce pas un crime aussi de le

laisser périr de froid, de faim et de douleur, sur la voie publique?

Dira-t-on que ce riche a joui bien assez longtemps de la fortune, et que c'est au tour du pauvre de le remplacer au banquet de la vie? Cette jouissance tardive effacera-t-elle chez le pauvre la trace des longues privations qu'il a subies? pourra-t-elle acquitter envers lui la dette du passé, compenser les maux qu'il a soufferts, et réparer les désordres que le malheur a portés dans son intelligence?

Dira-t-on que ce pauvre a bien assez supporté la souffrance, et que c'est au tour du riche à lui céder la place au banquet de la vie? De ce que le riche a joui des dons de Dieu jusqu'à ce jour, s'ensuit-il qu'il doive en être violemment arraché pour retomber dans la misère? Ce besoin de jouissance, que l'Eternel a mis dans le cœur de l'homme comme un droit et sans doute comme un devoir, constitue-t-il un crime dont il faille le punir et que d'autres hommes aient le droit de lui faire expier?

D'ailleurs, si le pauvre a droit au bonheur, ce riche que vous aurez fait pauvre aura le droit aussitôt de réclamer sa part de bonheur, et le droit du nouveau riche sera fondé, comme celui de son prédécesseur, sur le vouloir et sur la force. Il faudra donc étouffer la plainte et la révolte de ce pauvre nouveau par la guerre, et la seule fin possible de cette guerre sera l'extermination du riche dépossédé. Acceptez cette sauvage solution : la terre n'est encore balayée que d'une petite minorité, elle demeure encore surchargée d'une multitude de besoins individuels qu'elle ne peut satisfaire aux mêmes conditions qui lui ont été imposées jusqu'à ce jour. Ceux que le pillage aura enrichis, et ce sera encore une minorité, entendront gémir ou blasphémer à leurs portes ceux qui n'auront rien recueilli dans la conquête, et ceux-là seront encore les plus

nombreux. Vous les maintiendrez par la force pendant quelque temps; mais ils multiplieront comme les grains de blé, ils grossiront comme les flots de la mer, et chaque génération changera donc de maîtres sans voir fermer l'abîme béant, incommensurable, d'où sortira sans cesse la voix de l'humanité souffrante, un long cri de désespoir, de malédiction, d'injure et de menace! Faut-il donc s'abandonner sur cette pente fatale, où les châtiments succéderont aux châtiments, les désastres aux désastres, les victimes aux victimes? Ou bien faut-il laisser les choses comme elles sont, perpétuer l'iniquité du droit exclusif, du partage inégal, placer une caste privilégiée sur des trônes inamovibles, et condamner les nations à la misère, ou à l'échafaud et au bagne?

Retournons donc au partage qu'avaient rêvé nos pères. La terre a été divisée par eux; divisons-la plus encore; nos enfants la diviseront jusqu'à l'infini, car ils multiplieront encore, et chaque génération exigera un nouveau partage qui réduira toujours plus l'étroit domaine des ancêtres et l'héritage des descendants. Avec le temps, chaque homme arrivera donc à posséder un grain de sable, à moins que la famine et toutes les causes de destruction qu'engendre la barbarie ne viennent décimer à propos, dans chaque siècle, la population. Et, comme la barbarie est le résultat inévitable du partage et de l'individualisme absolu, l'avenir de l'humanité repose sur la peste, la guerre, les cataclysmes, tous les fléaux qui tendront à ramener l'enfance du monde, la rareté de l'espèce humaine, l'empire farouche de la nature, la dissémination et l'abrutissement de la vie sauvage. Plus d'un cerveau du dix-neuvième siècle, non réputé féroce ou aliéné, est arrivé à cette conclusion absurde et antihumaine, faute d'en trouver une meilleure, soit en partant du point de vue socialiste, soit en partant du point de vue individualiste.

Au milieu de toutes ces hypothèses, le brave Pierre, ne pouvant en contempler aucune sans effroi et sans horreur, fut pris d'un accès de désespoir. Il oublia l'heure qui marchait et le soleil qui, en montant sur l'horizon, lui mesurait sa tâche de travail. Il tomba le visage contre terre, et se tordit les mains en versant des torrents de larmes.

Il était là depuis longtemps lorsqu'en relevant la tête pour regarder le ciel avec angoisse il vit devant lui une apparition qu'il prit, dans son délire, pour le génie de la terre. C'était une figure aérienne, dont les pieds légers couchaient à peine le gazon, et dont les bras étaient chargés d'une gerbe des plus belles fleurs. Il se releva brusquement, et Yseult, car c'était elle qui faisait paisiblement sa poétique récolte du matin, laissa tomber sa corbeille, et se trouva devant lui, pâle, stupéfaite et tout entourée de fleurs qui jonchaient le gazon à ses pieds. En reprenant sa raison et en reconnaissant celle qui lui avait fait tant de mal, Pierre voulut fuir; mais Yseult posa sur sa main une main froide comme le matin, et lui dit d'une voix émue:

— Vous êtes bien malade, ou vous avez un grand chagrin, monsieur. Dites-moi le malheur qui vous est arrivé, ou venez le confier à mon père; il tâchera de le réparer. Il vous donnera de bons conseils, et son amitié pourra peut-être vous faire du bien.

— Votre amitié, madame! s'écria Pierre encore égaré et d'un ton amer; est-ce qu'il y a de l'amitié possible entre vous et moi?

— Je ne vous parle pas de moi, monsieur, répondit mademoiselle de Villepreux avec tristesse; je n'ai pas le droit de vous offrir mon intérêt. Je sais bien que vous ne l'accepteriez pas.

— Mais à qui donc ai-je dit que j'étais malheureux?

s'écria Pierre avec une sorte d'égarement que dissipaient peu à peu la confusion et la fierté. Est-ce que je suis malheureux, moi?

— Votre figure est encore couverte de larmes, et c'est le bruit de vos sanglots qui m'a attirée auprès de vous.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, très-bonne, en vérité! mais il y a un monde entre nous. Monsieur votre père, que je respecte de toute mon âme, ne me comprendrait pas davantage. Si j'avais fait des dettes, il pourrait les payer; si je manquais de pain ou d'ouvrage, il saurait me procurer l'un et l'autre; si j'étais malade ou blessé, je sais que vos nobles mains ne dédaigneraient pas de me porter secours. Mais si j'avais perdu mon père, le vôtre ne pourrait pas m'en tenir lieu...

— O mon Dieu! s'écria Yseult avec une effusion dont Pierre ne l'aurait jamais crue capable, le père Huguenin est-il mort? O pauvre, pauvre fils, que je vous plains!

— Non, ma chère demoiselle, répondit Pierre avec simplicité et douceur; mon père se porte bien, grâce au bon Dieu. Je voulais dire seulement que si j'avais perdu un ami, un frère, ce n'est pas votre digne père qui pourrait le remplacer.

— Eh bien, vous vous trompez, maître Pierre. Mon père pourrait devenir votre meilleur ami. Vous ne nous connaissez pas; vous ne savez pas que mon père est sans préjugés, et que, là où il rencontre le mérite, l'élévation des sentiments et des idées, il reconnaît son égal. Je voudrais que vous l'entendissiez parler de vous et de votre ami le sculpteur: vous n'auriez plus cette méfiance et cette aversion pour notre classe que je devine maintenant en vous, et qui m'afflige plus que vous ne pouvez le croire.

Pierre aurait eu bien des choses à répondre dans une

autre circonstance; mais cette rencontre émouvante et ces marques d'intérêt dans un moment où son cœur se brisait de douleur étaient une diversion qu'il n'avait pas la force de repousser, un baume dont il sentait malgré lui la douceur pénétrer dans son âme. Affaibli par ses larmes, et presque effrayé de la bonté d'Yseult, il s'appuya contre un arbre, chancelant et accablé. Elle se tenait toujours debout devant lui, prête à s'éloigner sitôt qu'elle le verrait calme, mais ne pouvant se résoudre à le quitter sur une parole amère. Et, comme elle le vit les yeux baissés, la poitrine oppressée encore, dans l'attitude d'un homme brisé de fatigue qui n'a pas le courage de reprendre son fardeau et de marcher, elle ajouta à ce qu'elle avait dit :

— Je vois bien que vous êtes très-malheureux, et on dirait presque humilié de ma sympathie. C'est peut-être ma faute, et je crains d'avoir mérité ce qui m'arrive.

Pierre, étonné de ces paroles, leva les yeux, et la vit pâlir et rougir tour à tour, en proie à une lutte intérieure très-vive où son orgueil faisait résistance. Néanmoins il y avait tant de noblesse et de courage dans l'expression de son repentir, que Pierre sentit s'évanouir tout son ressentiment; mais il voulut être sincère.

— Je vous comprends, mademoiselle, dit-il avec cette assurance que lui rendait toujours le sentiment de sa dignité. Il est bien vrai que vous avez inutilement blessé une âme déjà souffrante. Je n'avais pas besoin d'être rappelé au respect que je vous dois, et votre réponse à madame des Frenays ne m'a pas persuadé que je ne fusse pas une créature humaine. Non, non! l'artisan et le bois façonné qui sort de ses mains ne sont pas absolument la même chose. Vous n'étiez pas *seule* l'autre jour, car vous étiez avec un être qui comprenait votre bonté affable et qui se prosternait devant elle. Mais je vous jure que ce

souvenir pénible n'entrait pour rien dans l'accès de chagrin et de folie que vous venez de surprendre.

— Et maintenant, dit Yseult, voudrez-vous me pardonner une faute que rien ne peut justifier?

Pierre, vaincu par tant d'humilité, la regarda encore. Elle était devant lui les mains jointes, la tête inclinée, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Il se leva, saisi d'un généreux transport. — Oh! que Dieu vous aime et bénisse, comme je vous estime et vous absous! s'écria-t-il en élevant les mains au-dessus de la tête penchée de la jeune fille... Mais c'est trop, trop de choses à la fois! ajouta-t-il en tombant sur ses genoux et en fermant les yeux.

En effet trop d'émotions l'avaient brisé. Yseult ne pouvait pressentir le fanatisme de vertu et l'exaltation d'amour qui fermentaient ensemble dans cette âme enthousiaste. Elle fit un cri en le voyant devenir pâle comme les lis de sa corbeille, et tomber à ses pieds, suffoqué, ivre de joie et de terreur, évanoui d'abord, et puis bientôt en proie à une crise nerveuse qui lui arracha des cris étouffés et de nouveaux torrents de larmes.

Quand il revint à lui-même, il vit à quelques pas de lui mademoiselle de Villepreux plus pâle encore que lui, effrayée et consternée à la fois, prête à courir pour appeler du secours, mais enchaînée à sa place, sans doute par l'espoir d'être plus directement utile à cette âme en peine par des consolations morales que par des soins matériels. Honteux de la faiblesse qu'il venait de montrer, Pierre la supplia, dès qu'il put parler, de ne pas s'occuper de lui davantage; mais elle resta et ne répondit pas. Sa figure avait une expression de tristesse profonde, son regard était presque sombre.

— Vous êtes bien malheureux! répéta-t-elle à plusieurs reprises, et je ne puis vous faire aucun bien?

— Non, non! vous ne le pouvez pas, répondit Pierre.

Alors Yseult fit un pas vers lui; et, après quelques instants d'hésitation, tandis qu'il essuyait ses joues inondées de sueur et de larmes :

— Maître Huguenin, lui dit-elle, en votre âme et conscience, pensez-vous ne devoir pas me dire la cause de vos larmes! Si vous répondez que vous ne le devez pas, je ne vous interrogerai plus.

— Je vous jure sur l'honneur que je pleure à présent sans cause réelle, à ce qu'il me semble. Je ne sais vraiment pas pourquoi je me sens terrassé ainsi, et il me serait impossible de vous l'expliquer.

— Mais tout à l'heure, reprit Yseult avec effort, quand je vous ai surpris dans le même état où vous venez de retomber, qu'aviez-vous? Est-ce donc un secret que vous ne puissiez confier!

— Je le pourrais, et vous verriez que ce ne sont pas des pensées indignes de vous occuper aussi.

— Mais ne voudriez-vous pas confier ces pensées à mon père?

— Je pourrais les dire tout haut et devant le monde entier; mais je ne sais pas s'il y aurait dans le monde entier un seul homme qui pût répondre.

— Moi, je crois que cet homme existe, et c'est celui dont je vous parle. C'est le plus juste, le plus éclairé et le meilleur que je connaisse; vous devez trouver naturel que je vous le recommande. Écoutez : dans deux heures il viendra s'asseoir sous ce tilleul que vous voyez là-bas, à l'entrée du parterre. C'est là qu'il vient, tous les jours de beau temps, déjeuner, lire ses journaux, et causer avec moi. Voulez-vous venir causer aussi? Si je vous gêne, je vous laisserai seul avec lui.

—Merci! merci! répondit Pierre. Vous voulez me faire du bien; vous êtes charitable, je le sais. Je sais aussi que

votre père est savant, qu'il est sage et généreux; mais je suis peut-être trop fou et trop malade pour qu'il me délivre l'esprit d'un souci cruel. D'ailleurs j'ai un meilleur conseil; je l'interroge souvent, et j'espère qu'il finira par me répondre. Ce conseil, c'est Dieu!

— Qu'il vous soit donc en aide! répondit Yseult; je le prierai pour vous.

Et elle s'éloigna, après l'avoir salué timidement; mais, en se retirant, elle s'arrêta et se retourna plusieurs fois pour s'assurer qu'il ne retombait pas dans le délire. Pierre, voyant cette sollicitude délicate et franche, se leva pour la rassurer, et reprit le chemin de l'atelier. Mais, dès qu'il eut vu Yseult rentrer dans le château par une autre porte, il revint sur ses pas, et ramassa quelques-unes des fleurs qu'elle avait laissées sur le gazon. Il les cacha dans son sein comme des reliques, et alla se mettre à l'ouvrage. Mais il n'avait pas de force. Outre qu'il était à jeun, n'ayant ni l'envie ni le courage d'aller déjeuner, il était brisé dans tous ses os; et, si l'ivresse d'un irrésistible amour ne fût venue le soutenir, il eût déserté l'atelier.

— Qu'as-tu? lui dit le père Huguenin, qui remarqua l'altération de ses traits et la mollesse de son travail. Tu es malade; il faut aller te reposer.

— Mon père, répondit le pauvre Pierre, je n'ai pas plus de courage aujourd'hui qu'une femme, et je travaille comme un esclave. Laissez-moi dormir un peu sur les copeaux, et je serai peut-être guéri quand vous me réveillerez.

Amaury, le Berrichon et les apprentis lui firent un lit de leurs vestes et de leurs blouses, en lui promettant de regagner le temps à sa place, et il s'endormit au bruit de la scie et du marteau qui lui était trop familier pour interrompre son sommeil.

## CHAPITRE XXIII.

Il est des circonstances fort simples qui se trouvent liées, dans le souvenir de chacun de nous, à des crises de la vie intellectuelle, à des transformations de l'être moral; et, quelque assujettie que soit notre existence à la réalité la plus froide, il n'est aucun de nous qui n'ait eu son heure d'extase et de révélation, où son âme s'est retrempée, où son avenir s'est dévoilé comme par miracle. Ce monde intérieur que nous portons en nous est plein de mystères et d'oracles profonds. Nous y lisons plus ou moins vaguement; mais il est toujours une époque, une heure, un instant peut-être, où soit dans la foi en Dieu, soit dans la méditation des choses sociales, soit dans l'amour, une clarté divine traverse comme l'éclair les ténèbres de l'entendement. Chez les natures élevées et contemplatives, cette crise est solennelle, et revient, à toutes les grandes phases de la destinée, poser une limite décisive entre les détresses de la veille et les conquêtes du lendemain. Le métaphysicien et le géomètre, perdus dans la recherche des abstractions, ont eu leurs révélations soudaines et merveilleuses, aussi bien que le fanatique religieux, aussi bien que l'amant et le poëte. Comment l'homme de charité et de dévouement, dont le cœur et le cerveau travaillent à découvrir la vérité, ne serait-il pas aidé dans sa tâche par cet *esprit du Seigneur* qui, bien réellement, plane sur toutes les âmes, traversant de son feu divin la voûte des cachots et des cellules, le toit des ateliers et des mansardes, aussi bien que le dôme des palais et des temples?

Pierre Huguenin s'est souvenu toute sa vie avec une émotion profonde de cette heure de sommeil sur les copeaux de l'atelier. Il ne se passa pourtant rien que de

très-ordinaire autour de lui. Le rabot et les ciseaux se promenèrent victorieusement comme de coutume sur le bois rebelle et plaintif. Les ouvriers mirent en sueur leurs bras nerveux, et la consolante chanson circula, réglant par le rhythme l'action du travail, évoquant la poésie au milieu de la fatigue et de la contention d'esprit. Mais, pendant que ces choses suivaient leur cours naturel, les cieux s'entr'ouvraient sur la tête de l'apôtre prolétaire, et son âme prenait son vol à travers les régions du monde idéal. Il fit un rêve étrange. Il lui sembla qu'il était couché, non sur des copeaux, mais sur des fleurs. Et ces fleurs croissaient, s'entr'ouvraient, devenaient de plus en plus suaves et magnifiques, et montaient en s'épanouissant vers le ciel. Bientôt ce furent des arbres gigantesques qui embaumaient les airs et, s'échelonnant en abîme de verdure, atteignaient les splendeurs de l'empyrée. L'esprit du dormeur, porté par les fleurs, montait comme elles vers le ciel, et s'élevait, heureux et puissant, avec cette végétation sans repos et sans limite. Enfin il parvint à une hauteur d'où il découvrit toute la face d'une terre nouvelle; et cette terre était, comme le chemin qui l'y avait conduit, un océan de verdure, de fruits et de fleurs. Tout ce que Pierre, voyageur sur la terre des hommes, avait rencontré de plus poétique dans les montagnes sublimes et dans les riantes vallées, était rassemblé là, mais avec plus de variété, de richesse et de grandeur. Des eaux abondantes et pures comme le cristal s'épanchaient de toutes les cimes, couraient et s'entrecroisaient en riant sur toutes les pentes et dans toutes les profondeurs. Des constructions d'une architecture élégante, des monuments admirables, décorés des chefs-d'œuvre de tous les arts, s'élevaient de tous les points de ce jardin universel, et des êtres qui semblaient plus beaux et plus purs que la race humaine, tous occupés et tous

joyeux, l'animaient de leurs travaux et de leurs concerts, Pierre parcourut tout ce monde inconnu avec autant de rapidité qu'un oiseau peut le faire ; et partout où son esprit se posait, il voyait la fécondité, le bonheur et la paix fleurir sous des formes nouvelles. Alors un être qui voltigeait près de lui depuis longtemps sans qu'il le reconnût, lui dit : Vous voici enfin dans le ciel que vous avez tant désiré de posséder, et vous êtes parmi les anges ; car les temps sont accomplis. Une éternité succède à une éternité ; et quand vous reviendrez à la fin de celle-ci, vous verrez encore d'autres merveilles, un autre ciel et d'autres anges. Alors Pierre, ouvrant les yeux, reconnut le lieu où il était et l'être qui lui parlait. C'était le parc de Villepreux, et c'était Yseult ; mais ce parc touchait aux confins du ciel et de la terre, et Yseult était un ange rayonnant de sagesse et de beauté. Et en regardant bien les anges qui passaient, il reconnut son père et le père d'Yseult, qui marchaient enlacés au bras l'un de l'autre ; il reconnut Amaury et Romanet, qui s'entretenaient amicalement ; il reconnut la Savinienne et la marquise, qui cueillaient dans la même corbeille des fleurs et des épis ; il reconnut enfin tous ceux qu'il aimait et tous ceux qu'il connaissait, mais transformés et idéalisés. Et il se demandait quel miracle s'était opéré en eux, pour qu'ils fussent ainsi tous revêtus de beauté, de force et d'amour. Alors Yseult lui dit : Ne vois-tu pas que nous sommes tous frères, tous riches et tous égaux ? La terre est redevenue ciel, parce que nous avons arraché toutes les épines des fossés et toutes les bornes des enclos ; nous sommes redevenus anges, parce que nous avons effacé toutes les distinctions et abjuré tous les ressentiments. Aime, crois, travaille, et tu seras ange dans ce monde des anges.

— Qu'a-t-il donc à dormir ainsi les yeux ouverts ? Il a l'air de rêvasser dans la fièvre. Réveille-toi tout à fait, mon

Pierre, cela te vaudra mieux que de trembler et de soupirer comme tu fais. Ainsi parlait le père Huguenin, et il secouait son fils pour l'éveiller. Pierre obéit machinalement et se souleva; mais les cieux n'étaient pas encore refermés pour lui. Il ne dormait plus, mais il voyait encore passer autour de lui des formes idéales, et les accords des lyres sacrées résonnaient à ses oreilles. Il était debout et sa vision était à peine dissipée. Il était surtout frappé du parfum des fleurs qui le suivait jusque dans la réalité. — Est-ce que vous ne sentez pas l'odeur des roses et des lis? dit-il à son père qui le regardait d'un air inquiet.

— Je le crois bien, dit le père Huguenin, tu as des fleurs plein ta chemise; on dirait que tu as voulu faire de ta poitrine un reposoir de la Fête-Dieu.

Pierre vit en effet les fleurs d'Yseult s'échapper de son sein et tomber à ses pieds.

— Ah! dit-il en les ramassant, voilà ce qui m'a procuré ce beau rêve! Et, sans se plaindre d'avoir été interrompu, il se remit à l'ouvrage plein de force et d'ardeur.

Mais il fut bientôt mandé auprès du comte de Villepreux sous un prétexte relatif à son travail, et il s'y rendit sans soupçonner le vif désir qu'éprouvait le vieux patricien de s'entretenir à l'aise, et sans se compromettre, avec l'homme du peuple. Pour expliquer cette fantaisie du comte, il est bon de faire connaître au lecteur les antécédents de cet étrange vieillard.

Fils d'un des nobles attachés à la fortune et au complot de Philippe-Égalité, il avait suivi indirectement toutes les phases de ce complot durant la révolution. Il s'était caché pour ne pas partager le sort de son père lorsque celui-ci expia sur l'échafaud sa complicité avec le prince. Il tira ensuite peu à peu son épingle du jeu avec un rare bonheur, et se remit insensiblement sur ses pieds avec le 9 thermidor. Sous l'empire il avait été préfet, mais non

pas des meilleurs; c'est-à-dire que, sans faire d'objections aux décrets violents du gouvernement, il avait été entraîné par son caractère facile et débonnaire à plus de douceur et d'humanité que ses fonctions n'en comportaient. Destitué dans le midi, il avait dû à la protection de M. de Talleyrand, qui aimait son esprit, et qui avait fait valoir la mort d'Eugène Villepreux (fils de notre vieux comte et père d'Yseult, tué au service durant la guerre d'Espagne), la compensation d'une préfecture plus importante. Sa fortune avait grossi dans ces emplois et dans d'heureuses spéculations dont il avait le goût et l'intelligence. Destitué au retour des Bourbons, mal vu par un parti qui lui reprochait sa conduite durant la révolution et son rôle sous l'empire, il se donna une attitude d'opposition libérale. Il avait manqué la pairie, il la méprisa ou parut la mépriser, et se fit nommer député.

Les nobles de sa famille et de son voisinage l'accusaient de petitesse d'esprit, de perfidie et d'ambition, tandis que les libéraux lui attribuaient une grande force d'âme, une énergie toute républicaine, et des vues profondes en politique. Il faut bien vite dire que le bon vieux seigneur, homme d'esprit et charmant orateur de salon, ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Il faisait une opposition de bon goût et sans éclat. Il avait tant de sel et d'enjouement, que c'était plaisir de l'entendre se moquer du pouvoir, de la famille royale, des favorites ou des prélats en faveur. Quand il se lançait ainsi dans la satire, Voltaire tout entier ressuscitait dans ses traits et dans sa personne, et il n'était pas un électeur libéral qui eût pu refuser son vote à un candidat qui l'avait fait si bien dîner et si bien rire.

L'acte qui releva le plus son caractère politique fut celui qui venait de le ramener à son manoir de Villepreux à

l'époque où nous le retrouvons s'occupant de littérature et de menuiserie. Il était le soixante-troisième député qui, le 4 mars de la même année s'était levé de son banc, en costume, pour quitter la Chambre au moment où Manuel avait été *empoigné,* selon l'expression et d'après l'ordre de M. le vicomte de Foucault. Il avait signé la protestation déposée le 5 mars sur le bureau de la Chambre. C'est dire assez quelle était la marche politique qu'il suivait ostensiblement; mais ce n'est pas dire quelles étaient au fond ses doctrines, ni même quel était le parti occulte dont il plaidait la cause sous la forme vague et très-élastique du constitutionalisme. Parmi les hommes parlementaires qui prirent part à l'acte honorable que nous rappelions tout à l'heure, on compte les noms les plus éminents et les plus loués de la France au temps des Bourbons; que ne pouvons-nous les louer également au temps où nous sommes! Mais il y avait, dans le mouvement spontané qui les fit protester contre la marche illégale et violente du gouvernement de cette époque, cette diversité de causes que toute opposition politique rassemble sous sa bannière. Le côté gauche de la Chambre avait son langage avoué et officiel; mais, au fond, ce langage cachait bien quelques mystères, et l'extrême gauche avait, dit-on, certains rapports avec la société du Carbonarisme, dont le procureur général Bellart disait: « D'accord sur ce pre-
« mier point, *détruire ce qui est*, les ennemis du trône
« sont divisés entre eux sur tous les autres points, et sur
« *ce qui sera.* Napoléon II, un prince étranger, la répu-
« blique, et *mille autres idées* tout aussi absurdes et
« tout aussi contradictoires, en divisant nos régulateurs
« sur les destinées qu'ils nous réservent, suffisent pour
« apprendre, non pas seulement aux hommes fidèles, mais
« aux hommes de bon sens, le rare bonheur qui sortirait
« pour la France de ce premier déchirement, fatal prélude

« de bien d'autres déchirements[1]! » Le lecteur découvrira peut-être plus tard si c'était à Napoléon II, au prince étranger dont parle M. Bellart, à la république, ou à *certain personnage* caché si singulièrement par M. Bellart sous cette périphrase de *mille autres idées absurdes*, que se rattachait, dans le mystère de sa pensée et dans le secret de ses actes, le comte de Villepreux; nous ne nous occupons ici que de son caractère et de ses idées.

Homme d'esprit avant tout, plutôt fin et perspicace en matière de faits politiques que profond en fait de théorie sociale, et se piquant néanmoins de tout connaître et de tout comprendre, le comte de Villepreux était peut-être l'expression la plus *avancée* de la noblesse de son temps. Il aimait La Fayette; il estimait d'Argenson; il avait rendu en dessous main des services à plus d'un noble proscrit; il s'était même enthousiasmé du système de Babœuf, sans lui accorder foi ni confiance. Il était en même temps grand admirateur de M. de Chateaubriand et de Béranger. Son intelligence saisissait avec ardeur tout ce qui était beau et grand, sans que son âme, frivole comme celle d'un prince, se prît sérieusement à aucune conclusion. Il croyait à tous les systèmes, se les assimilant avec une facilité merveilleuse un quart d'heure durant, et passant de l'un à l'autre sans hypocrisie et sans inconséquence; car cette nature d'amateur était sa vraie, sa dominante nature. Il avait toutes les qualités et tous les défauts d'un artiste et d'un grand seigneur : avare et prodigue suivant la fantaisie du moment, absolu et débonnaire, enthousiaste et sceptique selon l'occurrence, il s'emportait souvent et ne tenait jamais rigueur. Personne n'entendait mieux la vie sous le rapport du bien-être, de l'indépendance, et de ce bon sens pratique qui protége l'individu sans trop blesser la

1. Réquisitoire dans l'affaire de La Rochelle.

société. Au fond de tout cela il y avait une véritable bonté, une gracieuse obligeance, une générosité bien entendue; mais il y avait aussi, à travers ces vertus domestiques, une légèreté sans pareille, un égoïsme railleur et une profonde insouciance ressortant de ce même engouement facile pour tous les principes généraux et pour toutes les idées sociales sans application et sans conséquences.

Il avait traversé les événements, les bras croisés, l'épigramme à la bouche, et quelquefois les larmes aux yeux. Toute grande action avait ses sympathies: mais aucune doctrine ne le captivait au delà du temps qu'il lui avait fallu pour l'écouter et la connaître. Il lisait dans les hommes et dans les choses de son temps comme dans des livres d'agrément; et quand sa curiosité était rassasiée, il s'endormait en souriant sur la dernière page, consentant à ce que chacun eût sa façon de penser, pourvu que l'ordre social n'en fût point trop ébranlé et que les théories n'eussent pas la prétention de passer dans la pratique.

Avec ces habitudes et ces dispositions, quoiqu'il eût beaucoup de tendresse de cœur et de vertus de famille dans un certain sens, il avait laissé croître ses enfants un peu au hasard, et ses petits-enfants tout à fait à l'aventure. S'occupant beaucoup d'eux et leur prodiguant tous les moyens de s'instruire, il n'avait mis ni suite, ni ensemble, ni discernement dans les notions contradictoires dont il avait encombré leurs jeunes esprits; et comme on lui avait quelquefois remontré les dangers d'une telle éducation, il s'était persuadé qu'il agissait ainsi en vertu d'un système. Ce système, un peu renouvelé de l'*Émile*, était de n'en point avoir; c'était l'excuse qu'il se présentait à lui-même pour se dissimuler son incapacité de mieux faire. Au fait, il lui eût été difficile de mettre dans l'esprit de ses élèves l'unité et la certitude qui n'étaient pas dans le sien. S'il le sentait parfois, il s'en consolait avec l'idée

que du moins il n'apportait pas d'obstacles aux enseignements de l'avenir.

Cette méthode avait produit des effets contraires dans deux natures aussi opposées que celles d'Yseult et de son frère Raoul. L'une, réfléchie, sensée, ferme, profondément juste et sensible, avide d'instruction solide et de culture poétique, avait beaucoup acquis, et attendait effectivement ses conclusions du temps et des circonstances. Elle avait contracté peu de préjugés dans le commerce du monde, et le moindre souffle de vérité pouvait les lui enlever. Avec elle, l'éducation à la Jean-Jacques avait fait merveille; et peut-être aucune éducation, eût-elle été mauvaise, n'eût pu corrompre cette nature droite et grandement sage.

L'autre ayant montré un esprit très-récalcitrant à l'étude, on s'était contenté de lui donner des maîtres pour obéir à l'usage; mais on n'avait jamais poussé les choses au point de le faire pleurer. Le grand-père avait cette égoïste douceur d'âme qui ne saurait lutter contre les rébellions et les larmes de l'enfance. Le jeune Raoul n'avait donc appris que l'art de se divertir. Il savait monter à cheval; il excellait au tir, à la nage, à la valse, au billard. Quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate en apparence, il était infatigable dans tous les exercices du corps, et en tirait la plus grande vanité qu'il eût, après celle de son nom qu'il avait acquise dans la fréquentation des jeunes élegants du grand monde. Sur ce chef-là, le vieux comte était bien un peu effrayé des résultats de son plan d'éducation libre. Le jeune homme ne montrait aucun goût pour les idées libérales. Tout au contraire, il avait embrassé le genre *ultra*, qu'il voyait affecter à ses compagnons de plaisir. On lui faisait bon accueil dans le grand monde, et on l'y félicitait de *bien penser*. Il s'ennuyait mortellement dans la société de son aïeul, qu'il accusait

tout bas de voir mauvaise compagnie. Toute son ambition était d'entrer comme officier dans la garde royale. Mais là il avait rencontré de l'opposition de la part du grand-père, et leurs explications avaient été assez vives. Quand son intérêt personnel était compromis ouvertement, le comte ne manquait pas de volonté colérique. Il craignait qu'en vouant son fils au service des princes régnants, sa popularité ne le quittât. De son côté, le jeune homme trouvait fort mauvais que, pour plaire à la *canaille*, son grand-père se permît de manifester une opinion qui pouvait lui fermer tout accès aux faveurs de la cour. Il attendait donc avec impatience que sa majorité lui permît de se dessiner un rôle tout opposé; et le comte se creusait la tête pour le retenir, sans voir comment cela deviendrait possible. Au fond, ils s'aimaient l'un l'autre; car le vieillard avait le cœur tendre et miséricordieux, et Raoul n'était pas sans bonnes qualités. Il était victime de l'absence de doctrine qui rompait dans sa famille le lien moral et politique; mais il eût été susceptible de recevoir une meilleure direction, et il y avait en lui certaines délicatesses secrètes de la conscience qui le retenaient encore.

Yseult avait pour le comte une tendresse plus profonde et mieux sentie. Son âme ne pouvait loger que de grandes affections, et, comme elle n'avait pas assez d'expérience pour apprécier la frivolité de son aïeul, elle croyait aveuglément en lui. Elle prenait au sérieux toutes ses paroles, toutes ses opinions, et se tenait, pour se diriger à travers des contradictions qu'elle ne comprenait pas bien, entre un libéralisme ardent et un respect instinctif pour les lois du monde. Quelquefois cependant elle présentait, à ce dernier égard, des objections que le comte écoutait avec complaisance, et qu'il était bien empêché de repousser. Alors il se tirait d'affaire en disant qu'Yseult avait toute la rigidité de conséquences que comporte un esprit neuf,

et qu'il ne voulait pas émousser avant le temps ces facultés généreuses. Il fallait bien se payer de cette réponse ; et la bonne Yseult, abandonnée à elle-même, se livrait à bien des rêves, sans savoir s'il lui serait jamais permis de les réaliser.

## CHAPITRE XXIV.

Lorsque Pierre Huguenin aborda ses deux nobles hôtes, le comte était assis sur un fauteuil rustique à l'ombre de son tilleul favori. Il lisait ses gazettes en faisant un déjeuner pythagorique, et sa petite-fille lui coupait avec un couteau d'or une brochure politique qu'il venait de recevoir ; un chien favori dormait à leurs pieds. Un vieux valet de chambre allait et venait autour d'eux, veillant à ce qu'ils n'eussent pas le temps d'exprimer un désir. Yseult avait les yeux constamment fixés sur l'allée par laquelle Pierre arriva. Il la trouva timide, presque tremblante. Lui, exalté et ranimé par je ne sais quelle force inconnue, se sentait plein de courage et de sérénité.

— Approchez, approchez, mon cher maître Pierre, s'écria le comte en posant son journal sur la table et en ôtant ses lunettes. J'ai grand plaisir à vous voir, et je vous remercie de vous être rendu à mon invitation. Veuillez vous asseoir ici. Et il lui désigna une chaise à sa gauche, Yseult étant à sa droite.

— Je venais pour prendre vos ordres, répondit Pierre hésitant à s'asseoir.

— Il ne s'agit pas d'ordres ici, reprit le comte ; on ne donne pas d'ordres à un homme tel que vous. Dieu-merci, nous avons abjuré ces vieilles formules de maître à compagnon. D'ailleurs, n'êtes-vous pas maître vous-même dans votre art ?

— Mon art n'est qu'un obscur métier, répondit Pierre, qui se sentait peu disposé à l'expansion.

— Vous êtes propre à tout, reprit le comte; et si vous sentez quelque autre ambition...

— Aucune, monsieur le comte, interrompit Pierre avec une fermeté tranquille.

— Il faut pourtant venir au fait, mon brave jeune homme, et vous asseoir à côté de moi pour causer sans méfiance et sans hauteur avec un vieillard qui vous en prie amicalement.

Pierre, vaincu par ces paroles affectueuses et peut-être aussi par l'attitude triste et inquiète de mademoiselle de Villepreux, se laissa tomber sur le siége vis-à-vis d'elle. Il pensait qu'elle allait se lever et s'éloigner, comme elle faisait ordinairement quand il conférait avec son grand-père; mais cette fois elle resta, et n'éloigna même pas sa chaise de cette table étroite, qui ne mettait entre son visage et celui du compagnon menuisier qu'une courte distance, et entre leurs genoux peut-être qu'un intervalle plus court encore. Pierre se garda bien d'approcher tout à fait son siége de la table. Il se sentait calme et maître de lui-même; mais il lui semblait que, s'il eût effleuré seulement la robe d'Yseult, la terre se fût dérobée sous lui, et qu'il serait retombé dans l'empire des songes.

— Pierre, reprit le comte avec un ton d'autorité paternelle, il faut m'ouvrir votre cœur. Ma fille vous a rencontré ce matin dans le parc, accablé, désespéré, hors de vous-même. Elle vous a abordé, elle vous a interrogé; elle a bien agi. Elle vous a fait, en mon nom, des offres de services, des promesses d'amitié; elle a parlé selon son cœur. Vous avez rejeté ces offres avec une fierté qui vous rend encore plus estimable à mes yeux, et qui me fait un devoir de vous servir malgré vous. Prenez donc garde d'être injuste, Pierre! Je sais d'avance tout ce que votre

vieux républicain de père a pu vous dire pour vous mettre en garde contre moi. J'estime infiniment votre père, et ne veux pas blesser ses préjugés; mais il y a cette différence entre lui et moi, qu'il est l'homme du passé, et que moi, son aîné, je suis pourtant l'homme du présent. Je me flatte de mieux comprendre l'égalité que lui; et si vous refusez de me confier le secret de votre peine, je croirai comprendre la fraternité humaine mieux que vous aussi.

Il eût été bien difficile au jeune ouvrier de refuser sa confiance et son admiration à un pareil langage. Il se sentit tout pénétré de reconnaissance et de sympathie. Pendant que le comte lui parlait, Yseult avait avancé une tasse de vieux-sèvres jusque sous la main de l'ouvrier, et le comte lui avait versé du café avec tant de naturel et de bonhomie, que Pierre comprit que le meilleur goût possible, en cette circonstance, était d'accepter comme on lui offrait, sans hésiter et sans faire de phrases. Mais il se troubla lorsque Yseult se leva à demi pour lui présenter du sucre. Il n'eut que la force de la regarder, et l'expression de sensibilité affectueuse qu'il rencontra sur sa physionomie lui fit un bien mêlé d'un certain mal. Il rougit comme un enfant, et se mit à déjeuner sans trop savoir ce qu'il faisait. Il acceptait et avalait tout ce qu'elle lui offrait, n'osant rien lui refuser, et ne craignant rien tant que d'échanger quelque parole avec elle dans ce moment-là. Cependant, à mesure qu'il mangeait (et il en avait grand besoin, car il était à jeun), il sentait revenir sa présence d'esprit. Le moka, qui était fort savoureux, et dont il n'avait point l'habitude, communiqua spontanément à son cerveau une chaleur souveraine. Il sentit sa langue se délier, son sang circuler librement, ses idées s'éclaircir, et la crainte du ridicule céder à des considérations plus sérieuses.

— Vous voulez que je parle? dit-il au comte, après avoir

répondu négativement à toutes les suppositions que celui-ci faisait sur la cause de son chagrin. Eh bien ! je parlerai. Ce sera sans doute un discours bien inutile, et je crois que ce beau chien que voici, et dont l'embonpoint et la propreté feraient envie à bien des hommes, serait le premier à le mépriser s'il pouvait l'entendre.

— Mais nous ne sommes pas des chiens, répliqua en riant le vieux comte : j'espère que nous comprendrons ; et nous nous garderons bien d'être méprisants, dans la crainte d'être méprisés à notre tour. Allons, jeune orgueilleux, dites votre pensée.

Alors Pierre se mit à raconter naïvement toutes les idées qui lui étaient venues dans le parc depuis l'aube jusqu'au soleil levant. Il le fit sans emphase, mais sans embarras et sans fausse honte. Il ne craignit pas de dire au comte tout ce qu'il trouvait d'illégitime dans le fait de sa richesse ; car, en même temps, il lui dit tout ce qu'il trouvait de sacré dans ses droits au bonheur. Il lui posa tout le problème social qui s'agitait en lui avec une clarté et même avec une éloquence qui révélèrent au comte un homme peu ordinaire, et qui le forcèrent de regarder de temps en temps sa fille avec une expression d'étonnement et d'admiration qu'elle partageait bien visiblement. J'ignore si Pierre s'aperçut de ce dernier point : je pense qu'il ne voulut pas regarder Yseult, dans la crainte qu'un air de doute et de pitié ne lui ôtât la force de tout dire. Je pense aussi que, s'il l'eût regardée et qu'il l'eût vue sourire d'adhésion avec des yeux humides de sympathie, il eût perdu la tête, ou tout au moins le fil de son discours.

Quand il eut dit tout l'effroi et toute la douleur que ses réflexions lui avaient causés et l'abîme de doute et de désespoir où elles l'avaient conduit, il confessa qu'il avait senti en lui, à ce moment de détresse, l'horreur de la vie et le besoin de fuir vers un monde meilleur. Il avoua qu'il

avait eu des pensées de suicide, et que le sentiment du devoir filial avait pu seul le rattacher à une existence qui ne lui apparaissait plus que comme une épreuve accablante dans un lieu de tortures et d'iniquités.

Lorsqu'il prononça ces derniers mots d'une voix émue et le visage couvert de pâleur, Yseult se leva brusquement et fit quelques tours d'allée, feignant de chercher quelque chose. Mais, lorsqu'elle revint à sa place, ses traits étaient fatigués et son regard brillant : peut-être avait-elle pleuré.

Rien n'égalait la surprise du comte de Villepreux. Il regardait avec des yeux perçants la figure inspirée du jeune prolétaire, et se demandait où cet homme, habitué à manier un rabot, avait pu découvrir et développer le germe d'idées si vastes et de préoccupations si élevées.

— Savez-vous, maître Pierre, lui dit-il lorsqu'il l'eut écouté jusqu'au bout avec la plus grande attention, que vous feriez un grand orateur, et peut-être un grand écrivain? Vous parlez comme un apôtre et vous raisonnez comme un philosophe!

Quoique cette remarque lui parût frivole à propos d'une discussion si sérieuse, Pierre fut flatté malgré lui d'être loué ainsi devant Yseult.

— Je ne sais ni parler ni écrire, répondit-il en rougissant; et, n'ayant que des problèmes à poser, je serais un méchant prédicateur, à moins que vous ne voulussiez, monsieur le comte, me dicter mes conclusions et me poser mes articles de foi.

— Palsambleu ! s'écria le comte en frappant sur la table avec sa tabatière et en regardant sa fille, comme il parle de cela! Il remue le ciel et la terre de fond en comble, il fouille plus avant dans les mystères de la vie humaine que tous les sages de l'antiquité, et il veut que je sache les secrets du Père éternel! Mais me prenez-vous donc pour le diable ou pour le pape? Et croyez-vous qu'il ne faille

pas la sagesse de deux mille ans à venir, ajoutée à toute la sagesse du passé, pour répondre à votre proposition? Les plus grands esprits du siècle présent n'auront autre chose à vous dire que ceci : De quoi diable vous inquiétez-vous là? Tâchez d'être riche et de vous habituer à voir autour de vous des pauvres ; — ou bien : Mon cher ami, vous êtes fou, il faut vous soigner. Oui, sur ma parole, mon pauvre maître Pierre ; de cent mille systèmes, tous plus beaux et plus impossibles les uns que les autres, que l'on pourra vous présenter, il n'y en pas un seul qui vaille celui que j'ai mis à mon usage particulier.

— Et quel est-il donc, monsieur? repartit Pierre avec vivacité ; car c'est là ce que je vous demande.

— Admirer ce que vous dites, et supporter ce qui se fait ici-bas.

— Est-ce là tout? s'écria Pierre en se levant d'un air exalté. En vérité, ce n'était pas la peine de m'interroger, si vous n'aviez rien de mieux à me répondre. Ah! je vous le disais, mademoiselle, ajouta-t-il en regardant Yseult sans aucun ressentiment de trouble amoureux, absorbé qu'il était dans de plus hautes pensées ; je vous le disais bien que votre père ne pouvait rien pour moi!

— Est-ce que la résignation n'est pas le résultat de l'expérience et le dernier terme de la sagesse? répondit Yseult avec effort.

— La résignation pour soi-même est une vertu qu'il faut avoir et qui n'est pas bien difficile quand on se respecte un peu, répondit Pierre. Quant à moi, je déclare que ma pauvreté et mon obscurité ne me pèsent pas encore, et que je serais bien plus malheureux, bien plus troublé dans mon sentiment de la justice si j'étais né riche comme vous, mademoiselle. Mais se résigner au malheur d'autrui, mais supporter le joug qui pèse sur des têtes innocentes, mais regarder tranquillement le train du monde

sans essayer de découvrir une autre vérité, un autre ordre, une autre morale! oh! c'est impossible... impossible! Il y a là de quoi ne jamais dormir, ne jamais se distraire, ne jamais connaître un instant de bonheur; il y a de quoi perdre le courage, la raison ou la vie!

— Eh bien, mon père?... s'écria Yseult en levant vers le comte des yeux humides, ardents d'espoir et d'impatience.

Elle attendit en vain une réponse qui sanctionnât, par la maturité du jugement, l'enthousiasme évangélique du jeune ouvrier. Le comte sourit, leva les yeux au ciel, et attira sa fille contre son cœur, tandis qu'il tendait son autre main à Pierre.

— Jeunes âmes généreuses, leur dit-il après un instant de silence, vous ferez encore bien des rêves de ce genre avant de reconnaître que ce sont d'immenses paradoxes et de sublimes problèmes sans solution possible en ce bas monde. Je ne vous souhaite pas de si tôt le découragement et le dégoût qui sont le partage de la sagesse en cheveux blancs. Faites des vœux, faites des systèmes; faites-en tant que vous voudrez, et renoncez à y croire le plus tard que vous pourrez. Maître Pierre, ajouta-t-il en se levant et en soulevant son bonnet de velours noir devant le jeune homme stupéfait, ma vieille tête s'incline devant vous. Je vous estime, vous admire et vous aime. Venez souvent causer avec moi. Votre vertu me rajeunira un peu, et peut-être après bien des rêveries, la montagne qui pèse sur notre idéal sera-t-elle allégée de tout le poids d'un grain de sable.

En parlant ainsi, il passa son bras sous celui de sa fille, et s'éloigna, emportant ses brochures, ses lunettes et ses gazettes avec la tranquillité d'un homme habitué à jouer avec les plus grandes idées et les sentiments les plus sacrés.

Pierre resta accablé d'abord; puis une ironie, mêlée d'indignation et de pitié, s'empara de lui. Il se trouva bien ridicule d'avoir laissé profaner le secret de ses plus hautes pensées par le souffle glacé de ce vieillard blanchi dans les défections. Il eut peine à ne pas l'accabler intérieurement du plus profond mépris.

— Et quoi! se disait-il, connaître ces choses, n'avoir ni le moyen ni le désir d'en repousser la vérité, et les garder en soi comme un trésor inutile dont on ne comprend ni la valeur ni l'usage! Être grand seigneur, riche et puissant, avoir vieilli au milieu des luttes sociales, avoir traversé la république et les cours, et pourtant n'avoir pas une croyance arrêtée, pas un sentiment victorieux, pas une volonté efficace, pas même une espérance généreuse! Et toucher au terme de la vie sans savoir exprimer autre chose qu'un stérile regret, une sympathie dérisoire, un découragement hypocrite!... Si c'est là un des plus spirituels et des plus instruits de sa caste, que sont donc les autres, et que peut-on espérer de cadavres parés des plus beaux insignes de la vie : le pouvoir et la renommée?

Dans sa sainte colère, Pierre s'emporta secrètement jusqu'à l'injustice. Il ne pouvait pas se rendre bien compte de l'effet d'une première éducation et des préjugés sucés avec le lait. Rien n'est plus difficile que de se placer à un point de vue tout à fait différent de celui d'où l'on regarde. Si Pierre eût connu la société, non telle qu'elle doit être, mais telle qu'elle est, il eût, malgré l'impétuosité de son vertueux élan, conservé quelque respect et beaucoup d'affection pour ce vieillard, supérieur à la plupart de ses pareils, et remarquable entre tous les hommes par la bonté de ses instincts et la naïveté de ses premières impressions. Mais il avait été amené vers lui par les promesses d'Yseult, et un instant, à se voir écouté avec tant d'intérêt, il avait compté sur une solution conforme à ses vœux. Sa douleur

était grande de se voir loué et plaint à la fois comme un apôtre et comme un fou.

Une seule chose lui donna la force de retourner au travail, c'est-à-dire de reprendre patiemment le joug de la vie : ce fut le souvenir de l'expression qu'avait Yseult en le quittant. Il lui sembla que la surprise, le désappointement, la consternation qu'il avait éprouvés en cet instant remplissaient l'âme de la noble fille comme la sienne. Il avait éprouvé, en rencontrant son dernier regard, quelque chose de solennel comme un engagement éternel, ou comme un éternel adieu. Son âme, en se reportant à cette mystérieuse commotion, se sentait abreuvée de joie et de douleur en même temps. Il reconnaissait, à cette heure, qu'il aimait passionnément, et il ignorait si les tressaillements de son âme étaient de désespoir ou de bonheur.

## CHAPITRE XXV.

Au moment où Pierre reprenait le chemin de son atelier, le vieux valet de chambre du comte le rappela pour le prier de réparer la table sur laquelle son maître venait de déjeuner. C'était un joli petit meuble en marqueterie, avec une tablette pour manger, une coulisse pour écrire, et un tiroir au-dessous. Pierre revint se mettre philosophiquement à l'ouvrage, et, le valet de chambre l'aidant, ils renversèrent la table pour examiner la cassure. Ils vidèrent le tiroir ; le valet recueillit dans une corbeille un paquet de journaux et de vieux papiers, et Pierre prit la table sur son épaule pour l'emporter à l'atelier.

Quand il eut fini de la raccommoder, il secoua le tiroir pour le nettoyer avant de le remettre ; et alors il aperçut une carte engagée dans une fente et sortant à demi. Il l'en tira tout à fait, et, au moment de la jeter comme une

chose inutile, il fut frappé de sa forme bizarre. Ce n'était qu'une moitié de carte, mais elle était taillée en biseau à plusieurs reprises, d'une manière qui paraissait systématique. Pierre, qui savait le comte fort versé dans la géométrie, chercha s'il n'y avait pas là quelque problème de cette science ; mais il ne put y rien trouver de semblable et mit la carte dans sa poche, pensant que peut-être Yseult, dans un moment de rêverie, l'avait découpée au hasard. — Qui peut savoir, se demandait-il, quelles pensées l'ont agitée secrètement lorsqu'elle s'est abandonnée à cette préoccupation ? et comme, après tout, rien ne se fait au hasard, la forme de cette découpure renferme peut-être d'une manière symbolique tous les secrets de son âme.

Achille Lefort lui avait annoncé la veille qu'il passerait quelques jours à Villepreux, ayant d'anciens comptes à régler avec l'économe, relativement à la cave du château. Pierre et lui s'étaient donné rendez-vous dans le parc pour le soir. Il faisait encore jour lorsque Pierre se rendit à l'endroit convenu, et, en l'attendant, se mit à considérer sa carte avec attention. C'est alors que des idées confuses lui revinrent à la mémoire. Il avait suivi avec intérêt, dans les journaux de l'année précédente, la procédure des sergents de la Rochelle. Il avait lu les réquisitoires fanatiques ou emphatiquement éloquents du procureur général Bellart et de l'avocat général Marchangy. La révélation des nombreux détails relatifs aux secrets de la Charbonnerie l'avait frappé. Voyant venir à lui Achille Lefort, il eut l'inspiration soudaine de lui présenter cette carte, en lui disant avec assurance : — Connaissez-vous cela.

— Quoi ! que vois-je ! s'écria le commis-voyageur ; nous étions *cousins*, et vous me l'aviez caché ! Eh bien ! vous vous êtes admirablement moqué de moi ! Mais qui eût pu deviner cela ? Vous me tâtiez donc ! Vous étiez donc chargé

de me surveiller, de me sonder? Avait-on des doutes sur mon compte? Vraiment, je crois faire un rêve! Parlez donc, répondez-moi!

— Si nous ne sommes pas cousins, nous sommes en chemin de le devenir, répondit Pierre, qui en voyant la stupéfaction naïve d'Achille, avait bien de la peine à s'empêcher de rire. C'est le comte de Villepreux qui m'a confié ce signe, afin que je puisse m'entendre plus vite avec vous.

— Mais si vous n'êtes pas initié, reprit Achille de plus en plus étonné, ceci est contraire à toutes les règles.

— Apparemment, poursuivit Pierre, qu'il a le droit d'agir ainsi.

— Mais point du tout! s'écria l'autre. Il a beau être affilié à la Vente Suprême, il ne lui est pas permis de confier ainsi nos signes et nos secrets. Je vois bien que le vieux poltron jette le manche après la cognée, ou que la peur lui trouble la cervelle au point de ne plus savoir ce qu'il fait! Je devais m'attendre à quelque chose comme cela, après tout ce qu'il m'a dit hier. La nouvelle du Trocadéro l'a démonté tout à fait; il croit que tout est perdu. Il avait déjà assez de souci au commencement de la guerre. Il n'est venu se réfugier dans son vieux donjon que pour se tenir à l'écart des événements, et maintenant il voudrait se cacher avec ses chats-huants dans les fentes de ses murs armoriés! Voilà les hommes! quand ils ont eu un moment de courage, ils ont un redoublement de lâcheté tout aussitôt. Ma foi, je ne comprends pas la folie d'un comité directeur qui espère tirer quelque chose de ces vieux nobles! Comme s'ils pouvaient oublier la Terreur, et comme s'ils pouvaient faire autre chose que de gâter nos plans et déjouer nos manœuvres! Pardon, maître Pierre, je ne dis pas cela par méfiance de vous. Je vous sais aussi loyal, aussi discret que le meilleur d'entre nous.

Mais enfin il n'est permis à aucun de nous de se jouer de ses promesses et de nos secrets.

— Rassurez-vous et apaisez-vous, monsieur Lefort, répondit Pierre. Personne ne m'a donné cette carte. Je l'ai trouvée au fond d'un tiroir; et si quelqu'un m'a révélé les secrets de l'association, c'est vous, qui venez de m'en dire beaucoup plus long que je n'en demandais.

— Ah çà, vous vous jouez donc de moi? dit Achille avec des yeux brillants de dépit et un ton qui semblait vouloir le prendre un peu plus haut que de coutume.

— Tout doux, mon maître, répondit Pierre. Reprenez cette carte : elle ne peut me servir à rien, et vos secrets ne me paraissent pas très-compromis par la découverte de cette babiole. Amusez-vous de ces choses; je n'ai pas le droit de m'en moquer, moi qui suis lié par des puérilités du même genre à une société plus secrète, plus vaste, plus solide et plus croyante que la vôtre.

— Vous semblez me donner des leçons, maître Pierre, reprit Achille tout à fait fâché. Quelque estime que j'aie pour vous, je ne vous reconnais pas ce droit. Si vous étiez ignorant et grossier comme la plupart de vos pareils, je pourrais me placer, par le silence de la pitié, au-dessus de vos mauvaises plaisanteries. Mais du moment que je vous regarde comme mon égal par l'éducation et le raisonnement, je vous déclare que je ne serai pas plus patient avec vous que je ne le serais avec un de mes camarades.

— Monsieur Lefort, répondit Pierre avec le plus grand calme, je vous remercie des expressions flatteuses dont vous accompagnez vos menaces; mais j'y vois percer l'orgueil de l'homme qui met son gant avant de donner un soufflet. Allons, je serai plus fier que vous, je vous tendrai la main en vous déclarant que je regrette de vous avoir blessé.

— Pierre, dit Achille en pressant affectueusement la

main de l'ouvrier, je sens que je vous aime ; mais faites, je vous en prie, que cette amitié ne soit jamais brisée par l'orgueil de l'un de nous.

— Je vous adresse la même prière, dit Pierre en souriant.

— Mon rôle est plus difficile que le vôtre, reprit Achille. Vous êtes le peuple, c'est-à-dire l'aristocrate, le souverain, que nous autres conspirateurs du tiers-état nous venons implorer pour la cause de la justice et de la vérité. Vous nous traitez en subalternes ; vous nous questionnez avec hauteur, avec méfiance ; vous nous demandez si nous sommes des fous ou des intrigants ; vous nous faites subir mille affronts, convenez de cela ! Et quand nous ne poussons pas l'esprit de propagande jusqu'à l'humilité chrétienne, quand notre sang tressaille dans nos veines, et que nous prétendons être traités par vous comme vos égaux, vous nous dites que nous n'étions pas sincères, que nous portons au dedans de nous la haine et l'orgueil; en un mot, que nous sommes des imposteurs et des lâches qui descendons à vous implorer pour vous exploiter. Le gouvernement a adopté ce système de calomnies pour nous déconsidérer auprès de vous, pour détacher le peuple de ses vrais, de ses seuls amis ; et vous vous jetez ainsi dans le piége absolutiste. Ce n'est ni généreux ni sage.

— Vous dites là d'excellentes vérités au point de vue où vous êtes, reprit Pierre. Mais il y a beaucoup à répondre pour nous justifier. Même en ce qui vous concerne, vous autres hommes sincères, je pourrais vous objecter que vous n'avez pas reçu du ciel la mission de nous agiter et de nous soulever, vous qui n'avez jamais réfléchi sérieusement à notre condition, et qui, tout en la plaignant, ne savez nullement le moyen de la changer. Je pourrais vous dire encore que vous contractez, dans le métier que vous

faites (car c'est un métier, passez-moi l'expression), des habitudes tout aussi jésuitiques, dans leur genre, que celles que vous attribuez à un gouvernement corrupteur. Vous nous faites légèrement des promesses que vous savez bien ne pouvoir pas tenir; puis vous nous observez, vous pénétrez en nous, vous vous instruisez de nos faiblesses, de nos erreurs, de nos vices; et quand vous avez supporté quelque temps ce rude contact avec le peuple, comme l'esprit de charité et d'enseignement n'est pas réellement en vous, comme vous êtes tourmentés d'idées purement politiques et nullement morales, vous vous dégoûtez et vous retirez de nous en disant: « J'ai vu le peuple, il est féroce, il est abruti, il en a pour des siècles avant d'être propre à se gouverner lui-même. Prenons garde au peuple, mes amis, n'allons pas trop vite. Le peuple est derrière nous, prêt à nous déborder. Malheur à nous si nous lâchons la bête enragée... »

— Nous ne disons pas cela! s'écria Achille.

— Vous le dites; vous ne pouvez pas vous empêcher de l'écrire et de le publier; vos journaux sont pleins des protestations de vos avocats et de vos orateurs qui nous renient et nous méprisent. Croyez-vous donc que nous ne les lisions pas, vos journaux? « Le peuple, dites-vous, ce n'est pas cette vile populace qui hurle dans les attroupements, qui demande le sang et le pillage, qui mendie, un bâton à la main, prête à arracher la vie à quiconque ne livre pas sa bourse. Le peuple, c'est la partie saine de la population, qui gagne honnêtement sa vie, qui respecte les droits acquis, cherchant à mériter les mêmes droits, non par la violence et l'anarchie, mais par la persévérance au travail, l'aptitude à s'instruire et le respect aux lois du pays. » Voilà comme vous définissez le peuple, et comme vous endossez sa livrée des dimanches pour vous présenter devant les tribunaux, devant les Chambres, et devant

tous ceux qui ont le moyen de s'abonner à vos feuilles. Mais l'habit grossier que porte le travailleur dans la semaine, mais ses plaies horribles, ses maladies honteuses et sa vermine; mais ses indignations profondes quand la misère le réduit aux abois; mais ses trop justes menaces quand il se voit oublié et foulé; mais ses délires affreux lorsque le regret de la veille et l'effroi du lendemain le forcent à *boire*, comme a dit un de vos poëtes, *l'oubli des douleurs*[1]; mais tout ce qu'il y a de rage, de désordre et d'oubli de soi-même dans le fait de la misère, vous vous en lavez les mains; vous ne connaissez pas cela; vous rougiriez de le justifier; vous dites : « Ceux-là sont nos ennemis aussi; ils sont l'épouvante et l'opprobre de la société. » Et pourtant, ceux-là aussi, c'est le peuple! Effacez ses souillures, remédiez à ses maux, et vous verrez bien que ce vil troupeau est sorti des entrailles de Dieu tout aussi bien que vous. C'est en vain que vous voulez faire des distinctions et des catégories; il n'y a pas deux peuples, il n'y en a qu'un. Celui qui travaille dans vos maisons, souriant, tranquille et bien vêtu, est le même qui rugit à vos portes, irrité, sombre et couvert de haillons. La seule différence, c'est que vous avez donné de l'ouvrage et du pain aux uns, et que vous n'avez rien trouvé à faire pour les autres. Pourquoi, par exemple, vous, monsieur Lefort, me mettez-vous sans cesse, dans vos éloges, en dehors de la famille? Vous croyez m'honorer? nullement, je ne veux point de cela. Le dernier des mendiants est mon pareil, à moi. Je ne rougis point de lui, comme beaucoup d'entre nous à qui vous avez soufflé, avec vos habitudes de bien-être, votre ingratitude et votre vanité. Non, non! ce misérable n'est pas d'une caste inférieure à la mienne; il est mon frère, et son abjection me fait rougir de l'aisance

1. M. de Senancour, Obermann.

où je vis. Sachez bien cela, monsieur Lefort : tant qu'il y aura des êtres humains couverts de la lèpre de la misère, je dirai que vous n'avez rien fait de bon avec vos conspirations, vos chartes bourgeoises et vos changements de cocarde.

— Mon cher Huguenin, dit Achille avec émotion, vous avez de grands sentiments; mais vous êtes trop pressé de nous accuser. Croyez-vous qu'il soit si facile d'être médecin de l'humanité morale, et de trouver sans hésiter et sans faillir le remède à tant de maux?

— Est-ce donc chercher le remède que de détourner les yeux avec horreur et de se boucher le nez, en disant qu'il n'y a que corruption et infection dans l'infirmerie? Que penseriez-vous d'un carabin qui ne pourrait voir sans s'évanouir de dégoût un membre gangrené? serait-ce là du dévouement? serait-ce seulement l'amour de la science? serait-ce l'indice d'une vocation réelle? Eh bien! osez donc descendre dans les léproseries de l'humanité morale, comme vous dites; osez donc sonder de vos mains l'abîme de nos maux, et ne perdez pas le temps à dire que cela est horrible à voir; songez à y porter remède : car je n'ai jamais vu un médecin, si paresseux et si borné qu'il pût être d'ailleurs, abandonner un malade sous le prétexte qu'il était trop dégoûtant pour être guéri.

Maintenant, si je passe des républicains sincères, mais légers, à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, où trouverai-je des paroles pour les flétrir! J'en ai connu quelques-uns, voyez-vous, quoique je n'aie guère fréquenté d'autre société que celle de l'atelier. Ce médecin avec qui vous m'avez fait souper chez le Vaudois, n'est-ce pas là un homme qui, en cas de révolution, a un personnage puissant, un prince du sang royal peut-être, dans sa poche, pour remplacer au plus vite celui qu'on aura culbuté? Et sans aller bien loin, votre député conspirateur, votre affilié

à la Vente Suprême, votre vieux comte de Villepreux, avec qui vous faites, j'en suis sûr, plus de politique que de commerce, ne venez-vous pas de m'en faire un portrait fidèle?

— J'ai peut-être été trop loin ; je l'accusais, dans mon emportement, d'une faute qu'il n'a pas commise...

— N'essayez pas de le réhabiliter dans mon estime. J'ai causé avec lui pendant une heure aujourd'hui. J'ai vu le fond de sa conscience. Il y a pied partout, je vous assure, pour quiconque aime à suivre sans fatigue et sans danger le courant de la fortune.

Ici Pierre raconta son entrevue avec le comte, sans dire toutefois quelle circonstance romanesque avait provoqué ce rapprochement. Son récit fit beaucoup réfléchir le bon Achille. Il se demandait ce qu'il eût pu répondre à la question que l'artisan avait adressée au vieux riche, et cependant il ne pouvait rien objecter contre le droit qu'avait l'artisan de poser ainsi le problème de la propriété.

— Il est certain, dit-il, que c'est une question bien grave, et qui demandera aux hommes du temps et du génie.

— Et du cœur, reprit Pierre; car avec l'intelligence seule vous ne trouverez jamais rien.

— Et sans elle, pourtant, à quoi sert le dévouement? Ne faut-il pas que les hommes supérieurs à la masse par la science et la méditation viennent au secours du peuple pour l'éclairer sur ses véritables intérêts?

— Ne vous servez pas de ce mot-là, monsieur Achille. Nos véritables intérêts, grand Dieu! nous savons bien ce que cela veut dire dans les idées de vos futurs législateurs!

— Mais enfin, Pierre, vous ne vous méfiez pas de moi?

— Non, certes, mais je ne crois pas en vous, car vous n'en savez pas plus long que moi qui ne sais rien.

— Ayons donc recours et confiance aux hommes supérieurs.

— Où sont-ils? qu'ont-ils fait? qu'ont-ils enseigné? Quoi! vous les avez entendus, vous agissez sous leurs ordres, vous travaillez à leur profit, et vous ne savez rien, et vous n'avez rien à me dire de leur part? Ils ont un secret, et ils ne le confient pas à leurs adeptes? et ils ne le laissent pas seulement entrevoir au peuple? Ce sont donc les brahmes de l'Inde?

— Vous avez une logique cruelle et décourageante, maître Pierre. Que faut-il donc faire, si personne ne sait ce qu'il fait et ce qu'il dit? Faut-il se croiser les bras et attendre que le peuple se délivre lui-même? Croyez-vous qu'il y parvienne sans conseils, sans guides, sans règle?

— Il y parviendra pourtant, et il aura tout cela. Sa règle, il la fera lui-même; ses guides, il les tirera de son propre sein; ses conseils, il les puisera dans l'esprit de Dieu qui descendra sur lui. Il faut bien un peu compter sur la Providence.

— Ainsi vous repousseriez toute espèce de lumière venant des chefs du libéralisme? Parce qu'un homme aura de la célébrité, des talents et de l'influence sur les classes moyennes, le peuple se méfiera de lui?

— Le jour où un tel homme viendra nous dire : On vante mon mérite, on admire mon savoir, on plie sous ma puissance; mais écoutez bien, mes enfants: ma science, ma force ou mon génie ne me constituent aucun droit qui vous soit nuisible. Je reconnais donc que le plus simple d'entre vous a droit, tout aussi bien que moi et les miens, au bien-être, à la liberté, à l'instruction; que le plus faible parmi vous a droit de réprimer ma force si j'en abuse, et le plus obscur de repousser mon avis s'il est immoral; enfin que je dois faire preuve de vertu et de charité pour être, à mes propres yeux comme aux vôtres, grand sa-

vant, grand souverain, ou grand poëte;... oh! que ceux qu'on appelle *grands hommes* viennent nous dire cela! nous nous jetterons dans leur sein, comme dans le sein de Dieu; car Dieu ne crée pas par la science et par la force seulement; il crée aussi par l'amour. Mais tant que, méprisant la grossièreté de notre entendement, ils nous parqueront comme des bêtes dans un clos où il n'y a pas même de l'herbe à brouter, où nous ne pouvons tenir tous sans nous écraser et nous étouffer les uns les autres, et dont pourtant nous ne pouvons pas sortir, parce qu'on a mis partout des soldats pour garantir de nos mains les beaux fruits de la terre, nous leur dirons : Taisez-vous, et laissez-nous sortir de là comme nous pourrons. Vos conseils sont des trahisons, et vos triomphes sont des outrages. Ne marchez pas sur nos chaînes d'un air superbe; ne vous promenez pas dans nos rangs consternés avec des paroles de fausse pitié à la bouche. Nous ne voulons rien faire pour vous, pas même vous saluer; car vous qui nous saluez bien bas quand vous avez peur ou besoin de nous, vous savez bien que vous n'avez pas dans le cœur la moindre envie de remettre dans nos mains vos trésors, votre puissance et votre gloire. Voilà ce que nous dirons à vos hommes d'intelligence!

— Mais tout ce que vous mettez dans la bouche de l'homme qui demande au peuple sa force et son illustration, je le sens dans mon cœur. Si j'ai de tels sentiments, moi serviteur obscur de la cause, pourquoi ne voulez-vous pas que de nobles intelligences les aient au plus haut degré?

— Parce que, jusqu'à présent, cela ne s'est pas montré, parce que j'ai lu tout ce que j'ai pu lire, et que je n'ai pas seulement aperçu ce que je cherchais; parce que j'ai trouvé orgueilleuses, cruelles et antihumaines toutes les solutions données par vos grands esprits passés et présents.

— C'est qu'aussi vous êtes trop dans l'idéal; vous en demandez plus aux hommes qu'ils ne peuvent faire. Vous voudriez des chefs et des conseils qui résumassent en eux l'audace de Napoléon et l'humilité de Jésus-Christ. C'est un peu trop exiger de la nature humaine en un jour; et d'ailleurs, si un tel homme venait, il ne serait pas compris. Vous raisonnez, vous, et le peuple ne raisonne pas.

— Le peuple raisonne mieux que vous ne pensez; et la preuve, c'est que vous ne pouvez pas réussir à l'agiter. Il sent que son heure n'est pas venue. Il aime mieux supporter ses maux quelques jours de plus, que de soulever son flanc meurtri pour se meurtrir de l'autre côté en changeant de posture. Il attend que la voûte s'élève et qu'il puisse se tenir debout. Et savez-vous de quoi est faite cette voûte? De bourgeois d'abord, et de nobles pardessus. Bourgeois, secouez vos nobles s'ils pèsent trop sur vous; c'est votre affaire. Nous vous aiderons, s'il nous est prouvé quelque jour que cela nous soulage. Mais si vous pesez autant qu'eux, gare à vous! nous vous secouerons à notre tour.

— Mais que ferez-vous donc jusque-là?

— Ce que vous nous conseillez. Nous travaillerons de toutes nos forces pour ne pas mourir de faim, et nous trouverons encore moyen de nous secourir les uns les autres. Nous conserverons entre ouvriers notre Compagnonnage, malgré ses abus et ses excès, parce que son principe est plus beau que celui de votre Charbonnerie. Il tend à rétablir l'égalité parmi nous, tandis que le vôtre tend à maintenir l'inégalité sur la terre.

## CHAPITRE XXVI.

Ce jour-là la marquise n'avait pas dîné au château. Elle avait été rendre visite à une de ses parentes établie dans

une petite ville des environs. Elle était partie le matin dans une légère calèche découverte traînée par un seul cheval, et accompagnée d'un seul domestique qui menait la voiture. Elle avait pris, à dessein, ou plutôt d'après le conseil d'Yseult, le plus modeste équipage du château, afin de ne pas écraser l'amour-propre de sa parente qui n'était pas riche. Cette précaution n'avait pas empêché tous les petits bourgeois de la ville de se mettre aux portes et aux fenêtres pour la voir passer, tout en se disant les uns aux autres avec aigreur : Voyez donc cette marquise avec *son* carrosse et *son* cocher ! C'est pourtant la fille au père Clicot le teinturier !

Joséphine fut retenue à dîner par sa cousine, et ne put reprendre le chemin de Villepreux que vers la chute du jour. Elle remarqua avec une certaine inquiétude, en montant en voiture, que Wolf, le cocher, avait la voix haute et le teint fort animé. Cette inquiétude augmenta lorsqu'elle le vit descendre rapidement la rue mal pavée de la ville, frisant les bornes avec cette audace et ce rare bonheur qui accompagnent souvent les gens ivres. Le fait est que Wolf avait *rencontré des amis :* expression consacrée chez les ivrognes pour expliquer et justifier leurs fréquentes mésaventures. Ces braves gens-là ont tant d'amis qu'ils n'en savent pas le compte, et qu'on ne saurait aller nulle part avec eux qu'ils n'en rencontrent quelques-uns.

Au bout de deux cents pas, Wolf, et par suite la calèche et la marquise, avaient déjà échappé par miracle à tant de désastres, qu'il était à craindre que la Providence ne vînt à se lasser. En vain Joséphine lui commandait et le conjurait d'aller plus doucement; il n'en tenait compte, et semblait donner des ailes au tranquille cheval qu'il conduisait. Heureusement peut-être le ciel lui inspira l'idée de remettre une mèche à son fouet, et de s'arrêter,

à cet effet, devant la porte d'une petite maison située à la sortie du faubourg et décorée de cette inscription : *Le père Labrique*, *maréchal-ferrant*, *loge à pied et à cheval*, *vend son*, *foin*, *avoine*, etc.

La nuit tombait toujours, et la peur de Joséphine allait en augmentant. Dès qu'elle vit l'Automédon à bas de son siége, occupé à discourir avec les gens de la maison qui lui apportaient en même temps une mèche de fouet et un petit verre d'eau-de-vie, elle résolut de descendre de la voiture et de retourner à la ville demander à sa cousine un homme pour la conduire, ou l'hospitalité jusqu'au lendemain. Il n'y avait pas à espérer que Wolf, qui avait, comme de juste, la prétention d'être absolument à jeun, consentît à écouter ses plaintes. Elle appela donc quelqu'un pour lui ouvrir la portière. — Monsieur, cria-t-elle à tout hasard à un homme qu'elle vit arrêté au milieu du chemin, ayez l'obligeance de m'aider à sortir de ma voiture. Avant qu'elle eût achevé sa phrase, la portière était ouverte, et un cavalier respectueux et empressé lui offrait la main. C'était le Corinthien.

— Vous ici? s'écria la marquise avec plus de joie que de prudence.

— Je vous attendais au passage, répondit Amaury en baissant la voix.

La marquise, troublée, s'arrêta, un pied hors de la voiture, une main dans celle d'Amaury.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit-elle d'une voix tremblante. Comment et pourquoi m'attendiez-vous?

— J'étais venu ici dans la journée pour faire quelques emplettes qui concernent mon état. Je me suis trouvé à dîner dans ce cabaret en même temps que M. Wolf, votre cocher. Je l'ai vu si bien boire que je me suis inquiété de la manière dont il conduirait votre voiture, et j'attendais

ici pour voir s'il irait droit, et si vous ne seriez pas en danger de verser.

— Il est dans un état d'ivresse intolérable, répondit la marquise; et si vous aviez la bonté de me reconduire à la ville...

— Et pourquoi pas au château? répondit le Corinthien. Je n'ai jamais conduit une calèche; mais j'ai su conduire une carriole dans l'occasion, et il ne me semble pas que cela soit bien différent.

— Vous n'auriez pas de répugnance à monter sur le siége?

— J'en aurais eu beaucoup dans une autre occasion, répondit le Corinthien en souriant; mais je ne m'en sens aucune dans ce moment-ci.

Joséphine comprit, et se sentit partagée entre l'épouvante de ce qui se passait en elle et l'irrésistible désir d'accepter l'offre d'Amaury; et ce n'était pas la peur seule qui l'y poussait.

— Mais comment faire? dit-elle. Il n'y a qu'une place possible sur le siége, et jamais Wolf ne voudra monter derrière la voiture. Il est plein d'amour-propre, et ne se croit pas gris le moins du monde; il va faire un esclandre. Cet homme me fait une peur affreuse. J'aimerais mieux m'en retourner à pied au château que de me laisser conduire par lui.

— J'aimerais mieux traîner la voiture que de vous laisser faire cinq lieues à pied, répondit le Corinthien.

— Eh bien! nous le laisserons ici, dit Joséphine, dont les joues étaient brûlantes. Sauvons-nous!

— Sauvons-nous! dit le Corinthien. Le voilà qui entre dans le cabaret; nous serons loin avant qu'il ait songé à en sortir.

Il referma précipitamment la portière, s'élança sur le siége, s'empara du fouet et des rênes, et partit comme un

trait, sans donner à la marquise le temps de la réflexion.

Où avait-il pris tant d'audace? Eh! que sais-je! Lecteur, il vous est plus aisé de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer. Il y a des natures timides comme Pierre Huguenin, réservées comme Yseult. Il y a aussi des natures spontanées comme la marquise, impétueuses comme le Corinthien. Ensuite il y a la jeunesse, la beauté qui cherche et attire la beauté, le désir qui nivelle les rangs et se rit de l'usage; il y a aussi l'occasion qui enhardit, et la nuit qui protége.

Le Corinthien descendit la côte certainement avec plus de témérité que Wolf ne l'eût descendue ; et pourtant Joséphine n'avait pas peur ; et pourtant ce pauvre Wolf n'était pas le plus ivre des trois.

Quand on fut au bas de la côte, il fallut la remonter, et là il était impossible au cheval d'aller au trot. D'ailleurs n'avait-on pas assez d'avance pour laisser respirer cette pauvre bête? Mais la marquise n'était pas encore tranquille. Cet homme ivre pouvait courir après la voiture, réclamer son fouet et son siége dont il était aussi jaloux qu'un roi peut l'être de son trône et de son sceptre, enfin le disputer de vive force à l'usurpateur. La marquise frémissait à l'idée d'une pareille scène, et, dans son inquiétude, il était assez naturel qu'elle s'agitât dans la voiture, qu'elle changeât de place, qu'elle s'assît même sur la banquette de devant pour regarder si quelqu'un n'accourait pas par derrière. Il était naturel aussi que le Corinthien se retournât de temps en temps, et appuyât son coude sur le dossier de devant de la calèche, pour rassurer la marquise et pour répondre à ses fréquentes interrogations. Enfin cette rencontre inattendue, cette brusque détermination et cette fuite précipitée étaient bien assez étranges pour qu'on se récriât un peu, et pour qu'on échangeât quelques éclaircissements.

Joséphine, qui n'avait jamais pu se défaire de cette naïveté bourgeoise qu'on appelle inconvenance dans le grand monde, laissa échapper une réflexion qui faisait faire, d'un saut, bien du chemin à la conversation.

— Mais, mon Dieu! s'écria-t-elle, que va-t-on dire de moi dans la ville quand ce domestique aura crié dans tout le cabaret et dans tout le faubourg que je me suis enfuie sans lui? Et que va-t-on penser au château quand on va me voir arriver seule avec vous?

Pierre Huguenin, en pareille circonstance, eût répondu, avec un peu d'amertume, qu'on ne songerait pas seulement à s'en étonner. Moins fier et en même temps moins modeste, Amaury ne pensa qu'à éloigner les inquiétudes de la marquise.

— Je vous conduirai jusqu'à la porte du château, répondit-il, et là je me sauverai sans qu'on me voie. Vous monterez sur le siége, vous prendrez les rênes, et vous direz aux domestiques qui viendront ouvrir que Wolf s'est oublié au cabaret, que vous aviez de bonnes raisons pour ne pas vous fier à lui, et que vous avez conduit la voiture vous-même.

— Personne ne le croira. On me sait si peureuse!

— La peur peut donner du courage. Entre deux dangers on choisit le moindre. Voyez, madame, je vous dis des proverbes comme Sancho, pour vous faire rire; mais vous ne riez pas, vous avez toujours peur.

—Vous ne comprenez pas cela, vous, monsieur Amaury! Les femmes sont si malheureuses, si esclaves, si aisément sacrifiées dans le monde où je vis!

— Malheureuses, esclaves, vous? Je croyais que vous étiez toutes des reines?

— Et qui vous le faisait croire?

— Vous êtes toutes si belles, si bien parées! vous avez l'air toujours si animé, si heureux!

— Vraiment, vous me trouvez cet air-là?

— Je vous ai toujours vu le sourire sur les lèvres, et votre teint est toujours si pur, vos manières si gracieuses... Je vous dis cela, madame la marquise, sans savoir si je m'exprime convenablement, et m'attendant toujours à vous faire rire, comme Sancho parlant à la duchesse.

— Ne me parlez pas ainsi, Amaury; c'est vous qui avez l'air de vous moquer de moi. Vous n'êtes pas Sancho, et je ne suis ni une duchesse ni une vraie marquise; je suis la fille d'un ouvrier, et je n'ai pas la prétention d'être autre chose.

— Et cependant...... Mais vous me défendez d'être Sancho, je ne dois pas dire tout ce qui me passe par la tête.

— Oh! je sais bien ce que vous vouliez dire; j'ai épousé un noble, n'est-ce pas? On me l'a assez reproché, et dans ma classe et dans la sienne. Et je l'ai assez cruellement expié pour que Dieu me le pardonne!

Amaury, qui s'était fait violence pour causer gaiement, se sentit trop ému pour continuer sur ce ton, mais pas assez hardi pour parler sérieusement. Ils tombèrent tous deux dans un profond silence, et ils ne se comprirent que mieux. Qu'avaient-ils à s'apprendre l'un à l'autre? Ils ne s'étaient encore rien dit, et ils savaient pourtant bien qu'ils s'aimaient. Amaury sentait qu'il n'y avait plus entre eux qu'un mot à échanger; mais là le courage manquait de part et d'autre.

— Mon Dieu! monsieur Amaury, dit la marquise qui s'était remise au fond de la voiture, il me semble que nous avons passé le chemin de traverse. Nous devions prendre à gauche. Connaissez-vous le chemin? Et elle se remit sur le devant de la voiture.

— Je l'ai fait ce matin pour la première fois, répondit le Corinthien; mais il me semble que le cheval nous con-

duira de lui-même, à moins qu'il ne soit dans le même cas que moi.

— Précisément c est un cheval qui arrive de Paris ; il ne saurait nous tirer d'affaire.

— Je crois qu'il faut aller encore tout droit.

— Non, non, il faut quitter la grande route et entrer dans la lande. Nous avons perdu le chemin ; mais nous le retrouverons par là.

Rien n'était plus difficile que de se diriger dans cette lande sur des voies de charrettes tracées dans tous les sens, toutes semblables et n'offrant pour indication au voyageur que quelques accidents dont les gens du pays avaient seuls l'habitude. Quoique Joséphine eût parcouru souvent ces vagues sentiers, elle ne pouvait être assez sûre de son fait pour ne pas prendre certain buisson ou certain poteau pour celui qu'elle croyait reconnaître. En outre, la nuit était tout à fait close ; des nuages légers voilaient la faible clarté des étoiles, et insensiblement la brume blanche qui dormait sur les flaques d'eau se répandit sur tous les objets, et ne permit bientôt plus d'en discerner aucun.

Cette marche incertaine dans le brouillard n'était pas sans dangers. La Sologne, cette vaste lande qui s'étend au travers des plus fertiles et des plus riantes contrées de la France centrale, est un désert capricieusement traversé de zones desséchées où fleurissent de magnifiques bruyères, et de zones humides où languissent, parmi les joncs, des eaux sans mouvement et sans couleur. Une végétation grisâtre couvre ces lacs vaseux, plus dangereux que des torrents et des précipices. Nos voyageurs avaient erré longtemps dans ce labyrinthe sans trouver une issue. Le cheval, trompé par des apparences de chemin tracé, s'engageait dans des impasses, au bout desquelles, arrêté par les fondrières, il lui fallait revenir sur ses pas. De

temps en temps une roue s'enfonçait dans un sable délayé qu'il était impossible de prévoir et d'éviter; la voiture penchait alors d'une manière menaçante, et la marquise effrayée pressait de toute sa force le bras du Corinthien en jetant des cris bientôt suivis de rires qui servaient à cacher la honte. Amaury eût cherché ces accidents s'il eût pu les apercevoir; mais ils devinrent si fréquents et le danger si réel, qu'il fallut renoncer à aller plus loin. La marquise l'exigeait, car elle commençait à s'épouvanter tout de bon, et son conducteur n'osait plus répondre de ne pas verser dans quelque marécage. Le cheval, harassé de marcher depuis deux heures, tantôt dans les genêts épineux, tantôt dans la glaise jusqu'aux genoux, s'arrêta de lui-même et se mit à brouter.

La marquise disait en riant qu'elle avait faim, ne sachant, je crois, trop que dire.

— J'ai dans mon sac un pain de seigle, dit Amuury; que ne puis-je le métamorphoser en pur froment pour vous l'offrir!

— Du pain de seigle! s'écria Joséphine, oh! quel bonheur! c'est tout ce que j'aime, et j'en suis privée depuis si longtemps! Donnez-m'en, cela me rappellera le beau temps de ma vie où je n'étais pas marquise.

Amaury ouvrit son sac et en tira le pain de seigle. Joséphine le cassa, et lui en donnant la moitié : — J'espère que vous allez manger avec moi, lui dit-elle.

— Je ne m'attendais pas à souper jamais avec vous, madame la marquise, répondit Amaury en recevant avec joie ce pain qu'elle venait de toucher.

— Ne m'appelez donc plus marquise, dit-elle avec une charmante mélancolie. Nous voici dans le désert : ne saurais-je oublier mon esclavage seulement pendant une heure? Ah! si vous saviez tout ce que cette bruyère me rappelle! mon enfance, mes premiers jeux, ma chère

liberté perdue, sacrifiée à seize ans, et pour toujours! J'étais une vraie paysanne dans ce temps-là: je courais pieds nus après les papillons, après les oiseaux. J'étais plus simple que les petites gardeuses de troupeaux dont je faisais ma société; car elles savaient filer et tricoter, et moi je ne savais rien; et quand je me mêlais de surveiller les brebis, je m'oubliais si bien que toujours j'en perdais quelqu'une. Croiriez-vous qu'à douze ans je ne savais pas lire?

— Je crois bien que je ne le savais pas à quinze, répondit Amaury.

— Mais combien de choses vous avez apprises en peu de temps, vous! Mon oncle dit que vous êtes plus instruit que son fils. A coup sûr vous l'êtes plus que moi. Je vois bien, d'après les bouts de conversation que nous avons eus ensemble à la danse, que vous avez énormément lu.

— Trop peu pour être instruit, assez pour être malheureux.

— Malheureux, vous aussi? Et pourquoi donc?

— N'étiez-vous pas plus heureuse lorsque vous étiez une petite bergère en sabots?

— Mais vous n'avez pas perdu votre liberté, vous?

— Peut-être que si, mon Dieu! mais quand je la retrouverais, à quoi me servirait-elle?

— Comment! le monde est à vous, l'avenir vous rit, mon cher Corinthien; vous avez du génie, vous serez artiste; vous serez riche peut-être, et à coup sûr célèbre.

— Quand tous ces rêves se réaliseraient, en serais-je plus heureux?

— Ah! je le vois, vous avez des *idées sociales*, comme votre ami Pierre. Mon oncle nous disait hier soir que Pierre avait l'esprit tout rempli de rêves philosophiques. Je ne sais ce que c'est, moi; vous voyez, Amaury, que je n'ai pas tant d'instruction que vous.

— Des idées sociales, moi! des rêves philosophiques! Non vraiment! je ne songe plus à tout cela. Mon cœur me tourmente plus que ma tête.

Il y eut un moment de silence. Ce repas fraternel avait rapproché bien des distances entre eux. En rompant le pain noir de l'ouvrier, la marquise avait communié avec lui, et jamais philtre formé avec les plus savantes préparations n'avait produit un effet plus magique sur deux amants timides. — Je suis sûr que vous avez froid, dit Amaury en sentant frissonner la marquise dont l'épaule effleurait la sienne. — J'ai seulement un peu froid aux pieds, répondit-elle. — Je le crois bien, vous avez des souliers de satin. — Comment savez-vous cela? — Est-ce que vous n'avez pas mis votre pied hors de la voiture pour descendre quand je vous ai ouvert la portière? — Que faites-vous donc? — J'ôte ma veste pour envelopper vos pieds. Je n'ai pas autre chose. — Mais vous allez vous enrhumer. Je ne souffrirai jamais cela. Avec ce brouillard! Non, non, je ne veux pas!

— Ne me refusez pas cette grâce-là, c'est la seule probablement que je vous demanderai dans toute ma vie, madame la marquise.

— Ah ! si vous m'appelez encore ainsi, je n'écoute rien.

— Et comment puis-je vous appeler?

Joséphine ne répondit pas. Le Corinthien avait ôté sa veste, et, pour lui envelopper les pieds, il était descendu du siége, et il était venu à la portière. — Si vous vous mettiez au fond, lui dit-il, vous seriez au moins abritée par la capote de la calèche; vous n'auriez pas ce brouillard sur la tête.

— Et vous, dit Joséphine, vous allez rester comme cela, les épaules exposées au froid, et les pieds dans l'herbe mouillée?

— Je vais remonter sur le siége.

— Je ne pourrai plus causer avec vous, vous serez trop loin.

— Eh bien, je m'asseoirai sur ce marchepied.

— Non, asseyez-vous dans la voiture.

— Et si le cheval nous emmène dans les viviers?

— Accrochez les rênes sur le siége, vous les aurez bientôt dans la main en cas de besoin.

— Au fait, il est occupé! dit Amaury en voyant que l'excellente bête broutait sans songer à mal.

— Il broute la fougère comme je mange le pain de seigle, dit Joséphine en riant; certainement, à lui aussi, cette lande rappelle la jeunesse et la liberté.

Amaury s'assit dans la calèche vis-à-vis la marquise. C'était le dernier acte de respect qui lui restait à faire. Mais la nuit était si fraîche, et il s'était dépouillé pour lui couvrir les pieds! Elle le fit asseoir auprès d'elle, pour qu'il eût au moins un peu d'abri contre le brouillard. Quelque chose lui disait bien au fond du cœur, que c'était frapper le dernier coup sur un homme déjà vaincu. Il s'était défendu courageusement pendant deux heures, et certes elle n'avait pas l'idée de le provoquer. Elle comptait que la timidité d'un homme de vingt ans la préserverait jusqu'au bout, et qu'un amour pur et fraternel suffirait à leur mutuelle joie. Mais il y avait de l'effroi dans son âme à cause du monde où elle vivait, et dans l'âme du Corinthien il y avait du remords à cause de la Savinienne. Or l'amour pur a besoin du calme parfait de la conscience, et ni l'un ni l'autre n'était calme. Un frémissement étrange s'était emparé d'elle comme de lui. Ils essayèrent encore de l'attribuer au froid. Ils tâchaient de rire et de causer; ils ne trouvaient plus rien à se dire, et le Corinthien était d'une tristesse qui tournait à l'amertume. Ce silence devenait plus gênant et plus effrayant à mesure qu'il se prolongeait, et Joséphine sentait bien qu'il

fallait fuir ou succomber. — Croyez-vous, lui dit-elle avec effroi, que nous ne pourrions pas reprendre notre route?

— Et où est-elle, notre route? dit le Corinthien avec une rage secrète.

La marquise vit qu'il souffrait: elle fut vaincue.

— Au fait, dit-elle, nous ne ferions que nous égarer encore davantage. Il vaut mieux patienter ici jusqu'au jour. Les nuits sont si courtes dans cette saison!

Elle fit sonner sa montre. Il était minuit. Et elle ajouta pour lui arracher une réponse :

— Il fera jour dans deux heures, n'est-ce pas?

— Le jour viendra bientôt, soyez tranquille, répondit Amaury d'une voix désespérée.

Ce son de voix fit tressaillir Joséphine. Un nouveau silence succéda à ce muet emportement d'Amaury. Le cheval hennissait en signe d'ennui et de détresse. Les grenouilles coassaient dans le marécage.

Tout à coup Amaury vit que Joséphine pleurait. Il se jeta à ses pieds; et deux autres heures s'écoulèrent dans une ivresse si complète, qu'ils oublièrent tout, et le monde, et les anciennes amours, et l'avenir, et la peur, et le jour qui se levait, et le cheval qui s'était remis en route.

Un cri de terreur échappa à la marquise, lorsqu'elle vit, à la clarté de l'aube, la tête d'un homme s'avancer à la portière. Cette frayeur était bien naturelle, mais elle arracha le Corinthien comme d'un rêve. Et lorsqu'il y pensa depuis, il s'imagina que la marquise aurait eu moitié moins d'effroi et de honte si elle eût été surprise dans les bras d'un gentilhomme.

Quant à lui, il eut aussi un sentiment de confusion devant le témoin de son bonheur. C'était Pierre Huguenin.

— Rassurez-vous, madame la marquise, dit celui-ci en voyant la pâleur effrayante et l'air égaré de Joséphine. Je

suis seul, et vous n'avez rien à craindre. Mais il faut vite retourner au château. On vous a attendue fort avant dans la nuit. Votre cousine a été si inquiète de vous, qu'elle a envoyé à la ville. On vous cherche peut-être aussi d'un autre côté.

— Écoute, Pierre, dit le Corinthien. Voici ce que tu diras. J'ai passé la nuit à la ville, tu ne m'as pas vu; tu as trouvé madame la marquise seule, égarée, emportée par son cheval, vers minuit...

— Ce serait impossible, on vient de me voir au château il n'y a qu'une demi-heure.

— Mais où sommes-nous donc?

— A un quart de lieue tout au plus du château. Que dirai-je?

— Que Wolf s'est enivré hier soir, c'est la vérité; qu'il a failli verser dix fois en dix minutes; qu'il est descendu dans un cabaret à la sortie de la ville...

— C'est bien, dit Pierre; alors le cheval s'est emporté et a couru la lande toute la nuit. Maintenant sauve-toi, Amaury; cache-toi dans les genêts, et ne rentre que vers midi. Tu as couché à la ville.

Le Corinthien se hâta de descendre et de s'enfoncer dans les buissons. La marquise n'eut pas la force de dire une parole. A demi évanouie au fond de la voiture, elle était dans un état nerveux qui rendit très-vraisemblable l'histoire que Pierre se chargea de raconter.

Il prit le cheval par la bride, et l'aida à sortir des marécages, marchant devant lui, et s'assurant avec le pied de la solidité du terrain qu'il lui faisait traverser. Lorsqu'ils arrivèrent au château, la première personne qu'ils virent accourir fut Yseult, qui ne s'était pas couchée, et qui, de sa fenêtre, explorait tous les chemins depuis le jour.

Pierre lui raconta qu'il avait trouvé la marquise seule

dans la voiture, entraînée par le cheval, qui, après avoir couru toute la nuit, revenait au hasard; que dans le premier moment elle avait eu la force de lui dire comment cet accident était arrivé; et il fit à cet égard le conte arrangé avec le Corinthien. Puis il aida mademoiselle de Villepreux à transporter sa cousine dans son appartement, tandis que les domestiques examinaient les harnais du cheval, que Pierre avait eu soin de déranger et de rompre en plusieurs endroits pour faire croire à une révolte sérieuse de sa part. Ce pauvre animal fut le seul calomnié de l'aventure. Personne ne soupçonna la vérité. Wolf, qui n'avait rien vu, et qui ne se rappelait pas seulement comment les choses s'étaient passées, ne put se disculper. On l'eût chassé si la marquise, après avoir eu une attaque de nerfs, n'eût demandé vivement sa grâce. Pierre fut remercié dans les plus beaux termes par le comte de Villepreux. Mais rien ne valait pour lui un mot d'Yseult; et comme il l'attendait toujours, il allait retourner tristement à l'atelier, lorsqu'elle s'approcha de lui, lui tendit la main, et la lui serra, devant tout le monde, avec une franchise d'amitié dont ses traits confirmaient la rayonnante effusion. C'était un autre bonheur que celui du Corinthien; mais il n'était peut-être pas moindre.

## CHAPITRE XXVII.

Les bulletins de la guerre d'Espagne arrivaient chaque jour plus pompeux pour l'armée française officielle, et plus alarmants pour l'armée secrètement organisée du Carbonarisme.

La capitulation de Malaga avait suivi de près la victoire du Trocadéro. Riego tenait encore, en attendant que le même roi qui lui avait présenté en tremblant son cigare

allumé, l'envoyât sur un âne au supplice. Ballesteros traitait avec le duc d'Angoulême. Le libéralisme allait être écrasé en Espagne; il était fort découragé en France.

Le comte de Villepreux, que l'opposition avait diverti pendant quelques années, commençait à trouver le jeu trop sérieux, et se repentait secrètement de n'avoir pas borné son rôle politique à la lutte parlementaire. Loin de recevoir la visite d'Achille Lefort avec la bienveillance accoutumée, il le brusquait souvent, et tâchait par ses railleries de le dégoûter de la propagande. Ce n'était pas chose aisée. Malgré les démonstrations sans réplique de Pierre Huguenin, qu'il oubliait tout aussitôt après les avoir écoutées, Achille n'avait qu'une idée en tête : c'était de former une *Vente* à Villepreux. Il avait cinq ou six affiliés, il lui en fallait encore neuf ou dix pour arriver au chiffre voulu; et il ne désespérait pas, malgré l'effet sinistre des nouvelles télégraphiques, de les trouver bientôt. Il était de ces natures aveuglément dévouées et bravement présomptueuses qui, à force de croire à elles-mêmes, arrivent à ne douter de rien. Plus il voyait la peur éclaircir les rangs autour de lui, plus il se flattait de les remplir de nouveaux champions, mieux trempés pour la résistance. Il s'évertuait donc à recruter à droite et à gauche avec plus de zèle que de sagesse, ne s'apercevant pas trop, le bon jeune homme, qu'il faisait moins de bien à sa cause, par ses déclamations échauffées et son empressement brouillon, qu'il n'en eût fait avec de la prudence et un peu d'adresse.

Achille, comptant qu'un affilié à la Vente Suprême n'oserait pas l'entraver, avait donc établi son quartier général au château de Villepreux, usant et abusant du prétexte de vendre des vins et de régler des comptes, souffrant avec héroïsme les contradictions mordantes de son hôte qui commençait à le traiter un peu lestement,

et devant lequel il n'élevait pas la voix aussi haut qu'il le faisait dans le parc, lorsqu'il déblatérait devant Pierre Huguenin contre les *ganaches de la Chambre.*

Malgré l'humeur qu'il lui causait, le comte ménageait pourtant ce *faquin*, qui dans la province avait chaudement servi sa popularité; et quand il craignait de l'avoir blessé, il le ramenait par d'adroites flatteries données sous le masque d'une brusquerie paternelle. Le vieux libéralisme adulait la jeunesse de ce temps-là, en attendant que, monté à son tour sur les bancs de la pairie, il l'envoyât dans les prisons expier le crime d'association secrète, chose sainte et sacrée sous la restauration, illégale et abominable sous Louis-Philippe.

Le soir, lorsque les hôtes ordinaires et extraordinaires du château s'étaient retirés, Achille, au retour de ses excursions politiques, venait rendre compte de toute la besogne qu'il avait faite. Il faisait au comte l'honneur de le regarder comme un supérieur, et le comte était obligé d'accepter ce rôle. Yseult n'était point exclue de ces conversations. Outre que son grand-père avait en elle une entière confiance, l'éclat des divers procès faits au Carbonarisme l'avait initiée à tous les mystères de la conspiration permanente. Encore enfant, elle avait été lancée dans ces rêves de lutte politique; et, comme tous les jeunes cerveaux, le sien s'y était exalté jusqu'à la bravoure virile, sans perdre cette nuance d'idéal romanesque qui caractérise une grande nature féminine. Je ne saurais vous dire si elle était vraiment, comme on le prétendait, la fille de Napoléon; mais il est certain qu'il y avait quelque chose d'héroïque dans la tournure de son esprit, et une extrême originalité dans l'indépendance de son caractère.

Avec ces dispositions, elle devait pencher vers l'avis d'Achille Lefort et s'enhardir dans ses espérances à mesure que le danger croissait. Entre le vieux comte et le

jeune carbonaro, elle était comme le pur miroir de vérité, où chacun d'eux pouvait regarder les taches ou les erreurs de sa conscience repoussées par le cristal impénétrable. Elle écoutait toujours son aïeul avec respect ; mais, quand elle le voyait faiblir, elle en cherchait la cause ailleurs que dans un manque de courage, et sa candeur intimidait le vieillard. Quand Achille se laissait emporter par son outrecuidance, elle s'imaginait qu'il avait eu quelque succès extraordinaire dans ses entreprises ; et lui, tout honteux de la foi qu'elle avait en lui, rougissait de sentir que cette foi était mal fondée. Le comte eût préféré qu'elle ne fût pas présente à leurs entretiens ; mais Achille, sachant bien l'ascendant qu'elle exerçait sur lui, avait soin de les trouver réunis pour s'expliquer, et alors M. de Villepreux n'osait montrer tout son dépit et toute sa répugnance.

Il arriva plusieurs fois qu'on parla de Pierre Huguenin. Achille disait que ce serait une des plus belles conquêtes qu'il pût faire pour sa Vente ; qu'on aurait de la peine à vaincre ses objections, mais qu'une fois engagé on trouverait en lui un héros. Yseult disait qu'elle avait de lui la plus haute opinion, et qu'elle le verrait avec joie entrer en rapports fréquents avec son grand-père, et puiser dans de telles relations l'instruction politique dont une aussi belle intelligence avait soif. Yseult s'imaginait encore que son aïeul portait en lui quelque grande révélation de l'idée sociale qui tourmentait l'artisan philosophe.

— Votre Pierre Huguenin est un fou, leur dit un soir le comte poussé à bout ; une tête dérangée, et à mettre dans le même bonnet que le cerveau brûlé de M. Lefort. Il est bon sans doute que les gens du peuple lisent Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu. Je n'en ris pas, entends-tu, ma fille? Je suis sûr que cela produira quelque chose de bon. Mais donnons-leur donc le temps de la digestion,

que diable! Ils ont à peine avalé la manne qu'on leur dit de trouver la terre promise! Il a fallu au peuple de Moïse quarante ans pour cela, quarante ans qui veulent peut-être dire dans le langage biblique quarante siècles, sachez-le bien. Laissez-les donc tranquilles; ils ne demandent que cela. Est-ce qu'ils sont assez avancés pour faire de la politique? C'est à nous de chercher ce qui leur convient et de leur faire le meilleur sort possible sans les consulter; car ils ne peuvent encore prononcer sur leur propre cause. Ils y seraient juge et partie!

— Ne sommes-nous pas dans le même cas? dit Yseult.

— Mais notre éducation est faite; nous avons des idées de justice appuyées sur une certaine science qu'ils n'ont pas encore et qu'ils n'auront pas de si tôt. Donnons-leur le temps de monter jusqu'à nous, et ne faisons pas la folie de descendre à eux. Il ne faut point que nous salissions nos mains pour leur complaire; il faut qu'ils lavent les leurs pour nous ressembler.

— Mais il faut une crise politique immense, afin qu'ils aient le temps et l'instinct de se civiliser, s'écria Lefort.

— Aussi, mon cher monsieur, nous opérerons la crise en temps et lieu, mais sans qu'ils nous aident trop sciemment; car, dans ce cas, ils nous feraient la loi le lendemain, et ce serait la barbarie.

— Mais, mon père, dit Yseult, il me semble qu'on pourrait les instruire et les aider à se civiliser, en attendant.

— Très-certainement, s'écria le comte. Il faut, en tout ce qui ne tient pas ouvertement à la politique, leur tendre la main, les encourager, leur procurer du travail et de l'instruction, relever en eux le sentiment de la dignité humaine. Est-ce que je fais autre chose avec eux? Est-ce que je ne les traite pas comme mes égaux? Est-ce que je les oblige à me parler debout? Est-ce que je ne cherche

pas à développer tous les germes d'intelligence que j'aperçois chez eux?

— Certainement, monsieur le comte, dit Achille, votre conduite particulière est généreuse et franchement libérale; mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'une certaine initiation au mouvement politique soit un moyen d'éducation pour les prolétaires intelligents et courageux? Croyez-vous donc que Pierre Huguenin ne comprenne pas aussi bien que moi ce que nous faisons?

— Ce n'est peut-être pas beaucoup dire, répondit le comte en riant, et encore n'en est-il pas là; la preuve, c'est qu'il vous repousse, et se fait prier.

Quelques jours après cet entretien, Yseult, se promenant dans le parc avec Achille, et parlant précisément de Pierre Huguenin, vit celui-ci se diriger du côté de l'atelier.

— J'ai envie de m'adresser à lui, dit-elle, et de voir si je réussirai mieux que vous. Je serais fière de faire cette conversion, et de pouvoir l'annoncer ce soir à mon grand-père.

— Je crains bien que M. le comte ne se soucie plus d'aucune conversion politique, répondit Achille qui était lui-même un peu découragé ce jour-là.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Yseult qui ne cessait de voir dans son aïeul un patriarche de la révolution; je connais mieux que vous ses dispositions. Il a de grands accès de tristesse; mais une bonne parole, un sentiment généreux, le moindre acte de courage et de patriotisme, tenez! l'adhésion de Pierre Huguenin à vos projets, suffirait pour lui rendre ce noble enthousiasme que nous lui connaissons. Voulez-vous appeler Pierre pour que je lui parle? Me le conseillez-vous?

— Pourquoi pas? répondit Achille dont l'amour-propre était un peu intéressé à vaincre les refus superbes de l'artisan. L'éloquence d'une femme peut faire des miracles!

Il courut le chercher. Mais au lieu de l'amener jusqu'auprès de mademoiselle de Villepreux, et de rester en tiers dans la conversation, comme elle y comptait, il s'éloigna, craignant que sa présence ne rendît à Pierre la force de l'argumentation, et comptant sur le trouble et l'embarras que devait lui inspirer un tête-à-tête avec la jeune châtelaine.

En se voyant décidément seule avec Pierre, Yseult fut elle-même saisie d'une timidité qu'elle ne connaissait pas, et demeura quelques instants sans pouvoir entrer en matière. Pierre était si troublé de son côté, qu'il ne s'en aperçut pas, et qu'il attribua au bourdonnement qui se faisait dans ses oreilles le sens interrompu et insaisissable des premières paroles d'Yseult. Enfin ils réussirent tous deux à se calmer et à s'entendre. Yseult lui parla avec cette exaltation de patriotisme qui avait, à cette époque-là, sa phraséologie courante, plus étincelante de mots que riche de faits et d'idées. Néanmoins, la distinction que le goût et la grâce de l'esprit savaient donner aux expressions, la diction élégante et mélodieuse, la voix de femme émue et pénétrée, le sentiment pur et profond que la jeune fille portait dans cet acte de prosélitisme, mirent tant de charme dans sa déclamation, que Pierre, vaincu et transporté, sentit son visage inondé de larmes. Il faut faire aussi la part de l'ingénuité de l'auditeur, et de l'amour qui avait glissé là sa flèche tremblante et délicate. Il n'eut pas de résistance contre un tel assaut, pas de méfiance devant une telle conviction, pas de fierté plébéienne pour repousser une séduction si touchante. Sa raison reçut là une atteinte violente. Avec son peu d'expérience, et à l'âge où le sentiment gouverne l'être tout entier, il était impossible qu'il ne se rendît pas à merci. Yseult, donnant aveuglément dans les théories à double sens de son grand-père, et ne voyant que le beau côté des inten-

tions et des promesses, travaillait à détruire les préventions de Pierre en lui persuadant ce qu'elle croyait elle-même : que le vieillard cachait prudemment l'ardeur de son républicanisme, en attendant le jour où il pourrait en faire l'application.

— Je me suis trompé, se disait Pierre en l'écoutant ; j'ai été injuste envers le père et l'instituteur d'une telle fille. L'âme d'un lâche et d'un traître n'aurait pu former cette héroïne, brave comme Jeanne d'Arc, éloquente comme madame de Staël. Oui, j'ai tenté de fermer les yeux à la lumière, et mes répugnances n'étaient que l'aveuglement de l'orgueil. Le peuple a des amis dans les hautes classes ; il les méconnaît et les repousse. Nous sommes sourds et grossiers, moi tout le premier, qui ai méconnu cette voix du ciel, et résisté à cette puissance surhumaine.

Ces réflexions arrivaient sur les lèvres de Pierre Huguenin sans qu'il eût conscience de ce qu'il disait, tant son âme était exaltée et inondée de joie et d'amour.

— Vous vous êtes donc méfié de nous? lui disait la jeune patricienne ; vous avez méconnu mon père, l'homme le plus sincère et le plus grand ! Mais vous méfierez-vous de moi qui vous parle, maître Pierre? Croyez-vous qu'à mon âge on sache tromper? Ne sentez-vous pas qu'il y a au fond de mon cœur une soif inextinguible de justice et d'égalité? Ne savez-vous pas que toutes les lectures qui ont formé votre esprit ont formé le mien aussi? Quelle brute perverse serais-je donc si j'avais pu lire Jean-Jacques et Franklin sans être pénétrée de la vérité ! Croyez-vous que je ne me sois pas fait raconter par mon père ces grandes époques de la révolution, où les hommes du Destin ont poursuivi et défendu le principe de la souveraineté populaire au prix de leur vie, de leur réputation et de leur propre cœur, arrachant de leurs entrailles, par

un effort sublime, tout sentiment humain pour sauver l'humanité? Oui, mon grand-père comprend tout cela, et admire tous ces hommes, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre, depuis Barnave jusqu'à Danton. Et d'ailleurs, croyez-vous que je n'aie tiré du Christianisme aucun enseignement? Nous autres femmes, nous naissons et nous grandissons dans le catholicisme, quelle que soit la philosophie de nos pères. Eh bien! l'Évangile a pour nous de grandes leçons d'égalité fraternelle, que les hommes ne connaissent peut-être pas; et moi j'adore dans le Christ sa naissance obscure, ses apôtres humbles et petits, sa pauvreté et son détachement de tout orgueil humain, tout le poëme populaire et divin de sa vie couronnée par le martyre. Si je m'éloigne de l'Église, c'est que les prêtres, en se faisant les ministres du pouvoir temporel et les serviteurs du despotisme, ont trahi la pensée de leur maître et altéré l'esprit de sa doctrine. Mais moi, je me sens prête à la pratiquer à la lettre. Aucune souffrance, aucune misère, aucun travail ne me rebutera, s'il faut que je partage les douleurs du peuple. Aucun cachot, aucun supplice ne m'effraierait, s'il fallait proclamer ma foi. Tenez, Pierre, je vous jure que je n'ai jamais songé sérieusement à ma richesse et à ma liberté sans avoir des remords, à cause des pauvres qu'on oublie et des prisonniers qu'on torture. J'ai eu quelquefois des erreurs de jugement, j'ai cédé à des habitudes de luxe, j'ai prononcé des formules consacrées dans le monde par la coutume et le préjugé. Mais s'il fallait faire quelque chose de grand; s'il fallait donner ma vie en expiation de ces heures d'apathie et d'ignorance, croyez-moi, je remercierais Dieu de m'affranchir de tous ces liens misérables où mon âme languit et rougit d'elle-même. Je ne vous dis pas toutes ces choses pour me vanter auprès de vous, mais pour que vous sachiez comment mon grand-père m'a élevée, et

quels sentiments il a mis dans mon cœur. Les croyez-vous sincères ?

Pierre était enivré, hors de lui ; la fièvre qui brûlait dans les veines d'Yseult avait passé dans les siennes. Tous deux croyaient être transportés seulement par la foi, et n'avoir en ce moment d'autre lien que celui de la vertu. C'était pourtant l'amour qui avait pris cette forme, et qui se chargeait d'allumer en eux la flamme de l'enthousiasme révolutionnaire.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Pierre. Demandez-moi ma vie. C'est trop peu dire, disposez de ma conscience, je croirai en vous comme en Dieu ; je me laisserai conduire avec un bandeau sur les yeux ; que vous daigniez seulement me dire quelques mots pour ranimer ma foi et mon espérance.....

— Foi, espérance, charité, répondit Yseult, voilà la devise de l'association à laquelle on vous convie. En est-il une plus belle ?

Pierre promit tout ; et lorsque Achille vint les rejoindre, Yseult le lui présenta comme un frère acquis à la sainte cause. L'étonnement et la joie du commis voyageur furent au comble lorsque Pierre confirma sa soumission par une promesse formelle. — Je commence à croire que *mademoiselle de Buonaparte* est une maîtresse femme, s'écria Lefort en se frottant les mains lorsque Yseult se fut retirée. Vive Dieu ! j'en suis bien revenu sur son compte, maître Pierre ! Elle a été admirable dans tous les assauts que nous avons livrés au grand-papa ; c'est une vraie Montagnarde. Elle vaut mieux dans son petit doigt que toute la famille. Le diable m'emporte si, à votre place, je n'en serais pas amoureux.

Le prosaïsme d'Achille, sur ce chapitre, faisait grand mal à Pierre Huguenin. — Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, répondit-il, et ne parlez pas légèrement

d'une personne qui est au-dessus de nous deux par son esprit et son caractère.

— Oui-dà ! je ne croyais pas si bien dire, reprit Achille, frappé de l'émotion du jeune artisan. Mais pourquoi pensez-vous que je me moque de vous, ami Pierre? Notre siècle n'est-il pas enfin entré dans la voie de la raison et de la philosophie? Pensez-vous qu'une personne aussi franchement républicaine que mademoiselle de Villepreux ne doive pas considérer absolument comme son égal un homme tel que vous? Je vous réponds, moi, qu'elle vous apprécie parfaitement, et qu'il n'y a pas chez elle l'ombre d'un préjugé, à présent surtout que vous voici des nôtres, et que la Charbonnerie vous mettra en rapport, à tous les moments de la vie, et sur tous les points de la politique.....

— Vous n'êtes qu'un exploiteur ! s'écria Pierre, irrité profondément de la légèreté avec laquelle Achille jouait avec le secret de son âme ; oui, vous exploitez toutes choses, même les plus sacrées. Pour me gagner à votre cause, vous ne rougiriez pas de susciter en moi les pensées les plus folles et les plus absurdes ; mais pensez-vous que je sois assez sot pour m'y laisser prendre?

Achille ne se laissa pas rebuter par la fierté de son ami, et, sans s'inquiéter de sa résistance, il le força d'entendre tout le bien qu'Yseult disait de lui.

Achille ne mentait pas ; seulement il racontait brutalement, et interprétait les choses avec une audace incroyable. Pierre souffrait en l'écoutant, mais il l'écoutait ; et une irrésistible joie, une espérance insensée, venaient malgré lui porter le dernier coup à sa raison. Il passa la nuit et les jours suivants dans une sorte de délire ; et Achille, qui avait pris à tâche de l'endoctriner tous les jours, s'aperçut qu'il ne l'écoutait pas, qu'il ne songeait plus ni à la philosophie ni à la politique, mais que, do-

miné par la passion, il était sous sa main comme un enfant.

## CHAPITRE XXVIII.

Achille, ne sachant comment compléter sa Vente, avait bien jeté les yeux sur le Corinthien; mais celui-ci n'éprouvait pour lui que de l'aversion, et Pierre conseilla au propagandiste de songer à tout autre adepte.

Le Corinthien, ne comprenant pas qu'un lien politique pût rapprocher le comte de Villepreux d'Achille Lefort, et n'imaginant pas que ce dernier fît de la Charbonnerie au château, s'était mis en tête qu'il y était retenu par les beaux yeux de la marquise. Il est certain qu'au travers de ses préoccupations révolutionnaires, Achille n'était pas absorbé au point qu'un rayon de cette beauté ne fût venu frapper et agiter un peu sa cervelle. Il faisait pour elle des toilettes presque aussi ridicules que celles d'Isidore, dans un autre genre. Il tirait parti de son épaisse chevelure et de ses favoris noirs *à la Bergami*, pour se faire une tête *à caractère;* et comme il était assez bien fait de sa personne, et pouvait passer en province pour un beau garçon, comme il avait de la facilité à s'exprimer et une sorte d'éloquence de table d'hôte qui pouvait bien faire de l'effet sur une personne aussi peu éclairée que Joséphine, nous ne saurions affirmer que sa peine eût été absolument perdue, s'il fût arrivé au château huit jours plus tôt. Mais Joséphine était dans une disposition d'esprit à n'oser lever les yeux sur personne. Consternée de sa chute, effrayée de tout, elle se tenait presque toujours dans sa chambre depuis l'aventure des brouillards; et Amaury, en proie à mille inquiétudes, passant de la reconnaissance au dépit et de l'espoir à la jalousie, ignorait

s'il lui serait jamais permis de la revoir. Il ne l'apercevait plus que de loin, à travers les arbres. Après le dîner, la famille prenait le café sur une terrasse couverte d'orangers qu'Amaury pouvait voir de l'atelier. A cette heure, il avait toujours quelque travail à faire aux fenêtres, et, monté sur une échelle, il plongeait sur la terrasse, suivait tous les mouvements de la languissante marquise, et remarquait fort bien les attentions empressées dont elle était l'objet de la part d'Achille Lefort. Il aurait eu bien besoin d'ouvrir son cœur à son ami Pierre, et de lui demander conseil; d'autant plus qu'il n'avait rien à lui révéler, puisque le hasard l'avait initié au secret de son amour : mais Pierre semblait éviter ses confidences. En proie lui-même à un rêve dont il craignait d'être forcé de s'éveiller, il s'enfonçait dans la solitude aussitôt que sa journée de travail était finie. Il errait dans le parc aux mêmes endroits où il avait rencontré Yseult, n'osant espérer l'y rencontrer encore, et l'y rencontrant presque toujours, soit avec Achille Lefort, et venant à lui sans détour, soit seule, ayant l'air de ne pas le chercher, et pourtant ne l'évitant pas. Leurs conversations roulaient toujours sur les idées générales. Aucune familiarité extérieure ne s'était établie entre eux; mais l'intimité du cœur grandissait et prenait de la force. Il y avait une estime et une admiration mutuelles qui trouvaient chaque jour de nouveaux aliments et de nouvelles causes.

Dans cet endroit du parc la végétation était fort épaisse, et il n'y avait guère de danger d'être troublé par les malignes interprétations des curieux. C'était un quartier fermé d'une petite barrière, et consacré à la culture des belles fleurs qu'Yseult chérissait. Hôtes, parents et domestiques avaient l'habitude de respecter ce parc réservé, et de n'y entrer jamais, que la barrière fût ouverte ou fermée. Il y avait une volière et un jet d'eau au milieu

d'un boulingrin parsemé de plates-bandes en corbeilles. Autour de cette pièce de gazon une double rangée d'arbres et d'arbustes formait une allée circulaire. Un treillage en bois fermait le tout. Pierre rencontrait ordinairement mademoiselle de Villepreux à peu de distance de cet enclos. Lorsqu'elle était avec Achille, elle les y introduisait tous deux. Lorsqu'elle était seule, elle faisait quelques tours de promenade devant la porte d'entrée avec Pierre; et quand elle jugeait que l'entrevue avait été assez longue, elle entrait dans son parterre, après lui avoir souhaité le bonsoir avec une grâce simple et chaste que Pierre comprenait et respectait jusqu'à l'adoration. Il s'éloignait alors rapidement, et allait attendre sa sortie au bout de l'allée, caché dans un massif. Il était heureux de la voir passer; et quand la nuit était trop sombre pour qu'il distinguât sa forme légère, il était heureux encore d'entendre le frôlement de sa robe dans les herbes. Pour rien au monde Pierre n'eût voulu, dans ce moment, s'approcher d'elle. Il sentait le prix de la confiance qu'elle lui accordait en l'abordant toujours avec bienveillance, et il comprenait ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, beaucoup mieux que certaines gens à qui l'usage du monde ne donne jamais ni tact ni mesure. Ainsi, il faisait, au sujet de ces promenades et de ces rencontres, des observations aussi délicates qu'eût pu les faire l'homme de mœurs les plus exquises. Il remarqua, entre autres choses, que de même que mademoiselle de Villepreux n'entrait jamais seule avec lui dans le parc réservé, elle n'y entrait jamais seule non plus avec Achille. Les jours où il arrivait le dernier à ces tacites rendez-vous (ce qui était bien rare), il la trouvait avec le jeune carbonaro, descendant et remontant l'allée extérieure; et lorsqu'ils avaient fait quelques tours à eux trois, elle disait gaiement: — Allons voir les oiseaux! On entrait dans le par-

terre ; et si Pierre montrait quelque hésitation, elle insistait pour qu'il y entrât.

Un soir, Pierre, qui conservait malgré lui un peu de soupçon jaloux, se blottit dans sa retraite accoutumée ; c'était un gros érable touffu, qui sortait d'un massif et se penchait sur l'allée. En montant dans cet arbre on était parfaitement caché, et on pouvait tout voir et tout entendre. Il vit arriver Yseult avec Achille ; il les vit passer et repasser au-dessous de lui ; il les entendit parler, comme les autres jours, conspiration, révolution et constitution. Il y eut un moment où Achille s'arrêta sous l'érable en disant : — Il paraît que nous ne verrons pas notre ami Pierre ce soir.

— C'est singulier, répondit Yseult, car nous le voyons presque tous les soirs. Il est avide de vos enseignements.

— Ou plutôt des vôtres, mademoiselle.

— Moi ! que puis-je enseigner ? Il me semble bien plutôt que j'apprends beaucoup en parlant avec cet homme du peuple, qui me paraît vraiment sage et porté aux grandes choses. Ne vous semble-t-il pas ainsi, monsieur Lefort ?

Achille avait deviné le secret d'Yseult. Il favorisait cette inclination mystérieuse en feignant de ne s'apercevoir de rien. Il n'était point porté à ce rôle seulement en vue de son Carbonarisme, mais aussi par affection véritable pour Pierre ; et puis par l'attrait qu'une aventure de ce genre a toujours pour les jeunes esprits ; et puis peut-être enfin pour le plaisir de se venger ainsi, d'une certaine façon, des secrets mépris du vieux comte. Il était là comme une sorte d'entremetteur sentimental dans le roman le plus chaste et le plus sérieux, en même temps que le moins sensé et le moins réalisable. A voir ce roman du large point de vue de la justice naturelle et de la raison philosophique, il n'y avait rien de plus moral et de plus élevé ;

à le voir de la lucarne étroite de l'usage et des convenances sociales, c'était quelque chose d'absurde et de révoltant. Achille voyait les deux faces, admirant l'une et se divertissant de l'autre, avec cette rancune profonde que la race bourgeoise nourrit contre la race patricienne.

Il ne manquait donc aucune occasion de mettre en rapport la châtelaine et l'artisan. C'était lui qui, à l'heure de la sieste quotidienne du grand-père, entraînait la jeune fille, d'arguments en arguments politiques, jusqu'à l'allée du parc réservé. Ce fut donc grâce à lui que Pierre entendit avec quelle sympathie Yseult s'exprimait sur son compte. Il s'étonna de l'ardeur que Lefort mit à renchérir sur ses éloges, et il remarqua qu'il ne fut point question d'aller voir les oiseaux. Quand la nuit fut tout à fait venue, et qu'on eut perdu l'espérance de le voir, on retourna au château; et Pierre, délivré de sa jalousie, ivre de joie, alla souper chez son père avec le Berrichon, à qui il trouva de l'esprit, et le père Lacrête, qui lui sembla avoir du génie, tant il était porté à la bienveillance ce soir-là. — A la bonne heure, lui dit le père Huguenin, te voilà joyeux et bon enfant! Sais-tu, Pierre, que tu as souvent de trop grands airs avec ta famille? Tu fréquentes trop les nobles, mon enfant; ça gâte le cœur et l'esprit.

Il n'y avait alors d'étranger au château que Lefort. M. Lerebours était occcupé au pressoir à voir fermenter la vendange nouvelle. Raoul passait sa vie dans les châteaux voisins, où il s'amusait davantage, et où il n'était pas obligé de se tenir à quatre pour s'empêcher de *souffleter* ce *philosophe crotté*, ce *philanthrope de carrefour*, ce *législateur d'estaminet*, en un mot ce *cuistre de M. Lefort.*

Il y a dans la vie de château des heures d'impunité qui passent toute vraisemblance. Les deux jeunes dames traversaient une de ces phases où tout semble favoriser l'ou-

bli du monde et l'essor de l'imagination. Un soir Joséphine pleurait, le coude appuyé sur le bord de sa fenêtre. Elle désirait revoir le Corinthien, mais elle ne l'osait pas; elle n'était pas sûre que tout le monde n'eût pas deviné son secret, et se demandait lequel il fallait choisir, ou du mépris de tout le monde, ou de celui de l'homme qu'elle abandonnait après s'être abandonnée à lui. Tout à coup elle entendit un bruit sourd derrière une petite porte pratiquée dans la boiserie de son alcôve, et qui avait peut-être protégé les amours de quelque châtelaine du temps de la Ligue avec quelque heureux page en l'absence de l'époux guerroyant. Cette porte ouvrait un passage qui, dans l'épaisseur des murs, faisait plusieurs détours dans le château et finissait à une impasse. On avait muré cette issue mystérieuse, désormais regardée comme inutile. Mais une trappe située dans les boiseries de la chapelle avait conduit l'ardent Corinthien, de découverte en découverte et de décombres en décombres, jusqu'à cette impasse. A force de calculer et de s'orienter, il avait deviné qu'une certaine porte secrète, située dans l'appartement de la marquise, et dont mademoislle Julie, sa femme de chambre, parlait quelquefois à l'office comme d'un repaire à revenants, devait aboutir précisément à l'endroit où il s'était arrêté. Il avait pris une lampe, une pince et un marteau, et s'était plongé dans le labyrinthe. Depuis trois jours il travaillait à percer le mur. Le bruit de son marteau était amorti par l'épaisseur de la maçonnerie. C'était une entreprise pénible et palpitante, comme celle d'un prisonnier qui travaille à son évasion. Quand le mur fut percé, le bruit se fit entendre, et la marquise, qui n'était guère moins superstitieuse que sa femme de chambre, fut prise d'une telle frayeur qu'elle s'enfuit jusqu'au bas de l'escalier pour appeler du secours; mais je ne sais quel instinct de prudence l'empêcha de céder à cette peur

et de la raconter au salon, où l'on se réunissait de dix heures à minuit, après la sieste du comte.

Pendant ce temps, Amaury avait ouvert la brèche et s'était glissé jusqu'à la porte secrète. Il l'avait trouvée fermée en dedans; mais l'ayant secouée et s'étant assuré que ce bruit n'attirait personne, il l'avait ouverte avec un crochet. Maintenant, certain de sa victoire, il avait refermé la porte à double tour et emporté la clef.

De retour à l'atelier, il s'empressa de réparer le panneau dont il avait seul découvert l'usage mystérieux. Il le replaça lui-même, afin que personne n'y mît la main et ne fût associé à son secret; mais il l'arrangea de manière à pouvoir l'enlever sans peine et sans bruit chaque fois qu'il le voudrait; et cette entreprise terminée, triomphant dans sa pensée des terreurs de la marquise, et défiant Achille Lefort de le supplanter ou tout au moins de le tromper, il alla rejoindre Pierre au moment où celui-ci recevait de son père, pour la centième fois, le conseil de se méfier des bontés de la noblesse.

Dès lors, le Corinthien goûta un bonheur terrible, et qui décida du reste de sa vie. Protégé par l'impunité que lui assurait la conquête du passage secret, il connut l'amour dans toute sa puissance sauvage et dans tous ses raffinements voluptueux. C'était la première fois que Joséphine était aimée, et ce fut la seule fois qu'elle aima. Certes, leur passion n'eut point l'idéal et la chasteté vraiment angélique de celle qu'éprouvaient Yseult et Pierre Huguenin. Tandis que ceux-ci dominaient l'attrait et jusqu'à l'idée de la volupté par l'enthousiasme de l'esprit et l'austérité de la foi, le Corinthien et la marquise, subjugués par l'énergie du désir et par la fougue des sens, s'enivraient de leur mutuelle jeunesse et de leur égale beauté. Mais du moins c'était un amour sincère, et pur d'une certaine façon; car ils croyaient l'un à l'autre, et

ils croyaient en eux-mêmes. Ils se juraient une fidélité dont le sentiment était en eux, et il y avait des moments d'exaltation où la marquise se rêvait un sublime courage pour proclamer Amaury son amant et son époux à la face du monde le jour où le marquis des Frenays, succombant aux infirmités prématurées qui le menaçaient, la laisserait libre de former un nouveau lien. Amaury ne regardait point l'avenir sous cette face; il lui importait peu que le marquis des Frenays prît son parti de vivre ou de mourir, et que Joséphine pût se réconcilier avec la société et avec l'Église. Il ne se souvenait pas qu'elle fût riche; il avait un profond mépris pour une richesse qu'il n'aurait pas acquise par son talent. Il ne voyait en elle que la femme jeune, belle et passionnée; il l'adorait ainsi, et la suppliait de l'aimer toujours, lui jurant de se rendre bientôt digne du bonheur qu'elle lui avait donné et de la confiance qu'elle avait eue en son étoile. L'idée de la gloire se trouvait liée dans son âme à celle de son amour. Il y avait en lui un orgueil plein d'audace et de reconnaissance.

A coup sûr, ce sentiment n'avait en soi rien de coupable ni d'insensé. Mais il eut bientôt le sort de toutes les ivresses où l'homme se plonge sans un idéal de vertu ou de religion. Nous avons bien tous le droit d'être heureux, d'aspirer aux œuvres du génie et au suffrage des hommes. Il nous est permis d'être fiers de l'objet de notre amour, et de compter sur les victoires de notre volonté intelligente. Mais ce n'est pas là toute la vie de l'homme; et si l'amour de soi n'est pas étroitement lié à l'amour des semblables, cette ambition, qui eût pu triompher de tout à l'état de dévouement, souffre, s'aigrit, et menace de succomber à chaque pas lorsqu'elle reste à l'état d'égoïsme. L'amour, qui étend cet égoïsme à deux êtres fondus en un seul, ne suffit point pour le légitimer. Il est beau et

divin comme moyen, comme secours et comme égide; il est petit et malheureux comme but et comme unique fin.

Le Corinthien n'était point égoïste, dans l'acception mesquine et laide qu'on donne à ce vice. Comme ami, il était tendre et dévoué; comme compagnon, il s'était toujours montré serviable et généreux; comme amant, il n'était ni ingrat ni superbe; il restait respectueux et repentant dans son cœur à l'égard de la Savinienne. Mais son âme était plus impétueuse que forte, son souffle plus avide que puissant. Il portait dans son sein toutes les dangereuses curiosités, tous les insatiables désirs de la jeunesse. Ce fut donc un malheur pour lui de rencontrer l'amour de Joséphine au milieu du développement de son être, et à cette heure de la vie où nous recevons des circonstances une impulsion décisive sans la force nécessaire pour l'apprécier, la diriger ou la combattre. Peut-être le vertueux et solide Pierre Huguenin n'eût-il pas été mieux trempé pour une pareille épreuve. Peut-être n'eût-il pas aimé d'une manière plus exquise, si, au lieu de rencontrer une âme apostolique comme celle d'Yseult, il eût été livré aux mêmes séductions que son ami. Quoi qu'il en soit, le Corinthien se corrompit rapidement dans son bonheur, et la pauvre Joséphine, tout en y portant l'abandon et l'ingénuité de sa douce nature, fut pour lui la pomme fatale qui, du jardin céleste de l'adolescence, devait l'envoyer en exil sur le désert aride de la vie positive.

Achille avait quitté momentanément le château. Il avait trouvé une Vente plus facile à organiser du côté du Poitou, et il s'était rendu à l'appel de quelque confrère aussi acharné que lui au maintien de la Charbonnerie prête à périr. Il devait revenir néanmoins compléter et consacrer celle de Villepreux, à laquelle il ne renonçait pas le moins du monde, et qu'il voulait baptiser, pour plaire à mademoiselle de Villepreux, *la Jean-Jacques-Rousseau.*

Son départ remplit de douleur et d'effroi le cœur de Pierre Huguenin. Il s'imagina qu'il n'aurait plus d'occasion et de motif pour revoir Yseult dans le parc. Mais tout à coup la Providence, ou plutôt la pudique complicité de l'amour, suggéra d'heureux prétextes à de nouvelles entrevues.

Un orage avait renversé la volière du parc réservé. Yseult parut tenir extraordinairement à ses oiseaux, et demanda à Pierre Huguenin de leur construire une nouvelle demeure. Il fit sur-le-champ le dessin d'un joli petit temple en bois et en fil d'archal, qui devait enfermer le bassin et le jet d'eau, avec ses grandes marges de gazon, de roseaux et de mousses pour les oiseaux aquatiques. Des arbustes d'une assez belle taille devaient tenir tout entiers dans cette cage spacieuse ; des plantes grimpantes devaient l'envelopper d'un réseau extérieur de verdure ; enfin un grand parasol de zinc devait préserver de la pluie et du soleil trop ardent les oiseaux délicats des régions étrangères.

L'impatience qu'Yseult témoignait de voir élever ce monument ornithologique engagea le père Huguenin à consentir à ce que son fils et le Berrichon s'y consacrassent pendant quelques jours. Une quinzaine devait suffire à ce travail. Mais il dura bien davantage.

D'abord le Berrichon n'y entendait rien du tout. Il eut beau affirmer que Pierre était plus difficile que de coutume, et déclarer qu'il y avait de l'injustice à lui faire recommencer minutieusement des pièces qu'il avait établies avec tout le soin possible, Pierre, lui prouvant avec douceur, mais avec persévérance, que cet ouvrage était trop délicat pour lui, l'employa seulement à lui préparer les pièces dans l'atelier, et à courir de tous les côtés pour lui faire cent commissions par jour. Il l'envoya trois fois à la ville voisine pour lui chercher du fil de fer. Le premier

était trop fin, le second trop gros, le troisième n'était ni assez fin ni assez gros. Du moins, c'était ainsi que le Berrichon, dans son naïf mécontentement, racontait la chose au Corinthien, au grand divertissement de celui-ci. C'est que, lorsque la Clef-des-cœurs assistait Pierre tout le jour, mademoiselle de Villepreux ne venait examiner l'ouvrage qu'une ou deux fois; et quand Pierre était seul, elle y venait trois ou quatre fois, et restait plus longtemps. Elle n'était pas seule dans les commencements. La marquise ou son père l'accompagnait, et presque toujours le jardinier était dans le parterre. Mais peu à peu elle s'habitua à venir seule, et à rester, même après le coucher du soleil et le départ du jardinier. Pierre voyait bien qu'elle commençait à s'affranchir, sans y prendre garde, de ce joug des convenances auquel jusque-là elle s'était aveuglément soumise. Il lui en avait su gré alors; car il avait compris qu'elle ne le traitait pas comme une chose, mais comme un homme, et que cette chaste réserve témoignait, non de la méfiance, mais une sorte de respect pour sa position : c'était comme une longue et délicate réparation qu'elle lui avait donnée du mot mémorable de la tourelle. Mais lorsqu'elle oublia ce parti pris, et ne craignit plus de rester seule avec lui dans le parc réservé, il lui en sut encore plus de gré; car c'était la marque d'une sainte confiance et d'une tranquillité d'âme presque fraternelle. Pierre, loin de souffrir de ces relations calmes et pures, les bénissait et les chérissait, n'en rêvant pas d'autres, et n'aspirant pas au bonheur dangereux qui enfiévrait le Corinthien. Il aimait trop pour désirer. Yseult lui apparaissait comme un être céleste qu'il aurait craint de profaner en effleurant seulement les plis de sa robe. Il tremblait bien de tout son corps en la voyant venir du fond de l'allée, et sa main pouvait à peine alors soutenir le poids du maillet ou du ciseau. Lorsqu'il l'entendait nom-

mer, une rougeur brûlante montait à son visage; et si parfois les songes de la nuit lui apportaient son fantôme à travers un délire involontaire, une sorte de honte douloureuse penchait son front le lendemain, et tenait ses yeux baissés devant elle. Mais lorsqu'elle lui adressait la parole, elle remuait toute son âme, et la faisait remonter à ces hautes régions de l'enthousiasme, où il n'y a plus ni trouble ni terreurs, parce qu'il y a le sentiment d'un hymen intellectuel légitime autant qu'indissoluble.

Personne ne songeait à incriminer ces relations, ou plutôt personne ne les avait remarquées. On savait que le comte avait élevé sa fille dans des idées et des habitudes d'une certaine égalité avec tout le monde. D'ailleurs les allures d'indépendance qu'il lui avait données, cette éducation philosophique que les uns appelaient *à l'anglaise* et les autres *à l'Émile*, et qui avait fait d'elle une personne si naturelle et si calme, écartaient toute supposition fâcheuse. Les serviteurs, aussi bien que les voisins, avaient un respect ou une indifférence d'instinct pour cette humeur grave et solitaire qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils attribuaient à une langueur organique. Sa pâleur faisait dire d'elle, depuis qu'elle était au monde : « Cet enfant ne vivra pas. » Et pourtant elle n'avait jamais été malade; mais comme elle n'avait point eu la gaieté impétueuse de l'enfance, on ne supposait pas que ses passions dussent jamais prendre l'essor, et qu'ayant oublié d'être petite fille elle pût s'aviser d'être femme. Telle était l'opinion de ceux qui l'avaient vue naître et se développer. Quant à ceux qui, ne la connaissant point, ne voyaient en elle que la prétendue fille de l'Empereur, ils auraient volontiers bâti sur son compte de plus beaux romans, selon eux, qu'une intrigue avec un garçon menuisier.

Il arriva qu'à la fête du village Pierre entendit quelques paroles indiscrètement curieuses à ce sujet, et ne put se

défendre de les relever. Le lendemain, tandis qu'il travaillait à la volière, Yseult vint, comme de coutume, jouer avec son chevreuil apprivoisé qui vivait dans le parc réservé, et donner la becquée á ses jeunes oiseaux qu'elle élevait dans des cages provisoires. Puis elle prit son livre, et fit quelques tours le long de ses plates-bandes; et enfin elle revint auprès de Pierre, à qui elle avait souhaité seulement le bonjour, et se décida à entamer la conversation. Pierre voyait bien qu'il y avait quelque chose d'insolite dans sa manière d'être : car elle avait l'habitude de l'aborder plus ouvertement, de lui demander des nouvelles de son père et de lui raconter les nouvelles des journaux, tandis qu'il l'aidait à détacher le chevreuil ou à refermer les cages.

— Maître Pierre, lui dit-elle en souriant avec finesse, j'ai aujourd'hui une fantaisie : c'est de savoir ce qu'on dit de moi dans le pays. — Comment pourrais-je vous l'apprendre, mademoiselle? répondit Pierre, surpris et intimidé de cette demande. — Oh! vous le pouvez très-bien, reprit-elle avec enjouement, car vous le savez; et il paraît même que vous avez la bonté d'être mon champion quelquefois. Julie a raconté à ma cousine que vous aviez réduit au silence, hier, sous la ramée, deux jeunes gens qui parlaient de moi assez singulièrement. Mais son récit était si bien tourné que madame des Frenays n'y a presque rien compris. Ne pourriez-vous pas me dire tout simplement ce que l'on disait de moi, et à quel propos vous vous êtes déclaré mon défenseur? — Je dois peut-être vous demander pardon de l'avoir fait, répondit Pierre avec embarras; car il est des personnes tellement au-dessus des atteintes de la sottise, que c'est presque les outrager que de les défendre. — C'est égal, reprit mamoiselle de Villepreux, je sais que vous avez plaidé ma cause avec zèle, et j'en suis reconnaissante; mais je veux

savoir de quoi j'étais accusée. Vraiment, ne refusez pas de contenter ma curiosité.

Pierre était de plus en plus troublé, et ne savait comment raconter l'affaire. Yseult insistait avec une gaieté de sang-froid qui lui était propre, et, pour mieux écouter, venait de s'asseoir posément sur une chaise rustique avec un certain air moitié sœur, moitié reine, qu'elle seule au monde savait conserver dans les moindres actes de sa vie. Forcé dans ses derniers retranchements, et sentant bien qu'il lui devait rendre compte de sa conduite dans une circonstance où il avait publiquement parlé d'elle, il s'arma de résolution; et, tâchant d'être gai, quoiqu'il tremblât et souffrît mille tortures, il lui raconta ainsi l'anecdote de la veille : — J'étais assis sous la ramée avec le Corinthien et quelques autres de mes amis, lorsque plusieurs jeunes gens, clercs de notaire ou fils de fermiers des environs, sont venus boire de la bière à côté de nous. Ils nous ont adressé la parole les premiers, et, après beaucoup de questions oiseuses, ils nous ont demandé si les jeunes dames du château dansaient dans les fêtes de village, et si l'on pouvait les inviter. Vous veniez de passer près de la ramée avec M. le comte et madame la marquise des Frenays. Le Corinthien a pris sur lui de répondre que vous ne dansiez ni l'une ni l'autre. Je ne sais s'il a bien fait, et s'il n'eût pas été mieux de dire qu'il n'en savait rien. C'est du moins là ce que j'aurais répondu à sa place. Un de ces messieurs a dit alors que madame des Frenays dansait tous les dimanches dans la garenne avec les paysans, qu'il en était bien sûr, et même qu'on lui avait dit qu'elle dansait à ravir. Le Corinthien n'aimait pas la figure de ce monsieur; il est certain qu'il avait le ton assez impertinent, et que, chaque fois qu'il mettait son coude sur la table, il dérangeait notre nappe et faisait tomber quelque chose. Le Berrichon avait ramassé son couteau trois fois,

et il perdait patience encore plus que le Corinthien. Et comme ce monsieur, qui est, je crois, un maquignon, insistait toujours sur le même point, et disait qu'Amaury lui avait mal répondu, le Berrichon s'est mêlé de la conversation, et a prétendu que, si la marquise dansait avec les gens du village, ce n'était pas une raison pour danser avec des étrangers... Mais vraiment je ne vois pas, mademoiselle, en quoi cette histoire peut vous intéresser.

— Elle m'intéresse beaucoup, au contraire, et je vous supplie de continuer, dit Yseult. Et, comme Pierre hésitait, elle ajouta pour l'aider : — Ces beaux messieurs ont dit alors que, si nous ne dansions pas avec les étrangers, c'est que nous étions des bégueules impertinentes... Allons, dites tout ; vous voyez bien que cela m'amuse et ne peut me fâcher.

— Eh bien, soit! Ils ont dit cela, puisque vous voulez absolument le savoir.

— Et ils ont dit encore autre chose?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ah! vous me trompez, maître Pierre! Ils ont dit de moi en particulier que j'avais tort de faire la princesse, car on savait bien mon histoire.

— Cela est vrai, dit Pierre en rougissant.

— Mais je voudrais la savoir, moi, mon histoire! Voilà ce qui m'intéresse, et ce que jamais cette sotte de Julie n'a voulu dire à ma cousine!

Pierre était au supplice. L'histoire l'intéressait bien plus qu'Yseult. Que n'eût-il pas donné pour savoir la vérité! L'occasion se présentait enfin de la connaître d'après les réponses de mademoiselle de Villepreux, ou de la deviner d'après sa contenance; mais il lui semblait qu'en articulant le fait il laisserait voir l'agitation de son cœur, et que son secret viendrait sur ses lèvres ou dans ses yeux. Enfin il prit son parti avec un courage désespéré.

— Eh bien, puisque vous exigez que je le répète, dit-il, ils ont prétendu que vous aviez voulu vous marier avec un jeune savant qui était précepteur de monsieur votre frère, que ce jeune homme avait été chassé honteusement, et que vous aviez failli en mourir de chagrin...

— Et que, sans cette catastrophe, reprit Yseult, qui écoutait avec un sang-froid terrible, j'aurais conservé ce teint de lis et de roses qu'on voit briller sur les joues de ma cousine?

— Ils ont dit quelque chose comme cela.

— Et qu'avez-vous répondu à ce dernier chef d'accusation?

— J'aurais pu leur répondre que je vous avais vue à l'âge de cinq ou six ans, et que vous étiez pâle comme aujourd'hui; mais je n'ai pas songé à nier l'effet, occupé que j'étais de nier la cause.

— Est-ce que vous vous souvenez vraiment de m'avoir vue enfant, maître Pierre?

— La première fois que vous vîntes ici, vous aviez les cheveux courts comme un petit garçon, mais aussi noirs que vous les avez aujourd'hui; vous portiez toujours une robe blanche et une ceinture noire, à cause du deuil de votre père : vous voyez que j'ai une bonne mémoire.

— Et moi, je me souviens que vous m'avez apporté deux ramiers dans une cage, et que vous aviez fait cette cage vous-même. Je vous donnai un livre d'images, un abrégé d'histoire naturelle.

— Que j'ai encore!

— Oh! vraiment? Mais voilà une digression qui ne me fera pas perdre de vue ce que je voulais savoir. Qu'avez-vous répondu à ces messieurs?

— Qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient, et qu'il y avait peu d'invention dans leurs romans.

— Et alors ils se sont fâchés?

— Un peu. Mais quand ils ont vu que nous n'avions aucune peur, il ont quitté la table en disant que le tort était de leur côté, parce que, quand on s'assied auprès des manants, on doit s'attendre à quelque éclaboussure. Si je n'avais retenu de force le Berrichon, je crois qu'il aurait fallu se battre. J'eusse été au désespoir que pareille chose arrivât par suite d'une conversation où vous aviez été nommée.

Yseult sourit d'un air de remerciement, et garda le silence pendant quelques instants. Tout ce que Pierre souffrit dans l'attente de ses réflexions est impossible à exprimer. Enfin elle prit la parole, et lui dit d'un air sérieux :

— Voyons, maître Pierre, pourquoi étiez-vous indigné de l'accusation portée contre moi? Le fait d'avoir voulu me marier avec un petit précepteur vous paraîtrait-il si honteux et si criminel qu'il fallût, pour le nier, s'exposer à faire un mensonge?

Pierre pâlit et ne répondit point. Il n'écoutait nullement la question pleine de clarté qui lui était adressée; il ne songeait qu'à cette passion dont on semblait lui faire l'aveu, et qui le précipitait du ciel en terre.

— Allons, reprit mademoiselle de Villepreux avec ce ton bref et un peu absolu qui rappelait, disait-on, celui de l'Empereur, il faut me répondre, maître Pierre. Je tiens à ma réputation, voyez-vous, et je désire l'établir clairement dans l'esprit des personnes que j'estime. Pourquoi avez-vous nié que j'eusse aimé un professeur de latin? Dites!

— Je ne l'ai pas nié. J'ai dit simplement que toute espèce de supposition sur certaines personnes était impertinente et déplacée de la part de certaines gens.

— Cela est bien aristocratique, monsieur Pierre; je ne vais pas si loin que vous : je suis, vous le savez, pour la liberté de la presse, pour le libre vote, pour la liberté de

conscience, pour toutes les libertés publiques. Il y aurait donc inconséquence à demander une exception en ma faveur.

— J'ai eu tort sans doute de le prendre sur ce ton; mais ce serait à recommencer que je ne serais pas plus sage. Votre nom me faisait mal dans la bouche de ces bavards grossiers.

— Eh bien, je vous absous; mais c'est à la condition que vous allez me dire ce que je vous demandais tout à l'heure. En quoi blâmez-vous...

— Mon Dieu, je ne blâme rien! s'écria Pierre, à qui ce jeu faisait saigner le cœur. Si vous avez le projet de vous marier avec un savant, je trouve cela tout aussi orgueilleux que de vouloir épouser un général, un duc ou un banquier.

— Ainsi vous ne seriez pas mon défenseur en pareille circonstance? Vous m'accuseriez, au contraire?

— Vous accuser, moi? jamais! Vous avez bien assez de grandes choses dans l'âme pour qu'on vous pardonnât, s'il le fallait, quelque petit travers d'esprit.

— Eh bien, j'aime votre réponse, et j'aime votre jugement sur mon Odyssée avec le professeur. Cela me paraît vu de plus haut que ne pourrait le faire aucune des personnes que je connais. Il est étrange, maître Pierre, que, n'ayant jamais vu ce qu'on appelle le monde, vous le compreniez mieux que les gens qui le composent. En vous appuyant sur la logique pure et sur la sagesse absolue, vous avez démasqué une grande erreur à laquelle se laissent prendre la plupart des hommes et des femmes de ce temps-ci.

— Puis-je vous demander laquelle? car il paraît que j'ai fait de la prose sans le savoir.

— Eh bien, voici. Les romans sont à la mode. Les femmes du monde en lisent, et puis elles les mettent en action

le plus qu'elles peuvent, et rien de tout cela n'est romanesque. Il n'y a pas une seule véritable affection sur mille aventures qu'on attribue à l'amour le plus exalté. Ainsi on voit des enlèvements, des duels, des mariages contrariés par les parents et contractés au grand scandale de l'opinion; on voit même des suicides, et dans tout cela il n'y a pas plus de passion que je n'en ai eu pour le professeur de mon frère. La vanité prend toutes les formes; on se perd, on se marie ou l'on se tue pour faire parler de soi. Croyez-moi, les vraies passions sont celles qu'on renferme; les vrais romans sont ceux que le public ignore; les vraies douleurs sont celles que l'on porte en silence et dont on ne veut être ni plaint ni consolé.

— Il n'y a donc rien de vrai dans l'histoire du précepteur? dit Pierre avec une naïve anxiété qui fit sourire mademoiselle de Villepreux.

— Si elle s'était passée comme on la raconte, reprit-elle, je vous réponds qu'on ne la raconterait pas. Car si j'avais eu de l'inclination pour ce jeune homme, il serait arrivé de deux choses l'une : ou il eût été digne de moi, et mon grand-père n'eût pas contrarié mon choix; ou je me serais trompée, et mon grand-père m'eût fait ouvrir les yeux. Dans ce dernier cas, j'aurais eu, je crois, la force de ne montrer ni fausse honte ni désespoir ridicule, et l'on n'aurait pas eu le plaisir de voir pâlir mon teint. Mais, comme il y a toujours quelque chose de réel au fond de toutes les inventions humaines, il faut que je vous dise ce qu'il y a de vrai dans ce roman. Mon frère avait effectivement un professeur de latin et de grec, qui n'était pas très-fort, à ce qu'on assure, sur son grec et sur son latin, mais qui l'était bien assez, puisque mon frère était résolu à n'apprendre ni l'un ni l'autre. J'avais quatorze ans tout au plus, et de temps en temps, par pitié pour ce pauvre professeur qui perdait son temps chez nous, je prenais la

leçon à la place de Raoul; au bout d'un an, j'en savais un peu plus que mon maître, ce qui n'était pas beaucoup dire.

Un beau jour, je remarquai que, tout en mangeant de fort bon appétit, il faisait de gros soupirs toutes les fois que je lui offrais de quelque plat. Je lui demandai s'il était souffrant; il me répondit qu'il souffrait horriblement, et je me mis à le questionner sur sa santé, sans me douter qu'il venait de me faire une déclaration. Je trouvai le lendemain dans mon rudiment un singulier billet, tout rayé de points d'exclamation; et je le portai à mon grand-père, qui en rit beaucoup, et me recommanda de ne pas laisser deviner que je l'eusse reçu. Il eut un assez long entretien avec le professeur, et le lendemain celui-ci avait disparu. Je ne sais quelle femme du monde ou quelle femme de chambre inventa un scandale domestique, le renvoi brutal et humiliant du professeur et mon désespoir. Le fait est que mon grand-père avait confié à ce jeune homme une petite mission politique en Espagne, dont il s'acquitta aussi bien qu'un autre, et qu'à son retour il fut reçu dans la maison avec autant de bienveillance que s'il ne se fût jamais rien passé qui eût dû l'en faire bannir. Il ne fut jamais question du billet entre nous, et il n'en écrivit plus. Il semble même l'avoir complétement oublié; car je l'ai entendu bien souvent se moquer sans pitié des gens assez présomptueux pour se risquer auprès des femmes. C'est du reste un brave garçon, que j'estime beaucoup, quoique ses travers me fassent quelquefois sourire, et je crois que c'est là aussi votre sentiment à son égard.

— Est-ce que je le connais? dit Pierre stupéfait.

Yseult passa d'un air malin ses doigts sur ses joues, comme pour y dessiner la forme des gros favoris noirs d'Achille Lefort. Elle ne le désigna pas autrement, et posa ensuite son doigt sur ses lèvres avec un sourire plein de

finesse et d'enjouement. Cet instant d'abandon et de gaieté la montra à Pierre sous un aspect de beauté qu'il ne lui connaissait pas, et la confiance délicate qu'elle lui témoignait le pénétra jusqu'au cœur.

## CHAPITRE XXIX.

Nous sommes arrivés, dans le cours de notre histoire, à ce moment décisif où s'affaissèrent les sociétés secrètes de la bourgeoisie sous la restauration. Si le lecteur a fait attention à la silhouette que nous avons tracée du comte de Villepreux, il doit soupçonner auquel des quatre partis du Carbonarisme ce vieux politique se rattachait; et il peut en même temps s'expliquer par là comment un personnage si fin, si sceptique, si léger et si pusillanime, avait osé quitter le sentier vulgaire de la politique officielle pour se lancer dans les conspirations.

Certes, le comte avait trop le sentiment de la tradition historique de la France, soit ancien régime, soit révolution, pour songer à un prince étranger, et, puisqu'il faut nommer ce prétendant par son nom, à un prince d'Orange. M. de Villepreux laissait cette idole à d'autres conspirateurs. Il y a des hommes d'état d'aujourd'hui, ministres, pairs ou députés, qui, fixés alors par l'exil en Belgique, avaient imaginé de réunir la Belgique à la France en donnant le sceptre constitutionnel à un prince belge; ils crurent ainsi un moment renverser la restauration avec l'appui du Nord. L'histoire nous fera peut-être un jour connaître les savants mémoires à consulter qu'ils adressaient à l'empereur de Russie en faveur de leur candidat. Ce candidat hollandais n'avait pas le suffrage du comte, malgré les efforts infinis que fit pour le séduire certain professeur éclectique qui, allant pendant ses vacances picorer en

Allemagne, crut aussi, lui, avoir trouvé en Hollande le monarque futur de la France.

Le comte aurait été plus volontiers partisan de Napoléon II que du prince d'Orange. Préfet sous l'empire, une restauration impériale aurait pu lui convenir. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que l'empire sans l'empereur, sans le grand homme, était une chimère.

Enfin, bien qu'il aimât les utopies, et qu'il fût, en théorie, partisan des idées les plus rationnelles, des principes les plus philosophiques et les plus radicaux, il était trop peu enthousiaste pour vouloir, avec La Fayette, monter sur un échafaud, ou conquérir une république dont il ne voyait pas ensuite clairement la destinée. Cette fraction de la Charbonnerie était ménagée, caressée par lui; mais, au fond, il ne la regardait que comme un instrument utile, un appeau à prendre les courages, un allié propre à échauffer l'ardeur des étourdis, et à tirer les marrons du feu. Achille Lefort croyait sincèrement le comte de Villepreux *Lafayétiste;* mais le comte de Villepreux savait fort bien, au fond de son âme, qu'il était *Orléaniste.*

Il était comme M. de Talleyrand, son ami et son protecteur. Comme M. de Talleyrand, il cherchait non pas un homme, mais un *fait,* c'est-à-dire un homme qui fût un *fait.* Cher lecteur, c'est la fameuse devise du *parce que Bourbon*, que vous avez vu arborer depuis, et qui vous a peut-être étonné alors et paru nouvelle. Sachez que les politiques à nez fin étaient depuis longtemps sur cette trace. Le comte de Villepreux avait été naturellement mis sur la voie par suite des relations de sa famille avec l'un des partis actifs de la révolution, relations que je vous ai fait connaître. Il avait compris, à demi-mot, que l'homme de M. de Talleyrand ne devait pas agir lui-même, mais *faire le mort.* Seulement, croyant les conjonctures plus favorables qu'elles n'étaient et l'issue plus prochaine, il

s'était hasardé, pour son propre compte, encouragé d'ailleurs par l'exemple de ceux qui, de bonne foi, et avec plus de désintéressement qu'il n'en avait lui-même[1], dirigeaient cette intrigue. C'est ainsi qu'il se trouvait embarqué dans ce qu'il appelait maintenant, lorsqu'il se parlait tout bas à lui-même, *cette maudite galère.*

« Le parti d'Orléans, dit un historien du Carbonarisme, « est celui qui fit le plus de mal à l'association, surtout « dans les derniers temps. Au commencement il n'est pas « impossible que Louis-Philippe eût conçu quelques espé- « rances au sujet de ces vastes préparatifs d'insurrection; « mais il dut être bientôt évident pour ce prince que ses « cousins avaient encore à leur disposition trop de res- « sources pour être si facilement forcés, et que le Carbo- « narisme ne pouvait avoir d'autre effet que de les in- « quiéter et de les porter à la réaction. Il laissait donc « conspirer pour lui, mais bien décidé à demeurer dans « l'ombre, et ne jugeant pas que le temps de paraître fût « venu. Les habiles politiques ne sont pas ceux qui cher- « chent à faire des circonstances, mais ceux qui cherchent « à se faire pour les circonstances. Enfin la guerre d'Es- « pagne vint porter le dernier coup aux associations. La « révolution, comprimée momentanément en Espagne « par l'acte le plus vigoureux et le plus politique que les « Bourbons eussent encore accompli, s'affaissa en France « en même temps. Vaincue les armes à la main là où elle « avait réussi à se constituer, elle ne pouvait plus garder « l'espérance de vaincre là où elle ne possédait que la res- « source des assemblées secrètes et des complots. L'effet « moral d'une victoire acheva ce que la discorde avait « commencé, et ce que ni procès criminels ni échafauds « n'auraient jamais produit. »

1. Nous voulons parler surtout de Manuel, qui passe pour avoir dirigé dans la Charbonnerie le parti orléaniste.

Le 3 novembre de cette même année 1823, c'est-à-dire environ deux mois après l'aventure du Corinthien et de la marquise, on célébra la fête du comte de Villepreux. Plusieurs personnes des environs furent invitées à dîner. Beaucoup d'autres vinrent rendre hommage au patriarche du libéralisme de Loir-et-Cher. Le comte n'était pas très-flatté de ces ovations domestiques. Ses résolutions se ressentaient de la situation politique, à tel point que le matin de sa fête, son petit-fils Raoul étant venu l'embrasser, il eut avec lui un assez long entretien, à la suite duquel, après l'avoir paternellement tancé sur plusieurs points, il lui donna à entendre qu'il ne prétendait pas entraver son ardeur militaire, et que, si la guerre se prolongeait en Espagne, il lui permettrait de demander du service dans l'armée française. Raoul fut si enchanté de cette demi-promesse, qu'il monta à cheval et courut l'annoncer à ses jeunes amis des châteaux voisins, qui se trouvaient réunis dans un rendez-vous de chasse à deux lieues de Villepreux. Il y eut grande joie et grande exclamation de leur part. Ils burent à la santé du vieux comte, déclarant qu'ils lui pardonnaient le passé, et qu'ils iraient le remercier d'avoir comblé les vœux de Raoul, bien que leurs familles ne se vissent plus. Vers le soir Raoul se disposait à retourner au dîner de son grand-père, lorsqu'il passa par la tête de ces jeunes fous de s'inviter à ce dîner, les uns avec l'élan que leur communiquait le vin de Champagne, les autres avec la pensée malicieuse de compromettre par cette démarche le vieux comte auprès de ses convives libéraux. Raoul s'imagina que c'était un excellent moyen d'entraîner plus vite son aïeul, et la jeune phalange ultra-royaliste arriva au château au moment où l'on servait le dîner.

Ce fut un singulier coup de théâtre que l'apparition de ces enfants de nobles familles au banquet libéral du comte de Villepreux. On se toisa d'une étrange façon. Certains

convives indignés voulaient se retirer à jeun; certains autres, qui avaient des relations de clientelle avec les parents des jeunes gentilshommes, n'osaient pas trop leur battre froid, et se trouvaient fort mal à l'aise. Le comte dominait la situation avec une aisance diplomatique devant laquelle l'impertinence irréfléchie de nos ultras imberbes était forcée de baisser pavillon. Mais la situation se compliqua bien autrement lorsqu'au premier service on vit arriver Achille Lefort à la tête d'une phalange macédonienne de petits républicains très-farouches qu'il avait recrutés dans son voyage, et qu'il menait là pour les mettre en rapport avec ses autres adeptes, voulant leur conférer à tous le baptême carbonique à l'ombre de la fête du vieux comte. Il les présenta à ce dernier avec son aplomb ordinaire, lui faisant entendre, au moyen des expressions à double sens du Carbonarisme, que c'étaient là des *cousins*, et qu'il n'y avait pas à reculer. Le comte prit encore son parti avec grâce; et pendant que la première faim tenait les haines politiques assoupies au fond des estomacs, il se mit, sans en avoir l'air, à chercher un moyen de se débarrasser et des preux de Raoul et des conspirateurs d'Achille. Quand il l'eut trouvé il se sentit tranquille; mais comme son projet ne pouvait être mis à exécution qu'après le dîner, et que jusque-là des discussions assez vives pouvaient s'engager à table et le forcer à prendre parti d'un côté ou de l'autre, il imagina de faire jouer des fanfares sous les fenêtres de la salle à manger à l'apparition de chaque service. Un mot à l'oreille de son vieux roué de valet de chambre suffit pour que, cinq minutes après, un effroyable vacarme de cors de chasse, auxquels tous les chiens du château et du village répondirent par des hurlements plaintifs, coupât la parole aux plus exaltés. D'abord la société fut un peu mortifiée de cette cruelle sérénade, et Achille Lefort, qui était en veine

d'éloquence, déclara à ses voisins que cela était odieux et insupportable. Mais Raoul, qui détestait cordialement son ex-précepteur depuis qu'il prenait de grands airs avec lui, fut ravi de voir qu'il ne pouvait plus placer un mot, et encouragea les sonneurs de cor en leur faisant porter du vin. Le cor ayant usé son effet, car les poumons du libéralisme finissaient par s'y habituer et par lutter contre la fanfare, il se trouva que le cheval de Raoul s'était détaché et se battait dans l'écurie avec les chevaux de ses jeunes amis. Tous se levèrent et coururent séparer les combattants, ce qui fut assez long et assez difficile; Wolf, averti par le valet de chambre, avait merveilleusement secondé les intentions de son maître. Quand ils rentrèrent on était au dessert: c'était le moment le plus dangereux. Mais le vin circulait abondamment, et le provincial, qui aime à boire, oubliait ses ressentiments, et laissait Achille et ses Romains occuper l'arène de la discussion. Heureusement le comte avait un auxiliaire puissant dans la personne de Joséphine Clicot. L'amante du Corinthien avait fait ce jour-là une toilette ravissante, et elle était d'une beauté à faire tourner la tête à tous les partis. Le comte la mit en relief en la priant de chanter quelque chanson du pays, suivant le vieil usage campagnard et à la manière des pastourelles de la lande. Joséphine, élevée aux champs, ayant une jolie voix et des instincts particuliers de mimique, chantait ces ballades naïves d'une manière très-piquante et avec beaucoup de gentillesse. Elle se fit bien prier, mais enfin elle céda. Dès ce moment on ne s'occupa plus que de la séduisante marquise. Les jeunes royalistes, que l'on avait eu soin de placer autour d'elle, se disputèrent ses réponses, ses regards, ses sourires, et jusqu'aux fruits et aux bonbons que sa main avait touchés. Quand on passa au salon, il s'y trouva un violon; Raoul savait jouer des contredanses. Le comte pria sa fille de se

mettre au piano, et en un instant le bal fut organisé. On avait été chercher, pour faire nombre (car il y avait peu de dames), la fille de l'adjoint et celles des fermiers qui avaient d'assez belles toilettes pour des dames de village. Pendant ce temps, Achille, indigné de la frivolité du vieux comte, s'était éclipsé avec *ses hommes*, et avait envoyé chercher Pierre Huguenin.

Dans la matinée, Pierre avait reçu, par un exprès, un billet du commis voyageur dans lequel, en lui annonçant son arrivée, il le priait d'avertir et de rassembler les membres de sa future Vente, et lui marquait le rendez-vous pour le soir même, pendant les amusements de la fête, dans l'atelier du château. Pierre avait fait ses dispositions avec un certain découragement. Plus il voyait approcher le moment de se lier par des engagements sérieux à une œuvre qui lui avait d'abord paru vaine et frivole, plus il sentait revenir ses répugnances. Il était même en proie à une sorte de remords, que ne pouvaient plus étouffer les naïves illusions dont l'entretenait mademoiselle de Villepreux. Enfin l'heure était venue, et Pierre se promettait de refuser son adhésion si la formule du serment et l'exposition du programme impliquaient une trahison quelconque de ses principes et de ses sentiments.

Mais il était écrit qu'il échapperait à ce danger. Au moment où Achille, accompagné de ses prosélytes, marchait dans l'ombre de la nuit vers l'atelier qui devait lui servir de temple, le comte de Villepreux se présenta, et, feignant d'ignorer ses projets, lui dit qu'un mandat d'amener était lancé contre lui, que les gendarmes le cherchaient, et qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se dérober aux poursuites. Ses plans avaient été éventés; le préfet avait écrit au procureur du roi; on était résolu à sévir contre tous les actes de sa propagande. Heureuse-

ment un employé de la préfecture, à qui le comte avait rendu des services, avait eu la générosité de l'avertir, afin que, s'il avait lui-même quelque chance d'être compromis, il eût à se mettre à couvert. Il aurait certainement à subir une visite domiciliaire dans la nuit. Enfin l'intérêt de la cause exigeait qu'on se dispersât, et qu'Achille quittât le pays à l'instant même. Un bon cheval et un domestique fidèle étaient tout prêts, l'un à le porter, l'autre à le guider à travers les landes jusqu'à la sortie du département. Toute cette histoire fut si admirablement racontée, et le vieux comte joua si bien sa comédie, que les républicains épouvantés se dispersèrent à l'instant comme une poignée de feuilles sèches balayées par le vent. Achille, qui ne demandait que des émotions, eut celle de se croire enfin persécuté; et cette fuite nocturne, ces dangers qui n'existaient pas, ce mystère qu'il eût voulu confier à tout le monde, l'occupèrent et lui donnèrent une joie d'enfant. Il courut vers l'atelier pour avertir Pierre de sa fuite et lui faire ses adieux.

Pierre l'attendait, et il n'était pas seul. Yseult, qui était dans la confidence, et que son père avait autorisée à seconder l'établissement de *la Jean-Jacques Rousseau* (tout en travaillant sous jeu à le faire avorter), s'était échappée furtivement du salon pour aider l'artisan dans ses préparatifs. Elle lui avait ouvert son cabinet de la tourelle, afin qu'il pût y prendre des tables, des chaises et des flambeaux; et elle lui désignait l'arrangement du matériel de la cérémonie, lorsque Achille vint donner, au volet de l'atelier, le signal convenu. Il leur confia rapidement sa position tragique, leur jura qu'il n'abandonnait pas la partie, qu'il saurait, à lui seul, ressusciter le Carbonarisme dans toute la France sous une autre forme, et qu'on le reverrait bientôt à Villepreux, en dépit des tyrans et des sous-préfets. Puis il embrassa Pierre, et

l'exhorta si chaudement à rester fidèle au libéralisme, que Pierre fut édifié de sa persévérance et du peu d'effroi qu'il montrait. Le fait est qu'Achille ne connaissait pas la peur, l'amour-propre et la générosité le dirigeant toujours vers les postes avancés des folles entreprises. Yseult lui donna une poignée de main, et le reconduisit avec Pierre, par un petit sentier couvert, jusqu'à la grille du parc, où l'attendaient son guide et les chevaux. Puis ils revinrent pour ranger l'atelier et faire disparaître toute trace du naufrage de *la Jean-Jacques Rousseau.*

En remontant les meubles dans le cabinet de la tourelle, Pierre ne put se défendre d'une émotion qu'Yseult aperçut et partagea.

— Cette pièce vous rappelle, ainsi qu'à moi, lui dit-elle avec candeur, un souvenir pénible ; je voudrais l'effacer. Ne vous souvenez-vous pas d'une certaine gravure que vous aviez acceptée et que vous avez méprisée ensuite? Elle est toujours là; et tant qu'elle y sera je croirai que nous ne sommes pas bien réconciliés.

—Donnez-la moi bien vite, répondit Pierre. Il y a longtemps que je me reproche de ne pas oser la réclamer!

— Tenez, la voici, dit Yseult ; et en même temps voici un jouet d'enfant que vous deviez être forcé d'accepter ce soir d'une autre main que la mienne, et que vous allez recevoir de moi comme un souvenir d'amitié et un gage d'union politique.

— Qu'est-ce donc que cela? dit Pierre en examinant un superbe poignard admirablement ciselé qu'elle lui présentait ; á quoi cela pourrait-il me servir? Ce n'est pas un instrument de menuiserie, que je sache.

— C'est une arme de guerre civile, répondit-elle ; et c'est le gage que l'on confère au récipiendaire carbonaro.

— J'avais bien ouï dire qu'on jurait sur ce symbole sinistre. Je n'y croyais pas.

— Le royalisme a fait bien des phrases emphatiques là-dessus; mais le Carbonarisme a bien prouvé que le poignard n'était dans ses mains qu'un signe de ralliement inoffensif. Son introduction dans nos mystères est respectable, en ce qu'elle nous vient du Carbonarisme italien, qui compte de plus sérieuses batailles et de plus nombreux martyrs que le nôtre. C'est le symbole de notre fraternité avec ces victimes, dont chacun de nous devrait faire chaque jour la commémoration religieuse dans son cœur, comme les catholiques font celle de leurs saints dans les prières; et puisque nous ne pouvons les pleurer qu'en secret, il est peut-être bon d'avoir toujours devant les yeux cet emblème, qui nous rappelle leur mort violente et leur sublime fanatisme.

— Savez-vous, dit Pierre en retournant le poignard dans sa main et en l'examinant avec une sorte de tristesse, qu'il y a chez nous autres une superstition à propos de ces choses-là? Le don d'un instrument à lame tranchante *coupe l'amitié*, suivant les uns, et porte malheur, suivant les autres, à celui qui l'a reçu ou à celui l'a donné.

— Je ne crois pas à cela, quoique ce soit une idée poétique.

— Ni moi non plus, et pourtant... Mais qu'est-ce que ce chiffre gravé à jour sur la lame?

— C'est le vôtre à présent. Autrefois ce fut celui d'un de mes ancêtres auquel ce poignard appartint. Il se nommait Pierre de Villepreux; n'est-ce pas ainsi que vous vous nommez aussi quand vous réunissez votre nom de baptême à votre nom de compagnon?

— Il est vrai, dit Pierre en souriant; avec cette différence que vos ancêtres donnèrent leur nom au village, et que le village me l'a cédé.

— Vos ancêtres étaient serfs, et les miens soldats;

c'est-à-dire que vous sortez des opprimés, et moi des oppresseurs. J'envie beaucoup votre noblesse, maître Pierre.

— Ce poignard est trop beau pour moi, dit-il en le replaçant sur la table; on me demanderait par moquerie où je l'ai volé; et puis vraiment, je suis peuple, je porte le joug de la superstition. Je ne peux me défendre d'une idée sombre devant cette arme tranchante. Décidément, je n'en veux pas. Donnez-moi quelque autre chose.

— Choisissez, dit Yseult en lui ouvrant toutes ses armoires.

— Mon choix sera bientôt fait, dit Pierre. Il y a, dans un volume de votre Bossuet, une petite croix de papier découpé, avec des ornements grecs du Bas-Empire qui sont d'un goût charmant.

— Eh! mon Dieu, êtes-vous donc sorcier? Comment savez-vous cela? Je ne le sais pas moi-même. Il y a deux ans que je n'ai ouvert mon Bossuet.

Pierre prit le volume, l'ouvrit, et lui montra la petite croix, dont il avait eu bien envie autrefois, et qu'il avait respectée.

— Comment savez-vous que c'est moi qui l'ai faite? dit-elle.

— Votre chiffre est découpé à jour en lettres gothiques dans un des ornements.

— C'est la vérité. Eh bien, prenez-la donc. Mais qu'en ferez-vous?

— Je la cacherai, et je la regarderai en secret.

— Voilà tout?

— C'est bien assez.

— Vous attachez à cela quelque idée philosophique, vous préférez cet emblème de miséricorde à l'emblème de vengeance que je vous avais destiné.

— C'est possible; mais je préfère surtout ce morceau

de papier découpé par vous sous l'influence d'une idée calme et religieuse, à ce riche poignard qui a servi peut-être d'instrument à la haine.

— Maintenant, me direz-vous, maître Pierre, comment vous connaissez si bien mon cabinet et mes livres, et jusqu'aux petites marques qui s'y trouvent? A moins que vous n'ayez le don de seconde vue, tout me porte à croire que vous avez lu ici.

— J'ai lu tout ce qui est ici, répondit Pierre, et il fit sa confession, sans omettre les soins recherchés qu'il avait pris pour ne rien gâter dans le cabinet et pour ne pas ternir même les marges des livres. Ces scrupules firent sourire Yseult. Elle lui fit plusieurs questions sur l'effet que ces lectures avaient produit en lui, lui demanda dans quel ordre il les avait faites, et quelles impressions il en avait reçues. En écoutant ses réponses, elle s'expliqua beaucoup de choses qu'elle n'avait pas comprises en lui auparavant, et fut frappée de la droiture de jugement avec laquelle, sans autre lumière que celle d'une conscience rigide et d'un cœur plein de charité, il réfutait l'erreur et confondait l'orgueil des savants de ce monde, n'admirant chez les poëtes et les philosophes que ce qui est vraiment grand et éternellement beau, ne croyant de l'histoire que ce qui est d'accord avec la logique divine et la dignité humaine, s'élevant enfin, par sa grandeur innée, au-dessus de toutes les grandeurs décernées par le jugement des hommes. Elle fut entièrement subjuguée, attendrie, saisie de respect, remplie de foi, et en même temps d'une sorte de honte, comme il arrive lorsqu'on découvre qu'on a protégé ingénument un être supérieur à toute protection. Assise sur le bord d'une table, les yeux baissés, l'âme pénétrée de ce sentiment que les chrétiens ont défini *componction*, elle garda le silence longtemps après qu'il eut parlé.

— Je vous ai fatiguée, ennuyée peut-être, lui dit Pierre intimidé par cette apparence de froideur ; vous m'avez laissé parler, et je me suis oublié... Je dois vous sembler plus présomptueux dans mes idées que ce bon M. Lefort...

— Pierre, répondit Yseult, je me demande depuis un quart d'heure si je suis digne de votre amitié.

— Vous raillez-vous de moi ? s'écria Pierre avec simplicité ; non, ce n'est pas là l'idée qui vous absorbe, c'est impossible.

Yseult se leva. Elle était plus pâle qu'elle ne l'avait jamais été, ses yeux brillaient d'un feu mystique. La lueur de la lampe à chapiteau vert qui éclairait la tourelle répandait sur son visage un ton vague et flottant qui lui donnait l'apparence d'un spectre. Elle semblait agir et parler dans la fièvre, et pourtant son attitude était calme et sa voix ferme. Pierre se souvint de la sibylle qu'il avait vue en rêve, et il eut une sorte de frayeur.

— L'idée qui m'absorbe ? lui dit-elle en le regardant avec une fixité qui annonçait une volonté inébranlable ; si je vous la disais aujourd'hui, vous n'y croiriez pas. Mais je vous la dirai quelque jour, et vous y croirez. En attendant, priez Dieu pour moi ; car il y a dans ma destinée quelque chose de grand, et je ne suis qu'une pauvre fille pour l'accomplir.

Elle se hâta de ranger son cabinet avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'elle eût l'air d'être ravie par la pensée dans un autre monde. Puis elle sortit, et traversa l'atelier sans dire un mot à Pierre, qui la suivait en lui portant son bougeoir. Quand elle fut au seuil de la porte qui donnait dans le parc, elle lui répéta encore : « Priez pour moi ; » et, reprenant sa bougie, elle l'éteignit, et disparut devant lui comme un fantôme qui se dissipe. Qu'avait-elle voulu dire ? Pierre n'osait chercher le sens de ses paroles. Oui, se disait-il, la voilà comme dans mon

rêve, parlant par énigmes, et me montrant dans l'avenir quelque chose que je ne comprends pas. Il se sentit pris de vertige, et pressa son front dans ses mains, comme s'il eût craint qu'il ne vînt à éclater.

Ne pouvant résister à l'agitation qui était en lui, entraîné comme par l'aimant, il se glissa dans l'ombre sur les traces de mademoiselle de Villepreux, afin de la voir plus longtemps flotter devant lui comme une pâle vision, ou du moins de respirer l'air qu'elle venait de traverser. Il arriva ainsi jusqu'au gazon découvert qui s'étendait devant la façade du château ; et, s'arrêtant dans les derniers massifs, il la vit rentrer dans le salon. Le temps étant magnifique et la danse fort animée, on avait ouvert les croisées, et, de sa place, Pierre pouvait voir passer la walse et voltiger la marquise, entourée d'adorateurs, parmi lesquels se trouvaient des jeunes gens de bonne maison dont les façons galantes étaient mêlées de cette légère dose d'impertinence qui plaît aux femmelettes. Joséphine était enivrée de son succès ; il y avait longtemps qu'elle n'avait eu l'occasion d'être belle et qu'elle ne s'était vue admirée ainsi. Elle était comme un phalène qui tourne et folâtre autour de la lumière. Yseult, pour reposer les personnes qui avaient joué tour à tour du violon, se remit au piano. Pierre se plaça de façon à la voir. Ses yeux nageaient dans une sorte de fluide, où d'autres images que celles de la réalité semblaient se dessiner devant elle. Elle jouait avec beaucoup de nerf et d'action ; mais ses mains couraient sur le clavier sans qu'elle en eût conscience.

Raoul sortit pour prendre l'air avec un de ses amis. Pierre l'entendit qui disait : — Regarde donc ma sœur ; ne dirait-on pas d'un automate ?

— Est-ce qu'elle ne rit jamais plus que cela ? reprit son interlocuteur.

— Guère plus. C'est une fille d'esprit, mais une tête de fer.

— Sais-tu qu'elle me fait peur avec ses yeux fixes? Elle a l'air d'une figure de marbre qui se mettrait à jouer des sarabandes.

— Je trouve, moi, qu'elle a l'air de la deesse de la Raison, répondit Raoul d'un ton railleur, et qu'elle joue des contredanses sur le mouvement de la Marseillaise.

Ces jeunes gens passèrent, et presque aussitôt Pierre vit quelqu'un qui errait en silence autour du gazon, et dont la marche entrecoupée trahissait l'agitation intérieure. Lorsque cet homme se trouva près de lui, il reconnut le Corinthien, et, sortant doucement de sa retraite, il le saisit par le bras. — Que fais-tu ici? lui dit-il, car il comprenait bien sa peine secrète; ne sais-tu pas que ce n'est pas là ta place, et que, si tu veux regarder, il ne faut pas qu'on te voie? Allons, viens : tu souffres, et tu ne peux ici rien changer à ton sort!

— Eh bien! dit le Corinthien, laisse-moi m'abreuver de ma souffrance. Laisse-moi me dessécher le cœur à force de colère et de mépris.

— De quel droit mépriserais-tu ce que tu as adoré? Joséphine était-elle moins coquette, moins légère, moins facile à entraîner, le jour où tu as commencé à l'aimer?

— Elle ne m'appartenait pas alors! Mais à présent qu'elle est à moi, il faut qu'elle soit à moi seul, ou qu'elle ne soit plus rien pour moi. Mon Dieu! avec quelle impatience j'attends le moment de le lui dire!... Mais ce bal ne finira pas! Elle va danser toute la nuit et avec tous ces hommes. Quel horrible abandon de soi-même! La danse est ce que je connais de plus impudique au monde chez ces gens-là. Mais vois donc, Pierre! regarde-la. Ses bras sont nus, ses épaules sont nues, son sein est presque nu! Sa jupe est si courte qu'elle laisse voir à demi ses jambes,

et si transparente qu'on distingue toutes ses formes. Une femme du peuple rougirait de se montrer ainsi en public; elle craindrait d'être confondue avec les prostituées! Et maintenant la voilà qui passe toute haletante des bras d'un homme aux bras d'un autre homme qui la presse, qui la soulève, qui respire son haleine, qui froisse encore sa ceinture déjà flétrie, et qui boit la volupté dans ses regards. Non! je ne puis pas voir cela plus longtemps. Allons-nous-en, Pierre, ou bien entrons dans ce bal, brisons ces lustres, renversons tous ces meubles, mettons en fuite tous ces damerets, et leurs femmes verront comme ils savent les défendre des *outrages de la populace!*

Pierre vit que l'exaspération de son ami ne pouvait plus être contenue; il l'entraîna loin du château, et réussit à le ramener chez lui. Là ils trouvèrent une lettre timbrée de Blois dont la vue fit tressaillir le Corinthien. Elle était adressée à Pierre, qui lui en fit part aussitôt.

« Mon cher Pays (écrivait le Dignitaire), je vous an-
« nonce que la société du Devoir de liberté quitte cette ré-
« sidence, et que Blois cesse de faire partie de nos villes
« de Devoir. Les persécutions que nous avons eu à souf-
« frir de la part des autres sociétés nous ont causé de tels
« dégoûts, que nous préférons l'abandon de nos droits à
« une guerre interminable. Cette résolution ayant été prise
« d'un commun accord, nous sommes à la veille de nous
« disperser. » Ici le Dignitaire entrait dans les détails relatifs à la société, et racontait les divers motifs de cette résolution. Puis il faisait un retour sur ses affaires particulières, et annonçait à son ex-collègue que la Savinienne, forcée de renoncer à tenir son auberge, qui n'était achalandée que par les Gavots dont elle était Mère, avait pris le parti de quitter son commerce et de vendre sa maison.
« J'aurais pensé, mon cher Pays, disait-il, que je serais
« consulté sur cette affaire. Comme ami de feu Savinien,

« et comme dévoué aux intérêts de sa veuve plus qu'aux « miens propres, je me flattais d'être son conseil et son « guide dans une telle occasion. Eh bien, elle a agi au- « trement. Elle a fait mettre son établissement en vente « sous mon nom, déclarant devant la loi que ce n'était « point la propriété de ses enfants, mais la mienne, parce « que j'en avais fourni les fonds et qu'ils ne m'étaient « point remboursés. Et quand je lui en ai fait des re- « proches, elle m'a répondu que c'était son devoir d'agir « ainsi, et qu'elle ne voulait pas me tromper plus long- « temps, son intention étant de ne point se remarier. Vil- « lepreux, elle m'a dit que vous connaissiez ses raisons, « et qu'elle vous avait confié tout ce qui s'était passé entre « moi et son mari à l'article de la mort. Je ne vous de- « mande rien, mon cher Pays, j'en sais bien assez. Quand « on a le malheur de n'être pas aimé, on doit savoir souf- « frir, et ne pas descendre à la plainte. Si je vous écris, « c'est pour un autre motif. Je vois bien que la Mère a « l'intention de quitter Blois, et je pense qu'elle cherche « à s'établir de votre côté. Mais je crois qu'elle est sans « ressource, quoiqu'elle m'assure avoir quelques écono- « mies. Elle se fait un point d'honneur de ne pas rester « endettée avec un homme qu'elle refuse de prendre pour « mari. Mais c'est une fierté mal entendue, et qu'elle n'a « pas le droit de me témoigner. Je n'ai rien fait pour être « méprisé ainsi, et traité comme un créancier. Je saurai « me résigner à cet affront; apparemment j'ai commis « quelque faute dont il plaît à Dieu de me punir en m'en- « voyant beaucoup de chagrin. Mais je ne me soumettrai « pas à voir cette femme, que son mari m'avait confiée, « tomber dans la misère avec ses enfants. Je sais, pays « Villepreux, que vous n'êtes pas riche, sans quoi je ne « me mettrais pas en peine. Je sais aussi qu'une personne « sur laquelle on compte sans doute n'a rien que son tra-

« vail et son talent, et que ce n'est pas assez pour soutenir
« une famille. Je viens donc vous prier instamment de
« vous enquérir de la position de la Mère, et de lui rendre
« tous les services dont elle aura besoin. Vous pouvez
« disposer de tout ce que j'ai, pourvu qu'elle ne le sache
« pas; car l'idée de la faire souffrir et de l'humilier par
« mon attachement me fait souffrir et m'humilie moi-
« même Adieu, mon cher Pays. Vous ne devez pas trou-
« ver mauvais que je vous parle succinctement de toutes
« ces choses, et vous devez comprendre que cela ne m'est
« pas facile. Avec le temps, je serai plus raisonnable, s'il
« plaît à Dieu.

« Il me reste à vous embrasser.

« Votre ami et pays sincère,

« Romanet le Bon-Sontien D.·. G.·. T.·. de Blois. »

La simplicité de cette rédaction, jointe à l'idée que Pierre se faisait, avec raison, de la profonde douleur du Bon-Soutien, l'impressionna tellement, qu'il sentit couler ses larmes.

— Amaury, Amaury! s'écria-t-il, que nous sommes petits, nous autres, avec nos lectures et nos phrases, devant une telle force d'âme et une générosité si peu emphatique! *Avec le temps, je serai plus raisonnable, s'il plaît à Dieu!* Il croit manquer de courage à l'heure où il en montre un sublime! Hommes de peu de foi que nous sommes, nous ne saurions pas souffrir avec cet héroïsme. Nous nous répandrions en plaintes, en murmures; nous aurions de la colère, de la haine et des idées de vengeance...

— Tais-toi, Pierre, je te comprends de reste, s'écria le Corinthien en relevant sa tête qu'il avait tenue cachée

dans ses mains pendant la lecture de la lettre. C'est pour moi que tu dis tout cela ; car toi, tu es aussi vertueux que Romanet, et tu serais aussi calme que lui dans le malheur. Mais si c'est pour me rattacher à la marquise que tu vantes le pardon des injures, tu n'y réussis nullement ; les nouvelles que contient cette lettre bouleversent tous mes projets et renouvellent toutes mes idées. Que s'est-il donc passé dans l'esprit de la Savinienne ? Que signifie aujourd'hui sa conduite ? Que veut-elle faire ? Sur quoi compte-t-elle ? Je veux savoir tout cela. Tu dois avoir reçu une lettre d'elle, et tu ne me l'as pas montrée. Je veux la voir !

— Tu ne la verras pas, répondit Pierre. Non, non ! l'amant de la marquise des Frenays ne lira pas les nobles plaintes de la Savinienne. Qu'il te suffise de savoir l'effet de ton silence et du mien ; car je ne lui ai point écrit non plus : je ne pouvais plus la tromper, et je ne voulais pas l'éclairer. Il me semblait toujours que tout n'était pas perdu, et je différais de jour en jour, espérant que tu reviendrais à elle.

— Enfin quel effet a produit ton silence ? Parle !

— Elle a deviné la vérité ; et, se disant qu'elle n'était plus aimée, qu'elle ne l'avait peut-être jamais été, se voyant délaissée, abandonnée à la misère, elle a voulu, du moins, mettre sa conscience en paix, et ne rien accepter davantage du Dignitaire. Je te citerai un seul passage de sa lettre :

« J'ai bien souffert assez longtemps avec Savinien d'avoir un désir dans le cœur. Je ne veux pas souffrir d'un regret toute ma vie avec Romanet ; ce serait tout aussi coupable. Je ne suis pas sans remords pour le passé : je n'en veux plus dans l'avenir. J'aime mieux toute autre espèce de malheur que celui-là. »

— Pauvre sainte femme ! dit le Corinthien d'une voix

sombre, et en se levant. Achève; que voulait-elle faire après avoir rompu avec le Bon-Soutien?

— Reprendre son ancien état de lingère, et, si tu n'étais pas ici, venir y tenter un établissement. Elle s'est imaginé, d'une part, qu'elle trouverait de l'ouvrage dans ce pays; et, de l'autre, que tu ne pouvais pas être resté près de moi, puisque tu l'oubliais sans que personne songeât à l'en avertir.

— Son idée est bonne, répondit le Corinthien d'un air préoccupé; il n'y a point de lingère ici : elle aura la pratique du château... Elle repassera les fichus transparents de la marquise, ajouta-t-il avec une amertume sanglante. Pierre, donne-moi une plume et du papier. Vite!

— Que veux-tu faire?

— Tu me le demandes? Écrire à la Savinienne, lui dire que nous l'attendons, et que l'un de nous ira la chercher à moitié chemin, tandis que l'autre retiendra et préparera son logement dans le village. Est-ce que ce n'est pas là mon devoir?

— Sans aucun doute, Amaury; mais le dépit est un mauvais garant du devoir. J'aimerais mieux que tu écrivisses cette lettre demain, à tête reposée.

— Je veux l'écrire tout de suite.

— Parce que tu sens que demain tu n'en auras plus la force.

— Je l'aurai; j'écrirai encore demain, et encore après-demain, si tu veux; j'ai plus de force que tu ne crois.

— Amaury, si tu écris, la Savinienne viendra. Elle croira en toi, et, moi, je ne sais si j'aurai le courage d'en douter assez pour la désabuser. Si elle vient, et qu'elle te trouve aux pieds de la marquise, comment faudra-t-il considérer ta conduite?

— Comme celle d'un lâche ou d'un fou.

— Prends garde d'être fou. N'écris pas encore..

Le Corinthien écrivit pourtant; il écrivit dans la nuit, sous l'empire d'une indignation et d'un dégoût profonds pour la marquise. Aussitôt que le jour parut, il courut porter sa lettre à la poste, et elle partit avant que Pierre, vaincu par la fatigue, se fût réveillé.

## CHAPITRE XXX.

Pendant plusieurs jours le Corinthien ne revit pas la marquise; et comme elle n'avait la conscience d'aucun tort envers lui, la coquetterie étant chez elle une seconde nature, sa surprise fut extrême; mais son chagrin ne fut pas bien profond d'abord. Son enivrement se prolongea jusqu'à une partie de chasse que les amis de Raoul lui avaient proposée et qu'ils arrangèrent pour elle. Yseult tâcha d'abord de l'en détourner, n'aimant pas à la voir entrer en relation avec des gens qu'elle croyait antipathiques à son grand-père, et vers lesquels elle ne se sentait portée par aucun lien d'idées ou de position. Mais le vieux comte n'était pas fâché de voir sa famille se rattacher par quelque bout à la noblesse du pays, et il autorisa sa nièce à se distraire en acceptant l'invitation qu'une élégante et fière comtesse des environs, sœur d'un des plus ardents adorateurs de Joséphine, vint lui faire en personne. Cette visite diplomatique avait pour but, dans la pensée de la noble dame, le mariage de ce frère, le vicomte Amédée, avec la riche Yseult de Villepreux. Yseult s'étonna un peu de ce retour vers elle après l'indignation que ses idées républicaines bien connues avaient excitée chez sa voisine. Elle y répondit assez froidement; et pourtant, comme Joséphine la conjurait de l'accompagner, elle ne refusa pas ouvertement. Joséphine ne montait pas à cheval: on devait venir la prendre en calèche. Yseult était une très-

bonne amazone; elle dirigeait adroitement son cheval, et lui faisait franchir les fossés et les barrières avec ce calme dont on ne la voyait jamais se départir. Ce talent d'équitation était le seul qui lui attirât un peu de considération de la part de son frère et des nobles damoiseaux du voisinage. Elle aimait beaucoup cet exercice ; et comme il était bien difficile qu'elle n'eût pas, sous son grave extérieur, un peu des goûts et des entraînements de l'enfance, elle se laissa vaincre peu à peu. Il y avait quelque temps qu'elle n'était montée à cheval : elle voulut s'exercer seule dans le parc. Pierre, qui la guettait sans cesse, se trouva sur son passage, comme elle fendait l'air avec la rapidité d'une flèche. Elle s'arrêta court devant lui, et lui demanda en riant s'il n'était pas scandalisé de la voir se livrer à un amusement aussi aristocratique. Pierre sourit à son tour, mais avec tant d'effort, et son regard trahissait une tristesse si profonde, qu'Yseult pressentit tout ce qui se passait en lui. Elle voulut s'en assurer : — Vous savez qu'il y a une grande partie de chasse demain? lui dit-elle.

— Je l'ai entendu dire, répondit Pierre.

— Et savez-vous qu'on veut m'y emmener ?

— Je n'ai pas cru que vous iriez.

En faisant cette réponse, Pierre laissa lire apparemment jusqu'au fond de son âme ; car mademoiselle de Villepreux, après un moment de silence, durant lequel elle le considéra attentivement, lui dit avec une douceur ineffable et une émotion profonde : — Je vous remercie, Pierre, de n'avoir pas douté ! Puis elle reprit sa course impétueuse, fit deux ou trois fois le tour du parc, et revint devant le château, où son frère l'attendait avec le comte et Joséphine. Pierre réparait un petit banc rustique à trois pas de là. — Tiens, reprends ton cheval, dit Yseult à Raoul en sautant légèrement sur le gazon. Il ne me plaît pas le

moins du monde. — Il n'y paraissait guère tout à l'heure, dit le comte; j'ai cru que tu prenais ta course pour le Grand-Désert. — Puisque vous rentrez, maître Pierre, dit Yseult au menuisier qui se retirait, auriez-vous la bonté de dire à Julie, en passant, qu'elle ne s'occupe plus de mon amazone? Je ne sortirai pas demain, ajouta-t-elle en se tournant vers Joséphine, mais d'un ton trop net pour que Pierre, en s'éloignant, ne l'entendît pas.

Elle tint parole, et les prières de sa cousine la trouvèrent inébranlable. Le comte eût désiré qu'elle se montrât moins farouche, et qu'elle ne contrariât pas ses projets de rapprochement avec le voisinage seigneurial. Mais il avait montré devant elle tant d'éloignement et de dédain philosophique pour ces gens-là qu'il lui était bien impossible de se rétracter clairement.

Pierre nageait dans un océan de bonheur. Il ne pouvait pas se dissimuler l'amour qu'il inspirait; mais cet amour était fait de telle sorte qu'il ne pouvait exprimer sa reconnaissance. Rien ne l'autorisait à formuler ses pensées, et d'ailleurs il n'en sentait pas le besoin. Jamais passion ne fut plus absolue, plus dévouée, plus enthousiaste de part et d'autre; et pourtant jamais il n'y eut amour plus contenu, plus muet, plus craintif. Il y avait comme un contrat tacite passé entre eux. Quelqu'un qui aurait entendu les trois ou quatre paroles que Pierre échangeait chaque jour à la dérobée avec Yseult, eût pensé qu'elles étaient le résultat d'une intimité consacrée par des nœuds indissolubles et des promesses formelles. Personne n'eût voulu croire que le mot d'amour n'avait jamais été prononcé entre eux, et que la virginité de leurs sens n'avait pas été effleurée par le plus léger souffle.

Joséphine courut la chasse dans la brillante calèche de la comtesse. Mais lorsque celle-ci vit que, de son rêve d'alliance et de fortune, il ne lui restait que Joséphine

Clicot sur les bras, et son frère qui caracolait à la portière en dévorant des yeux la piquante provinciale, elle sentit qu'elle jouait un singulier rôle, et prit de l'humeur contre tout le monde. La comtesse était sèche et nerveuse : forcée d'amener la marquise à son château, de lui en faire les honneurs, et de la présenter à d'autres illustres dames qu'elle avait convoquées pour fêter et caresser l'héritière de Villepreux, elle dissimula si peu son ennui et son dédain que la pauvre Joséphine se sentit mourir de honte et de crainte. Cependant les hommages dont elle fut l'objet de la part des hommes, car la jeunesse et la beauté trouvent toujours grâce et protection du côté de la barbe, lui rendirent quelque assurance; et peu à peu la rusée, amorçant par sa gentillesse riches et pauvres, blondins et grisons, se vengea à outrance des mépris de leurs femelles. On avait préparé un petit bal pour le soir, comptant qu'Yseult, tenant le piano, en serait la reine d'une certaine façon : la dame du lieu voulut renvoyer les violons et abréger la soirée en se disant malade. Mais la faction des hommes l'emporta. Le jeune frère se mit en révolte, et ses compagnons firent serment de ne pas laisser partir les jolies femmes. On grisa tous les cochers, on ôta les roues des voitures; il n'y eut que les équipages des douairières qui furent respectés; encore leurs vieux époux se firent-ils beaucoup gronder avant de s'arracher à la contemplation des belles épaules de Joséphine.

Elle resta donc au salon avec cinq ou six jeunes femmes de moindres hobereaux, qui s'amusaient pour leur compte et ne songeaient pas à l'humilier. Mais à mesure que la nuit s'avançait, les hommes, en passant de la contredanse au buffet, s'animèrent comme des gens qui ont couru la chasse toute la journée, et prirent des façons tout à fait anglaises, dont Joséphine commença à s'effrayer. Il y avait autour d'elle une lutte entre le désir brutal et un

reste de convenance dont la limite était assez mal gardée. Joséphine n'était folle qu'à la superficie. Elle était de ces coquettes de province qui, avec l'amour de l'honnêteté et un fonds de sagesse, se permettent un système d'agaceries qu'elles croient sans conséquence et sans danger. Heureuse d'abord et fière d'exciter les désirs, elle sentit la rougeur monter à son front lorsqu'elle eut à se défendre d'un commencement de familiarité ; c'est alors qu'elle songea à la retraite. Mais la comtesse, qui lui avait promis de la reconduire, voyant le bal se prolonger et Joséphine s'y complaire, avait été se coucher ou avait fait semblant : du moins elle s'était enfermée dans ses appartements. Raoul s'était laissé griser, et, tout en répondant à sa cousine qu'il était à ses ordres, ne faisait que chanter et rire aux éclats, sans comprendre sa situation. Les autres dames partirent une à une sans lui offrir de la reconduire. Le vicomte Amédée leur avait fait croire que sa sœur comptait se relever au point du jour pour ramener madame des Frenays dans sa voiture. Cependant la comtesse ne se releva pas. Les domestiques harassés ronflaient dans les antichambres, Raoul, complétement ivre, s'était laissé tomber sur un sofa. Joséphine restait comme seule avec cinq ou six jeunes gens plus ou moins avinés, qui eussent voulu se chasser l'un l'autre, et qui s'obstinaient à la faire walser presque malgré elle. Accablée de fatigue, profondément blessée du procédé de son hôtesse, effrayée des manières de ses adorateurs, dégoûtée de leur plat caquetage, Joséphine s'assit d'un air consterné au milieu d'eux. Le froid du matin la faisait frissonner ; elle demandait son châle : on lui répondait par des fadeurs à demi obscènes sur la beauté de sa taille. La salle était poudreuse, triste, affreuse à voir dans son désordre à la clarté bleuâtre de l'aube. La pauvre femme était cruellement punie, et chaque mot, chaque regard qui tombait sur elle

lui faisait expier son triomphe. C'est alors qu'un cri de détresse s'éleva du fond de son âme vers le Corinthien. Mais il n'était pas la, il pleurait au fond du parc de Villepreux.

Enfin Joséphine fit un effort, sentant bien qu'elle n'avait pas le droit de se courroucer, après avoir en quelque sorte provoqué tous ces hommes, mais résolue à leur sembler sotte et ridicule pour se soustraire à leur convoitise. Elle se leva, et déclara qu'elle partirait à pied si on ne lui amenait pas une voiture. Elle parla si sèchement et repoussa si bien les prières impertinentes qu'elle réussit à se mettre en route, dans une calèche, avec Raoul, qui s'y traîna avec peine, et le vicomte Amédée, qu'il fallut bien accepter pour cavalier, afin de se débarrasser des autres. A peine le roulement de la voiture se fut-il fait sentir que Raoul, réveillé un instant, retomba dans un sommeil léthargique. Il fallut que, pendant deux mortelles heures, Joséphine se défendît, en paroles et en actions, contre le plus impertinent de tous les vicomtes. Ce voyage, qui lui rappelait une autre course en voiture, une aurore poétique, un ardent amour et des délires partagés, lui fit tant de mal que, cachant, de confusion, sa figure dans son voile, elle fondit en larmes. Le vicomte n'en devint que plus entreprenant. Joséphine était faible et inconséquente. Malgré elle, une sorte de respect instinctif pour les gens titrés l'empêchait de se prononcer comme elle eût osé le faire à l'égard d'un bourgeois qui lui aurait déplu. Elle voulait se défendre, et s'y prenait si gauchement que chacune de ses naïves réponses était interprétée par le vicomte comme une agacerie. Heureusement le froid prit Raoul, qui se réveilla d'assez mauvaise humeur, et, ne pouvant se rendormir, trouva le vicomte insipide et ne se gêna pas pour le lui dire. Peu à peu le sentiment de la protection qu'il devait à sa cousine, et qu'il avait si lâche-

ment abjurée, lui revint en mémoire; et, peu à peu aussi, le vicomte, voyant l'heure passée et l'occasion manquée, se contint et se refroidit. Ils étaient tous les trois fort maussades en arrivant au château, et Joséphine, brisée de chagrin et de fatigue, alla s'enfermer dans sa chambre et se jeter sur son lit, où elle s'endormit sans avoir eu la force de se déshabiller.

Depuis bien des nuits le Corinthien ne dormait pas, et le jour il travaillait sans ardeur. Il éprouvait plutôt le besoin de s'étourdir et de s'arracher à lui-même qu'un véritable repentir de son égarement, et attendait la réponse de la Savinienne avec plus de terreur que d'impatience; car il faisait d'inutiles efforts pour se rattacher à cet amour austère, si différent de celui qu'il avait connu dans les bras de la marquise. Pierre voyait qu'il espérait un refus, et lui-même désirait qu'il en fût ainsi. En s'affermissant dans la pensée que son ami ne reviendrait jamais complétement à son premier amour, il se promettait, au cas où la Savinienne ajouterait foi à la lettre du Corinthien, de la désabuser, soit en lui écrivant, soit en allant la trouver pour l'éclairer et l'exhorter au courage.

Le Corinthien était bien coupable, mais il aimait passionnément Joséphine. Et comment ne l'eût-il pas aimée? Son plus grand crime était de ne pas savoir pardonner quelque chose à la coquetterie d'une jeune fille mal élevée, et de vouloir arracher de son propre cœur, avant le temps, une passion dont les enivrements n'étaient pas encore épuisés. Nous portons tous dans l'amour un besoin de domination qui nous rend implacables pour les moindres fautes. Celles de la marquise n'étaient que le résultat fatal de son caractère et de ses habitudes. Il fallait qu'elle les expiât comme elle venait de le faire pour en sentir la gravité. Inquiète d'abord de voir les nuits s'écouler sans recevoir les visites de son amant, elle l'avait cru malade,

et, se glissant, dès le matin, dans le passage secret, elle avait été regarder dans les fentes de la boiserie. Elle l'avait vu travailler, dans ce moment-là, avec une sorte d'ardeur fébrile et de gaieté forcée qu'elle avait prises pour une brutale indifférence. Faisant alors un retour sur elle-même, comparant les hommages dont elle avait été l'objet de la part des élégants du bal avec cet oubli grossier, elle avait rougi de son amour, et, ranimée par l'attente de nouveaux triomphes, elle s'était flattée d'abjurer vite et d'effacer jusqu'au souvenir de sa faute. Mais elle avait fait d'amères réflexions dans la voiture qui l'avait ramenée du dernier bal, et le sommeil qui l'accablait maintenant était troublé par des songes pénibles.

Le Corinthien l'avait vue partir la veille, emportée dans le tourbillon des vanités mondaines. Il s'était dit alors qu'elle était perdue pour lui, et la colère avait fait place au désespoir. Avant ce jour il s'était flatté qu'elle ne supporterait pas son abandon et qu'elle le rappellerait bientôt. Tout entier à la vengeance, il s'était fortifié par l'idée de ce qu'elle devait souffrir loin de lui. Mais quand il la vit passer, oublieuse et rayonnante de plaisir, il voulut se jeter sous les roues de sa voiture. — Gare donc, imbécile ! s'était écrié le vicomte Amédée en se donnant tout au plus la peine de retenir son cheval prêt à l'écraser. Amaury aurait voulu s'élancer sur le fat, le renverser, le fouler aux pieds; mais son orgueilleux coursier l'avait emporté comme le vent, l'ouvrier avait été couvert de poussière, et Joséphine n'avait rien vu.

Le Corinthien rentra dans le parc, déchira sa poitrine avec ses ongles, arracha ses beaux cheveux que Joséphine avait peignés et parfumés tant de fois ; et, quand sa rage se fut exhalée, il se prit à pleurer amèrement. Levé avant le jour, il courut à l'atelier, arracha violemment les clous dont il avait scellé le panneau de la boiserie en jurant de

ne jamais rouvrir ce passage, et, s'y élançant avec fracas, au risque de se trahir, il courut à la chambre de Joséphine pour voir si elle était rentrée. Il trouva la chambre bien rangée, le lit fait depuis la veille, et orné d'une courtepointe de dentelles que, dans sa folie, il mit en pièces. Puis il retourna dans le parc pour attendre à la grille le retour de son infidèle. Il la vit enfin arriver avec le vicomte; et comme il ne vit pas Raoul, qui était enfoncé dans un coin de la voiture et enveloppé de son manteau, il se souvint de la manière dont il avait possédé Joséphine pour la première fois, et ne douta point que le vicomte n'eût triomphé de sa faiblesse avec aussi peu de combats. Lorsqu'il rentra au château, une heure après, il rencontra Julie, l'ex-dindonnière, qui était au moins aussi coquette que sa maîtresse, et qui faisait toujours briller pour lui ses gros yeux noirs. Il n'eut pas de peine à la faire causer; et quand il sut que la marquise s'était enfermée dans sa chambre en refusant avec humeur le secours de la soubrette pour la déshabiller, il demanda si le vicomte n'était pas resté au château. Il avait attendu en vain dans le parc qu'il repassât, se flattant encore qu'il avait pris une autre route. — Oh ! bah ! répliqua Julie, M. le vicomte ne partira pas de sitôt. Il a demandé une chambre pour se reposer, car il paraît qu'ils ont dansé toute la nuit ; mais je suis bien sûre qu'ils danseront encore la nuit prochaine, et que tous ces beaux messieurs reviendront dîner ici. Ils sont tous amoureux de ma maîtresse, et je crois bien que le vicomte en est fou.

Amaury tourna le dos brusquement, et laissa Julie achever seule ses commentaires. Il courut à l'atelier, et, ne pouvant rentrer dans le passage secret parce que le père Huguenin, Pierre et les autres ouvriers étaient là, il se mit à travailler à sa sculpture. Le père Huguenin était d'assez mauvaise humeur. Il trouvait que l'ouvrage n'a-

vançait pas comme dans les commencements. Pierre était toujours aussi consciencieux ; mais il avait perdu plus d'un mois à la volière de mademoiselle de Villepreux, et maintenant il se dérangeait sans cesse. On venait dix fois par jour l'appeler pour toutes les petites réparations qui se trouvaient à faire dans l'intérieur du château ; comme si c'était le fait d'un maître ouvrier comme lui de raccommoder des bâtons de chaise et de raboter des portes déjetées, et comme si Guillaume et le Berrichon n'étaient pas bons à cette besogne ! Le Corinthien, qui cachait habilement ses relations avec la marquise, passait bien ses journées à l'atelier ; mais il avait des distractions étranges, de profondes langueurs, et cédait souvent à un besoin impérieux de sommeil dont on avait bien de la peine à l'arracher. Ce jour-là, quand, au lieu du lourd rabot du menuisier, il prit le ciseau léger du sculpteur, le père Huguenin fit la grimace et lui demanda, à plusieurs reprises, s'il aurait bientôt fini d'habiller ses petits bonshommes.
— Je ne vois pas, disait-il, ce que cela a de si utile et de si pressé, qu'il faille laisser les murailles nues en attendant. Et, quant au plaisir qu'on trouve à fabriquer ces joujoux de Nuremberg, je ne le conçois pas davantage. Depuis huit jours surtout, mon pauvre Amaury, tu ne fais que des dragons et des couleuvres, sans parler de celles que tu me fais avaler ! Je crois que le diable s'est mis après toi, car tu fais son portrait de toutes les manières ; et, si j'étais femme, je ne voudrais pas regarder ces messieurs-là : je craindrais d'en faire de pareils.

— Celui que je fais maintenant, répondit le Corinthien d'un ton acerbe, est un fort joli monstre. C'est la Luxure, la présidente du conseil des péchés capitaux, la reine du monde ; aussi lui vais-je mettre une couronne sur la tête : la patronne de toutes les femmes ; aussi vais-je lui donner des pendants d'oreilles et un éventail.

Le père Huguenin ne put s'empêcher de rire; et puis, comme la toilette de dame Luxure ne finissait pas, il reprit de l'humeur, gronda le Corinthien qui semblait ne pas l'entendre, et finit par lui parler d'un ton rude et avec des regards enflammés.

— Laissez-moi, mon maître, dit le Corinthien; je ne suis pas en état de vous satisfaire aujourd'hui, et je ne me sens pas plus patient que vous.

Le père Huguenin, habitué à être obéi aveuglément, s'emporta davantage, et voulut lui arracher son ciseau des mains. Pierre, qui les observait avec anxiété, vit une fureur sauvage s'allumer dans les yeux du Corinthien, et sa main chercher un marteau qu'il eût levé peut-être sur la tête du vieillard, si Pierre ne se fût élancé devant lui.

— Amaury! Amaury! s'écria-t-il, que veux-tu donc faire de ce marteau? Crois-tu que mon cœur ne soit pas assez brisé par ta souffrance?

Amaury vit des larmes rouler sur les joues de son ami. Il se leva, et s'enfuit dans le parc. Quand les ouvriers furent sortis de l'atelier pour goûter, il se précipita dans le passage secret avec son marteau qu'il n'avait pas quitté. Il s'attendait à trouver la porte de l'alcôve barricadée, et se promettait de l'enfoncer. Peut-être roulait-il dans son esprit une pensée plus sinistre. Il est certain qu'il s'attendait à trouver le vicomte auprès de la marquise. Mais, en poussant le ressort qu'il avait mis lui-même à la porte secrète, il ne rencontra aucune résistance. Il avait arrangé cette porte de manière à ce qu'elle s'ouvrît sans bruit; car, dans ses nuits de bonheur, il n'avait rien négligé pour en assurer le mystère. Il entra donc dans la chambre de Joséphine sans l'éveiller, et la vit couchée sur son lit, à demi nue, les cheveux en désordre, les bras encore chargés de pierreries, et les jambes entourées de

sa robe de bal, flétrie et déchirée. Elle lui inspira d'abord une sorte de dégoût dans cette toilette souillée que l'éclat du jour rendait plus accusatrice encore. Il se souvint d'avoir lu quelque chose des orgies de Cléopâtre et du honteux amour d'Antoine asservi. Il la contempla longtemps et finit, après l'avoir mille fois maudite, par la trouver plus belle que jamais. Le désir chassa le ressentiment, qui revint plus amer et plus profond après l'ivresse. Joséphine pleura, s'accusa humblement, confessa tous les outrages qu'elle avait subis et ceux auxquels elle avait pu se soustraire. Elle jeta l'anathème sur ce monde insolent et corrompu où elle avait voulu briller, et qui l'en avait si cruellement punie; elle jura de n'y jamais retourner, et de faire telle pénitence que son amant voudrait lui imposer; elle voulut raser ses beaux cheveux et déchirer son sein d'albâtre lorsqu'elle vit sur la poitrine et sur les tempes du Corinthien les traces de sa fureur et de son désespoir; elle se jeta à ses genoux, elle invoqua la colère de Dieu contre elle : elle fut si belle de douleur et d'exaltation que le Corinthien, ivre d'amour, lui demanda pardon, baisa mille fois ses pieds nus, et ne s'arracha aux délires de la passion qu'à la voix d'Yseult, qui appelait sa cousine pour dîner, et qui s'inquiétait de son long sommeil.

Amaury, de retour à l'atelier, demanda loyalement pardon au père Huguenin, qui l'embrassa en grondant et en s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Puis il se mit à ses ordres avec un zèle et une soumission qui effacèrent tous ses torts. Il chanta en chœur avec ses compagnons, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps; il fit mille agaceries au Berrichon, qui le boudait, et qui finit par lui pardonner; car il aimait mieux être tourmenté qu'oublié. Enfin, la tâche de ce jour fut close aussi gaiement qu'elle avait été mal commencée. Pierre

fut le seul qui demeura triste et inquiet. Cette joie exubérante et soudaine de son ami lui donnait à penser.

Au coucher du soleil, Yseult, pour se débarrasser de la société du vicomte, qui, rudement repoussé par Joséphine, reportait sur elle des hommages moins ardents, mais tout aussi fades, s'éclipsa doucement, et alla se promener seule tout au bout du parc. Elle pensait peut-être y rencontrer Pierre; car, en quelque endroit qu'elle se promenât, elle le rencontrait toujours. Ceci est un miracle qui s'opère tous les jours pour les êtres qui s'aiment, et il n'est pas un couple d'amants qui puisse m'accuser ici d'invraisemblance. Pierre ne vint pourtant pas ce soir-là. Il ne voulait pas perdre de vue le Corinthien, qu'il voyait fort agité malgré tout son enjouement. Il voulut sacrifier à la dignité de la Savinienne la seule joie qu'il eût au monde, celle de causer un quart-d'heure avec Yseult.

En interrogeant des yeux le chemin de ronde par lequel Pierre arrivait quelquefois, mademoiselle de Villepreux vit venir une femme d'une assez grande taille, qui marchait avec beaucoup d'aisance et de noblesse dans son vêtement rustique. Elle avait une jupe de cotonnade brune et un manteau de laine bleue qui lui enveloppait la tête, à peu près comme les peintres florentins drapaient leurs figures de Vierges. La beauté régulière et l'expression grave et pure de cette femme lui donnaient une ressemblance frappante avec ces divines têtes de l'école de Raphaël. Elle conduisait un âne, sur lequel était assis un bel enfant aux cheveux d'or, enveloppé comme elle d'une draperie de bure et les jambes pendantes dans un panier. Yseult fut frappée de ce groupe qui lui rappelait la fuite en Égypte, et elle s'arrêta pour contempler ce tableau vivant auquel il ne manquait qu'une auréole.

De son côté, la femme du peuple fut frappée de la figure calme et bienveillante de la jeune châtelaine. A son vête-

ment simple et presque austère elle la prit pour une femme de service et lui adressa la parole.

— Ma bonne demoiselle, lui dit-elle en arrêtant son âne devant la grille du parc, voulez-vous bien me dire si je suis encore loin du village de Villepreux?

— Vous y êtes, ma bonne dame, répondit Yseult. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui longe le mur de ce parc, et en moins de dix minutes vous arriverez aux premières maisons du bourg.

— Grand merci, à vous et au bon Dieu! reprit la voyageuse; car mes pauvres enfants sont bien fatigués.

En même temps Yseult vit sortir de l'autre panier de l'âne une autre tête d'enfant non moins belle que la première.

— En ce cas, dit-elle, vous pouvez entrer ici. Vous traverserez le parc en droite ligne, et vous arriverez encore cinq minutes plus tôt.

— Est-ce qu'on ne le trouvera pas mauvais? demanda la voyageuse.

— On le trouvera fort bon, répondit mademoiselle de Villepreux en venant à sa rencontre, et en prenant la bride de l'âne pour le faire entrer.

— Vous paraissez une fille de bon cœur. Faut-il suivre cette allée tout droit?

— Je vais vous conduire, car les chiens pourraient effrayer vos enfants.

— On m'avait bien dit, répliqua la voyageuse, que je trouverais ici de braves gens, et le proverbe a raison : Tel maître, tel serviteur; car, soit dit sans vous offenser, vous devez être de la maison.

— J'en suis tout à fait, répondit Yseult en riant.

— Et depuis longtemps, sans doute?

— Depuis que je suis au monde.

Les enfants n'eurent pas plus tôt aperçu les beaux arbres

et le vert gazon du parc, qu'ils oublièrent leur fatigue, sautèrent à bas de leur âne, et se mirent à courir joyeusement, tandis que l'âne, profitant de l'occasion, attrapait de temps en temps, à la dérobée, un rameau de verdure le long des charmilles.

— Vous avez là de bien beaux enfants, dit Yseult en embrassant la petite fille, et en prenant le petit garçon dans ses bras pour lui faire cueillir des pommes sur un pommier.

— De pauvres enfants sans père! répondit la femme du peuple. J'ai perdu mon bon mari le printemps dernier.

— Vous a-t-il au moins laissé un peu de bien?

— Rien du tout, et certes ce n'est pas sa faute : ce n'est pas le cœur qui lui a manqué!

— Et venez-vous de bien loin, comme cela, à pied?

— Je suis venue en patache jusqu'à la ville voisine. Là on m'a dit qu'il fallait prendre la traverse. On m'a indiqué assez bien le chemin, et on m'a loué ce pauvre âne pour porter mes petits.

— Et quel est le but de votre voyage?

— Je m'arrête ici, ma chère demoiselle, j'y viens passer quelque temps.

— Avez-vous des parents dans notre bourg?

— J'y ai des amis... c'est-à-dire, ajouta la voyageuse, comme si elle eût craint de ne pas s'exprimer avec assez de réserve, des amis de mon défunt mari qui m'ont écrit que je pourrais m'occuper, et qui m'ont promis de me chercher de la clientelle.

— Que savez-vous faire?

— Coudre, blanchir et repasser le linge fin.

— C'est à merveille. Il n'y a pas de lingère ici. Vous aurez la pratique du château, et ce sera de quoi vous occuper toute l'année.

— Vous me la ferez avoir?

— Je vous la promets !

— C'est le bon Dieu qui m'a fait vous rencontrer. Je ne suis pas intéressée ; mais, voyez-vous, je n'ai que mon travail pour nourrir ces enfants-là.

— Tout ira bien, je vous en réponds. Est-ce qu'on vous attend chez vos amis?

— Mon Dieu, pas si tôt, je pense ! Ils m'ont écrit la semaine dernière, et, au lieu de leur répondre, je suis arrivée tout de suite. Voyez-vous, ma bonne fille, j'étais Mère de Compagnons; mais vous ne connaissez peut-être pas ces affaires-là?

— Je vous demande pardon, je connais des compagnons qui m'ont expliqué ce que c'est. Vous avez donc quitté vos enfants?

— Ce sont mes enfants qui m'ont quittée. Ils n'ont pas pu tenir la ville; et comme je n'avais pas de quoi monter un autre établissement, je n'ai pas pu les suivre. C'est un chagrin, allez, d'avoir une grande famille comme cela, et d'être ensuite toute seule. Il me semble que je n'ai plus rien à faire, et cependant j'ai ces petits-là à élever. J'ai eu tant de peine à m'en aller, que je me suis dépêchée d'en finir. Nous pleurions tous; et, quand j'y pense, j'en pleure encore.

— Allons, nous tâcherons de vous les faire oublier. Nous voici dans la cour du château. Chez qui allez-vous? Trouverez-vous à vous loger chez vos amis?

— Je ne pense pas; mais il y a bien une auberge dans ce bourg?

— Pas trop bonne; en voici une meilleure. Si vous voulez, on vous y logera jusqu'à ce que vous ayez trouvé à vous établir.

— Dans ce château? Mais on ne voudra pas me recevoir !

— On vous y recevra très-bien. Venez avec moi.

— Mais, mon enfant, vous n'y songez pas; on me prendra pour une mendiante.

— Non, et vous verrez que les gens de la maison sont fort honnêtes.

— S'ils sont tous comme vous, je le crois bien. Sainte Vierge Marie! c'est ici comme dans le paradis!

Yseult conduisit la Savinienne et sa famille à un antique pavillon qu'on appelait la Tour carrée, où un logement fort propre était destiné à l'hospitalité. Elle appela un petit garçon de ferme qui vint prendre l'âne, et une servante qui alla chercher aux enfants et à leur mère de quoi souper. Yseult avait dressé tout son monde à cette sorte de charité qu'elle pratiquait, et qui se dissimulait sous l'aspect de l'obligeance.

La voyageuse était fort surprise de cette façon d'agir, qui lui ôtait tout souci et semblait vouloir la dispenser de toute reconnaissance. Le langage concis et les allures droites et franches d'Yseult repoussaient toute phrase louangeuse et toute reconnaissance emphatique. La femme du peuple le sentit, et n'en fut que plus touchée. — Allons, allons, dit-elle en embrassant mademoiselle de Villepreux un peu fort, mais avec une expansion dont Yseult se sentit tout attendrie, malgré la résolution qu'elle avait prise de ne jamais faire à la misère l'outrage de la pitié, je vois bien que le bon Dieu ne m'a pas encore abandonnée.

— Maintenant, dit Yseult en surmontant son émotion, dites-moi les noms des amis que vous avez dans notre village; je vais leur faire annoncer votre arrivée, et ils viendront vous voir ici.

La voyageuse hésita un instant, puis elle répondit : — Il faudrait faire dire à mon fils Villepreux, l'Ami-du-trait, autrement dit Pierre Huguenin, que la Savinienne vient d'arriver.

Yseult tressaillit, regarda cette femme encore jeune,

et belle comme un ange, qui venait trouver Pierre et se fixer près de lui. Elle crut qu'elle s'était trompée, que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était que de l'amitié, et que c'était là vraiment la compagne dont il avait fait choix depuis longtemps. Elle se sentit défaillir. Mais reprenant le dessus au même instant : — Vous verrez Pierre, dit-elle à la Savinienne, et vous lui direz que je vous ai reçue de grand cœur. Il m'en saura gré.

Elle s'éloigna rapidement, donna l'ordre d'aller avertir Pierre Huguenin, et courut s'enfermer dans sa chambre, où elle resta pendant deux heures, assise devant sa table et la tête dans ses mains. A l'heure du thé, son grand-père la fit appeler. Elle rentra au salon aussi calme que s'il n'était rien survenu de grave dans ses pensées.

## CHAPITRE XXXI.

Pierre accourut auprès de la Savinienne dès qu'il apprit son arrivée au château. Il se flattait d'y trouver Amaury, qui s'était échappé au beau milieu de son souper. Mais il ne l'y trouva pas, et c'est en vain qu'il l'attendit ; c'est en vain qu'il le chercha de tous côtés.

La soirée s'écoula sans que le Corinthien parût. Pierre, dans ses prévisions sur l'arrivée de la Savinienne, s'était dit que sa première entrevue avec Amaury déciderait de leur sort mutuel, et que, d'après la froideur ou la joie de son amant, elle découvrirait la vérité ou garderait son illusion. Son embarras, à lui, était donc très-grand ; car l'absence du Corinthien pouvait avoir un motif indépendant de sa volonté, et Pierre n'avait pas le droit de faire la confession de son ami avant de lui avoir donné le temps de se justifier. D'un autre côté, la Savinienne était si calme, si pleine de foi et d'espoir, et Pierre pressentait

tellement l'inévitable déception qui l'attendait, qu'il se reprochait de la confirmer dans son erreur. Elle ne lui faisait pas de questions, une secrète pudeur lui défendant de prononcer la première le nom de celui qu'elle aimait; mais elle attendait qu'il lui parlât de son ami autrement que pour répéter à chaque instant : « Je ne vois pas venir « le Corinthien, » ou bien : « J'espère que le Corinthien « va venir. »

Elle fut distraite un instant lorsque, après être revenue, à plusieurs reprises, sur l'obligeance de *la fille de chambre*, dont elle avait tout d'abord raconté à Pierre l'accueil généreux, elle lui fit deviner, par la description qu'elle lui en faisait, que cette femme de chambre n'était autre que la jeune châtelaine. Elle le questionna beaucoup alors sur cette riche et noble demoiselle qui arrêtait les passants sur le chemin pour leur donner l'hospitalité de la nuit et s'occuper des soucis de leur lendemain, et qui faisait ces choses avec tant de simplicité de cœur, qu'on ne pouvait ni deviner son rang ni comprendre, au premier abord, combien elle était bonne, à moins d'être bon soi-même. D'après les détails que Pierre lui donna sur mademoiselle de Villepreux, la Savinienne conçut pour cette jeune personne une sorte de vénération religieuse; et sa joie fut grande d'apprendre le jugement qu'elle avait porté sur les sculptures du Corinthien ainsi que la protection qu'elle lui avait acquise de la part de son grand-père. Mais lorsque, de questions en questions, elle apprit les projets du Corinthien, et son désir d'aller à Paris et de changer d'état, elle devint pensive et stupéfaite; et, après avoir écouté tout ce que Pierre essayait de lui faire comprendre, elle lui répondit en secouant la tête : — Tout ceci m'étonne beaucoup, maître Pierre, et me paraît si peu naturel que je crois entendre un de ces contes que nos compagnons lisent quelquefois dans des livres à la veillée,

et qu'ils appellent des romans. Vous dites qu'Amaury veut devenir artiste. Est-ce qu'il ne l'est pas en restant menuisier? Je crois bien plutôt qu'il veut devenir bourgeois et sortir de sa classe. Moi, je n'approuve pas cela, je n'ai jamais vu que la prétention de s'élever au-dessus de ses pareils réussît à personne. Ceux qui y parviennent perdent l'estime de leurs anciens compagnons, et deviennent bien malheureux parce qu'ils n'ont plus d'amis. Que prétend-il donc faire à Paris? Est-ce qu'il aura les moyens de s'y établir? Vous dites qu'il lui faudra plusieurs années pour devenir habile dans son nouveau métier, et beaucoup d'années encore pour que ce métier le fasse vivre. Il vivra donc des charités de votre seigneur, en attendant? Je veux bien que ce comte de Villepreux soit un brave homme; il est toujours dur d'accepter les secours des riches, et je ne conçois pas qu'arrivé au point de pouvoir exister par soi-même, on se remette sous la tutelle des maîtres, ou à la disposition des gens bienfaisants.

Tout ce que Pierre put dire pour constater les droits de l'intelligence à tous les moyens de perfectionnement ne convainquit point la Savinienne. Son bon sens et sa droiture naturelle ne lui faisaient jamais défaut quand il s'agissait des choses qu'elle pouvait comprendre; mais ses idées étaient restreintes dans un certain cercle, et, à côté de ses grandes qualités, il y avait un certain nombre de préjugés et de préventions par lesquels elle tenait au peuple comme l'arbre à sa racine.

Son mécontentement secret et son inquiétude douloureuse augmentèrent lorsque, l'horloge du château sonnant onze heures du soir, il lui fallut renoncer à voir le Corinthien avant le lendemain. Elle avait couché ses enfants, et se sentait elle-même trop fatiguée pour veiller davantage; mais après qu'elle se fut mise au lit, elle ne put s'endormir, et, cédant aux tristes pressentiments qui

s'élevaient confusément dans son âme, elle passa une partie de la nuit à pleurer et à prier.

Le Corinthien s'était arraché avec tant d'effort des bras de la marquise à l'heure du dîner, qu'elle lui avait promis de remonter dans sa chambre aussitôt qu'elle pourrait s'éclipser; et à peine avait-il fini lui-même de prendre son repas, qu'il avait été l'attendre dans le passage secret. Elle prétexta une forte migraine pour quitter le salon de bonne heure, et retourna s'enfermer chez elle. Là, pour plaire au Corinthien et lui faire oublier toutes les amertumes de sa jalousie, elle imagina de se parer pour lui seul de ses plus beaux atours. Elle avait dans son carton un déguisement de carnaval qui lui allait à merveille : c'était un costume de bal du siècle dernier. Elle crépa et poudra ses cheveux, qu'elle orna ensuite de perles, de fleurs et de plumes. Elle mit une robe à long corps et à paniers, riche et coquette au dernier point, et toute garnie de rubans et de dentelles. Elle n'oublia ni les mules à talons, ni le grand éventail peint par Boucher, ni les larges bagues à tous les doigts, ni la mouche au-dessus du sourcil et au coin de la bouche. Quant au rouge, elle n'en avait pas besoin; son éclat naturel eût fait pâlir le fard, et un abbé de ce temps-là eût dit que l'Amour s'était niché dans les charmantes fossettes de ses joues. Ce costume demi-somptueux, demi-égrillard, convenait singulièrement à sa taille et à sa personne. Elle éblouit le Corinthien jusqu'à le rendre fou. Ainsi transformée en marquise de la Régence, elle lui sembla cent fois plus marquise qu'à l'ordinaire; et la pensée qu'une femme si belle, si attifée, et d'une si fière allure, se donnait à lui, enfant du peuple, pauvre, obscur et mal vêtu, le remplit d'un orgueil qui dégénérait peut-être bien un peu en vanité. Ce jeu d'enfant les divertit et les enivra toute la nuit. A eux deux ils ne faisaient pas quarante

ans. Jamais une pensée vraiment sérieuse n'avait fait pencher le beau front de Joséphine; et le Corinthien sentait en lui une telle ardeur de la vie, un tel besoin de tout connaître, de tout sentir et de tout posséder, que les graves enseignements de la Savinienne et de Pierre Huguenin étaient effacés de son cœur comme l'image fuyante qu'un oiseau reflète dans l'onde en la traversant de son vol. La marquise n'avait rien mangé à dîner, afin d'avoir le prétexte de se faire porter à souper dans sa chambre, et de partager des mets exquis avec le Corinthien. Elle s'amusa à étaler ce souper, servi dans du vermeil, sur une petite table qu'elle orna de vases de fleurs et d'un grand miroir au milieu, afin que le Corinthien pût la voir double et l'admirer dans toutes ses poses. Puis elle ferma hermétiquement les volets et les rideaux de sa chambre, alluma les candélabres de la cheminée, plaça des bougies de tous côtés, brûla des parfums, et joua à la marquise tant qu'elle put, sous prétexte de faire une parodie du temps passé. Mais ce jeu tourna au sérieux. Elle était trop jolie pour ressembler à une caricature; et les raffinements du luxe et de la volupté s'insinuent trop aisément dans une organisation d'artiste pour que le Corinthien songeât à faire la satire de ce vieux temps qui se révélait à lui, et dont la mollesse lui parut en cet instant plus regrettable que révoltante. Ce souper fin, cette nuit de plaisir, cette chambre arrangée en boudoir, cette petite bourgeoise travestie en grande dame galante, frappèrent son imagination d'un coup fatal. Jusque-là il avait aimé naïvement Joséphine pour elle-même, regrettant qu'elle ne fût pas une pauvre fille des champs, et maudissant la richesse et la grandeur qui mettaient entre eux des obstacles éternels. A partir de ce moment, il s'habitua aux colifichets qui composaient la vie de cette femme; il trouva un attrait piquant dans le mystère et le danger

de ses amours, et porta ses désirs vers ce monde privilégié où il rêva sans répugnance et sans effroi à se faire faire place. Dans son transport, il jura à la marquise qu'elle n'aurait pas longtemps à rougir de son choix, qu'il saurait bien faire ouvrir devant lui, à deux battants, les portes de ces salons dont il avait été destiné à lambrisser les murs, et dont il voulait fouler les tapis et respirer les parfums, un jour qu'on l'y verrait pénétrer la tête haute et le regard assuré. Des rêves d'ambition et de vaine gloire s'emparèrent de son cerveau; l'amour de Joséphine se trouva lié avec l'avenir brillant auquel il se croyait appelé; et le souvenir de la Savinienne ne se présenta plus à lui que comme un effrayant esclavage, comme un bail avec la misère, la tristesse et l'obscurité.

Aussi, à son réveil, reçut-il comme un coup de poignard la nouvelle que Pierre lui apporta de l'arrivée de la Mère et de sa présence au château. Amaury eût voulu se cacher sous terre, mais il fallut se résigner à paraître devant elle. Il s'arma de courage, prit un air dégagé, caressa les enfants, joua avec eux, et parla d'affaires à la Savinienne, essayant de lui faire oublier, par beaucoup de zèle et de dévouement à ses intérêts matériels, le froid glacial de ses regards et l'aisance forcée de ses manières. En affectant cette audace, le Corinthien pensait malgré lui aux roués de la Régence, dont Joséphine l'avait entretenu toute la nuit, et peu s'en fallait qu'il n'essayât de se croire marquis. La Savinienne l'écoutait, avec une stupeur profonde, l'entretenir du logement qu'il allait lui chercher et des pratiques qu'il allait lui recruter pour l'établissement de son industrie. Elle le laissait remuer et babiller autour d'elle sans lui répondre, et cet accablement silencieux où il la vit commença à l'effrayer. Il sentit s'évanouir son courage, et fut saisi d'un respect craintif qui ne s'accordait guère avec ses essais d'outrecuidance.

La Savinienne se leva enfin, et lui dit en lui tendant la main :

— Je vous remercie, mon cher fils, de l'empressement que vous me marquez ; mais il ne faut pas que cela vous tourmente. Je n'ai pas besoin d'aide pour le moment ; j'ai rencontré déjà ici des personnes qui s'intéressent à moi, et mon logement sera bientôt trouvé. Allez à votre ouvrage, je vous prie ; la journée est commencée, et vous savez que le devoir d'un bon compagnon est l'exactitude.

Pierre resta auprès d'elle un peu après que le Corinthien se fut retiré, s'attendant à voir l'explosion de sa douleur, mais elle demeura ferme et silencieuse, n'exprima aucun regret, aucun doute, et ne témoigna pas qu'elle eût changé de projets sur son établissement à Villepreux.

Aussitôt que Pierre se fut rendu à l'atelier, la Savinienne reprit son deuil qu'elle avait quitté en voyage, arrangea sa cornette avec soin, rangea sa chambre, prit ses enfants par la main, et les conduisit à une servante qui se chargea de les mener déjeuner ; puis elle demanda s'il lui serait possible de parler à mademoiselle de Villepreux. Au bout de quelques minutes, elle fut introduite dans l'appartement de la jeune châtelaine.

Yseult avait peu dormi. Elle venait de s'éveiller, et le premier sentiment qui lui était venu en ouvrant les yeux avait été un désenchantement cruel et une secrète confusion. Mais son parti était pris dès la veille, et lorsqu'on vint lui dire que la femme installée par elle dans la chambre des voyageurs demandait à la voir, elle résolut d'être grande et de ne rien faire à demi.

— Asseyez-vous, dit-elle à la Savinienne en lui tendant la main et en la faisant asseoir à côté de son lit. Êtes-vous reposée ? Vos enfants ont-ils bien dormi ?

— Mes enfants ont bien dormi, grâce à Dieu et à votre

bon cœur, mademoiselle, répondit la Savinienne en baisant la main d'Yseult d'un air digne qui empêcha la jeune fille de repousser cet acte de déférence et de gratitude.

— Je ne viens pas pour vous demander pardon de ne pas avoir deviné hier à qui je parlais; je vous sais au-dessus de cela. Je ne viens pas non plus me confondre en remerciements pour votre bonté envers nous; on m'a dit que vous n'aimiez pas les louanges. Mais je viens à vous comme à une personne de grand cœur et de bon conseil, pour vous confier un chagrin que j'ai.

— Qui donc vous a inspiré cette confiance en moi, ma chère dame? dit Yseult en faisant un grand effort sur elle-même pour encourager la Savinienne.

— C'est maître Pierre Huguenin, répondit avec assurance la Mère des compagnons.

— Vous lui avez donc parlé de moi? reprit Yseult tremblante.

— Nous avons parlé de vous pendant plus d'une heure, répondit la Savinienne, et voilà pourquoi je vous aime comme si je vous avais vue naître.

— Savinienne, vous me faites beaucoup de bien de me dire cela, reprit Yseult qui, malgré tout son courage, sentit une larme brûlante s'échapper de ses yeux. Quand vous reverrez maître Pierre, vous pourrez lui dire que je serai votre amie comme je suis la sienne.

— Je le savais d'avance, répondit la Savinienne; car j'en venais faire l'épreuve tout de suite.

Ici la Savinienne raconta son histoire à Yseult depuis son mariage avec Savinien jusqu'au moment où elle avait quitté Blois pour se rendre à l'invitation du Corinthien. Puis elle ajouta :

— Je vous ai bien fatiguée de mon récit, ma bonne demoiselle; mais vous allez voir que c'est une affaire délicate, et sur laquelle je ne pouvais consulter que vous.

Malgré toute l'estime que j'ai pour maître Pierre, nous n'avons pas pu nous entendre hier soir ; et, aujourd'hui, je suis encore loin de comprendre ce qu'il veut m'expliquer. Il me dit que le Corinthien doit être sculpteur ; qu'il faut pour cela qu'il rentre en apprentissage ; que c'est vous, mademoiselle, et monsieur votre père, qui voulez l'envoyer à Paris ; que, pendant bien des années, il ne gagnera rien et vivra de vos bienfaits. S'il en est ainsi, le mariage que nous avions projeté ne peut avoir lieu ; car, si j'épousais le Corinthien l'année prochaine, je tomberais à votre charge, et j'y serais encore pour bien longtemps, ainsi que mes enfants. Quand même vous consentiriez à cela, moi je ne le voudrais pas : mes enfants sont nés libres, ils ne doivent pas être élevés dans la domesticité. C'est un préjugé que mon mari avait, et que je respecterai après sa mort. Je n'ai pas caché à Pierre que le projet de son ami me faisait de la peine. Mais sans doute le Corinthien tient plus à ce projet qu'à moi ; car ce matin, quand je l'ai revu, il était si gêné et si singulier avec moi que je ne l'ai plus reconnu. Il semblait m'en vouloir de ce que je ne partageais pas ses illusions. Voilà la position où nous sommes. Elle est triste pour moi, et je ne suis pas sans remords d'être venue ici confier mon existence au hasard et au caprice d'un jeune homme, tandis que je pouvais rester là-bas sous la protection d'un ami sage et fidèle, qui pour rien au monde ne m'aurait abandonnée. C'est, je crois, un crime pour une veuve qui a des enfants que d'écouter son cœur dans le choix de l'homme qui doit les protéger. Elle ne devrait consulter que sa raison et son devoir. Oui, je suis grandement coupable, je le sens à cette heure. Mais la faute est faite : revenir sur ce que j'ai dit au Bon-Soutien serait un manque de dignité, et la mère des enfants de Savinien ne doit point passer pour une femme légère et

capricieuse; cela retomberait un jour sur l'honneur de sa fille. Il faut donc que je cherche à tirer le meilleur parti possible de la mauvaise position que je me suis faite. C'est pour cela, et non pour vous ennuyer de mon chagrin, que je suis venue consulter celle que Pierre Huguenin appelle le bon ange des cœurs brisés.

Le récit de la Savinienne avait levé le poids énorme qui oppressait le cœur d'Yseult. Elle fut reconnaissante du bien qu'elle venait de lui faire, et en même temps touchée de la sagesse et de la droiture de cette femme, qui n'avait d'autre lumière dans l'âme que celle de son devoir.

— Ma chère Savinienne, dit-elle en passant un de ses bras autour du buste élégant et solide de la femme du peuple, vous me demandez conseil, et vous me paraissez si sage qu'il me semble que ce serait à moi d'en recevoir de vous à chaque instant de ma vie. Je ne puis vous rien apprendre de ce qui se passe au fond du cœur de votre Corinthien. Il me paraît impossible qu'il n'adore pas un être tel que vous; et cependant je craindrais de vous tromper en vous disant que ce jeune homme préférera le bonheur domestique et la vie paisible et laborieuse de l'ouvrier aux luttes, aux souffrances et aux triomphes de l'artiste. Nous causerons assez souvent de lui, j'espère, pour que j'arrive à vous faire comprendre ce que son génie et son ambition lui commandent. J'en ai parlé quelquefois avec Pierre, et Pierre vous dira là-dessus d'excellentes choses dont il m'a convaincue, et qui m'ont décidée à développer la vocation du sculpteur au lieu de l'entraver.

La Savinienne ouvrait de grands yeux, et s'efforçait de comprendre Yseult.

— Vous avez donc eu aussi la pensée que vous le poussiez à sa perte? lui dit-elle avec un profond soupir.

— Oui, je l'ai eue quelquefois, et j'étais effrayée de l'empressement que mon père mettait à tirer cet enfant

de sa condition pour le livrer à tous les dangers de Paris et à tous les hasards de la vie d'artiste. Il me semblait qu'il prenait une grande responsabilité, et que si le Corinthien ne réussissait pas au gré de nos espérances, nous lui aurions rendu un bien triste service.

— Et alors vous avez cependant continué à lui mettre cela en tête?

—Pierre a décidé que nous n'avions pas le droit de le lui ôter. Chacun de nous a ses aptitudes, et porte en soi le germe de sa destinée, ma bonne Savinienne. Dieu ne fait rien pour rien. Il a ses vues mystérieuses et profondes en nous douant de tel ou tel talent, de telle ou telle vertu, et peut-être aussi de tel ou tel défaut. Les instincts de la jeunesse sont sacrés, et nul n'a le droit d'étouffer la flamme du génie. Au contraire, c'est un devoir de l'exciter et de la développer, au risque de donner à l'homme autant de souffrances que de facultés nouvelles.

— Ce que vous dites, j'ai peine à le croire, répondit la Savinienne, et je ne sais plus comment me diriger au milieu de tout cela. J'allais vous dire que si le Corinthien doit être riche, heureux et considéré dans son nouvel état, j'étais décidée à me sacrifier, à me taire ou à m'en aller; mais vous me dites qu'il va souffrir, se perdre peut-être, et qu'il faut pourtant risquer tout cela pour plaire à Dieu. Vous êtes plus savante que moi, et vous parlez si bien que je ne sais comment vous répondre, sinon que je ne comprends pas, et que j'ai bien du chagrin.

En parlant ainsi, la Savinienne se mit à pleurer, ce qui ne lui arrivait pas souvent, à moins qu'elle ne fût seule.

Yseult essaya de la consoler, et la conjura de ne rien précipiter. Elle l'engagea à s'établir dans le village, ne fût-ce que pour quelques mois, afin de voir si le Corinthien, libre dans son choix et livré à ses réflexions, ne reviendrait pas à l'amour et au bonheur calme. Yseult était aussi loin

que la Savinienne de supposer l'infidélité d'Amaury. Les amours de la marquise étaient si bien protégés par la découverte du passage secret, le Corinthien avait tant de discrétion et de prudence dans ses relations officielles avec le château, que personne n'en avait le moindre soupçon.

La Savinienne reprit donc courage et se décida à rester. Yseult la supplia, au nom de ses enfants, de ne pas avoir avec elle de fierté exagérée, et de garder au moins sa chambre dans le pavillon de la cour; lui observant qu'elle y travaillerait pour le village en même temps que pour le château, et qu'elle n'y pourrait être considérée en aucune façon comme domestique. La Savinienne céda, et resta ainsi, pendant le reste de la saison, dans une amitié presque intime avec mademoiselle de Villepreux, qui ne passait pas un jour sans aller causer avec elle une heure ou deux, et qui donnait des leçons d'écriture et de calcul à sa petite Manette. Cette intimité donna bien plus souvent à Pierre l'occasion de voir Yseult, et de se passionner pour cette noble créature. Lorsqu'il la voyait assise à côté de la table à ouvrage de la Savinienne, tenant le petit garçon sur ses genoux et lui enseignant l'alphabet, elle qui lisait Montesquieu, Pascal et Leibnitz en secret, il avait besoin de se faire violence pour ne pas se mettre à genoux devant elle. Yseult avait bien un peu de coquetterie avec lui; elle se faisait peuple pour lui plaire, entretenant les réchauds de la Savinienne, et prenant quelquefois son fer, lorsque ses enfants la dérangeaient, pour repasser à sa place les rabats du curé ou les cravates du père Huguenin. L'amour et l'enthousiasme républicain jetaient tant de poésie sur ces détails prosaïques que Pierre ne touchait plus à terre, et vivait dans une sorte de fièvre mystique où son intelligence grandissait chaque jour, et où son cœur, livré sans contrainte à tous ses bons instincts, s'enrichissait d'une force et d'une ardeur nouvelles pour con-

cevoir et désirer le bien et le beau. Je vous assure, ami lecteur, que ces deux amants platoniques échangèrent de bien grandes paroles dans la Tour carrée, tout en croyant se dire les choses les plus simples du monde, et que cette belle société, que vous croyez si bien charpentée, fléchira comme un ouvrage de paille le jour où la logique des grands cœurs viendra l'écraser de ces vérités éternelles que vous appelez des lieux communs, et qui se remuent chaque jour autour de certains foyers où vous ne daigneriez pas vous asseoir avec un habit neuf. Il y avait devant la fenêtre gothique de cette tour une grande vigne, où les pigeons venaient se jouer au bord du toit. Yseult les avait apprivoisés à force de se tenir accoudée sur la fenêtre; et tandis que le capucin, le bizet ou le bouvreuil[1] venaient becqueter sa main, elle eut souvent de grandes révélations sur la perfectibilité, et monta avec Pierre, qui pendant ce temps façonnait un ornement de boiserie, jusqu'aux plus hautes régions de l'idéal.

Pendant que la Savinienne résignée travaillait pour ses enfants, et retrempait dans l'amitié et le sentiment religieux son cœur vide et désolé, le Corinthien souffrait de bien grandes tortures. Toujours contraint et humilié de lui-même en présence de cette noble femme, il allait s'étourdir sur ses remords auprès de la marquise; mais il n'y trouvait plus le même bonheur. Une tristesse profonde, une inquiétude incessante s'étaient emparées de Joséphine. Il semblait au Corinthien qu'elle lui cachât quelque secret. La crainte du monde régnait sur elle, malgré toutes les malédictions qu'elle lui adressait tout bas, et toutes les vengeances qu'elle croyait tirer de lui dans ses plaisirs cachés avec l'homme du peuple. Mais, au moindre bruit qui se faisait entendre, elle avait dans les

1. Espèces diverses de pigeons.

bras d'Amaury des tressaillements ou des défaillances qui trahissaient la honte et la peur. Il s'en indignait parfois, et d'autres fois il les excusait, mais, au fond, il eût désiré plus d'audace et de confiance à cette maîtresse fougueuse dans le plaisir, lâche dans la réflexion. En présence de ses craintes, le Corinthien sentait amollir sa fierté, et se résignait à de grands sacrifices. Pour écarter les soupçons que son changement de caractère eût pu faire naître, la marquise voulait voir le monde de temps en temps ; et, malgré les humiliations qu'elle y avait subies, elle ne perdait pas une occasion de s'y rattacher. Sa coquetterie et sa frivolité renaissaient chaque jour de leurs cendres. Le Corinthien avait de grands emportements de colère et de tendresse ; et, dans ces luttes, il lui semblait qu'au lieu de se ranimer, son cœur se lassait et tendait à s'endurcir. Son caractère s'aigrissait ; il fuyait Pierre, résistait au père Huguenin, et méprisait presque les autres compagnons. Les dures habitudes de la pauvreté commençaient à lui peser ; il n'avait plus de plaisir à sculpter sa boiserie, aspirant avec anxiété à tailler dans le marbre et à voir des modèles. La bonne Savinienne remarquait avec douleur qu'il prenait des goûts de toilette et des habitudes de nonchalance.

— Hélas ! disait-elle au père Huguenin, il met tout ce qu'il gagne à se faire faire des vestes de velours et à se faire broder des blouses. Quand je le vois passer le matin, peigné et coiffé comme une image, je ne me demande plus pourquoi il arrive toujours le dernier à l'atelier.

Quant au père Huguenin, il était fort scandalisé de ce que le Corinthien portait des bottes fines au lieu de gros souliers, et il lui disait quelquefois pendant le souper :

— Mon garçon, quand on voit blanchir la main et pousser les ongles d'un ouvrier, on peut dire que c'est mauvais signe ; car ses outils se rouillent et ses planches moisissent.

## CHAPITRE XXXII.

M. Isidore Lerebours, l'employé aux ponts et chaussées, était depuis quelque temps l'habitant à poste fixe du château de Villepreux. Son père prétendait qu'il avait eu *quelques désagréments* avec son inspecteur, et que, *dégoûté de la partie*, il avait donné sa démission. Mais le fait est que la sottise et l'ignorance d'Isidore avaient été insupportables à son chef, qu'il y avait eu des paroles très-vives échangées entre eux, et que, sur le rapport auquel cette discussion avait donné lieu, il avait été destitué. Il était hébergé au château, en attendant qu'on lui trouvât un nouvel emploi, et demeurait dans la tour que son père occupait au fond de la grande cour, et qui faisait vis-à-vis à la Tour carrée de la Savinienne.

Voyant donc de sa fenêtre tout ce qui se passait là, il s'était bientôt convaincu que la belle veuve n'avait d'intrigue amoureuse ni avec Pierre ni avec le Corinthien; et, ne doutant pas que ses beaux habits et sa bonne mine ne fissent de l'effet sur cette femme simple et condamnée au travail, il se hasarda à coqueter autour d'elle. La Savinienne ne songea pas d'abord à s'en effrayer, et ne ressentit pas pour lui cet éloignement qu'il inspirait à toutes les femmes de la maison. La Mère des compagnons avait vu tant et de si rudes natures gronder autour d'elle qu'elle ne s'étonnait plus guère de rien, et ne connaissait pas d'ailleurs cette peur anticipée et puérile qui tient de près à la coquetterie agaçante.

Charmé de n'être pas brusqué par elle comme il avait l'habitude de l'être par Julie et les autres soubrettes, Isidore crut que la Savinienne serait de meilleure composition, et s'enhardit auprès d'elle au point de vouloir

folâtrer dans la cour lorsqu'elle la traversait le soir après avoir porté son linge au château. Ces gentillesses n'étaient pas du goût de la Savinienne : elle le menaça de lui donner un soufflet, ce qu'elle eût fait aussi tranquillement qu'elle le disait. Mais il était écrit dans le ciel qu'Isidore serait réprimé par une main plus robuste.

Un soir, étant ivre, Isidore vit la Savinienne chercher au bas de la Tour carrée un jeune pigeon qui venait de tomber du nid. Il s'élança vers elle, sans voir que Pierre Huguenin était à deux pas de là; et il recommença ses grossières importunités avec des expressions si triviales et des manières si peu respectueuses, que Pierre indigné s'approcha et lui ordonna de s'éloigner. Isidore, qui n'était pourtant pas brave, mais à qui le vin donnait de l'audace, voulut insister, et, devenant tout à fait brutal, prétendit qu'il allait embrasser la Savinienne à la barbe de *son galant*. — Je ne suis pas son galant, dit Pierre, mais je suis son ami; et, pour le prouver, je la débarrasse d'un sot. En parlant ainsi, il prit Isidore par les deux épaules; et, quoiqu'il conservât assez de patience pour n'employer pas toute sa force, il l'envoya tomber contre un mur où l'ex-employé s'endommagea quelque peu le visage.

Il se le tint pour dit, et, connaissant désormais le bras de l'ouvrier, il ne se vanta pas de sa mésaventure; mais il sentit revenir tous ses projets de vengeance, et sa haine contre Pierre Huguenin se ralluma plus vive et plus motivée.

Il commença par s'attaquer au plus faible ennemi, et par déchirer la Savinienne. Il confia tout bas à tout le monde que le Corinthien et Pierre se partageaient ses faveurs avec un mépris cynique pour elle et pour la morale publique, et même que le Berrichon était son amant par-dessus le marché. — Il en était bien sûr, disait-il; il

voyait de sa fenêtre tout ce qui se passait la nuit à la Tour carrée.

Quelques personnes se refusèrent à le croire; un plus grand nombre le crurent sans examen, et le répétèrent sans scrupule. Les domestiques du château, observant de près la conduite de la Savinienne, repoussaient à bon escient les calomnies d'Isidore, que, du reste, ils détestaient cordialement; et, comme ils avaient beaucoup d'estime et d'affection pour Pierre, ils se gardèrent de les lui répéter. Mais ils les donnèrent à entendre au Corinthien, qu'ils aimaient beaucoup moins, parce qu'ils le trouvaient fier, et quelque peu méprisant à leur endroit.

Ce fut un grand châtiment pour Amaury, et un nouveau remords, que de voir celle qu'il avait aimée et appelée auprès de lui, diffamée à cause de lui et défendue par un autre que lui. Il jura que le fils Lerebours s'en repentirait cruellement; mais il fut empêché de prendre aucun parti par la jalousie de la marquise.

Joséphine avait l'habitude de causer le matin avec sa soubrette, pendant qu'elle se faisait coiffer, et Julie la tenait au courant de tous les cancans de l'office et du village. Lorsqu'elle apprit les soupçons dont la Savinienne était l'objet, avant d'examiner s'ils étaient fondés, elle conçut une aversion étrange pour cette victime de ses amours avec le Corinthien. Elle commença par interroger ce dernier, et le fit avec tant d'aigreur et d'emportement que le Corinthien, dont l'humeur était déjà assez sombre, lui répondit avec un peu de hauteur qu'il ne lui devait pas compte de son passé.

—Pourtant, ajouta-t-il, je veux bien vous le dire, pour vous faire voir à quel point vos outrages sont mal fondés et votre jalousie injuste. Il est bien vrai que j'ai aimé la Savinienne et que j'ai été aimé d'elle; il est bien vrai que je devais l'épouser à la fin de son deuil, et que je

l'aurais fait si je ne vous avais pas rencontrée ; il est bien vrai aussi que j'ai brisé le plus fidèle et le plus généreux cœur qui fut jamais, pour en conserver un qui me dédaigne et m'échappe à chaque instant. Mais soyez tranquille ; quoique je sente ma folie, quoique je sois certain d'être brisé un jour par vous à mon tour, je vous adore et je n'aime plus la Savinienne. C'est en vain que je rougis de ma conduite, c'est en vain que je voudrais réparer mon crime : c'est pour moi un supplice affreux que de la voir, et, lorsque Pierre me traîne auprès d'elle, j'y compte les minutes que je voudrais passer avec vous.

— Et alors, dit la marquise en secouant la tête d'un air d'incrédulité, cette femme généreuse et fidèle, que vous ne daignez pas seulement regarder, se jette par désespoir dans les bras de votre ami Pierre, et se console avec lui de votre abandon ?

Le Corinthien fut outré de cette accusation. Il n'aurait jamais pensé que la vanité froissée pût donner à Joséphine des pensées aussi mauvaises et de tels accès de méchanceté. Il en fit la cruelle épreuve ; car, dans son indignation, il défendit chaudement la Savinienne, et, poussé à bout par les sarcasmes amers de la marquise, il se laissa entraîner jusqu'à rabaisser celle-ci pour exalter sa rivale. Alors Joséphine entra en fureur, eut de véritables attaques de nerfs et ne s'apaisa que lorsque, brisée de fatigue, épuisée de larmes, elle eut jeté à ses pieds son amant, égaré et brisé comme elle.

Ces orages se renouvelèrent la nuit suivante, et furent plus violents encore. Joséphine chassa le Corinthien de sa chambre, et, quand il fut dans le passage secret, elle eut de tels sanglots et de tels délires, qu'il revint sur ses pas pour la défendre contre elle-même. Ils se réconcilièrent pour se brouiller encore ; et, dans ces tristes convulsions d'un amour que la foi ne dominait plus, il y eut de

ces paroles qui tuent l'idéal, et de ces réponses que rien ne peut effacer. Le Corinthien, consterné, se demandait avec épouvante si c'était de l'amour ou de la haine qu'il y avait entre lui et Joséphine.

Jusque-là de telles précautions avaient été prises par eux, que pas un souffle, pas un bruit imprudent n'avait troublé le silence des longues nuits du vieux château. Mais, dans ces deux nuits d'orage, on se fia trop à l'épaisseur des murs et à la situation isolée de l'appartement. Le comte, qui dormait peu et d'un sommeil léger, comme tous les vieillards, fut frappé des cris étouffés, des sourds gémissements et des éclats de voix soudainement comprimés, qui semblaient s'exhaler des flancs massifs de la muraille. Le passage secret passait non loin de sa chambre à coucher. Il le savait, mais il ignorait qu'une communication pût être établie entre cette impasse et le boyau plus étroit et plus mystérieux que le Corinthien seul avait découvert dans la boiserie de la chapelle.

Le vieux comte croyait peu aux revenants. Il pensa d'abord à sa petite-fille, se leva, et approcha de son appartement qui était situé au bout du corridor et qui avait une communication par la tourelle avec l'atelier. Il n'entendit aucun bruit, entra doucement, trouva Yseult paisiblement endormie, et traversa sa chambre pour descendre le petit escalier tournant qui conduisait au cabinet de la tourelle. Durant ce court trajet, les bruits étranges qui l'avaient frappé ne se firent plus entendre. Mais quand il se fut avancé sur la tribune de l'atelier, il lui sembla les retrouver encore.

Le comte avait toujours eu la vue très-basse, et en revanche l'oreille excessivement fine et exercée. Il entendit venir, comme par un conduit acoustique, deux voix qui se querellaient, et qui semblaient partir de très-loin. Il examina les sculptures avec son lorgnon ; mais le panneau

mobile était placé trop haut pour qu'il pût en voir le disjoint. D'ailleurs il n'entendit plus rien, et il allait se retirer, lorsqu'il vit le panneau s'ébranler, glisser comme dans une coulisse, et le Corinthien pâle, les cheveux en désordre et la rage dans les yeux, sauter de dix pieds de haut sur un tas de copeaux qu'il avait placés là pour amortir le bruit de sa chute quotidienne. Il montait avec une échelle qu'il jetait ensuite par terre sur ces mêmes copeaux pour ôter tout soupçon à ceux qui pourraient entrer la nuit dans l'atelier.

Aussitôt que le comte avait vu remuer le panneau, il s'était retiré en arrière, et, se cachant derrière le rideau de tapisserie, il avait lorgné et observé le Corinthien sans être aperçu. A peine le jeune homme se fut-il retiré que le comte descendit dans l'atelier, frotta le bout de sa béquille dans un pot de blanc de céruse, et fit sur le panneau mobile une marque pour le reconnaître. Puis, avant que le jour fût levé, il alla réveiller Camille, son vieux valet de chambre, le plus petit, le plus vert, le plus pointu, le plus rusé et le plus discret de tous les Frontins du temps passé. Camille prit ses *passe-partout* et conduisit son maître par un autre chemin à l'atelier. Il posa l'échelle contre la boiserie désignée, prit sa petite lanterne sourde, grimpa lestement malgré ses soixante-dix ans, pénétra dans le couloir mystérieux comme un furet, et, traversant la trouée faite dans l'impasse, arriva jusqu'à la porte de l'alcôve de la marquise, qu'il connaissait fort bien pour avoir dans sa jeunesse fait passer par là un rival de son maître. A telles enseignes que le couloir avait été muré, mais trop tard.

Lorsqu'il revint apprendre au comte (non pas sans quelque embarras) le résultat de son voyage à travers les murs, le comte, au lieu de se troubler, lui dit d'un air ironique : — Camille, je ne savais pas qu'au lieu d'un couloir

il y en avait deux ! J'ai été *trompé* plus longtemps que je ne croyais.

Puis, lui recommandant le silence sur l'existence du couloir et se gardant bien de lui dire quel homme il avait vu en sortir, il alla se recoucher assez tranquillement. Il avait tant vécu, que rien ne pouvait lui sembler neuf, ni exciter sa stupeur ou son indignation. Mais il ne s'endormit pas avant d'avoir calculé ce qu'il avait à faire pour mettre fin à une intrigue qu'il ne voulait tolérer en aucune façon.

Le lendemain, de grand matin, le jeune Raoul partit pour la chasse avec Isidore Lerebours, dont il se servait comme d'un piqueur robuste pour courir le lièvre, et comme d'un maquignon effronté dans l'achat ou l'échange de ses chevaux. Vers midi, en revenant au château, il lui adressa plusieurs questions sur la Savinienne, dont la beauté avait excité en lui quelque désir; et Isidore lui ayant répondu que c'était une prude hypocrite, il lui demanda s'il jugeait qu'elle serait sensible à quelques présents. Isidore, qui désirait surtout se venger de Pierre, l'encouragea dans son projet de séduction, et ajouta que si on pouvait écarter le fils Huguenin, qui était fort jaloux d'elle, il serait bien plus facile de s'en faire écouter.

— Éloigner cet ouvrier de la maison ne me paraît pas chose aisée, répondit Raoul; mon père et ma sœur en sont coiffés, et le citent à tout propos comme un homme de génie. Quel homme est-ce?

— Un sot, répondit l'ex-employé aux ponts et chaussées, un manant, qui vous manquerait de respect si vous vous commettiez avec lui en quoi que ce soit. Il se donne de grands airs parce que M. le comte le protége, et il dit tout haut que si vous faisiez mine de regarder la Savinienne, vous trouveriez à qui parler, tout comte que vous êtes.

— Ah ! eh bien, nous verrons cela. Mais, dites-moi, la Savinienne est donc bien réellement sa maîtresse ?

— Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

— Ma sœur se persuade cependant que c'est la plus honnête femme du monde.

— Hélas ! mademoiselle Yseult est dans une grande erreur. Il est bien malheureux qu'elle ait laissé ces gens-là se familiariser avec elle ; cela pourra lui faire plus de tort qu'elle ne pense.

Raoul devint tout à coup sérieux, et, ralentissant son cheval : — Qu'entendez-vous par là ? dit-il ; quelle familiarité trouvez-vous possible entre ma sœur et des gens de cette sorte ?

Le lecteur n'a pas oublié l'aversion que le fils Lerebours nourrissait contre Yseult depuis le jour où elle avait ri de sa chute de cheval. De son côté, elle n'avait jamais pu lui dissimuler l'antipathie et l'espèce de mépris qu'elle éprouvait pour lui, et l'aventure du plan de l'escalier lui avait arraché quelques moqueries qui étaient revenues à Isidore. Il n'avait donc jamais négligé l'occasion de la dénigrer, lorsqu'il avait pu le faire sans se compromettre ; et, depuis quelque temps, il poussait la vengeance jusqu'à insinuer que mademoiselle de Villepreux *ne regardait pas de travers* le fils Huguenin ; que, de sa chambre, il les voyait causer ensemble des heures entières chez la Savinienne, et qu'il était tout au moins fort singulier qu'une demoiselle de son rang fréquentât une femme de mauvaise vie et prît ses amis dans le ruisseau.

Il pensa donc qu'en attribuant à l'opinion publique les sales idées qui lui étaient venues, et en les faisant pressentir au frère ultra de la jeune républicaine, il porterait un grand coup, soit à l'indépendance et au bonheur domestique d'Yseult, soit à Pierre Huguenin et à la Savinienne. Il répondit à Raoul que l'on avait remarqué dans

la maison l'intimité étrange qui s'était établie à la Tour carrée entre la demoiselle du château, la lingère et les artisans; que les domestiques en avaient bavardé dans le village; que, du village, les mauvais propos avaient été plus loin, et que, dans les foires et marchés des environs, il n'était pas question d'autre chose. Il ajouta que cela lui faisait une peine mortelle, et qu'il avait failli se battre avec ceux qui déchiraient ainsi la sœur de M. Raoul.

— Vous auriez dû le faire et n'en jamais parler, lui répondit Raoul qui l'avait écouté en silence; mais, puisque vous n'avez fait ni l'un ni l'autre, je vous conseille fort, monsieur Isidore, de ne vous lamenter auprès de personne autre que moi de la malveillance dont ma sœur est l'objet. Il est possible qu'elle ait eu trop de liberté pour une jeune personne; mais il est impossible qu'elle en ait jamais abusé. Il est possible encore que je m'occupe de faire cesser les causes de ces mauvais bruits; il est possible surtout que je fasse un exemple, et que les bavards insolents aient à se repentir avant qu'il soit peu. Quant à vous, rappelez-vous qu'il y a une manière de défendre les personnes à qui l'on doit du respect, qui est pire que de les accuser. Si vous veniez à l'oublier, je pourrais bien, malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, vous casser sur la tête la meilleure de mes cannes.

En parlant ainsi, Raoul piqua des deux et froissa assez rudement, du poitrail de son cheval, le bidet beauceron d'Isidore, qui marchait à ses côtés. Le fils de l'économe fut forcé de faire place à son maître, qui franchit lestement la grille du parc, et laissa derrière lui l'officieux causeur, fort étonné et un peu inquiet du résultat de son entreprise.

Pendant que la Savinienne était l'objet de cet entretien, il y en avait un autre non moins animé à son sujet

entre Yseult et la marquise. Yseult était entrée le matin chez sa cousine, et s'était inquiétée de l'altération de ses traits. La marquise avait répondu qu'elle souffrait beaucoup des nerfs. Elle avait grondé sa suivante à tout propos; elle avait essayé dix collerettes sans en trouver une qui fût blanchie et repassée à son gré, et elle avait fini par défendre à Julie de confier davantage ses dentelles à cette stupide Savinienne, qui ne savait rien faire que du scandale et des enfants.

Lorsque Julie fut sortie, Yseult reprocha sévèrement à Joséphine la manière dont elle s'était exprimée sur le compte d'une femme respectable.

Faire l'éloge de la Savinienne devant la marquise, c'était verser de l'huile bouillante sur le feu. Elle continua de l'accuser avec une étrange aigreur d'être la maîtresse de Pierre Huguenin et d'Amaury. — Je ne comprends pas, ma chère enfant, lui répondit Yseult avec un sourire de pitié, que tu ajoutes foi à des propos ignobles, et que tu leur donnes accès sur ta jolie bouche. Si j'avais l'esprit aussi mal disposé que tu l'as ce matin, je te dirais que je suis presque tentée de prendre au sérieux les plaisanteries que nous te faisions il y a quelque temps sur le Corinthien.

— Ce serait de ta part, à coup sûr, une mortelle insulte, répondit la marquise; car tu poses en principe qu'un artisan n'est pas un homme : ce qui fait que tu passes ta vie avec eux comme si c'étaient des oiseaux, des chiens ou des plantes.

— Joséphine ! Joséphine ! s'écria Yseult en joignant les mains avec une surprise douloureuse, que se passe-t-il donc en toi, que tu sois aujourd'hui si différente de toi-même ?

— Il se passe en moi quelque chose d'affreux ! répondit la marquise en se jetant tout échevelée le visage con-

tre son lit, et en se tordant les mains avec des torrents de larmes. Yseult fut effrayée de ce désespoir, qu'elle avait pressenti depuis quelque temps en voyant les traits de Joséphine s'altérer et son caractère s'aigrir. Elle y prit part avec toute la bonté de son cœur et tout le zèle de ses intentions ; et, la serrant dans ses bras, elle la supplia, avec de tendres caresses et de douces paroles, de lui ouvrir son âme.

Certes, la marquise ne pouvait rien faire de plus déplacé, de plus coupable peut-être, que de confier son secret à une jeune fille chaste, pour laquelle l'amour avait encore des mystères où l'imagination n'avait voulu pénétrer; mais Joséphine n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle déroula devant sa cousine, avec une sorte de cynisme exalté, tout le triste roman de ses amours avec le Corinthien ; et elle termina par une théorie du suicide qui n'était pas trop affectée dans ce moment-là.

Yseult écouta ce récit en silence et les yeux baissés. Plusieurs fois la rougeur lui monta au visage, plusieurs fois elle fut sur le point d'arrêter l'effusion de Joséphine. Mais chaque fois elle se commanda le courage, étouffa un soupir, et se soutint ferme et résolue, comme une jeune sœur de charité qui voit pour la première fois une opération de chirurgie, et qui, prête à défaillir, surmonte son dégoût et son effroi par la pensée d'être utile et de soulager un membre de la famille du Christ.

Répondre à cette confession, porter sur Joséphine un jugement qui ne la blessât point, ou justifier un amour adultère, était tout aussi impossible l'un que l'autre à mademoiselle de Villepreux. Il eût fallu raisonner sur des principes ; Joséphine n'en avait pas et ne pouvait pas en avoir, grâce à son éducation, à son mariage, et à sa position fausse et douloureuse dans la société. Yseult tâcha cependant de lui faire comprendre qu'en condamnant sa

violation du mariage elle ne méprisait point le choix qu'elle avait fait; mais elle ne l'approuva pas non plus. D'après ce que la Savinienne lui avait confié du passé du Corinthien, Yseult pressentait de plus en plus dans ce jeune homme des instincts et une destinée peu compatibles avec le bonheur d'une femme, quelle qu'elle fût. Elle osa dire toute sa pensée à la marquise, et lui fit faire des réflexions qu'elle n'avait pas encore faites sur l'effrayante personnalité qui se développait insensiblement chez le Corinthien depuis le jour où la protection de M. de Villepreux l'avait fait sortir du néant.

Joséphine commençait à se calmer, et le langage de la raison la préparait à entendre celui de la morale, lorsqu'on frappa à la porte. Yseult ayant été voir ce que c'était, ouvrit à son grand-père en lui adressant, comme elle faisait toujours en le voyant, quelque tendre parole.

— Va-t'en, mon enfant, dit le comte. Je veux être seul avec ta cousine.

Yseult obéit, et M. de Villepreux, s'asseyant avec une lenteur solennelle, entama ainsi l'entretien :

— J'ai à vous parler, ma chère Joséphine, de choses assez délicates et des plus grands secrets qu'une femme puisse avoir. Êtes-vous bien certaine que personne ne peut nous entendre?

— Mais je crois que cela est impossible, dit Joséphine, un peu interdite de ce préambule et du regard scrutateur que le comte attachait sur elle.

— Eh bien, reprit-il, regardez aux portes... à toutes les portes!

Joséphine se leva, et alla voir si la porte de sa chambre qui donnait sur le corridor, et celle qui communiquait avec les autres pièces de l'appartement, étaient bien fermées; puis elle revint pour s'asseoir.

— Vous oubliez une porte, lui dit le comte en prenant une

prise de tabac, et en la regardant par-dessus ses lunettes

— Mais, mon oncle, je ne connais pas d'autre porte, répondit Joséphine en pâlissant.

— Et celle de l'alcôve? Est-ce que vous ne savez pas que de l'atelier on entend tout ce qui se passe ici?

— Mon Dieu, dit Joséphine tremblante, comment cela se pourrait-il? Il y a là, je crois, un passage sans issue.

— Vous en êtes bien sûre, Joséphine? Voulez-vous que je demande, à cet égard, des renseignements au Corinthien?

Joséphine se sentit défaillir; elle tomba sur ses genoux, et regarda le vieillard avec une angoisse inexprimable, sans avoir la force de dire un mot.

— Relevez-vous, ma nièce, reprit le comte avec une douceur glaciale; asseyez-vous, et écoutez-moi.

Joséphine obéit machinalement et resta devant lui, immobile et pâle comme une statue.

— De mon temps, ma chère enfant, dit le comte, il y avait certaines marquises qui prenaient leurs laquais pour amants. En général, c'étaient des femmes moins jeunes, moins belles et moins recherchées que vous dans le monde; ce qui rendait peut-être cette fantaisie un peu plus explicable de leur part. C'était le temps du Parc-aux-Cerfs, après lequel on crie beaucoup aujourd'hui, et que les industriels nous jettent continuellement à la tête comme une souillure ineffaçable imprimée à la noblesse.

— Assez, mon oncle, au nom du ciel! dit Joséphine en joignant les mains. Je comprends bien!

— Loin de moi, dit le comte, la pensée de vous humilier et de vous blesser, ma chère Joséphine. Je voulais seulement vous dire (ayez un peu de courage, je serai bref) que les mœurs de Louis XV, excusables peut-être dans leur temps, ne sont plus praticables aujourd'hui. Une femme du monde ne pourrait plus dire, au point du jour,

à un manant : « Va-t'en, je n'ai plus besoin de toi ! » car il n'y a plus de manants. Un palefrenier est un homme ; un artisan est un artiste ; un paysan est un propriétaire, un citoyen ; et aucune femme, fût-elle reine, n'a le pouvoir de persuader à un homme qu'il redevient son inférieur en sortant de ses bras. Vous n'avez donc pas dérogé, ma chère nièce, en choisissant pour votre amant un jeune homme intelligent, né dans les rangs du peuple. Si vous étiez libre de joindre le don de votre main à celui de votre cœur, je vous dirais de le faire, si cela vous convient ; et, au lieu d'être la marquise des Frenays, vous seriez la Corinthienne, sans que j'en fusse humilié ou scandalisé le moins du monde. Mais vous êtes mariée, mon enfant, et votre mari est trop malade (je viens encore de recevoir une lettre de son médecin qui ne lui en donne pas pour six mois), vous touchez de trop près à votre liberté pour qu'il vous soit pardonné de n'avoir pas su attendre. Il est des malheurs de toute la vie où l'erreur de quelques instants est presque inévitable et trouve grâce devant le monde. Dans votre position, vous ne trouveriez aucune indulgence. Voilà pourquoi je vous engage à éloigner de vous le Corinthien, sauf à le rappeler pour l'épouser après une année de veuvage.

Cette manière de prendre les choses était si éloignée de ce que Joséphine attendait de la sévérité de son oncle, que la surprise remplaça la consternation. Elle leva les yeux plusieurs fois sur lui pour voir s'il parlait sérieusement, et les baissa aussitôt après s'être assurée qu'il ne riait pas le moins du monde. Et pourtant ce n'était qu'un jeu d'esprit, un piége moqueur, le dénouement bouffon d'une comédie sceptique. Le vieux comte savait fort bien quel en serait l'effet, et ne craignait nullement que sa comédie tournât contre lui. Il connaissait Joséphine beaucoup mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. Il rendait les

rênes, sachant bien que c'est la seule manière de gouverner un coursier impétueux.

Joséphine demeura quelques instants muette, et enfin elle répondit :

— Je vous remercie, mon cher, mon généreux oncle, de me traiter avec cette bonté, lorsqu'au fond du cœur vous me méprisez certainement.

—Moi, vous mépriser, mon enfant! Et pourquoi donc, je vous prie? Si vous étiez une de ces marquises galantes dont je parlais tout à l'heure, je vous traiterais avec plus de sévérité; car un noble esprit doit savoir commander aux sens. Mais ce n'est point une faute de ce genre que vous avez commise...

— Non, mon oncle! s'écria Joséphine, à qui l'inspiration du mensonge revint avec l'espérance de se disculper; je vous jure que c'est un amour de tête, une folie, un rêve romanesque, et que ce jeune homme ne venait ici...

—Que pour vous baiser la main, je n'en doute pas, répondit le comte avec un sourire d'une si terrible ironie, qu'il ôta tout d'un coup à Joséphine la prétention de lui en imposer. Mais je ne vous demandais pas cela, ajouta-t-il en reprenant son sérieux affecté. Il est des fautes complètes où le cœur joue un si grand rôle qu'on les plaint au lieu de les condamner. Je suis donc bien persuadé que vous avez pour le Corinthien une affection très-sérieuse, et que, prévoyant la fin prochaine de M. des Frenays, vous lui avez promis de vous unir un jour à lui. Eh bien, mon enfant, si vous avez fait cette promesse, il faudra la tenir; je vous répète que je ne m'y oppose pas.

— Mais, mon oncle, dit naïvement Joséphine, je ne lui ai jamais fait aucune promesse!...

Le comte poursuivit, comme s'il n'avait pas entendu cette réponse, qu'il venait pourtant de noter très-particulièrement :

— Et même, si vous voulez que je dise au Corinthien la manière dont j'envisage la chose, je la lui dirai aujourd'hui.

— Mais, mon oncle, ce serait lui donner une espérance qui ne se réalisera peut-être pas. Je n'attends ni ne désire la mort de l'homme auquel vous m'avez mariée ; et ce serait un crime, à ce qu'il me semble, de présenter cette chance sinistre, à l'homme que j'aime, comme un rêve et un espoir de bonheur.

— Aussi n'est-il pas convenable, dans ce moment, que vous le fassiez vous-même. J'approuve vos scrupules à cet égard. Mais moi qui sais bien que mon cher neveu, le marquis n'est guère aimable, et par conséquent guère regrettable, moi qui ne vous imposerai jamais le semblant d'une hypocrite douleur, et qui comprends fort bien, dans le fond de mon âme, le désir que vous avez d'être libre, je dois me charger de rassurer le Corinthien sur la durée de votre séparation. Cette séparation est nécessaire ; ce que moi seul sais aujourd'hui, tout le monde pourrait le découvrir demain. Il lui sera douloureux de vous quitter : il doit vous aimer éperdument. Mais en lui faisant comprendre qu'il doit vous mériter par ce sacrifice, et qu'il en sera récompensé dans deux ans tout au plus, je ne doute pas qu'il n'accepte la proposition que je vais lui faire.

— Quelle proposition, mon oncle ? demanda Joséphine effrayée.

— Celle de partir tout de suite pour l'Italie, afin d'aller se livrer au culte de l'art sur une terre qui en a gardé les traditions et qui lui fournira les plus beaux modèles. Je lui donnerai tous les moyens d'y faire de bonnes études et de rapides progrès. Dans deux ans peut-être il pourra concourir pour un prix, et alors vous aurez pour époux un élève distingué auquel votre fortune aplanira le chemin de la réputaiion.

— Je suis bien sûre, mon oncle, dit Joséphine, que ce jeune homme ne l'entend pas ainsi. Il est fier, désintéressé : il ne voudrait pas devoir ses succès à la position que je lui aurais faite dans le monde.

— Il a de l'ambition, dit le comte ; quiconque se sent artiste en a, et la soif de la gloire vaincra bien vite ses scrupules.

— Mais moi, mon oncle, je ne voudrais pas servir d'instrument à la fortune d'un ambitieux. Si le Corinthien pouvait accepter ma fortune avant d'avoir à m'offrir un nom en échange, je douterais de son amour et ne le partagerais plus.

— Eh bien, comme le temps presse et qu'il faut prendre un parti, je vais l'interroger, dit le comte en se levant. Il faut qu'il sache bien que vous l'aimez assez pour l'épouser, quelle que soit sa position, et que j'y consentirais, dût-il rester ouvrier. N'est-ce pas que c'est bien là votre pensée ?

— Mais, mon oncle,... dit Joséphine en se levant aussi et en retenant le comte qui faisait mine de la quitter, donnez-moi le temps de la réflexion. Je n'ai jamais songé à tout cela, moi ! Prendre l'engagement de me remarier, quand je ne suis pas encore veuve, et que je ne connais du mariage que ses plus grands maux... c'est impossible ! il faut que je respire, que je demande conseil...

— A qui, ma chère nièce ? au Corinthien ?

— A vous, mon oncle, c'est à vous que je demanderai conseil ! s'écria Joséphine en se jetant dans les bras du comte avec une ruse caressante.

Le vieux seigneur comprit fort bien que la jeune marquise le suppliait de la détourner d'un engagement dont elle avait peur, et qu'elle ne demandait qu'un peu d'aide pour rompre une liaison dont elle rougissait. Joséphine avait aimé le Corinthien, mais elle était vaine : on ne renonce

pas au grand monde quand on s'est sacrifié pour y être admise. On aime mieux y briller quelquefois, sauf à y souffrir sans cesse, que d'en être bannie et de n'y pouvoir plus rentrer.

Le comte, riant en lui-même du succès de sa feinte, la quitta en lui promettant de réfléchir à l'explication qu'il aurait avec le Corinthien et en lui donnant jusqu'au soir pour y réfléchir elle-même.

La marquise courut trouver Yseult, et lui raconta de point en point tout ce que le comte venait de lui dire. Yseult l'écouta avec une vive émotion. Sa figure s'éclaira d'une joie étrange; et la marquise, en finissant son récit, vit avec surprise des larmes d'enthousiasme inonder le visage de sa cousine.

— Eh bien, lui dit-elle, qu'as-tu donc, et que penses-tu de tout cela?

— O mon cher, mon noble aïeul! s'écria Yseult en levant les yeux et les mains vers le ciel; j'en étais bien sûre, j'avais bien raison de compter sur lui! Je le savais bien, moi, que, dans l'occasion, sa conduite s'accorderait avec ses paroles! Oh! oui, oui, Joséphine, il faudra épouser le Corinthien!

— Mais je ne te comprends pas, Yseult: tu me disais tantôt qu'il ne me rendrait jamais heureuse, qu'il fallait rompre avec lui; et maintenant tu me conseilles de m'engager à lui pour toujours!

— J'avais cru devoir te parler ainsi et te montrer les défauts de ton amant pour te guérir d'un amour qui me semblait coupable. Mais mon père a eu le sentiment d'une morale plus élevée; il comprend la vraie morale, lui! Il t'a conseillé de redevenir fidèle à ton mari, à l'approche de cette heure solennelle, après laquelle tu seras libre, et pourras faire le serment d'un amour plus légitime et plus heureux!

— Ainsi tu me conseilles toi-même d'épouser le Corinthien ! Et son ambition, et sa jalousie, et ses outrages, dont j'ai tant souffert, et son amour pour la Savinienne qui n'est peut-être pas éteint ? Tu oublies que cette nuit je l'ai chassé d'ici dans un accès de haine et de colère inexprimable.

— Il reviendra te demander pardon de ses torts, et tu le corrigeras de ses défauts en le guérissant de ses souffrances, en lui prouvant ta sincérité par des promesses...

— C'est de la folie ! s'écria la marquise poussée à bout. Ou vous jouez, ton père et toi, une comédie pour m'éprouver, ou vous êtes sous l'empire de je ne sais quel rêve de républicanisme romanesque auquel vous voulez me sacrifier. Je voudrais bien voir ce que dirait mon oncle si tu voulais épouser Pierre Huguenin, et ce que tu dirais toi-même si on te le conseillait !...

Yseult sourit, et déposa sans rien répondre un long baiser sur le front de sa cousine. Son visage avait une expression sublime.

## CHAPITRE XXXIII.

Le soir de ce jour déjà si rempli d'émotions, Pierre et le Corinthien travaillaient à la lumière, agités eux-mêmes d'une sorte de fièvre. Amaury, ennuyé de son entreprise, se hâtait d'achever ses dernières figures sculptées, et aspirait à entamer les ornements plus faciles auxquels Pierre devait l'aider. La partie de pure menuiserie n'avait pas été à beaucoup près aussi vite. Il y avait encore bien des panneaux disjoints, bien des moulures inachevées. Mais le père Huguenin avait été forcé de prendre patience ; car

son fils voulait achever avant tout l'escalier de la tribune, qu'il s'était réservé comme le morceau le plus important et le plus difficile. Pierre ne disait pas que, dans le secret de son âme, il chérissait cette partie de l'atelier qui le rapprochait du cabinet de la tourelle, et de la tribune, où quelquefois il n'était séparé d'Yseult que par la porte, souvent entr'ouverte, du cabinet d'étude.

Retranché dans le fond de l'atelier, Pierre avait depuis quelque temps travaillé sans relâche. Non-seulement il voulait que son escalier fût une pièce conforme à toutes les lois de la science, mais il voulait encore en faire une œuvre d'art. Il songeait à lui donner le style, le caractère, le mouvement non-seulement facile et sûr, mais encore hardi et pittoresque. Il ne fallait pas que ce fût l'escalier coquet d'un restaurant ou d'un magasin, mais bien l'escalier austère et riche d'un vieux manoir, tel que ceux qu'on voit au fond des intérieurs de Rembrandt, sur lesquels la lumière douteuse et rampante monte et décroît avec tant d'art et de profondeur. La rampe en bois, découpée à jour, et les ornements des pendentifs, devaient aussi être d'un choix particulier. Pierre eut le bon sens et le bon goût d'emprunter le dessin de ces parties aux ornements de l'ancienne boiserie. Il les adapta aux formes et aux dimensions de son escalier, et là ses connaissance en géométrie lui devinrent de la plus grande utilité. C'était un travail d'architecte, de décorateur et de sculpteur en même temps. Pierre était sévère envers lui-même. Il se disait que ce serait peut-être la seule occasion qu'il aurait dans sa vie d'unir sérieusement les conditions de l'utile à celles du beau, et il voulait laisser dans ce monument, où des générations d'ouvriers habiles avaient exécuté de si belles choses, une trace de sa vie, à lui, ouvrier consciencieux, artiste délicat et noble.

Il était dix heures du soir, et il donnait enfin la der-

rière main à son œuvre. Il avait ajusté ses marches bien *balancées* sur un palmier élégant, fragile à la vue, solide en réalité. La rampe était posée; et, à la lueur de la lampe, elle reflétait sur la muraille ses légers enroulements et ses fortes nervures. Pierre, à genoux sur la dernière marche, rabotait avec soin les moindres aspérités; son front était inondé de sueur, et ses yeux brillaient d'une joie modeste et légitime. Le Corinthien était monté sur une échelle, à quelque distance, et plaçait encore quelques chérubins dans leurs niches. Il travaillait avec la même activité, mais non avec le même plaisir que son ami. Il y avait dans son ardeur comme une sorte de rage, et à chaque instant il s'écriait en jetant son ciseau sur les dalles : — Maudites marionnettes! quand donc en aurai-je fini avec vous? Puis il reportait de temps en temps ses regards sur cette marque de craie qui était restée au panneau du passage secret, et qu'il ne pouvait pas s'expliquer.

— Moi, j'ai fini! s'écria Pierre tout d'un coup en s'asseyant sur la marche qui joignait l'escalier à la tribune; et j'en suis presque fâché, ajouta-t-il en s'essuyant le front: je n'ai jamais rien fait avec tant d'amour et de zèle.

— Je le crois bien, répondit le Corinthien avec amertume; tu travailles pour quelqu'un qui en vaut la peine.

— Je travaille pour l'art, répondit Pierre.

— Non, répondit brusquement le Corinthien, tu travailles pour celle que tu aimes.

— Tais-toi, tais-toi, s'écria Pierre effrayé, en lui montrant la porte du cabinet.

— Bah! je sais bien qu'à cette heure elles prennent le thé! répondit le Corinthien. Je sais de point en point leurs habitudes. Dans ce moment-ci, mademoiselle de Villepreux arrange ses tasses de porcelaine, en parlant politique ou philosophie avec son père, et la marquise bâille

en regardant au miroir si elle est bien coiffée. C'est comme si je la voyais.

— C'est égal, parle moins haut, je t'en supplie.

— Je parlerai aussi bas que tu voudras, Pierre, dit le Corinthien en venant s'asseoir à côté de son ami. Mais j'ai besoin de parler, vois-tu, j'ai la tête brisée. Sais-tu que ton escalier est superbe? Tu as du talent, Pierre. Tu es né architecte comme je suis né sculpteur, et il me semble qu'il y a autant de gloire dans un art que dans l'autre. Est-ce que tu n'as jamais eu d'ambition, toi?

— Tu vois bien que j'en ai, puisque je me suis donné tant de mal pour faire cet escalier.

— Et voilà ton ambition satisfaite?

— Pour aujourd'hui; demain j'aurai à faire le corps de bibliothèque,

— Et tu comptes faire toute ta vie des escaliers et des armoires?

— Que pourrais-je faire de mieux? je ne sais pas faire autre chose.

— Mais tu peux tout ce que tu veux, Pierre, et tu ne veux pas rester menuisier, j'espère?

— Mon cher Corinthien, je compte rester menuisier. Que tu deviennes sculpteur, que tu étudies Michel-Ange et Donatello, c'est juste. Tu es entraîné aux œuvres brillantes par une organisation particulière, qui t'impose le devoir de chercher le beau dans son expression la plus élevée et la plus poétique. Le dégoût que t'inspirent les travaux de pure utilité est peut-être un avertissement de la Providence, qui te réserve de plus hautes destinées. Mais moi, j'aime le travail des mains; et pourvu que ma peine serve à quelque chose, je ne la regrette pas. Mon intelligence ne me porte pas vers les œuvres d'art, comme tu les entends; je suis peuple, je me sens ouvrier par tous les pores. Une voix secrète, loin de m'appeler dans le

tumulte du monde, murmure sans cesse à mon oreille que je suis attaché à la glèbe du travail, et que je dois peut-être y mourir.

— Mais ceci est une absurdité ! Pierre, tu te ravales et tu te calomnies; tu n'es pas fait pour rester machine et pour suer comme un esclave. Est-ce que la manière dont le riche exploite le travail du peuple n'est pas une iniquité ? Toi-même, tu l'as dit cent fois !

— Oui, en principe je hais cette exploitation; mais en fait je m'y soumets.

— C'est une inconséquence, Pierre, c'est une lâcheté ! Que chacun en dise autant, et jamais les choses ne changeront.

— Cher Corinthien, les choses changeront ! Dieu est trop juste pour abandonner l'humanité, et l'humanité est trop grande pour s'abandonner elle-même. Il m'est impossible de sentir dans mon âme ce que c'est que la justice sans que la justice soit possible. Je ne chérirais pas l'égalité si l'égalité n'était pas réalisable. Car je ne suis pas fou, Amaury; je me sens très-calme : je suis certain d'être très-sage dans ce moment-ci, et pourtant je crois que le riche n'exploitera pas toujours le pauvre.

— Et pourtant tu te fais un devoir de rester pauvre ?

— Oui, ne voulant pas devenir riche à tout prix.

— Et tu ne hais pas les riches ?

— Non, parce qu'il est dans l'instinct de l'homme de fuir la misère.

— Explique-moi donc cela !

— C'est bien facile. Il est certain, n'est-ce pas, que, dès aujourd'hui, un pauvre peut devenir riche à force d'intelligence ?

— Oui.

— Est-il certain que tous les pauvres intelligents puissent devenir riches ?

— Je ne sais pas. Il y a tant de ces pauvres-là, qu'il n'y aurait peut-être pas de quoi les enrichir tous.

— Cela est bien certain, Amaury; ne voyons-nous pas tous les jours des hommes d'esprit et de talent qui meurent de faim?

— Il y en a beaucoup. Ce n'est pas tout d'avoir du génie, il faut encore avoir du bonheur.

— C'est-à-dire de l'adresse, du savoir-faire, de l'ambition, de l'audace. Et le plus sûr encore est de n'avoir pas de conscience.

— C'est possible, dit le Corinthien avec un soupir; Dieu sait si je pourrai conserver la mienne, et s'il ne faudra pas l'abjurer ou échouer.

— J'espère que Dieu veillera sur toi, mon enfant. Mais moi, vois-tu, je ne dois pas me risquer. Je n'ai pas un assez grand génie pour que la voix du destin me commande d'engager cette lutte dangereuse avec les hommes. Je vois que la plupart de ceux qui abandonnent la dure obscurité du mercenaire pour devenir heureux et libres perdent leurs modestes vertus, et ne se font jour à travers les obstacles qu'en laissant à chaque effort un peu de foi, à chaque triomphe un peu de charité. C'est une guerre effroyable que cette rivalité des intelligences; l'un ne peut parvenir qu'à la condition d'écraser l'autre. La société est comme un régiment où le lieutenant, un jour de bataille, se réjouit de voir tomber le capitaine qu'il va remplacer. Eh bien! puisque le monde est arrangé ainsi, puisque les esprits les plus libéraux et les plus avancés n'ont encore trouvé que cette maxime : « Détruisez-vous les uns les autres pour vous faire place, » moi, je ne veux détruire personne. Nos ambitions personnelles sanctionnent trop souvent ce principe abominable qu'ils appellent la concurrence, l'émulation, et que j'appelle, moi, le vol et le meurtre. J'aime trop le peuple pour accepter cette

heureuse destinée qu'on offre à un d'entre nous sur mille en laissant souffrir les autres. Le peuple aveugle et résigné se laisse faire ; il admire ceux qui parviennent ; et celui qui ne parvient pas s'exaspère dans la haine, ou s'abrutit dans le découragement. En un mot, ce principe de rivalité ne fait que des tyrans et des exploiteurs, ou des esclaves et des bandits. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Je resterai pauvre en fait, libre en principe ; et je mourrai peut-être sur la paille, mais en protestant contre la science sociale qui ne met pas tous les hommes à même d'avoir un lit.

— Je te comprends, mon noble Pierre, tu fais comme le marin qui aime mieux périr avec l'équipage que de se sauver dans une petite barque avec quelques privilégiés. Mais tu oublies que ces privilégiés se trouveront toujours là pour sauter dans la barque, et que le ciel ne viendra pas au secours du navire qui périt. J'admire ta vertu, Pierre ; mais si tu veux que je te le dise, elle me semble si peu naturelle, si exagérée, que je crains bien que ce ne soit un accès d'enthousiasme dont tu te repentiras plus tard.

— D'où te vient cette idée ?

— C'est qu'il me semble que tu n'étais pas ainsi il y a six mois.

— Il est vrai ; j'étais alors comme tu es aujourd'hui : je souffrais, je murmurais; j'avais le dégoût de notre condition, et tu ne l'avais pas. Aujourd'hui je n'ai plus d'ambition, et c'est toi qui en as. Nous avons changé de rôle.

— Et lequel de nous est dans le vrai ?

— Nous y sommes peut-être tous deux. Tu es l'homme de la société présente, je suis peut-être celui de la posiété future !

— Et, en attendant, tu ne veux pas vivre ! car c'est ne pas vivre que de vivre dans le désir et dans l'attente.

— Dis dans la foi et dans l'espérance !

— Pierre, c'est mademoiselle de Villepreux qui t'a soufflé ces folles théories. Elles sont bien faciles à ces gens-là. Ils sont riches et puissants : ils jouissent de tout, et ils nous conseillent de vivre de rien.

— Laisse là mademoiselle de Villepreux, répondit Pierre. Je ne vois pas ce qu'elle a de commun avec ce que nous disions.

— Pierre, dit Amaury vivement, je t'ai dit tous mes secrets, et tu ne m'as jamais dit les tiens. Est-ce que tu crois que je ne les lis pas dans ton cœur ?

— Laisse-moi, Amaury, ne me fais pas souffrir inutilement. Je respecte, je révère mademoiselle de Villepreux, cela est certain. Il n'y a point de secret là-dedans.

— Tu la respectes, tu la révères... et tu l'aimes !

— Oui, je l'aime, répondit Pierre en frissonnant. Je l'aime comme la Savinienne t'aime !

— Tu l'aimes comme j'aime la marquise !

— Oh ! non, non, Amaury, cela n'est pas. Je ne l'aime pas ainsi !

— Tu l'aimes mille fois davantage !

— Je n'en suis pas amoureux, non ! le ciel m'est témoin...

— Tu n'oses achever. Eh bien, il est possible que tu n'en sois pas amoureux, je ne te souhaite pas un pareil malheur ; mais tu l'adores, et tu te trouves heureux d'être l'esclave conquis et enchaîné de cette dame romaine...

Cette conversation fut interrompue par un domestique qui vint, du côté du parc, dire au Corinthien que le comte désirait lui parler. Le Corinthien se rendit à cet ordre, bien éloigné de pressentir l'importance de l'entrevue qu'on lui demandait.

Pierre resta quelques instants absorbé et troublé des insinuations hardies que son ami venait de faire. Puis,

en songeant que l'heure de la retraite était sonnée dans le château, et que peut-être mademoiselle de Villepreux allait descendre dans son cabinet d'étude, comme cela lui arrivait souvent de onze heures à minuit, il se mit à ramasser et à rassembler ses outils pour s'en aller, fidèle au respect qu'il lui avait juré dans son âme. Mais, au moment où il se baissait pour prendre le sac de cuir où étaient ses instruments de travail, il sentit une main se poser doucement sur son épaule, et, en relevant la tête, il vit mademoiselle de Villepreux rayonnante d'une beauté qu'elle n'avait jamais eue avant ce jour-là. Toute son âme était dans ses yeux, et cette force qu'elle comprimait toujours au fond d'elle-même éclatait en elle à cette heure, sans qu'elle cherchât à la reprendre. C'était comme une transfiguration divine qui s'était opérée dans tout son être. Pierre l'avait vue souvent exaltée, mais toujours un peu mystérieuse, et, dans tout ce qui avait rapport à leur amitié, s'exprimant par énigmes ou par réticences. Il la vit en cet instant comme une pythie prête à répandre ses oracles, et, transporté lui-même d'une confiance et d'une force inconnue, pour la première fois de sa vie il prit la main d'Yseult dans la sienne.

— Mon escalier est fini, lui dit-il; c'est vous qui, la première, poserez votre main sur cette rampe.

— Ne parlez pas si haut, Pierre, lui dit-elle. Pour la première et la dernière fois de ma vie, j'ai un secret à vous dire ; un secret qui demain n'en sera plus un. Venez!

Elle l'attira dans son cabinet, dont elle referma la porte avec soin ; puis elle parla ainsi :

— Pierre, je ne vous demande pas, comme le Corinthien faisait tout à l'heure, si vous êtes amoureux de moi. Entre nous deux, ce mot me paraît insuffisant et puéril. Je ne suis pas belle, tout le monde le sait; je ne sais pas si vous êtes beau, quoique tout le monde le dise. Je n'ai

jamais cherché dans vos yeux que votre âme, et la beauté morale est la seule qui puisse me fasciner. Mais je viens vous demander, devant Dieu qui nous voit et nous entend, si vous m'aimez comme je vous aime.

Pierre devint pâle, ses dents se serrèrent; il ne put répondre.

— Ne me laissez pas dans l'incertitude, reprit Yseult. Il est bien important pour moi de ne pas me tromper sur le sentiment que je vous inspire; car je touche à cette crise décisive de ma vie que je vous avais fait pressentir ici, un soir que je jouais au Carbonarisme avec vous, croyant avoir quelque chose à vous apprendre, et n'ayant pas encore reçu de vous l'initiation à la véritable égalité, que vous m'avez donnée depuis. Écoutez, Pierre, il s'est passé aujourd'hui, dans ma famille, bien des choses que vous ignorez. Ma cousine m'a confié un secret que vous possédiez depuis longtemps. Mon père, par je ne sais quelle aventure, a découvert ce secret, et a prononcé un jugement que je vous laisse à deviner.

Pierre ne pouvait parler. Yseult vit son angoisse, et continua :

— Le jugement de mon père a été conforme aux admirables principes dans lesquels il m'a élevée, et que je lui ai toujours vu professer. Il a conseillé à madame des Frenays, dont le mari est mourant, de se remarier avec le Corinthien aussitôt qu'elle serait libre, et, à l'heure qu'il est, il engage le Corinthien à s'éloigner pour revenir ici dans deux ans. Dans deux ans, Pierre, votre ami sera mon cousin et le neveu de mon père. Vous voyez que, si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous me jugez digne d'être votre femme, comme moi je vous aime, vous respecte et vous vénère, je vais trouver mon aïeul et lui demander de consentir à notre mariage. Si je n'avais pas la certitude de réussir, jamais je ne vous aurais dit ce

que je vous dis maintenant dans tout le calme de mon esprit et dans toute la liberté de ma conscience.

Pierre tomba à genoux et voulut répondre ; mais cet amour, si longtemps comprimé, eût éclaté avec trop de violence. Il n'avait pas d'expressions ; des torrents de larmes coulaient en silence sur ses joues.

— Pierre, lui dit-elle, vous n'avez donc pas la force de me dire un mot ? Voilà ce que je craignais ; vous n'avez pas de confiance : vous croyez que je fais un rêve, que je vous propose une chose impossible. Vous me remerciez à genoux, comme si c'était une grande action que je fais là de vous aimer. Eh ! mon Dieu, rien n'est plus simple ; et si vous me voyiez choisir un grand seigneur, c'est alors qu'il faudrait vous étonner et penser que j'ai perdu la raison. Songez donc que j'ai été nourrie de l'esprit qui m'anime aujourd'hui, depuis que j'ai commencé à respirer et à vivre ; songez que mes premières lectures, mes premières impressions, mes premières pensées m'ont portée à ce que je fais maintenant. Dès le jour où j'ai pu raisonner sur mon avenir, j'ai résolu d'épouser un homme du peuple afin d'être peuple, comme les esprits disposés au Christianisme se faisaient baptiser jadis afin de pouvoir se dire Chrétiens. J'ai rencontré en vous le seul homme juste que j'aie jamais rencontré, après mon grand-père ; j'ai découvert en vous non-seulement une sympathie complète avec mes idées et mes sentiments, mais encore une supériorité d'intelligence et de vertu, qui a porté la lumière dans mes bons instincts et l'enthousiasme dans mes convictions. Vous m'avez débarrassée de quelques erreurs ; vous m'avez guérie de plusieurs incertitudes : en un mot, vous m'avez enseigné la justice et vous m'avez donné la foi. Vous ne pouvez donc pas être étonné, à moins que vous ne me jugiez trop frivole et trop faible pour exécuter ce que j'ai conçu.

Pierre était en proie à un véritable délire. Il la regardait et n'osait pas seulement poser ses lèvres sur le bout de sa ceinture, tant elle lui apparaissait grandie et sanctifiée par la foi.

— Je vois que vous ne pouvez parler. lui dit-elle. Je vais trouver mon père. Si vous n'y consentez pas, faites seulement un signe, un geste, et j'attendrai que vous ayez changé d'avis.

Pierre prit, avec une sorte d'égarement, le poignard qu'Yseult avait voulu lui donner le jour du départ d'Achille Lefort, et qui se trouvait là sur la table.

— Que voulez-vous donc faire? lui dit-elle en le lui arrachant des mains.

— Me tuer, répondit-il d'une voix étouffée; car c'est un rêve, et je voudrais me réveiller dans une autre vie.

— Je vois que vous m'aimez, dit Yseult en souriant; car vous ne craignez plus de toucher à cette arme qui *coupe l'amitié.*

— Elle pourrait bien couper mon cœur par morceaux, répondit Pierre; elle n'en ôterait pas l'amour que j'ai pour vous.

— S'il en est ainsi, dit Yseult animée d'une joie sainte et les joues couvertes d'une pudique rougeur, comme je ne connais qu'une manière de vouloir les choses, qui est de les mettre tout de suite à exécution, je vais trouver mon père et lui parler de vous. A demain, Pierre, car ceci est une affaire sérieuse, et peut-être mon père voudra-t-il prendre la nuit pour y réfléchir.

— Demain, demain? s'écria Pierre tout effrayé. Est-ce que demain viendra jamais? Comment porterai-je jusqu'à demain cette joie et cette épouvante? Non, non, ne parlez pas encore à votre père; laissez-moi vivre jusqu'à demain avec la seule pensée de votre *bonté* pour moi (Pierre n'osait dire de votre amour). Je ne comprends pas encore

l'avenir dont vous me parlez : il me semble que là il y a un mystère, et j'y songe avec une sorte de peur... Oui, j'ai le cœur serré, et mon bonheur est si grand qu'il ressemble à la tristesse. C'est une idée solennelle, douloureuse, enivrante. C'est comme si vous alliez vous donner la mort pour moi... Laissez-moi y songer, vous voyez bien que je n'ai pas ma tête. Je ne puis fixer mon esprit, au milieu de ce tourbillon que vous soulevez en moi, que sur une seule idée : c'est que vous m'aimez... Vous, vous! ah! mon Dieu, vous!... Je suis aimé de vous!... Est-ce que c'est possible? Est-ce que j'ai la fièvre? Est-ce que je ne suis pas dans le délire?

— Je crains vos réflexions, Pierre, et je ne veux pas vous donner le temps d'en faire. Je les ai faites à votre place, et le parti que j'ai pris a été assez mûri pour que j'en puisse prévoir toutes les conséquences; elles sont telles que je n'en redoute aucune. Il ne faut pas beaucoup de courage, croyez-le, pour braver les préjugés du monde, lorsqu'on fait, non pas un coup de tête, mais un acte de foi ; le monde est bien faible et bien petit devant de telles résolutions. Et quant à vous, je sais bien quels scrupules vous allez avoir dès que vous vous souviendrez que je suis riche et que vous ne l'êtes pas. Je sais ce que j'aurai à vous répondre; j'ai prévu toutes vos objections, et je suis sûre de les vaincre : car votre fierté m'est plus chère qu'à vous-même, et si je croyais vous pousser à une résolution contraire aux principes de votre conscience, j'aimerais mieux mourir.

Ils s'entretinrent longtemps ainsi. Pierre l'écoutait avidement, et lui répondait à peine. Dans ce premier trouble d'une joie inattendue et immense, il ne pouvait apprécier nettement l'idée d'un mariage aussi contraire aux idées et aux coutumes de la hiérarchie sociale. Il se réservait d'éprouver ce projet au creuset de sa conscience. Mais le

courage et l'enthousiasme avec lesquels la croyante Yseult s'y jetait tout entière le pénétraient d'amour, de reconnaissance et d'admiration. Ils avaient tant de choses à se dire, à se rappeler, à repasser ensemble dans leur mémoire, qu'ils ne pouvaient s'arracher à cet entretien. Ce retour sur leur amour comprimé, cette explication nouvelle des moindres mystères, des moindres émotions du passé, étaient pleins de délices; et ils se sentaient revivre une seconde fois les jours qu'ils avaient déjà vécu. Seulement cette première vie avait été la réalité, la seconde était l'idéal; et ce souvenir repris à deux, et embelli de toutes les révélations qui avaient manqué au passé, était quelque chose comme le sentiment qu'éprouverait dans une vie heureuse une âme qui se souviendrait d'avoir déjà vécu dans des conditions moins douces et avec tous les désirs qui se trouveraient actuellement satisfaits.

Pendant qu'ils causaient ainsi et qu'ils oubliaient l'heure, transportés qu'ils étaient dans une autre sphère, le comte de Villepreux conférait avec le Corinthien. Jusqu'à ce moment, la marquise, agitée, en proie à mille combats, était retenue par la honte d'avouer à son oncle que cette passion sérieuse qu'il lui attribuait malicieusement n'était qu'une surprise des sens au milieu d'une fantaisie d'esprit, un roman commencé avec l'étourderie d'une pensionnaire, soutenu au milieu des délires d'un amour sans frein et sans but, prêt à se dénouer devant la crainte du blâme et les besoins de la vanité. Le Corinthien, se présentant avec un nom célèbre et des titres acquis à la considération, l'eût emporté peut-être sur un gentilhomme sans réputation et sans talent. Mais le Corinthien compagnon menuisier, enfant de génie il est vrai, et sur le point d'être élève à Rome, mais inconnu, mais incertain de son avenir, incapable peut-être de faire de tardives études et de réaliser les espérances que l'on avait con-

çues pour lui... c'était un dé dans le cornet de ce jeu de hasard qu'on appelle la société, et Joséphine ne se sentait pas assez de foi et de courage pour en faire l'épreuve. Elle était donc très-effrayée du parti que lui suggérait hypocritement son oncle ; et au moment où il voulut faire appeler Amaury, elle le suivit dans son cabinet et le supplia de l'écouter auparavant. Elle prétendit avoir découvert une intrigue entre la Savinienne et le Corinthien, et se déclara si bien guérie de son amour qu'elle y renonçait et priait son oncle de l'aider à le rompre. Elle ne mentait qu'à demi. La découverte qu'elle avait faite de cet amour passé était ce qui dépoétisait le plus Amaury à ses yeux. Elle était humiliée d'avoir succédé à une *cabaretière*, et l'humble origine de son amant lui apparaissait plus intolérable depuis qu'elle l'y voyait lié par un amour dont il ne consentait pas à rougir et dont il n'était pas assez lâche pour répudier la mémoire.

Le comte reçut Joséphine à merci. Il cessa de jouer la comédie, et lui dit les choses les plus sévères, afin qu'elle n'y revînt plus, et que désormais elle prît ses amants un peu moins bas. — Ceci doit vous éclairer un peu, j'imagine, lui dit-il, et vous prouver que, si l'on doit aimer et honorer le peuple en principe, on ne doit pas trop se hâter de mettre cette sympathie en une application aussi expérimentale que vous venez de le faire à vos dépens. Le peuple est grand et beau comme masse, il est chétif et misérable comme individu ; il a besoin de passer successivement par toutes les phases de la hiérarchie sociale, pour s'épurer, se débarrasser du limon d'où il est sorti, et acquérir à grand'peine et avec grand mérite cette illustration qui peut lutter avantageusement dès aujourd'hui avec celle de la naissance, et qui doit peut-être en triompher radicalement un jour. Vous avez cru faire, avec vos beaux yeux, la transformation que vingt ans de travail

et de combat opéreront ou n'opéreront pas dans ce jeune garçon. Il ne vous comprend pas, et retourne avec plaisir à sa commère Savinienne. Ceci vous prouve encore qu'il y a plus loin du pavé populaire aux sommités du vrai mérite et de la véritable considération que de l'établi du menuisier au lit d'une marquise.

Joséphine subit cette réprimande cynique et mordante avec une aveugle soumission. Sa pensée ne s'éleva pas plus haut que le libéralisme étroit du vieux comte. Elle n'aperçut aucune inconséquence dans sa conduite et dans ses paroles; tout lui parut article de foi. Elle dévora son humiliation avec douleur, mais sans révolte, et reçut son pardon à genoux et avec reconnaissance. Elle était de cette race sur laquelle la caste noble, quoique haïe et tournée en ridicule, exerce encore une influence souveraine.

Le comte essaya d'abord de traiter le Corinthien comme un petit garçon et de lui faire peur. A le voir si *gentil*, il ne s'était jamais douté de l'orgueil et de l'emportement de son caractère. Lorsqu'il le vit entrer en révolte, déclarer qu'il était libre, qu'il n'obéissait à personne, qu'on pouvait bien le renvoyer de l'atelier et du château, mais non pas du pays et du village, qu'il ne reconnaissait au comte aucune autorité sur la marquise et sur lui, force fut à l'habile vieillard de reconnaître qu'il venait de faire une école, et que ni la peur du bâton ni la crainte de perdre la protection et les bienfaits ne vaincraient la fierté du Corinthien. Il changea donc de tactique, le prit par la douceur, le raisonna paternellement, le plaignit de son amour, lui dévoila toute la faiblesse et toute la vanité de Joséphine, et lui conseilla d'épouser la Savinienne ou d'aller étudier la statuaire en Italie. Le Corinthien avait sur le cœur les menaces qu'on venait de lui faire; il s'en vengea en sortant du cabinet de M. de Villepreux sans

lui avoir rien promis. Mais la nuit porte conseil, et l'idée de voir l'Italie l'agita d'un si vif désir, qu'il résolut d'entrer en composition le lendemain. Le comte était fort tranquille là-dessus ; au seul nom de Rome, il avait vu jaillir des yeux du jeune artiste la flamme de l'ambition, et il était bien sûr qu'aucun amour n'entraverait sa carrière.

Le vieux comte, un peu fatigué de sa journée, allait se coucher, lorsque son petit-fils Raoul vint à son tour lui demander un moment d'audience. Il s'agissait des révélations qu'Isidore lui avait faites à propos d'Yseult, et des propos que soulevait son intimité avec la Savinienne et avec Pierre Huguenin. Cet avertissement, donné la veille à M. de Villepreux, ne lui eût peut-être pas semblé valoir la peine d'y réfléchir, d'autant plus que Raoul mettait un peu de malice à montrer à son grand-père les dangers et les inconvénients de son républicanisme. Mais l'histoire de la marquise disposait le comte à faire grande attention à ce que lui disait Raoul. Il l'interrogea beaucoup, et ne lui imposa pas silence lorsque le jeune dandy royaliste lui dit, en grasseyant et en blaisant comme la plupart de ses pareils (avortons d'une force déchue qui n'ont même plus celle de parler intelligiblement) : — Voyez-vous, mon père, tout cela finira par quelque scandale si vous n'y mettez bon ordre. Yseult a une folle tête ; vous l'avez gâtée ; il n'est plus temps de reprendre votre autorité sur elle. Mais elle est en âge de se marier ; il faut que vous la placiez sous la protection d'un homme jeune, qui sera en même temps l'appui dévoué de votre vieillesse. Ce sera bientôt fait si vous voulez. Amédée est un excellent parti pour elle. Il est jeune, élégant, bien élevé, joli garçon, riche, bien né ; sa famille est bien en cour. Il est amoureux d'elle, ou prêt à le devenir. La comtesse, sa sœur, est disposée à faire encore les premiers pas, quoique Yseult ait été assez maussade avec elle. Si vous le voulez bien, Yseult

changera d'idée ; car si elle est opiniâtre dans les petites choses, elle est, je crois, raisonnable dans les grandes. D'ailleurs elle vous aime, et le désir de vous plaire...

— Nous reparlerons de cela, dit le comte. Laisse-moi ; je veux d'abord lui parler de cette Savinienne.

Raoul se retira, et le comte descendit au cabinet de la tourelle. Il était une heure du matin. Il y surprit sa fille tête à tête avec Pierre Huguenin. Là toute sa prudence l'abandonna ; et la colère à laquelle il était fort sujet lui montant au cerveau, il s'exprima en termes fort peu mesurés sur l'inconvenance de cette intimité. Pierre était si ému qu'il ne songeait point à obéir aux ordres violents que lui donnait le vieillard de se retirer ; il craignait pour Yseult l'effet de la colère paternelle, mais il n'avait rien à dire pour se disculper. Yseult, effrayée un instant, domina bientôt le malaise affreux de cette situation par la force de son caractère. Au lieu de s'irriter secrètement des dures paroles de son grand-père, elle lui jeta les bras autour du cou, et lui dit, en caressant ses cheveux blancs, qu'elle était heureuse d'être surprise dans ce tête-à-tête, et que cela lui abrégeait de longs préambules. Puis, prenant Pierre par la main, elle l'amena auprès de son aïeul, et, se mettant à genoux : — Mon père, dit-elle d'une voix pénétrée mais ferme, vous m'avez dit mille fois que vous aviez assez de confiance en ma raison et en ma dignité pour me permettre de faire moi-même le choix d'un époux, Lorsqu'on m'a proposé divers mariages d'intérêt et d'ambition, vous avez approuvé mes refus, et vous m'avez dit que vous préféreriez me voir unie à un honnête ouvrier qu'à un de ces nobles insolents et bas qui calomniaient votre caractère politique et qui s'humiliaient devant votre argent. Enfin, vous avez dit aujourd'hui à ma cousine des choses que je me suis fait répéter plusieurs fois, afin d'être bien sûre que je ne vous déplairais pas en vous

parlant comme je vais le faire. Voici l'homme que je prendrai pour mari, si vous voulez bien bénir et ratifier mon choix.

Yseult fut forcée de s'interrompre. La surprise, l'indignation, le chagrin, et surtout peut-être la confusion de n'avoir rien à répondre, avaient fait une telle révolution chez le vieux comte qu'il sentit tout d'un coup la force l'abandonner et le sang lui bourdonner dans les oreilles. Il se laissa tomber sur un fauteuil, et devint alternativement écarlate et pâle comme la mort. Yseult, le voyant défaillir, fit un cri et embrassa ses genoux.—Malheureuse fille! dit le vieillard avec effort, vous tuez votre père! Et il perdit connaissance.

## CHAPITRE XXXIV.

Le comte eut une congestion cérébrale, qu'on prit d'abord pour une sérieuse attaque d'apoplexie, et qui répandit l'alarme dans le château. Mais aux premières gouttes de sang qu'on lui tira, il se sentit soulagé, et tendit la main à sa petite-fille, qui, plus pâle et plus malade que lui, était agenouillée, demi-morte, auprès de son lit. Affaibli de corps et d'esprit, le vieillard ne songea point à revenir sur l'étrange déclaration qu'Yseult lui avait faite. Il s'endormit assez paisiblement vers le point du jour; et Yseult, brisée de fatigue, toujours à genoux près de lui, s'endormit la face appuyée contre le lit, et les genoux pliés sur un coussin.

Ce que souffrit Pierre Huguenin durant cette nuit-là dépassa tout ce qu'il avait jamais souffert dans sa vie. D'abord il avait aidé Yseult à transporter son père dans sa chambre et à appeler du secours; mais quand le médecin eut fait sortir tout le monde, excepté mademoiselle

de Villepreux et son frère ; quand il lui fallut quitter l'intérieur du château, où sa présence à cette heure avancée n'était plus explicable ni possible, il fut en proie à toutes les angoisses de l'inquiétude et de l'épouvante. Il songeait à ce que devait souffrir Yseult; il croyait que le comte allait mourir ; et il était livré à des remords affreux, comme s'il eût été coupable de quelque crime. Il erra jusqu'au jour dans le parc, revenant d'heure en heure interroger la Savinienne, qui était accourue auprès d'Yseult, et qui veillait dans la chambre voisine. De temps en temps elle descendait furtivement au jardin pour tranquilliser son ami. Lorsqu'il sut que le comte était tout à fait hors de danger, et que l'accident n'aurait pas de suites sérieuses, il s'enfonça de nouveau dans le parc, et alla rêver aux mêmes lieux où il avait tant rêvé déjà, et qui avaient été témoins des joies chastes de son amour. D'abord, tout entier à sa position, il ne songea qu'aux chances d'éternelle union ou de séparation absolue que lui faisaient pressentir, d'une part, la ferme volonté de la jeune fille, de l'autre la colère et le désespoir du vieux comte. Tout souvenir des obstacles qu'il devait rencontrer dans sa propre conscience s'était effacé dans la joie soudaine et ineffable de cet amour partagé. Il se disait qu'Yseult vaincrait tous ceux que sa famille pourrait lui susciter, et il s'abandonnait à elle avec une confiance religieuse. D'ailleurs son sang bouillonnait dans ses veines et obscurcissait toutes ses idées; son cœur battait si violemment au souvenir des paroles célestes qui vibraient encore dans ses oreilles, qu'il était forcé à chaque pas de s'arrêter et de s'asseoir pour ne pas étouffer. La nuit était sombre et pluvieuse. Il marchait dans le sable délayé et dans les froides herbes sans s'apercevoir de rien. Les grandes rafales de l'automne soulevaient autour de lui des tourbillons de feuilles sèches. Ce vent furieux et cette nature

agitée convenaient à la disposition orageuse et confuse de son âme.

Mais lorsque le jour parut, Pierre se retrouva identiquement à la même place où, quatre mois auparavant, à la même heure, il avait soulevé dans son esprit le problème de la richesse avec d'incroyables souffrances et d'affreuses incertitudes. Depuis ce jour mémorable dans sa vie à tant d'autres égards, Pierre avait tendu continuellement son esprit vers ce problème ; et s'il avait eu de grands instincts, si d'immuables principes de vérité avaient traversé le chaos de sa pensée, s'il avait trouvé sa règle de conduite et fixé ses rapports avec la société présente, il n'en était pas moins certain que le problème général restait encore aussi terrible et aussi mystérieux pour lui que pour les hommes les plus forts de son époque. Pierre devait traverser bien des croyances diverses, bien des systèmes incomplets, juger bien des erreurs, partager bien des enivrements politiques et philosophiques avant de recevoir ces lueurs plus fécondes et plus certaines qui commencent à éclairer le vaste horizon du peuple.

Ramené, au milieu de sa joie et de son ivresse d'amour, au sentiment de ce devoir austère qu'il s'était imposé de chercher la vérité et la justice, il fut épouvanté de cette richesse, qui semblait s'offrir à lui et le convier aux jouissances des privilégiés. Quelle que fût l'opposition du comte aux projets de sa petite-fille, Pierre pouvait l'épouser. Le comte était vieux, Yseult forte et fidèle. Pierre n'avait donc qu'un mot à dire, un serment à accepter ; et ces terres, et ce château, et ce beau parc qui lui avait donné la première idée de la nature vaincue et idéalisée par la main de l'homme, tout cela pouvait être à lui. Il pouvait fermer désormais son cœur à la souffrance de la pitié, s'endormir pour quarante ou cinquante ans dans la

vie du siècle, oublier le problème divin, profiter de la loi qui consacre et qui sanctifie presque le bonheur exclusif de certains hommes... Eh! pourquoi ne pouvait-il accepter ce bonheur sans abjurer ses principes? Ne pouvait-il donc suivre le flot de la société? être, comme Amaury, l'homme de son temps, l'heureux parvenu, l'artiste conquérant ou le riche improvisé, sans cesser d'être homme de bien, sans abandonner la recherche de l'idéal? Ne pouvait-il faire servir sa richesse à la découverte du problème, répandre ses bienfaits sur un certain nombre d'hommes, essayer diverses formes d'exploitation rurale avantageuses au cultivateur prolétaire, fonder des hôpitaux, des écoles? Ces nobles rêves traversèrent sa pensée. Yseult, à coup sûr, au lieu de l'entraver, le seconderait de toute sa volonté et de toute sa vertu. Sans doute, c'étaient là les grands arguments qu'elle avait en réserve pour vaincre son désintéressement et sa fierté.

Mais Pierre, en songeant aux devoirs qu'imposerait la richesse à un homme aussi religieux que lui, s'effraya de son ignorance. Il se demanda s'il avait autre chose que de bonnes intentions, et si son éducation l'avait mis à même de développer ses principes et de les appliquer. Il chercha ce qu'il ferait de bon, de sage, et de vraiment utile, le jour où il entrerait en possession de la fortune, et il ne trouva en lui qu'incertitude et perplexité. Sa nature, toute mystique, toute tournée à la contemplation méditative, excluait cette activité pratique, cette habileté spéciale, ce savoir-faire, cette arithmétique en un mot, qui seraient nécessaires, au degré le plus éminent, à l'homme généreux, pour pratiquer le bien dans une société livrée au mal. Il sonda son intelligence sans fausse humilité, mais sans vaine complaisance, et sans permettre à la soif du bonheur de lui faire illusion. Il sentit et reconnut qu'il n'était point cet homme-là; que le principe

l'absorberait toujours tout entier, et que les conséquences viendraient à lui échapper. Pierre avait vingt et un ans, et, sachant tout ce que l'homme le plus éclairé de son temps eût pu savoir dans l'ordre moral, il ne savait rien dans les choses de pure intelligence. Il se sentait dix ans de trop pour refaire son éducation, et il n'avait pas pour ces choses l'innéité qui supplée au défaut de culture. Il reporta sa pensée sur tous les éléments de corruption qui, dans la richesse, pouvaient déflorer son idéal, et fausser ses bonnes intentions, avant que la lumière lui fût venue. Il se dit que peut-être, à son âge, le comte de Villepreux, cet homme qui avait de si belles théories et de si misérables applications, avait été comme lui pénétré de l'amour de la justice. Il eut horreur de devenir riche, parce qu'il craignit d'aimer la richesse elle-même et de n'en savoir point user.

Je ne vous donne point ses conclusions pour le dernier mot de la sagesse, ami lecteur. Si la jeunesse de Pierre Huguenin, le Compagnon du Tour de France, a pu vous intéresser quelque peu, sa virilité, dont je compte vous entretenir dans un second roman, vous intéressera davantage, je l'espère; et vous verrez que plusieurs fois, dans la suite de ses années, il douta de ce qu'il avait fait, et s'interrogea en conscience. Mais, à l'âge où je vous le montre, son âme fervente ne pouvait admettre que le renoncement poétique et quasi-chrétien aux joies de la terre. Il avait vécu de cela; il y avait puisé sa vertu, sa poésie et son amour : il ne pouvait pas les abjurer en un instant. Il avait soif de faire une grande chose; elle se présentait, il n'hésita pas. Il fut plus romanesque que tous les romans qu'il avait lus. Il crut mériter l'amour d'Yseult en y renonçant, et justifier sa préférence en prouvant qu'il était au-dessus de tous ces biens qu'elle lui offrait. Il y eut donc aussi de l'orgueil dans son fait.

On en trouverait dans toutes les belles actions, si on les analysait ainsi.

Il attendit que le comte de Villepreux fût bien reposé, et se risqua à lui demander une entrevue. Elle lui fut d'abord refusée. Il insista, et l'obtint.

Le vieillard était pâle et sévère. — Pierre, dit-il d'une voix affaiblie, venez-vous insulter à la douleur et à la maladie? Vous que j'aimais comme mon fils, vous à qui j'ai ouvert mes bras, et pour qui j'aurais donné la moitié de mes biens comme à l'homme le plus digne et le plus utile, vous m'avez trompé, vous m'avez déchiré le cœur; vous avez séduit ma fille!

Pierre ne fut pas dupe de cette déclamation préparée d'avance, et sourit intérieurement de la peine qu'on voulait se donner pour enchaîner un homme qui venait se livrer de lui-même.

— Non, monsieur le comte, répondit-il d'un ton ferme, je n'ai pas un pareil crime à me reprocher; et si j'avais été assez lâche pour y songer, votre noble fille eût su s'en garantir. Je puis vous jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré pour vous et pour moi sur la terre, par *elle*, que ma main a touché la sienne hier pour la première fois, et que jamais, avant cet instant, je n'avais eu la pensée qu'elle pût m'aimer.

Cette déclaration, qu'il était impossible de révoquer en doute quand on connaissait tant soit peu la sincérité et la moralité de Pierre Huguenin, ôta un poids affreux au vieux comte. Il connaissait trop sa petite-fille pour craindre que son roman ne ressemblât à celui de la marquise. Mais en apprenant que l'éclosion du projet d'Yseult était si récente, il eut l'espoir de l'y faire renoncer plus aisément.

—Pierre, dit-il, je vous crois; je douterais de moi-même plutôt que de vous. Mais aurez-vous autant de cou-

rage que de franchise? N'ayant rien fait, comme je le présume, pour égarer l'esprit de ma fille, ferez-vous tout votre possible pour la ramener à son devoir et à la soumission qu'elle me doit?

— Vous allez bien vite, monsieur le comte, répondit Pierre, et vous avez de ma force d'âme une bien haute opinion apparemment. Je vous en remercie humblement, mais je voudrais savoir pourquoi vous refuseriez la main de votre fille chérie à l'homme que vous estimez au point de lui demander d'emblée un effort de vertu que vous n'oseriez attendre d'aucun autre.

Cette question embarrassante fut la seule vengeance que Pierre voulut tirer de l'hypocrisie du vieux comte. Celui-ci ne pouvait y répondre qu'avec des arguments puérils, et il s'embarqua dans des considérations si mesquines et si vulgaires que Pierre en eut pitié. Il invoqua des engagements pris d'avance pour l'établissement d'Yseult. Pierre savait bien qu'il mentait, et qu'il n'aurait pas promis sa petite-fille sans qu'elle y eût consenti. Il parla du monde, de l'opinion, des préjugés; du malheur, de l'abandon, et du mépris qui seraient le partage de sa fille, si elle écoutait la voix de son cœur sans consulter ce monde absurde et injuste auquel il fallait, cependant, prêter foi et hommage, sous peine de n'avoir plus une pierre où reposer sa tête. Yseult était une enfant : elle se repentirait d'avoir cédé à une inspiration romanesque, le jour où il serait trop tard pour en revenir; et Pierre, à son tour, se repentirait amèrement; il serait livré à l'humiliation, au remords, à la douleur mortelle de voir souffrir un être qui se serait sacrifié pour lui.

— En voilà bien assez, monsieur le comte, dit Pierre, pour motiver votre crainte et votre refus. Tout cela ne serait rien, si je n'étais décidé d'avance à vous donner gain de cause; car j'ai une plus haute idée que vous de

la sagesse et de la fermeté de votre fille. Mais je venais ici pour vous dire ce à quoi vous ne vous attendez peut-être pas : c'est que je refuserais de devenir votre gendre lors même que vous y consentiriez. Rappelez-vous un assez long entretien que vous avez daigné avoir avec moi sur la propriété, monsieur le comte, et rappelez-vous que je n'ai pas reçu de vous la solution que j'en attendais. Comme je suis un homme simple et ignorant, et cependant un honnête homme, et comme vous n'avez pas voulu me dire si la richesse était un droit et la pauvreté un devoir, dans le doute je m'abstiens et reste pauvre. Voilà toute ma réponse.

Le comte ouvrit ses bras à l'artisan, et, affaibli par la peur, la maladie et la reconnaissance, le remercia en pleurant de ce qu'il voulait bien ne pas toucher à sa richesse et à sa vanité.

— Maintenant, lui dit Pierre froidement après avoir subi un torrent d'éloges qui n'enfla pas beaucoup son orgueil, je vous demande la permission de voir mademoiselle de Villepreux et de lui parler sans témoins.

— Allez, Pierre ! répondit le comte après un moment d'hésitation et de trouble. Vous ne pouvez pas mentir, c'est impossible. Ce que vous avez promis, vous le tiendrez. Ce que vous avez conçu, vous l'exécuterez.

Pierre resta enfermé deux heures avec Yseult. Ils débattirent pied à pied leur différente manière de comprendre et de pratiquer le beau idéal. Yseult était inébranlable dans son dessein de s'unir à celui qu'elle avait élu ; et Pierre, accablé de cette lutte contre lui-même, ne sut que lui répondre lorsqu'elle finit en lui disant :

— Pierre, je reconnais qu'il faut que nous nous quittions pour quelques mois, pour quelques années peut-être. La douleur et l'effroi que j'ai éprouvés hier en voyant mon père désavouer le choix immuable que j'ai

fait de vous, m'ont appris à quels remords je serais en proie si je causais par ma résistance la mort de l'homme que je chéris le plus au monde après vous; oui, Pierre, après vous : le plus vertueux des deux a la plus grande place dans mon cœur. Mais j'ai envers mon aïeul des devoirs de toute la vie, dont un jour de faiblesse et d'erreur de sa part ne saurait me dégager. Tant qu'il sera contraire à notre amour, je ne lui en parlerai plus; à Dieu ne plaise que j'empoisonne ses dernières années par une persécution à laquelle il céderait peut-être! Mais il est possible que de lui-même (et j'y compte, moi qui ne suis pas habituée à douter de lui), il revienne à la vérité que je lui ai toujours vu aimer et pratiquer. S'il persiste, je me soumettrai à toutes ses volontés, excepté à celle d'épouser un autre homme que vous. A cet égard, je ne me regarde plus comme libre. Ce que je vous ai dit, je l'ai juré à Dieu et à moi-même. Je ne me parjurerai pas. Ainsi, dans un an comme dans dix, le jour où je serai libre, si vous avez eu la patience de m'attendre, Pierre, vous me retrouverez dans les sentiments où vous me laissez aujourd'hui.

Trois jours après, le comte, son fils, sa fille et sa nièce roulaient en berline à quatre chevaux sur la route de Paris, et le Corinthien en diligence sur celle de Lyon pour gagner l'Italie. La Savinienne rangeait le cabinet d'Yseult, et versait de grosses larmes en silence. Le Berrichon chantait dans l'atelier; et Pierre Huguenin, pâle comme un linceul, amaigri, vieilli de dix années en un jour, travaillait d'un air calme, et répondait avec douceur aux caresses et aux questions inquiètes de son père.

FIN.

# PROCOPE LE GRAND

---

« Ils troublent et confondent tous les droits
« humains, en disant qu'*il ne faut point obéir aux*
« *rois*, que *tous les biens doivent être communs*,
« et que *tous les hommes sont égaux.* »

(*Lettre du pape Martin V au roi de Pologne.*)

Nous avons promis à nos lecteurs, en terminant l'abrégé de l'histoire de Jean Ziska, un récit succinct de la vie de Procope, son élève dans l'art de la guerre, et son successeur dans le commandement de l'armée Taborite. On lit peu aujourd'hui l'histoire des sectes qui ont précédé la Réforme de Luther. Nous croyons pourtant cette étude fort curieuse, fort utile et intimement liée à la solution des problèmes qui agitent les peuples d'aujourd'hui. Nous nous promettons de l'approfondir et de la développer ailleurs. L'esquisse rapide que nous allons tracer ne doit être considérée que comme un fragment d'une œuvre plus complète.

Ziska, Procope, sont deux soldats glorieux d'une cause glorieuse. Il faudrait expliquer Ziska et Procope par les doctrines qu'ils ont soutenues de leur épée, et pour lesquelles ils moururent. Comprendrait-on nos guerres de la Révolution, si on n'avait aucune lumière sur les principes de cette Révolution? Ne faut-il pas Voltaire et Rousseau pour expliquer la Convention, Danton et Robespierre?

Les figures de Jean Huss, de Jérôme de Prague, de Wicklef, devraient donc précéder celles de Ziska et de Procope. Mais les réformateurs du quinzième siècle avaient eu leurs devanciers au treizième et au quatorzième. D'ailleurs toute cette cause se rattachait à l'Évangile, au Christ. Voilà donc en première ligne le Christ et l'Évangile; là est la lumière qui devrait éclairer le sujet tout entier. On le voit, nous sentons bien, du moins, l'immense difficulté d'une pareille tâche; et on nous pardonnera si, dans cette biographie comme dans la précédente, il s'agit plus des événements que de leur cause, plus d'histoire proprement dite que de théologie. Nous resserrons notre point de vue, pour pouvoir le remplir et pour être utile.

Avant de commencer, pourtant, nous prierons le lecteur de remarquer notre épigraphe; car, à défaut de mieux, elle explique, quant à présent, ce que nous avons tenté déjà de faire reconnaître et toucher au doigt dans l'histoire de Ziska. Voici, dans son entier, le fragment authentique où nous avons puisé cette épigraphe. C'est un passage d'une lettre écrite par le pape Martin V au roi de Pologne, en 1430, pour l'engager à se joindre à la croisade contre les hérétiques de Bohême. Ce prince lithuanien (Wladislas IV), très-récemment converti à la foi chrétienne, n'était probablement pas très-rompu aux subtilités théologiques. Aussi, le pape, jugeant à propos de lui parler clair et de ne pas équivoquer sur les mots, afin qu'il comprît l'importance de son alliance avec le saint-siége et l'Empire, s'exprimait en ces termes : « Ce n'est « pas seulement l'altération de la religion qui doit animer « contre *eux* un roi catholique : *la prudence le veut* « *aussi.* Par *les dogmes de ces gens-là*, toute police est « renversée ; l'autorité des rois est foulée aux pieds ; ils « troublent et confondent tous les droits humains, en « disant qu'il ne faut obéir à aucune puissance, *pas même*

« *aux rois*, que *tous les biens doivent être communs*, « et que TOUS LES HOMMES SONT ÉGAUX ! »

Voilà donc la dispute théologique qui a paru si embrouillée, si ridicule et si méprisable aux écoles philosophiques du siècle dernier, résumée, jugée et condamnée par le pape, en deux mots. Qu'on ne dise donc plus que les hommes du passé se sont émus et ont lutté pour de vaines subtilités. Jean Huss et Jérôme de Prague ne sont pas les victimes volontaires d'un fol orgueil de rhéteurs, comme les écrivains orthodoxes ont osé le dire : ils sont les martyrs de la Liberté, de la Fraternité et de l'Égalité.

Oui, nos pères, qui eux aussi avaient cette devise, portaient la sainte doctrine éternelle dans leur sein ; et la guerre des Hussites est, non-seulement dans ses détails, mais dans son essence, très-semblable à la Révolution française. Oui, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, ce cri de révolte : LA COUPE AU PEUPLE ! était un grand et impérissable symbole. Oui, les saintes hérésies du moyen âge malgré tout le sang qu'elles ont fait couler, comme notre glorieuse Révolution malgré tout le sang qu'elle a versé, sont les hautes révélations de l'Esprit de Dieu, répandues sur tout un peuple. Il faut avoir le courage de le dire et de le proclamer. Ce sang fatalement sacrifié, ces excès, ces délires, ces vertiges, ces crimes d'une *nécessité* mal comprise, tout ce *mal* qui vient ternir la gloire de ces révolutions et en souiller les triomphes, ce mal n'est point dans leur principe : c'est un effet déplorable d'une cause à jamais sacrée.

Mais d'où vient-il ce mal dont on accuse sans distinction et ceux qui le provoquent et ceux qui le rendent? Il vient de la lutte obstinée, des hostilités, des provocations iniques des ennemis de la lumière et de la Vérité divine. Plus profondément, sans doute, il vient de l'épouvantable antagonisme des deux principes, le bien, et le mal. C'est

peut-être ainsi que l'entendaient, dans leur origine, ces religions qui admettaient une lutte formidable entre le bon et le mauvais Esprit. Moins diaboliques que le Christianisme perverti, elles annonçaient la conversion et la réhabilitation de l'Esprit du mal; elles le réconciliaient, à la fin des siècles, avec le Dieu bon; elles prophétisaient peut-être ainsi sans le savoir la réconciliation de l'Humanité universelle, le triomphe miséricordieux de l'Égalité, la conversion et la réhabilitation des individus aujourd'hui rois, princes, pontifes, riches et nobles, esclaves de Satan, avec les peuples émancipés. Et si nous ne croyons pas un peu nous-mêmes à ce miracle de l'éternelle sagesse, de quel côté se tourneront nos espérances? Retournerons-nous aux fureurs du Taborisme, à la Jacquerie, aux persécutions, à l'holocauste effroyable de toute une caste, à la guillotine, qu'au lendemain de la Révolution nous aurions dû briser pour ne la relever jamais, même pour les plus grands criminels? Non. Ces fureurs, quelque légitimes qu'elles aient pu sembler, dans les siècles d'ignorance et dans les jours de désespoir, n'ont point profité à nos pères. L'Église de Rome a longtemps expié les supplices des hérétiques. Les hérétiques, à leur tour, ont expié de farouches représailles. Et nous, qui avons frappé par le glaive, nous sommes gouvernés par le glaive!

Nous n'étions pas mûrs pour faire régner une vérité sans tache : on ne nous juge pas dignes d'être gouvernés par la vérité. On nous enferme dans des murailles, on nous entoure de canons et de forteresses. Nous n'avons donc pas vaincu! Et dire que tous les hommes sont égaux, que tous les biens doivent être communs à tous, en ce sens qu'ils doivent profiter à la COMMUNION universelle, et par cette COMMUNION, à chacun *individuellement*, est encore une hérésie condamnable et punissable, au nom du pape et du roi. La doctrine de l'Église, comme la doc-

trine du trône, est encore ce qu'elle était au temps de Martin V et de Sigismond; et il y a encore des croisades toutes prêtes à se former contre nous, quand nous voudrons donner la *coupe* à tout le monde. Hâtons donc le triomphe de la Vérité, et *faisons avancer la loi de Dieu* par les moyens conformes à la lumière de notre siècle et au respect de l'Humanité, telle qu'il nous est enfin accordé de la comprendre et de la connaître, après tant de siècles d'erreur et de misère. Admirons, dans le passé, la foi de nos pères les hérétiques, jointe à tant d'audace et de force; mais enseignons à nos fils, avec la foi, le courage et la force, la douceur et la mansuétude.

La mission pacifique du Christ a porté de plus beaux fruits et transformé le monde plus profondément que les missions sanguinaires entreprises depuis en son nom. Les grands guerriers, les nobles champions de l'hérésie ont laissé des œuvres incomplètes, parce qu'ils ont versé le sang. L'Église est tombée au dernier rang dans l'esprit des peuples, parce qu'elle a versé le sang. L'Eglise n'est plus représentée que par des processions et des cathédrales, comme la royauté n'est plus représentée que par des citadelles et par des soldats. Mais l'Évangile, la doctrine de l'Égalité et de la Fraternité, est toujours et plus que jamais vivant dans l'âme du peuple. Et voyez le crucifié, il est toujours debout au sommet de nos édifices, il est toujours le drapeau de l'Église!

Il est là sur son gibet, ce Galiléen, cet esclave, ce lépreux, ce paria, cette misère, cette pauvreté, cette faiblesse, cette protestation incarnées! Il est là-haut, non pas, comme ils le disent, dans les cieux inaccessibles, mais sur la terre, et comme planant au-dessus d'elle, au sommet des temples, et sur la coupole des hauts lieux réservés à la prière et à la méditation. Sa prophétie s'est accomplie : il est remonté dans le Ciel, parce qu'il est

rentré dans l'Idéal. Et de l'Idéal il redescendra pour se manifester sur la terre, pour apparaître dans le réel. Et voilà pourquoi, depuis dix-huit siècles, il plane adoré sur nos têtes.

Étrange vicissitude de ta longue royauté, ô Christ! ô le plus petit, le plus pauvre, le plus humble, le plus méprisé et le plus méconnu des enfants du peuple! La tyrannie des papes, la tyrannie des empereurs et des rois, celle de la noblesse, celle de l'hypocrisie, toutes les tyrannies ont conservé ton symbole, comme une protestation invincible des petits et des pauvres contre l'orgueil et la dureté des puissants et des riches. On traîne à l'échafaud un misérable que la brutalité de l'ignorance et le désespoir furieux de la misère ont poussé au crime; les lois religieuses et civiles le condamnent, la foule le contemple sans émotion, les gendarmes le lient, et le bourreau s'en empare. Un prêtre l'accompagne à l'échafaud, et lui présente un emblême. C'est une croix, c'est la figure d'un gibet! La société tue ce misérable, qu'elle a abandonné au mal, et qu'elle ne sait ni ne veut convertir. Et si une voix puissante comme celle du Christ s'élevait dans la foule pour crier que cet homme est moins coupable que la société, et que, par conséquent, la société n'a pas le droit de l'immoler; si le peuple, ému de cette parole, se soulevait; s'il renversait l'échafaud, s'il repoussait la soldatesque, s'il courait vers la demeure du souverain pour lui demander la grâce des criminels et les moyens d'empêcher de nouveaux crimes, du pain et de l'instruction pour tous, au nom de l'Égalité, au nom de l'Évangile, au nom du Christ... la soldatesque reviendrait plus nombreuse et mieux armée, elle disperserait l'émeute, elle saisirait ceux qui ne voudraient pas fuir, elle les remettrait à des geôliers; et ils comparaîtraient devant des juges, et ils seraient accusés comme révolutionnaires, comme crimi-

nels de lèse-société. Et s'ils voulaient plaider leur cause, l'Évangile à la main, ils seraient condamnés à la prison, à l'exil, à la mort peut-être. Et là, sur l'échafaud, un prêtre viendrait encore leur montrer le gibet, l'instrument du supplice de cet homme divin qui crut à l'Égalité, et qui fut condamné et immolé pour n'avoir pas ménagé les puissances de son temps, pour n'avoir pas redouté Caïphe et Pilate. O société inique et absurde! où est donc ta force, puisque toi-même tu courbes le front et plies le genou devant l'image du représentant et du révélateur de cette Doctrine que tu condamnes! O Révélation de l'Égalité! quelle n'est donc pas ta puissance, puisque tu triomphes encore dans ton symbole, puisque tu protestes toujours contre le mensonge qui se pare de ton nom, puisque tu es toujours parmi nous sous la figure d'une croix rayonnante, pour proclamer au monde que ton règne, après deux mille ans, ne fait encore que de commencer!

Procope était, comme Ziska, un gentilhomme bohême de médiocre fortune. Élevé et adopté par un oncle qui le destinait à l'état ecclésiastique, il voyagea en France, en Italie, en Espagne, et jusque dans la Terre-Sainte. A son retour, rasé et ordonné prêtre malgré lui, il quitta bientôt la soutane pour l'épée, et s'élança sous les étendarts de Ziska. On l'a déjà vu se distinguer en Moravie contre les Autrichiens et Jean, *l'évêque de fer*. A la mort du *redoutable aveugle*, il fut élu chef des Taborites. Ziska, comme nous l'avons vu dans le précédent récit, mourut en 1424, désignant lui-même pour son successeur Procope, surnommé *Rase*, ou le *Rasé*, à cause de la circonstance que nous venons de mentionner. Quant au surnom de *Grand*, peut-être ne fut-il donné d'abord à Procope qu'à cause de sa taille et pour le distinguer d'un autre Procope sur-

nommé le *Petit*, un des chefs des Orphelins. Toutefois l'historien Jacques Lenfant, qui a étudié et résumé les chroniques relatives à cette époque, affirme positivement que ce furent ses exploits militaires qui lui firent donner le nom de *Grand*.

Procope commença sa nouvelle carrière par une course en Autriche et par la prise de plusieurs places, entre autres celle de Hraditz, qui était extrêmement forte, et où le combat fut acharné. La ville fut brûlée, et les habitants massacrés. Dans le même temps les Hussites firent une *course* dans la Misnie, avec quatre mille lances, c'est-à-dire seize à vingt mille hommes, et prirent une autre place forte avec la même fureur et les mêmes scènes de carnage. Harcelés de tous côtés, anathématisés par le concile de Sienne et menacés d'une nouvelle croisade, les Bohémiens obéissaient à la nécessité de poursuivre le terrible système de Ziska.

Martin V fit jouer tous les ressorts de la politique pour réunir tous les rois, tous les princes et tous les évêques de l'Allemagne et des pays slaves *du nom chrétien*, contre les Hussites, pour extirper *l'infâme hérésie*, et pour *exterminer* tous les hérétiques. Il autorisa les princes de l'Église à lever des impôts extraordinaires pour les frais de la guerre sainte. Il écrivit à Sigismond qu'il devait, en cette circonstance, justifier sa qualité d'empereur, c'est-à-dire *celle de défenseur de l'Eglise, que cette dignité lui impose.* Enfin, il exhorta tous les souverains à oublier leurs propres querelles, et à se réconcilier pour l'amour de Dieu et pour l'extinction de l'hérésie.

A ces menaces, les Bohémiens répondirent « qu'on les « attaquait contre tout droit divin et humain; qu'on les « diffamait sans preuve, et sans avoir voulu les entendre;

« qu'on ne pouvait, avec vérité, leur reprocher de croire à « autre chose qu'à la parole de Dieu, et aux symboles de « Nicée, de Constantinople, d'Éphèse, et de Chalcédoine ; « qu'ils étaient résolus de défendre cette foi, au péril de « leurs biens et de leurs vies ; qu'il n'y avait rien de « plus contraire à l'esprit du Christianisme que de vou- « loir les exterminer au gré du pape et de l'Empereur. « Enfin, que si on les attaquait encore, appuyés qu'ils se « croyaient du secours de Dieu, ils repousseraient la force « par la force, et que tout le monde, femmes et enfants, « ils feraient une résistance qui serait admirable à tout « l'univers. »

Les Bohémiens tinrent leur promesse, et cette résistance qu'ils annonçaient fut admirable en effet. Mais ils devaient être vaincus un jour par la ruse des souverains, par leur propre lassitude, et surtout par leurs divisions de croyances et d'intérêts.

On n'a pas oublié que plusieurs sectes s'agitaient dans le sein du Hussitisme. Les armées de Ziska n'étaient pas, comme celles de tous les souverains de cette époque, des troupes d'aventuriers mercenaires ayant pour unique but le pillage, et ne connaissant en campagne ni amis ni ennemis. Ces armées étaient de véritables sectes religieuses, qui considéraient la violence et la cruauté comme des devoirs sacrés, et le pillage comme l'unique moyen de pourvoir aux frais de la guerre nationale. S'il y avait du fanatisme et de la férocité dans cette doctrine militaire, il y avait du moins un sentiment élevé de la mission du guerrier chrétien. Dans ces époques de lutte ardente, les hommes ne peuvent être grands que par la révolte et par la guerre. Jeanne d'Arc elle-même, cette figure angélique qui eût pu se placer à côté de celle de Marie dans la divine épopée de Jésus, apparaît au moyen âge sous la cuirasse et sous le casque, comme l'archange Michel, et

c'est l'épée à la main qu'elle accomplit sa prédication sublime[1].

Mais si les sectes de Tabor étaient grandes et austères, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes suffisamment éclairées pour demeurer d'accord. Elles étaient parties en apparence de Wicklef et de Jean Huss, mais quelques-unes de leurs doctrines remontaient jusqu'à Pierre Valdo et à Bérenger. Nous avons vu Ziska, en grand général et en politique habile, pactiser tantôt avec

1. Puisque le nom de Jeanne d'Arc se rencontre ici à propos des Hussites, je rappellerai un fait intéressant et fort peu connu. Il existe quelques lignes écrites par Jeanne, où elle se montre émue et fort courroucée de l'hérésie de Bohême. Je voulais citer ses paroles textuellement. Un de mes amis, qui s'est donné de la peine à ce sujet, m'écrit : « J'ai vraiment « du malheur pour cette introuvable lettre : on n'a jamais pu me la découvrir à la *Bibliothèque*, quoique j'en eusse l'indication exacte. Je suis « réduit à rappeler mes souvenirs sur le sens des quelques lignes écrites « par Jeanne. Elle annonce aux Hussites qu'*après avoir chassé les Anglais* « *du royaume de France, elle ira les guerroyer, s'ils ne se réunissent à* « *la Sainte Mère Eglise.* La lettre est du 3 mars 1430 ; elle a été publiée « par le baron de Hormayr, dans l'*Annuaire Historique* de Munich (1834). « Je suis désolé de l'inutilité de mes recherches. Il est étrange qu'à la « Bibliothèque Nationale, qui devrait être un dépôt, non pas seulement « européen, mais universel, on ne puisse se procurer les publications « historiques de l'Allemagne. »

Ainsi Jeanne voulait *guerroyer* les Hussites, *s'ils ne se réunissaient à la Sainte Mère Église !* L'Église catholique avait brûlé Jean et Jérôme, et Jeanne l'inspirée tenait pour cette Église ! Et bientôt cette même Église fit brûler Jeanne elle-même comme hérétique et comme sorcière !

Quelle conclusion le scepticisme prétendrait-il tirer de là ? Jean et Jérôme, les *brûlés* de Constance, étaient divinement inspirés ; Jeanne, la *brûlée* de Rouen, l'était aussi. Et il est beau que Jeanne, qui ne pouvait connaître les faits qui se passaient en Bohême, ait tenu pour la Sainte Mère Église, c'est-à-dire pour la *communion universelle du genre humain.* Elle ne se trompait pas dans son sentiment ; elle se trompait seulement en ayant la bonne foi de prendre l'Église catholique, épiscopale ou papale, pour ce qu'elle se donnait. Qui ne sent dans son cœur que si Jeanne eût vu le jour en Bohême, elle aurait été une de ces intrépides femmes du Tabor qui mouraient pour leur foi en Dieu et en l'Humanité ?

les Calixtins, tantôt avec les Catholiques, poursuivre les *Picards* ou prétendus tels, et ensuite les tolérer ou se faire tolérer par eux. L'espèce de scission qui s'opéra dans son armée, au lendemain de sa mort, montre bien la différence des opinions qu'il avait réussi à tenir unies pour l'action, grâce au prestige de sa gloire et à l'ascendant de sa parole concise, énergique et vaillante. Mais on ne doit pas oublier qu'il se souciait plus de la guerre que de la foi, et qu'il se sentit, vers la fin, dépassé dans le mal apparent par l'ardeur sauvage de ses troupes, dans le bien réel par l'enthousiasme religieux qui les animait.

Il était mort, laissant la paix jurée, grâce à son habileté et aussi à sa clémence, entre toutes les branches du Hussitisme. Cette union ne pouvait durer. Les Orphelins, les Orébites, et les Taborites, en se constituant en trois corps et en se choisissant des chefs différents, avaient semblé prévoir qu'ils ne marcheraient pas d'accord, s'ils ne se séparaient dans le repos pour se retrouver sur la brèche et s'entr' aider à l'heure du péril. Procope le Grand sentit qu'il fallait permettre cette division, et que sa mission était de cimenter au moins une alliance durable entre toutes ces forces de la résistance nationale. Il y travailla toute sa vie ; mais, plus religieux et peut-être plus sincère que Ziska, il n'abjura jamais sa croyance personnelle, et resta franc *Picard* envers et contre tous. Ce fut sa gloire et la cause de sa perte.

Il eut bientôt à continuer l'œuvre de Ziska dans le maintien d'une alliance plus difficile encore. Je veux parler de l'espèce de paix qui, en présence de l'ennemi commun, soit le pape, soit l'Empereur, ou les princes soulevés par eux, réunissait les différentes sectes exaltées du Hussitisme au *juste-milieu* nobiliaire et bourgeois du temps. Les Orphelins ne tardèrent pas à rompre l'union avec *ceux de Prague*, c'est-à-dire avec les Calixtins.

Fidèles au principe de *faire avancer la loi de Dieu*, et obéissant à la nécessité de constituer et de formuler leurs doctrines, tous les Hussites étaient d'accord sur un point admirable, mais dangereux dans la circonstance : c'était d'employer en discussions sur les matières de foi, en assemblées de docteurs et en synodes généraux ou particuliers, tout le temps qui n'était pas employé à la défense du pays et aux travaux de la guerre. Pendant que le concile de Sienne mettait à prix le sang de la Bohême, on débattait en Bohême les plus hautes questions théologiques. Ce peuple qu'on traitait de barbare, de sanguinaire, d'impie et de débauché, offrait aux yeux du monde étonné le spectacle d'une Église nouvelle qui cherchait à réformer l'ancienne plus radicalement que les conciles œcuméniques, et qui, au milieu des ruines, et sous le feu de vingt puissances ennemies, s'efforçait de formuler et d'organiser les bases et la législation de la véritable religion évangélique. Le pape écrivait à l'Empereur qu'il ne concevait pas qu'il ne pût venir à bout d'une hérésie réfugiée dans un *petit coin du monde.* Ce petit coin était plus grand alors que le monde tout entier; et la vaste Réforme de Luther était là en germe, avec bien d'autres Réformes encore que l'Humanité accomplira sans aucun doute, et peut-être sans violence, dans un avenir plus ou moins prochain.

Il arriva donc que les docteurs *Orphelins*, maître Jean Przibram, et maître Pierre de Mladowitz, ami de Jean Huss, se trouvèrent en dissidence sur les matières de foi avec le savant Wickléfite Pierre Payne, dit l'*Anglais*, et maître Jean de Rockisane, celui qui avait conclu la paix entre les Pragois et Ziska, et qui devait jouer encore un grand et fâcheux rôle dans cette révolution. On verra ailleurs quel était le fond de la dispute, et combien, sous ses formes ardues et mystérieuses en apparence, elle

devait intéresser la religion et la politique de la nation. Les docteurs Orphelins furent mis en prison, puis élargis à la sollicitation de Rockisane; et la décision de l'assemblée fut que Payne et Przibram, chacun de leur côté, ne parleraient de l'Eucharistie que dans les termes de l'Ecriture et des Pères : conclusion fort vague, car la discussion roulait sur ces textes mêmes et sur l'interprétation qu'on devait leur donner. On essaya de calmer les esprits par une mesure de haute tolérance, en défendant aux deux docteurs de se traiter mutuellement d'hérétiques, non plus que Jean Wicklef, Jean Huss, et Jacobel. Mais si les Calixtins de Prague prenaient prudemment leur parti dans ces sortes de conflits dangereux, les Orphelins n'étaient pas d'humeur à transiger avec leurs doctrines ardentes et leur enthousiasme révolutionnaire. Leurs docteurs quittèrent Prague fort irrités, avec ceux des Pragois qui partageaient leurs sentiments, et ils allèrent trouver l'armée *Orpheline* dans son campement de chariots, ces villes ambulantes dont ils ne sortaient même pas pour se battre, ayant frappé d'interdit toutes les cités habitées par les autres hommes, on ne nous dit pas en vertu de quel préjugé fanatique ou de quelle protestation austère.

Aussitôt les Orphelins se mettent en campagne, ayant à leur tête Welichs et Procope le Petit, vaillant homme de guerre. Ils livrent de terribles assauts à la ville pragoise de Litomils *avec tant de furie, qu'on eût dit des démons sortis de l'enfer*. La ville est emportée, ravagée, et arrosée de sang après une vigoureuse résistance. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. Ensuite s'étant réunis à ceux des villes de Launi et de Zatec, ils allèrent se joindre à leurs frères les Taborites, qui étaient aux prises devant une ville autrichienne avec l'archiduc Albert. La ville fut prise et brûlée, mais le combat n'en

fut que plus acharné avec les Autrichiens. Les Taborites y perdirent leurs chariots, et cependant ils en sortirent vainqueurs, après quoi, étant rentrés en Bohême malgré le grand froid (décembre 1425) ils allèrent tous ensemble tenter un coup de main sur Prague. Mais les Pragois agirent avec Procope le Grand comme ils avaient fait avec Ziska ; ils lui confièrent le salut de la patrie ; et Procope, apaisant les fureurs de son armée, conclut une *paix éternelle* entre toutes les sectes ennemies. De là, il alla avec les siens prendre ses quartiers d'hiver à Klattau ; mais il n'y fut pas longtemps oisif. Dès le printemps, et tandis que les princes allemands rassemblaient leurs forces pour une attaque décisive, il alla aux frontières de la Misnie châtier deux généraux de l'électeur de Saxe, qui exerçaient d'horribles cruautés sur les Bohémiens dans ces parages. Il reprit plusieurs places, puis courut au secours des Pragois, qui venaient d'éprouver un échec considérable devant Aussig.

Enfin, au mois de juin 1426, arriva une armée allemande de cent mille hommes, commandée par plusieurs princes de l'Empire et burgraves considérables. Les Hussites, ayant à leur tête un Podiebrad [1], un seigneur de Waldstein et Procope le Grand, se retranchèrent, pour attendre

1. Boczko Podiebradski. Ce seigneur de Podiebrad était Hussite, et prit vaillamment parti contre l'armée allemande. Mais il eut bientôt après à se défendre contre les Taborites. Il avait fait des prisonniers sur eux, et ne voulait pas les rendre. Ils allèrent attaquer sa citadelle de Podiebrad, défendue par une forte garnison. Ils y perdirent huit cents hommes dès le premier assaut. On rapporte qu'il n'y avait pas de seigneur en Bohême qui fût pourvu d'une meilleure artillerie et de plus habiles bombardiers. Les Taborites se réfugièrent dans une ville voisine. Podiebrad, à son tour, alla les assiéger. Mais ayant attaqué la place avec trop de confiance, il y fut tué. Nous mentionnons ces faits, parce que c'est de cette maison que sortit le roi George, qui gouverna la Bohême trente ans plus tard. Il était neveu de ce Boczko de Podiebrad.

le combat, dans une enceinte de cinq cents chariots liés ensemble de doubles chaînes. Les Allemands passèrent tout un jour de chaleur excessive à briser ces chaînes avec des haches à deux tranchants dont on les avait munis à cet effet pour la première fois. Les Bohémiens, à couvert derrière leurs grands boucliers fichés en terre, les laissèrent s'épuiser à ce travail ; et dès que la cavalerie se présenta, ils la renversèrent avec leurs machines de guerre. Leurs fantassins étaient en outre armés d'une lance crochue de nouvelle invention, avec laquelle ils désarçonnaient les cavaliers. Le combat fut acharné, et les Hussites y perdirent trois mille hommes, perte considérable vu leur petit nombre ; mais cinquante mille Allemands périrent, dit-on, en Bohême, dans cette bataille et dans les diverses escarmouches qui harcelèrent leur fuite. La fleur de leur noblesse y demeura et fut ensevelie à Tœplitz sous des poiriers sauvages, qui, selon la tradition, ne portèrent jamais plus de fruit depuis ce temps-là. La même nuit qui vit cette déroute immense des Allemands, ceux des Taborites qui étaient restés occupés au siége d'Aussig emportèrent la place, la brûlèrent, et n'y laissèrent pas un être vivant.

Après la bataille, l'armée Hussite, qui semblait ne pas connaître le repos et se fortifier dans les fatigues et les combats, fit encore d'autres exploits, et enleva d'autres places aux Catholiques. En général, les assiégés se défendaient en désespérés, sachant bien que les Taborites ne faisaient pas quartier aux vaincus. Mais, par exception, la ville de Mise se rendit à dix hommes commandés par un chef Taborite appelé Przibik Klenowky, et surnommé *le héros invincible*. En réponse aux reproches de couardise de leurs voisins de Pilsen, *Ce chef*, dirent ceux de Mise, *avait une si longue épée, qu'elle pouvait atteindre d'une porte à l'autre.*

Pendant que les Taborites étaient occupés dans l'intérieur du pays, on ravageait leurs frontières. L'archiduc d'Autriche assiégeait une place de Moravie dans laquelle Procope avait mis garnison; mais en apprenant l'approche du *rasé*, il s'en retira précipitamment, et Procope lui prit d'autres forteresses. Une seule fut opiniâtrément défendue par une jeune fille dont le père venait de mourir en lui confiant la garde de sa forteresse, jusqu'à l'arrivée d'un secours qu'on attendait des Catholiques. Le secours n'arriva point, les Taborites le détruisirent en chemin; mais l'héroïne résista quinze jours encore aux menaces et aux promesses de Procope. Lorsqu'elle vit tous ses murs démantelés, elle accepta une capitulation honorable, et se retira avec une partie des siens, sous l'escorte d'un des capitaines assiégeants, abandonnant toutefois les vivres et les munitions de guerre.

Les Allemands étaient encore une fois vaincus; la discorde malheureusement reparut bientôt en Bohême.

On se rappelle Koribut, ce parent du roi de Pologne dont les Calixtins de Prague et les Catholiques de la Bohême avaient voulu faire un roi avant la mort de Ziska. Wladislas le leur avait envoyé dans un moment de dépit contre l'Empereur. Puis, s'étant réconcilié avec ce dernier, il l'avait rappelé. Mais Koribut, soit qu'il eût pris sincèrement parti pour cette nation héroïque, soit qu'il n'eût pas renoncé à l'espoir de régner, était rentré en Bohême avec quelques troupes; et après avoir communié sous les deux espèces *avec son monde*, il faisait la guerre aux Allemands comme chef bohémien. Il accompagna les deux Procope dans une expédition qu'ils firent en Autriche, et d'où, après avoir ravagé le pays jusqu'aux bords du Danube, après avoir promené le fer et la flamme dans l'Autriche, la Hongrie, la Lusace et la Silésie, les Taborites et les Orphelins rapportèrent

tant de butin que la Bohême se trouva un instant riche et l'armée pourvue de tout. Le bétail enlevé sur les terres ennemies était si considérable, qu'on achetait à cette époque en Bohême quinze bœufs pour deux écus.

Mais Koribut était tombé dans la disgrâce de ces Calixtins qui l'avaient appelé quelques années auparavant contre le gré des Taborites. On ne sait pas bien les causes véritables de cette inconstance, mais on peut présumer que Koribut, qui était un rude soldat fort aimé désormais des Taborites, avait plutôt abandonné que repris ses projets de royauté, et que les Calixtins lui en faisaient un crime et une honte. S'il en est ainsi, leur conduite à son égard fut hypocritement odieuse. Ils l'accusèrent d'avoir négocié sa réconciliation avec Martin V, et de vouloir trahir la Bohême pour s'en faire le souverain catholique et absolu. En conséquence, ils publièrent que ses mœurs brutales et ses intrigues criminelles avec Rome le rendaient incapable et indigne de gouverner ; et l'ayant affublé par dérision d'un capuchon de moine, ils l'enfermèrent dans un couvent et ensuite dans la grande tour du château de Prague. Ce coup d'État souleva une grande indignation parmi les seigneurs catholiques qui voulaient qu'on respectât le sang royal, et qui regardaient peut-être la monarchie tempérée de Koribut comme un contre-poids bientôt nécessaire au despotisme du juste-milieu Calixtin. Cette guerre de religion était aussi une guerre de castes. L'opinion calixtine réunissait le plus grand nombre de *gentilshommes*, caste qui occupait entre les *seigneurs* et le peuple une place analogue à celle de la bourgeoisie dans nos dernières révolutions. Cette opinion eut ses savants et ses martyrs, ses doctrinaires et ses girondins; mais en général elle n'eut pas le plus beau rôle dans toute cette guerre; elle fit avorter tous les grands desseins de

Ziska; elle ne sut pas profiter de ses exploits. Brave et sanguinaire aussi quand elle défendait ses intérêts, elle devenait pusillanime, ingrate et rusée dès qu'elle les voyait menacés.

Ces rigueurs envers Koribut irritèrent aussi les Taborites et les Orphelins, qui l'avaient vu combattre hardiment avec eux contre les ennemis du pays et s'exposer, pour la cause bohémienne, à la disgrâce de son parent le roi de Pologne, aux anathèmes du pape et aux fureurs de l'Autriche. On vit alors une de ces monstrueuses alliances qui s'opèrent dans les grandes crises politiques entre deux minorités désespérées. L'extrême gauche et l'extrême droite de la nation, les Catholiques et les Taborites de Prague se liguèrent pour déliver Koribut et s'emparer de la métropole. Un coup de main fut tenté pendant la nuit, et jeta l'alarme dans la ville. La paix éternelle jurée par Procope n'avait pas duré plus que l'apparition des Allemands en Bohême. Mais Procope fut étranger à cette conspiration; et, d'ailleurs, les Calixtins avaient violé le pacte les premiers en violant le droit des gens dans la personne de Koribut, sans consulter la nation. Les bourgeois de Prague tendirent les chaînes des rues et repoussèrent l'attaque avec fureur; plusieurs seigneurs catholiques y périrent. Un d'entre eux, Hincko de Waldstein, le même qui commandait avec Procope dans la grande bataille contre les Allemands, fut assassiné et pendu au gibet par un scélérat qu'il avait récemment sauvé de la corde. Les Orphelins et les Taborites de Prague furent si horriblement massacrés, qu'il ne s'en sauva pas vingt. Le parti calixtin préludait, par ces actes de rigueur et de haine, à la grande hécatombe de jacobins et de montagnards qu'elle devait bientôt offrir à l'Allemagne pour rentrer en grâce auprès d'elle.

Le lendemain, tandis qu'on procédait à l'exécution des citoyens soupçonnés d'avoir pris part à la conspiration, on força Koribut à signer son abdication, et on le renvoya secrètement sous bonne escorte jusqu'aux frontières de la Pologne.

Cependant la conduite ultérieure de ce prince nous démontre la sincérité de ses intentions. Il appela auprès de lui les principaux d'entre les Orphelins et les Taborites, et alla trouver le roi de Pologne, non pour rentrer en grâce avec lui et le saint-siége, mais pour lui demander hardiment secours et protection pour les libertés de la Bohême. Wladislas, qui ne se souciait plus de s'attaquer à l'Empereur et au pape, affecta un grand zèle pour la religion, et traita Koribut et ses adhérents comme des impies et des insensés. Tout ce qu'ils obtinrent de lui, ce fut de nouvelles promesses de les recommander à la miséricorde de Dieu et du saint-siége, s'ils voulaient se convertir. Koribut ne fléchit point, et s'emporta même jusqu'à menacer en termes peu diplomatiques le roi, les évêques, les églises de Pologne et jusqu'à saint Stanislas, patron du royaume, de la fureur des Taborites. Après cette sortie non équivoque, il fut forcé de quitter la Pologne, où l'*interdit* et les menaces le poursuivaient de ville en ville, et il rentra en Bohême avec ses jacobins pour se joindre à l'armée taborite. Étrange destinée d'un prince qui était venu chercher le pouvoir au milieu de cette révolution, qui avait combattu le peuple pour s'emparer de la couronne, et qui maintenant se jetait dans les bras de ce même peuple, calomnié et persécuté par ses premiers partisans, pour avoir passé à la république.

La guerre civile recommença donc avec fureur entre les modérés et les enthousiastes. Taborites, Orébites et Orphelins reprirent plusieurs villes sur le juste-milieu,

ravagèrent tout le district de Pilsen, et marchèrent sur Prague pour l'assiéger de nouveau. Mais la publication d'une nouvelle *croisade de Martin V* et l'approche d'une nouvelle armée allemande engagèrent, comme de coutume, les Pragois à demander la paix. Ils le firent, cette fois, par l'intermédiaire du prêtre taborite Coranda. Comme de coutume, les Taborites laissèrent apaiser leur ressentiment, et, en sauvant encore une fois la patrie, ils augmentèrent ce trésor d'ingratitude qu'on amassait contre eux.

Au milieu de juin 1427, l'armée allemande vint mettre le siége devant Mise. Elle n'était composée cette fois que de quatre-vingt mille hommes. Pour vaincre une armée de dix-huit à vingt mille Bohémiens, c'était peu; mais le pape comptait sur l'énergie, l'habileté et le zèle du cardinal de Winchester son légat, qui avait levé lui-même les troupes en Angleterre, en Saxe, Franconie, Thuringe, Bavière, Carinthie, etc. L'électeur de Brandebourg commandait un des corps d'armée, et le cardinal en personne dirigeait le plus considérable. Sigismond ni aucun membre de sa famille ne se joignirent à cette seconde croisade; ils avaient agi de même à l'égard de la précédente. D'une part, l'Empereur n'était pas fort bien réconcilié avec le saint-siége; de l'autre, il ne voulait plus se compromettre en personne contre ses futurs sujets. En avançant en âge, l'Empereur, qui s'était imaginé d'abord ne rencontrer qu'une poignée de mutins et n'avoir qu'à montrer sa belle personne, son épaisse barbe blonde et ses longs cheveux bouclés, ceints de la couronne de Charlemagne, pour faire tomber à genoux les *porte-fléaux* et les *cordonniers* de la Bohême, avait fait bien des réflexions et profité de ses rudes désastres. Il comprenait enfin que l'intrigue et la désunion pouvaient seules corrompre ou paralyser ces fiers courages.

Les prêtres taborites, peu touchés de sa beauté, l'avaient surnommé le *Cheval roux* de l'Apocalypse, comme ils appelaient le pape simoniaque l'*Antechrist*. L'Antechrist, en homme médiocre, se flattait toujours de réduire l'hérésie par la force des armes, et d'inaugurer les bûchers de l'inquisition sous les tilleuls de la Bohême. Mais le *Cheval roux*, meilleur politique, disait, sans s'émouvoir au récit des exploits de son peuple révolté : « Les Bohémiens ne seront vaincus que par les Bohémiens. » Amère et froide sentence, triste parole prophétique ! Il se tenait donc désormais à l'écart, et laissait faire ; sachant bien que son jour viendrait, et qu'avec de la ruse il ferait oublier ce que ses commencements avaient eu d'impopulaire et d'odieux ; même il affectait de blâmer les croisades du pape et les ravages des gens de guerre, qui lui gâtaient et lui ruinaient à plaisir sa pauvre, sa chère Bohême.

Dès que ceux de Prague eurent avis de l'arrivée des Allemands, ils envoyèrent en toute hâte demander secours à Procope le Grand et à toute sa bande de héros. Soit qu'en effet la marche des Taborites vers l'ennemi les contraignît de traverser Prague, soit que ces fières cohortes voulussent tirer une vengeance courtoise de leurs adversaires réconciliés, ils demandèrent le passage à travers la ville. On le leur accorda en tremblant, et en les conjurant de ne pas s'arrêter et de passer en bon ordre, sans commettre aucun acte de vengeance. Ils le promirent, et défilèrent lentement avec leurs chariots. Procope vint le dernier avec sa cavalerie et les chariots d'élite. On avait en lui une telle confiance, qu'on le retint et le logea dans la ville avec son monde durant quelques jours. Plusieurs seigneurs catholiques, des grands de Bohême et de Moravie, se joignirent même à lui pour combattre l'ennemi commun. Ils eussent été moins hardis

et moins patriotes s'il se fût agi, comme du temps de Ziska, d'aller à la rencontre de Sigismond. Mais cette armée de mercenaires, commandée par un légat, représentait à leurs yeux un ennemi moins redoutable, un maître moins légitime, le pape. L'Europe, la Germanie surtout, tendait à se séculariser, à s'affranchir du joug de Rome, ouvertement ou indirectement.

Ce récit est monotome à force de présenter durant quatorze ans les mêmes circonstances merveilleuses. C'est la sixième fois, et non la dernière, que la vieille société germanique vient battre de toutes ses forces ces murailles vivantes qui défendent *la coupe*, le mystérieux symbole des libertés de la Bohême; et cette fois encore ce *petit coin du monde*, si méprisé par le pape, sera la grande nation qui repoussera toutes les nations étrangères. Bien des siècles auparavant, les moines poëtes de l'ancienne chevalerie avaient rêvé les légendes du *saint Graal*, la coupe eucharistique que les preux devaient chercher au fond des déserts, à travers tous les dangers, et voir une fois dans leur vie pour conquérir la gloire dans l'éternité. Mais au temps de la guerre des Hussites, l'esprit chevaleresque n'était plus dans les castes féodales. Le saint Graal était bien en Bohême, les Taborites en étaient bien les Templistes jaloux, les austères défenseurs; mais les chevaliers de l'ancien monde ne savaient même plus vaincre les mécréants. Les Turcs menaçaient la Chrétienté, et la Chrétienté ne songeait qu'à lutter mollement contre une hérésie sortie de son sein. Il est vrai que la Chrétienté officielle, c'était la vieille société des castes, prête à se dissoudre, et que l'hérésie, la nouvelle Jérusalem, le nouveau saint Graal, c'était le Peuple, son esprit, son symbole, son avenir et ses destinées.

Cette sixième déroute des Allemands est plus fabu-

leuse que les précédentes. Les historiens l'ont comparée à celle de Crassus chez les Parthes, de Vexoris et de Darius chez les Scythes, et de Xerxès chez les Grecs. Les Bohémiens n'eurent qu'à se montrer inopinément sur la rive opposée de la rivière de Mise, où était établi le camp des Allemands occupés au siége de la ville. Une terreur panique s'empara de ceux-ci, et tout prit la fuite à leur seul aspect sans coup férir, entraînant les chefs indignés et furieux, l'électeur de Brandebourg, celui de Trèves, et le cardinal de Winchester lui-même, qui faisait de vains efforts pour ranimer leur courage. Un immense butin abandonné fut la proie du vainqueur. Il n'y eut si petit serviteur de la cause qui n'en tirât sa bonne part. « De l'aveu de plusieurs gentilhommes catholiques dont les familles sont à présent fort distinguées, dit l'historien dont nous suivons le récit [1], ce fut là le commencement de leur fortune. Les fuyards crurent s'être mis à couvert en gagnant la forêt de Tausch. Les vainqueurs les battirent en queue, et les paysans en assommèrent un bon nombre; les Bohémiens n'y perdirent que peu de gens. Quand on sut cette bonne nouvelle à Prague, on y chanta un *Te Deum* en grande solennité. Cependant l'armée victorieuse assiégea et prit après seize jours de siége Tausch, où s'était retiré le reste des fuyards. On y passa tout au fil de l'épée. » D'après ces récits, il ne serait rien échappé de cette armée de quatre-vingt mille hommes.

« Nous avons appris avec une sensible douleur la *fuite*
« *honteuse des fidèles* qui étaient allés en Bohême,
« écrivit le pape au légat consterné; mais il faut se raidir
« avec plus de courage que jamais contre la disgrâce.

1. Jacques Lenfant. *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle.*

« Prenez des mesures pour lever cet opprobre de dessus « l'Église. »

Peu de temps après, le pape écrivait à ceux de Pilsen et de Carlstein (où la religion catholique prévalait) : « Nous « avons appris par les lettres de notre cher fils Jean, car- « dinal-prêtre de Saint-Cyriaque (c'est *l'évêque de fer*), « que vous avez fait trève avec les perfides et détestables « hérétiques, et qu'à Noël prochain il se trouvera des « gens de part et d'autre pour entrer en conférence sur « la foi et sur l'Écriture sainte à l'occasion de leurs er- « reurs. Nous ne doutons point que vous ne l'ayez fait de « bonne foi et à bonne intention; mais il faut se conduire « avec beaucoup de précaution à l'égard de ces serpents « rusés et imbus du venin de Satan. Ce qu'ils en font « n'est pas dans le dessein de se convertir, mais de vous « pervertir par leurs sophismes et fourberies. Ils ont la « peau de l'agneau, mais ils ont les dents du loup. « C'est pourquoi nous vous prions, sans pourtant vous « rien enjoindre, que *vous évitiez un pas si glissant*, « *de peur que vous ne tombiez*. Évitez une telle entre- « vue et des *disputes qui ne peuvent aboutir qu'à la* « *destruction de vos âmes*. La foi catholique est bien « assez appuyée et confirmée par le sang des martyrs; « elle a été d'ailleurs éclaircie par tant de conciles, par « tant de décrets des saints papes et d'écrits des saints « docteurs, qu'il *serait superflu d'en disputer davan-* « *tage*. Il est bien plus salutaire de s'en tenir à ce qu'ils « en ont décidé. Fuyez donc, encore une fois, cette con- « férence où *vous ne pouvez rien gagner et pouvez* « *beaucoup perdre*. »

Ainsi toute la foi, toute la force de l'Église catholique en était réduite à ce point, que le pape suppliait les fidèles de ne point disputer, pour n'être pas vaincus! Voilà l'extrémité où une poignée de plébéiens inspirés

avaient amené la religion officielle! Et ce n'est pas la crainte de leurs armes qui fait reculer le pape dans ce duel de l'esprit avec les Hussites; car il poursuit son plan d'extermination, et promet les secours de la force matérielle aux croyants, faute de pouvoir leur fournir les armes de l'intelligence, les forces vives de la doctrine ! « Soyez assurés, leur dit-il en terminant sa lettre, que « nous vous assisterons d'une telle manière, que l'or-« gueil des méchants sera brisé, et que non-seulement « vous pourrez résister à leurs efforts, mais encore devenir « victorieux. »

Martin V en écrivit aussi à Jean de Fer, qui s'efforça d'empêcher la conférence, en faisant valoir ouvertement les mêmes raisons. Il publia un mandement dans son diocèse de Moravie pour ordonner de croire « le pur-« gatoire, la vénération des reliques, le culte des ima-« ges, les indulgences et les ordres; et pour défendre, « sous peine d'excommunication, de lire les livres de « Jean Huss, de Wicklef et de Jacobel, qui ont été tra-« duits en bohémien, de chanter les chansons défendues « comme étant *ineptes*, scandaleuses et séditieuses, « et surtout celles qui ont été faites contre le concile « de Constance, à la louange de Jean Huss et de « Jérôme de Prague. » L'archiduc, de son côté, menaça de peines sévères ceux de ses sujets qui chanteraient lesdites chansons dans les places, dans les tavernes, et jusque dans les maisons particulières. Nous regrettons bien de n'avoir pas quelques-unes de ces chansons ineptes, pour savoir à quoi nous en tenir sur le goût littéraire du cardinal et de l'archiduc.

La conférence eut lieu, malgré toutes les prières et les défenses de l'Église. Un historien catholique, qui déclare qu'elle n'aboutit qu'à une division plus profonde dans les esprits, semble confesser pourtant que plusieurs

Moraves s'y rendirent, et qu'ils y furent convertis au hussitisme, car il prend soin de dire que ce furent de pauvres gens, de ceux, par conséquent, qui se vendent au plus offrant. Il assure qu'aucun grand de Moravie ne daigna s'y rendre, d'où il s'ensuit apparemment que la foi catholique fut sauvée en cette occurrence. De quel poids pourrait être, en effet, la conversion des pauvres gens? Les députés de Pilsen ne furent sans doute pas bien féroces, car ils obtinrent une nouvelle trêve.

Procope, après avoir séjourné quelque temps à Prague, pour y pacifier toutes choses autant qu'il put, alla assiéger Kolin, avec ceux de Prague. Mais la défense fut si vigoureuse, qu'il fallut appeler les Taborites et les Orphelins. Ils finirent par s'en rendre maîtres, mais non sans beaucoup de pertes et de revers. Procope y fut blessé d'une balle de plomb.

Au commencement de l'an 1428, il y eut en Bohême une nouvelle conférence pour pacifier les démêlés de religion, et formuler les dogmes hussitiques. Tout cet enfantement d'une nouvelle Église était laborieux et ne devait aboutir qu'à une immense élaboration de matériaux pour l'avenir. Les Orphelins, les Taborites et les Calixtins formaient à cette époque trois partis bien tranchés. On connaît et on apprécie les dissentiments des deux dernières sectes, mais on ne sait pas quelles idées séparaient les Taborites des Orphelins. La partie la plus importante de cette révolution est encore enveloppée de nuages, les historiens s'étant beaucoup plus occupés des effets que des causes. A la guerre, ils nous montrent constamment les Orphelins entreprenant les choses les plus téméraires, et sans doute avec moins de science et de tactique que les Taborites; car ils échouent souvent, éprouvent des pertes terribles, et sont même raillés par les Taborites, qui, les voyant

écrasés par leur faute au siége de Kolin, leur demandent s'ils ont eu une bonne Saint-Martin. Mais, en toute rencontre, ces mêmes Taborites volent à leur secours, et achèvent glorieusement ce qu'ils ont audacieusement commencé. Les Orphelins jouent là le rôle que les troupes régulières de Marie-Thérèse laissaient aux Pandoures de la Croatie, dans les guerres contre Frédéric le Grand. Ce sont eux qui tentent les coups les plus insensés, qui se jettent dans l'eau, dans le feu, dans la glace, et qui, par leur fanatique mépris de la vie, rendent possible ce que la raison eût repoussé. Il est vrai que, sans Procope et sa cohorte invincible, à la fois prudente et acharnée, ces enthousiastes eussent été martyrs plus souvent que vainqueurs. Expliquera-t-on leurs querelles en temps de paix par la différence de leurs tempéraments et de leur conduite en temps de guerre? Ce serait expliquer le fait par le fait, et il est évident pour nous que cette fureur aveugle qui les poussait à sacrifier leurs vies, sans égard pour les dangers formidables qu'ils attiraient sur le reste de l'armée, était le résultat de quelque croyance particulière, peut-être celle de la résurrection immédiate dans de nouveaux corps, qui avait été prêchée à couvert durant les dernières années de Ziska.

Quoi qu'il en soit, la conférence de Béraune[1] remua chaudement la question du dogme de la transsubstantiation, et celle du libre arbitre, de la justification et de la prédestination. On ne nous dit pas quelle part y eurent les uns ou les autres. On nous montre Procope soutenant, sans défaillance et sans variation, la croyance des Picards Taborites, qu'on pourrait appeler aussi croyances Bérengariennes. Comme, depuis le commencement de la

1. Ville royale de Bohême sur la Mise, dans le district de Podwester.

révolution, ces doctrines s'étaient puissamment élaborées dans les fortes intelligences des prêtres taborites, Coranda, Jacobel, Biscupec et autres, et qu'ils firent encore des progrès dans la suite, nous les expliquerons en leur lieu, et nous suivrons rapidement les événements de la guerre.

Les Orphelins attaquant toujours, et les Taborites accourant toujours pour les sauver, l'armée révolutionnaire fit des expéditions formidables en Silésie et en Moravie. Douze villes furent brûlées, et le pays ravagé. La terreur fut portée jusqu'à Breslau. Après Neissa, Bruna fut assiégée, et Procope y soutint un de ces terribles combats où l'engageait trop souvent la confiance fanatique des Orphelins. De là il retourna porter la désolation et l'épouvante jusqu'aux portes de Vienne. Mais, à son retour, il trouva une de ses meilleures places enlevée et rasée par la garnison allemande de Bechin. Il assiégea cette dernière place, et y éprouva une grande douleur. Jaroslas, son intime ami, l'unique frère de Ziska, fut tué à ses côtés. Enfin il enleva Bechin, et y mit garnison. Tabor, qui était située dans le voisinage, avait couru de grands dangers durant cette campagne. De leur côté, après un long siége et de grandes pertes, les Orphelins prirent Lichtenberg, et pénétrant dans le district de Glatz, y mirent tout à feu et à sang. Ils y soutinrent une bataille dans laquelle ils eussent succombé, sans l'arrivée du grand Procope, qui avait hérité de Ziska le don de porter toujours des coups décisifs. Mais, en somme, ces campagnes en Silésie et en Moravie furent presque aussi désastreuses qu'avantageuses aux Hussites. Ces races slaves, aux prises les unes contre les autres, ne pouvaient s'étreindre mollement. Ce n'étaient pas là les timides croisés de Martin V, ces mercenaires allemands, qui fuyaient à la seule vue du

bouclier hussitique. La famille slave eût conquis le monde à cette époque, si elle eût été unie par une même foi. Le temps de Hunniade et de Scanderbeg approchait. Quelle croisade contre les Turcs, si Procope et Ziska l'eussent commencée!

Sigismond profita de l'hiver, qui ramenait et concentrait en Bohême tous les partis, pour envoyer une ambassade et proposer la paix. Procope reçut une députation à Tabor, et se flatta de négocier une réconciliation honorable. Il obtint un sauf-conduit, et alla trouver l'empereur en Autriche. Mais Sigismond ne voulut point se départir de son autorité, et Procope n'était pas homme à transiger avec la foi et l'honneur de sa patrie. Il revint irrité de l'obstination et de la folie de l'Empereur.

Cependant les deux villes de Prague (la vieille Prague et la nouvelle) exerçant de mortelles inimitiés l'une contre l'autre, Procope jugea bientôt qu'il devait faire tous ses efforts pour procurer la paix. Il proposa de recevoir Sigismond, à condition que lui et tous ses Hongrois voulussent suivre l'Écriture sainte, communier sous les deux espèces, et accorder aux Bohémiens toutes les grâces qu'ils lui demanderaient. Procope n'était pas l'homme des concessions, et ses bonnes intentions ne pouvaient combler un abîme. On accusait les Orphelins et les Taborites de rejeter tous les accommodements, pour perpétuer une guerre de rapines qui ne profitait qu'à eux. Ces accusations étaient amères au noble cœur de Procope. Il envoya faire de nouvelles offres à l'Empereur, et ce dernier assembla une diète à Presbourg, où Procope se rendit à la tête de la députation des grands de Bohême et des seigneurs de Prague. Mais la timide politique des Calixtins voulait déborder la fière et loyale contenance du rasé. Pendant les conférences de la diète,

les États de Prague s'assemblèrent, et résolurent d'envoyer à l'Empereur des propositions qui sans doute n'eussent pas été du goût de Procope; car les Orphelins et une partie des Taborites s'opposèrent à cette résolution, et proclamèrent avec une sainte fureur qu'un peuple libre n'avait pas besoin d'un roi. Les hostilités entre les partis des deux villes de Prague recommenèrent. Les négociations furent rompues, et Procope, averti sans doute de l'espèce de trahison qui tendait à le compromettre, revint à Prague sans rien conclure avec l'Empereur. Il rétablit la paix dans la capitale, et se joignant aux Orphelins avec son armée, il résolut, pendant que les Orébites iraient fourrager les districts de Glatz, de faire irruption dans la Misnie. Il harangua ses soldats en les appelant, comme faisait Ziska, ses très-chers frères, et les ayant enflammés de l'ardeur qui le remplissait, il passa l'Elbe et alla s'emparer de la vieille ville de Dresde. Repoussés par une surprise nocturne, les Bohémiens allèrent le long de l'Elbe, brûlant en chemin les pressoirs, dégâtant les vignes et pillant les villages. Ils entrèrent dans Meissen, et emprisonnèrent l'évêque Jean Hoffmann, qui avait voté la mort de Jean Huss à Constance. Ils remplirent de terre les puits et les fosses métalliques de Scharffenberg, et bouchèrent les veines et canaux des mines. Après quoi ils continuèrent à remonter l'Elbe, pillant et brûlant tout, jusqu'à Torgau et à Magdebourg. De là, ils jetèrent un pont sur le fleuve, passèrent dans la Lusace et dans la marche de Brandebourg, réduisirent Gouben en cendres, assiégèrent Gorlitz, et Bautschen, qui se défendit vigoureusement et finit par se racheter pour une forte somme. Ils rentrèrent en Bohême à l'époque de Noël, avec de riches provisions; dès le commencement de 1430, ils s'apprêtèrent à de nouvelles excursions. Ils se parta-

gèrent en diverses bandes dont chacune prit un nom particulier, collecteurs, petits chapeaux, petits-cousins, *troupes de loups*, petits hommes chaussés, etc. Un renfort de Hussites de Moravie vint les rejoindre après avoir enlevé la ville épiscopale de Jean de Fer et ravagé sa province. Ces bandes terribles réunies formaient une armée de vingt mille chevaux, et de trente mille hommes de pied, avec trois mille chariots attelés de six, de huit, et même de quatorze chevaux. Ils étaient commandés par Procope le Rasé, Guillaume de Kostka [1] et Jean Zmrzlik. Ils firent une nouvelle irruption sur la Misnie, et retournèrent jusqu'au delà de Dresde. A Grimme et à Colditz près de Leipsick, ils battirent l'électeur de Brandebourg et repoussèrent une armée de confédérés, commandée par plusieurs princes et prélats qui venaient au secours de leur voisin. Mais la division était parmi ces seigneurs; l'empire germanique était en pleine dissolution, et la race allemande ne pouvait lutter contre les Bohémiens.

L'ivresse fanatique des Hussites augmentait avec leurs victoires. Ils prirent Altenbourg, ville impériale de la Misnie, et y exercèrent d'effrayantes représailles des bûchers de Jean et de Jérôme. La ville entière, avec la noblesse et les moines, fut à son tour un vaste bûcher. Parmi les vaincus, il y avait un bouffon qui s'écria : « Nous avons cuit l'oie, mais les Bohémiens nous donnent la sauce. » Allusion au nom de Huss, qui signifie oie [2].

Dans le Voigtland, après avoir brûlé quatre villes, ils assiégèrent Plaven et la traitèrent comme Altenbourg. Enfin, après avoir ravagé la Saxe et le duché de Cobourg,

1. Qui fut député au concile de Bâle, et dont Ænéas Sylvius dit « qu'il « était moins célèbre par sa noblesse que par le pillage des églises. » Il fut accusé plus tard d'avoir abandonné et même assassiné Procope dans la bataille où celui-ci périt.

2. C'était un nom tiré de celui de son village natal, Hussinetz.

brûlé Culmbach, Bareith, forcé l'évêque de Bamberg à racheter sa ville pour neuf mille ducats d'or, arraché les mêmes actes de capitulation à l'électeur de Bandebourg, au duc de Bavière, au marquis d'Anspach, à l'évêque de Salzbourg, etc., ils exigèrent dix mille ducats d'or de Nuremberg pour l'épargner, et rentrèrent en Bohême au milieu de l'hiver. On compte « plus de cent places, tant « forts que villes, qui furent détruits dans cette expédi-« tion. »

1429 et 1430 virent mourir deux des héros de cette histoire : le premier fut Jacobel ou Jacques de Mise, l'ami de Jean Huss et le principal instigateur de la révolution de Bohême, homme éminent sous tous les rapports, et théologien redoutable à l'église romaine. Le second fut le cardinal évêque d'Olmutz, ce Jean de Prague ou Jean de Fer, prélat aux inclinations martiales, au courage de lion, mais dont la vaillante épée ne put servir la cause de Rome en proportion du mal que lui firent les écrits et les prédications de son compatriote Jacobel.

L'Empereur, épouvanté des progrès des Hussites, se rendit à Nuremberg, et y convoqua une diète qui dura huit mois. Presque tous les prélats et princes de l'Empire s'y rendirent, et il fut résolu une nouvelle expédition, que les historiens comptent pour la sixième, bien qu'elle soit effectivement la septième contre les Bohémiens. Le pape y envoya son légat pour prêcher en personne la croisade. La bulle de Martin contenait ces chefs principaux : « On accorde cent jours d'indulgences à ceux qui « assisteront aux prédications du légat. — Indulgence « plénière tant à ceux qui se croiseront et qui iront à la « sainte guerre, soit qu'ils y arrivent heureusement, soit « qu'ils meurent en chemin, qu'à ceux qui, n'étant pas « en état d'y aller eux-mêmes, y enverront à leurs « dépens ou aux dépens d'autrui. — On remet soixante

« jours de pénitence aux personnes de l'un et de l'autre « sexe qui, pendant l'expédition, feront des prières et « jeûneront pour son heureux succès. — On ordonne de « fournir des confesseurs aux croisés, soit séculiers, « soit réguliers, pour entendre leurs confessions et leur « donner l'absolution, quand même ils auraient usé de « violence contre des clercs ou des religieux, quand ils « auraient brûlé des églises ou commis d'autres sacri- « léges, et même dans les cas réservés au siége apos- « tolique. On défend aux confesseurs de prendre des « croisés au delà d'un demi-gros de Bohême, pour la « confession, et cela quand on l'offrira et sans l'exiger. « —On dispense de leurs vœux ceux qui en auraient fait « pour quelque pèlerinage, comme à Rome ou à Saint- « Jacques de Compostelle, à condition que l'argent qu'ils « auraient pu dépenser en ces voyages sera employé à la « croisade. »

Ce fut là le dernier acte de Martin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 30 janvier 1431. On l'ensevelit dans un mausolée d'airain, avec ces paroles pour épitaphe : « Il fut la félicité de son temps, » ironie sanglante à la destinée de ces temps malheureux !

Dès le 6 mars, quatorze cardinaux élurent Eugène IV, en lui imposant des conditions de soumission qu'il ne tint pas mieux que son prédécesseur. Le cardinal Julien fut confirmé dans la charge de légat en Allemagne pour la réduction des Bohémiens, et envoya des lettres et mandements d'un langage si haineux et si fanatique, qu'on les croirait aussi bien émanés de Tabor ou du camp des Orphelins que de la chaire pontificale. Les *damnables* hérétiques y sont comparés à l'aspic, aux bêtes farouches, etc. ; et au milieu de l'énergie d'expression que comportait une époque si tragique, ces pièces ont une éloquence ampoulée qui est aussi un des traits caracté-

ristiques de l'école apostolique et romaine au quinzième siècle.

Pendant les préparatifs de la guerre, Sigismond s'avança jusqu'à Egra, et envoya deux seigneurs à Prague pour faire une nouvelle tentative d'accommodement. Il comptait sur la lassitude et la démoralisation du juste-milieu. Il savait que le Hussitisme s'était effacé autant que possible dans l'esprit des gentilshommes de Bohême, sorte de bourgeoisie noble attachée à ses intérêts plus qu'à ses doctrines. Cependant il connaissait mal l'espèce de résistance sourde et tenace dont est capable une bourgeoisie en train de s'affranchir. Les quatre articles des Calixtins étaient moins pour eux, comme nous l'avons dit souvent, des articles de foi, que des droits politiques, et il n'était pas si facile de les leur enlever qu'on se l'imaginait. Les Tâborites, plus courageux et plus croyants, consentaient à reconnaître Sigismond, à la condition qu'il observerait lesdits articles, non-seulement quant à la forme, mais quant au fond, et qu'il les entendrait dans les sens politique et religieux. Ils s'obstinaient donc à le faire communier à leur façon, lui et toute sa grandesse hongroise et catholique. Quant aux Orphelins, inflexibles dans leur austère jacobinisme, ils ne voulaient aucune composition, et s'indignaient des illusions généreuses du candide Procope. Une députation à laquelle on adjoignit un prêtre taborite alla toutefois discuter avec l'Empereur pendant quinze jours; mais Sigismond avait besoin de nouvelles leçons pour s'amender et se convaincre de la nécessité des concessions. Il n'accordait rien, et pendant ce temps ses plénipotentiaires intriguaient à Prague pour semer la division et lui faire des créatures. Et pendant ce temps aussi, on prêchait la croisade, et on armait tout l'Empire contre la Bohême. Les Orphelins s'écrièrent que les lenteurs de la conférence étaient un piége de Sigismond

pour les endormir et pour fondre sur eux à l'improviste. La méfiance et la peur relevèrent le courage des Calixtins. Les députés furent rappelés, et quittèrent Sigismond avec cette protestation : « qu'on ne pouvait plus désormais « reprocher aux Bohémiens de ne vouloir pas terminer « par une paix loyale une guerre si désastreuse, puisqu'il « était notoire que c'était la faute des autres, et non la « leur. »

Lorsqu'ils firent leur rapport à Prague, les seigneurs, consternés, appelèrent le peuple aux armes, et proclamèrent le danger de la patrie pendant la procession de la Fête-Dieu. Le peuple entra en fureur, et le *Cheval roux* fut chargé de mille malédictions nouvelles. Le juste-milieu envoya avertir les *troupes de loups* les *petits cousins* et toutes les bandes les plus effroyables des Taborites, des Orébites et des Orphelins. Elles s'étaient dispersées, sans s'inquiéter du résultat de la diète, dans de nouvelles expéditions à l'extérieur et aux frontières. Tous revinrent, et « mirent sous leurs pieds « leurs inimitiés et leurs discordes, pour ne penser plus « qu'au salut de leur patrie. Les grands de Bohême et de « Moravie s'unirent étroitement dans la même vue, les villes « renouvelèrent leurs confédérations. Petits et grands, on « vit tout le monde s'armer avec une allégresse com« mune. De sorte qu'en fort peu de temps il se trouva, « à la revue qui fut faite dans le cercle de Pilsen, « cinquante mille hommes d'infanterie et sept mille che« vaux sous les armes, avec trois mille six cents chariots. « D'autre côté, on prit soin de garder les avenues. Les dis« tricts de Zatec et de Launi, celui de Gratz et plusieurs « villes frontières avaient l'œil sur la Moravie et sur l'Au« triche, pour fermer l'entrée à l'archiduc ou au capitaine « de Moravie. Pendant que ces choses se passaient en Bo« hême, le cardinal Julien se donnait tous les mouvements

« imaginables pour animer le flegme des Allemands [1]. » C'était une entreprise difficile, comme le fait très-bien pressentir notre naïf historien, dont le vieux style est agréable quand il n'est pas trop obscur. L'Allemagne embrassait froidement la querelle de Sigismond, et les terribles *courses* des hérétiques au cœur de ses plus riches provinces l'avaient frappée d'épouvante. C'était, parmi les troupes des divers États, à qui n'entrerait pas la première en Bohême. L'archiduc devait faire une diversion par la Moravie, pour forcer l'ennemi à dégarnir ses autres frontières; mais Albert voulait que le cardinal vînt le joindre, et le cardinal n'y alla pas. Chacun voulait rester chez soi pour se défendre, trouvant que c'était bien assez d'embarras, comme dirait notre auteur, sans aller chercher le danger au foyer de l'enfer. D'ailleurs plusieurs princes de l'Empire étaient occupés à se faire la guerre, et laissaient le légat prêcher cette morale : « Au nom du Christ qui vous a enseigné la charité, ô mes frères! armez-vous et unissez-vous; car il y a du sang à verser en Bohême, et les hommes qui osent défendre leurs autels et leurs foyers attendent de votre mansuétude la mort et la damnation éternelles. »

Cette doctrine est pleinement développée dans toutes les lettres du savant et disert cardinal Julien. Il écrit aux Bohémiens au moment d'entrer en campagne, non pour leur promettre de n'y point entrer s'ils se réconcilient, mais pour les exhorter tendrement à se laisser convertir et persuader par une armée de cent trente mille hommes : — « Revenez donc à l'Église, votre mère, et ne l'affligez « pas plus longtemps. Elle gémit, elle fond en larmes, elle « jette des cris perçants. Revenez à nous, *chers cœurs*, « nous irons au-devant de vous; nous nous jetterons à vos

1. Jacques Lenfant.

« cous, nous vous donnerons des vêtements nouveaux, « nous tuerons le veau gras, nous inviterons *nos voisins « et nos amis* (les cent trente mille mercenaires) pour se « réjouir avec nous du retour de nos enfants. Au fond, « pourquoi feriez-vous difficulté de revenir à nous? Ne « sommes-nous pas nés d'une même mère? N'avons-nous « pas la même foi chrétienne, la même parole, les mêmes « sacrements? Ne recevons-nous pas la même Écriture « sainte? Qu'est-ce donc qui vous éloigne de nous?..... « Nous vous le protestons *la larme à l'œil*, ce n'est « qu'à notre grand regret et par la plus cruelle nécessité « que nous nous armons contre vous. Nous y sommes « portés par l'amour de *nos prochains*, persécutés, dé- « pouillés, massacrés inhumainement *par les Bohé- « miens.* » C'est à eux qu'il écrit ainsi à la seconde et à la troisième personne en même temps. *Massacrés par vous* eût été trop impoli, apparemment... « Si vous rejetez « nos offres et nos *invitations*, ne nous imputez pas les « malheurs de la guerre, et ne vous en prenez qu'au *refus « des gens qui veulent être plus sages qu'il ne faut.* « Croyez-vous que ces gens-là en sachent plus que l'an- « cienne Église et celle d'aujourd'hui? Qu'est-ce que « peuvent vous apprendre des gens de guerre, des pay- « sans, des bourgeois grossiers? Des gens sans lettres « sont-ils plus habiles que tant de docteurs, que tant « d'académies où avaient fleuri les saintes lettres? Écou- « tez saint Augustin qui vous dit *qu'il n'aurait pas cru « à l'Évangile sans le témoignage de l'Église*, etc., etc. »

Autant la lettre du cardinal, dit Jacques Lenfant, est pathétique, insinuante et artificieuse (il aurait pu ajouter aristocratique), autant la réponse des Bohémiens est libre, ferme et même assez dure, mais nette et précise. La voici :

« Il est impossible, révérend père en Christ (c'est le

« titre qu'on donnait à un simple prêtre), qu'une per-
« sonne d'un aussi grand esprit et d'une aussi grande
« autorité ignore que le Fils unique de Dieu, Notre-Sei-
« gneur Jésus-Christ, pendant sa vie sur la terre, non-
« seulement a donné aux hommes divers préceptes très-
« salutaires, mais qu'il les a pratiqués lui-même ; entre
« lesquels ces quatre sont les principaux : 1° *que le vé-
« nérable sacrement du corps et du sang de Jésus-
« Christ doit être administré sous les deux espèces ;
« 2° que la parole de Dieu doit se prêcher librement
« et selon la vérité ;* 3° *qu'il faut punir les péchés pu-
« blics, commis sous prétexte de religion ;* 4° *qu'il faut
« ôter l'administration de la république aux ecclé-
« siastiques*[1]. Ces quatre articles se prouvent clairement
« par les Évangiles, par les Apôtres, et par tous les saints
« Pères... Ils ont été reçus dans l'Église chrétienne, et
« gardés fidèlement pendant quelques siècles, comme
« cela paraît par les commentateurs et docteurs vraiment
« catholiques. Mais ils ont été violés et supprimés par
« nous ne savons quels petits prêtres, qui, dégénérant de
« la piété de leurs prédécesseurs, se sont éloignés de la
« règle de l'ancienne Église, s'ingérant dans les affaires
« du siècle, engagés dans les embarras et les épines des
« richesses mondaines, et, ce qui est plus déplorable et
« plus cuisant encore, croupissant dans la mollesse et
« dans l'oisiveté, au grand et irréparable dommage des
« âmes fidèles.

« C'est pour cela que, tout indignes que nous som-
« mes, mais appuyés des secours de Dieu, nous avons
« toujours travaillé, depuis plusieurs années, à les re-

1. Les quatre articles sont énoncés ici plus clairement qu'ailleurs et résument fort bien les libertés que réclamait la Bohême ; liberté du culte, liberté de conscience, liberté politique, liberté civile.

« mettre sur pied, à les rétablir, à les éclaircir et à les « faire observer et respecter, selon leur poids et leur « mérite. Combien n'avons-nous point souffert d'inimi- « tiés, d'injures, fait de dépenses, enduré de fatigues, « encouru de périls pour les soutenir, sans même épar- « gner nos vies? Nous avons même demandé plusieurs « fois avec instance d'être admis et écoutés publique- « ment, dans un concile libre, paisible et sûr; mais tout « cela inutilement jusqu'ici. Qui peut s'empêcher d'ad- « mirer la diligence et l'exactitude de vos pères, tant « vantés, de vos prélats, et de l'Église romaine, à « remédier aux maux de la chrétienté? Au lieu d'em- « pêcher que les vérités salutaires, annoncées et reçues « avec tant d'éclat dans le monde, ne fussent enseve- « lies dans l'oubli, vous avez été les premiers à les « négliger, surtout l'article de l'Eucharistie, où, depuis « tant d'années, par le plus grand des sacriléges, vous « AVEZ RETRANCHÉ LE CALICE AU PEUPLE, A QUI JÉSUS- « CHRIST L'A DONNÉ. Comment avez-vous souffert cet « abus? comment ne l'avez-vous pas vengé, pendant « que vous étiez si soigneux de recevoir vos dîmes et « vos impôts? Mais, sans parler ici de l'intérêt qu'a « toute l'Église à ce rétablissement, pourquoi nous « l'avez-vous refusé si opiniâtrément, à nous qui l'avons « demandé avec tant d'instance, et à qui même vous « l'auriez dû accorder, quand nous ne l'aurions pas « demandé, pour prévenir tant d'effusion de sang? Nous « ne saurions nous empêcher de croire qu'il y a là- « dessous quelque dessein caché.

« Considérez la chose de près. Ne valait-il pas mieux « rétablir une institution si utile, si nécessaire à l'Église, « que d'assembler, au péril de leurs vies, de leurs États « et de leurs âmes, et avec des frais immenses, tant de « rois, de princes et de peuples de diverses nations et de

« diverses langues? Et pourquoi? Pour amener le royaume « de Bohême à la religion romaine et à ses usages, rites « et constitutions ecclésiastiques. Mais vous avez beau « faire, ce royaume persistera dans la foi, et se reposera, « comme il fait, dans le sein de la Sainte Mère Église « orthodoxe, dont Jésus-Christ est le chef. Mais vous-« mêmes, tous tant que vous êtes, vous rendriez un « grand service à l'Église catholique, si vous vouliez « embrasser ces vérités salutaires. Car, ni vous, mon « très-cher père, ni vos adjudants, ne pourrez, selon le « droit et la raison, être juges de cette cause. Cette « sainte et éternelle loi dont Dieu lui-même est l'auteur, « et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a confirmée par sa « vie et par sa mort, est très-juste par elle-même; et « il n'y a rien de plus indigne que de prétendre l'assu-« jettir au jugement arbitraire des hommes, sujets à la « mort et au péché, puisque saint Paul a dit : *Anathème « même à un ange du ciel qui annoncerait un autre « Évangile que celui que Jésus-Christ a enseigné.* Le « cœur de l'homme abandonne souvent la vérité immuable « pour suivre la direction d'une raison qui peut s'égarer, « et qui s'égare en effet souvent. Nous n'avons donc « garde de commettre le jugement de notre cause à des « gens qui, ayant renoncé à la piété, regardent cette « vérité comme une erreur manifeste, en traitant d'héré-« tiques damnables ceux qui s'y attachent, et qui, outre « cela, sont nos ennemis déclarés. Pour nous, nous « sommes dans ce sentiment, que, dans un concile, il « ne doit y avoir d'autre autorité que celle de l'Écriture « sainte, qui est une règle très-certaine et le juge équi-« table que Dieu a laissé au monde, qui n'est point « trompé et ne trompe point; y joignant le témoignage « des saints docteurs, quand ils sont conformes à cette « règle divine; et quand l'Église l'aura reçue sur ce

« pied-là, nous serons tous réunis ensemble. Alors, « toute l'Église militante, purgée de son mauvais levain, « reprendra sa première splendeur; la foi germera, la « paix fleurira, l'amour et la concorde régneront.

« Mais c'est ce qui n'arrivera pas par votre nouvelle « méthode, inconnue comme nous croyons aux Apôtres, « de venir contre nous avec tant de milliers de soldats à « qui les épées, les flèches et toutes sortes d'instru- « ments de guerre tiennent lieu de l'Écriture et du rai- « sonnement. Sont-ce là des armes dont un père se sert « pour gagner ses enfants, comme vous nous appelez? « Mais puisque vous avez choisi ces armes, nous en « avons aussi de même trempe, et nous sommes prêts « à en venir à un combat décisif. Si vous étiez entrés « chez nous comme saint Pierre entra chez Corneille, « vous y auriez sans doute fait de grands fruits, et « vous auriez réjoui les Pères de l'Église chretienne; et « au lieu d'un veau ils auraient tué un bœuf gras, et in- « vité leurs voisins à se réjouir avec eux. Toutes ces « choses bien pesées, on voit assez ce qui nous sépare « les uns des autres, quoique nous ayons le même bap- « tême. C'est que nous autres non-seulement nous « professons de bouche la religion, mais nous la prati- « quons et l'exerçons en effet. Ainsi, nous vous prions « de nous écouter fraternellement, *parce que la fin du « monde approche,* de vous joindre avec nous et de « marcher avec ardeur sur les traces de Jésus-Christ et « de ses disciples C'est par ce moyen que le peuple de « Christ reposera paisiblement dans les tabernacles de « l'espérance et obtiendra le salut éternel.

« A Prague, au mois de juillet 1431. »

En même temps parut un Manifeste adressé, de la part des États de Bohême et de Moravie, à tous les rois,

princes, comtes, marquis, etc., orthodoxes, où les quatre articles de foi religieuse et politique sont expliqués avec d'amples développements, et où, après avoir rappelé qu'on a toujours refusé de les entendre et de les discuter avec eux, les Bohémiens concluent ainsi :

« *Jugez vous-mêmes si, après un refus si obstiné,* « *nous devons reconnaître de tels juges, principale-* « *ment les ecclésiastiques, qui, comme des écailles, se* « *tiennent serrés auprès de l'Empereur de peur que la* « *vérité ne pénètre.* Cette obstination ne leur vient que « de leur orgueil et de leur arrogance. Oubliant l'humi- « lité de leur profession, ils ne pensent, ils n'agissent « que dans la vue d'envahir tous les empires et tous les « biens de la chrétienté. Pour y réussir, ils tournent à « tous vents, et font de la foi chrétienne une boule qui « roule du côté que l'on veut. Au lieu d'imiter Jésus- « Christ et les Apôtres, ils nagent dans les délices et dans « les voluptés de la chair. Comme des pourceaux, ils « foulent les choses saintes aux pieds; ils deviennent « les temples du Diable. Comme les sergents de l'Ante- « Christ, ils traitent d'hérésie les vérités chrétiennes, et « *il ne tient pas à eux que Jésus-Christ lui-même ne* « *soit hérétique.* Quoique non plus qu'aux Juifs il ne « leur soit permis de faire mourir personne, ils assas- « sinent par les traits empoisonnés de leurs langues; ils « le font à la lettre par cette croisade sanguinaire, et ils « vous ont engagé contre nous, ô rois et princes! comme « si vous étiez leurs vassaux ou plutôt leurs satellites et « leurs bourreaux. C'est pour vous y amorcer qu'ils vous « promettent la rémission de vos péchés qu'ils n'ont pas « pour eux-mêmes, beaucoup moins peuvent-ils donner « le salut éternel dont ils vous bercent dans leurs « diplômes mêlés de fiel et de miel. »

Ce manifeste se termine par cette fière déclaration :

« Si donc séduits par les artifices de vos petits prêtres, « vous faites irruption chez nous, les armes à la main, « appuyés sur le secours de celui dont nous défendons la « cause, nous repousserons la force par la force, et nous « nous vengerons des injures qui ne sont pas tant faites « à nous qu'à Dieu. Pour vous, la chair est votre bras ; « mais le nôtre, c'est le Dieu des armées qui combat pour « nous. A lui soient gloire et louanges dans tous les « siècles ! »

Enfin la septième armée pénétra en Bohême, sous les ordres du cardinal Julien et de l'électeur de Brandebourg, qui avait reçu en grande solennité, à Nuremberg, l'*étendard bénit* des mains de ce prélat. Frédéric le Belliqueux, électeur de Saxe, ainsi que plusieurs autres princes et évêques, venaient après eux, avec des renforts considérables. C'était la plus *grosse armée* qu'on eût encore envoyée contre les Hussites ; mais on grossissait en vain le nombre des hommes, le courage allait diminuant toujours. La Bohême était regardée superstitieusement comme le tombeau de l'Allemagne, et, au son du tambour des Taborites, on croyait voir apparaître le spectre exterminateur de Ziska. On entra donc timidement sur cette terre glorieuse, en détachant force espions en avant, et on s'enfonça en tremblant dans ces montagnes du Bœhmerwald où l'on s'attendait à mille embuscades. Procope, irrité de vaincre ces grandes armées sans les combattre, désirait les attirer à l'intérieur et les voir se réunir sous sa main terrible. Il s'avisa à cet effet d'un stratagème. Ce fut de tromper les espions, en leur faisant croire que la division s'était mise parmi les Hussites, que Prague abandonnait les Taborites, et que les Taborites, à leur tour, se séparaient des Orphelins. A cet effet, il fit faire aux divers corps de l'armée bohémienne diverses marches et contre-marches, qui semblaient

annoncer l'incertitude et la désertion. En peu de jours les Impériaux furent persuadés qu'ils pouvaient hasarder leurs forces à découvert, et qu'ils n'avaient à combattre que de paysans et des ouvriers mal armés et mal dirigés. Sur ces fausses nouvelles, l'armée hâta sa marche, *chantant le triomphe avant la victoire.* Après avoir traversé la forêt de Bohême, les Allemands allèrent assiéger Taschau sur la Mise. On les laissa s'y agglomérer et s'y installer; puis, tout à coup, Procope fondit sur eux avec ses Taborites et les Orphelins. Ce fut le signal de la déroute la plus complète. Les Allemands épouvantés se répandirent au hasard dans le pays, ravageant tout sur leur passage, et se vengeant de leur honte par mille cruautés. Enfin, s'étant ralliés vers Taus (Tusta), dans le district de Pilsen, ils allèrent camper à Riesenberg, château situé sur une haute montagne. Procope se dirigeait sur eux à grandes journées; mais dès qu'ils en eurent avis et des qu'ils apprirent le bon accord qui régnait parmi les Bohémiens pour les expulser, ils furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent vers la forêt, sans qu'il fût possible à leurs chefs de les rallier. C'est en vain que le cardinal leur adressa une harangue en beau style; c'est en vain qu'il s'écria : « *O Allemagne!* « *ô Allemagne!* que diraient les Arioviste, les Tuiscon « et les Arminius, s'ils voyaient fuir ainsi leurs descen- « dants au seul nom de l'ennemi? O honte! ô infamie! « nous fuyons la Bohême, mais la Bohême nous poursui- « vra et nous exterminera dans les lieux de nos retraites. « Où seront les murailles qui pourront nous mettre à « couvert? *Non, non, ce ne sont pas les murailles qui* « *défendent les hommes*, c'est la bravoure et l'hon- « neur![1] » La voix éloquente du prélat se perdit dans

1. C'est le rhéteur Æneas Sylvius (*Hist. Bohem.*, c. 48) qui prête ce

les profondeurs du Bœhmerwald, et lui-même, entraîné par les fuyards, perdit sur les chemins la bulle du pape, son chapeau et son habit de cardinal, sa croix et sa clochette. Ces insignes furent ramassés et portés à Taus, où ils restèrent longtemps dans les archives de la ville.

L'épouvante fut si grande, *qu'ayant oublié par où ils étaient venus*, et assourdis par le bruit de cent cinquante gros canons qu'ils avaient abandonnés, et que les Bohémiens s'amusaient à faire partir pour augmenter leur terreur, ils s'enfoncèrent pêle-mêle dans les chemins tortueux de la montagne, courant à toute bride ; les chariots se croisant, se heurtant, les cavaliers s'abattant de tous côtés. C'était une confusion, des cris, un désordre dont rien ne peut donner l'idée, un *spectacle lamentable* à voir. Onze mille bommes périrent, pour ainsi dire, en courant. Sept cents tombèrent aux mains de l'ennemi. Toutes les munitions de guerre et de bouche, deux cent quarante chariots remplis les uns de vin, les autres d'or et d'argent, furent abandonnés. L'armée en déroute arriva à Ratisbonne dans un état déplorable, et y apporta le désespoir. Cette ville s'était épuisée pour les frais de la croisade, et il fallait qu'elle s'imposât à la hâte de nouveaux sacrifices pour se fortifier, car on attendait l'ennemi et sa vengeance. Mais le cardinal l'avait dit : « Ce ne sont « pas les murailles qui défendent les hommes. »

« Qui l'aurait cru, s'écrie à cette occasion l'historien « Cochlée, qu'une armée de quarante mille chevaux eût « pu prendre la fuite si soudainement ? Le Turc, lui-« même, ce tyran si puissant par un si grand nombre de « royaumes et de provinces, n'oserait pas combattre une « telle armée. » Sans doute personne n'eût voulu le prévoir, cet ascendant irrésistible de la bonne cause sur la

discours au cardinal. Il prétend que cette harangue ne fit nulle impression sur le soldat épouvanté.

mauvaise; et bien que l'histoire soit pleine de pareilles leçons, les hommes sans croyance et sans enthousiasme s'en étonneront toujours. Mais la vie de l'Humanité est semée de miracles : malheur aux puissants qui ne les comprennent pas !

De son côté l'archiduc Albert profitait de cette diversion pour réduire son duché de Moravie et pour en *extirper l'hérésie*[1]. Il y prit plusieurs villes qu'il livra au pillage de ses soldats, et y brûla cinq cents villages. Mais il ne les convertit pas, et fut forcé de fuir devant Procope le Petit et ses Orphelins, qui, ayant ravagé le territoire catholique, allèrent brûler les faubourgs d'Olmutz et dévaster l'Autriche jusqu'aux rives du Danube.

Procope le Grand fit une nouvelle course en Silésie; puis, s'étant réuni à Procope le Petit, il pénétra au cœur de la Hongrie. Mais certaines dissensions, qu'on ne nous explique pas, ayant forcé les Orphelins et les Taborites de se séparer, Procope le Rasé entra en Moravie; et Procope le Petit, bien qu'il se défendît *comme un lion*, tomba dans une embuscade, et y éprouva de grandes pertes. Les Orphelins avaient hérité de l'intrépidité de Ziska, mais non de sa ruse et de sa prudence. Ils furent mis en déroute par les montagnards valaques, au milieu des glaces de l'hiver, et rentrèrent en Bohême, horriblement maltraités.

1. Outre les progrès du Hussitisme, une nouvelle secte venait de paraître en Moravie sous le nom de *médiocres*. « Ils soutenaient qu'il ne « fallait donner aux seigneurs que le revenu de leurs terres, que les sujets « ne devaient point porter d'autres charges, et qu'on n'avait aucun droit « de les y contraindre. Ils s'étaient réunis jusqu'à quatre mille, renforcés « par les paysans, qui se plaignaient des charges, des corvées et des con- « tributions que leurs maîtres exigeaient d'eux. » Ils commencèrent une Jacquerie sur les terres des gentilshommes. L'archiduc les dispersa, et en extermina plusieurs. « Les autres se retirèrent dans les bois ou dans cer- « taines villes qui leur étaient favorables. »

Le cardinal Julien, de retour à Nuremberg, fit à l'Empereur de grandes plaintes de la lâcheté des princes allemands. Le concile de Bâle venait de se rassembler. Il fut résolu d'y appeler ces terribles hérétiques, contre lesquels les armes ne pouvaient rien, et de tâcher de les gagner par composition. Il avait fallu bien des leçons pour ramener ainsi les choses à leur point de départ, et le supplice de Jean et de Jérôme était suffisammment vengé. En conséquence, l'Empereur écrivit aux Bohémiens une *lettre fort gracieuse*, mais un peu tardive. « *Nous avons appris*, disait-il, qu'il s'est répandu des « bruits en Bohême; qu'étant à Egra, nous avions com« mandé à notre armée d'entrer incessamment dans ce « royaume, et d'y mettre tout à feu et à sang, sans dis« tinction d'âge ni de sexe. Mais il faut que vous sachiez « qu'une telle pensée ne nous est jamais venue dans l'es« prit, *non pas même en dormant*... Nous souhaitons « que vous n'ajoutiez pas foi à ces faux bruits. Nous vous « exhortons et vous conseillons de revenir à l'Eglise « romaine, et de comparaître au concile. Là, vous trou« verez le révérend père en Dieu, le seigneur cardinal« légat du pape, avec notre lieutenant, le très-illustre et « sérénissime marquis de Brandebourg, que nous avons « chargé de protéger tous ceux qui viendront de Bohême « pour expliquer leur foi, de les aider, de les soutenir, « de confirmer tout ce dont on sera convenu, et de vous « faire connaître combien votre roi et seigneur hérédi« taire est disposé à vous gratifier en toutes choses et « avancer vos intérêts » (octobre 1431).

Immédiatement les Bohémiens répondirent en ces termes : « Nous, les seigneurs, les chevaliers, les villes et « les États séculiers et ecclésiastiques de Bohême, faisons « savoir à Votre auguste Majesté que, par nos députés « envoyés à Egra et par les propres lettres de Votre

« Majesté, nous avons appris et compris que, mal in-
« struite par des ecclésiastiques contre lesquels nous nous
« défendons avec vigueur et constance, Votre Majesté est
« portée à empêcher la divine vérité que nous proposons
« d'être annoncée à qui que ce soit, et qu'elle n'a point
« d'autre vue que de nous en détacher pour nous unir
« à l'Eglise romaine. C'est ce qui fit retirer nos députés,
« et ce qui nous a empêchés d'entendre à aucune négo-
« ciation ; car les lois divines et humaines nous défendent
« d'accepter ce parti. Que Votre auguste Majesté ne soit
« donc pas surprise que nous refusions de déférer ni à
« Votre auguste Majesté elle-même, ni à l'Eglise de Rome ;
« puisque, vous opposant à la volonté de Dieu, vous ne
« voulez pas nous procurer une audience légitime, selon
« le désir que nous avons de rendre raison de notre foi.
« Ce n'est pas de notre propre mouvement que nous nous
« trouvons réduits à cette *honnête désobéissance*. C'est
« par ordre de saint Pierre lui-même, qui nous apprend
« à obéir plus à Dieu qu'aux hommes. C'est pourquoi
« nous notifions à tous et à chacun que, puisqu'à la sol-
« licitation des ecclésiastiques qui préfèrent leur volonté
« à celle de Dieu, on veut nous contraindre à une obéis-
« sance illégitime, nous sommes résolus de nous défendre,
« appuyés sur le secours de Dieu » (octobre 1431).

En même temps que l'Empereur, le cardinal Julien écrivait de son côté : « Il vous sera permis de dire libre-
« ment vos sentiments sur la religion, de consulter et de
« proposer *des expédients*... Nous avons appris que vous
« vous êtes souvent plaints de ne point obtenir d'audience.
« Ce sujet de plainte cessera désormais. On vous enten-
« dra, à l'avenir, publiquement et autant de temps que
« vous le souhaiterez. C'est pourquoi nous vous prions et
« supplions de tout notre cœur de ne point différer à
« entrer par cette belle et grande porte qui vous est ou-

« verte, et de venir en toute confiance au concile. De « peur que vous ne soyez retenus par quelque méfiance, « nous sommes prêts à vous donner un sauf-conduit plein « et suffisant pour venir, pour demeurer, pour vous en « retourner ; et nous vous accorderons, au nom de l'Eglise « universelle, tout ce qui pourra contribuer à la liberté « et à la sûreté de vos députés. Nous vous prions, au « reste, de les bien choisir, et d'envoyer des gens pieux, « doux, consciencieux, humbles de cœur, pacifiques, « désintéressés, chérissant la gloire de Jésus-Christ, et « non la leur. »

Il y a loin de cet humble et pacifique appel au bref que, trois ans auparavant, le pape adressait aux habitants de Pilsen, pour les détourner de discuter avec ces serpents rusés, à la peau d'agneau et aux dents de loup. L'Eglise, consternée de ses désastres, s'efforce enfin de revêtir elle-même cette peau d'agneau ; et, au risque *de la perdition des âmes*, elle consent à la discussion tant repoussée et tant redoutée. Les Bohémiens s'émurent peu de tant de courtoisie. L'expérience les avait rendus méfiants, et leurs députés répondirent fièrement à Sigismond, dans une conférence convoquée par lui à Presbourg, « que toute petite qu'était la province de Bohême, elle était assez puissante pour rendre le double à ses ennemis. »

Sigismond, au moment d'aller en Italie pour son couronnement, leur écrivit encore « qu'aucune nation ne lui « était plus chère que la leur, que par ses soins ils se« raient favorablement reçus au concile, *pourvu qu'ils « ne prétendissent pas être plus sages que l'Eglise « romaine; enfin qu'il ne prétendait pas les gouver« ner autrement que les autres rois chrétiens.* » Nonobstant ces airs de douceur, remarque l'historien J. Lenfant, il y avait toujours dans les lettres de Sigismond

quelques traits ambigus qui donnaient de la défiance aux Bohémiens, tels que la soumission au concile, et l'offre ou plutôt la menace de les gouverner *comme les autres*, c'est-à-dire de les mettre sous le joug de l'Église romaine. C'est ce qui les obligea à demander une conférence à Egra, « pour mieux savoir sur quel pied ils seraient entendus à Bâle. »

Dans cette conférence, ils demandèrent entre autres « choses *que le concile fût de telle nature que toutes sortes de gens et de peuple y pussent venir;* et que le pape n'eût pas la suprême autorité sur le concile, mais qu'il fût tenu de s'y soumettre. » Toutes leurs réclamations furent à peu de choses près les mêmes que firent les protestants au concile de Trente en 1551. Le sauf-conduit accorda tout, déclarant que le concile prenait sous sa protection non-seulement tous les ecclésiastiques et seigneurs, mais *encore tous ceux du peuple* de Bohême et de Moravie, *de quelque condition qu'ils fussent.* Les sûretés garanties pour leur indépendance et sécurité attestent minutieusement, et honteusement pour l'Église, les méfiances qu'elle avait à surmonter, en expiation de son crime envers Jean Huss et Jérôme, immolés en violation de la foi jurée. On délibéra à Prague sur la valeur de ces garanties. Les Taborites, Orébites et Orphelins, le peuple, en un mot, se refusait aux accommodements proposés; les Calixtins et la noblesse voulaient tenter tous les moyens de conciliation, *sauf la vérité*, c'est-à-dire sauf le sacrifice des articles de foi.

Durant ces démarches et ces discussions, les Taborites et les Orphelins, jugeant avec raison que plus ils se rendraient redoutables, meilleures seraient les conditions de la paix, recommencèrent leurs courses dans l'intérieur du pays contre les Catholiques qui n'avaient pas voulu traiter avec eux, dans le Voigtland, dans la Misnie,

dans la Silésie, le duché de Breslau, dans la marche de Brandebourg jusqu'à Custrin, puis à Francfort sur l'Oder, dans la Basse-Lusace, à Kœnigsberg, dans la Nouvelle-Marche, à Bernaw, à Angermunde, où ils se fortifièrent et demeurèrent quelque temps, ce qui fit donner à cette ville le nom d'*Angermunde l'Hérétique;* puis en Moravie, aux rives du Danube, etc. Dans toutes ces campagnes, quoique les Orphelins fussent souvent repoussés avec perte, l'armée bohémienne remporta de grands avantages, maintint l'épouvante chez ses voisins, fit des prodiges d'audace, de valeur et de cruauté, et revint, comme à l'ordinaire, chargée de butin. Nous ne manquons pas de détails sur ces divers événements; mais ils ne peuvent avoir, pour ceux qui lisent aujourd'hui l'histoire, qu'un intérêt de localité, et nous n'en citerons qu'un trait relatif à Procope. « Fumant de colère de la perte de Sternberg qui lui appartenait, il pardonna cependant à celui qui avait livré cette place à l'ennemi, et dont il voulait d'abord faire un exemple : mais ce fut à la condition qu'il le suivrait, et qu'il effacerait par quelque belle action la note d'infamie qu'il avait encourue dans cette occasion. » Il y a quelque chose d'antique et de chevaleresque dans cette justice de Procope le Grand.

Dans cette même année (1432), les Bohémiens envoyèrent une ambassade au roi de Pologne dont les Calixtins eussent préféré la protection, et la royauté au besoin, à celles de l'empereur Sigismond. Outre leur sympathie pour un prince *de leur langue,* c'est-à-dire de la famille slave, ils sentaient bien que ce prince, récemment converti à la foi chrétienne, serait moins chatouilleux qu'un prince du Saint-Empire sur les articles de la foi. Ils donnèrent donc pour prétexte à leur ambassade la réconciliation de Koribut, et l'offre de secourir la Pologne contre la Prusse, les Lithuaniens révoltés, les Chevaliers

teutoniques, les Valaques et les Tartares qui la menaçaient de tous côtés. Le Polonais écouta favorablement leurs députés, et défendit à ses prélats de prononcer contre eux l'interdit, cette insultante prohibition du service divin dans les lieux souillés par leur présence, qui jusqu'alors les avait accompagnés et irrités dans tous leurs voyages à l'étranger. Wladislas regardait le secours d'une armée taborite comme une grande chance de salut, et il motiva sa tolérance envers l'hérésie sur le sauf-conduit du concile qui révoquait l'*interdit* et les admettait à réconciliation. Mais il y avait à Cracovie un évêque nommé Sbinko, homme d'une orthodoxie farouche et d'un caractère héroïque, qui résista au roi, brava ses menaces, lui tint les discours les plus hardis, et fulmina l'interdit avec toute l'audace de la primitive Église. Ce débat eut de longues et remarquables conséquences. Le roi penchait à coup sûr vers le hussitisme; car cette doctrine faisait de grands progrès dans le monde, et Wladislas souffrait qu'un prêtre bohémien prêchât les idées de Wicklef en sa présence.

Une chaude querelle s'engagea entre l'université de Cracovie et le roi de Pologne; et, l'avis de Sbinko ayant triomphé, le monarque slave irrité résolut de faire assassiner Sbinko. Bien que ce fait nous écarte un peu de la scène principale, comme il ressort de notre sujet, et qu'il montre une belle figure historique dans l'Église romaine, à cette époque où elles y sont fort rares, nous ne l'omettrons pas. « Il y eut des gens qui persuadèrent le roi de faire mourir l'évêque de Cracovie. Les bourreaux étaient déjà tout prêts pour l'exécution la nuit, lorsque le palatin de Cracovie en avertit le prélat. « Je « vous suis fort obligé de l'avis charitable que vous me « donnez, répondit celui-ci, mais je ne veux point fuir, « ni rien changer dans ma conduite. Je me tiendrai

« tranquille dans le lit où j'ai accoutumé de coucher, sans « avoir personne qui me garde. J'entrerai dans l'église à « minuit pour célébrer les louanges de Dieu, avec un « prêtre et un homme de chambre, et je ne détour- « nerai pas ma tête de la main du bourreau. Je souhaite « seulement que cette victime soit agréable à Dieu. » Cependant l'exécution se fit point, quoique Sbinko ne prît aucune précaution. Ce Sbinko était guerrier aussi, comme l'évêque de fer. Il avait marché plusieurs fois contre Koribut, lorsqu'il se permettait des excursions sur la frontière de Pologne, et en toute occasion il s'opposa à la réconciliation de ce prince, qui eût probablement entraîné Wladislas dans les intérêts de la Bohême hussite.

Si l'Eglise romaine n'eût été composée que de membres aussi sincères et d'un caractère aussi noblement trempé, les vengeances de l'hérésie n'eussent peut-être pas ensanglanté les provinces slaves et germaniques. Mais il s'en fallait de beaucoup que le concile eût dans son sein de pareils éléments de grandeur. L'Eglise romaine entrait en pleine dissolution, une corruption effroyable régnait parmi ses membres : la débauche, la simonie, la cupidité, le mensonge, l'intrigue, y trônaient effrontément. Le pape sentait sa puissance prête à lui échapper ; et, dans ce grand conflit du pontife cherchant à poursuivre, sans grandeur et sans idéal, l'œuvre de Grégoire VII, et de l'Eglise essayant de faire alliance avec les puissances du siècle pour secouer la domination du pape, il était également impossible que la papauté recouvrât sa splendeur, et que l'Eglise reconquît noblement ses antiques libertés républicaines. Il y avait donc une lutte acharnée entre les conciles, pour se constituer, et le pape pour dissoudre les conciles. Les Hussites se trouvaient d'accord avec les évêques sur un seul point, celui de soumettre les décisions du pape à celles du

concile. La vie de Martin V avait été employée à corrompre et à désunir ces assemblées ; Eugène IV continuait ce travail, mais avec moins d'habileté, et déjà il avait prononcé la dissolution du concile de Bâle, sous le prétexte que la moitié de la population de cette ville était hérétique, et que les doctrines de Wicklef et de Huss y trouveraient trop d'appui. Mais ce pontife rencontrait, dans son légat Julien, une résistance énergique, et, dans l'empereur Sigismond, un ennemi mal réconcilié, qui venait lui demander la couronne, le glaive à la main. « Quand vous devriez, écrivait Julien au saint-père, perdre « la vie à l'occasion de ce concile, il vaudrait mieux mou- » rir que de souffrir sur vous une tache ineffaçable, et de « donner lieu à des scandales dont vous rendrez compte « à Dieu. » Eugène IV voyait sa puissance ébranlée, et se flattait de la rétablir par l'intrigue, en gagnant du temps. D'un côté, il demandait au concile délai sur délai avant de répondre à la sommation d'y comparaître ou de s'y faire représenter ; de l'autre, il retardait le couronnement de Sigismond, et suscitait contre lui les princes italiens, ses auxiliaires, pour l'empêcher d'entrer en Italie. L'Empereur, attaqué près de Milan par les Florentins et les Vénitiens réunis, fut plus heureux contre eux que contre les Bohémiens. Il les battit *dos et ventre*, dit notre auteur. Les Vénitiens tentèrent de l'empoisonner ; mais, étant sorti vainqueur de tous ces périls, il traversa l'Italie avec ses Allemands et ses Hongrois, que les Italiens traitaient de *barbares*, et alla attendre à Sienne le bon plaisir du pape, qui céda enfin au bout de six mois, et le couronna *Auguste*, c'est-à-dire empereur, selon l'institution de Grégoire V. Jusque-là Sigismond n'était que *César*, ou roi des Romains. Néanmoins les Allemands et les Slaves lui donnaient le titre d'empereur par anticipation.

Durant toute l'année 1432, le concile ne put s'occuper des Hussites, absorbé qu'on était par la difficulté de se constituer *œcuméniquement* sans le concours du pape. Le pape excommuniait et demandait grâce tour à tour, sous forme de pardon. Le concile formulait et ajournait tour à tour la déchéance du pape. Ce ne fut qu'en novembre 1433 que, grâce à l'intervention de l'empereur et à un nouveau délai de quatre-vingt-dix jours obtenu par lui pour le pape, on put s'entendre provisoirement, en attendant une nouvelle rupture. Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, nous rétrograderons vers le commencement de 1433, époque à laquelle les députés de la Bohême arrivèrent au concile, et y jouérent un rôle.

Ils arrivèrent à Bâle au nombre de trois cents, ayant à leur tête Procope le Grand, Jean de Rockisane, Pierre Payne, dit l'Anglais, Nicolas Biscupec, prêtre des Taborites, Ulric, prêtre des orphelins, Kostska, guerrier célèbre par ses courses déprédatrices, etc. « Leur arrivée parut un phénomène si nouveau, que tout le peuple, dit Ænéas Sylvius, présent au spectacle, se répandit dans la ville et hors de la ville pour les voir entrer. Il se trouvait même parmi la foule plusieurs membres du concile, attirés par la réputation d'une nation si belliqueuse. Hommes, femmes, enfants, gens de tout âge et de toute condition, étaient dans les places publiques, ou aux portes et aux fenêtres, et même sur les toits pour les attendre. Les uns montraient l'un au doigts, les autres un autre. On était surpris de voir des habits étrangers et jusqu'alors inconnus, des visages terribles, et des yeux pleins de fureur. En un mot, on trouvait que la renommée n'avait point exagéré leur caractère[1]. Sur-

1. C'était un proverbe en Allemagne que dans un seul soldat bohémien il y avait cent démons. (BALBIN.)

tout on avait les yeux sur Procope: « C'est celui-là, disait-on, qui tant de fois, a mis en fuite les armées des fidèles, qui a renversé tant de villes, qui a massacré tant de milliers d'hommes; aussi redoutable à ses propres gens qu'à ses ennemis, capitaine invincible, hardi, intrépide et infatigable. »

Ne croirait-on pas, d'après ce récit du pape Pie II, voir l'Église retranchée, comme le vieux Priam, derrière les murailles troyennes du concile, faire le dénombrement des Grecs, et s'arrêter, avec une complaisante terreur, sur Procope, comme sur l'indomptable Achille? Ce devait être en effet un spectacle effrayant et bizarre que celui de ces représentants du peuple, ces guerriers implacables et ces prêtres austères, sans ornements et sans luxe, escortés d'hommes farouches, de sans-culottes terribles, traversant la foule brillante et corrompue des princes et des prélats épouvantés.

Dès la première audience, le cardinal Julien leur fit un discours emphatique et caressant, pour leur faire entendre, à l'aide de toutes les métaphores à la mode dans l'éloquence religieuse officielle de ce temps-là, qu'ils n'avaient qu'à se justifier, à se faire absoudre, et à rentrer aveuglément dans le sein de la sainte mère Église, l'*arche sainte*, le *jardin fermé*, la *fontaine cachetée*, dont *l'eau guérit à jamais de la soif...* de la connaissance, apparemment, etc., etc.; enfin, que, pourvu qu'ils reconnussent l'infaillibilité du concile, ils pouvaient compter sur leur pardon.

Ce n'était point là ce que les Bohémiens étaient venus chercher. Ils répondirent qu'ils ne méprisaient pas les conciles, mais qu'ils se fondaient avant tout sur les saintes Lettres, les Pères de l'Église, et l'Évangile, « qu'ils demandaient une audience publique à laquelle les Laïques assistassent. » Rockisane parla avec élo-

quence, habileté et fermeté. L'audience publique leur fut accordée.

Ils y proposèrent leurs quatre articles, à la grande surprise du concile, qui s'attendait à leur voir soutenir, outre les doctrines Calixtines, les doctrines plus hardies des Taborites et des Orphelins. Mais, au fond, les quatre articles bien entendus et bien interprétés contenaient la formule de toutes les libertés civiles, politiques et religieuses que réclamaient toutes les sectes hussites. Le légat eût voulu forcer les députés à se compromettre davantage, et il anima, par des questions insidieuses, Procope, qui invoqua avec impatience l'autorité des Prophètes et de Jésus-Christ contre les modernes institutions de l'Église, comme *des inventions du Diable et des œuvres de ténèbres*. Le candide Procope ne savait point à quels sceptiques il avait affaire, et son impétuosité fut accueillie d'un immense éclat de rire. Cette insultante hilarité resta comme un outrage ineffaçable sur le cœur des Taborites. Le légat sentit la faute du concile, et s'efforça de répondre, d'un ton conciliant, que l'Église, assistée du Saint-Esprit, pouvait aller au delà de la lettre des Prophètes et de l'Évangile.

Les conférences suivantes furent employées à la défense des quatre articles ; et chacun de ces articles fut défendu trois jours ou au moins deux jours durant, par un des docteurs élus à cet effet. Le Calixtin Rockisane démontra la nécessité de la communion sous les deux espèces ; le Taborite Nicolas, la répression des péchés publics selon la raison et la loi de Dieu ; l'Orphelin Ulric, la libre prédication ; le Wickléfite Payne, la négation du droit de possession des biens séculiers et temporels par les ecclésiastiques. Le concile nomma quatre docteurs pour leur répondre. Jean de Raguse, général des dominicains, parla pendant huit jours sur la motion

de Rockisane, et comme il appliquait souvent aux Bohémiens les mots d'hérétiques et d'hérésie, Procope, perdant patience, s'en plaignit hautement. « Cet homme, qui est notre compatriote, dit-il, nous injurie en nous traitant d'hérétiques! — C'est parce que je suis votre compatriote de langue et de nation, répondit le dominicain, que j'ai d'autant plus de passion de vous ramener. » Les Bohémiens irrités voulurent sortir du concile. On eut beaucoup de peine à les apaiser. Gille Chartier employa quatre jours à répondre à la seconde proposition; Kalteisen de Constance parla trois jours contre la troisième, et Polemar trois autres jours contre la quatrième.

Les Bohémiens paraissaient fort ennuyés de l'éloquence prolixe, fleurie et creuse de leurs adversaires. Ils les réfutèrent avec obstination. « On trouve bien les discours « des docteurs catholiques dans les actes du concile de « Bâle, mais *je ne sais par quelle raison* on n'y a point « inséré ceux des docteurs de Bohême. » Notre historien est bien bon de s'en étonner. On sait de reste, que ce fut la conduite constante de l'Église, en pareilles occasions, d'anéantir les écrits de ses adversaires, ce qui ne prouverait point qu'elle comptât sur l'infaillibilité de ses propres réfutations. Aussi ce sera un grand et difficile travail que de reconstruire, sur des lambeaux épars et sauvés à grand'peine, les importantes doctrines d'émancipation sociale que, jusqu'au dix-huitième siècle, on a essayé de flétrir du nom désormais glorieux d'hérésies.

Le pouvoir laïque, représenté par le duc de Bavière, protecteur du concile, était plus pressé d'arriver à la paix avec les Bohémiens qu'à la victoire des dogmes catholiques. Il représenta au concile que ces longues discussions ne servaient qu'à aigrir les esprits de part et d'autre; et le concile, partageant ses vues politiques, fit aux Bohémiens l'étrange proposition de s'unir par avance

par quelque traité, dans l'espérance que l'*union facili-terait la discussion*. Mais les Bohémiens étaient venus chercher l'union religieuse avant l'union politique, et ils répondirent, en bon croyants et en bons logiciens, que l'une ne pouvait être que l'effet de l'autre. Axiome si simple et si vrai, qu'on s'étonne de voir encore aujourd'hui tant de gens demander des bouleversements politiques avant de songer à établir des doctrines religieuses et sociales. Le légat, forcé d'admettre ce principe irréfutable, retomba dans ses métaphores accoutumées, nommant le concile *le creuset du Saint-Esprit, où la rouille doit être séparée de l'or et de l'argent;* et, croyant trouver un moyen d'enlacer adroitement les Hussites, en les forçant à se condamner ou à s'absoudre eux-mêmes, il les accusa de s'être montrés Wickléfites dans leurs discours, et les somma de renier ou d'adopter Jean Huss, Jérôme et Wicklef dans certains articles sur l'Eucharistie et les autres sacrements. Il leur fit donc une série de questions délicates qu'on leur donnerait par écrit, afin qu'ils pussent répondre chacun, à chaque article, ces seuls mots, *nous croyons*, ou *nous ne croyons pas cela*. Les Bohémiens sentirent le piège; ils voulaient s'expliquer sur toutes ces propositions prétendues hérétiques, et les discuter en les développant, en les appuyant des textes sacrés et de l'autorité de la primitive Église. Les accepter par *oui* ou par *non*, c'était se soumettre à une condamnation formulée *à priori* et odieusement consacrée d'avance par les décrets du concile de Constance contre Wicklef, Jean et Jérôme. Ils répondirent que leur mandat ne les autorisait pas à discuter autre chose que leurs quatre articles; et ils quittèrent Bâle au mois d'avril 1433, sans avoir rien conclu, mais sans avoir cédé un pouce de terrain.

Le concile courut, en quelque sorte, après eux. Trois

évêques, accompagnés de huit ou dix docteurs, des députés de plusieurs prélats et communautés, diverses ambassades des princes de l'Empire, du duc de Savoie, des électeurs et des villes libres, enfin une immense et imposante députation de diplomates choisis se rendit à Prague, en apparence pour y continuer la discussion et y offrir des accommodements; mais dans le fait, pour les diviser, les corrompre, détacher d'eux les seigneurs catholiques qui avaient fait en politique cause commune avec eux, séduire et flatter les ambitieux, en un mot triompher par l'intrigue, à défaut de mieux. Ceci n'est point une conjecture. Leurs ordres secrets portaient ces instructions. Les plus beaux discours furent échangés à Prague, et Rockisane ne céda pas la palme de l'éloquence aux beaux esprits du concile. Un chanoine de Magdebourg fit au nom de l'Église une allocution ampoulée à la vanité des Pragois. « Je te revois, s'écria-t-il, ô Prague, métropole de Bohême, ville magnifique, respectable à tous les rois et à tous les princes, pendant le temps de ta paix et de ton union au Seigneur! O cité de Dieu, souviens-toi de ton ancienne dignité! Nous sommes touchés d'une tendre compassion à la vue de ton état présent! Qu'est devenue cette ville si célèbre et qui avait à peine son égale? Tu as été comptée parmi les plus florissantes, et tu sais, et tu vois ce que tu es à présent, etc. »

La grande vérité que le style c'est l'homme est devenue proverbiale. Dans l'éloquence de tous les diplomates ecclésiastiques romains de cette époque, on voit percer l'enflure, la ruse et la vanité. Chez Rockisane, dont nous regrettons de ne pouvoir donner un échantillon de style, vu la nécessité de nous borner dans nos citations, on verrait aisément percer l'ambition et la personnalité. Mais chez Procope on ne trouve que force, droiture, religion et simplicité. « Cependant, répondit-il, il est arrivé

« un grand bien de cette guerre ! Plusieurs adversaires « de nos salutaires vérités, s'étant joints à nous pour la « defense de la patrie, en sont venus à les reconnaître « et à les embrasser. Les victoires que nous avons « remportées y ont affermi le peuple, qui aurait été con- « traint de les abandonner par la violence de vos armes. « Enfin, c'est cette guerre qui a obligé le concile de « donner audience aux Bohémiens et de faire connaître « nos saintes vérités à l'univers ! Ne vous attendez donc « point à voir la fin de ces troubles que la vérité ne soit « reçue d'un commun consentement. »

Nous abrégerons, malgré l'intérêt que nous présentent ces longues négociations. La ruse et l'intrigue l'emportaient. Les compliments et les promesses qui ramenèrent aisément les Catholiques rebelles, ébranlèrent peu à peu les Calixtins. Le juste-milieu était las de la guerre, et se retranchait principalement derrière le premier article (la communion sous les deux espèces), comme sous le bouclier de son point d'honneur. Les trois autres articles, qui tendaient à débarrasser *temporellement* la Bohême laïque du joug ecclésiastique, subirent des modifications apparentes de part et d'autre. Mais, dans le fait, l'adroite et artificieuse rédaction du concile de Bâle ruina le fond de ces importantes protestations, et, feignant de céder sur l'article de la communion, donna une conclusion vague et d'une exécution éventuelle. On permettait la *libre prédication, à condition* que les prédicateurs seraient approuvés par le pape. On prononçait que les ecclésiastiques *doivent* administrer fidèlement les biens de l'Église et selon l'institution des saints Pères ; mais, en déclarant que ces biens ne pouvaient être usurpés sans sacrilège par les laïques, on faisait assez pressentir pour l'avenir une mesure analogue à ce que serait chez nous aujourd'hui la restitution des biens nationaux.

Enfin, sur l'article de la communion, tout en prononçant que l'Église a tout pouvoir sur une pareille question, et que les récentes institutions sont articles de foi comme les anciennes, « on accorde pour un temps aux Bohé-« miens la permission de communier sous les deux es-« pèces, par autorité de l'Église, pourvu qu'ils se réu-« nissent à elle, » et qu'ils croient sans examen au dogme de la présence réelle, tel qu'il est enseigné par l'Église catholique, apostolique et romaine.

Les Calixtins, influencés par Rockisane, qui songeait à ses propres affaires, comme le prouve la suite de sa vie, envoyèrent, non plus trois cents, mais seulement trois députés à Bâle, pour notifier l'acceptation de cet arrangement hypocrite. Le concile, *ravi de joie*, dressa ce fameux traité de paix connu dans l'histoire sous le nom de *Compactata*. La Bohême signait son arrêt par la main du juste-milieu. L'Église et l'Empire allaient triompher sinon des libertés bourgeoises[1], du moins des grandes luttes et des inspirations infinies du peuple. Mais Procope était encore debout au milieu de ses fiers Taborites; Procope protestait contre ce lâche traité, et il fallait que Procope tombât, pour que Rome et l'Empereur pussent entrer à Prague sur le cadavre du prolétariat. Pendant le séjour de Procope à Bâle, il avait donné le commandement des Taborites à Pardus de Horka, lui recommandant de tenir ses troupes en haleine, afin d'intimider sans relâche le concile et le parti catholique. Horka avait encore une fois ravagé la Hongrie, et pris nombre de villes et de forteresses jusqu'aux fron-

1. Il semble qu'il y ait ici contradiction. Mais si nous tracions la suite de cette histoire après la restauration de Sigismond, on verrait que les Calixtins ouvrirent bientôt les yeux sur la faute qu'ils avaient faite, et qu'ils luttèrent longtemps avec succès pour la réparer. Le règne du Calixtin George Podiebrad est un triomphe assez grand de la bourgeoisie.

tières de la Pologne, avec tant de rapidité que les Hongrois n'avaient pas même songé à se défendre. De leur côté, les Orphelins, chargés de cimenter l'alliance avec le roi de Pologne, avaient été l'aider à réduire les Chevaliers Teutoniques. Ils pénétrèrent en vainqueurs jusqu'à Dantzick, dont ils détruisirent le port et où ils remplirent des flacons d'eau de la mer pour porter ce signe de lointaine victoire à leurs compatriotes. Après une bataille gagnée sur le grand maître des Chevaliers, ils firent prisonniers des mercenaires de Bohême, qu'il s'était attachés. Ils les traitèrent comme renégats et les jetèrent dans les flammes. Enfin, ayant forcé l'Ordre à capituler avec le roi de Pologne, ils reçurent de ce dernier de grands honneurs et de riches présents, et vinrent joindre Procope qui brûlait de rompre le honteux traité de Bâle.

Les deux Procope assiégèrent donc Pilsen, qui malgré la victoire des Hussites dans tout ce district, était restée catholique et fidèle à l'Empereur. Ce siège fut long et opiniâtre. De fâcheuses diversions le firent interrompre. Un gros de Taborites s'était jeté sur la Bavière, et, surpris dans une embuscade, y avait été complètement écrasé. Les mêmes plaintes qui s'étaient élevées contre Ziska, vers la fin de sa laborieuse carrière, vinrent troubler le cœur magnanime de Procope. Dans ces moments de lutte désespérée, la foi au succès, surexcitée par l'impatience, se dévore et se détruit elle-même. Les Taborites se trouvaient, comme au temps des dernières conquêtes du redoutable aveugle, dans une situation effroyable. Ils voyaient les Calixtins et les Catholiques se liguer de nouveau ensemble et les abandonner. Le salut de la cause ne reposerait bientôt plus que sur eux, et ils éprouvaient cette profonde et douloureuse terreur qui s'empare du plus ardent fanatisme

lui-même, quand l'heure de la guerre civile recommence à sonner. Jusqu'alors les catholiques, fidèles au parti de Sigismond, avaient été considérés par eux comme des ennemis naturels, comme des étrangers. Mais ces Catholiques réconciliés, mais ces Calixtins qui avaient presque toujours marché avec eux contre l'étranger, et qui avaient défendu comme eux la révolution autant que le sol national, ils s'étaient habitués à les regarder, malgré leurs fréquentes ruptures, comme des frères de race et de religion. Au moment de leur livrer un duel à mort, leurs consciences étaient bouleversées; et, au moindre échec, transportés de rage, ils étaient prêts à accuser leurs chefs. Procope fut soupçonné par eux, comme autrefois Ziska, de céder à des ressentiments personnels. Plusieurs opinions se partageaient les esprits. On disait que lorsque les chefs taborites étaient rassemblés à une même table, ils se jetaient les vases et les gobelets à la tête. Procope éprouva un instant d'insurmontables dégoûts, et quitta l'armée. Les Taborites coururent après lui, et le ramenèrent vaincu par leurs instances et leurs larmes. Les Pragois eux-mêmes, soit qu'ils ne se trouvassent pas prêts à se passer de lui, soit qu'ils voulussent le forcer à séparer sa cause de la leur, l'engagèrent à retourner au camp.

Le siège de Pilsen fut donc repris avec ardeur; mais le concile fit passer de l'argent aux habitants, et les Calixtins (honteuse trahison) réussirent à y indroduire des vivres. Dans une sortie, les assiégés prirent sur les Orphelins un chameau qu'ils avaient pris en Prusse sur les Chevaliers Teutoniques, et qu'ils promenaient avec amour-propre à travers la Bohême. Cette perte les affligea puérilement, et ils jurèrent de périr devant la ville, plutôt que de ne pas reconquérir leur étrange trophée. Cepen-

dant Pilsen le conserva; et, par la suite, Sigismond lui donna le chameau pour armes, au lieu du limaçon qu'elle Portait auparavant.

Sur ces entrefaites, les députés de Bohême et ceux du concile arrivèrent à Prague, où l'on assembla sur-le-champ les États pour la signature du concordat. Les Taborites, les Orphelins et les Orébites, qui formaient un parti dans cette capitale, s'y opposèrent avec indignation, accusèrent ouvertement Rockisane d'avoir vendu la patrie pour satisfaire ses desseins ambitieux, et déclarèrent le traité infâme, impie et frauduleux. Les députés du concile profitèrent de cette désunion pour animer la noblesse bohémienne contre les Taborites; et alors fut résolu cet holocauste, abominable à Dieu, de tout le parti républicain de toute la force, de toute la gloire, de toute la foi, de toute la vie de cette révolution, qui comptait, grâce à lui, quatorze années de triomphe sur le monde! On vit reparaître alors les grands traîtres qui avaient traversé les dernières années de Ziska : les Rosenberg, les Maison-Neuve, et un certain Riesenberg, qui jurèrent la perte des Taborites. Ils se jetèrent sur la nouvelle ville, où commandaient les Orphelins et les Taborites, et les taillèrent en pièces. Quinze à vingt mille hommes de ce parti périrent dans cette horrible journée[1]. Procope le Petit, qui y était venu combattre le concordat, échappa à grand peine à ce désastre, et alla rejoindre Procope le Grand devant Pilsen. Cette nouvelle releva le courage des assiégés, qui insultaient Procope du haut de leurs murailles, et lui conseillaient ironiquement d'aller *secourir les siens au lieu d'attaquer les autres*. C'était le jour de Saint-Stanislas, une grande fête pour toute la Bohême, et qui sembla néfaste aux Taborites. Ils levèrent le siège préci-

1. 6 mai 1434.

pitamment, et marchèrent sur Prague, dont ils ravagèrent les environs; puis ils coururent à Cuttenberg, d'où Procope écrivit à ses confédérés, aux villes de son parti, à tous les corps épars d'Orphelins et d'Orébites, de venir à lui, pour mourir avec lui ou recouvrer Prague sur le parti des traîtres. Les seigneurs, de leur côté, écrivirent aux villes de leur parti que le moment était venu d'écraser le parti des exaltés et des furieux; et les deux armées se trouvèrent en présence à quatre milles de Prague. Procope n'avait pas résolu de compromettre toutes ses forces dans un combat si soudain. Il eût voulu aller droit à Prague, certain qu'il n'aurait qu'à se montrer pour s'en faire ouvrir les portes. Les seigneurs le savaient bien, et étaient résolus de ne point l'y laisser arriver. Ils fondirent sur ses retranchements à l'improviste, et les enfoncèrent. C'était la première fois que les Taborites voyaient la cavalerie se faire passage au travers de leurs redoutables chariots. Ils reculèrent émus et comme frappés de la révélation de leur destinée. Procope, à la tête de sa phalange d'élite, se jeta au milieu des ennemis et leur disputa la victoire, *moins vaincu que las de vaincre*, dit Æneas Sylvius. Mais enveloppé par la cavalerie, il tomba frappé mortellement, sans qu'on ait su d'où partait le coup. On en accusa un chef de sa propre armée, gagné par l'argent ou les promesses de l'autre parti; ce traître lui-même s'en vanta à tort ou à raison par la suite. La corruption triomphait donc jusque sur les champs de bataille. Czapeck, chef taborite qui s'était distingué en Prusse, fit aussi défection. O patriciens, chefs d'armée ou hommes d'État, c'est par vous que se font, dans l'histoire, ces hideuses transactions par lesquelles votre cause périt, en même temps que votre fortune s'élève ou se préserve. Procope le Petit tomba aussi percé de coups en se défendant vaillamment. Les traîtres prirent la fuite, et ne

furent point poursuivis. Les fidèles périrent. « Telle fut « la fin de ces redoutables chefs et des Taborites jus- « qu'alors invincibles. Ainsi arriva ce que Sigismond « avait prédit : *que les Bohêmiens ne pouvaient être « vaincus que par les Bohêmiens.* » Après la victoire, le seigneur de *Maison-Neuve* choisit les meilleurs et les plus aguerris parmi les prisonniers, les fidèles compagnons de Ziska et de Procope, et les ayant fait entrer dans une grange, où il leur promettait de les gracier et de les enrôler pour la guerre contre Sigismond, il mit le feu à ce bâtiment et les fit tous brûler. Les troupes catholiques de Pilsen, qui avaient pris part à la bataille, égorgèrent leurs prisonniers, au nombre de mille. Ceux de Prague épargnèrent, dit-on, lesleurs, pensant, comme Frédéric le Grand des Jésuites, qu'il était fort utile d'en garder pour la graine. Par la suite, ils eurent à se repentir de n'en avoir pas gardé davantage.

Ænéas Sylvius, en racontant ces événements, fait ainsi le portrait des victimes : « C'étaient des hommes noirs, « endurcis au vent et au soleil, et nourris à la fumée des « camps. Ils avaient l'aspect terrible et affreux, les yeux « d'aigle, les cheveux hérissés, une longue barbe, des « corps d'une hauteur prodigieuse, des membres tout « velus, et la peau aussi dure qu'on eût dit qu'elle aurait « résisté au fer comme une cuirasse. » Ne dirait-on pas d'une race de sauvages importée en Bohême du fond de l'Océanie ? ou bien ces hommes intrépides, couchés dans le sang et dans la poussière, faisaient-ils encore peur au sécrétaire intrigant de Sigismond, à l'écrivain hypocrite, athée et fanatique en même temps, à ce lâche des lâches qui fut pape sous le nom de Pie II ? Mais si l'habitude de la guerre et le farouche exercice de ses droits les plus implacables avaient le don de transformer ainsi en bêtes immondes ces effrayants soldats de la liberté, n'est-il pas

à craindre que l'évêque de fer, l'énergique Sbinko, le cardinal de Winchester et le légat Julien lui-même, avec bien d'autres prélats et saints pères du concile, n'eussent aussi l'œil d'aigle, la peau noire, velue et dure comme l'acier ?

Il y avait encore quelques Taborites retranchés à Lomnety et sur le Tabor. Ils firent une tentative pour se réunir avec leurs armes et leurs chariots ; ils voulaient lutter encore, ils juraient de venger la mort de Procope. Mais Ulric Rosenberg les intercepta, et livra un combat à ceux de Tabor, où malgré leur petit nombre, *ils se défendirent comme des lions*, depuis midi jusqu'à minuit. Ils n'étaient que trois cents, comme aux Thermopyles ! Enfin ils furent égorgés dans les ténèbres ! *on entendit leurs cris d'un grand mille de Bohême.* Ils protestaient, en succombant, contre la tyrannie qui s'apprêtait à les venger. Les échos de la Bohême répétèrent ce cri terrible de vallée en vallée. C'était le dernier cri de la liberté.

L'histoire de Tabor n'est pourtant pas finie. Il restait quelques prêtres et des fidèles dispersés et désespérés. Sigismond allait revenir, la main sur son cœur, la cocarde calixtine au chapeau, et la *Marseillaise* bohémienne sur les lèvres, en attendant qu'il relevât les forteresses de Prague et qu'il mît le concordat dans sa poche. Mais les docteurs de la foi taborite conservaient dans leurs âmes comme un dépôt sacré la grande doctrine de l'égalité, formulée sous le symbole de la coupe. Cette doctrine, élaborée par eux, continue une lutte religieuse et philosophique, tout aussi importante dans l'histoire de la révolution hussite que les combats et les victoires de Ziska et de Procope. Nous reverrons à Tabor même ces vieux et augustes débris de la loi aux prises avec l'éloquence fallacieuse d'un pape. Nous regrettons que l'espace nous manque ici pour transcrire ces précieux do-

cuments et d'autres, qui jettent un grand jour sur les doctrines de l'Église et de l'hérésie. Nous y reviendrons dans un travail plus étendu et plus complet. Nous n'avons fait ici qu'extraire à la hâte, pour la commodité des lectrices, un livre difficile à lire, et un peu pâle de sentiments et d'opinions, en ne craignant pas d'y suppléer parfois, selon notre inspiration et notre conscience.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie

NAME OF BORROWER.

Green
. Stimson grad
N- v.
imeal SHIMER